L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

SYNTHÈSE COLLECTIVE

Dirigée par HENRI BERR

L'IMPÉRIALISME MACÉDONIEN ET L'HELLÉNISATION DE L'ORIENT

Avec 7 planches (9 figures) et 4 cartes hors texte

PAR

P. JOUGUET

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1926

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.
Copyright by La Renaissance du Livre, 1926.

AVANT-PROPOS

L'IMPÉRIALISME ET LA CIVILISATION HELLÉNISTIQUE

Nous avons, dans l'Avant-propos du tome X, exposé le plan de notre série grecque : le premier et le sixième des volumes consacrés à l'hellénisme tracent, avons-nous dit, les grands cadres historiques : « ils analysent les contingences diverses, de lieu, de race, d'individus, et relèvent les circonstances de toutes sortes qui ont concouru à l'organisation des cités grecques, créé, puis fait rayonner la civilisation hellénique ». Après avoir — dans la mesure du possible — expliqué le « miracle grec », la floraison magnifique d'un individualisme qui ne s'était vu nulle part ailleurs ; après avoir précisé les caractères du génie grec dans la religion, l'art et la spéculation, puis la constitution originale de la Cité, il nous faut donc étudier, dans ce sixième volume, les conditions nouvelles qui ont favorisé l'expansion de l'hellénisme, tout en lui faisant subir une transformation profonde. Pierre Jouguet traite ici le problème que posait A. Jardé dans la Formation du Peuple grec *: comment, dans cette Grèce si foncièrement individualiste, où les petites individualités collectives étaient aussi intensément vivantes et éprises d'indépendance que les individus eux-mêmes, l'unité politique,*

née tardivement et imposée, a affecté cette civilisation qu'exprimait la langue commune, la κοινή, *et qui seule, jusqu'alors, avait unifié les Grecs.*

Avec la victoire de la Macédoine, de l' « *État territorial* », *plus ou moins hellénisé, mais originellement étranger à l'hellénisme* (1), *sur l'* « *État urbain* », *sur la* πόλις, *dont l'expansion consistait à créer d'autres cités, une histoire nouvelle commence, un monde nouveau surgit. Le facteur essentiel de cette évolution, c'est l'impérialisme.*

Nous nous sommes rendu compte que l'histoire universelle, sur la base de l'identité de ses éléments, tend à l'organisation des hommes dans le groupe et à la fusion des groupes entre eux. Affinités humaines, affinités ethniques, intérêt bien entendu, — altruisme instinctif et altruisme raisonné, — jouent ici leur rôle unifiant (2). *Mais nous avons constaté, d'autre part, que l'égoïsme, celui des groupes et celui des individus, la volonté de puissance et de mieux-être, crée aussi l'unité — à sa façon — par la domination et la sujétion : là est proprement l'impérialisme.*

Il arrive, d'ailleurs, que l'impérialisme se mitige, qu'il se teinte de motifs et de sentiments grâce auxquels il est moins oppressif, propre à devenir facteur d'unité profonde. Tel a été le cas de l'impérialisme macédonien.

***

Nous avons déjà remarqué que la Macédoine — dont l'armée est le cœur de la nation, dont le roi est chef et camarade de ses soldats — a joué en Grèce un rôle analogue à celui que la Prusse, État militaire, devait jouer en Alle-

(1) *Voir* JOUGUET, *p. 80.*

(2) *Cf.* CAMILLE JULLIAN, *Leçon d'ouverture au Collège de France du 6 décembre 1911 :* « *... Il nous semble que le Monde antique, cités policées et hordes barbares, obéit confusément à des forces intérieures, qui l'entraînent à se fondre en une seule humanité* » (Revue Bleue, *6 janvier 1912*).

magne (1). *Mais la volonté de puissance, qui avec Philippe avait assuré l'hégémonie macédonienne, ne s'est pas seulement renforcée avec Alexandre : elle s'est enrichie, précisément, et ennoblie d'éléments divers.*

P. Jouguet a bien mis en relief dans ce volume la nature complexe, le séduisant et parfois déconcertant caractère de cet Alexandre, héros d'une si prodigieuse épopée, si prématurément enseveli dans la pourpre de ses victoires.

Ce qui frappe d'abord en Alexandre, c'est « cette énergie interne qui fait l'homme vraiment homme (2) *» et, par suite, entraîneur d'hommes* (3), *cette* ἀρετή *— identique à la* virtù *des Italiens de la Renaissance. Chez lui, la tension du caractère s'accompagne d'une imagination puissante, pour concevoir les projets, et, pour les exécuter, d'une extraordinaire lucidité d'esprit — sauf aux minutes d'ivresse physique, d'enivrement moral, ou de passion. La littérature et la philosophie nourrissaient son imagination et fortifiaient sa pensée. Lecteur assidu d'Homère, il a voulu, par la vaillance et la magnanimité, continuer le héros de l'*Iliade (4). *Élève d'Aristote, il doit à l'esprit encyclopédique de son maître quelque chose de son envergure de conception* (5) *et de sa confiance dans la raison. Il a mis son génie et la puissance militaire dont il avait hérité au service d'une certaine idée de l'hellénisme qui flottait dans l'atmosphère morale de son temps, qui s'est pré-*

(1) *Avant-Propos du tome X, p. XII.*

(2) P. JOUGUET, *p. 71; voir tout le passage — qui est remarquable. Cf.* AD. REINACH, L'Hellénisation du monde antique, *p. 180, et* WELLS, Esquisse de l'Histoire universelle (*explication curieuse du caractère d'Alexandre*).

(3) « *Alexandre a suscité chez ses soldats un de ces enthousiasmes qui touchent au fétichisme, comme n'en ont connu, depuis, que César et Napoléon* » (AD. REINACH, ibid., *p. 178*).

(4) *Alexandre est descendant d'Achille : en Troade, il célèbre une cérémonie sur son tombeau. Sur « la flamme épique et la beauté chevaleresque de cet épisode », voir* G. RADET, Notes sur l'histoire d'Alexandre, *II, dans la* Revue des Études anciennes, *t. XXVII, 1925.*

(5) *Voir* E. EGGER, Mémoires de littérature ancienne, Aristote considéré comme précepteur d'Alexandre le Grand, *p. 454.*

cisée en lui, et que le cours même de ses victoires a amplifiée.

Être Grec, à cette date, c'est, d'abord, s'opposer, comme libre citoyen, au « Barbare » soumis à un despote ; c'est entretenir l'orgueil de la victoire de Salamine; c'est aspirer à une vengeance plus complète sur l'envahisseur d'autrefois : au surplus, la prestigieuse richesse de l'Orient, les précédents du mythe et de la légende — Dionysos, Hercule, Achille, les Argonautes — unissent leurs suggestions à celles de l'amour-propre national. Mais être Grec, c'est aussi s'opposer au citoyen d'une étroite πόλις, *comme un homme pleinement homme, à force d'être Grec, et qui trouve sa dignité dans sa culture. Ce qui fait le Grec, proclamait Isocrate dans son* Panégyrique, *c'est l' « éducation », et non l' « origine » : est donc Hellène tout homme cultivé,* πεπαιδευμένος.

Le panhellénisme ainsi conçu aboutissait au cosmopolitisme. Au milieu des guerres de cités, des luttes de partis perpétuelles, qui de plus en plus épuisaient l'Hellade, le Sage en venait à chercher la loi dans sa conscience, la vraie liberté dans la liberté morale, la vraie patrie « partout où règne la sagesse » (1). *Et, d'autre part, les bannis, ces* ἀπόλιδες, *ces condottieri de l'antiquité, prêts à courir le monde, isolés ou en bandes, par goût de l'aventure ou appétit du gain, mettaient — moins noblement — en pratique ces tendances cosmopolites.*

Dans ces conditions, le magnifique programme d'un empire universel — τῶν ὅλων μοναρχία *— fondé par un roi philosophe, devait s'imposer au génial élève d'Aristote : « habitué à sortir du cercle des faits pour s'élancer dans la sphère des idées », il poussera jusqu'à ce principe qu'il faut un seul maître aux hommes, comme il y a, pour éclairer le monde, un soleil unique* (2). *Au surplus, ne sera-t-il pas lui-même un*

(1) Ad. Reinach, *ouvr. cité, p. 173.*
(2) *Voir* G. Radet, Notes..., *IV*, ibid., *t. XXVII (1925), pp. 202, 206.*

jour le dieu Soleil, Râ ? Ne trouvera-t-il pas, pour la domination mondiale, un point d'appui dans le surnaturel (1) *? Et, par une évolution curieuse, le roi-philosophe ne se muera-t-il pas en roi-dieu ?*

Sans doute, Alexandre apparaît d'abord comme le meneur de la revanche sur les Barbares et le colonisateur de l'Asie méditerranéenne. Mais son ambition, dont on suit avec un vif intérêt le développement dans la première partie de ce livre, l'entraîne peu à peu : elle fait de lui l'héritier des Pharaons et, à leur suite, l'incarnation de Râ ; elle fait de lui le successeur du Roi des Rois, à ce titre encore révéré comme un dieu et revêtu de la « gloire » dont parle l'Avesta (2). *A Memphis, à Babylone, à Persépolis, il s'enivre de grandeur mystique et de splendeur orientale. Sans tenir compte des mécontentements qui grondent, il pousse jusqu'à l'Inde mystérieuse, « aux limites du monde ». Mais, dans le vertige des conquêtes, il garde toujours un certain sens des réalités et de très hautes préoccupations : il est le découvreur de terres* (3) *et l'organisateur de l'humanité. Il sympathise avec les peuples soumis, surtout avec ces Perses qui l'ont accueilli comme un second Cyrus* (4) *: il veut unir — même par les liens du sang — les nations et les races, fondre deux mondes en un seul. La* πόλις *continue à essaimer, et l'Asie se couvre de villes grecques : mais Alexandre y incorpore des « barbares » ; d'autre part, il se refuse à penser que « les grandes villes de l'Orient, où cette fusion des races, qu'il rêvait, pouvait trouver un terrain favorable, eussent fini de jouer leur rôle ». « Comme il projette de mêler les races pour établir la con-*

(1) *Voir* G. RADET, Notes..., *VI*, ibid., *t. XXVIII (1926), pp. 213 et suiv.*

(2) *Voir pp. 36, 89. Sur le roi-dieu et la force que donne au pouvoir la religion royale, voir pp. 332 et suiv., et aussi* MORET, *t. VII* ; HUART, *t. XXIV.*

(3) *Voir* JARDÉ, Revue des Études grecques, *t. XXXVIII* (*1925*), *p. 129, c. r. de* ENDRES, Geographischer Horizont und Politik bei Alexander d. Gr.

(4) *Voir* HUART, *t. XXIV, et mon Avant-Propos, p.* XI.

corde et la paix, il cherche à multiplier les échanges entre les peuples pour assurer leur bien-être (1). »

*L'impérialisme d'un Alexandre a été créateur d'un « ordre nouveau »; dans son puissant cerveau il a porté de fécondes pensées d'intérêt humain ; et vraiment on peut voir dans ce héros très complet un des types les plus frappants, les plus nobles, de l'*homme-force (2).

***

A la fin de la première partie, P. Jouguet trace un frappant tableau géographique de l'empire et montre comment le fondateur en avait ébauché l'organisation : il s'agissait pour Alexandre d'élever les barbares à la vie politique et de restreindre la vie politique dans les cités grecques qui deviendraient, en quelque sorte, des « municipes », de concilier ainsi la liberté et la centralisation. Mais des forces divergentes — intérêts opposés, mœurs et culture hétérogènes — ne tardent pas à agir pour disloquer ce que la volonté d'un homme avait unifié — sans que cette unité eût un centre fixe, comme devait l'avoir l'empire romain. Et surtout des ambitions rivales, d'hommes, puis de dynasties, défont l'œuvre d'Alexandre, trop hâtive et trop démesurée pour se maintenir.

Si l'idée d'empire n'est pas morte (3), *entre la disparition du conquérant et l'extension de la puissance romaine à l'Orient, plus d'un siècle s'écoule où trois monarchies jouent, séparément, un rôle capital* (4), *se disputent la suprématie et les richesses. Et précisément, tandis que l'Orient sera en proie aux luttes, aux intrigues, aux convulsions intérieures,*

(1) P. JOUGUET, *pp. 103, 105, 117, 119, 130.*

(2) *Voir de belles pages d'*AD. REINACH, *ouvr. cité, pp. 201-212. Qui ne serait ému, en songeant à Ad. Reinach lui-même, par ces lignes : « On peut rêver à ce qu'il fût devenu s'il avait vécu l'âge ordinaire des hommes, au lieu de mourir en pleine jeunesse, comme les héros et les fils des dieux » ?*

(3) *Voir p. 282.*

(4) *Voir p. 185.*

Rome grandira à l'Occident, en refoulera les Grecs, poussera jusqu'en Macédoine, se lancera à la conquête du monde méditerranéen (1).

L'histoire et l'organisation de cette période intermédiaire, P. Jouguet les expose excellemment, en mettant l'accent sur l'Égypte pour des raisons qu'il indique et qui sont très fortes. On trouvera dans ce volume des chapitres sur une période de la civilisation égyptienne qui n'avait pas encore été aussi pleinement étudiée : ils constituent la suite du tome VII, le Nil et la Civilisation égyptienne, *comme ils seront complétés par le tome XXII,* l'Empire romain. *L'Égypte, dans* l'Évolution de l'Humanité, *occupera ainsi la place qui répond à son grand passé, à son caractère original, à son administration exemplaire, à sa large influence* (2).

Pour comprendre les traits de l'époque hellénistique, il faut bien saisir l'importance des villes : il s'en crée sans cesse de nouvelles, qui portent des noms de rois et de reines (3)*; elles exercent un puissant attrait; et c'est une véritable révolution que l'extraordinaire développement de certaines d'entre elles, en particulier de l'immense capitale égyptienne, la « merveilleuse » Alexandrie* (4)*. P. Jouguet insiste avec raison sur l'opposition que présente, en Égypte et en Asie, la ville — qui garde quelques-uns des caractères de la* πόλις *— avec l'ensemble du royaume où travaille le peuple sujet, le prolétariat agricole, surveillé par des colonies militaires. « Le peuple, qui était presque tout dans les républiques grecques, n'est plus rien dans les royaumes hellénistiques* (5)*. »*

(1) *Voir p. 199. Sur l'impérialisme romain, cf.* Homo, *t. XVI, et* Chapot, *t. XXII.*

(2) *Voir p. 327.*

(3) *Il y a des Alexandries, en nombre considérable, des Ptolémaïs, des Antioches, des Séleucies, des Apamées, des Laodicées, une Stratonicée.*

(4) *Voir pp. 316, 324.*

(5) Maurice Croiset, La civilisation hellénique, *t. II, p. 52.*

La population des villes, qui s'accroît constamment, est de plus en plus mêlée. La Grèce, épuisée, manque d'hommes, sinon de cerveaux; des Égyptiens, des Juifs, en grand nombre, s'hellénisent, acquièrent, avec la culture, certains droits de la Cité (1). *Il se produit un remarquable développement économique dans lequel les Grecs apportent la technique, certains Asiatiques l'habitude du travail; et les métropoles nouvelles de l'hellénisme, Alexandrie, Antioche, Pergame, Rhodes, sont les centres d'une activité intellectuelle brillante, mais limitée, dont les rois ont en partie l'initiative.*

***

Sur la vie de l'esprit dans cette période hellénistique, P. Jouguet donne de précises et lumineuses indications, mais volontairement brèves. On les complétera aisément par d'autres volumes de l'Évolution de l'Humanité : le Génie grec dans la Religion, l'Art en Grèce, la Pensée grecque, le Génie romain dans la Religion, la Littérature et l'Art (2) *: ce dernier volume pourrait être intitulé* Rome et la Grèce.

A une littérature nationale, « de plein air », comme on a dit (3), *née des croyances collectives et de la vie publique, se substituent des œuvres de lettrés, écrites pour une cour et un public étroit. La plupart des genres traditionnels disparaissent : l'épopée, sous sa forme primitive, la tragédie, la comédie, l'éloquence; et pourtant les chefs-d'œuvre accumulés dans les bibliothèques pèsent sur les esprits : on emprunte et on imite. Sans doute, un ingénieux souci de la forme, un heureux réalisme, ou même la sincérité du sentiment personnel y relèvent parfois la froide érudition ; un Théocrite*

(1) *On rencontre ici le « problème juif » (p. 436), sur lequel reviendront les tomes XV et XXVII. — Renvoyons, d'autre part, aux tomes XXII, XXIV, XXVI, pour les confins de l'empire : Parthie, Bactriane, Inde.*

(2) *T. XI, XII, XIII, XVII.*

(3) A. Croiset, *dans* Ad. Reinach, *ouvr. cité, p. 264.*

enrichit la poésie par l'interprétation fidèle et pittoresque de la nature et des mœurs siciliennes. Mais, dans son ensemble, cette littérature est artificielle, mosaïque de réminiscences, travail patient de dilettantes, pour dilettantes : et c'est précisément ce caractère qui lui vaudra d'être facilement imitée et d'exercer une durable influence (1).

L'art présente des traits similaires. Il est savant, se complaît dans la virtuosité et triomphe dans le réalisme : on demande au marbre et à la couleur l'illusion de la vie; on la reproduit dans ses aspects les plus divers, — du plus pathétique au plus trivial (2).

Dans les Cosmopolis hellénistiques, l'art n'a plus d'autre objet que la jouissance individuelle. Les rois et de simples particuliers, l'aristocratie nouvelle des riches commerçants, réclament le même luxe que les dieux : « autrefois, l'homme était subordonné aux dieux; maintenant, il est leur égal » (3). *La personnalité humaine se dilate; la femme joue un rôle croissant. Rongées par l'individualisme, les vieilles croyances s'effritent : la conscience individuelle, qui n'a plus l'armature des devoirs envers la Cité et les dieux nationaux, se trouble, s'interroge, cherche une règle de vie* (4).

Chez l'élite intellectuelle, la pensée prend des directions neuves, — deux directions, bien différentes, et dont la divergence prépare des crises lointaines et graves.

Nous avons vu, dans l'évolution de la Pensée grecque, un admirable effort logique créer la raison, ou la logique mentale, puis la réflexion sur la raison même, ou la logique théorique. Cette raison, rendue plus modeste et prudente par

(1) *Voir* H. Ouvré, Les formes littéraires de la Pensée grecque, *Conclusion, p. 549, et* Legrand, La Poésie alexandrine, *sur ce qu'il y a de « rénovation » et de « modernité » chez les Alexandrins.*

(2) *Voir* Deonna, *t. XII, I, 9, IV, 6, et* Grenier, *t. XVII, pp. 201 et suiv.*

(3) Deonna, *t. XII, p. 137. Cf.* Grenier, *t. XVII, pp. 285 et suiv.*

(4) *Voir* Robin, *t. XIII, p. 375.*

le retour sur elle-même, partant d'un scepticisme constructif, inaugurera la science positive, expérimentale. On a pu dire que les premières Universités se sont ouvertes à Alexandrie et à Pergame. En compensation de ce qu'elle a perdu à l'agora, la pensée grecque s'est enrichie au Musée. Alfred Croiset a résumé dans quelques pages vigoureuses et sobres ce qui fait « l'incontestable grandeur » de l'époque alexandrine : « l'infatigable curiosité qui pousse alors les esprits à multiplier dans tous les sens les enquêtes et les informations. On veut tout savoir, tout expliquer. On interroge les vieux textes... On parcourt la terre habitée... On pousse très loin l'étude des sciences proprement dites, qui tend à se séparer définitivement de la philosophie... Qu'est-ce que tout cela, sinon le principe même de l'esprit scientifique ? (1) »

L'autre courant associe, à doses variables, le raisonnement et le mysticisme. Sans doute, beaucoup de penseurs sont des sages, préoccupés de la vie morale, plutôt que des spéculatifs. Mais il ne manque pas d'éclectiques qui remâchent et amalgament les systèmes du passé, non sans mêler à la philosophie les superstitions orientales. Là surtout est la grande nouveauté. Le mysticisme des mystères, qui, chez les Grecs, séduisait la foule, en promettant la vie immortelle, le salut, *aux initiés, qui s'était contaminé d'éléments orientaux, — culte d'Isis l'Égyptienne, ou de Sarapis, de la déesse-mère d'Asie mineure, d'Adonis le Syrien, ou du Perse Mithra, — ce mysticisme gagne les penseurs, se mêle à la spéculation rationnelle pour la troubler : et les dernières constructions de la philosophie grecque, néo-pythagorisme, néo-platonisme, sont à la fois la survivance et le renoncement de l'hellénisme* (2). *Alexandrie est devenue le « carrefour du*

(1) La transformation morale de l'Hellénisme, *dans* AD. REINACH, *ouvr. cité, p. 270.*

(2) *Voir* A. CROISET, *ouvr. cité, p. 274, et* M. CROISET, *ouvr. cité, pp. 53, 83, 119.*

monde », carrefour d'idées et de croyances; et un syncrétisme s'y élabore, riche d'avenir, gros aussi de luttes spirituelles (1).

***

La matière historique du présent volume doit un caractère spécial à la forte personnalité du protagoniste, de quelques-uns des épigones et des diadoques, et de personnages secondaires, aventuriers, meneurs de « grandes compagnies », qui ont agi par ambition personnelle, individualisme effréné, — pur besoin d'agir. Cette exaltation des passions égoïstes, dont la Grèce devait mourir, a procuré aux monarchies hellénistiques des énergies et des talents. Ici — et principalement dans la deuxième partie de ce livre — on trouve moins qu'en d'autres volumes un déroulement de logique sociale ou mentale : ce sont surtout des caractères, des circonstances, des hasards, qui font l'histoire, — une histoire pleine de tragédies. Bref, les contingences apparaissent au premier plan (2).

Pourtant, on peut constater que, dans l'ordre économique et dans l'ordre intellectuel (3), *quelque chose persiste de cette unité qu'Alexandre avait momentanément réalisée, et qui répondait à un vœu profond de l'*οἰκουμένη. *Nous connaissons les relations lointaines de l'Occident et de l'Orient. Nous savons que jamais ils n'ont été sans exercer des actions réciproques. Dans le rapprochement de ces deux mondes est l'intérêt capital de la période hellénistique, que Jouguet a*

(1) *Voir* A. Causse, Israël et la vision de l'Humanité, *p. 102.* — Söderblom, Manuel de l'Histoire des religions *(édit. franç., p. 515), fait ressortir le caractère à la fois* individualiste *et* universaliste *de tout ce mouvement syncrétique. — Nous renvoyons aux volumes de la deuxième section sur Israël et Jésus.*

(2) *Voir* Jouguet, *pp. 148, 149, 195, 197.*

(3) *Voir* Jouguet, *p. 201.*

bien mis en lumière. L'essai de fusion était une noble chimère d'Alexandre; mais « les barrières... sont définitivement tombées » (1) : le monde oriental s'est hellénisé de plus en plus, en même temps que l'hellénisme se « barbarisait ». La Grèce donne sa langue, sa littéralure, certaines de ses idées et de ses modes, certains de ses mythes et de ses dieux; ce que l'Occident reçoit de l'Orient, c'est d'abord l'idée d'empire et le culte royal, des leçons d'administration centralisée; c'est la contagion d'un art emphatique et éclatant; c'est enfin l'atmosphère mystique. Le génie grec « plongeait dans les profondeurs obscures des cosmogonies orientales » (2) : ce qu'il avait rejeté, dans le triomphe de la raison et de la mesure, s'imposa à lui de nouveau.

*
* *

Dans ce livre d'un si riche savoir, et en même temps si attachant, semé de clairs récits, d'heureuses notations psychologiques, de portraits frappants, on appréciera la prudence extrême de notre collaborateur. « L'historien dépend avant tout de ses sources (3) » : et Jouguet se plaint de disposer de sources trop rares, de misérables sources (4). Mal renseigné par les historiens anciens, réduit trop souvent aux « archives de pierre » dont « il ne faut s'exagérer ni la variété ni la richesse » (5), il ne disposait d'une documentation abondante que sur l'Égypte, grâce aux papyrus. Encore les sables et les kôms d'Égypte recèlent-ils bien des secrets (6). Les recherches méthodiques, l'exploration, à peine commencée, de l'Asie intérieure (7) compléteront et contrôleront —

(1) Deonna, *t. XII, p. 130. Cf.* Causse, *ouvr. cité, p. 100.*
(2) G. Rodier, Études de philosophie grecque, *préf. de* Et. Gilson, *p. VII.*
(3) *P. 273.* — (4) *Pp. 127, 269.* — (5) *Pp. 454, 274.* — (6) *P. 455.*
(7) *P. 274.*

Jouguet l'espère et le désire — le présent travail, inventaire provisoire de nos connaissances.

Une fois de plus, nos volumes font appel aux historiens militants et leur ouvrent des perspectives de conquêtes sur l'immense inconnu du passé.

HENRI BERR.

Je prie

GUSTAVE SAINT-PLANCAT et PAUL COLLARI

d'accepter la dédicace

de ce volume

et d'en faire avec moi l'hommage

à la mémoire de nos amis

JEAN LESQUIER et ALEXANDRE PIROMALY

P. J.

L'IMPÉRIALISME MACÉDONIEN
ET L'HELLÉNISATION DE L'ORIENT

INTRODUCTION

Le coup de poignard qui, à la fin de l'année 336 (1), frappait à mort Philippe de Macédoine, risquait d'ébranler la puissance du royaume et d'anéantir les projets de cette guerre en Asie, que le roi avait fait accepter, l'année précédente, comme une guerre nationale par les Grecs confédérés (2). Mais celui qui devait être Alexandre le Grand, à peine âgé de vingt ans, sut se saisir d'un héritage qui aurait pu échapper à des mains plus débiles. Sous couleur de punir les meurtriers et leurs complices, il supprima les personnages suspects et fit reconnaître ses droits en Thessalie, à Delphes, à Corinthe où les représentants des États, membres de la ligue, le nommèrent président de l'Alliance et généralissime des Hellènes (3). Une expédition victorieuse contre les Barbares, qui menaçaient sa frontière du Nord, le mena jusqu'au Danube (4). Cependant, la Grèce s'agitait : une campagne foudroyante, terminée par le sac de Thèbes, y rétablit l'obéissance et la paix. Alexandre

(1) **CXVII**, t. III, p. 59-60.
(2) Diod., XVI, 89, 3. Cf. U. Kœhler, dans **LIII** ; cf. *infra*, p. 7.
(3) Wilcken, **LIII**, 1922, p. 97 et suiv.
(4) Vulic, **LVII**, 19, p. 190 ; **CXVII**, t. III, 2 p. 352-364.

put alors tourner ses forces contre le Grand Roi. En dix ans, l'Empire perse est renversé et remplacé par un Empire gréco-macédonien, qui se divise bientôt en grands États monarchiques. L'Hellénisme se répand dans tout l'Orient.

L'idée d'un Empire, c'est-à-dire d'un pouvoir unique étendant sa domination à des peuples sujets et de races diverses, est étrangère à l'Hellénisme. Le Grec ne conçoit l'État que sous la forme d'une petite République concentrée dans une ville, dont les magistrats, délégués d'un corps de citoyens, exercent leur autorité à la fois sur la ville et sur le territoire rural qui l'environne. Le régime de l'État-cité a été décrit dans d'autres volumes de cette Bibliothèque (1), et l'on a vu que l'Hellénisme ne s'est conquis de nouveaux domaines qu'en fondant de nouvelles cités. S'il arrive qu'une ville plus puissante impose à d'autres son influence et son autorité, c'est la présidence d'une confédération, une tutelle sur d'autres cités alliées, mais en principe autonomes. Athènes et Sparte n'ont que passagèrement réussi à transformer leur hégémonie en une domination véritable. On a parlé de leur Empire et de leur impérialisme ; mais il faut alors prendre ces mots en un sens restreint, car ni Athènes, ni Sparte n'ont cherché à englober dans leur Empire d'autres États que des États grecs. Leur conception est si étroitement nationale que le but avoué de leur politique est d'unir les Grecs sous leur puissance pour résister aux Barbares.

Le véritable impérialisme est d'origine orientale. *Des Clans aux Empires*, tel est le titre du volume où l'on a déjà retracé l'histoire de l'Orient jusqu'au premier millénaire avant J.-C. A. Moret et G. Davy y ont montré comment, le pouvoir s'étant peu à peu concentré, dans les tribus primitives, aux mains d'un roi de caractère et de droit divins, ces monarchies puissantes, entraînées tant par l' « ambition » des souverains que

(1) CXX.

par les « nécessités géographiques et économiques », ont soumis les peuples voisins moins avancés, puis ont fini par se heurter les unes contre les autres, fondant du Nil à l'Indus, par la conquête et la diplomatie, de grands Empires peuplés de plusieurs millions d'hommes. Mais, si étendus que fussent ces Empires, ils ont vite cessé de répondre aux aspirations de leurs maîtres. Ceux-ci, vicaires ou fils des Dieux, ont bientôt revendiqué leur droit divin à l'Empire universel. On croit déjà voir naître une pareille ambition en Babylonie, au IIIe millénaire avant J.-C. Sans doute, quand Naram-Sin (2768-2712) se proclame roi des quatre régions, il n'envisage que les régions mésopotamiennes, et, quand Doungi, de la dynastie d'Our (vers 2456), prend le même titre, il ne songe qu'aux pays d'Akkad, d'Elam, de Soubartou (Assyrie), d'Amourrou (Syrie du Nord) ; mais pour ces souverains, le monde civilisé tout entier tenait dans ces limites. Cette puissance leur est accordée par les dieux, tels qu'Ea de Nippour. Mardouk de Babylone la garantit à Hammourabi et à ses successeurs. En Égypte, au temps de la XVIIIe et de la XIXe dynasties, Amon-Râ lie tous les pays étrangers au poing du Pharaon. Les rois assyriens se disent « Rois de l'Univers » et, à partir de Téglat-Phalazar Ier (1100 avant J.-C.), ils empruntent les termes du protocole babylonien et deviennent aussi rois des quatre contrées du monde. A leur tour, les Achéménides, dont l'Empire absorbe tous les Empires orientaux, seront « Grands Rois », « Rois des Rois », « Rois des pays de la vaste terre », et Alexandre recueillera dans l'héritage de Darius ces prétentions à la royauté universelle (1).

Elles avaient autrefois jeté Darius Ier et Xercès sur la Grèce ; mais depuis, les Grands Rois, militairement très affaiblis, ne songeaient plus aux entreprises conquérantes dans la Méditerranée hellénique (2). La guerre du Péloponèse et celles qui

(1) **CXXXV**, p. 286-312. — (2) **CCXXVII**, p. 80 et suiv.

suivirent ont « libéré l'Iran de tout souci du côté de l'Occident ». Les tentatives inspirées par Lysandre, au temps de l'hégémonie spartiate, pour délivrer du joug perse les villes grecques d'Asie, ont échoué grâce à la division même des Grecs, et le traité dit d'Antalcidas, en 387, consacre à la fois la domination du Roi sur les côtes d'Asie mineure et l'influence prépondérante de sa diplomatie et de son or dans les affaires helléniques.

Les descendants du grand Darius se contentaient de cette hégémonie « par la corruption ». On aurait pu croire qu'Artaxercès III Ochos (358-336), qui avait restauré l'Empire et recouvré l'Égypte (345), serait plus menaçant que ses prédécesseurs. Quand Philippe mit le siège devant Périnthe, marquant ainsi ses prétentions sur les détroits, Ochos avait rompu avec lui et il avait soutenu les Périnthiens, puis fait passer un corps de troupes en Thrace. Mais c'était une mesure défensive, et le conflit était avec la Macédoine, non pas avec les Grecs, en qui la Perse pouvait trouver des alliés. D'ailleurs, Ochos périt empoisonné, son fils Arsès n'eut qu'un règne éphémère; Darius III Codoman, qui lui succéda, ne put songer qu'à se défendre. En somme, les Grands Rois semblent avoir renoncé à toute expédition agressive en Europe. En Grèce, au contraire, depuis le début du IVe siècle, on voit naître l'idée d'une guerre à la fois de représailles contre la Perse et de conquêtes en Asie.

C'est Isocrate (1) qui, de tous les écrivains, s'est fait le défenseur et le propagateur de cette idée avec le plus de talent et de constance. Pendant cinquante ans, il n'a cessé de prêcher, dans ses écrits, l'alliance des États grecs pour la revanche contre les Barbares et l'acquisition de grands territoires à coloniser en Asie. Il a proclamé sans se lasser que la parenté de sang et de culture imposait aux Hellènes le devoir de s'unir et que la supério-

(1) CLV.

rité de leur civilisation légitimait toute tentative d'établir leur domination sur des Barbares. C'était, à ses yeux, le seul remède aux maux de la Grèce, que les querelles sanglantes cesseraient de déchirer et qui trouverait, dans les nouvelles cités fondées sur le domaine conquis, le moyen de fixer la foule errante des bannis et d'utiliser l'activité si riche des peuples helléniques. La faiblesse de l'Empire perse, révélée par l'expédition des Dix-mille et la révolte des satrapes, sous le règne d'Artaxercès II, donnait l'espérance d'un succès certain.

Telles sont les thèses essentielles d'Isocrate : il n'a guère varié que sur le choix des chefs. Après avoir pensé que l'union devait se faire sous l'hégémonie d'Athènes, il a fini par tourner les yeux vers les dynastes et les rois, vers Jason de Phères et vers Philippe de Macédoine.

Isocrate n'est pas un penseur original. L'unité de la Grèce opposée aux Barbares était sentie par tous les Hellènes ; la guerre de représailles contre le Grand Roi est un thème familier aux sophistes, au moins depuis que Gorgias l'a traité dans son discours olympique (392). Il ne fallait sans doute pas être un observateur très profond pour apercevoir le besoin d'expansion qui travaillait le monde hellénique. Arrêté à l'ouest par la puissance carthaginoise et la résistance de jour en jour plus pressante des populations italiotes, tous les yeux le voyaient à l'étroit sur un domaine qui, depuis le VI^e^ siècle, ne s'était pas accru ; de toutes parts il débordait ses limites, jetant sur le monde, surtout vers l'Orient, ses aventuriers et ses mercenaires, ses ingénieurs, ses médecins, ses artistes et ses commerçants. La colonisation qu'Isocrate envisageait — ces fondations de cités sur les vastes espaces de l'Asie mineure, « de la Cilicie à Sinope », et où les Barbares seraient réduits à la condition de « périèques », — était conforme à la tradition hellénique. On peut donc dire qu'Isocrate est un précurseur ; mais il n'est pas un inventeur, et

même quand, dans une phrase célèbre (1) et toute pleine du pressentiment de l'avenir, il proclame que c'est la culture, et non la race, qui fait le Grec, ce sont les tendances cosmopolites de son temps qu'il exprime. Et pourtant, de cet écrivain dont les idées semblent s'accorder si bien avec l'esprit de son époque, on a grand'peine à retrouver l'influence sur la politique contemporaine.

Croira-t-on que son œuvre soit demeurée sans portée? Certes, elle n'a pas atteint les masses, qu'elle n'a jamais cherché à toucher. Elle n'a pas inspiré les orateurs ni les hommes d'État des cités grecques. Isocrate parle d'eux avec mépris, et il est vraiment étrange et significatif que l'on ne retrouve aucun écho de ses pensées même chez les défenseurs de la politique macédonienne.

C'est que la Grèce est absorbée dans les querelles intestines et dans les luttes entre les cités pour l'hégémonie. Sans doute, le patriotisme national, qui s'était éveillé au temps des guerres médiques, n'est pas complètement sans vie : on le voit parfois renaître à l'appel des politiques ; mais il a beaucoup perdu de sa généralité et de sa vigueur, surtout depuis que s'est levée la puissance de Philippe. Ceux qui sont peut-être le plus attachés à l'idéal des libertés helléniques les sentent menacées par l'hégémonie de ce roi, dont le peuple est en dehors de l'Hellénisme. On oublie tout à fait que le Perse est l'ennemi héréditaire et, malgré le souci d'Alexandre de se proclamer champion des Hellènes, ces sentiments resteront ceux des Grecs pendant la conquête. Par ses soldats, la Grèce y prend une très petite part.

Cependant les écrits d'Isocrate n'ont pas pu rester sans effet. Il était lu partout, et il a eu pour disciples beaucoup de ceux qui sont devenus « les guides intellectuels de la Grèce » (2). Si son tempérament aussi bien que l'état du pays lui ôtaient

(1) Isocr., IV, 50. — (2) **CXVII**, III, p. 525.

toute influence directe sur les peuples et leurs démagogues, il en avait conscience : il a surtout cherché à agir, et il a agi sur les individus de l'élite. C'est pourquoi, comme si, à la différence des penseurs contemporains, son esprit allait se détacher des cadres étroits de la cité, décidément incapable d'entreprendre la lutte contre les Barbares, il n'a eu aucun scrupule à s'adresser aux rois tels que Philippe.

Celui-ci avait-il oublié le discours que l'écrivain lui avait adressé en 346 (1)? Ne se donne-t-il pas au moins l'apparence d'en adopter l'esprit, quand il fonde, sous son hégémonie, la Ligue de Corinthe et se fait nommer stratège autocrate pour la guerre contre la Perse ?

On a beaucoup discuté, il est vrai, sur la pensée qui animait la politique de Philippe au lendemain de Chéronée et nié qu'il ait conçu l'intention de s'engager dans une expédition de large envergure contre le Grand Roi. Le corps d'armée qui, sous Attale et Parménion, était passé en Troade dès le printemps de 336, n'aurait eu d'autre mission que la délivrance des cités grecques d'Asie, et c'était là une tâche qui s'imposait à qui voulait l'hégémonie en Grèce. L'effort de Philippe aurait uniquement visé l'organisation de l'Hellénisme sous l'empire de la Macédoine (2). Et sans doute les vues du roi n'étaient pas celles de l'orateur. La pacification de la Grèce, les aspirations du patriotisme national devaient être pour lui un moyen plutôt qu'un but. Il songeait surtout à la grandeur de son royaume. Mais il semble bien que, pour légitimer la domination de la Macédoine sur les Hellènes, il ne suffisait plus de rendre l'indépendance aux Grecs d'Asie. Philippe, aussi bien qu'Isocrate, devait comprendre qu'il fallait guérir les maux de la Grèce, et, pour cela, lui ouvrir des territoires et des horizons nouveaux; c'est-à-dire réaliser au moins en partie le plan de l'écrivain.

(1) Le Philippe.

(2) U. Kœhler, dans **LIII**, 1892, p. 510; 1903, p. 120 et suiv.; **CXXXI**, p. 293 *Contra*: Kærst, **LVI**, p. 14, n. 1; **CXXV**, p. 270 et suiv.

D'ailleurs, ce n'était pas Philippe, c'était Alexandre qui allait conduire la guerre en Asie, Alexandre dont l'impétueux génie dépassait certainement la mesure des idées d'Isocrate et des projets de Philippe.

Il avait hérité de son père cet esprit lucide, qui, lui donnant une vue nette du possible, tempérait la fougue de son imagination et sa passion de l'aventure. S'il concevait les plus vastes desseins, il savait au besoin les ajourner et n'approcher du but que par degrés. Mais, en même temps que de Philippe, il était fils de cette violente et ambitieuse Olympias, princesse de la sauvage Épire, et qu'on nous représente comme un monstre d'orgueil exalté. Portée aux enthousiasmes mystiques, initiée aux cultes orgiastiques des Cabires, d'Orphée et de Dionysos, on dit même que, pareille à une Bacchante, elle aimait à s'entourer de serpents familiers (1). On retrouvera chez Alexandre, avec le même orgueil indomptable, non pas ces superstitions, mais un peu de cette fièvre religieuse, dans l'idée qu'il se fait de sa personne et de sa mission : il se sentait de race divine, descendant d'Héraclès, peut-être fils d'un dieu. Ce sentiment parut parfois choquant ; il lui a même fait commettre des crimes ; mais il animait à l'ordinaire une nature généreuse, soucieuse de la grandeur de sa tâche, sensible à l'amitié et capable de toutes les séductions. Plusieurs monuments nous font entrevoir les traits d'Alexandre, que l'art de Lysippe sut idéaliser, et la tradition nous parle de la noblesse royale de son allure, de la flamme de son regard, si terrible dans la colère, et même du mystérieux parfum qui se dégageait de son souffle et de sa peau (2). Alexandre avait tous les dons physiques et moraux du conducteur d'hommes, et il garda jusqu'au bout son ascendant sur les soldats. Pourtant, on verra peu à peu son génie excessif l'isoler au milieu de ses compagnons. Avec plus d'ardeur et de sincérité que son père, cet

(1) PLUT., *Alex.*, 2, passim. — (2) PLUT., *Alex.*, 4.

élève d'Aristote, ce lecteur passionné de l'*Iliade*, se donne pour le vengeur de la Grèce. Il a aussi conçu plus largement la grandeur de la Macédoine. Mais bientôt l'Orient lui révèle un monde plus en harmonie avec son tempérament. Peu à peu, on le voit abandonner les conceptions strictement macédoniennes et grecques, pour adopter, dépasser même l'idéal asiatique et rêver de la fusion des races dans un Empire universel.

PREMIÈRE PARTIE

LA CONQUÊTE D'ALEXANDRE

CHAPITRE PREMIER

LA GUERRE DE REPRÉSAILLES (1)

Le corps d'armée, d'environ 10 000 hommes, envoyé par Philippe en Asie, avait trouvé un adversaire redoutable en Memnon de Rhodes, qui commandait les mercenaires du Grand Roi (2). Au début du règne d'Alexandre, les Macédoniens ne tenaient plus que Rhœteion en Troade et la grande ville d'Abydos sur l'Hellespont, quand Parménion fut rappelé pour préparer le départ de la grande armée. Celle-ci passa le détroit au printemps de 334.

I

L'armée d'Alexandre (3).

C'était l'armée organisée par Philippe. Nous n'en connaissons pas exactement les effectifs. Alexandre avait laissé à Antipater, pour garder la Macédoine et surveiller la Grèce, 12 000 hommes de pied et 1 500 cavaliers. Les troupes qui passèrent en Asie

(1) Principales sources : Arr., *Anab.*, I, 1 ; II, 12 ; Diod., XVII, 16-38 ; Plut. *Alex.*, 15-23 ; Curt., III ; Just.; XI, 5, 1-9.

(2) CCAL, p. 302 et suiv.

(3) CLVII, CLVIII, CLIX, et Nuetzell ad Curt.

avec le Roi pouvaient comprendre environ 32 000 fantassins et 5 000 cavaliers (1). Les phalangites ou pézétères formaient l'infanterie de ligne. Couverts, comme les hoplites, d'une puissante armure défensive — casque, jambières, petit bouclier, et probablement aussi cuirasse de cuir garni de métal — ils avaient pour arme offensive une épée, mais surtout la sarisse, longue et forte pique dont se hérissait la ligne de bataille. Ces sarisses, du temps d'Alexandre, variaient de longueur, selon le rang où le soldat était placé, car on voulait que toutes ou presque toutes les pointes dépassassent le front. La plus longue, qu'on ne pouvait guère tenir qu'à deux mains, paraît avoir mesuré 5^{m},50. Peut-être, au delà du cinquième rang, les hommes, au début du combat, tenaient-ils la pique haute. Pourtant, à cette époque, la phalange n'était pas encore la masse compacte et trop peu manœuvrière qu'elle deviendra par la suite, quand, pour compenser la qualité plus médiocre de son recrutement et garder sa force de résistance et de choc, elle ne connaîtra plus que les formations serrées et profondes: encore invincible alors dans l'attaque en avant, quand les accidents de terrain ne viennent pas rompre sa ligne, on la verra livrée à la défaite si une manœuvre ennemie parvient à l'envelopper ou à la prendre de flanc. Philippe et Alexandre, au contraire, ont toujours su garder à la phalange sa mobilité.

Elle est divisée en *taxes*, chacune recrutée probablement dans une région de la Macédoine. Il semble qu'au début il y en ait eu six ou sept : on évalue à 1 536 l'effectif de la taxe, ce qui ferait en tout de 9 216 à 10 752 phalangites. La taxe aurait donc compris trois pentacosiarchies de 512 hommes, subdivisées elles-mêmes en plus petites unités. La plus petite est la file (*stichos*) de 16 hommes. Mais on connaît moins bien les divisions intermédiaires ; à lire l'*Anabase* d'Arrien, il semble qu'il y ait eu une compagnie appelée *loche* (2). Elle pourrait répondre à la

(1) JUDEICH, **LVII**, t. VIII, p. 376, n. 2; **CXVII**, t. III, 2, p. 322-352.
(2) ARR., *Anab.*, III, 9, 6; IV, 21; 25, 2.

taxis des tacticiens, unité de 128 hommes : c'est à peu près l'effectif de la loche des armées de mercenaires, comme les Dix mille de Xénophon. Entre la file et la loche, on peut supposer une division tactique correspondant à l'*énomotie* ; elle n'est pas mentionnée par les historiens d'Alexandre. Ce serait un corps de 32 hommes, groupés peut-être par quatre files de huit hommes (le *stichos* serait en réalité une double file) (1). Ce n'est qu'exceptionnellement qu'Alexandre fit prendre à ses phalangites, par dédoublement des files, la formation qui sera habituelle plus tard, sur 16 hommes de profondeur. S'il peut les grouper en une masse compacte (συνασπισμός), chaque unité garde aussi parfois son indépendance et l'espace nécessaire à la manœuvre. Ainsi, l'infanterie de ligne macédonienne n'oubliait ni l'exemple d'Épaminondas disposant son aile offensive en ordre profond, ni les enseignements des grands tacticiens du v^e^ et du iv^e^ siècle, comme Démosthène et Iphicrate. Les *loches* chargent quelquefois en colonne (λόχοι ὄρθοι), les *énomoties* marchant dans chacune les unes derrière les autres ; c'est la tactique inventée par Xénophon. Les taxes de la phalange étaient commandées par des officiers éprouvés et dont quelques-uns devaient dans la suite jouer un rôle de premier plan : Perdiccas, Coenos, Méléagre, Amyntas, Philippe fils d'Amyntas, plus tard Polyperchon. Cratère, un des principaux personnages de l'armée, a commandé une *taxe* de la phalange et peut-être la phalange tout entière.

L'infanterie de ligne macédonienne avait un rôle important dans le combat, mais c'est à la cavalerie lourde des *hétères* que Philippe et Alexandre ont confié l'attaque décisive (2). La Macédoine est un pays de cavaliers ; sur leurs grands domaines, les nobles s'exercent au cheval dès leur jeunesse. Longtemps, la cavalerie fut la force principale de l'armée nationale, à une époque où l'infanterie proprement macédonienne était sans

(1) Voir cependant **CXVIII**, t. II, p. 425, n. 3.
(2) PLAUMANN, **CVII**, s. v. *Hetairos*.

doute uniquement formée des contingents disparates que les nobles levaient sur leur terre. Mais Philippe, qui donna sa puissante unité à la phalange, mit sans doute aussi plus de cohésion et de force dans les corps de cavalerie lourde. Peut-être est-ce lui qui étendit à ses soldats ces appellations honorifiques d'hétère et de pézétères, le titre d'*hétère* étant jusque-là réservé aux nobles qui entouraient le Roi et formaient son Conseil.

Le cavalier macédonien était armé du casque, de la cuirasse en métal, de l'épée et surtout de la sarisse. Il paraît n'avoir pris le bouclier que pour combattre à pied. Le cheval n'a qu'une couverture, et, comme tous les cavaliers antiques, le Macédonien ignore l'usage des étriers. La cavalerie était divisée en *iles* à recrutement local. A Arbèles, on en compte huit ; Plutarque en indique treize au Granique. L'effectif total aurait été de 1 800 ou de 1 500 cavaliers. L'ensemble était sous le commandement de l'hipparque Philotas, fils de Parménion. Une des iles, celle de Cleitos, fils de Dropidès, portait le nom d'ile royale.

La Macédoine fournissait aussi des régiments d'infanterie légère. Le nom d'hypaspistes, qui les désigne, s'appliquait plutôt, à l'origine, aux valets d'armes des pézétères. Mais Philippe, soucieux de réduire le train et voulant que sa troupe fût toujours prête à combattre, avait obligé ses phalangites à porter leurs vivres et leurs armes ; alors, un valet suffit pour dix fantassins ; il n'y en eut plus qu'un pour chaque cavalier, et les hypaspistes devinrent les peltastes de l'armée macédonienne. Vêtus du chiton court, et coiffés du grand chapeau de feutre, la *causia* (1), ils étaient armés du petit bouclier et d'une courte lance. Au cours de la campagne d'Asie, les hypaspistes furent divisés en chiliarchies ; on en connaît quatre. Comme pour les hétères, et peut-être pour les pézétères, un

(1) **CCXXVIII**, t. II, Tafel 45; **CXL**, Tafel 6.

de leurs corps d'élite appartenait à la garde royale (*agema*).

Quant à la cavalerie légère, elle était recrutée surtout chez les alliés ; mais il y avait sans doute aussi des Macédoniens parmi les sarissophores, armés et vêtus comme les cavaliers Péoniens, et qui rendaient le même service. On peut les imaginer, d'après les monnaies thraces, vêtus de pantalons, protégés par une cuirasse à frange de cuir, coiffés d'un casque à crinière et armés de la lance. Dans les batailles, ils prépareront et couvriront, en chargeant sur les flancs, l'attaque de la cavalerie des hétères ; dans les marches, ils seront employés comme éclaireurs et pour le service de renseignements. Il en était de même probablement des *prodromes* thraces, faisant avec les Péoniens un effectif de 900 chevaux. Mais, de tous les alliés, les escadrons thessaliens étaient les plus nombreux, en tout 1800 cavaliers. Le contingent des autres Grecs alliés ne dépassait pas 600. Tous ces corps, divisés en iles, comme la cavalerie macédonienne, étaient commandés par des officiers macédoniens.

Les peuples sujets et alliés fournissaient aussi des fantassins ; Diodore mentionne 7000 Odryses, Triballes et Illyriens, armés en peltastes, à la mode de leur nation. Le contingent d'infanterie envoyé par la ligue de Corinthe s'élève à 7000 hommes ; enfin, il y avait encore 5000 mercenaires.

L'armée devait être suivie d'un parc d'artillerie et de machines de siège. Alexandre emploie les catapultes légères, qui lancent des javelots (*euthytona*), les machines à lancer des pierres (*palintona*), les tours, les béliers, et l'on sait que ses ingénieurs ont excité l'admiration des contemporains.

Cette artillerie et ce parc de siège devaient, dans certains cas, alourdir les colonnes. Philippe avait eu pourtant le souci de diminuer les *impedimenta*, et Alexandre avait décidé que ses troupes vivraient du territoire ennemi. Cependant, le train des équipages devait être assez considérable : il comprenait les valets d'armée et les voitures portant armes et effets de

campement ; plus tard, il s'augmentera des femmes et des enfants des soldats. Dans une expédition si longue et si lointaine, c'était un inconvénient inévitable ; Alexandre saura le faire tourner au profit du recrutement.

Le roi marche toujours avec l'armée de terre ; il est accompagné des pages royaux (βασιλικοὶ παῖδες) recrutés parmi les jeunes nobles macédoniens. Un état-major de dix officiers, les *somatophylaques*, forment son conseil. Il y a aussi des gardes du corps, appelés parfois somatophylaques, parfois hypaspistes, et ces termes prêtent à confusion. Enfin, l'élite de l'armée forme la garde : elle se compose d'un détachement (*agema*) des hypaspistes, d'une ile des hétères, l'ile royale, et peut-être aussi d'un *agema* des phalangites.

Quant à la flotte, elle s'élève à 160 ou même 182 navires, la plupart du type le plus récent, car, si l'on voit encore des trières, elle compte beaucoup de tétrères et de pentères. Cependant, au début, les Macédoniens ne se sentiront jamais solidement maîtres de la mer, et les communications d'Alexandre avec la Macédoine ne seront vraiment assurées que lorsqu'il tiendra les côtes d'Asie mineure et de Phénicie. Le Grand Roi a pour lui les navires de cette dernière nation et Alexandre peut toujours craindre une intervention de la puissante flotte d'Athènes.

Cette incertitude sur l'attitude des Grecs et l'infériorité de sa flotte était sans doute le plus grand danger qui menaçait Alexandre. Il ne faudrait pas croire pourtant que, sur le continent, il allât rencontrer un ennemi peu redoutable. La Perse pouvait opposer aux Macédoniens ses multitudes d'hommes et de chevaux (1). Les chiffres que donnent les historiens anciens sont si hauts et si divergents que l'on n'ose les reproduire, et la critique moderne les a beaucoup réduits. L'armée perse était pourtant bien plus nombreuse que l'armée macédonienne. Par exemple, à Issus, d'après les calculs les

(1) **CCXXVII**, p. 82-84, 93-94.

plus modérés, aux 25 000 ou 30 000 hommes d'Alexandre, Darius pouvait en opposer 100 000. Une moitié seulement prit part à la bataille (1). Beaucoup de ces troupes n'étaient qu'une horde, sans discipline et mal armée, mais la cavalerie perse et plus encore celle qui venait de Bactriane et de Sogdiane étaient excellentes. Les populations d'Hyrcanie et de Parthie étaient des populations guerrières. Il y avait surtout les mercenaires grecs (10 000 à Issus). Si les deux cents chars à faux, arme archaïque, que Darius met en ligne, n'étaient pas pour effrayer les Macédoniens, ils pouvaient être surpris par les éléphants.

La petite armée d'Alexandre va pourtant triompher de tous ces obstacles. Elle le doit à son organisation, à son élan, à sa résistance ; elle le doit aussi au génie militaire de son chef. Le règne de Philippe et celui d'Alexandre font époque dans l'histoire de la guerre, qui n'a encore jamais été menée avec cette ampleur. Non seulement le théâtre des opérations prend des proportions jusque-là inconnues, mais jamais une armée grecque n'a cherché et remporté des avantages aussi décisifs. Ce ne sont plus ces batailles d'effet limité, où le vainqueur se borne à rester maître du terrain choisi sans savoir pousser le succès jusqu'au bout ni anéantir les forces de l'adversaire. Alexandre a donné à la force militaire toute sa puissance ; en développant la cavalerie, il crée non seulement l'instrument de l'attaque, mais encore celui de la poursuite impitoyable, et qui seul peut changer la défaite en déroute. Ses randonnées ne sont pas moins justement célèbres que ses charges foudroyantes. Or, ce sont celles-ci qui assurent le sort du combat. Alexandre, à la tête de ses hétères massés à droite et couverts à l'extrême droite par la cavalerie et l'infanterie légères, se précipite sur le centre ennemi. L'aile droite de la phalange appuie ou renouvelle l'attaque sur la ligne adverse, tandis que l'aile gauche, qui

(1) **CXVII**, t. III, 2, p. 354-355.

comprend l'autre partie de la phalange, des troupes légères et a cavalerie des alliés, avance plus lentement pour fixer la ldroite ennemie. Tel est en gros le dessin d'une bataille d'Alexandre. Mais sa guerre n'est pas faite entièrement de batailles, et il semble que l'armée macédonienne n'ait pas été moins admirable dans les marches, qui les préparent, que dans les combats. Alexandre n'a pas cessé d'imprimer plus de mobilité à ses troupes et il a su faire un usage merveilleux de ses corps légers. A la tête de ses hypaspistes, de ses « Agrianes », qui formaient un corps incomparable de javelotiers, des iles de sa cavalerie légère, il soumet dans des raids audacieux les peuplades les plus inaccessibles, tourne les positions les plus abruptes pour passer les défilés les plus difficiles et les mieux défendus. Enfin, à côté de l'armée de combat, il saura — ce que l'on n'avait jamais vu avant lui — organiser dans les satrapies soumises une véritable armée d'occupation.

II

Du Granique a Issus.

Tandis que la flotte était groupée sur le lac Cercinite, prête à prendre la mer par Amphipolis et les bouches de Strymon, Alexandre, parti de Pella, conduit son armée en vingt jours par la voie de terre jusqu'à Sestos, dans la Chersonèse, et, laissant à Parmenion le soin de la transporter à Abydos, il se dirige sur Eléonte où il sacrifie à Protésilas, le premier héros tombé dans la guerre de Troie. C'est là que la flotte vint le rejoindre, et le conduisit sur le vaisseau, que lui-même il gouvernait, jusqu'aux rives dardaniennes, au port des Achéens, près d'Ilion. Il y débarque, et, après avoir jeté sa lance sur le sol, en signe de conquête, il dresse des autels à Zeus Apobatérios, à Athéna, à son ancêtre Héraclès. Puis, couronné d'or par le pilote Menœtios, il monte à Ilion, et, dans le temple d'Athéna Ilias, il consacre sa propre armure qu'il remplace par

une de celles qui y étaient dédiées. Enfin, ayant reçu la visite de l'Athénien exilé Charès, maître de la principauté de Sigeion, il va mettre une couronne sur le tombeau d'Achille, tandis que celui de Patrocle était pareillement honoré par Héphestion (1). Et certes nous n'avons aucune raison de douter que, lorsqu'il accomplissait ces gestes théâtraux, Alexandre ne fût pas sincèrement pénétré à la fois de patriotisme hellénique, de la fierté d'appartenir à la race divine des héros et du sentiment que des temps approchaient dignes d'un nouvel Homère; mais il est clair aussi que toutes ces démarches étaient habilement calculées pour frapper l'imagination des hommes et convaincre le monde que, nouvel Achille, il s'armait pour la querelle traditionnelle des Grecs (mars-avril 334).

D'Ilion, Alexandre va rejoindre l'armée qui l'attendait à Arisbé. De là, par Percoté, les environs de Lampsaque, qui lui envoie une ambassade avec le savant Anaximène, la haute vallée du Practios, Kolonæ (Boua Tepe, près du village d'Arabadourah), la vallée du Kemer Tschai, Hermoton (ou Hermason), le massif du Pityos, qu'il contourne par le nord, Priapos, où il laisse une garnison, il arrive, le soir du quatrième jour, dans la basse vallée du Granique (2).

L'armée perse, composée de 20 000 cavaliers asiatiques et de 20 000 mercenaires grecs, commandée par un groupe de satrapes et de seigneurs, l'attendait, rangée près de la rive droite, sur un exhaussement de terrain qui accompagne le fleuve durant cinq kilomètres, un peu en aval du village de Tschinar Kopruk. Elle formait deux échelons : les cavaliers en avant, prêts à charger les Macédoniens au moment où ils prendraient pied sur la rive ; les mercenaires grecs en arrière, sur la partie la plus élevée du terrain.

Memnon de Rhodes, qui estimait à sa valeur l'armée

(1) Arr., *Anab.*, I, 11, 6-12, 2. — Diod., XVII, 17, 3 et suiv. — G. Radet, dans **LXXXVIII**, 1911-14, p. 25.

(2) Judeich, **LVII**, 1908, p. 373-384.

d'Alexandre, eût voulu qu'on fît le vide devant elle, tandis que la flotte, une des principales forces de l'Empire, eût porté la guerre en Macédoine, en s'appuyant sur les États grecs, que l'or, les premiers succès du Roi et la haine de la Macédoine eussent certainement entraînés. Mais la fierté perse, la défiance aussi à l'égard de cet étranger voilèrent aux satrapes la sagesse de ce plan, et Arsitès, gouverneur de Phrygie, déclara qu'il ne laisserait pas brûler une seule maison de sa satrapie.

Dans le camp macédonien, Parménion conseillait de faire halte, et d'attendre le lendemain, pour lasser la patience des Perses, qui n'oseraient traverser le fleuve et finiraient par abandonner le terrain. Alexandre fit mettre l'armée en bataille : « Le Granique, dit-il, ne pouvait arrêter ceux qui avaient traversé l'Hellespont. »

La place traditionnelle du roi de Macédoine était à l'extrême droite de l'armée, et c'était sur leur extrême gauche que les Perses devaient prévoir son attaque. Une habile manœuvre d'Alexandre aurait déjoué ce calcul. Tandis que la cavalerie et des troupes légères attaquent l'extrême droite des Perses, Alexandre, à la tête des hétères, oblique vers la gauche et, se jetant dans le fleuve, de manière à profiter de la force du courant, il va charger sur l'autre rive l'aile gauche ennemie vers le point où elle touchait au centre de la ligne de bataille. La valeur du roi et l'impétuosité des Macédoniens ont raison de la résistance. La ligne perse est rompue, la redoutable cavalerie fuit de toutes parts. Mais les mercenaires grecs sont là, comme une menace suspendue sur le vainqueur. Ils ont assisté à la défaite des Perses, n'ayant pas d'ordre, ne sachant où se porter. Il faut profiter du trouble où cette indécision les jette : infanterie, cavalerie, tout monte à l'assaut de la position. Elle est emportée après un terrible carnage (1). Ainsi est anéantie

(1) **LVII**, 1908, p. 393-394. *Contra* : LEHMANN-HAUPT, **LVII**, 1911, p. 230-244; **CXXV**, p. 338, n. 1.

l'armée perse qui pouvait défendre l'Asie mineure en deçà du Taurus. Jusqu'à l'entrée en Syrie, Alexandre n'aura plus devant lui que les garnisons laissées dans les villes (mai 334) (1).

L'attitude d'Alexandre après la bataille marque clairement le sens de son entreprise. Les deux mille mercenaires grecs échappés au massacre furent envoyés aux travaux forcés en Macédoine. Ces Grecs avaient combattu la cause de l'Hellénisme ; or, c'est elle qu'Alexandre voulait faire triompher. C'est ce que disait aussi la dédicace des trois cents panoplies perses vouées au Parthénon : *Alexandre et les Hellènes à l'exception des Lacédémoniens.*

Le premier fruit de la victoire fut la soumission de la Phrygie d'Hellespont. Le satrape Arsitès était mort et Parménion était allé s'emparer de Dascylion, chef-lieu de la province. Alexandre confie cette satrapie à Calas et marche sur Sardes, la vieille capitale des rois lydiens, la plus grande ville asiatique au cœur de l'Anatolie. Mithrinès commandait la forteresse et la lui livra.

Maître de Sardes, Alexandre pousse sur Éphèse, où il arrive en trois jours. Comme presque toutes les cités grecques, Éphèse était la proie des factions. La démocratie, hostile aux Perses, avait pris le pouvoir au temps où régnait encore Philippe; mais Autophradatès l'avait renversée, et le parti oligarchique avec Syrphax gouvernait alors, dans l'intérêt du Grand Roi et appuyé par Memnon, qui s'était réfugié à Éphèse après le Granique. Un autre ennemi d'Alexandre, Amyntas, fils d'Arrhibæos, qui avait fui la Macédoine à la mort de Philippe, s'y trouvait avec un corps de mercenaires grecs. A l'approche des Macédoniens, la révolution éclate dans la ville. La démocratie est rétablie ; Syrphax et les siens sont lapidés. Alexandre rappelle les bannis et se concilie le puissant

(1) PLUT., *Camille*, 19, 6.

sacerdoce en attribuant à l'Artémis d'Éphèse le tribut que la ville payait autrefois au Grand Roi.

Quittant Éphèse, les ennemis d'Alexandre s'étaient réfugiés à Milet. C'est vers Milet que se dirigèrent l'armée et la flotte. Hégésistrate, qui y commandait les mercenaires au service de Darius, avait eu des velléités de trahir. Mais, à l'arrivée de Memnon, il se ravisa, et il fallut faire le siège de la ville. Siège difficile, car si la flotte macédonienne avait pu prendre position dans l'îlot de Ladè, ce qui lui permit de bloquer le port, la flotte perse était mouillée au promontoire de Mycale, qui commande l'entrée nord du golfe Latmique. Pourtant, tout en maintenant le blocus, la flotte macédonienne sut éviter le combat avec des forces supérieures, et Alexandre, en faisant occuper Mycale par ses troupes de terre, interdit le mouillage aux Perses, qui se trouvèrent ainsi comme bloqués sur la mer. La garnison de mercenaires ne put résister et la ville fut emportée après plusieurs assauts (juillet 334).

Restait Halicarnasse, la vieille capitale de Mausole, fils d'Hecatomnos, avec ses deux citadelles, celle de l'île et celle de Salmacis. A Mausole avait succédé son frère Idrieus, puis Ada, veuve et sœur d'Idrieus. Mais Pixodaros, un troisième fils d'Hecatomnos, força plus tard Ada à se réfugier à Alinda, et, après avoir autrefois songé à s'allier à Philippe, il s'était tourné du côté des Perses et avait donné sa fille au satrape Orontobatès (1). La vieille Ada vint à la rencontre d'Alexandre, qui lui rendit la satrapie de Carie, mais elle l'adopta comme fils. Toutefois, pour exercer les droits ainsi acquis, il fallait s'emparer d'Halicarnasse.

Tous les ennemis d'Alexandre s'y étaient donné rendez-vous — Memnon, Amyntas, les Athéniens Ephialte et Thrasybule. Or, après la prise de Milet, Alexandre avait commis la faute de licencier sa flotte. Aussi ne put-il obtenir à Halicarnasse un

(1) **CCXL**, p. 226-265; **CVII**, s. v. Ada, Hecatomnos, etc.

plein succès. Il s'empara de la ville basse ; mais les deux acropoles restèrent au pouvoir de la garnison, et Alexandre fut obligé de laisser devant la place un corps de 3 000 fantassins et 200 cavaliers sous les ordres de Ptolémée. L'année suivante, Memnon sut démontrer au jeune conquérant qu'on ne renonce pas sans dommages à l'usage de la mer.

D'Halicarnasse, Alexandre se dirigea vers la Lycie; il n'y rencontra pas une forte résistance. S'il dut enlever Hyparna défendue par des mercenaires, il traita avec Telmissos, Phasélis, les villes de la vallée du Xanthos, qu'il suivit pour aller montrer ses armes en plein hiver dans l'hinterland montagneux du pays, la Myliade; puis, évitant Termessos qui lui était hostile, il revint à la côte sur Phasélis, par les passes d'Arycandos (1).

La Pamphylie et, derrière la Pamphylie, la montagneuse Pisidie, où Alexandre allait maintenant entrer, n'appartenaient que nominalement à l'Empire perse. En fait, les villes étaient indépendantes et rivales entre elles et, de leurs querelles, le conquérant va savoir profiter; de Phasélis à Pergé, l'armée marche sur deux colonnes : l'une, sorte de flanc-garde, suivait les monts par un chemin que les pionniers thraces avaient préparé; Alexandre et le gros de l'armée par le rivage, d'un accès alors facile à cause des vents du Nord exceptionnels dans la région, et qui semblèrent maintenir le flot pour le passage du roi. En route, il reçut la soumission d'Aspendos, de Sidé, colonie éolienne; mais il ne prit pas le temps d'achever la conquête du pays. Il la confia au satrape de Lycie, à laquelle la Pamphylie et la Pisidie furent rattachées. C'est de Pergé qu'Alexandre partit pour la Phrygie. Remontant par la vallée de l'Istanos, dont il parvint à passer les défilés malgré les gens de Termessos, il traita avec Selgè, ennemie des Termessiens,

(1) A Phasélis fut découvert le complot du Lynceste Alexandre. Ses frères avaient été tués, en 336, à l'avénement du Roi. Alexandre le Lynceste fut exécuté plus tard.

se dirigea contre Sagalassos qu'il enlèva, puis, par le lac Ascania, arriva à Célénæ, où il laissa 1 500 hommes pour recevoir la soumission des mille Cariens et des cent mercenaires grecs qui la défendaient, et parvint enfin à Gordion (Bela-Hissar) (1). Il y trouva des renforts venus de Macédoine et de Grèce. Parménion, qui de Lycie avait conduit une partie des troupes hiverner à Sardes, l'y rejoignit.

Ainsi finit la première campagne de l'expédition d'Asie. Alexandre avait fait preuve d'une remarquable prudence. Si, dans les batailles, il eut pour règle de foncer droit sur la tête de l'armée ennemie, il sut, dans sa marche, résister à l'entraînement de pousser au centre d'un Empire dont, au premier contact, il avait pu sentir la fragilité. Il avait voulu s'assurer d'abord une solide base d'opérations. Elle était d'autant plus nécessaire que la flotte perse pouvait à tout instant prendre la maîtrise de la mer et réveiller sur ses derrières l'hostilité de la Grèce. Il ne pouvait s'enfoncer en Asie sans être certain que les forces d'Antipater n'auraient pas à résister à une pression trop puissante. Dans le duel engagé par Alexandre, la Grèce gardait en général ses sympathies aux Perses, et Memnon de Rhodes le savait bien. L'idée d'une guerre de revanche contre les Barbares ne rendait pas acceptable aux Hellènes l'hégémonie macédonienne. Et pourtant les lecteurs d'Isocrate pouvaient voir déjà accompli l'essentiel des projets que le grand écrivain avait proposés à Philippe. Par la conquête des provinces côtières et de la Phrygie, un vaste territoire allant jusqu'au Sangarios était ouvert à la colonisation hellénique, accroissement territorial dont la Macédoine, elle aussi, pouvait se contenter, si le sort faisait échouer des entreprises plus audacieuses.

Il était certain qu'Alexandre ne s'en contenterait pas. Il s'était donné comme le vengeur de la Grèce et avait commencé

(1) **CCXXXVI**, p. 225.

la guerre en qualité de stratège général des Hellènes, mais il entendait bien que cette guerre de revanche servît surtout la grandeur de la Macédoine. C'est pourquoi l'élément proprement hellénique est si faible dans l'armée, qui est avant tout macédonienne; seuls les Macédoniens étaient assez attachés à leur dynastie nationale pour suivre Alexandre dans des entreprises auxquelles l'Asie mineure ne suffisait déjà plus. Des deux plans proposés par Isocrate, l'un qui mettait la frontière du domaine à conquérir pour l'Hellénisme aux rives de l'Halys, l'autre qui envisageait l'anéantissement de l'Empire perse (1), Philippe se fût peut-être borné à assurer l'exécution du premier. Les victoires d'Alexandre iront jusqu'à déborder les limites de l'autre. Il ne pouvait donc demeurer longtemps à Gordion, où l'épisode du nœud Gordien, qu'il est sans doute inutile de raconter ici, lui promettait l'empire de l'Asie et peut-être du monde (mai 333) (2). Il dut même en partir sans attendre que l'orage se fût tout à fait dissipé, qui s'amassait du côté de la Grèce.

Dès l'hiver de 334, Darius s'était enfin décidé à donner à Memnon le commandement en chef de la flotte. Celui-ci tenta d'exécuter son plan, qui pouvait être funeste au Macédonien. Il avait de nombreux vaisseaux phéniciens, dix navires de Rhodes, autant de Lycie, trois de Mallos et de Soles, et des mercenaires. En Grèce, on parlait d'un débarquement de Memnon. L'émoi fut considérable en Eubée. Mais le Rhodien se détourna d'abord sur les îles. Il reprit Chio, qui lui fut livrée par le parti oligarchique et son chef, Apollonidès, puis, se dirigeant vers Lesbos, il rétablit à Méthymne le tyran Aristonicos, que Charès en avait chassé, et mit le siège devant Mitylène. Mitylène résistait encore quand Memnon mourut. Darius n'eut peut-être pas le sentiment du coup que cette mort lui portait. Autophradatès et Pharnabaze, son neveu,

(1) Isocr., *Phil.*, 120. — (2) Radet, **LXXXVIII**, 1917, p. 98-100.

prirent le commandement de la flotte, en attendant la décision du roi, qui semble avoir réuni alors une sorte de Conseil de guerre, où le plan de Memnon fut abandonné. Le roi se décida à se mettre à la tête d'une armée et à marcher contre Alexandre. Autophradatès et Pharnabaze furent confirmés dans leur commandement. Ils avaient vaincu Mitylène, qui dut chasser la garnison macédonienne, rappeler les bannis, traiter sur les bases de la paix d'Antalcidas, et se soumettre au tyran Diogénès. Pharnabaze avait reconquis Milet ainsi que la ville basse d'Halicarnasse, Mais, s'ils gardaient leurs forces maritimes, Autophradatès et Pharnabaze, puisque l'idée d'un débarquement en Grèce était écartée, durent rendre leurs mercenaires, qui allèrent grossir l'armée que Darius préparait à Babylone. Alexandre n'en avait pas moins senti l'erreur commise en licenciant sa flotte, et il avait chargé Hégélochos et Amphotéros, frère de Cratère, d'en constituer une nouvelle. Un conflit grave manqua d'éclater avec les Athéniens, qui se plaignirent que Hégélochos eût arrêté les vaisseaux venus du Pont, et seraient peut-être intervenus avec une escadre nombreuse, si l'on ne leur eût rendu leurs navires. L'attente d'une bataille décisive entre Darius et Alexandre agitait la Grèce. Mais, le plan de Memnon abandonné, une victoire en Asie ne pouvait manquer d'arrêter toute velléité de rébellion. Aussi, dès qu'il apprit que Darius marchait vers la Cilicie, Alexandre dut se hâter pour le prévenir. Il quitta Gordion dans l'été de 333.

A Ancyre, où il s'était d'abord rendu, vint une ambassade des Paphlagoniens. De là, il put soumettre la Cappadoce jusqu'à l'Halys, et même un peu au delà, puis il se dirigea vers le Sud et pénétra en Cilicie, forçant les portes ciliciennes (passes de Gulek Boghas). Arsamès, satrape de Cilicie, s'enfuit sans avoir le temps de dévaster le pays et de brûler Tarse. A Tarse, Alexandre tombe malade, après un bain dans le Cydnus (épisode du médecin Philippe) et sa marche en fut

retardée, mais il avait envoyé Parménion occuper les passes qui font communiquer la plaine d'Issus avec la Cilicie (Karanlük-Kapu) et celles qui, de cette plaine arrosée par le Pinaros, conduisent en Syrie (passes de Merkès et passes de Baïlan). Lui-même, après une pointe sur Anchialos, peut-être pour s'assurer la route de Laranda et d'Iconion, il marche sur Soles qui se soumet, réduit les montagnards ciliciens par un raid de sept jours, revient à Soles où il établit la démocratie, et apprend en même temps la victoire de Ptolémée en Carie sur Orontobatès, la chute des citadelles d'Halicarnasse, de Myndos et de Caunos, et la soumission de Cos. Par Tarse, il se dirige sur Mallos où on lui annonce que Darius était à Soches, en Syrie, à deux étapes des portes syriennes. Alexandre se hâte à sa rencontre ; il traverse la plaine d'Issus, les défilés de Merkès, et arrive à Myriandos, en Syrie, non loin d'Alexandrette.

Le roi de Perse avait trouvé à Soches un terrain favorable à sa cavalerie. Il n'y resta pourtant pas, mais, par les passes de l'Amanus (Arslan Boghas, Koprak Kalessi), il se dirigea sur la plaine d'Issus, où il ne devait pas avoir l'espace nécessaire au déploiement de ses escadrons. Il y arriva quand Alexandre l'avait déjà quittée. D'après la tradition, Darius, perdant patience à l'attendre vainement, serait allé au-devant d'Alexandre, mais il est possible, comme on l'a soutenu, que le Grand Roi fût parti de Soches quand son adversaire était déjà en Syrie, et avec l'intention de le tourner pour l'obliger à la bataille (1). En tout cas, dans cette situation critique, Alexandre fit demi-tour sans hésiter et marcha droit à l'ennemi : par les portes syriennes qu'il avait déjà traversées et qui, chose étrange, n'étaient pas gardées, il pénétra dans la plaine d'Issus, en déployant lentement et progressivement sa ligne de

(1) **XCVII**, 2e éd., t. III. 2. p. 354-365. Bibliographie dans **CXXV**, p. 365, n. 1. Cf. ARR., *Anab.*, II, 8-11 ; DIOD., XVII, 33 et suiv. ; CURT., III, 8 et suiv. ; POL., XII, 17-22.

bataille devant l'armée perse rangée derrière le Pinaros (1).

On ne peut faire en quelques mots un récit de la bataille. La victoire fut complète et, comme toujours, elle fut décidée par une charge du Roi et des hétères sur le centre où se tenait Darius. Alexandre avait su parer à l'enveloppement cherché de ses ailes, comme il sut arrêter à temps la poursuite pour revenir soutenir son aile gauche, qui pliait, et vaincre les mercenaires grecs du Grand Roi. Ceux-ci, profitant d'un vide ouvert dans la ligne, enveloppaient déjà la phalange macédonienne (automne 333). Darius avait fui, donnant le signal de la déroute, laissant sa mère, sa femme et son enfant aux mains du vainqueur, qui les traita généreusement.

(1) Ou peut-être le Payas, d'après le C[t] Bourgeois. Voir M. DIEULAFOY, *La Bataille d'Issus, analyse critique d'un manuscrit du* C[t] BOURGEOIS, p. 41-76. *Mémoires de l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, t. 39 (1914) p. 41-76.

CHAPITRE II

L'EMPIRE DE L'ASIE (1)

I

La Phénicie et l'Égypte.

Darius était en fuite vers Thapsaque, accompagné de 4000 hommes à peine; d'autres bandes de fuyards se dirigeaient vers l'Asie mineure, où les satrapes d'Alexandre les dispersèrent. 8000 mercenaires s'échappaient à Tripolis de Phénicie. De là, plusieurs se réfugièrent à Cypre, puis en Égypte.

Mais le résultat le plus important de la bataille fut l'effet produit dans le monde grec. La victoire de Ptolémée à Halicarnasse n'avait qu'en partie maintenu la côte carienne sous la domination d'Alexandre et Pharnabaze était allé soumettre Ténédos, puis Sigeion, domaine de Charès qui dut passer à la cause perse. Les amis des Perses ne désespéraient pas de soulever la Grèce et étaient en relation avec Agis, le roi de Sparte. A Athènes, Démosthène prédisait l'écrasement d'Alexandre. Mais les escadres perses furent battues dans les Cyclades et dans l'Hellespont, et, quand Pharnabaze et Autophradate tentèrent, avec leurs cent navires, une nouvelle démonstration vers Siphnos, les Grecs n'osèrent bouger. Agis, il est vrai, se rendit à Halicarnasse pour demander des vaisseaux, des hommes, de l'argent. Survint alors la nouvelle de la victoire d'Issus. La

(1) Principales sources : Arr., *Anab.*, II, 12 ; IV, 21 ; Diod., XVII, 39-83 ; Plut., *Alex.*, 24-66 ; Curt., IV, 1-VIII, 8 ; Just., XI, 10 ; XII, 7.

Grèce la reçut dans la stupeur. Seul Agis persistait dans ses desseins, mais, après le désastre de l'armée royale, les amiraux perses jugèrent qu'ils ne pouvaient lui donner que dix vaisseaux et trente talents, avec lesquels Agis fit faire des levées au Ténare et tenta de soulever la Crète.

La flotte perse restait maintenant le seul danger grave du côté de l'Occident. La côte phénicienne pouvait lui servir de base. C'est pourquoi, laissant Darius s'enfuir à Babylone, Alexandre se dirige sur Arados, tandis que Parménion est envoyé à Damas où, au temps d'Issus, Cophên, fils de Pharnabaze, avait conduit les bagages de Darius.

Les cités phéniciennes étaient prospères sous la domination perse qui leur laissait une véritable autonomie. Depuis la chute de l'Empire athénien, elles n'avaient plus à redouter la rivalité commerciale d'Athènes. Unies entre elles et unies à la Perse, à qui elles assuraient la maîtrise des mers, elles eussent pu constituer pour Alexandre un obstacle redoutable. Mais elles étaient divisées : Sidon avait pris part à la révolte des satrapes au temps d'Artaxercès II et se souvenait des représailles de ce prince ; Tyr et Arados avaient alors gardé la neutralité. Gérostrate, roi d'Arados, était avec la flotte perse, mais la ville, plus riche de ses possessions sur terre que de son commerce, ne pouvait ni ne voulut résister. Straton, fils de Gérostrate, offrit au Macédonien une couronne d'or, et lui livra la ville, ainsi que Marathos, Sigôn et Mariamné. Byblos et Sidon se soumirent quelque temps après. Mais Tyr allait arrêter Alexandre.

Il était à Sidon, quand vint une ambassade tyrienne ayant à sa tête le prince royal Azemilcos. Tyr aurait voulu maintenir sa neutralité, attitude inacceptable pour Alexandre. Descendant d'Héraclès, il demanda le droit de sacrifier dans le temple du dieu national Melqart, que les Grecs appelaient l'Héraclès de Tyr. Les Tyriens refusèrent ; Alexandre entrant en roi dans le sanctuaire de Melqart, c'était le Dieu lui donnant le pouvoir

sur sa ville et le consacrant héritier légitime des rois tyriens. Et, sans doute, c'était bien là ce que voulait Alexandre. La décision devait donc être laissée à la force des armes.

Ainsi commença ce célèbre siège de Tyr (1), qui devait durer sept mois (janvier-août 332). La ville neuve, où les Tyriens s'étaient enfermés, était dans une île et munie de deux ports : au nord, le port sidonien ; au sud, le port égyptien. Avec des matériaux pour la plupart empruntés à l'antique cité continentale, la vieille Tyr, Alexandre fit construire une digue dirigée vers l'île. Mais quand les travaux eurent atteint les eaux profondes, les difficultés s'accrurent, et, un jour, un brûlot des Tyriens put incendier l'extrémité de la digue et les machines que les Macédoniens y disposaient. Il était clair que l'on ne pourrait prendre Tyr qu'en la bloquant à la fois par terre et par eau. Et c'est bien ce qui avait donné confiance aux Tyriens. La flotte perse était maîtresse des mers, et ils pensaient pouvoir compter sur les secours de Carthage, où ils avaient peut-être un moment songé à abriter les femmes et les enfants. Mais les théores de Carthage avaient apporté un refus et la puissance maritime des Perses allait s'effondrer d'elle-même.

C'étaient en effet les vaisseaux phéniciens et cypriotes qui formaient la flotte perse. Or la plupart des cités phéniciennes étaient entre les mains d'Alexandre, et ces conquêtes inclinèrent Cypre en sa faveur. D'elle-même, la flotte perse se dispersa ; les équipages ramenaient les vaisseaux dans leurs patries. Le roi d'Arados et celui de Byblos donnèrent l'exemple. Alexandre eut bientôt quatre-vingts navires phéniciens, une dizaine de vaisseaux de Rhodes, autant de Cilicie et de Lycie, le contingent cypriote, qui comprenait les navires de Pnytagoras, dynaste de Salamine.

Pendant que s'achevaient les préparatifs, un raid de dix jours lui permit de soumettre les Arabes pillards de l'Antiliban

(1) CXLIII.

(Ituréens, Druses). Au retour, il trouva la flotte prête et les 4000 mercenaires que Cléandre avait levés pour lui dans le Péloponèse. Tyr fut alors attaquée par terre et bloquée par mer. Elle résista longtemps. Enfin, les murailles du sud commencèrent à céder et les Macédoniens purent pénétrer dans la ville. En même temps, les deux ports étaient forcés. Ce fut un carnage affreux. Les Tyriens se défendirent longtemps à l'Agénorion. La rage des Macédoniens était à son faîte. Durant le siège, ils avaient vu leurs camarades prisonniers précipités du haut des murailles. Alexandre traita Tyr durement. Huit mille Tyriens furent massacrés dans la dernière lutte. On ne fit grâce qu'à ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple de Melqart, parmi eux le roi Azemilcos et les théores de Carthage. Trente mille personnes furent vendues comme esclaves. Des fêtes à Héraclès célèbrent ce sanglant succès.

Il eut un retentissement et des conséquences considérables. Il semble que la royauté ait été abolie à Tyr; on n'y trouve plus désormais que des phrourarques. Tyr devint une place d'armes macédonienne. Enfin et surtout, tombait avec elle le plus grand centre de cette civilisation phénicienne, prépondérante en Syrie, et qui aurait pu être un obstacle à la pénétration hellénique. Alexandre avait obtenu ce résultat avec l'aide même des vaisseaux phéniciens (1) (août 332).

Au milieu de ces prodigieux succès, on avait reçu par deux fois — à Marathos d'abord, puis au plus fort du siège de Tyr — une lettre et les ambassadeurs de Darius. On put voir dans les négociations engagées combien la pensée d'Alexandre dépassait maintenant le programme des revendications grecques, et, en Phénicie, pour la première fois se révéla l'opposition qui allait s'aggraver de jour en jour entre les conceptions du jeune conquérant et celles des vieux compagnons de Philippe. Darius s'était pourtant reconnu vaincu : tout en protestant

(1) KÆRST, CVII, I, p. 1422; CXXIV, p. 284.

contre l'agression de la Macédoine, il offrait, avec son alliance, une riche rançon pour son harem, mais il ne donnait pas à Alexandre le titre de roi. Celui-ci répondit en rappelant les guerres médiques, les intrigues des Perses contre la Macédoine, et il exigeait d'être traité en roi et en maître de l'Asie. Dans la lettre portée à Tyr, Alexandre était salué du titre royal ; non seulement l'offre d'une rançon était renouvelée, mais encore le Grand Roi proposait sa fille au Macédonien, et il lui cédait l'Asie en deçà de l'Halys, c'est-à-dire, selon les termes mêmes d'Isocrate, « l'Asie, de la Cilicie à Sinope ». Au Conseil, Parménion aurait désiré qu'on acceptât. Mais il ne suffisait plus à Alexandre de régner sur un Empire gréco-macédonien, même si largement débordant sur le continent asiatique. Ce qu'il voulait maintenant, c'était l'Asie entière qui lui avait été promise à Gordion. L'Empire ne souffrait pas deux maîtres. Ce serait au vainqueur de s'asseoir sur le trône du Grand roi (1).

Tel fut le sens de sa réponse à Darius et, après la chute de Tyr, il prit le chemin de l'Égypte, où, sans doute, le ressentiment de la population contre les Perses l'appelait. En route, il fut encore arrêté par Gaza, où l'eunuque Batis organisait la résistance. Il fallut pour la prendre un siège de deux mois. On revit les scènes affreuses de Tyr. La garnison fut massacrée, les femmes et les enfants vendus comme esclaves. Une population nouvelle fut transplantée dans la ville qui, comme Tyr, devint une place forte macédonienne (2). Alexandre put alors se diriger vers l'Égypte où, pour la première fois, allait lui être directement révélée la majesté divine des royautés orientales.

De Gaza à Péluse, l'armée marcha sept jours. La flotte, qui avait navigué parallèlement le long de la côte, arriva aussi dans ce port, et, tandis qu'elle remonte le Nil jusqu'à Memphis,

(1) RADET, **LXXXVIII**, 1925, p. 183 et suiv.

(2) Visite d'Alexandre à Jérusalem dans JOS., *Ant. Jud.*, XI, 8, 3-7 (312-345, Nobert) ; cf. *infra*, chap. V, p. 114.

Alexandre s'avance vers la même ville par le désert. C'est à Héliopolis qu'il passe le fleuve. Le satrape Mazacès n'avait opposé aucune résistance ; il avait même massacré les mercenaires grecs amenés en Égypte par le traître Amyntas. L'Égypte était donc sans défense et Alexandre avait pour alliés la haine que les Égyptiens portaient aux Perses, le ressentiment des sacrilèges de Cambyse, des duretés d'Ochos et des luttes continuelles soutenues pour l'indépendance contre les Grands Rois. Alexandre montra pour les dieux égyptiens le plus grand respect, sacrifiant à Apis et dans le temple même de Ptah (1). C'était un acte de conséquence. Seul, en principe, le Pharaon pouvait accomplir, devant son père le Dieu, les cérémonies du Rituel ; et, s'il est remplacé d'ordinaire par le *prophète*, celui-ci n'est qu'un substitut, qui joue le rôle du souverain et se revêt des attributs royaux. Ainsi accueilli en roi dans les temples, Alexandre devenait, aux yeux de tous, fils et héritier du Dieu, légitime souverain des « deux terres » d'Égypte. Ne pouvons-nous deviner ses sentiments, quand il eut pénétré dans l'ombre religieuse des chapelles, récité les formules obscures que lui apprenait l'hiérogrammate, accompli les gestes qui raniment l'âme du Dieu dans son Naos, et reçu lui-même les effluves du souffle divin ? Le disciple d'Aristote n'obéissait pas, comme son maître, à la pure raison. Son esprit se mouvait volontiers dans un monde de pensées mystiques, capables d'illuminer et d'enflammer son orgueil. Il était, lui aussi, un nourrisson de Zeus, et des bruits couraient en Macédoine sur sa naissance divine ; dans le temple de Ptah, il dut se sentir vraiment Dieu.

Mais le temple de Ptah était étranger aux Grecs, et Alexandre était nourri d'Hellénisme. Il y avait, dans l'oasis de Siouhah, un sanctuaire égyptien, dont l'oracle était célèbre dans le monde méditerranéen et que Pindare avait chanté (2).

(1) **CLXV**, p. 2-3, n. 2 ; PSEUDO-CALL , I, 34 **CLXXVII**, p. 167-169.
(2) **CLXXVII**, p. 170-171 ; RADET, **LXXXVIII**, 1925, p. 201-202; **CXXXI**, p. 302-307.

Il était dédié à Amon, que les Hellènes identifiaient avec Zeus. C'est à Zeus Amon qu'Alexandre irait demander le secret de son origine divine.

De Memphis, où il avait célébré des jeux et reçu les ambassadeurs grecs, il descend la branche canopique pour atteindre le rivage. Les rêves mystiques de son orgueil ne lui faisaient pas oublier les réalités de son Empire. Or, entraînée de plus en plus dans le cercle du monde égéen, l'Égypte tendait de plus en plus ses forces vers la mer. Depuis longtemps les Pharaons avaient abandonné les vieilles capitales du sud et régnaient dans le Delta. C'était là le vrai cœur du pays, si bien qu'Alexandre n'avait même pas jugé nécessaire de pousser jusqu'à la première cataracte : un petit corps détaché vers Éléphantine avait suffi pour faire connaître leur nouveau seigneur aux populations de la Thébaïde. Pourtant, sur la Méditerranée, l'Égypte ne possédait pas de port digne d'elle. Ni Péluse ni l'antique colonie milésienne de Naucratis, à l'écart sur la branche canopique, ne pouvait répondre aux nécessités d'un monde nouveau. Aussi, sur l'étroite langue de terre entre la mer et le lac Maréotis, où un canal pouvait amener les eaux et les barques du Nil, à l'abri de l'île de Pharos, connue d'Homère, et qu'une digue de sept stades réunira au rivage de manière à former deux ports, Alexandre trace, au milieu des prodiges, les fondements de la future Alexandrie (1). Puis, avec une partie de son armée, longeant la côte jusqu'à Parætonion, il y accueille une ambassade déférente de Cyrène et s'enfonce vers le sud.

De Parætonion à Siouhah, il y a dix jours de route à travers le désert ; l'armée le traversa, accompagnée de signes divins. Des pluies exceptionnelles dans ces régions passèrent pour miraculeuses ; des serpents ou des oiseaux qui fuyaient devant les avant-gardes semblèrent les guider (2). On arrive enfin au

(1) V. GRONINGEN, **CCXXV**, p. 200-211 ; cf. *infra*, p. 325.
(2) **CCXV**, p. 41[illegible], n. 2. — PIETSCHMANN, **CVII**, t. I, p. 1853-1860.

temple d'Amon. Là, Alexandre fut reçu dans le sanctuaire par le prophète ; il vit sculptées sur les murs les mêmes scènes de théogamie que nous pouvons contempler encore à Louqsor ou dans les mammisi de Haute-Égypte : l'union du dieu et des reines, la naissance divine du Pharaon. La superbe Olympias n'était-elle pas, elle aussi, digne des embrassements de Zeus? Puisque Alexandre était Pharaon, il était Dieu ; le prêtre égyptien n'eut aucune peine à entrer dans les vues du nouveau souverain d'Égypte. Le roi en reçut « la réponse qu'il désirait », et, quand Alexandre lui demanda si tous les meurtriers de son père avait subi leur châtiment, le prêtre lui répondit qu'il avait bien puni tous les assassins, mais qu'il devait parler plus pieusement de son père, qui était immortel ! Alexandre revint à Memphis, ainsi marqué du caractère divin propre aux rois d'Orient ; moins que jamais, il ne pouvait arrêter ses frontières à l'Halys ou même à l'Euphrate, comme Darius devait bientôt le lui proposer. Au fils du Roi des Dieux, seul convenait le trône du Roi des Rois. Il fallait donc marcher contre Darius.

Or, pendant qu'il était en Égypte, il recueillit les fruits de ses victoires phéniciennes. Hégélochos, son amiral, vint lui annoncer le retour de Ténédos et de Chios à la cause macédonienne, la capture de Pharnabaze et d'Aristonicos de Méthymne, la reprise de Mitylène sur Charès, la soumission de Cos. Pharnabaze était parvenu à s'échapper ; les autres prisonniers qu'Hégélochos amenait avec lui furent envoyés en exil, dans la lointaine Éléphantine. Maintenant, Alexandre pouvait être tranquille du côté de la mer. Antipater n'aurait plus affaire à la fois aux mécontents de Grèce et à la flotte perse ; celle-ci n'existait plus ; les îles étaient fidèles aux Macédoniens ; en Grèce, la seule hostilité ouverte était celle d'Agis.

II

Arbèles et la conquête de l'Asie.

Alexandre revint à Tyr où, au milieu des sacrifices et des jeux, il reçut les envoyés d'Athènes, qui obtinrent la délivrance des prisonniers du Granique. La flotte d'Amphotéros restait prête à soutenir les alliés fidèles du Péloponèse. Le Roi et l'armée prirent la route qui menait à l'Euphrate par les déserts. A Thapsaque, on passa le fleuve sur un pont de bateaux (juillet-août 331). Mazæos, envoyé par Darius avec 3 000 cavaliers, s'était replié à l'arrivée d'Alexandre. Darius attendait les Macédoniens en Assyrie. Aussi, Alexandre ne marche pas sur Babylone, mais vers le Tigre, par le nord, dans la direction de Nisibe. Il dut marcher prudemment, car il passa le Tigre non loin de Djésireh seulement vers le 20 ou 21 septembre, puis il retourna au sud, par la région dite Atourie, ayant à sa droite le Tigre et à sa gauche les monts Gordyæ. Le quatrième jour, des éclaireurs lui apprirent que l'armée perse était à Gaugamèle, sur le plateau de Kermélis, entre Mossoul et Erbil (Arbèles), non loin de l'antique Ninive. C'est là que fut livrée la bataille décisive, sur un terrain plus favorable qu'à Issus aux manœuvres de la cavalerie asiatique. Pourtant, comme à Issus, Alexandre sut éviter l'enveloppement ; comme à Issus, c'est une charge des hétères, conduits par le Roi, qui, enfonçant le centre ennemi, provoqua la déroute. Comme à Issus enfin, le vainqueur, sans se laisser emporter par la poursuite, revint à temps soutenir sa gauche ébranlée et tailler en pièces ceux des ennemis qui, ayant percé sa ligne, étaient allés piller le camp (1er octobre 331) (1).

La victoire ouvrait au conquérant la route de Babylone. Darius s'y résignait, qui fuyait vers la Médie, le long des mon-

(1) Bibliographie dans Kærst, **CVII**, s. v. Alexandros, I, p. 1424, et **CXXV**, p. 394, n. 1 ; **CXVII**, III, 2, p. 315.

tagnes arméniennes, accompagné seulement des cavaliers bactres, des « mélophores » et de 2000 mercenaires grecs. Au cœur de l'Asie, il pouvait espérer lever d'autres multitudes guerrières. En attendant, il abandonnait à l'ennemi non seulement Babylone et Suse — l'antique Chaldée et l'antique Élam — mais encore les villes saintes de la Perse, Persépolis et Pasargades.

Alexandre paraît s'être d'abord avancé lentement, car d'Arbèles à Babylone, où il a pu parvenir vers la fin d'octobre 331, il n'eut guère que 60 à 65 milles à parcourir. Non loin de la grande ville, les frontières de la Babylonie étaient fermées par une longue muraille de 20 parasanges (110 kilomètres), tout entière en briques cuites, liées avec l'asphalte, un produit du pays (1). Elle mesurait, selon Xénophon, qui la vit avec les Dix mille, cent pieds de haut (30^{m},60) et 20 de large (6^{m},12). L'armée entra sans doute par la porte dite de Babylone, sur la rive gauche de l'Euphrate. Bientôt elle dut apercevoir l'immense ville de briques, avec sa ceinture de murs et de tours. Le rempart extérieur (Nimilli Bel, fondation de Bel), celui qui formait, selon l'expression d'Hérodote, la cuirasse de la ville (2), était depuis longtemps ruiné, mais le rempart intérieur (Imgur Bel, Bel manifeste sa grâce), « à peine moins faible », se tenait encore debout (3). Babylone eût donc pu se défendre. Le siège de cette ville immense, d'un périmètre de 360 stades, traversée par un grand fleuve, eût été une entreprise longue et difficile. Mais une grande partie de la population devait être hostile aux Perses, et Mazæos, le satrape qui avait combattu à Arbèles, à la tête des Syriens, jugea plus prudent de se soumettre sans combat. Les habitants vinrent au-devant d'Alexandre, conduits par leurs chefs. Mazæos reçut le gouvernement du pays, mais on mit à ses

(1) XÉN., *Anab* : II, 4, 12. — (2) HÉROD., I, 181.
(3) **CLXIII**, I, p. 248-249 ; **CVII**, s. v. Babylon (BAUMSTARK). L. W. KING, *A history of Babylon*, p. 22 et suiv.

côtés une stratège grec pour commander les troupes et un administrateur financier. L'armée se reposa trente jours à Babylone. C'était la plus grande ville orientale où elle eût encore pénétré, depuis Memphis. Le grand temple de Bel, les deux palais, les jardins suspendus, le pont sur l'Euphrate étaient célèbres chez les Grecs. Quels sentiments durent éprouver les rudes vainqueurs, entraînés dans le tumulte mystique et voluptueux de la grande ville asiatique, nous ne pouvons que l'imaginer. On a dit que si le jeune roi y maintint si longtemps son armée, c'est que ce séjour lui apparaissait comme la préparation à un commerce plus intime entre les peuples qu'il voulait réunir dans un Empire dont l'ampleur dépassait déjà de beaucoup les notions familières à l'Hellénisme. A Babylone comme à Memphis, Alexandre se garda bien d'imiter Xercès, qui avait enlevé la statue du dieu Bel Mardouk. Il suivit au contraire les conseils des « Chaldéens », c'est-à-dire des prêtres. Peut-être, comme autrefois Cyrus, reçut-il l'investiture en pénétrant dans le temple (E-Sagila) pour prendre la main de la statue divine. Le sanctuaire tombait en ruines ; il donna l'ordre de le rebâtir (1).

De Babylone, il avait envoyé Polyxénos à Suse pour veiller à la sécurité des trésors (50 000 talents d'argent). Tout y était prêt à se soumettre. Alexandre mit vingt jours de Babylone à Suse (près de Dizfoul). Là, il célébra des jeux et régla l'administration du pays. La Grèce préoccupait Alexandre, car, en envoyant vers la mer Ménès comme « hyparque de Syrie, Phénicie et Cilicie », il lui donna 30 000 talents d'argent avec ordre d'en faire tenir à Antipater autant qu'il en aurait besoin pour la lutte contre Sparte.

On allait bientôt apprendre que le danger était passé ; mais il avait été véritablement grave. Sans doute, la dispersion de la flotte perse, au temps du siège de Tyr, avait arrêté toutes

(1) OPPERT, **LXXXIV**, 1898, p. 414 ; L. W. KING, *loc. cit.*, p. 287.

les velléités de révolte en Grèce. Mais Sparte demeurait irréductible. Agis semble s'être assuré une influence prépondérante en Crète, dont les pirates battaient les mers. Peu à peu, il attire à lui la plus grande partie du Péloponèse : les Éléens, l'Achaïe moins la Pallènè, l'Arcadie presque tout entière. Seules Mégalopolis et Messène résistèrent. Agis put vaincre un corps macédonien commandé par Corrhagos et mettre le siège devant Mégalopolis. Dans la Grèce continentale, il est vrai, aucun État n'avait bougé. Athènes à qui, de Suse, Alexandre avait renvoyé la statue d'Harmodios et d'Aristogiton, ne se laissa pas entraîner par les orateurs du parti extrême, et Démosthène lui-même conseillait la paix. Mais bien des périls menaçaient Antipater. Non seulement les prétentions d'Olympias au trône d'Épire, laissé libre par la mort du roi Alexandre, tué dans sa campagne en Italie, lui avaient suscité des difficultés diplomatiques, mais encore le stratège macédonien de Thrace, Memnon, se révoltait avec les peuples qu'il était chargé de contenir. Cependant, devant le danger qui menaçait vers le sud la puissance macédonienne, Antipater put traiter avec Memnon et diriger presque toutes ses forces — une armée de 40 000 hommes — vers le Péloponèse. Agis, qui commandait 20 000 fantassins et 2 000 cavaliers, fut battu et tué devant Mégalopolis, dans l'automne de 331. La ligue péloponésienne dissoute, Sparte dut entrer dans la confédération de Corinthe. La souveraineté macédonienne était maintenant d'autant plus incontestablement reconnue que, peu après, la nouvelle arriva de la victoire d'Arbèles.

Alexandre s'était déjà enfoncé plus avant dans sa conquête ; de Suse, il se dirigea vers Persépolis, en empruntant d'abord la route carrossable que, dans ses voyages, suivait la cour du Grand Roi, à travers le pays des Ouxiens (Khuzistan). Ceux de la plaine étaient soumis et pacifiques ; ceux de la montagne n'avaient jamais reconnu l'autorité royale. Une expédition foudroyante en eut raison ; ils durent promettre un tribut en chevaux, bêtes de

somme et petit bétail. Mais un danger plus grave attendait l'armée aux portes mêmes de la Perse. Le satrape Ariobarzane s'apprêtait à les défendre avec une armée de 40 000 hommes, Mais elles sont tournées et forcées par une habile manœuvre d'Alexandre et, tandis qu'Ariobarzane s'enfuyait dans la montagne, le roi passait l'Araxe sur un pont qu'il avait fait jeter, et arrivait à Persépolis à temps pour empêcher que les trésors ne fussent dissipés par la garnison. C'était là la vraie capitale des Achéménides, la ville des palais et des tombeaux royaux. Elle fut pillée, les habitants massacrés ou asservis et, dans une nuit tragique, que la tradition a peuplée de légendes, le palais fut livré aux flammes. Les historiens — surtout les historiens allemands — se sont complus à commenter et à excuser ces destructions sauvages et probablement inutiles. Ils y voient un symbole, un acte de profonde politique. Et sans doute le roi voulut ainsi venger l'incendie de l'Acropole par Xercès et marquer la déchéance de la dynastie. Mais ne suffisait-il pas qu'il fût assis sur le trône de Cyrus (1) ?

Pendant qu'Alexandre séjournait à Suse, Darius attendait en Médie, comme s'il espérait que quelque trouble se produisît dans les armées victorieuses. Mais, apprenant que le Macédonien était en Perse, il résolut de se réfugier en Hyrcanie, sur les bords de la Caspienne, pour y organiser la résistance. Là, il pouvait sans doute compter sur les forces de ses provinces orientales, les plus guerrières de son Empire. Ariobarzane l'avait rejoint, et il avait avec lui plusieurs seigneurs perses, les cavaliers bactres de Bessos et un corps de 2 000 mercenaires hellènes. Les portes caspiennes qui donnaient entrée en Hyrcanie étaient faciles à défendre. Darius y envoie son harem et ses bagages, et lui-même se rend à Ecbatane, pour préparer son départ.

Alexandre avait quitté Persépolis et marchait sur la Médie en

(1) PLUT., *Alex.*, 37 ; **CX**, t. VIII, p. 395-396.

soumettant sur la route les peuples de la Paratécène (région d'Ispahan). A trois étapes d'Ecbatane, on apprit par Bistanès, un des fidèles, mais qui venait de quitter Darius, que celui-ci avait fui depuis cinq jours, accompagné de 6000 fantassins et de 3000 cavaliers, en emportant tous les trésors. Alexandre se hâte alors vers Ecbatane. Là, il prend le temps de licencier ses cavaliers thessaliens et d'établir dans la ville une garnison pour protéger les trésors apportés de Persépolis. Il envoie Parménion avec les mercenaires et les Thraces en Hyrcanie et en Cadousie, Cleitos en Parthie, et, lui-même, avec les corps légers, se jette à la poursuite du fugitif. Il allait en grande hâte, essoufflant les hommes et les chevaux ; en onze jours, il fait la route d'Ecbatane à Rhagæ (Rei, un peu au sud de Téhéran), qui était à une étape des portes caspiennes (Sir-Darra), où il fut obligé de se reposer cinq jours. Darius les avait passées, déjà abandonné de beaucoup des siens, qui se rendaient à Alexandre. Oxydatès, un Perse qui avait eu à se plaindre du Roi, vint avertir que le camp royal n'était pas loin des défilés. Alexandre les traverse et, après une plaine bien cultivée, se trouve dans la steppe. La troupe des fugitifs se dirigeait vers Hécatompyle (Sharoud), mais Darius n'était plus maintenant qu'un prisonnier, traîné sur un char et entouré de conspirateurs. Seuls, Artabaze et les Grecs lui demeuraient obstinément fidèles. Barsaentès et Bessos songeaient à le livrer, au prix des provinces orientales, et, si le Macédonien tardait à approcher, Bessos ceindrait la tiare royale.

La trahison des fidèles fut connue d'Alexandre par Bagistanès de Babylone et Antibèlos, fils de Mazæos. Sans attendre Cœnos, qu'il avait envoyé fourrager, et laissant le reste de sa troupe à Cratère, il se précipite, au lever du jour, avec les éléments les plus rapides, pour ne faire halte que le lendemain vers midi. Le matin suivant, après une marche de nuit, on arrive au camp que Darius venait de quitter. Il faut repartir le soir, marcher encore la nuit entière et jusqu'au milieu du

jour, pour trouver un autre campement abandonné. Là, on indique au roi un chemin plus court. Alexandre le suit avec des cavaliers et des fantassins montés, tandis que Nicanor et Attale mènent le reste par la grand'route. Après une course de 400 stades, Alexandre tombe sur le convoi, mais pour trouver Darius assassiné par Barsaentès et Satibarzane, qui s'étaient enfuis avec 600 cavaliers (été de 330).

La mort de Darius levait les difficultés les plus graves. Quel sort eût pu lui réserver Alexandre, s'il avait été pris vivant? N'eût-il pas été dangereux de laisser subsister son adversaire? Mort, au contraire, il put lui rendre les honneurs royaux et se donner, contre les rebelles, comme le vengeur de la majesté du trône profanée : Darius fut enseveli dans les tombes royales de Persépolis. Les fidèles de Darius rentrèrent en grâce auprès d'Alexandre. Artabaze fut particulièrement loué de son courageux loyalisme et reçut la satrapie de Bactriane.

III

Bessos et Spitamène.

Avant de quitter l'Hyrcanie pour poursuivre les satrapes meurtriers et irréductibles, il fallait assurer la soumission complète du pays. Deux expéditions furent dirigées, l'une vers les Tapouriens, populations montagnardes du Taberistân actuel, et l'autre chez les Mardes, qui habitaient la partie orientale du Mazenderân jusqu'au fleuve Kyzil-Uzen. C'est au cours de la seconde que les ambassadeurs envoyés par les Grecs à Darius furent amenés à Alexandre. Fidèle aux principes de sa politique à l'égard des Hellènes, il relâcha ceux de Sinope et de Chalcédoine, étrangères à la ligue de Corinthe, mais il fit emprisonner ceux d'Athènes et de Sparte ; quant aux mercenaires grecs entrés au service de la Perse avant 334, il les incorpora dans son armée. A Zadracarta (Astérabad), où il avait donné rendez-vous à toutes ses colonnes, il apprit que Bessos, cei-

gnant la tiare, avait pris le nom d'Artaxercès et, par la Parthie, se dirigeait vers la Bactriane qui pouvait ainsi devenir la dernière forteresse de la résistance nationale. Nabarzane et d'autres l'accompagnaient ; mais Satibarzane, qui le soutenait, était retourné dans son gouvernement d'Arie et Barsaentès en Drangiane.

Alexandre se décide à marcher sur l'Arie et il arrive à Sousia (Touz, près de Meshed) en remontant la vallée de l'Atrek. Il y reçoit la soumission de Satibarzane à qui il rend sa satrapie, et il se disposait à se retourner contre Bessos, quand il apprend le soulèvement de l'Arie, sous ce même Satibarzane. Anaxippos, le stratège d'Alexandre, avait été massacré avec ses troupes. Il fallait donc descendre plus profondément en Arie pour châtier les coupables. Le satrape rebelle parvient pourtant à s'enfuir. Pour tenir le pays, à Hérat, que l'on doit peut-être identifier avec Artacoana, capitale de la province, on établit une colonie grecque, Alexandrie d'Arie. Puis Alexandre se dirige vers la Drangiane, où Barsaentès, qui s'était enfui chez les Indiens, est livré et mis à mort.

Phrada-Prophtasia (Peschaveroun), capitale de la Drangiane, vit le drame du procès de Philotas. Il devait révéler que, malgré tant de gloire, l'ambition et l'orgueil croissants du roi ne trouvaient pas l'approbation unanime de la noblesse macédonienne. Aux entreprises démesurées d'Alexandre, on pouvait opposer ce que l'on savait des projets plus modérés de Philippe, dont le plus fidèle confident avait été Parménion. Philotas, son fils, fut impliqué dans un complot contre la vie du roi. Convaincu au moins de n'avoir pas révélé au roi le danger qui le menaçait, et condamné par l'assemblée des Macédoniens, il finit, lapidé, selon la coutume, et, sur l'ordre royal, le vieux Parménion fut mis à mort à Ecbatane (automne 330).

Ainsi Alexandre allait jusqu'au meurtre, même le plus odieux, pour défendre une œuvre dont il était peut-être seul à concevoir la grandeur. A l'accomplissement de ses desseins il

sacrifiait même ses conseillers les plus précieux. Si les amis de Philotas, Amyntas et ses frères, furent absous par l'assemblée de l'armée, la vengeance du roi fit plus tard une autre victime en la personne de Démétrios, le garde du corps. Et ce n'est pas la chose la moins étonnante dans l'étonnante histoire de la conquête macédonienne que de voir l'armée et le peuple s'attacher ainsi à la personne d'un roi, qui paraît de plus en plus isolé dans sa pensée solitaire.

Quand Démétrios fut exécuté, l'armée était chez les Ariaspes, peuple de cultivateurs paisibles, appelés « bienfaiteurs », depuis qu'ils avaient aidé Cyrus dans son expédition chez les Scythes. Ils accueillirent amicalement les Macédoniens qui, de chez eux, passèrent en Arachosie.

D'Arachosie, Alexandre s'apprêtait à marcher contre Bessos en Bactriane, quand il apprit qu'une nouvelle révolte avait éclaté en Arie, où Satibarzane avait reparu. On envoie contre lui un corps d'armée sous Artabaze, Érigyos et Caranos, et, cette fois, Satibarzane est vaincu et tué par Érigyos dans une lutte terrible. Restaient Bessos et ses partisans. Il avait avec lui 7000 cavaliers bactres et les Dahes de l'Iaxartès. Tandis que le Macédonien Memnon, laissé comme stratège en Arachosie, dut organiser cette province extrême, où s'ouvraient au nord les vallées qui menaient par le Caboul à l'Inde, et fonder là aussi une Alexandrie nouvelle, l'armée marche vers les monts Paraponisades (Hindou-Koush) qui limitent la Bactriane au sud. Les Macédoniens les identifiaient au Caucase et, portant avec eux les mythes de la Grèce, ils imaginaient que, sur les rochers neigeux, Zeus avait autrefois enchaîné Prométhée le Titan. De Kandahar, par Ghasni, on atteint, vers la fin de 330 (novembre), la haute vallée du Kaboul, où l'on jette les fondements d'une nouvelle colonie, Alexandrie du Caucase, qui sera la cité grecque de la satrapie des Paraponisades.

Les monts escaladés au printemps de 329, en passant par

Drapsaque, on se trouve en Bactriane. Bessos l'avait quittée après avoir ravagé la plaine entre les Paraponisades et l'Oxus, et il marchait vers Nautaca (Karshi ou Schachrisabs), où il devait prendre ses quartiers d'hiver.

En Bactriane, Alexandre dut emporter d'assaut Aornos (Chulm) qui devint, elle aussi, une Alexandrie, et Zariaspa ou Bactres (Balkh). Puis, à son tour, il passe l'Oxus (Amou-Daria) non loin de la moderne Kilif, sur une sorte de pont flottant fait avec les tentes de peaux remplies de paille et d'autres matières séchées, et se trouve ainsi en Sogdiane.

Alors Spitamène et Oxyartès résolurent de trahir Bessos. Ils le firent savoir à Alexandre, disant qu'ils le livreraient, si le Macédonien leur envoyait un corps de troupes. Ce fut Ptolémée, le nouveau garde du corps, qui fut chargé de cette capture délicate. Bessos, cerné dans un village où il campait, est livré par les habitants. Mis au carcan, au bord de la route le long de laquelle l'armée devait défiler, Alexandre lui demanda pourquoi il avait tué Darius, et, l'ayant fait fouetter comme traître à son roi, il l'envoya à Bactres pour y être jugé. Puis l'armée se dirigea sur Marakanda (Samarkand), capitale de la satrapie frontière à l'extrême nord de l'Empire, et séparée par l'Iaxartès (Sir-Daria) des populations barbares qu'Alexandre et ses compagnons, qui confondaient l'Iaxartès avec le Tanais, prenaient pour les Scythes d'Europe.

La capture de Bessos ne suffit pas à amener la paix dans les satrapies de Sogdiane et de Bactriane, et Alexandre fut obligé de demeurer deux ans aux extrémités de son Empire, avant d'entreprendre dans l'Inde les nouvelles conquêtes qu'il méditait. Les peuples de ces provinces, peut-être apparentés aux Perses, supportaient sans peine l'autorité des Achéménides, et ce n'est pas sans raison que Bessos avait pensé trouver chez eux un appui. Il y avait encore des satrapes rebelles à Alexandre, qui, s'ils ne prirent pas le titre de roi, n'en continuèrent pas moins une résistance assez rude, et

Spitamène, celui-là même qui avait trahi Bessos, se montra tout d'un coup un redoutable ennemi. Il eut même pour auxiliaires les barbares des frontières, Saces et Massagètes, dont plusieurs tribus semblent avoir pris une attitude menaçante à l'égard des Macédoniens. Au lendemain de la capture de Bessos, Alexandre avait eu à châtier un groupe de 30 000 barbares qui avaient massacré des postes macédoniens sur l'Iaxartès, et il dut reprendre de vive force sept villes fortifiées, probablement disposées le long de la frontière, et où d'autres barbares s'étaient établis, après avoir passé la garnison macédonienne au fil de l'épée. C'est dans ce temps que l'on apprit que Spitamène assiégeait Maracanda. Pendant qu'il dirigeait lui-même un raid au delà de l'Iaxartès, et amenait les tribus « scythes » à demander l'aman, puis s'occupait de fonder la colonie la plus avancée de son Empire, Alexandrie faussement appelée de Tanais (Khojend), Alexandre envoie une petite armée pour secourir la garnison de Maracanda. Mais Spitamène, habile à battre en retraite, l'était aussi à reparaître brusquement, et il infligea aux généraux d'Alexandre, qui croyaient l'avoir chassé, un échec sanglant sur le fleuve Polytimetos (Zarawschan). Alexandre dut paraître lui-même et ravager la vallée du fleuve jusque vers Bouchara, sans pouvoir prendre Spitamène. Puis il alla hiverner à Bactres. C'est là que Bessos fut jugé. On lui coupa le nez et les oreilles à la mode perse, et il fut envoyé à Ecbatane pour y être exécuté. A Bactres, Alexandre reçut aussi la soumission de Pharasmane, le prince des Chorasmiens, qui habitaient à l'est de la Caspienne, et une ambassade amicale des « Scythes » de l'Iaxartès. Au printemps de 328, il fallut repartir pour la Sogdiane qui s'agitait. Pendant qu'elle était parcourue par les colonnes d'Alexandre, qui se réunirent à Maracanda, Spitamène avait reparu en Bactriane et attaqué la garnison de Zariaspa. Peithon, qui la commandait, le force à se retirer, mais sa troupe tombe dans une embuscade et il est fait prisonnier. Cratère, avec des forces

plus nombreuses, oblige encore une fois Spitamène à battre en retraite. A l'approche de l'hiver, Alexandre, laissant Cœnos en Sogdiane, vint à Nautaca dans l'intention d'y prendre ses quartiers d'hiver. Spitamène reparaît en Bactriane, avec des Sogdiens, des Bactres, des Massagètes ; forcé à fuir, abandonné des Sogdiens et des Bactriens, l'insaisissable Spitamène succombe enfin à la trahison des Massagètes, qui envoient sa tête à Alexandre (328-327).

Le gros de l'hiver se passa à Nautaca, à régler l'administration de l'Empire. Le vieil Artabaze, au cours de la lutte contre Spitamène, avait demandé à être relevé de son gouvernement de Bactriane. Alexandre lui donna pour successeur le Macédonien Amyntas. Phratapherne de Parthie fut chargé de ramener le satrape indocile des Tapouriens et des Mardes. Atropatès alla remplacer Oxydates en Médie, et l'on sait que jusqu'à nos jours une partie du pays a gardé son nom (Atropatène, Azerbeijan). Au printemps de 327, pendant que Cratère réduisait Catanès et Austanès chez les Parataces, Alexandre enleva les derniers *burgs* rebelles en Sogdiane et en Bactriane. Les deux nobles Perses qui s'y étaient réfugiés rentrèrent en grâce auprès de lui. L'un d'eux était un ancien compagnon de Bessos, Oxyartès, dont Alexandre épousa la fille, la belle Roxane.

Ainsi se terminaient deux années d'une guerre laborieuse, au plus profond de l'Asie. Alexandre n'avait pas eu à lutter seulement contre les ennemis, mais il lui avait fallu parfois vaincre la résistance des siens. Certes, l'armée le suivait fidèlement, mais la pensée du roi devenait de plus en plus étrangère à ses compagnons. Le meurtre de Parménion avait marqué une rupture accomplie déjà depuis longtemps, et, au printemps de 328, à Marakanda, la mort de Cleitos, fils de Dropidès, l'avait à nouveau révélée d'une manière odieuse et tragique. On sait comment, dans une de ces scènes d'ivrognerie, où semble s'être trop souvent complue la grossièreté macédonienne, Alexandre tua son

ami, coupable d'avoir préféré la gloire de Philippe à la sienne(1).

Beaucoup devaient penser que les projets du vieux roi étaient dangereusement dépassés. Certes, il était beau que la Macédoine fût souveraine de l'Asie, mais, en s'asseyant sur le trône de Cyrus, Alexandre avait pris les manières d'un Grand Roi. Qu'il se fît adorer, selon l'étiquette perse, par ses sujets asiatiques, on pouvait l'accepter ; mais il avait voulu imposer cette règle aux Macédoniens et aux Grecs, et cette tentative avait à demi échoué. Beaucoup avaient approuvé la protestation de Callisthène, neveu d'Aristote et historiographe du roi (2). On ne voyait pas non plus sans aigreur la part qu'il faisait aux vaincus dans l'armée et dans l'administration de l'Empire. C'est alors que l'on découvrit parmi les pages royaux une conspiration dont le but était de poignarder le roi. L'origine de ce complot était un désir de vengeance personnelle de la part d'un de ces jeunes gens, injustement puni, pensait-il, sur l'ordre d'Alexandre. Mais, s'il put trouver des complices parmi ses camarades, c'est que tous, nourris des déclamations philosophiques, jugeaient insupportables à la dignité des hommes libres les prétentions du nouveau tyran. Et c'est pourquoi Callisthène fut parmi les condamnés (327)(3).

Sans doute ce mécontentement n'avait pas pénétré profondément les masses de l'armée; Alexandre conservait sur elle tout son prestige. C'est au lendemain même de la conspiration des pages que ce merveilleux conducteur d'hommes allait entraîner ses soldats hors des frontières de l'Empire perse, dans cette Inde où les Grands Rois avaient à peine pénétré, révélant ainsi qu'à mesure que ses desseins étaient accomplis, son imagination concevait de plus vastes entreprises. La Grèce et l'Asie ne lui suffisaient plus, il lui fallait l'Empire universel.

(1) ARR., *Anab.*, IV, 8-9; PLUT., *Alex.*, 50-54; CURT., VIII, 1; JUST., XII, 6; **CXXXI**, p. 319-324.

(2) ARR., *Anab.*, IV, 9, 5-13, 1; PLUT., *Alex.*, 54; CURT., VIII, 5.

(3) ARR., *Anab.*, IV, 13-14; PLUT., *Alex.*, 54 et suiv.; CURT., VIII, 7-8; **CXXXI**, p. 325-329.

CHAPITRE III

L'INDE ET L'EMPIRE UNIVERSEL (1).

I

La conquête du Pendjab.

L'Inde était alors une région presque mystérieuse. Le grand Darius avait bien fait explorer la vallée de l'Indus par Scylax de Caryanda, et il put annexer une partie du pays; mais, depuis longtemps, la frontière de l'Empire perse s'arrêtait aux Paraponisades, et la vallée du Gange, séparée de celle de l'Indus par un vaste désert, avait toujours été à peu près inconnue. Il y avait pourtant des éléphants de l'Inde et des Indiens dans les armées perses; mais ces soldats venaient probablement des montagnes limitrophes de l'Empire.

Chez les Grecs, Hécatée et Hérodote ont sans doute connu et utilisé une relation de Scylax. Ctésias, médecin à la cour d'Artaxercès II, y avait recueilli quelques notions sur le pays et sur les peuples, mais mêlées de fables mensongères. L'Inde restait le pays des merveilles. Elle n'a jamais cessé de l'être. Mais quelle distance entre les écrits du Ve et du IVe siècle, et ce qu'apprirent aux Hellènes du IIIe les relations de voyageurs comme Mégasthène et Néarque, dont nous avons un résumé dans l'*Indikè* d'Arrien! Pour la connaissance de l'Inde, l'expédition d'Alexandre ouvre vraiment une période nouvelle (2).

(1) Principales sources : Arr., *Anab.*, IV, 22 . VII, 30; Diod., XVII, 84-116; Plut., *Alex.*, 57-77; Arr., *Ind.*; Just., XII, 7-10; Curt., VIII, IX, X.
Bibliographie : **CXLVI-CLI.**
(2) **CXLVI.**

Sans doute, cette surprenante aventure eût été impossible si le Macédonien n'avait pas trouvé devant lui des États divisés et rivaux. Il était encore en Sogdiane, quand Taxile (1), un des rajahs de la vallée septentrionale de l'Indus, était venu lui demander secours contre ses ennemis, notamment contre Porus, roi des Pauravas, dont la principauté était séparée de la sienne par le cours de l'Hydaspe (Dshilam). La nation était donc politiquement sans unité, et d'ailleurs les peuples différaient entre eux de culture et de mœurs. La religion n'était pas partout la même et le brahmanisme bien loin d'être universellement pratiqué. Alexandre devait être instruit des choses de l'Inde, par le prince indien Sisicottos, qui s'était autrefois attaché à Bessos et qui suivait maintenant la fortune des armes macédoniennes.

C'est par la vallée du Caboul que l'on pénètre dans celle de l'Indus. Parti de Bactres au printemps de 327, Alexandre repasse les monts Paraponisades et vient à Nicæa (Beghram ou Caboul) (2). Il était à la tête d'une armée considérable. On peut en estimer l'effectif à 120000 hommes, dont 60000 combattants. Les Européens ne dépassaient guère 30000. Alexandre avait dû incorporer un grand nombre d'Orientaux. Mêler les nations dans l'armée, c'était préparer leur fusion dans l'Empire. Les Asiatiques étaient distribués dans des unités organisées et armées à la macédonienne. Les officiers supérieurs qui secondèrent Alexandre restaient surtout des Macédoniens. Les corps et les divisions tactiques s'étaient un peu transformés depuis Issus et Arbèles ; Alexandre n'avait pas seulement renforcé ses troupes légères, si bien adaptées à la poursuite et aux raids rapides, en créant des armes nouvelles comme les hippacontistes et les hippotoxotes, peut-être recrutés parmi les Barbares (3); dès Suse, il avait dédoublé ses iles en loches

(1 Taxile, de *Taxila*, sa capitale, prince d'une dynastie *Ambhi,* de la casse guerrière des Kshatriya, S. LEVI, XCIV, 1890, p. 234-236.
(2) CXLIX, p. 232 et suiv. — (3) ARR., *Anab.*, III, 24, 1.

pour les rendre plus mobiles (1), et il les avait groupées en deux, puis en quatre hipparchies de mille chevaux. Les taxes de la phalange, au nombre de onze (ou douze), s'étaient accrues de deux pentacosiarchies. Elles étaient divisées en chiliarchies comme les hypaspistes.

Il fallait d'abord soumettre les tribus de la vallée du Cophen. A Nicæa, il reçoit les présents et les éléphants de guerre amenés par Taxile et les autres princes; puis, divisant son armée en deux colonnes, il charge Héphestion et Perdiccas de soumettre les peuples de la rive sud, tandis qu'il combattra ceux de la rive septentrionale. L'armée du sud parvint jusqu'à Peucéla (2), dont le prince fut obligé de s'enfuir auprès d'Abisarès, rajah du Hazâra et du Kashmir. Les deux généraux devancèrent le roi aux rives de l'Indus, sur lequel un pont fut jeté. Cependant, Alexandre, ayant passé le Choaspe (Chonar), faisait aux Açvakas (Assacènes) (3) une guerre sans merci, et prenait d'assaut leurs villes fortes. Aornos (4), où l'on disait qu'Héraclès lui-même avait échoué, lui coûta surtout beaucoup de peine : il dut poursuivre l'ennemi dans les montagnes (Dyrta). Enfin, l'armée passa l'Indus et parvint dans la capitale de Taxile (5), où l'on reçut les ambassadeurs d'Abisarès et du « nomarque Doxarès ». Puis on prépara la guerre contre Porus.

Elle commença à la fin du printemps 326. Pour atteindre Porus, il fallait passer l'Hydaspe. Mais le prince indien surveillait le fleuve avec une armée considérable. Alexandre avait campé sur la rive du fleuve (non loin de Dshalalpour) (6). On était dans la saison des pluies, qui ne furent pas sans éprouver les Macédoniens, mais elles servirent la manœuvre d'Alexandre qui, n'espérant pas qu'on lui livrât le passage, se décida, comme

(1) ARR., *Anab.*, III, 16, 11.
(2) CXXIII, p. 130, n. 2 ; renvoi à CUNNINGHAM, p. 49.
(3) De *As'va*, cheval ; cf. CXLIX, p. 333.
(4) THOMASHECK, CVII, t. I, p. 2659; CXLIX, p. 335-338.
(5) S. LEVI, XCIV, 8e s., t. XV, p. 236 et suiv. — (6) CXLIX, p. 344 et suiv.

dit Arrien, à le « voler ». Laissant Cratère au camp avec le gros des troupes, il le chargea d'occuper l'ennemi, pendant que lui-même, avec une partie de ses cavaliers et ses hypaspistes, traversa, 150 stades en amont, dans un endroit particulièrement boisé de la rive, en face d'une île également couverte de forêts (Yamar). Une grande bataille se livra (dans les environs de Mong), qui, grâce à une habile manœuvre de cavalerie, fut une victoire complète pour Alexandre. Porus, dont le fils était mort dans le combat, s'était courageusement battu; il recouvra son royaume des mains mêmes de son vainqueur (mai-juin 326) (1).

Il le recouvra agrandi, car, après avoir fondé deux villes grecques, Nicæa (Mong) et Boucephala (Dshalalpour?) (2), — celle-ci en l'honneur de son célèbre cheval qui mourut là, — puis reçu la soumission d'Abisarès, qui avait tenté de soutenir Porus, Alexandre réduisit les peuplades montagnardes ennemies de ce prince, comme les Glauses ou Glaucanices (Kalaka, Kalajas, Kalacha) (3) et lui donna leur territoire. Puis, ayant envoyé Philippe et Tyriaspès contre les Assacènes révoltés, il se mit à parcourir le Pendjab, passant l'Acésine (Tchinab), l'Hydraote (Ravi), et soumettant les peuples de la région. On les appelait les Indiens sans roi (Azattas). Les Cathéens lui opposèrent une vive résistance (4); il emporta Sangala (Sâmkala), capitale de Sophytès (Saubhûta), qui se rendit, ainsi que son voisin Phégélas (Bhagala) (5). Cependant, Héphestion battait un rebelle, parent et homonyme de Porus. Alexandre s'avança ainsi jusqu'à l'Hyphase (Bias); mais il ne le dépassa pas. On dit qu'il aurait voulu entraîner son armée dans la vallée du Gange, séparée de celle de l'Indus par un vaste désert, et que la résistance de ses troupes épuisées l'aurait

(1) ARR., *Anab.*, V, 6-19; PLUT., *Alex.*, 60; DIOD., XVII, 87; CURT., VIII, 13. Cf. **CXXV**, p. 458, n. 1, et p. 467; CAVAIGNAC, **XCIV**, 1923, p. 332-334.
(2) **CXLIX**, p. 110, n. 3. — (3) **CXLIX**, p. 111, n. 2.
(4) **CXLIX**, p. 347. — (5) S. LÉVI, **XCIV**, s. 8, t. XV, p. 237-239.

arrêté. Il revint donc sur ses pas, après avoir bâti douze autels monumentaux pour marquer à l'Orient la limite de ses conquêtes (1). Les deux royaumes protégés de Taxile et de Porus étaient comme des marches de son Empire. Fidèle pourtant à sa politique d'hellénisation, il avait fondé quelques villes grecques, et notamment sur l'Acésine une nouvelle Alexandrie. Il se proposait maintenant de descendre l'Indus, que l'on devait gagner par l'Hydaspe et l'Acésine.

II

La descente de l'Indus.

A l'automne de 326, une flotte nombreuse (2) était prête. Construite aux frais de trente-trois grands personnages de la cour et des états-majors, elle était manœuvrée par des équipages phéniciens, cypriotes, égyptiens et grecs, sous le commandement de Néarque. Onésicrite gouvernait le navire royal. L'armée venait de recevoir des renforts. Avant le départ, dans une assemblée des chefs de l'armée et de princes indigènes, Porus fut proclamé roi des Indiens que l'on venait de soumettre. Un deuil avait pourtant assombri les espérances, la mort de Cœnos, un des plus fidèles compagnons d'Alexandre et l'un des chefs les plus populaires de l'armée.

Alexandre avait embarqué avec lui à Nicæa (Mong) les archers, les Agrianes, les hypaspistes et les cavaliers de la garde. Le reste de l'armée devait suivre les rives, Cratère à droite, Héphestion à gauche avec la plus grande partie des troupes et deux cents éléphants, On descendit ainsi l'Hydaspe jusqu'au confluent de l'Acesine. Là, les rapides éprouvèrent un peu la flotte, mais les navires furent aisément réparés. Quelques tribus riveraines, comme les Sibes, se soumirent

(1) **CXLIX**, p. 348 et suiv., emplacement inconnu.

(2) Chiffres divergents dans les auteurs. Cf. ARR., *Anab.*, IV, 2, 4 : deux mille; *Ind.*. 19, 7 : huit cents, etc.

sans résistance ; d'autres durent être réduites. Les plus hostiles étaient les Malles (Malavas) et les Oxydraques (Kshoudrakas) (1), qui semblent avoir habité la vallée de l'Hydraote. Alexandre, traversant les déserts qui sépare ce fleuve de l'Acésine, tombe au milieu du pays des Malles. Il leur prend six villes, parmi lesquelles une ville de Brahmanes. La capitale des Malles, que l'on met aux environs de Moultan (le lit des deux fleuves se serait déplacé depuis l'antiquité), succombe l'une des dernières (2). Dans la dernière, où les fugitifs s'étaient réfugiés, et où Alexandre, emporté par sa hardiesse, avait pénétré presque seul, il fut dangereusement blessé. Le bruit de sa mort et le découragement se répandirent dans l'armée restée aux rives de l'Acésine. Alexandre se hâte de s'embarquer sur l'Hydraote et, arrivé au confluent, fait ouvrir les rideaux de sa cabine, saluant de la main ses troupes rassurées. Impressionnés par la défaite des Malles, les Oxydraques font leur soumission, et, avant de reprendre la marche jusqu'à l'Indus (février 325), Alexandre, qui avait déjà fondé une Alexandrie sur l'Acésine (vers Wazirabad), décide qu'au confluent de ce fleuve et de l'Indus une nouvelle Alexandrie (Pankanada) (3) marquera la limite de la satrapie du haut Indus, donnée à l'élymiotide Philippe, frère du trésorier Harpale. Chez les Sogdes ou Sodres (Çoudras), la capitale devient le siège d'une colonie grecque, Alexandrie des Sogdes (vers Fazilpour) (4). Puis on eut affaire au roi de Moushika (Mousicanos) (5), dont le domaine devait s'étendre de la région de Baktour à celle de Schwan, au « nomarque » Oxycanos ou Proticanos (Prashta, pays de plateaux), à Sambos (Çambhou) dont la capitale, Sindamina, doit être Schwan ; les Brahmanes, dont on prit une ville, semblent avoir excité Mousicanos à une révolte qui fut réduite par Peithon, et l'on reçut la soumission de

(1) **CXLIX**, p. 350 et suiv. — (2) **CXLIX**, p. 351 et suiv.
(3) **CXXV**, p. 464, n. 4 (d'après Lassen). — (4) **CXXV**, p. 464, n. 6.
(5) Capitale : Alôr. **CXLIX**, p. 157, n. 2.

Mœris ou Sœris (dynastie de Sauryas), prince de Pattala, ville située à la pointe du Delta, soit aux environs de la moderne Tatta, soit vers Haiderabad (1).

Il est probable que la nécessité de montrer ses forces sur les routes d'Arachosie et de Drangiane où il n'avait pas encore pénétré, aussi bien que les nouvelles parvenues de certaines satrapies orientales, obligèrent Alexandre à se séparer d'une partie de ses troupes. Les colons militaires de Bactriane s'étaient révoltés. Chez les Ariaspes de l'Étymandros, Ordanès s'était soulevé. Cratère, avec quatre taxes et les vétérans à ramener en Macédoine, prit par la vallée du Schikarpour, vers les passes de Bolân, Quetta et Candahar. Il avait ordre de rejoindre Alexandre en Caramanie.

Quant au roi, il arriva à Pattala vers la fin de juillet. Le gouverneur et presque toute la population l'avaient abandonnée. On les ramena dans la ville, où l'on jeta encore les fondements d'une nouvelle Alexandrie, qui devait avoir une forteresse et des chantiers de constructions navales. Dans le désert oriental, on établit des citernes pour les voyageurs. Puis, laissant Héphestion et le gros des troupes achever ces travaux, Alexandre, avec 9000 hommes et Léonnat, descend le bras occidental du fleuve, atteint, au prix d'assez grandes difficultés, l'île de Killouta, qui est encore dans le fleuve. Les Macédoniens virent pour la première fois le mouvement du flux et du reflux, et ils s'enfuirent effrayés. Mais Alexandre, avec ceux des vaisseaux qui pouvaient tenir la mer, va aborder dans une île voisine, où il accomplit des sacrifices prescrits par Amon. De retour à Pattala, il gagna par deux fois la mer par la branche orientale, établit un port, des arsenaux, des citernes, dotant de tout ce qui lui manquait un pays qu'il voulait donc définitivement incorporer à son Empire (juillet 325).

(1) Haïderabad? CXLIX, p. 356-357.

III

Le Retour.

On peut s'étonner que, pour revenir vers le centre de cet Empire, Alexandre ait choisi la route la plus rude, celle qui, sans s'éloigner de la côte, traversait les terribles déserts de Gédrosie. C'est un des pays les plus désolés du monde. Il termine au sud cet immense désert couvert de grands marécages salés, les Kevirs, presque toujours inaccessibles, dont le plus terrible, le Dacht-i-Lout, est entre le Seistan et le Kirman, et le moins éloigné de la mer est un lac, le Milan-i-Sihoun, entre Bam et Djask. De misérables oasis en oasis plus misérables encore, il y a bien pour les voyageurs audacieux quelques routes de caravanes, et, au sud de Bam, la route de Bam à Bampour est coupée aujourd'hui par une piste, qui fait communiquer les oasis du Beloutchistan avec celles du Kirman ; mais, au sud de cette route, c'est une régon aride qui n'a jamais été vue par un Européen. Or Alexandre marche tout à fait au sud, le long de la côte. N'aurait-il pas pu suivre le chemin qu'il avait fait prendre à Cratère et, par la vallée de Bolân, atteindre la Drangiane et l'Arachosie ? Les difficultés de l'itinéraire et les rigueurs du climat lui étaient pourtant connues, puisqu'il choisit pour le départ l'époque où les pluies sont moins rares (août 325).

Mais le roi voulait sans doute parcourir toutes les frontières de son Empire, et celle-là surtout qui le séparait de la Barbarie et de l'inconnu. La poursuite de Darius avait amené Alexandre en Hyrcanie, et il ne l'avait pas quittée avant d'avoir réduit les montagnards des bords de la Caspienne. La nécessité de prendre Bessos l'avait entraîné en Sogdiane, jusque sur les bords de l'Iaxartes (Sir-Darya) ; et il est probable que, même sans Bessos, il n'aurait pas manqué d'y paraître. Il venait maintenant de passer dix mois à suivre le cours des fleuves

indiens et à constituer sur leurs rives les marches orientales de l'Empire. La côte d'Asie qui regarde l'océan Indien, et qui marquait à ses yeux les limites du monde habitable, ne devait pas avoir moins d'importance pour un génie aussi ardent à fonder l'avenir. La mer, qui étalait de ce côté ses mystérieuses étendues, ne pourrait-elle pas servir, aussi bien que les voies de terre, pour les communications entre les pays méditerranéens et les régions d'Extrême-Orient? Il savait que c'était sur cette mer que s'ouvrait le golfe Persique, et par conséquent les routes du Tigre et de l'Euphrate, et il pouvait soupçonner que, par delà la péninsule arabique, elle donnait accès à la mer Rouge et aux côtes de la lointaine Égypte. Il fallait donc explorer cet océan et, comme la navigation antique ne s'éloignait jamais des côtes, le meilleur moyen d'acquérir une connaissance suffisante des routes marines était de faire suivre deux chemins parallèles à l'armée de terre et à l'armée de mer. Néarque reçut la mission d'armer une flotte de cent navires; il emmènerait avec lui 12 000 soldats et 2 000 matelots. En marchant à travers les provinces côtières, Alexandre assurerait la sécurité des relâches pour la flotte et préparerait autant que possible les aiguades et les vivres sur ces rivages inconnus et désolés.

En quittant Pattala (août 325), Alexandre passe chez les Arabites, tribu d'Indiens indépendants, dont le territoire est séparé à l'ouest de celui des Orites par le fleuve Arabios. Les Orites étaient aussi comptés parmi les Indiens, mais ils en différaient par la langue et les mœurs (1). Les Arabites s'enfuirent devant le roi. Héphestion est chargé de les ramener et de les soumettre, pendant qu'Alexandre, surmontant la résistance des Orites, parvient à leur capitale Rhambacia (Sonmiâni) sur la mer, où Héphestion devra fonder une nouvelle Alexandrie. Orites et Arabites seront rattachés à la sa-

(1) STRAB., XV C, 720; ARR., *Ind.*, 25, 2.

trapie d'Arachosie et de Gédrosie sous Apollophanès, et, tandis que Léonnat est laissé quelque temps dans la région pour la pacifier et préparer le ravitaillement de la flotte, l'armée bat Orites et Gédrosiens aux défilés qui séparent le territoire des deux peuples, et s'enfonce dans le désert.

C'était une région torride (1). On ne trouvait d'eau qu'aux abords des montagnes et loin de la mer. Or, Alexandre était obligé de faire route le plus près possible du rivage pour aménager les stations destinées à ses vaisseaux, et l'on marchait le plus souvent la nuit. La végétation n'offrait aucun abri contre les rayons d'un soleil implacable. Quelques rares dattiers élevaient dans l'air brûlant leurs palmes sans ombre. La myrrhe, il est vrai, croissait en abondance, et les Phéniciens qui suivaient l'armée ne manquaient pas de la récolter. Ils ramassaient aussi le nard indien (*Nardostachys Iatamansi*), dont le parfum se dégageait sous les pas des troupes. On voyait encore avec admiration des algues aux fleurs blanches, dans les bassins que la marée couvre et découvre tour à tour, ainsi que les fourrés d'acanthe (*Acacia catechou*), dont l'épine « était de force à arracher le cavalier de son cheval » et dont le suc pouvait aveugler; mais le blé était rare et l'on était accablé de fatigue, de soif et de faim. Un immense convoi de bagages, de valets, de femmes et d'enfants suivait la colonne. Les bêtes de somme succombaient. On était obligé d'abandonner les bagages, et les sentiers se couvraient de malades et de traînards. Quelques-uns, pris d'un sommeil irrésistible, ne se réveillaient que lorsque la colonne était passée, et, si les plus robustes pouvaient la rejoindre en suivant la trace des pas, beaucoup se perdaient et mouraient dans l'abandon. Les guides eux-mêmes n'étaient pas sûrs du chemin et ils faillirent égarer l'armée dans ces solitudes. Les soldats voyaient avec amertume qu'une grande partie des grains, que l'on ré-

(1) ARR., *Anab.*, VI, 22 et suiv.; STRAB., XV, C, 722-723.

quisitionnait à grand'peine quand on trouvait de misérables hameaux, étaient dirigés vers la côte, là où l'on pensait que la flotte viendrait se ravitailler. Les sacs de blé étaient scellés au sceau du roi. Un jour, l'escorte chargée d'accompagner un de ces convois brisa le sceau pour s'emparer des grains, et, dans la détresse générale, Alexandre ne put que pardonner. Plusieurs tuaient les bêtes de somme pour les manger, disant ensuite qu'elles étaient mortes de chaleur. Les vents étésiens amenèrent bientôt les pluies dans les montagnes, et ce fut alors des inondations subites. Une fois que l'on avait campé dans le lit desséché d'un torrent, l'eau l'envahit avec une telle soudaineté qu'elle emporta le train royal, toutes les bêtes de somme, un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants. Enfin, au bout de soixante jours d'épreuves, on atteignit Poura (Bampour ?) (1), capitale de la province, où l'on put prendre du repos, mais où l'on apprit que Philippe, le satrape du haut Indus, avait été tué dans une mutinerie des soldats mercenaires, et qu'Apollophanès, le satrape de Gédrosie qu'Alexandre voulait destituer, avait péri dans un combat livré par Léonnat aux Orites.

En Caramanie, Alexandre fit sa jonction avec Cratère. Mais il fut obligé de sévir. De toutes parts, en l'absence du maître, des troubles se manifestaient dans ce grand corps de l'Empire encore à peine constitué. Cléandre et Sitalcès, stratèges de Médie, furent punis de mort pour avoir pillé des temples. Héracon, acquitté de ce chef, succomba plus tard à une accusation des gens de Suse. C'étaient les officiers qu'Alexandre avait autrefois chargés de tuer Parménion.

Aucune nouvelle de Néarque (2) n'était parvenue au roi depuis qu'on avait laissé le pays des Orites. On l'attendait

(1) **CXLIX**, p. 357-358. BUNBURY, *Hist. of Ancient Geography*, I, p. 519, pense que l'on a exagéré les sou frances de l'armée. .

(2) **CLI** et THOMASHECK, **LXXV**, 1890, 8° Abh. ; ARR., *Ind.*, 20 et suivants (éd. et trad. P. CHANTRAINE)

avec anxiété. Il était parti plus tard que l'armée, et les difficultés avaient commencé dans l'Inde, où régnait une agitation suspecte ; Néarque avait levé l'ancre vers le 21 septembre et doublé le cap Mouwarik ; mais les vents le retinrent vingt-quatre jours dans la Sangada, sur la côte des Arabites. Il donna au port le nom d'Alexandre (1). Il partit le 23 octobre sur une mer difficile, à cause des écueils et des houles, dont l'amplitude surprenait. Tout d'ailleurs était fait pour étonner ses marins, qui virent pour la première fois des cétacés géants. Au delà de l'embouchure de l'Arbios, il eut à subir une terrible tempête qui engloutit trois de ses navires. Pourtant, il put descendre à terre sur la côte des Orites (à Cocala, crique de Phor ou Pur), et il y retrouva Leonnat, qui venait de battre les Barbares. Et, après un repos bien mérité, il arrive, au début de novembre, à l'embouchure du Tomeros (Hingor), où il fut obligé de livrer bataille aux indigènes. Le 21, on était en face de la côte des Ichtyophages, tribus primitives de pêcheurs, qui vivaient dans de misérables huttes construites d'épaves, de coquillages et d'arêtes de gros poissons. Leur domaine s'étendait sur 7 400 stades, de Malena (C. Molân) à Dragaseira (Raz Gagin), et était dépourvu de toutes ressources. Encore aujourd'hui, les seuls aliments proviennent de la mer, « et l'on peut voir les chameaux et les moutons mangeant, au même panier que leur maître, du poisson séché et réduit en poudre » (2). Les équipages eurent alors beaucoup à souffrir. Craignant les désertions, Néarque, contrairement à la coutume, maintenait les navires à la mer jour et nuit. Enfin, à Mosarna (région de Gwarari et de Kunbi), on trouva un Gédrosien, Hydracès, qui voulut bien servir de pilote, et la flotte finit par arriver sur la côte de Carmanie, aux bouches de l'Anamis, à Harmozia (Ormuz),

(1) Aujourd'hui Karachi.
(2) CXXVI, p. 51.

en face du promontoire arabique de Macéta (Ras Mussendum ?), d'où l'on savait que la cannelle était expédiée à Babylone. On avait perdu tout contact avec l'armée depuis la côte des Ichtyophages, mais des matelots descendus à terre rencontrèrent un mercenaire grec, qui leur apprit qu'Alexandre était à cinq jours de marche (1) et mit Néarque en relation avec l'hyparque du pays. Celui-ci se hâta d'avertir le roi, mais, comme ceux que l'on avait envoyés au-devant de l'amiral revenaient sans avoir rien vu, on crut à une imposture de l'hyparque qui fut jeté dans les fers. Cependant, Néarque et son second, Archias de Pella, avaient quitté la flotte pour aller vers le camp. Leurs barbes et leurs chevelures incultes, leurs vêtements déchirés et souillés de goudron les rendaient méconnaissables. Ils furent obligés de se nommer aux messagers royaux qu'ils rencontrèrent en chemin, et Alexandre lui-même, persuadé que sa flotte avait péri, eut de la peine à les reconnaître. Néarque fut reçu avec la plus grande joie et les plus grands honneurs ; puis Alexandre le chargea de poursuivre l'exploration de la côte jusqu'aux bouches de l'Euphrate (décembre 325).

Ainsi s'achevait la conquête de l'Asie. Il fallait maintenant revenir au centre de l'Empire, pour en parfaire l'organisation, œuvre qui exigeait tout ensemble une autorité capable d'imposer ses lois et une prudence soucieuse à la fois du présent et de l'avenir. Quand l'Atossa d'Eschyle voyait dans ses songes, pareilles à deux cavales divines, l'Europe et l'Asie attelées au char de Xercès, l'une sans doute acceptait le frein en esclave soumise, mais l'autre regimbait au joug, couvrant le mors d'une sanglante écume, et le Grand Roi s'abîmait sur le sol, parmi les débris de son char. Or, depuis le temps des guerres médiques, la Grèce n'avait pas acquis une humeur plus maniable, et l'Asie elle-même n'était pas aussi docile qu'elle pouvait paraître à la mère de Xercès. L'autorité des Grands

(1) Peut-être à Goulashgird, où fut fondée une Alexandrie.

Rois s'était vue souvent paralysée par l'esprit d'indépendance des satrapes et elle s'arrêtait aux limites de certaines tribus du désert ou de la montagne. La conquête même avait apporté des complications nouvelles. Il ne s'agissait pas seulement de faire vivre côte à côte, et chacun selon leurs anciennes coutumes, le monde grec et le monde oriental, mais la Macédoine, en jetant la Grèce sur l'Orient, les avait mêlés l'un à l'autre, et il fallait trouver un régime de vie commune acceptable à la fois pour le vainqueur et le vaincu ; quel qu'il fût, il était clair qu'un si délicat équilibre ne pouvait être fondé et maintenu que par la présence attentive d'une force unique et souveraine, singulièrement vigilante aux multiples intérêts et aux passions diverses de ses peuples. Pour s'être absenté dix mois aux frontières lointaines de son Empire, Alexandre, en revenant dans ses provinces centrales, y trouvait, dans les abus de ses satrapes, les signes d'un malaise anarchique, assez naturel dans une période de guerres et de troubles, et que l'éloignement du maître n'avait que trop favorisé. Les meilleurs amis du roi étaient souvent les plus coupables, et l'on était encore dans l'Inde que l'on avait appris la fuite d'Harpale.

IV

Derniers actes et derniers projets.

Les premiers actes du roi en arrivant à Pasargades, où de Carmanie il s'était directement dirigé avec les troupes légères, tandis que Héphestion et l'armée suivaient la côte de Perse, durent donc être des actes de répression. Non seulement il eut à rechercher les sacrilèges qui avaient pillé le tombeau du Grand Cyrus, mais encore Atropatès de Médie lui amenait Baryaxès, un rebelle qui avait pris « la citharis droite » et s'était proclamé Grand Roi. A Persépolis, Orxinès, successeur de Phrasaorte à la satrapie de Perse, convaincu d'exactions et de vols sacrilèges, fut pendu, et le roi nomma à sa place le

Macédonien Peucestas, récemment promu somatophylaque, dont il estimait le zèle à apprendre la langue des vaincus, à pénétrer et imiter leurs mœurs. De Persépolis il se dirigea vers Suse ; et en chemin, passant le Pasitigre, il y trouve Néarque et sa flotte, qui avaient accompli leur voyage. Dans le même temps, il fit sa jonction avec Héphestion. A Suse, un acte solennel et symbolique révéla à l'Empire la pensée profonde du roi et son généreux désir de fondre en un seul peuple d'égaux les Macédoniens, les Hellènes et les Perses. On sait comment, en un même jour, il fit épouser à chacun de ses plus illustres compagnons une princesse de l'aristocratie persane ; lui-même, déjà mari de Roxane, fille d'Oxyartès, prit pour femmes l'aînée et la plus jeune des filles de Darius. Et, pour montrer le prix qu'il attachait à cet exemple, il dota lui-même les fiancées et fit de riches présents aux dix mille Macédoniens qui, en ce même jour, épousèrent des Asiatiques. Puis, deux cent mille talents furent consacrés à payer les dettes des soldats, et les grands chefs reçurent des couronnes d'or (hiver 324).

Alexandre s'embarqua ensuite avec les troupes légères sur les vaisseaux de la flotte pour descendre, par l'Eulæos, vers la mer, tandis qu'Héphestion menait l'armée dans la vallée du Tigre. Le roi et ses navires vinrent la retrouver en remontant le fleuve jusqu'à Opis. Le mécontentement couvait dans les troupes macédoniennes. Elles avaient vu avec amertume la place que le Roi faisait aux Perses dans l'État, et surtout dans l'armée. Il leur semblait que la faveur du roi se détournait de ses vieux compagnons pour se porter sur les vaincus. N'avait-il pas ouvert les rangs de la garde à des Bactriens et à des Perses, et la cavalerie des hétères n'avait-elle pas été renforcée d'une cinquième hipparchie, pour faire place à des cavaliers asiatiques ? Les soldats se sentaient fatigués jusqu'à l'épuisement à suivre ce roi insatiable de conquêtes, et qui finirait par les perdre, aux limites du monde. Le jour même où Alexandre libérait 10 000 vétérans, la mutinerie éclata. On lui cria de

donner congé à tous ; s'il rêvait d'autres courses lointaines, il pouvait les entreprendre tout seul avec son père Amon. Ce sarcasme, qui rappelait l'opposition railleuse et détestée que les prétentions divines d'Alexandre soulevaient dans les milieux des rhéteurs et des philosophes, devait être particulièrement sensible à son orgueil. Il se précipite au milieu des mutins, il désigne lui-même à ses fidèles hypaspistes les treize meneurs, qui sont entraînés au supplice ; puis, dans un discours habile et passionné, il rappelle aux Macédoniens ce que son père et lui ont fait pour eux. D'un pauvre peuple de montagnards méprisés, ils sont, grâce à leurs rois, devenus les maîtres du monde. Et quel profit en a-t-il tiré ? Qu'ils partent donc et aillent dire en Macédoine qu'ils ont abandonné leur roi à la garde des ennemis vaincus. Sûr de l'impression que ses paroles ont pu produire, il se retire dans sa tente et reste deux jours sans paraître. Puis, comme si les Macédoniens n'étaient plus que des étrangers, il appelle les Perses autour de lui, les distribue dans les cadres de l'armée et de la garde, choisissant même parmi eux les hauts officiers et les somatophylaques. Alors l'émotion des Macédoniens ne peut plus se contenir. Ils courent au Roi et le supplient, avec des pleurs, de leur rendre leur place auprès de lui. Les coupables seront punis ; pour eux, ils suivront Alexandre où il voudra les conduire. La réconciliation est scellée dans les larmes. Alexandre nomme tous les Macédoniens ses « parents ». On célèbre des festins et des sacrifices ; les vétérans sont renvoyés en Macédoine avec leur solde entière et une gratification d'un talent par soldat. Ils seront conduits par Cratère assisté de Polyperchon. Cratère prendra la place d'Antipater, en conflit avec Olympias, et peut-être suspect à Alexandre, et c'est Antipater qui ramènera les nouvelles recrues (été 324).

Nulle scène ne montre mieux que les mutineries d'Opis à la fois l'opposition qu'Alexandre pouvait trouver dans sa propre armée et par quels élans de sincérité passionnée et d'indi

gnation théâtrale il savait, en conservant sur elle son ascendant, faire tourner la résistance à l'accomplissement de ses desseins. Il avait pardonné à ses troupes, mais les Perses restaient dans l'armée.

D'Opis, par la vallée du Zagros, le roi et l'armée se dirigent vers Ecbatane où, au milieu des fêtes, mourut Héphestion. On sait la douleur du nouvel Achille sur le corps de son Patrocle, les splendides honneurs qui furent rendus à la dépouille du héros. Mais il fallut revenir aux tâches royales, et Alexandre alla soumettre les Cosséens du Louristan actuel qui, comme les Ouxiens montagnards, n'avaient jamais obéi au Grand Roi.

Puis, au printemps de 323, on reprit le chemin de Babylone. En route, il reçut les ambassades des Grecs. Une grande agitation régnait, depuis qu'un décret d'Alexandre avait ordonné le rappel des bannis et qu'il réclamait pour lui des honneurs divins (1). Il avait reçu aussi les envoyés des peuples occidentaux, limitrophes de son Empire : les Libyens orientaux, voisins de l'Égypte et de la Cyrénaïque, les Éthiopiens du sud de la vallée du Nil, les Scythes d'Europe, les Celtes des Balkans, peut-être les Carthaginois. Des projets grandioses occupaient son esprit. Le voyage de Néarque avait montré combien les communications maritimes avec les provinces orientales étaient plus faciles que la traversée des déserts. Alexandre ordonna l'exploration des mers. Il avait envoyé Héraclide dans la Caspienne pour voir si cette mer, qui s'ouvrait, croyait-on, sur l'Océan, pouvait communiquer avec le Pont-Euxin. Trois expéditions successives devaient reconnaître les côtes de l'Arabie. Ni celle d'Archias, ni celle d'Androsthène ne semblent avoir dépassé l'île de Tylos. Hiéron de Soles alla peut-être jusqu'au golfe de Suez. Ainsi s'achevait l'exploration de cette voie royale qui, par l'Océan, des bouches de l'Indus à la mer Rouge, bordait le rivage méridional de

(1) Cf. *infra*, p. 135-136.

l'Asie, et, soit par les pistes du désert arabique et la vallée du Nil, soit par le fameux canal de Nekao, restauré jadis par Darius, pouvait aboutir à Alexandrie. La mer Égée était ainsi réunie à la mer des Indes.

Les historiens ne s'accordent pas sur la véritable portée des derniers desseins d'Alexandre. Quelques-uns pensent qu'il cherchait seulement à assurer la durée et la prospérité de son Empire par la maîtrise des mers qui l'enveloppaient, et que les conquêtes qu'il projetait — celle de Carthage par exemple — avaient pour but de compléter ce vaste ensemble, qui aurait ainsi absorbé tout le commerce du monde (1).

Et certes ces vues d'ordre économique n'étaient pas étrangères à Alexandre, qui, dans les entraînements les plus risqués de son génie aventureux, n'a jamais perdu le sens des réalités. Mais elles ne lui suffisaient certainement pas. Dans l'héritage de Darius, il n'avait pas seulement trouvé l'Empire de l'Asie, mais aussi la prétention à l'Empire du monde. Croira-t-on qu'il y eût là de quoi faire hésiter le descendant d'Héraclès, le fils de Zeus Amon (2) ? Nos sources lui prêtent l'intention de chercher par l'Océan, au sud de la Libye, une voie par où il eût abordé la conquête de l'Occident. On peut douter du détail de la tradition (3) ; mais elle ne méconnaît certainement pas l'esprit d'Alexandre (4). La date du départ était fixée au 20 du mois de Dæsios. Mais, auparavant, on voit le roi quitter Babylone pour parcourir les canaux de l'Euphrate et faire exécuter des travaux dans le Pallacopas (5), sorte de bassin qui servait à régulariser les inondations. Puis il était revenu dans sa capitale, où il concentrait des troupes pour l'expédition prochaine et où il reçut, telle une divinité, les « théores » envoyés par les cités de la Grèce. Cependant les présages funestes se mul-

(1) Voir surtout E. KORNEMANN, **LVII**, 1920, p. 209-233.
(2) **CXXV**, p. 507 et suiv.; **CXXXV-CXXXVIII**.
(3) TARN, **LXXX**, 1921, p. 1-17. — (4) **CXXXI**, p. 297-299.
(5) STRAB., XVI, C. 741.

tipliaient : pendant la navigation sur les canaux de l'Euphrate, le vent avait emporté son diadème et sa *causia* royale ; un fou inconnu s'était assis au milieu de la cour sur le trône, que le roi avait laissé vide un moment ; les Chaldéens connaissaient un oracle menaçant de Bel. Et, en effet, Alexandre allait bientôt mourir.

Plutarque et Arrien nous ont conservé, d'après les *Éphémérides royales*, le détail presque minutieux des dernières journées d'Alexandre, du 15 au 28 Dæsios. Si leurs deux extraits diffèrent pour la lettre, l'accord est parfait pour le fond. Plutarque reproduit peut-être mieux dans sa langue atticisante le ton même du document. Arrien, qui donne plus de détails, en a dénaturé davantage le style. Mais rien n'est plus propre que l'une ou l'autre version pour nous faire sentir l'allure sournoise du destin fatal, qui, au moment où le roi paraissait plein de vie et de gloire, semble s'insinuer humblement, et d'abord inaperçu, dans la trame habituelle de ses jours. Tous les récits pâliront devant les sèches et tragiques notations de ce journal officiel (1).

Si nous en croyons Plutarque, Alexandre avait été troublé par les signes et les prédictions funestes. « Le palais, dit-il, était plein de sacrifices, de purifications et de prophéties. » La cour portait encore le deuil d'Héphestion : mais, consulté, Amon de l'oasis répondit que le mort devait être honoré comme un héros. Les fêtes reprirent et le roi partageait son temps entre les sacrifices et les beuveries, à la mode macédonienne.

« Le 16, il avait donné un banquet en l'honneur de Néarque ; le soir, il voulut se retirer dans son appartement ; mais Médios, un hétère thessalien, l'invita chez lui, « car le souper devait être agréable » (Arrien). On but très tard dans la soirée, et le 17, après s'être baigné et avoir dormi, il dîna encore chez Médios et but jusqu'à une heure avancée de la nuit.

(1) ARR., *Anab.*, VII, 25-26 ; PLUT., *Alex.*, 75-77 ; C[illegible] III, p. 82 et suiv.

« Après la beuverie (le 18 au matin), il se baigna et, après le bain, prit un léger repas ; puis il s'endormit dans la salle de bain, car il avait déjà la fièvre. On le porta ensuite sur un lit jusqu'aux autels, et il sacrifia, comme c'était sa coutume de chaque jour. Le sacrifice offert, il se coucha dans sa chambre jusqu'au soir. Il donna ensuite ses instructions aux officiers, réglant la marche des troupes par terre et par eau et ordonnant les préparatifs du départ, qu'il fixa à trois jours pour ceux qui devaient aller par terre et à quatre jours pour ceux qui devaient s'embarquer. De là, on le porta sur un lit au bord du fleuve, qu'il passa sur une barque, pour se rendre dans le parc où, après s'être baigné, il se reposa.

« Le 19, il se baigna de nouveau et fit les sacrifices accoutumés, puis, couché dans la chambre voûtée, il causa et joua aux dés avec Médios. Il convoqua les officiers pour le lendemain matin et, après avoir dîné légèrement, il revint dans la chambre et eut la fièvre toute la nuit.

« Le lendemain (le 20), après le bain et le sacrifice, il donna ses ordres à Néarque et aux officiers et fixa au surlendemain le départ de la flotte.

« Le lendemain (le 21), après le bain et le sacrifice régulier, la fièvre ne lui laissa aucun repos. Il convoqua pourtant les officiers et leur ordonna de tout préparer pour le départ des vaisseaux. Le soir, il se baigna, et, après le bain, se trouva déjà très mal.

« Le lendemain (le 22), on le porta dans l'édifice attenant à la grande piscine ; il fit les sacrifices habituels et, quoique très mal, il convoqua les plus importants des officiers, pour leur donner ses ordres sur la navigation.

« Le jour suivant (le 23), il fut à grand'peine porté au sacrifice, qu'il accomplit, mais il ne donna plus d'ordres aux officiers.

« Très mal le lendemain (24), il fit pourtant les sacrifices et il donna l'ordre aux stratèges de rester à la cour et aux chi-

liarques et pentacosiarques de demeurer devant les portes.

« Il est au plus mal le 25. On le transporte du parc dans le palais. Les officiers entrent dans sa chambre ; il les reconnaît, mais il ne peut leur adresser la parole, n'ayant déjà plus l'usage de la voix. Une terrible fièvre le tient toute la nuit, le lendemain et le jour suivant (26, 27). Ce jour-là (le 27), les soldats macédoniens voulurent le voir, les uns pour le trouver vivant encore, les autres croyant qu'on leur cachait sa mort. Ils vinrent devant les portes et, à force de cris et de menaces, obligèrent les hétères à leur céder. Les portes ouvertes, tous défilèrent, un à un et sans armes, devant le lit, où le roi gisait privé de la voix. Il saluait chaque homme d'un pénible mouvement de sa tête et d'un signe de ses yeux. »

Ce jour-là, ajoutent les éphémérides royales, Peithon, Attale, Démophon, Peucestas, Cléomène, Ménidas et Séleucus, ayant dormi dans le temple de Sarapis (1), demandèrent au dieu s'il valait mieux porter Alexandre dans le sanctuaire ou prier et le soigner selon les oracles du Dieu. Une voix divine se fit entendre, disant que mieux valait le laisser où il était. Alexandre mourut peu après, le 28 Dæsios, vers le soir (13 juin 323) (2).

(1) La mention de Sarapis, à cette date, soulève de grandes difficultés. D'après plusieurs archéologues, il s'agirait du temple d'Ea : *Ea Sar Apsi* (LEHMANN-HAUPT, dans le *Lexicon* de Roscher s. v. Sarapis). D'autres pensent à Marduck (I. LÉVY, **XCIII**, 1913, p. 75 ; H. WINCKLER, *Orient. Literaturzeitung* 1902, p. 110 ; cf. **XXIV**, I, p. 79-82 Marduck). aurait été identifié à Osor-Hapi par les Macédoniens, qui auraient connu ce dernier dieu à Memphis, ou plus tard à Sarapis par les remanieurs (peut-être Ptolemée I^er^ lui-même cf. KORNEMANN, **CCXXV**, p. 241) des Éphémérides. Sur Osor-Hapi et Sarapis, cf. *infra*, p. 275.

(2) UNGER, **LX**, t. XXXIX, p. 494 ; GUTSCHMID, *Gesch. Irans*, p. 16, 3.

CHAPITRE IV

L'ORGANISATION DE L'EMPIRE

Cette expédition d'Alexandre, dont on vient de lire un trop rapide récit, elle nous frappe, et elle avait frappé les anciens comme une prodigieuse aventure, d'un extraordinaire succès. C'est merveille que, durant ces onze années de batailles et d'exploration conquérante, aucun accident ne survienne pour faire échouer une entreprise, « qui ne peut manquer dans un pays sans manquer dans tous les autres, ni manquer un moment sans manquer pour toujours » (1). Aussi, dans les siècles où la Fortune avait un culte, pouvait-on parler avec une sorte d'admiration religieuse de « la fortune » d'Alexandre. On n'en parlait, d'ailleurs, souvent que pour reporter à cette divinité le mérite qu'une tradition de rhéteurs philosophes refusait au roi. Mais là où le pédantisme inintelligent des sophistes ne voulait voir qu'une heureuse folie (*felix temeritas*, dit Sénèque) (2), d'autres plus pieux et plus sagaces apercevaient l'action d'un esprit lucide et ferme et les effets de cette énergie intime qui fait l'homme vraiment homme, cette « vertu » (ἀρετή), qui n'est pas seulement pour le héros la maîtresse de ses actes, mais encore la source même de son pouvoir (3). Et, certes, nulle œuvre ne porte plus que celle d'Alexandre la marque d'un génie personnel ; sa conquête se déroule comme l'accomplissement ordonné d'un plan logique ; et c'est par là qu'elle s'apparente aux chefs-d'œuvre de l'Hellénisme. La

(1) MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, IX, 8. — (2) *De Benif.*, VII, 3, 1.
(3) PLUT., *De Alexandri Magni fortuna*.

route de l'Asie ouverte par la victoire du Granique, deux ans se passent à assurer une base solide et des communications avec la Macédoine qui ne puissent être coupées ; puis, dès que la côte d'Asie mineure est soumise, après la débâcle de Darius à Issus, cette base est étendue à la Syrie et à l'Égypte, et c'est alors seulement que le Macédonien pousse au cœur du pays ennemi, où Arbèles porte le coup décisif. N'allons pas croire que le plan fut arrêté dans tous tous ses détails une fois pour toutes : souvent les circonstances dirigent l'action ; il faut suivre, par exemple, la fuite de Darius vers les montagnes hyrcaniennes, celle de Bessos en Bactriane, les appels de Taxile vers l'Inde inconnue. Mais Alexandre n'obéit aux événements que pour les dominer et en faire servir les effets à l'exécution d'une pensée créatrice de l'ordre nouveau. S'il se laisse parfois emporter par les ardeurs mystiques de son orgueil, comme dans la course à l'oasis de Siouah, il ne manque pas d'en tirer profit pour ses desseins, et c'est ainsi que, de sa visite à Amon, il reçoit un prestige divin qui, aux yeux des peuples vaincus, est de nature à justifier sa puissance. Un seul jour peut-être, si l'on en croyait une tradition d'ailleurs suspecte, son œuvre eût été sauvée contre sa volonté propre : celui où son armée refusa d'aller se perdre vers la lointaine vallée du Gange. Mais d'habitude, quelles que soient les routes où l'entraînent les nécessités de la conquête, il sait régler ses marches et ses batailles avec le souci constant de tracer les frontières et d'organiser les cadres de l'Empire qu'il voulait fonder.

I

La Macédoine et la Grèce.

Il n'est pas aisé de fixer en quelques lignes une définition de cet Empire, dont la mort d'Alexandre laisse l'édifice inachevé. C'est une œuvre complexe et composée de pièces dis-

parates. L'architecte est un roi de Macédoine, et qui n'oubliera jamais cette origine, même au temps où, ayant accumulé les couronnes, ses compagnons ombrageux l'accuseront de l'avoir reniée. Alexandre a toujours porté les insignes de cette royauté nationale, le manteau de pourpre, la *causia* ou grand chapeau orné aussi de pourpre (1), les chaussures macédoniennes. Et, avec les insignes, il garde jusqu'à la fin de sa vie les mœurs simples et libres de ses prédécesseurs.

Or le pouvoir des rois en Macédoine (2) n'était peut-être pas de nature à s'accorder aisément avec les institutions traditionnelles des pays que Philippe et Alexandre avaient soumis à leur empire. Dans la Grèce du Ve et du IVe siècle, la royauté macédonienne nous apparaît comme une survivance de l'époque héroïque. En Macédoine, le régime de la cité, tel qu'il s'est développé dans l'Hellénisme classique, n'est pas encore constitué : l'État n'est point incorporé à une ville et la population est partagée en tribus et en clans ruraux ; les cultivateurs libres, qui les composent, vivent sous l'autorité et sur les terres de leurs chefs locaux, les nobles, qui sont aussi les grands propriétaires, et sous la souveraineté patriarcale du roi, dont les pouvoirs religieux, judiciaires et militaires s'étendent au peuple entier, mais qui n'est pas essentiellement différent des nobles, ses camarades, ἑταῖροι, lesquels, par le rang et le sang, restent presque ses égaux. A côté de la famille royale, il y a d'autres familles princières, maîtresses de certains districts comme l'Éordée, l'Élymiotide ou la Lyncestide et qui, apparentées à la dynastie régnante, peuvent aussi parfois fournir des rois. Si l'on est roi par hérédité, et si la couronne appartient par droit de primogéniture aux enfants mâles, ou, à défaut d'enfant, au plus proche agnat, on l'est en même temps par le prestige personnel et l'acceptation de la noblesse. Les

(1) PLUT., *Eum.*, 8.

(2) **CXX**, p. 394 et suiv.; **CXXIII**, I, p. 23 et suiv.; **CXXV**, p. 154 et suiv., etc.; **CLXIX**, p. 189 et suiv.

pouvoirs du roi ne sont pas limités par une loi écrite ni par des principes toujours bien définis, mais justement parce que la royauté pouvait être une force puissante en face d'institutions plus lâches, c'est elle qui a vraiment créé la nationalité macédonienne. Elle l'a pu surtout par le talent et la constance d'une suite de rois, dont on a souvent comparé l'œuvre à celle des rois Francs ou des rois de Prusse.

C'est Philippe qui, le premier, organisa la nation en une puissante unité. Sans attenter aux privilèges essentiels de la noblesse, il la groupe plus étroitement autour de la personne royale, appelant les enfants des hétères à recevoir une éducation commune, et à laquelle participent les princes, auprès du palais royal. Les hautes fonctions et les hauts grades réservés aux nobles les maintiennent également près du roi et les encadrent en une hiérarchie mieux fixée. Quant à l'ensemble des hommes libres, sans rompre tous les liens qui les attachent à leurs tribus et à leurs seigneurs locaux, le service militaire, que Philippe leur impose, est propre à fortifier chez eux la conscience d'appartenir à un seul et même peuple. Tandis que la plupart des nobles servent dans la cavalerie des hétères, les hommes libres forment l'infanterie nationale; mais l'armée n'est plus l'ensemble des bataillons levés sous la bannière de chacun des grands seigneurs qui doivent l'*ost* au roi. Si le recrutement local laisse encore des traces dans l'organisation tactique, même au temps d'Alexandre, il n'en est pas moins vrai que, par Philippe, tous les Macédoniens libres sont groupés dans les cadres homogènes d'une armée directement soumise aux ordres du roi et des officiers nommés par lui. Aussi bien que dans la cité, l'armée, en Macédoine, n'est ainsi autre chose que l'État en armes. Mais il faut ajouter qu'à la différence de ce que l'on voit dans les cités, l'armée ne se borne pas à refléter les divisions de la société et de l'État, c'est elle qui a fait l'unité même de la Nation. Le sentiment qui anime ce peuple militaire est la fierté de l'honneur national et, comme le centre

de la nation est le roi lui-même, ce sentiment ne se sépare pas du loyalisme envers la famille et la personne du roi. Servir le roi est le devoir et l'orgueil de chacun ; mais, en revanche, le roi devra servir son peuple : il peut le conduire en chef et même en maître, mais sans oublier qu'il commande à des hommes libres, dont il partage les travaux comme ils partagent sa gloire. Ils lui doivent fidélité, mais de cette fidélité ils sont juges, car le roi ne peut châtier le coupable sans l'assentiment de leur Conseil. Entre eux et lui règne une sorte de rude et franche camaraderie militaire.

II

La Grèce. Caractères de l'hégémonie macédonienne.

Il y a certes loin d'un État organisé selon ces principes à ces cités grecques, où la seule autorité souveraine est celle de la loi créée ou traditionnellement acceptée par l'ensemble des citoyens, qui n'ont ainsi d'autres maîtres que ceux qu'ils se sont donnés. La royauté héroïque, dont la royauté macédonienne est peut-être l'héritière, est, en Grèce, depuis longtemps oubliée, même dans les pays où les institutions du passé semblent subsister avec le plus de force. Quelle différence, par exemple, entre le roi de Macédoine et les deux rois-magistrats de Sparte ! C'est pourquoi, si la victoire de Chéronée a permis à Philippe de parler à la Grèce en maître, il ne pouvait cependant pas la gouverner en roi, ni faire des Grecs ses sujets. Déjà, quand la Thessalie était venue sous sa puissance, ce n'est pas sur la dignité royale qu'il a chez eux fondé son pouvoir ; il a revêtu la fonction d'archonte (1). Mais il lui était impossible d'accumuler sur sa personne les diverses magistratures qui détiennent l'autorité dans les diverses cités de Grèce. Philippe régnait bien sur des cités. Il en avait lui-même fondé, car la civilisa-

(1) Just., XI, 3, 2 ; Diod., XVII, 41 ; CXXV, p. 842, n. 4.

tion grecque est tellement liée à la vie urbaine et à la vie *politique* qu'il était impossible d'helléniser sans fonder des cités. Mais nous ignorons comment on avait concilié la souveraineté royale et l'autonomie nécessaire aux villes dignes du titre de *cité*. Il est certain qu'elles n'ont pas été groupées en une confédération ayant son organe central, car le roi pouvait souffrir l'indépendance réglée de plusieurs villes autonomes, mais non créer un État fédéral dans l'État royal ; et même chacune de ces villes autonomes dut certainement perdre les plus importantes prérogatives de la souveraineté, — la direction de sa politique extérieure, par exemple, — tendant ainsi à ne plus être qu'une commune. Il était impossible d'agir de la sorte avec les États grecs. Si Philippe voulait les ranger sous son autorité, il ne pouvait cependant les incorporer à son royaume. La victoire de la Macédoine sur la Grèce devait se présenter comme celle d'un État grec sur d'autres États grecs. Elle lui assurait l'hégémonie, selon la tradition hellénique, mais non le droit de les détruire. On ne pouvait organiser l'hégémonie comme une souveraineté directe, ni la Grèce comme un pays conquis.

Philippe avait donc groupé les États de la Grèce en une alliance, dont il voulait être le chef. Elle avait son organe central dans l'assemblée ou Synédrion de Corinthe, qui comprenait les députés de tous les États adhérents (1), c'est-à-dire de tous les États grecs au nord et au sud de l'isthme, à l'exception de Sparte, chacun ayant un nombre de suffrages proportionnel à sa population. Les Thessaliens avaient leurs délégués au Conseil. Le roi représentait peut-être seul le peuple de Macédoine. Il convoquait l'assemblée, exécutait ses décisions ; il était le généralissime de l'armée fédérale (200 000 fantassins, 15 000 cavaliers).

Les États membres de la Ligue gardaient leur constitution ; ils ne payaient aucun tribut, mais devaient seulement fournir

(1) II, t. II, 184 et 160 ; A. WILHELM, LIII, 1911, Abh. 6 ; PSEUDO-DEM., Περὶ συνθηκῶν. Cf. CCXXV, p. 526-536.

le contingent terrestre et naval ordonné par le Synédrion ; ils s'engageaient à vivre en paix les uns avec les autres et à rester alliés de la Macédoine. La liberté de la navigation et du commerce était garantie. Tous se déclaraient ennemis des tyrans, et aucune ville ne devait recevoir de garnison macédonienne qu'en cas de nécessité pour la défense commune.

Il n'y avait donc, dans cette hégémonie de la Macédoine, rien de plus choquant ni de plus lourd que dans les hégémonies d'Athènes, de Sparte ou de Thèbes. Celle de la Macédoine avait même l'air d'offrir des avantages. Comme la Ligue de Corinthe comprenait tous les États de la Grèce et restait ouverte aux autres cités helléniques, elle semblait devoir fonder cette unité nationale que les Hellènes s'étaient montrés jusqu'ici impuissants à réaliser ; et, comme elle se proclamait créée pour la défense des intérêts de l'Hellénisme et posait par là même à nouveau la question de la liberté des Grecs d'Asie, l'Hellade semblait retrouver l'esprit des guerres médiques. L'autorité de la Macédoine se présentait comme une sorte de tutelle respectueuse des constitutions établies. Elle aurait même pu être moins pesante que celle d'Athènes et de Sparte sur leurs alliés.

Mais un plan aussi généreux eût nécessité le sacrifice de bien des égoïsmes et un accord inouï dans cette Grèce déchirée par les partis. Comment l'appliquer sans recours à la contrainte? Le Macédonien ne devait pas s'y tromper ; il savait qu'il avait pour lui la force de ses armées et que, si la Ligue ne lui assurait pas la soumission consentie des Grecs, elle deviendrait facilement l'instrument de sa domination. Or l'hostilité vivace du parti antimacédonien s'était déjà révélée dès la mort de Philippe. Il n'avait fallu rien moins, pour la réduire, qu'une campagne foudroyante d'Alexandre et la terreur du sac de Thèbes, et, au temps de la guerre d'Agis, un orateur athénien (1) rele-

(1) PSEUDO-DEM., Περὶ συνθηκῶν.

vait avec amertume les infractions aux traités commises par Alexandre. Sans doute, il nous est à peu près impossible aujourd'hui de juger exactement la justesse de ses griefs ; mais il est bien évident que, comme toutes les hégémonies, celle de la Macédoine, même si elle était acceptée au début, devait se heurter à l'esprit irrémédiablement particulariste des cités grecques. Or, pour un maître comme Alexandre, les résistances ne pouvaient être qu'une raison d'imposer son pouvoir par la force.

On trouve d'ailleurs à ces résistances contre la Macédoine des motifs qui n'existaient peut-être pas à l'égard d'Athènes, de Thèbes ou de Sparte. Philippe avait bien évité de prendre un titre qui l'eût désigné comme un maître : il était officiellement un président, un guide, un *hégémon* ; mais pouvait-on oublier qu'il était un roi ? Or, pour toutes ces républiques grecques, et particulièrement pour les démocraties comme Athènes, il y avait certainement une répugnance à se soumettre à un roi. On trouve fortement marquée dans les *Philippiques* de Démosthène l'opposition naturelle entre une monarchie comme celle de Philippe et une démocratie comme celle d'Athènes (1), et l'orateur était bien sûr, en exprimant les causes d'hostilité profonde entre les citoyens libres et les rois, de toucher fortement ses auditeurs et de réveiller chez eux des sentiments, qu'il partageait certainement lui-même. Toutefois cette incompatibilité aurait bien pu à la longue ne pas former un obstacle invincible. Car, si les républiques grecques étaient peu portées à accepter une autorité royale, le prestige des rois restait grand dans l'opinion du public, et peut-être, dans certains milieux, allait-il grandissant encore ; qu'on se rappelle, par exemple, sur quel ton Socrate, dans le *Premier Alcibiade*, parle du roi de Perse et même des deux rois de Sparte (2). Le Grand Roi, dont les

(1) DÉM., *Olynth.*, I, 2, 4 ; *Phil.*, II, 5, 25 ; *Chers.*, 40 et suiv., etc.
(2) PLAT., *Alcib.*, I, 120 *e*-124 *b*.

Grecs n'ont cessé de se disputer l'appui, n'était-il pas le véritable arbitre de la politique en Grèce ? On a même remarqué que, dans les écoles philosophiques les plus différentes, on voit se former des doctrines qui tendent à exalter, en opposition avec la souveraineté des foules, le pouvoir d'un seul. C'est, d'une part, la doctrine individualiste des sophistes, telle que la soutiendront les Thrasymaque de la *République,* les Calliclès du *Gorgias,* et qui reconnaît le droit de dominer aux tyrans doués et forts ; et c'est la doctrine socratique, qui, partant de l'idée de la Science, demande pour diriger les affaires de l'État les hommes les plus compétents, et par là favorise la monarchie idéale, telle que la dépeint Platon dans sa *République* (1). Il est cependant difficile de penser que ces doctrines, si elles ont pu inspirer des tyrans et des philosophes, aient été très en honneur chez les politiques jetés dans l'action. Elles heurtaient certainement les tendances instinctives du peuple et, de ces tendances, naîtront pour Alexandre des difficultés assez graves. Les Grecs des cités de Grèce admiraient la puissance et l'or des rois, et plus particulièrement la puissance et l'or du Grand Roi, mais ils estimaient que l'obéissance à de pareils maîtres ne convenait qu'à des barbares.

Or, les ennemis de la Macédoine représentaient les Macédoniens comme des barbares, et l'on n'a pas oublié les invectives de Démosthène contre la grossièreté de l' « homme de Macédoine », en qui il refuse de voir un Hellène (2). Les Macédoniens étaient-ils vraiment des Grecs de race ? La question a été très discutée par l'érudition moderne, et il semble à certains historiens allemands que la réponse qu'elle comporte doit déterminer notre jugement sur le grand et dramatique conflit qui met alors aux prises les partisans de la liberté grecque et ces rois de Macédoine, qui ne craignaient pas de la brider pour pouvoir conquérir l'Orient à la civilisation hellénique. Si

(1) CXXV, chap. II et III. — (2) P. c. PHIL., III, 31.

les Macédoniens ne sont pas des Hellènes, il faut comprendre, il faut même approuver ceux qui ont lutté contre la tyrannie de l'étranger; mais, si les Macédoniens sont apparentés aux Grecs, que doit-on penser du patriotisme étroit d'un Démosthène, qui, par incapacité de s'élever au-dessus de ses préjugés politiques, a refusé à sa cité la gloire de contribuer de toutes ses forces à l'œuvre prédestinée de l'Hellénisme? L'hégémonie d'un État grec ne représente rien d'étranger à l'histoire de la Grèce, et celle de la Macédoine pouvait organiser les États grecs en une puissante nation, maîtresse et civilisatrice du monde (1).

Mais, s'il peut paraître intéressant à la spéculation historique de se poser ainsi le problème, après les siècles révolus, il ne présentait pas aux contemporains des données aussi claires. La question insoluble de la race n'a d'ailleurs pas la gravité qu'on lui attribue. Ce qui importe, c'est de savoir si, par la culture, les sentiments, les tendances, les Macédoniens se sentaient des Grecs et étaient reçus comme tels par les Hellènes.

Or, il semble bien qu'ils soient graduellement venus à l'Hellénisme, plutôt qu'il ne lui aient originairement appartenu. Sans doute, la langue que parlaient les Macédoniens, et qui nous est peu connue, est peut-être de la même famille que le grec (2). Il n'en est pas moins vrai que l'on a pu parler de l'hellénisation de la Macédoine; lorsque le pays s'est ouvert à la culture grecque, il a abandonné sa langue; les hautes classes au moins ont adopté le grec attique, qui devait être bientôt parlé par l'Hellénisme entier. Les Macédoniens semblent avoir fait si peu partie, à l'origine, de la communauté hellénique, qu'ils ne prenaient pas part aux grandsjeux de la Grèce, et, quand les rois de Macédoine y ont été admis, ce n'est pas

(1) J. BELOCH, dans **LVI**, *N. F.*, 43, p. 198; **CXVI**, t. III, p. 1 et suiv.; **CVIII**, t. III, p. 150 et suiv.

(2, **CXXVII**, p. 52-54, 272.

comme Macédoniens, mais à titre d'Héraclides. Isocrate, dans le *Philippe*, les loue de n'avoir pas imposé leur royauté à des Hellènes, à qui la royauté est toujours pesante, et d'être allés la fonder chez des étrangers. Il ne considérait donc pas les Macédoniens comme des Grecs. Aussi, quand, après la guerre sacrée, Philippe obtient une voix dans l'Amphyctionie delphique, elle est donnée au roi, non au peuple de Macédoine (1). On a soutenu que les Macédoniens étaient des Illyriens. D'autres préfèrent voir en eux un peuple apparenté aux Épirotes; d'autres, un mélange d'éléments grecs, albanais et thraco-illyriens (slaves ?) (2). Ce sont des controverses intéressantes, mais auxquelles il nous est inutile de prendre part. Il suffit à notre dessein de constater que les Hellènes et les Macédoniens se considéraient comme des nations différentes, et ce sentiment n'a pas laissé d'être la source de grandes difficultés pour l'union de la Grèce sous la domination macédonienne; quand cette union a été réalisée, elle ne l'a jamais été que par la politique et par la force.

Il semble qu'elle aurait pu et dû l'être par l'intérêt, et même par patriotisme hellénique. Non seulement la Ligue de Corinthe offrait la possibilité de faire enfin l'union, mais la guerre qu'Alexandre engageait contre le roi de Perse ne devait-elle pas se présenter aux Grecs comme une guerre nationale ? Délivrer les Hellènes d'Asie, comme au temps des guerres médiques, conquérir des territoires nouveaux à la colonisation hellénique, c'était bien un moyen de guérir les maux dont souffrait la Grèce entière. Si tout le monde l'eût aussi fortement senti qu'Isocrate, la répugnance à accepter l'hégémonie d'un roi n'eût été qu'un faible obstacle et la Macédoine eût été facilement admise dans le chœur des nations hellènes. L'imagination mythique était toujours riche en Grèce, et elle eût trouvé des ancêtres grecs à la nation macédonienne aussi

(1) **CXXV**, p. 154-162. — (2) *Ibid.*, p. 161-162 ; **CLXIX**, p. 178.

aisément qu'elle en avait trouvé à la famille de ses rois (1). Mais il y avait des difficultés plus graves : il y avait la rancune des vaincus de Chéronée, l'égoïsme politique de chaque cité; il y avait aussi le passé historique, qui liait les grands États à leurs traditions, et une répugnance invincible à accepter l'unité nationale, imposée par un souverain étranger. Les illustres cités, qui avaient autrefois dirigé la politique de la Grèce, subissaient, mais n'acceptaient pas, leur abaissement. Thèbes était détruite, Sparte isolée et abattue depuis *Mégalopolis*; mais Athènes, d'ailleurs prospère sous l'administration de Lycurgue, représentait encore une force considérable. Sa flotte était la première de la Grèce : si en 339 elle s'était jointe à celle du Grand Roi, elle aurait peut-être pu empêcher l'expédition d'Asie; donnant son appui à la Macédoine, elle eût contribué fortement au succès de l'entreprise d'Alexandre, sûr alors de la maîtrise des mers et de l'impossibilité de cette diversion que Memnon voulait chercher en Grèce. Mais Athènes ne sut prendre aucun des deux partis : c'eût été une sorte de scandale de la voir alliée avec le roi de Perse contre celui qui allait rendre la liberté aux cités de la côte asiatique; et, d'autre part, elle n'oubliait pas que la grandeur de la Macédoine s'était constituée à ses dépens. Les hommes d'État athéniens préféraient une attitude de quasi-neutralité qui, en fait, consacrait l'effacement politique de leur patrie (2). Elle s'accordait avec les conditions de la Ligue de Corinthe, parce qu'Alexandre n'avait exigé des alliés qu'un effort modéré; à Athènes, il n'avait demandé que quelques vaisseaux. L'Empire qu'il ambitionnait devait être construit surtout par les Macédoniens, et pour le roi de Macédoine.

Les chefs du parti antimacédonien, comme Démosthène, craignant, non sans raison il faut l'avouer, que l'hégémonie de la Macédoine et l'extension démesurée de sa puissance ne

(1) Voir, d'ailleurs, HELLANICOS, F. H. G. I, 46; HÉROD., I, 56.
(2) CXVI, p. 53.

devînt un danger pour le régime de la cité, qui leur paraissait essentiel à la liberté et à la culture helléniques, s'appuyaient, pour combattre cette puissance menaçante, sur le traité d'Antalcidas qui, en même temps que l'autonomie de chaque État, proclamait le morcellement de la Grèce et la prépondérance du Grand Roi (1). Ils acceptaient celle-ci, plus lointaine et moins dangereuse que celle du roi de Macédoine, dans l'espoir qu'elle permettrait à Athènes de refaire sa puissance et de reconquérir le premier rang.

Ainsi, la Grèce avait sa situation particulière. Elle n'était pas proprement incorporée à l'Empire. Elle lui était rattachée par un traité d'alliance qui consacrait l'hégémonie de l'un des alliés, sans attenter à l'autonomie des États. Elle était plutôt dirigée que soumise. Mais elle se résignait mal à ce rôle secondaire, comme à la menace toujours suspendue sur ses libertés. Et, s'il était à craindre, en effet, qu'Alexandre ne pût se contenter d'une autorité si chancelante et limitée, l'on pouvait prévoir aussi que les obstacles les plus sérieux à l'accomplissement de ses desseins lui viendraient toujours de la Grèce.

III

L'Orient.

La Macédoine et les Etats helléniques n'étaient que la plus petite partie de l'Empire d'Alexandre. Sa domination s'étendait sur les vastes et diverses contrées qui avaient autrefois appartenu aux grands Empires orientaux, dont le VI^e^ siècle vit la chute et que l'Empire perse avait alors fini par absorber. Là, son pouvoir ne pouvait être fondé sur les principes qui soutenaient son hégémonie en Grèce, ni sur les traditions et les sentiments qui, en Macédoine, consacraient sa royauté. De

(1) Sur Démosthène et les Perses, Cloché, **LXXV**, 1920, p. 103 et suiv. ; **X** 1923, p. 97 et suiv.

tout temps, les peuples de ces Empires avaient appris à obéir aux volontés d'un roi, dont la puissance n'avait d'autres limites que celles de ses forces. Il y avait bien toujours eu, dans cette Asie immense, traversée par des montagnes sauvages et des solitudes désertes, quelques peuplades plus farouches, réfugiées dans des cantons inaccessibles et qui, ayant gardé leur humeur indépendante, ne figuraient que nominalement sur la liste des nations sujettes. Mais c'étaient généralement des peuples peu avancés, quelquefois des nomades. Tous ceux qui avaient su constituer de véritables États leur avaient donné la forme monarchique et ne pouvaient concevoir l'ordre que comme l'obéissance à des maîtres absolus.

Ce qui relevait cette obéissance, c'est son caractère religieux. Le pouvoir de ces maîtres reposait sur un droit divin, soit qu'ils fussent proprement des dieux, comme en Égypte, soit qu'ils se donnassent pour le représentant du dieu national, comme à Babylone et en Assyrie, soit qu'ils fussent tenus, comme chez les Perses, pour des émanations de la puissance divine (*hvareno*). Sans doute, quand ces monarchies fondaient des Empires, le plus souvent les peuples conquis gardaient leur religion et leurs mœurs, qu'il eût été d'ailleurs bien difficile de leur arracher, et l'on se contentait de leur imposer le respect du culte royal, le tribut pour le trésor, et de leur réclamer des soldats pour l'armée. Mais la direction des affaires était tout entière entre les mains du Maître et de ses délégués.

Alexandre ne voulut rien changer à ces principes de gouvernement, et ce qu'il y avait de grandeur plus qu'humaine dans les royautés orientales était plus fait pour le séduire que pour le choquer. Il trouva naturel d'en accepter pour lui les caractères et les droits divins. Tel n'était certes pas le sentiment des Grecs, ni même de ces fidèles mais rudes Macédoniens, qui l'avaient aidé à conquérir le monde, et Alexandre est mort sans avoir pu leur imposer cette conception de la royauté. Elle entraînait en effet, nous le verrons, des consé-

quences graves, mais elle était elle-même une conséquence de l'extension de la conquête, et voilà pourquoi la nécessité de s'y attacher ne s'est manifestée clairement pour Alexandre que lorsque la conquête fut presque entièrement achevée.

Dès le début, sans doute, il adopte bien la division en satrapies et nomme des satrapes ; mais on ne voit pas encore clairement sur quel principe il va fonder son pouvoir. Parfois son seul titre paraît être le fait même de la conquête : il est tout simplement le roi de Macédoine à la tête de ses armées victorieuses. Parfois, au contraire, il revêt une de ces dignités locales de nature à légitimer sa domination sur le peuple qu'il vient de soumettre. Mais, dans l'un et l'autre cas, il semble bien que ce soit un sentiment hostile à la Perse qui l'inspire, et il se présente comme le libérateur des peuples opprimés. En Lydie, où il ne songe nullement à faire revivre la royauté oubliée de Crésus, il « rend aux Lydiens leurs lois » (1) que Cyrus leur avait enlevées. En Égypte, où il sacrifie en Pharaon dans les temples de Memphis et où il est proclamé fils d'Amon dans celui de l'Oasis, il est salué comme le libérateur de la nation et le vengeur des Dieux insultés par Cambyse. A Babylone, il relève le prestige des « Chaldéens » que les Perses avaient abaissés, et cette hostilité se prolonge même après que bien des signes laissent prévoir qu'elle allait cesser. A Persépolis, l'incendie du palais semble ordonné pour anéantir, par vengeance, le souvenir de la domination achéménide. Mais tout change après la mort de Darius. Alors Alexandre est assis sur le trône des Grands Rois. Comme si la victoire de ses armées avait fait du Macédonien le successeur légitime des Achéménides, il proclame qu'il punira les meurtriers, et l'affaire de la *proscynèse* montre bien qu'il ne se satisfait pas des réalités d'un pouvoir consacré uniquement

(1) ARR., *Anab.*, I, 17, 4.

par la force des armes : il veut l'assurer sur le prestige divin de la Royauté orientale.

Une telle attitude était imposée au maître de l'Asie, mais elle choquait ceux qui étaient le plus attachés aux traditions macédoniennes et grecques. On comprend donc que beaucoup d'entre eux aient désapprouvé les proportions de la conquête. Parménion aurait voulu qu'on s'arrêtât après Issus. Et il est bien vrai que, si le but d'Alexandre avait été celui que définissait Isocrate, d'assez vastes espaces étaient alors ouverts à la colonisation grecque. Alexandre aurait pu, étendant ainsi la Grèce en Asie, régner sur un ensemble de cités, centre de civilisation et d'Hellénisme, et qui auraient sacrifié une part de leur souveraineté à l'hégémonie du roi de Macédoine. Quant aux peuples barbares, ils auraient été, autant que possible, englobés dans les territoires des cités. Les autres auraient été directement soumis à l'autorité du Roi. Mais il eût fallu que l'élément barbare fût le moins important par le rang et qu'il ne fût pas trop prépondérant par le nombre ; sinon la Grèce et la Macédoine risquaient d'être écrasées sous le poids de l'Orient. Ainsi seulement on aurait pu créer une sorte d'Empire hellénique, où la cité serait restée le centre de toute culture vraiment humaine ; et c'est peut-être ce qu'Aristote avait dans l'esprit, quand il détournait Philippe de vouloir une royauté pareille à celle du Grand Roi. Jamais en Grèce, chez les philosophes, la spéculation politique ne s'est détachée de la conception hellénique de la cité (1).

Mais à Babylone ou à Ecbatane, Alexandre était très loin de ces pensées, et, s'il n'a pas renoncé à se considérer comme le représentant de l'Hellénisme, il ne peut ni ne veut songer à demander à l'Hellénisme seul de faire l'unité de l'Empire qu'il s'est conquis. Ni la Grèce, ni la Macédoine, ne pouvaient fournir assez de colons et de soldats. Et d'ailleurs les Grecs, tou-

(1) **CXXV**, p. 89 et suiv

jours en révolte contre l'idée même de l'Empire, ne se sont-ils pas montrés incapables de réaliser l'unité? Alexandre se prend au contraire de sympathie pour ses nouveaux sujets, surtout pour les Perses, dont la bravoure et la loyauté envers leur roi ont forcé son admiration. Dès son séjour à Babylone, il les fait participer au gouvernement du pays ; il leur donne une place de plus en plus grande. C'est que, dans sa pensée, il ne s'agit plus d'assurer la domination de la Macédoine et des Hellènes : il faut accorder entre elles les diverses races de l'Empire, au moins les plus dignes, qu'elles soient barbares ou grecques, et les placer sur le même rang. C'est cette politique d'accord et de fusion, dont les mariages de Suse sont le symbole, qu'il essaie d'appliquer dans les mesures qu'il eut le temps de prendre pour l'organisation de son Empire.

IV

Le pouvoir royal (1).

Entre la Macédoine, la Grèce, l'Asie, — les trois mondes qui forment l'Empire, — c'est le pouvoir royal qui maintiendra l'union. Mais les contrastes qui séparent ces trois parties si diverses se retrouvent dans la personne du Roi. Quoi de commun, en effet, entre l'hégémonie qu'il exerce en Grèce, la tradition nationale qui fonde son pouvoir en Macédoine, et le droit divin qui le consacre en Orient? Pour amener l'unité dans cet édifice complexe de l'Empire, il faut la créer d'abord dans la personne même de son chef et trouver un principe qui, accepté de tous, puisse pour tous justifier son pouvoir.

On songe naturellement d'abord à chercher ce principe dans la force même de la personnalité d'Alexandre. C'est par la grâce de son génie qu'il est le maître de tous, et cette conception se marquera fortement dans la numismatique de

(1) **CXXV**, p. 475 et suiv.

l'Empire au temps des premiers successeurs du Conquérant : tandis que sur les dariques on voit toujours figurer le même archer, symbole anonyme de la puissance royale, on frappe maintenant sur les monnaies l'effigie d'Alexandre. Ainsi son pouvoir est donné comme une sorte de tyrannie, justifiée avant tout par sa valeur personnelle, et il y aurait dans l'Empire d'Alexandre quelque chose qui rappelle les doctrines individualistes des Thrasymaque et des Calliclès.

On ne peut, en effet, nier que ce soit Alexandre lui-même qui ait été l'artisan de sa puissance : l'Empire reposait si bien sur le prestige de sa personne qu'à sa mort on le vit se dissoudre rapidement. Mais si la valeur, même exceptionnelle, d'une personne éphémère peut créer un droit de souveraineté, ce n'est qu'un droit éphémère lui-même, et sur lequel un Empire durable ne saurait être fondé. Qu'un homme nouveau, et qui n'est rien par sa naissance, puisse, par une pareille doctrine, tenter de légitimer sa tyrannie, c'est possible ! Mais Alexandre appartient à une lignée de rois. Il est habitué à concevoir la souveraineté comme un droit héréditaire, antérieur à l'individu, et qui doit aussi lui survivre. Ainsi seulement peut se créer une royauté véritable.

Alexandre n'aurait donc pas pu songer à fonder la sienne uniquement sur sa supériorité personnelle, s'il avait eu de cette supériorité une conception purement humaine et si la conscience de son génie ne s'était pas accompagnée de la croyance en sa divinité. Alexandre est allé jusqu'à tirer une religion de son orgueil, et l'on a vu qu'il n'avait pas attendu d'avoir pris contact avec l'absolutisme mystique de l'Orient pour se croire le descendant de Zeus. Il n'y avait là rien d'étranger aux idées grecques, telles qu'elles se manifestent dans le culte des héros. Comme un nouvel Héraclès, Alexandre pense avoir mérité le ciel par ses exploits. Quand, à Bactres, il veut imposer la proscynèse, ou prosternation devant la personne divine du souverain, aux hétères macédoniens et grecs

aussi bien qu'aux Perses, c'est l'argument tiré de son œuvre surhumaine que développe le sophiste chargé de faire accepter le secret désir du roi (1). Mais Alexandre n'aurait pas tant tenu à devenir un dieu, s'il n'avait pas été un roi oriental, et c'est sans doute pour la première fois en Égypte qu'il a entrevu toutes les conséquences politiques qui devaient être tirées, pour lui et ses descendants, de sa naissance surnaturelle. Et dès lors ce n'est pas seulement aux idées grecques qu'il va demander le principe de son pouvoir universel : il s'inspire, pour le fonder, des doctrines orientales du droit divin.

Ne doutons pas qu'Alexandre n'ait été sincère en adoptant en Égypte, à Babylone, en Perse, les théories diverses du droit divin des rois, et qu'en se faisant adorer dans sa cour par ses sujets perses, il n'ait véritablement senti en lui quelque chose d'un dieu. Sa propre foi lui rendait inconcevable la résistance des Macédoniens et des Grecs, et aussi le sentiment qu'il n'y aurait pas de véritable unité dans l'Empire, s'il n'était un dieu que pour une partie de ses sujets. Mais c'est seulement dans la dernière année de son règne (324) qu'il manifesta le désir d'avoir un culte chez les Grecs. Si, à ce point de vue, comme à tant d'autres, son œuvre demeure inachevée, il a montré la voie aux dynasties macédoniennes qui régnèrent après lui en Orient, et qui surent implanter profondément leur pouvoir, en se faisant adorer à la fois de leurs sujets grecs et de leurs sujets barbares.

Devenant ainsi un roi-dieu, à la mode orientale, il était naturel qu'Alexandre tentât d'introduire à sa cour l'étiquette en usage à la cour du Grand Roi. A vrai dire, il ne poussa jamais le principe jusque dans ses dernières conséquences. La *proscynèse* ne put être imposée aux Grecs ni aux Macédoniens. De même, si Alexandre adopta une partie du costume mède, la

(1) ARR., *Anab.*, IV, 10, 7-9; CURT., VIII, 5, 9-13; **CXXV**, p. 480 et suiv. ; **CXXXI**, p. 308 et suiv.

grande robe, ἐσθής, le turban, κίταρις, le manteau, χάνδυς, Plutarque affirme qu'il ne prit jamais la tiare, ni les larges pantalons, et, d'habitude, en somme, il garde plutôt le vêtement et les allures d'un roi guerrier de Macédoine (1). Sans doute, il emprunte aux Perses certaines dignités et certains titres. C'est ainsi que, comme le Grand Roi, il eut autour de lui des « parents », et ce titre se retrouvera dans les royaumes helléniques ; on le voit, après la mutinerie d'Opis, nommer ainsi tous ses Macédoniens et peut-être la coutume se maintint-elle d'attribuer le titre de bienfaiteur aux personnes qui avaient rendu d'importants services à l'Empire. Il est possible que certains des offices de cours, le chambellan, le grand panetier, le grand échanson, qui sont attestés chez les diadoques, aient déjà existé au temps d'Alexandre, et soient aussi perses ou mèdes d'origine. Mais d'autres institutions, comme celle des pages royaux, sont en revanche tout à fait macédoniennes.

Toutes les grandes affaires de l'Empire se décident autour d'Alexandre ; le Conseil des dix gardes du corps ne forme pas seulement un état-major, mais une sorte de ministère ; plus tard sans doute les deux ordres de fonctions, civiles et militaires, eussent été séparées, et l'on aurait vu se constituer, à côté des *somatophylaques*, de véritables départements ministériels. Mais, autour d'Alexandre, tout garde un aspect militaire ; plusieurs institutions destinées à devenir celles de l'Empire se préparent d'abord au sein de l'armée.

Déjà d'ailleurs on trouve de hauts fonctionnaires purement civils ; d'abord le premier secrétaire du roi (archigrammate), le célèbre Eumène de Cardia, un Grec dont le père s'était autrefois attaché à Philippe (2). C'est à lui que nous devons la rédaction de ce journal officiel, où étaient relatés tous les actes du roi, et qui fut plus tard publié sous le nom d'*Éphémérides*

(1) PLUT., *Alex.*, 45. — (2) **CLXVIII.**

royales. L'établissement quotidien de ces actes royaux était conforme à une coutume perse : mais il n'est pas impossible que la même coutume ait existé à la cour de Macédoine, au moins depuis le règne de Philippe. Elle a persisté dans les cours hellénistiques. Les fonctions d'Eumène ne devaient pas se borner à rédiger ce journal, et il avait le soin de toute la correspondance royale. A la cour de Ptolémée, en même temps que l'*hypomnématographe*, qui tient les actes, nous trouverons un *épistolographe*, dont Eumène est peut-être aussi le premier modèle (1).

A côté de la chancellerie royale, il y avait le Trésor, et l'on sait qu'Alexandre en avait confié la garde à un de ses amis, prince d'Élymiotide, et que ses infirmités avaient rendu impropre au service des armes. Harpale fut un véritable ministre des Finances, qu'Alexandre maintint dans ce poste, malgré une première infidélité aux temps d'Issus, jusqu'au jour où, en 325, il s'enfuit de Babylone vers la Grèce. C'est à Suse, puis à Ecbatane, puis à Babylone, que fut déposée la caisse centrale de l'Empire.

Enfin, dans les dernières années de son règne, Alexandre semble avoir emprunté à la Perse l'institution de la *Chiliarchie*. C'était à l'origine la fonction de l'officier qui commandait les mille gardes du corps du Grand Roi. Peut-être Alexandre en fit-il le commandant de la cavalerie des hétères, ou tout au moins de l'agéma, et certains historiens seraient portés à croire que cet officier tendait à devenir une sorte de premier ministre. En fait, la charge a été occupée, pendant les dernières années du règne, par Héphestion. Rien ne dit qu'elle n'ait pas eu un caractère exclusivement militaire; le chiliarque était après le roi le plus haut dignitaire de l'armée (2).

(1) KÆRST, **CVII**, s. v. Ephémérides; WILCKEN, **LX**, 1894, p. 110; **CCXVIII**, p. 9 et suiv.

(2) **CLXIII**, t. I. p. 322 **CXVI**, t. III, 2 p. 236, 248; **CLXI**, t. IV, p. 297 et suiv.; **CXXIII**, t. I, p. 164.

V

L'armée.

Depuis 334, celle-ci s'était transformée. La conquête exigeait des effectifs de plus en plus nombreux. Alexandre avait passé l'Hellespont avec environ 35 000 hommes ; malgré la nécessité d'occuper les pays conquis et les pertes sur les champs de bataille, il put mettre en ligne à Arbèles 30 000 fantassins et 6 000 cavaliers (1). Des renforts lui arrivaient continuellement de Macédoine, de Grèce, de Thrace. D'Arbèles à la campagne de l'Inde, il paraît avoir reçu plus de 41 000 fantassins et de 6 530 chevaux. On incorpora en outre des Orientaux et l'on estime l'importance de l'armée de l'Inde à 120 000 hommes. Enfin, les conditions de la guerre n'étaient plus tout à fait les mêmes : elles exigeaient des troupes plus mobiles pour des raids rapides et audacieux. Les changements tactiques introduits dans l'armée depuis Arbèles témoignent d'un effort constant pour adapter aux nécessités nouvelles de la politique et de la guerre une organisation militaire toujours en progrès.

A la fin du règne, Alexandre préparait des réformes plus profondes, conséquence des nouvelles conditions du recrutement.

Il fallait bien qu'il s'étendît de plus en plus aux peuples vaincus. Obligée, sous peine d'anéantissement, de maintenir ses forces toujours accrues, l'armée devait accueillir les Asiatiques, et elle les accueille largement. On voit, parmi les hétères, des Perses, des Bactres, des Sogdiens, des Arachosiens et ces cavaliers d'élite que l'on appelait *euakes* (vedettes ?) en Drangiane, en Arie, en Parthie et en Perse (2). Les grands seigneurs perses servent dans la garde. Après les mariages de Suse, on enrôle dans des corps spéciaux où ils étaient armés

(1) 40 000 fantassins, 70 000 cavaliers (Arr., *Anab.*, III, 12, 5). Mais cf. **CXVII**, t. III, 2, p. 333 et suiv.

(2) Arr., *Anab.*, VII, 6, 3; R. de Lagarde, *Gesammelte Abhandlungen*, Leipzig, 1866, p. 200.

et exercés à la macédonienne 30 000 jeunes Perses soigneusement choisis et qui, en même temps que le métier des armes, apprenaient le grec. Arrien les appelle *épigones*, mais ce nom convient aussi aux fils nés de ces unions que les soldats macédoniens ne purent manquer d'avoir avec des femmes asiatiques. Alexandre permit que ces concubines devinssent des femmes légitimes et les fils étaient incorporés dans des régiments d'enfants de troupe, en attendant d'entrer dans les corps réguliers de l'armée (1). Enfin, quand il mourut, le roi était en train d'organiser une nouvelle phalange, qui semblait à Droysen comparable à la légion manipulaire des Romains. Elle était divisée en décadarchies de douze Perses, archers oujavelotiers, encadrés de deux *décastères* armés comme les pezétères, et conduits par un *décadarque* et un *dimoirite*. On retrouve ainsi la file de seize hommes. Décastères, dimoirites et décadarques étaient macédoniens.

VI

L'ADMINISTRATION. LES SATRAPIES.

La même politique de fusion se manifeste dans les principes administratifs. Alexandre ne pouvait pas bouleverser les cadres de l'Empire perse et il maintint les satrapies (2). Au début, en Asie mineure par exemple, il se contente de remplacer le satrape perse par un satrape macédonien, choisi généralement parmi les hétères : Calas en Phrygie d'Hellespont (3), Asandros puis Ménandre en Lydie (4), Antigone en Grande-Phrygie (5), Balacros en Pisidie et Cilicie (6). Mais déjà, quand celui qui gouverne au nom du Grand Roi n'est pas un seigneur

(1) ARR., *Anab.*, VII, 6 ; DIOD., XVII, 108, 110 ; PLUT., *Alex.*, 47, et H. DROYSEN, **CVII**, s. v. Epigonoi ; **CLXXXII**, p. 833 et suiv. ; **CCXIV**, p. 53 et n.

(2) LEHMANN-HAUPT, **CVII**, s. v. — (3) ARR., *Anab.*, I, 17, 1.

(4) ARR., *Anab.*, I, 12, 8 ; 7, 17. — (5) ARR. *Anab.*, I, 29, 3.

(6) *Ib d.*, II, 12, 2 IOD., **XVII**, 22, 2.

perse, mais un dynaste local, soumis à la souveraineté lointaine de la Perse, Alexandre, qui se présente en libérateur des nations asservies, lui laisse naturellement le pouvoir. C'est ainsi qu'Ada restera jusqu'à sa mort sur le trône de Carie et qu'Alexandre, pour légitimer sa conquête, aura recours à une adoption, qui fait de lui l'héritier de la vieille princesse. Il est à croire d'ailleurs que l'indépendance de cette principauté protégée était étroitement surveillée par le satrape de Lydie, Asandros. Enfin, dans ces premières années de la campagne, Alexandre ne répugne pas à employer des Asiatiques ; Sabictas gouverne pour lui la Cappadoce (1) en deçà de l'Halys, la seule qu'il ait conquise. En Syrie (2), on retrouve des satrapes macédoniens. Les cités de Phénicie gardent leur autonomie et leurs rois ; l'Égypte est sous un régime spécial et n'a pas de satrape.

Mais à Babylone, Alexandre s'est tout à fait détaché de l'idée de régner uniquement pour les Macédoniens et par eux seuls. La Babylonie gardera son satrape perse (3), et nous trouverons des gouverneurs perses en Susiane (4), en Médie (5), en Perse (6), en Parthie et en Hyrcanie (7), en Tapourie (8), en Paratacène (9), en Arie (10), en Drangiane (11), dans les Paraponisades (12), en Bactriane (13) et jusqu'en Carmanie (14). Mais peut-être avait-on montré trop de confiance aux anciens « fidèles » de Darius. La révolte de Satibarzane, en Arie, fut sans doute une leçon, et, dorénavant, pour les provinces frontières, Alexandre aura plus souvent recours à ses hétères macédoniens. Dans l'Inde, le gouvernement de l'Inde occidentale (vallée du Cophen jusqu'à l'Indus), d'abord confié à Nicanor, fut ensuite donné au fils de Machatas, Philippe, et l'autorité de celui-ci s'étendit, sur la rive gauche de l'Indus, jusqu'à

(1) ARR., *Anab.*, II. 4-2. — (2) *Infra*, p. 713. — (3) ARR., *Anab.*, III, 16.
(4) *Ibid.* : DIOD., XVII, 65 ; CURT., V, 2, 8 et suiv. ; G. **XXII**, 1, 349, n. 2.
(5) *Ibid.*, III, 18, 11. — (6) ARR., *Anab.*, III, 20, 3.
(7) *Ibid.*, III, 28, 4. — (8) *Ibid.*, III, 22 et 23.
(9) *Ibid.*, III, 19, 2. — (10) *Ibid.*, III, 25, 8. — (11) *Ibid.*
(12) *Ibid.*, VI, 15, 3 ; CURT., IX, 9, 10. — (13) *Ibid.* — (14) CURT., IX, 10, 21.

l'Hydaspe à l'est et au sud jusqu'au confluent de l'Acésine ; l'Inde orientale, qui avait été un moment entre les mains de ce même Philippe, avant qu'il n'eût remplacé Nicanor, resta partagée entre les princes indiens protégés : Taxile et Porus sont les deux principaux. Il est d'ailleurs probable que Philippe avait sur ces principautés une haute suveillance. Quant à la vallée méridionale de l'Indus, du confluent de l'Acésine et de l'Indus à la mer, elle forma la satrapie d'Oxyartès et de Peithon. Là aussi on laissa pendant un temps des rajahs indépendants. Mais la révolte de Mousicanos met fin à ce régime. Après le départ d'Alexandre, des troubles éclatèrent dans l'Inde, et qui forcèrent même Néarque à presser le départ de la grande flotte : et ce n'étaient pas seulement les indigènes qui s'agitaient. Alexandre était en Carmanie, quand il apprit la mort de Philippe, assassiné dans une mutinerie de mercenaires. Il envoya l'ordre à Eudamos et à Taxile de gouverner provisoirement la satrapie (1).

Ce sont encore des Macédoniens que nous trouverons en Arachosie et en Gédrosie, qui, après avoir été gouvernées séparément l'une par Ménon, l'autre successivement par Apollophanès et par Thoas, furent réunies sous l'autorité de Siburtios (2) ; et des Macédoniens ou des Grecs remplacèrent les Perses rebelles ou prévaricateurs : à Satibarzane d'Arie et à Arsamès de Drangiane succède le seul Stasanor ; Aspartès de Carmanie (3) est remplacé par Siburtios (4), puis par Tlépolemos (5) ; et même quand le fidèle Artabaze fut forcé par son âge à la retraite, la Bactriane et la Sogdiane furent confiées à Amyntas, fils de Nicolaos (6).

Il ne faudrait pourtant pas croire que le Macédonien se soit contenté de substituer ses satrapes à ceux de Darius et que les

(1) **CXXIII**, p. 500-509.
(2) ARR., *Anab.*, III, 28 ; CURT., VII, 3, 5 (11) ; III, 22, 2, 3 ; VI, 27, 1.
(3) ARR., *Anab.*, III, 25, 7-8 ; 29, 5 ; VI, 27... — (4) *Ibid.*, V, 6, 1 ; VI, 27.
(5) ARR. *Ibid.*, VI, 27, 1 ; *Ind.*, 36, 8 ; *Success. d'Alex.*, 35.
(6) ARR., *Anab.*, III, 29, 1 ; IV, 17, 3.

populations asiatiques n'aient pas senti de différence entre la domination d'Alexandre et celle du Grand Roi. Dans l'Empire perse, l'autorité royale s'arrêtait aux limites de certains territoires occupés par des peuples en fait indépendants. Il suffisait aux Achéménides, pour être les maîtres de l'Asie, de tenir les plaines cultivées et les grandes voies qui les faisaient communiquer entre elles, et il a suffi à Alexandre d'occuper à son tour ces grands centres et ces routes pour renverser l'Empire de Darius (1). Mais les Macédoniens voulaient pousser leur domination plus loin que les Perses : habituée de longue date à lutter contre les populations illyriennes ou thraces de leurs frontières, l'armée macédonienne avait des corps particulièrement propres à ces campagnes hardies à travers des pays inaccessibles. Les expéditions contre les Pisidiens, les Ouxiens, les Scythes révèlent clairement que la conquête de l'Asie, telle qu'Alexandre la concevait, devait être une œuvre de longue haleine. Il n'a pas eu le temps de l'achever.

Obéi partout, Alexandre voulait l'être aussi plus docilement. Sous les Grands Rois, les satrapes se comportaient trop souvent comme des souverains indépendants. Maintenant, ils durent rendre compte au maître de toutes leurs actions. Qu'on se rappelle les exécutions ordonnées par Alexandre en Carmanie et plus tard à Babylone. Enfin, le pouvoir des satrapes sur leur province n'était ni sans limite ni sans contrôle. D'abord, l'autorité était partagée. A côté du satrape, gouverneur civil, il y avait un chef militaire, quelquefois plusieurs. Ce principe semble avoir été surtout appliqué à partir de l'occupation de Babylone et quand la satrapie était laissée à un seigneur perse. Il est manifeste en Babylonie, où le satrape est le Perse Mazæos, tandis que les stratèges Apollodore et Menès commandent les troupes de la province et qu'Agathon de Pydna a le gouvernement de la citadelle (2). On le retrouve en Susiane, où

(1) **CLXIII**, 1, p. 21-27.
(2) ARR., *Anab.*, III, 16; DIOD., XVII, 64, 5; CURT., V, 1, 43-44.

Aboulitès est satrape, l'hétère Mazaros phrourarque (1), dans le gouvernement de Parthie et d'Hyrcanie, où, avec Amminaspes comme gouverneur civil, on trouve Tlépolème, qui portait peut-être le titre d'*episcopos* ou inspecteur des troupes (2) ; dans les Paraponisades, que dirige le satrape perse Tyriaspès, d'abord, puis Oxyartès, mais dont la nouvelle capitale, Alexandrie, a pour gouverneur Nicanor (3) ; en Arie, où Anaxippos remplit les fonctions de stratège à côté du satrape Satibarzane (4) ; et il est possible que, si nous ne trouvons pas le principe appliqué régulièrement partout où la satrapie reste aux mains d'un Asiatique, il faille en accuser l'insuffisance de nos sources. Ce dédoublement de pouvoir apparaît aussi dans les provinces où les satrapes sont des Macédoniens. Par exemple en Lydie, Pausanias commande la forteresse de Sardes, au temps où Asandros est satrape (5). Philippe, fils de Machatas, gouverne Peucélaôtis, au temps où Nicanor est satrape de l'Inde occidentale (6), et, en Gédrosie, que gouvernèrent Apollophanès et Thoas avant Siburtios, on trouve l'armée commandée par Léonnatos (7). Alexandre n'adopte donc pas un système rigide, ou du moins l'application en varie avec les circonstances.

Au-dessous des satrapes, il y a parfois, dans certains districts ou dans certains châteaux, des chefs qui peuvent être indépendants. Nos autorités les appellent hyparques. Mais ce titre désigne aussi des gouverneurs de districts étendus, et qui comprennent plusieurs satrapies.

Enfin les pouvoirs financiers échappent en grande partie au satrape. A côté de lui, un fonctionnaire est chargé de l'assiette et de la perception des tributs et des contributions ; ainsi Nicias en Lydie, Asclépiodore à Babylone, Callicratès en Susiane, Tiridate en Perse (8). Au retour d'Égypte, au temps de la marche vers Arbèles, on voit paraître l'intention de créer

(1) ARR., *Anab.*, III, 16, 9. — (2) *Ibid.*, III, 22, 1 ; **CXXV**, 1, p. 422, n. 3.
(3) ARR., *Anab.*, IV, 22, 5 ; VI, 15, 3. — (4) *Ibid.*, III, 25, 7.
(5) *Ibid.*, I, 17, 7. — 6 *Ibid.*, IV, 28, 6. (7) *Ibid.*, VI, 22, 2-3.
(8) ARR., *Anab.*, I, 17, 7 ; III, 16, 4 ; CURT., V, 2, 17.

des districts financiers plus vastes ; Cœranos de Beroé est préposé à la perception des tributs de Phénicie, et Philoxénos à ceux de l'Asie cistaurienne (1).

Tout le territoire de l'Empire n'est pas soumis à ce régime administratif. L'Égypte paraît jouir d'une autonomie plus grande (2). Elle est gouvernée d'abord par deux indigènes, puis — à la suite de la retraite de l'un d'entre eux — par un seul. Arrien leur donne le titre de *nomarque*. Seules les provinces frontières du Delta, la Libye à l'ouest, et le territoire arabique au delà d'Hérôonpolis, sont données à des Grecs, la première à Apollônios, l'autre à Cléomène de Naucratis. Chaque nome garde son chef : Cléomène est chargé de la perception générale des tributs. Les forces militaires sont sous le commandement de deux stratèges, Peucestas et Balacros, la flotte, sous Polémon ; Pantaléon de Pydna commande la garnison de Memphis ; Polémon de Pella, celle de Péluse. Les mercenaires ont leur général, l'Étolien Lycidas ; leur secrétaire, Eugnostos, et leurs deux inspecteurs. Il est évident qu'un pareil régime ne pouvait être que provisoire. Cléomène, que son rôle financier mettait au premier rang, finira par s'attribuer ou par recevoir les pouvoirs de satrape.

En Phénicie, la plupart des cités restent autonomes, et ne sont pas soumises aux satrapes de Syrie ; elles gardent leurs lois et leurs rois. Tyr et Gaza sont asservies et deviennent des places d'armes macédoniennes (3).

VII

Les cités grecques.

Mais ce sont surtout les cités grecques qui forment comme un monde à part dans cet Empire, dont elles sont une pièce essen-

(1) Arr., *Anab.*, III, 6.
(2) Arr., *Anab.*, III, 5 ; V. Gröningen, C, 1925, p. 103-105.
(3) Arados, Arr., *Anab.*, II, 13, 7. Byblos, *Ibid.*, II, 15, 6. Sidon, Curt., XIV, 1, 15 ; Just., XI, 10, 8 ; Diod., XVII, 46, 8 ; CXXIII, 1, p. 78, n. 5.

tielle. Alexandre reste le représentant de l'Hellénisme. Séduit par l'Orient, à mesure qu'il le soumet, il voudra sans doute gouverner pour ses sujets barbares, autant que pour les Macédoniens et les Grecs, et il verra dans le mélange des races et des nations le seul moyen d'assurer l'unité de son Empire ; mais ce mélange ne sera pas un chaos. L'esprit grec doit apporter à l'ensemble l'ordre organisateur, et, loin de se perdre dans l'immensité de l'Asie, la civilisation grecque doit la marquer de son empreinte. Or le cadre nécessaire de cette civilisation, c'est la cité ; l'on ne peut concevoir un Grec qui ne soit citoyen ; et tout ce que la Grèce a créé n'aurait pu être produit ailleurs que dans ces villes indépendantes, où règne un peuple souverain. Si restreint qu'on le suppose, si lourd qu'on y conçoive le joug de l'État, chaque citoyen garde la conscience de sa dignité et de sa valeur, parce qu'il n'obéit qu'à la loi qui, pour une part, est l'effet de sa volonté propre. Cet individualisme est si bien la source du génie grec qu'on voit ce génie se former et se transformer dans les luttes que l'individu livre pour échapper à l'étreinte traditionnelle des cités ; mais des personnalités assez puissantes pour concevoir et engager un pareil combat ne pouvaient naître qu'à l'abri des institutions mêmes de la cité — particulièrement à l'abri des institutions démocratiques, si propres à inspirer ce vif sentiment de sa dignité à l'homme libre. Quel contraste avec les Barbares, même les plus civilisés, foules éparses et sans initiative, dociles à l'ordre d'un maître absolu ! La culture hellénique ne pourra vraiment les toucher que s'ils s'accoutument, eux aussi, à une vie politique, au sens grec du mot ; et le seul moyen de les y préparer sera de faire surgir un peu partout de nouvelles cités grecques, dont l'éclat, les mœurs et les lois les attireront pour les policer.

Ce rôle pouvait être d'abord celui de ces anciennes villes d'Ionie, d'Éolide, de Propontide. Alexandre ne cesse de les combler d'égards et de faveurs. Celles que l'on voyait déchues

de leur splendeur, au point de n'être plus que des bourgades, il les relève. A Ilion, il embellit le temple d'Athéna et promet de remettre la ville au rang des cités. On voit alors renaître l'antique confédération religieuse dont elle était autrefois le centre (1). Smyrne n'est plus qu'un groupe de villages, l'ancien site était presque désert. Les Némésis, qui apparaissent à Alexandre endormi après les fatigues d'une chasse sur le mont Pagos, lui ordonnent de restaurer la ville (2). Les Ioniens reprennent leurs réunions au Panionion de Mycales (3). Clazomènes, que la crainte des Perses avait réduite à une île, où les habitants s'étaient enfermés, retrouve la confiance et reconstruit ses quartiers continentaux (4).

A Erythrées, des travaux, qui, d'ailleurs, échouèrent, sont entrepris pour faire une île du promontoire Mimas (5). A Priène, Alexandre dédie un temple à Athéna (6). Aux Éphésiens, il propose de restaurer à ses frais le temple d'Artémis incendié en 356, pourvu qu'il lui fût permis d'inscrire son nom seul sur la dédicace. Éphèse refusa (7). Mais Milet rechercha et obtint son appui pour achever la restauration du sanctuaire des Branchides ; la source prophétique, tarie depuis la destruction du temple par les Perses, en 494, jaillit de nouveau (8), et les Milésiens montraient des oracles qui confirmaient la divinité du roi. Partout Alexandre manifestait les plus grands égards pour les traditions du passé hellénique. Il est certain que de son règne date une ère de prospérité pour toutes les villes d'Asie mineure.

Ces villes — celles d'Asie et celles de l'archipel — étaient considérées comme des alliées, et elles entrèrent dans la ligue de Corinthe. C'est un fait assuré pour les Cyclades, Thasos, Samo-

(1) STRAB., XIII, 1, 26 ; **CCXIX**, p. 44.
(2) **CCXXXIX**, p. 44 et suiv. ; PLIN. M., *H. N.*, V, 31, 7 ; PAUS., VII, 5, 2.
(3) **CCXLI**, p. 2. — (4) PAUS., VII, 3, 5.
(5) PAUS., II, 1-5 ; PLIN. M., *H. N.*, V, 116. — (6) **V**, 3.
(7) RADET. *Ephesiaca*, p. 18.
(8) **CCXLI**, p. 2 ; PSEUDO-CALLISTH., III, 33.

thrace, Ténédos, probablement Chios et Lesbos ; il est vraisemblable qu'il en fut de même pour les cités de la côte (1). Mais le problème difficile était de concilier l'autonomie de ces petits États avec la souveraineté du roi. Des deux parts, il y fallait des sacrifices. La conduite d'Alexandre ne fut pas la même à l'égard de toutes les cités. Toutes gardaient leurs lois, leurs assemblées, leurs magistrats. Comment d'ailleurs les leur enlever ? Sous la domination perse même, elles n'avaient cessé de jouir d'une constitution hellénique ; seulement les satrapes perses favorisaient l'oligarchie et surtout la tyrannie. Alexandre rétablit partout la démocratie ; il se montra toujours l'implacable ennemi des tyrans. Dans la lutte pour la possession des îles, ceux-ci sont tantôt renversés, tantôt rétablis, selon que les villes se donnent à Alexandre ou sont reprises par les Perses. Il se contente d'envoyer en exil, dans la lointaine Éléphantine, les chefs du parti antimacédonien à Chio ; mais, les tyrans, il les rend aux villes, libres de les traiter comme elles le voudront ; et nous pouvons deviner, par exemple pour Érésos, l'usage qu'elles firent de cette liberté (2).

Toutes ces démocraties, rétablies et protégées par leur libérateur macédonien, faisaient-elles figure d'États souverains et alliés? Plusieurs, comme Mitylène et Ténédos (3), semblent avoir eu un traité avec Alexandre. Mais ces alliances étaient-elles conclues sur un pied d'égalité ? En théorie, peut-être. En fait, certainement non ! On ne voit dans nos documents aucune cité traitée d'*alliée*, comme plus tard sous Antigone. Plusieurs sont dites autonomes et libres, ce qui prouve que d'autres ne l'étaient pas. Mais nous ne sommes pas en état de déterminer les divers degrés de cette indépendance, ni de cette sujétion.

Supporter et entretenir une garnison royale pourrait paraître, pour les cités, un des signes les plus certains de la

(1) WILCKEN, **LIII**, 1922, p. 97 et suiv. ; **CXXV**, 1, p. 344 et suiv.
(2) **IX**, 8. — (3) ARR., *Anab.*, II, 1, 4 ; 2.

servitude. En général, sauf en cas de nécessité stratégique (1), Alexandre semble s'être le plus possible abstenu d'imposer aux cités grecques la présence et l'entretien de ses soldats. Ce n'est que plus tard, quand les conflits commencent à éclater entre la royauté et la liberté des villes, que le pouvoir royal chercha l'appui de la force armée. A la fin du règne, le retour des bannis s'exécute à Chio sous l'œil d'une garnison (2) et il y avait un corps de troupe à Rhodes au moment de la mort d'Alexandre (3).

Le tribut — φόρος — est une autre marque de servitude. En principe, il ne saurait porter sur le sol libre, mais seulement sur celui dont, en dernière analyse, le roi est propriétaire, soit qu'il le possède lui-même, soit qu'il en concède à d'autres la possession. Un édit confirme aux « Priéniens qui sont à Nauloque » l'autonomie et la liberté, mais les habitants d'un terroir, que le Roi considère comme sien, payeront le φόρος (4). Sont exemptes de φόρος : Ilion, Erythrées, d'une manière générale les cités ioniennes et éoliennes (5). Si Éphèse continue à le payer, ce n'est pas au roi, mais à son Artémis (6). Aspendos, punie par Alexandre, acquittera, au moins provisoirement, cet humiliant φόρος (7). Mais les villes libres ne sont pas exemptes de charges financières : elles contribuent aux dépenses communes par une σύνταξις.

Cette syntaxis est la preuve que, même libres, elles font partie d'un Empire plus vaste, dont la destinée ne laisse pas de peser sur leur destinée propre. Il faut donc qu'elles se plient à la volonté directrice du souverain, et l'on peut se demander par quelle voie celle-ci parvenait jusqu'à elles. Les représentants du Roi sont les satrapes. Certaines villes grecques étaient soumises à leur autorité (8). On croirait volontiers que les

(1) ARR., *Anab.*, II, 1, 4 (Mitylène); IX 1 Priène).
(2) **X**, 33. — (3) DIOD., XVIII, 1.
(4) **IX**, 1. — (5) **X**, 37 ; STRAB., XIII, C. 193 — (6) ARR., *Anab.*, I, 7, 10.
(7) *Ibid.*, I, 26, 2 ; 27, 3; **CXXIII**, I, p. 162, n. 8 ; **CLXIII**, I, p. 105 et suiv.
(8) P. ex. Gambreion.

villes véritablement libres et autonomes étaient soustraites à ce pouvoir (1). Mais à toutes l'autorité royale s'imposait. Peut-être n'en avait-on pas réglé nettement les limites ; au début du règne au moins, il n'y avait guère d'occasion de conflit, et l'on sait que « le droit des peuples et celui des rois ne s'accordent jamais mieux que dans le silence ». Le Roi évitait d'intervenir dans la vie quotidienne des cités, leur laissait beaucoup de décisions graves. Les cités pouvaient s'informer de ses désirs par des ambassades, et par le même moyen il pouvait les leur manifester. Parfois, il leur envoyait des édits, qui devaient être acceptés comme des ordres, ou, tout au moins, transformés en décrets par les voies constitutionnelles. Et les villes ne pouvaient refuser. Le roi avait pour lui la force et il n'a jamais abandonné sa prétention à une haute surveillance de la législation et du gouvernement de chaque cité. Chio, pour réformer sa constitution, crée des nomographes, mais leurs décisions doivent être soumises à Alexandre (2).

Le pouvoir royal pouvait agir plus directement sur les cités qu'Alexandre fondait. Plus libre de les façonner à sa guise, il applique ici, franchement, sa politique de fusion et de mélange des races. On en trouva le programme tracé dans les instructions royales que Perdiccas lut aux Macédoniens après la mort du maître. Elles contenaient le plan de l'avenir. On voit qu'il projetait « des réunions de plusieurs cités en une seule, des transferts de personnes d'Asie en Europe et d'Europe en Asie, afin d'unir les deux grands continents par des mariages et des alliances dans la concorde, l'amitié et la parenté (3) ». La manière dont il peupla ses nouvelles cités répond exactement à ces principes. Alexandrie Eschaté en Sogdiane (Khojend) reçut pour habitants un corps de mercenaires grecs, des vétérans macédoniens libérés et tous les indigènes qui vou-

(1) **CXXIII**, 1, p. 163. — (2) **CLXX**, p. 112 ; **CCXLI**, p. 7 ; **X**, 33.
(3) Diod., XVIII, 4, 4.

lurent s'y établir. Alexandrie du Caucase et, nous dit Diodore, les villes qu'il créa dans le voisinage, à une journée de marche, reçurent 7000 barbares, 3000 Grecs pris parmi ceux qui suivaient l'armée et les mercenaires grecs qui désirèrent y demeurer (1). L'ensemble avait une couleur grecque incontestable, et les livres bouddhiques appellent cette Alexandrie « la cité des Ioniens » (2).

Malheureusement, nous ne connaissons pas la constitution de ces villes et nous ignorons si toutes les races y avaient les mêmes droits. D'après ce que l'on constate plus tard dans les villes de l'époque hellénistique, on le croira difficilement. L'autorité royale était représentée par un gouverneur — le modèle sans doute de l'ἐπὶ τῆς πόλεως, du στρατηγὸς τῆς πόλεως, que l'on trouvera plus tard à Alexandrie et ailleurs. Arrien appelle hyparque celui d'Alexandrie du Caucase ; quand il fut déposé, c'est Nicanor qui fut chargé de présider à l'administration de la ville. Plusieurs des fondations furent des colonies militaires, par exemple en Syrie, là où sera plus tard Pella-Apamée (3). En Babylonie, une ville est créée uniquement pour les soldats invalides.

Ainsi, sous l'impulsion de la conquête, l'Asie allait se couvrir de villes grecques. L'expansion hellénique ne s'était jamais faite autrement. Aux VIII^e^ et VII^e^ siècles, alors que les cités de Grèce et d'Asie répandaient au dehors leur ardente jeunesse, c'étaient d'autres cités qui s'élevaient sur tout le pourtour du monde méditerranéen. Mais ces villes étaient de petits États pleinement indépendants. Il n'en était pas de même dans l'Empire d'Alexandre. Devant le pouvoir royal, il ne pouvait être question de dresser l'indépendance d'une multitude de petites républiques. Quand Alexandre laissait les Grecs libres et autonomes, il entendait bien que, de cette liberté, ils ne feraient pas usage contre lui. Les villes devaient tendre à cesser d'être

(1) DIOD., XVII, 83, 7. — (2) CLXIII, 1, p. 2 9.
(3) P. e. aussi à Alexandria ad Harpasum, et à Alexandrie du Latmos. CCXXXXI, p. 46.

des États pour devenir des communes, maîtresses seulement de l'administration intérieure, et, à considérer la politique d'Alexandre envers les villes grecques, les plus anciennes comme celles qu'il venait de faire naître, on croit voir se préciser l'idée d'un Empire universel fondé sur l'autonomie municipale. On sait que c'est en ces termes que Théodore Mommsen a défini l'Empire romain. En Orient, l'œuvre d'Alexandre fut-elle une esquisse de cet Empire ? Incontestablement, elle lui prépare le terrain. Mais la définition de Mommsen correspond-elle exactement à la conception du conquérant macédonien ? Certainement non. Alexandre a fondé beaucoup de cités, et à ces cités il a incorporé des barbares, comme s'il avait voulu les élever à la vie *politique*. Mais son intention n'était pas d'agir ainsi pour tous les Barbares. Il était trop jaloux de son pouvoir pour sacrifier tout ce que les traditions asiatiques mettaient de puissance aux mains du souverain et il n'aurait sans doute pas abandonné tout ce domaine royal, sur lequel il exerçait directement son autorité, pour le découper en petites républiques. L'Hellénisme devait être une pièce de son Empire, une des plus importantes ; mais d'autres formes de vie publique, héritées de cet Orient qui l'avait séduit, étaient, dans sa pensée, destinées à contre-balancer ce que l'esprit grec avait de trop indocile au pouvoir d'un seul.

Tels sont les principes qui règlent l'organisation de l'Empire. S'ils ne se dégagent pas toujours avec toute la précision souhaitable, la cause en est à chercher peut-être dans l'indigence de nos sources, mais aussi et surtout dans l'inachèvement de l'œuvre à laquelle l'ouvrier n'a pu travailler qu'en courant. Les successeurs qui la reprendront, au milieu des rivalités et des luttes, ne l'achèveront pas davantage ; car, dans le morcellement de la conquête, ils laisseront perdre beaucoup de la pensée d'Alexandre. Mais, s'ils n'en retiennent qu'une partie, ils suivent toujours ses initiatives, et c'est au fondateur qu'il faut remonter pour comprendre les démarches de ses héritiers.

On le verra mieux, nous l'espérons, à mesure que nous avancerons dans cette étude. Mais, pour juger plus complètement des conditions et de l'étendue de la conquête, il nous faut jeter un coup d'œil d'ensemble sur cet immense domaine oriental, où Alexandre voulait asseoir son Empire et que l'Hellénisme devait transformer.

CHAPITRE V

LES SATRAPIES ET LES NOUVEAUX DOMAINES DE L'HELLÉNISME (1).

I

Les grandes régions de l'Empire.

Si l'on considère la partie orientale de l'Empire d'Alexandre, en tenant compte de ses destinées futures, on peut la diviser en trois grandes régions. La première comprend les pays qui ont leur façade sur la Méditerranée et qui semblent tournés vers la Grèce : l'Asie mineure, la Syrie, l'Égypte. L'Hellénisme était depuis longtemps en rapports permanents avec eux, surtout avec l'Asie mineure, unie à la Grèce propre par une multitude d'îles, et dont les rivages avaient été conquis par la civilisation grecque dès le IX^e^ siècle.

La seconde région embrasserait l'Iran, la vallée du Tigre et de l'Euphrate, tous les pays de l'Asie centrale. Du jour où Alexandre atteignait Thapsaque, il n'entrait pas dans un monde inconnu ; mais c'était pourtant un monde nouveau. Ces plaines, qui s'allongent parallèlement aux montagnes limitant au sud-ouest le plateau médo-perse, ne sont plus orientées vers les mers grecques. Elles formeront cependant, avec ce plateau, le cœur de l'Empire. C'est un fait de grande conséquence et qui déterminait la pensée du roi, quand, à la fin de son règne, il faisait de Babylone la capitale de ses États. Si la suite des temps avait consacré ce rang de la Babylonie, l'avenir de l'Hellénisme en Asie eût été compromis par la

(1) Pour la description géographique : **CXXVI**.

puissante action des civilisations orientales. Mais d'assez bonne heure ce groupe de provinces se détachera du monde hellénique pour former l'essentiel du royaume parthe. Et c'est pourquoi nous unissons ici, en un ensemble, ces régions géographiquement si diverses. La grande plaine fluviale aussi bien que le plateau montagneux s'appuient au nord-ouest au grand massif arménien, lui-même adossé au Caucase, qui paraissait aux Anciens la limite du monde ; au nord-est, le plateau se rattache à la région de l'Albourz et des rives méridionales de la Caspienne, dont les limites étaient inconnues. Nous pouvons donc compter aussi l'Arménie et l'Hyrcanie parmi les provinces centrales de l'Empire. Dans ces provinces, l'Hellénisme a pénétré assez profondément.

Évidemment, dans les satrapies les plus orientales, l'influence grecque a été plus faible et moins persistante. Elle a duré néanmoins, et le royaume de Bactriane, indépendant depuis le IIIe siècle, a été un État grec, une citadelle de l'Hellénisme aux confins de la Barbarie et de l'Extrême Orient. Mais ces régions seront entraînées dans le mouvement des peuples asiatiques plutôt qu'attirées vers les peuples méditerranéens. Leurs maîtres regardent vers l'Inde, sur une partie de laquelle ils régnèrent parfois, et du côté des nomades septentrionaux, Scythes ou Saces de notre tradition classique, puis les Youé-Tchi des chroniques asiatiques, et dont l'invasion conquérante, qui aboutit à la formation, aux environs de l'ère chrétienne, d'une puissance indo-scythe, dans les Paraponisades, la Gédrosie, la vallée de l'Indus et le Bélouchistan, serait la conséquence d'un premier ébranlement dont il faudrait chercher la cause dans l'histoire de la Chine.

Ces grandes régions de l'Empire d'Alexandre ne communiquent pas toujours entre elles très largement. De la côte occidentale de l'Asie mineure, pour atteindre la Mésopotamie, on avait la route royale. Les plaines de la Syrie septentrionale sont adossées vers l'est à un plateau, bordé au nord par

les contreforts du Taurus, au sud par le désert arabique, divisé du nord au sud par le Chaloub, fleuve qui va se perdre dans le désert, et, sans doute, ce plateau est plus froid et plus aride que la plaine ; il est cependant plein de vie, car il est traversé par les chemins qui, de la vallée de l'Oronte, le grand fleuve syrien, dont les rives verront plus tard Antioche, aboutissent à l'Euphrate. Mais la Cœlé-Syrie et la Palestine sont séparées de la Babylonie par des solitudes désertiques difficiles d'accès, impraticables parfois.

Quant au plateau médo-persan et aux provinces centrales de l'Empire, ils ne sont reliés aux provinces orientales que par la région des montagnes hyrcaniennes et les steppes qui s'étendent à leur pied. Du sud de cette mince bande habitée aux rives de l'océan Indien, ce sont les terribles kévirs, « *les sables* », qui séparent la Perse et la Carmanie de l'Arie, de l'Arachosie, de la Drangiane. Terres désolées, torrides et presque inaccessibles, couvertes parfois sur d'immenses étendues d'une croûte ou d'une boue salines, qui leur donnent l'aspect de grands marais desséchés, elles se poursuivent au sud-est, dans la région de l'océan Indien, jusqu'aux montagnes qui limitent la vallée de l'Indus, par les affreuses solitudes de la Gédrosie, le Bélouchistan moderne. Ces déserts qui enserrent ainsi les terres vivantes, d'ailleurs elles-mêmes souvent coupées de déserts plus petits, apportent la Barbarie, la vie nomade, l'inconnu jusqu'au cœur de l'Empire, et ce n'est pas pour faciliter la tâche des gouvernements et de la civilisation.

II

Provinces méditerranéennes.

La conquête de l'Asie commence par celle de l'Asie mineure. C'est un vaste plateau, plus élevé à l'est qu'à l'ouest et bordé sur tout son pourtour, et non loin de la mer, par de hautes

montagnes. Le plateau lui-même est une immense steppe, partagée en deux versants par une arête peu apparente qui se dirige de l'est à l'ouest. De la mer, on n'accède guère à l'intérieur que par les vallées souvent difficiles des fleuves, et les fleuves ne sont presque jamais navigables. La région côtière restera donc toujours la plus animée, puisque seule elle entre en communication aisée avec le monde méditerranéen. Ces rivages ne sont souvent qu'une bande étroite au bord de la mer et constituée par les alluvions fluviales. Ceux du nord, sur le Pont-Euxin, où les Grecs ont pourtant fondé des colonies, ne peuvent pas passer pour hospitaliers ; ceux du sud sont souvent abrupts, comme en Lycie, où les montagnes, plongeant presque à pic dans les flots, offrent un des plus beaux panoramas du monde. De ce côté, il n'y a même qu'une seule région assez vaste de plaine alluviale, à l'embouchure du Saros et du Pyrame. C'est à l'ouest que l'Asie mineure est le plus ouverte. Là, les montagnes qui bordent le plateau sont plus éloignées de la mer. Elles projettent vers le rivage des contreforts qui séparent les vallées des fleuves, vallées qui s'étalent assez largement ; c'est dans ces cantons que les Grecs ont fondé leurs colonies les plus anciennes et les plus illustres et que se trouvent les ports les plus importants, bien que leur prospérité fût déjà menacée par les atterrissements dus au travail des fleuves.

Alexandre devait donc regarder tout d'abord vers cette côte ouest. Après le Granique, il laisse la côte nord et les populations indépendantes qui l'habitent : Bithyniens, Paphlagoniens, etc. Les antiques États grecs, alors encore puissants, fondés au milieu de ces tribus barbares, Héraclée du Pont, sous une dynastie de tyrans, Sinope, et tant d'autres, ne subissaient d'ailleurs pas la domination perse. Alexandre contourne l'Empire ennemi par la côte de l'ouest et du sud.

Certainement, il ne songeait pas à laisser l'intérieur du pays en dehors de son Empire ; il charge Parménion de soumettre

la Phrygie et lui-même s'ouvre un chemin à travers les montagnes Pisidiennes pour aller hiverner à Gordion, une des stations de la route royale ; l'été suivant, il revient sur le bord de la mer. Mais, à sa mort, l'Asie mineure est bien loin d'être tout entière conquise et, même dans les satrapies qu'il annexe, il laisse à ses satrapes le soin d'achever la soumission. Les satrapies sont au nombre de sept : Phrygie d'Hellespont (Calas), Lydie (Asandros, puis, en 331, Ménandros), Carie (principauté de la vieille Ada, puis satrapie d'Asandros), Lycie (Néarque), Grande Phrygie (Antigone), Cappadoce (Sabictas), Cilicie (Balacros, puis Socratès) (1). Au nord, la Bithynie, la Paphlagonie, ce qui sera plus tard le Pont, restent en dehors de la conquête. Sans doute, quelques-uns des grands seigneurs iraniens, comme il y en avait tant en Asie mineure, et qui détenaient de grands domaines, durent être dépossédés par les Macédoniens ; nous connaissons le cas de Mithridate, prince de Cios (2). Sans doute aussi, Alexandre reçut à Ancyre la soumission apparente des Paphlagoniens (3). Mais Calas, le satrape de Phrygie d'Hellespont, fut obligé de les combattre. Quant aux Bithyniens, ces Thraces d'Asie (4), toujours si hostiles aux Grecs, conduits par Bas, leur dynaste, le petit fils de ce Dœdalsos, qui, dans la seconde moitié du v^e^ siècle, avait fait l'unité de la nation, ils surent infliger au même Calas une sanglante défaite (5).

En Cappadoce, le pouvoir d'Alexandre n'a pas dépassé l'Halys, et encore devait-il être bien chancelant. Ariarathe était toujours maître des montagnes et il avait sa capitale dans la vallée de l'Iris, à Grazioura (6). Antigone fut obligé de combattre les Lycaoniens qui, descendus de leurs montagnes, occupaient la plaine entre la Cappadoce et la Phrygie

(1) LEHMANN-HAUPT, **CVII**, s. v. Satrap., p. 139 et suiv.
(2) MARQUARDT, **LX**, 1895, p. 490; **CLXIII**, 1, p. 90, 96.
(3) ARR., *Anab.*, II, 14, 1 ; CURT., III, 1, 23. — (4) XÉN., *Anab.* VI, 1, 1.
(5) MEMNON, F. H. G., III, 536 et suiv. ; STRAB., XII C. 563.
(6) ARR., *Anab.*, II, 4, 2 ; **CXXII**, I, p. 246, n. 1.

Les Cataoniens restent indépendants. Les Mysiens, rattachés à la satrapie Lydienne, étaient indociles. Au sud pourtant, Alexandre avait montré ses armes dans la Milyade et il était passé par la Pisidie (1). Plus tard, Balacros, satrape de Cilicie, périt en essayant de détruire les forts des Pisidiens de Laranda et d'Isaura (2). Ces expéditions montraient néanmoins qu'Alexandre n'eût pas été un maître aussi facile que les derniers Grands Rois.

Alexandre a traversé la Syrie deux fois. Mais il ne semble pas s'être écarté beaucoup de la côte. La chute de Tyr et la soumission des autres villes phéniciennes entraînaient l'affaissement d'une civilisation qui aurait pu opposer quelque résistance à la diffusion de l'Hellénisme. Le reste du pays paraît avoir facilement accepté la conquête.

La Syrie, outre la côte phénicienne, comprenait trois régions. Ce sont, en commençant par le sud, la Palestine, la Cœlé-Syrie et la Syrie « entre les deux fleuves ». On reconnaît bien là les divisions naturelles du pays. Il forme, en bordure de la mer, l'extrémité ouest de l'immense plateau, généralement désertique, qui s'étend de l'Euphrate à la Méditerranée, et qui se rattache à celui de l'Arabie. Ses pentes sur la mer sont tout à fait abruptes. De ce côté, une muraille de montagnes arrête la marche des sables, et, préservant la fertilité du sol, fait de la contrée une terre vivante. Du Taurus au golfe d'Akaba, sur la mer Rouge, la chaîne est double, et le fond de la vallée est tantôt très élevé au-dessus du niveau de la mer, tantôt très au-dessous. Le point culminant se trouve aux environs de Baalbek. De là, la vallée de l'Oronte vers le nord s'abaisse jusqu'à la mer, sur laquelle elle s'ouvre par une vaste plaine, la vallée du Jourdain, vers le sud, descend beaucoup plus bas, jusqu'à la dépression de la mer Morte. La basse plaine de l'Oronte est dominée à l'orient par un vaste

(1) ARR., *Anab.*, I, 24. — (2) DIOD., XVIII. 22, 1.

plateau, qui joint la Syrie aux régions de l'Euphrate; aride, et plus froid, il n'est pourtant pas entièrement désertique, car il est arrosé par les eaux qui descendent du Taurus, par le Chaloub, notamment, le fleuve de Béroa (Halep) et de Chalcis. Il est très animé parce qu'il est traversé par les routes qui mènent de l'Oronte à l'Euphrate. La principale partait d'Antioche, et, passant par Chalcis, aboutissait à Barbilissa. Il y avait un autre passage du fleuve à Zeugma.

Il serait assez tentant de penser qu'aux divisions naturelles aient répondu trois divisions administratives. L'ensemble du pays, ou Transeuphratène, formait une satrapie, au temps des Perses, mais qui se partageait en plusieurs sous-gouvernements. Les renseignements transmis par les auteurs sur l'administration de la Syrie au temps d'Alexandre sont assez confus et peut-être par endroit corrompus (1). Ces trois districts, unis aux villes phéniciennes, et peut-être à la Cilicie que les anciens ont toujours rattachée à la Syrie plutôt qu'à l'Asie mineure auraient formé une seule et vaste province. On la voit confiée à Ménès, « hyparque de Syrie, Cilicie et Phénicie », et plus tard peut-être à Asclépiodoros, « hyparque de la mer » (2).

La colonisation grecque en Syrie, qui devait surtout se développer chez les Séleucides, a commencé sous Alexandre. A Pella-Apamée, fondée « par les premiers Macédoniens », on faisait remonter l'autel de Zeus Bottiæos au conquérant (3). Mais il y avait en Syrie des éléments à peu près irréductibles. C'étaient surtout les Juifs. Il en faut distinguer les Samaritains dont un gouverneur, Sannaballet, était passé à Alexandre, qui lui aurait permis de construire un temple sur le Garizim. Jérusalem restait fidèle à Darius. Après la prise de Gaza,

(1) ARR., *Anab.*, II, 13; III, 6, 8; 8, 6; IV, 7, 2; 13, 4; fautes soupçonnées dans les noms transmis des satrapes : **CXVII**. t. III, p. 338.

(2) ARR., *Anab.*, III, 16, 9; 19, 6; IV, 72; CURT., IV, 8, 9.

(3) STRAB., XII, C. 752; **CLXIII**, 1, p. 214 et suiv.

Alexandre aurait visité Jérusalem et se serait montré favorable aux Juifs (1). Ceux-ci, qui s'insinuaient partout, commençaient à être une force internationale, sur laquelle Alexandre, qui voulait mêler les nations, devait naturellement songer à s'appuyer. Il y avait des juiveries en Égypte, où il allait se diriger (2).

L'Égypte occupe une position exceptionnelle. Elle ne devint que plus tard une satrapie : elle est soumise à un régime spécial. Il n'en faut pas conclure qu'elle fut destinée à avoir une petite importance. En étendant sa domination sur ces rivages, Alexandre achevait d'encercler la Méditerranée orientale. Port militaire autant que port de commerce, Alexandrie pouvait servir de base pour de nouvelles conquêtes vers l'Occident. Elle était bien placée pour être une capitale du monde (3). D'ailleurs, en Égypte, l'Hellénisme déjà acclimaté n'aura qu'à regrouper ses forces — accrues par un abondant afflux d'immigrants — pour triompher dans tout le pays.

III

Les provinces centrales.

D'Égypte et de Syrie, Alexandre s'était dirigé vers la vallée du Tigre et de l'Euphrate. Une partie de la Mésopotamie au nord de Chaboras, c'est-à-dire le pays araméen, où s'élevaient Carrhæ, Oshroé, Nisibe, et qui, sous les Perses, semble avoir été rattaché à la Transeuphratène, dépendait peut-être du gouvernement de Syrie ; mais l'Assyrie (ou Mésopotamie) et la Babylonie, qui sous Darius formaient ensemble le IX^{e} nome, constituèrent avec Alexandre deux satrapies (4). C'était le cœur même de l'Empire, et peut-être sa province la plus

(1) Josèphe, *Ant.*, XI, 340-345 (Naber).
(2) **CLXIV**, p. 85-86. — (3) Van Groningen, **CCXXV**, p. 208.
(4) Lehmann-Haupt, **CVII**, s. v. Satrap.

riche, celle qui, sous les Perses, payait le plus fort tribut (1 000 talents d'argent et 500 eunuques) (1). Pendant les sept mois d'hiver, la cour séjournait à Babylone (2). Sa position assurait sa prospérité et sa suprématie. Communiquant aisément avec la Méditerranée par les voies de l'Euphrate à l'Oronte, elle était unie à l'Asie centrale par une route qui, traversant les monts Zagros et les rochers de Bagistana, conduisait vers Ecbatane, la Bactriane et la frontière de l'Inde (3). Par là, au temps de sa grandeur, sa civilisation avait pu rayonner sur l'Orient et sur l'Occident et elle restait un des plus grands centres commerciaux et intellectuels du monde. La mer qui baignait ses côtes marécageuses, une des plus chaudes et des plus riches de la terre, puisqu'on y pêchait les perles précieuses, la mettait en communication avec l'Arabie et même avec l'Inde. Le sol enfin de la Babylonie était un des plus fertiles en céréales. On le comparait à celui de l'Égypte (4).

La population ne s'était pas aisément pliée au joug des Perses. Cyrus pourtant ne détruisit pas le royaume de Babylone. La conquête l'avait mis seulement à la place des anciens rois ; il s'était soumis à la cérémonie annuelle du 1er Nisan (avril), qui consistait à prendre, dans son temple, la main de la statue de Bel-Mardouk, pour recevoir l'investiture du dieu. Ainsi firent ses successeurs jusqu'à Xercès. Pourtant, au temps du mage Smerdis, Babylone s'était révoltée et elle s'était soulevée encore quand l'usurpateur fut tué par Darius et ses six compagnons.

C'est Xercès qui le premier rompit avec la fiction d'un royaume babylonien indépendant (5). Il cessa de demander l'investiture au dieu national, et, en Babylonie, son titre de roi de Babylone ne figure plus dans le protocole qu'à côté de

(1) HÉROD., III, 92 ; CAVAIGNAC, **XCV**, n. s., I, p. 195.
(2) XÉN., *Cyr.*, VIII, 6, 22. — (3) **CXIV**, 3, p. 66 (2e éd.).
(4) HÉROD., I, 193 STRAB., XVI, C. 736-747. — (5) **CXIV**, 3, p. 129 et suiv

celui du roi des Mèdes et des Perses, quand ce n'est pas ce dernier qui paraît seul. Une nouvelle révolte, celle de Shmash-Irba, fut étouffée dans le sang, et la décadence se précipita. Même le grand sanctuaire de Bel tombe lentement en ruines. La statue d'or du Dieu, que l'on vénérait dans la chapelle basse, fut enlevée par Xercès (1) et l'on interdit aux Babyloniens l'usage des armes (2). Alexandre fut accueilli comme un libérateur, et, dès son premier séjour, il entreprit une œuvre de restauration. Il donna l'ordre de rebâtir le temple pillé par Xercès, mais c'était un travail de longue haleine que de refaire cet immense amoncellement de terrasses (3). Aussi à la fin de son règne n'était-il pas achevé, peut-être d'ailleurs à cause de la mauvaise volonté des prêtres. Dans la région, il fit exécuter de grands travaux sur le Pallacopas et sur les autres canaux (4). Les cataractes artificielles qui encombraient le cours du Tigre, au nord de Babylone, et destinées, nous disent les auteurs grecs, à retarder la marche des envahisseurs, furent supprimées (5). Elles durent apparaître comme une défense inutile et comme un obstacle aux échanges. Or, il fallait que Babylone reprît son ancien éclat. Le voyage de Néarque, renouvelant celui de Scylax (6), ceux d'Archias, d'Androsthène et d'Hiéron ouvraient au commerce babylonien les grands chemins maritimes.

Ainsi, en Babylonie, Alexandre suivait une politique bien différente de celle des Perses, mais différente aussi de ce que sera celle des Séleucides. Il veut ranimer la vieille capitale orientale; ceux-ci la négligeront volontairement et l'épuiseront de toute sa sève en fondant les cités grecques rivales de Séleucie et de Ctésiphon. On saisit le contraste entre la pensée d'Alexandre, respectant les traditions des grands Empires

(1) HÉROD., I, 183. — (2) PLUT., *Apopht. reg. Xerc.*, 2.
(3) ARR., *Anab.*, III, 16; STRAB., XVI, C. 738.
(4) ARR., *Anab.*, VII, 21 STRAB., XVI, C. p. 741.
(5) ARR., *Anab.*, VII, 7, 6; STRAB., XVI, C. 740. — (6) HÉROD., IV, 44.

qu'il absorbait dans le sien, et celle de ses successeurs, plus étroitement attachés aux intérêts de l'Hellénisme. Non pas qu'Alexandre eût renoncé à implanter la culture grecque sur les rives de l'Euphrate — et l'on connaît une Alexandrie sur l'Eulæos, ainsi qu'une colonie pour les invalides et les vétérans — mais il se refusait à penser que les grandes villes de l'Orient, où cette fusion des races, qu'il rêvait, pouvait trouver un terrain favorable, eussent fini de jouer leur rôle (1).

Entre le désert du Khorassan et la plaine fertile du Tigre et de l'Euphrate, les satrapies de Médie et de Susiane occupent la partie occidentale du plateau d'Iran, l'Ariana des anciens. C'est une région montagneuse, appuyée au nord aux massifs du Caucase arménien. La limite en est constituée de ce côté par la vallée de l'Araxe. Au sud de ce fleuve s'étend le plateau tourmenté qui porte le lac salé d'Ourmieh et les massifs du Kara-Dagh, du Takt-i-Balkis, du Sohend et du Savalan. Il se termine au nord d'Ecbatane (Hamadan) par une chaîne qui rejoint l'Albrouz au nord de la Caspienne. Agité par de fréquents séismes, dont la ville de Tébriz a eu de nos jours tant à souffrir, il est traversé par l'Amardus (Kizil-Ouzen), qui se jette dans la Caspienne.

Ce n'est là qu'une partie de la Médie qui recouvre encore à peu près l'Irak Adjemi actuel. Elle touche donc à l'est à la région désolée des Kévirs, où vont se perdre une partie de ses eaux. Au sud-ouest, elle est bordée par la Susiane. L'une et l'autre, ces deux provinces sont traversées par des chaînes de montagnes orientées du nord-ouest au sud-est, et qui séparent des plaines où les étendues stériles alternent avec de riches oasis; la Perse (Farsistan) continue cette région en étageant ses montagnes au bord du golfe Persique jusqu'à 1500 ou 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer, pour

(1) **CLXIII**, 1, p. 238-257.

s'adosser à la Carmanie, pays de vallées boisées et fertiles, tout pareil, dit-on, à la Bactriane, mais que borde le désert.

Ces régions furent le noyau de la puissance achéménide. La Perse reste naturellement la forteresse du sentiment national. Sous les Grands Rois, ce n'était pas une satrapie et elle ne payait pas le tribut. Il est probable que, sous Alexandre, elle y fut soumise, comme les autres provinces. On laissa d'abord aux Perses un satrape national; mais, plus tard, Peucestas les gouverna. Ce Macédonien de Mieza fut un de ceux qui entrèrent le plus docilement dans la pensée d'Alexandre (1). Il apprit la langue de ses peuples et adopta leur costume national.

Alexandre n'a pas beaucoup cherché à helléniser la région. Plus tard, on ne trouvera guère de villes grecques qu'aux frontières. On y rencontrera aussi des colons grecs (κάτοικοι) fréquemment révoltés. Sans doute en fut-il de même de la Susiane, donnée à Aboulitès, et à laquelle on rattacha les Ouxiens. Mais la Médie fut traitée, semble-t-il, assez différemment. C'était une province peuplée d'une race guerrière, une grande ressource pour le recrutement. En même temps que des soldats, elle produisait d'admirables chevaux, au point de fournir les remontes de toute l'Asie. Comme elle touchait aux régions barbares de la Caspienne et du Caucase, on projeta de la semer de villes grecques (2). Ce plan d'Alexandre fut exécuté par les Séleucides. Parmi les fondations du conquérant, on connaît Héracléa (plus tard Achaïs) (3), près de Rhagæ. Rhagæ elle-même finira par s'helléniser (4). Ecbatane n'a sans doute pas suivi ce mouvement. Dans cette ville sans rempart, on admirait l'acropole construite de main d'homme, et à ses pieds le palais royal, séjour d'été des Grands Rois,

(1) ARR., *Anab.*, VI, 30, 2. — (2) POL., X, 27, 3 ; **CLXIII**, 1, p. 264.
(3) PLIN. M., *H. N.*, VI, 48 ; SOLIN, 48 ; AMM. MARCELL., XXIII, 6, 39 ; **CLXIII**, 1, p. 265.
(4) STRAB., XI, C. 524 ; **CLXIII**, 1, *ibid.*

ses parois de cèdre et de cyprès, ses colonnes revêtues, avant le pillage, de métaux précieux, ses toits d'argent. Le temple d'Ainée était si riche que ses ornements d'or ou d'argent produisirent, au temps d'Antiochus III, 4000 talents de monnaie (1).

Par le plateau montagneux, qui s'étend du nord d'Ecbatane au sud de l'Araxe, la Médie touchait à l'Arménie, habitée alors par des populations iraniennes, au moins jusqu'à l'Euphrate, mais qui, à l'ouest de l'Euphrate, dans cette région qui sera plus tard la Petite Arménie, étaient mêlées d'Araméens et d'Assyriens; Alexandre n'y alla jamais. Il la laissa gouverner par le Perse Mithrinès (2).

En Carmanie, au contraire, où il s'arrêta au retour de l'Inde et après la dramatique traversée du désert de Gédrosie, s'élève une Alexandrie (Goulashgird) (3), et c'est peut-être à une pensée d'Alexandre que le port d'Harmozia (Hormuz) doit sa naissance. Il était bien placé sur la route de l'Inde et de l'Arabie. La satrapie, un moment entre les mains du satrape Aspastès, qui s'était soumis en 330, fut donnée plus tard à Siburtios, qui ne la garda que peu de temps et fut remplacé par Tlépolemos, fils de Pythophanès, qui la gouvernait en 323 (4).

Le centre de l'Empire ne communique aisément avec l'Extrême-Orient que par les régions du sud de la Caspienne. Ce sont, l'une au nord, l'autre au sud de l'Albrouz, les satrapies d'Hyrcanie et de Parthie, qui paraissent avoir été réunies en un seul gouvernement. Entre ces deux pays règne le plus grand contraste. Au nord de la chaîne montagneuse et au bord de la mer, c'est une terre pittoresque et des plus riches : le pays est d'aspect « italien » (5). Dans des vallées profondes,

(1) POL., X, 27, 6 et suiv.
(2) ARR. *Anab.*, III, 16, 5 · KŒHLER, LIII, 1898, p. 839, n. 1.
(3 THOMASHECK, CVII, s. v. Alexandria.
(4) ARR., *Anab.*, VI, 27, 1 : *Ind.*,, 36, 8. — (5) CLXIII, 1, p. 267.

ombreuses et fertiles, croissent les chênes, le blé, le figuier, la vigne. Le miel découle des feuilles des arbres, comme dans a Matiène médique, la Sakasène, l'Araxène d'Arménie. Dans les îles de la Caspienne, on disait qu'il y avait des gisements d'or et Eudoxe racontait des merveilles sur les grottes et les fraîches cascades qui tombaient des monts jusque sur les bords de la mer (1). Avant l'arrivée des Grecs, l'Hyrcanie avait déjà de nombreuses villes, Zandrakarta, Sirynka, Tape. « C'eût été la plus heureuse des terres si ses maîtres, Perses, Macédoniens et Parthes, ne l'eussent trop négligée et si elle n'eût pas été trop exposée aux razzias des nomades. » Alexandre, qui fit une expédition contre les Tapouriens et les Mardes, s'intéressait naturellement à une région qui fournissait d'excellents cavaliers et d'excellents chevaux à l'Empire.

Au sud de l'Albrouz, au contraire, la Parthie, le Khorasan actuel, est un pays pauvre. Ce ne sont guère que des steppes, ou des oasis dans les déserts. Les parties les plus fertiles, la Comisène et la Choarène, au sortir des portes Caspiennes, qui lui furent annexées plus tard (au temps des Parthes), se rattachaient alors à la Médie (2). Mais c'est par la Parthie que passait la grande route qui menait d'Ecbatane à Bactres. Hécatompyle (Semman, puis Sharoud) (3), traversée par cette route, était le nœud de toutes les voies qui rayonnaient dans les pays environnants, celles qui menaient en Hyrcanie par l'Albrouz, comme celles que suivaient les caravanes partant pour les oasis du terrible Khorasan (4). Ces provinces finirent par être rendues à Phrataphernès, satrape de Darius, et dont les fils furent incorporés dans l'*Agema*. Il semble que les Tapouriens et les Mardes aient eu leur gouverneur particulier.

(1) STRAB., XI, C. 568.
(2) STRAB., XI, C. 514; KIESSLING, **CVII**, *s. v.* Hécatompyle.
(3) KIESSLING, *loc. cit.* — (4) POL., X, 28, 7.

IV

L'Extrême-Orient.

De Zadracarta, Alexandre n'avait pas suivi la route de Bactres. Par la vallée de l'Atrek, il avait atteint celle de l'Heri-Roud (Arius), pour abattre en Arie la révolte de Satibarzane. C'est par l'Arie qu'il commença la soumission et l'organisation de ses satrapies orientales. Celles-ci sont occupées par de grandes masses de montagnes que projette, vers l'ouest, le plateau de l'Asie centrale. Le pays est généralement fertile dans les vallées, dénudé sur les hauteurs. Le centre en est occupé par les Paraponisades, l'Hindou-Koush d'aujourd'hui, d'où coulent les rivières qui arrosent toutes ces provinces. Les Paraponisades formèrent une satrapie, donnée d'abord à Tyriaspès, puis à Oxyartès, le père de Roxane. La partie essentielle en était la vallée de Cophen (Caboul), qui mène à celle de l'Indus par les passes de Khyber. Cette région est un nœud de routes. L'une venant de Bactres, au nord, l'autre venant de la moderne Candahar, où Alexandre avait fondé une Alexandrie, s'y rencontraient avec la route de l'Inde par les passes de Khyber et formaient à Ortospana (la moderne Caboul) le « trivium de Bactres » (1). Il était donc nécessaire de tenir cette vallée, et une ville y fut fondée qui prit le nom d'Alexandrie du Caucase (2), car les soldats d'Alexandre confondaient le Caucase et l'Hindou-Koush.

Pline (3) mentionne encore d'autres villes. Cartana (Gariana) (4), Asterousia, colonie crétoise, Cadrousi. Les habi-

(1) Strab., XI, C. 514.

(2) Emplacement inconnu : Bamiân (Lassen); Beghram Masson); Charikar (Wilson, de Saint-Martin, Cunningham); Parwân (Thomasheck). **CVII**, 1 p. 1427 (Kærst), p. 1389 (Thomasheck); **CXLIX**, p. 331 et suiv.

(3) *H. N.*, VI, 61.

(4) Thomasheck, **CVII**, 1, p. 1389.

tants de ces régions, peuplées aujourd'hui d'Iraniens, étaient de race indienne.

Des Paraponisades descend l'Arius, qui, après avoir arrosé une riche vallée, fertile en vignobles, s'en va vers le Khorasan, se perdre dans les sables. Cette vallée est le centre de la satrapie d'Arie (Satibarzane, Arsamès, puis Stasanor). La capitale, Artacoana ou Artacabène (1), est sans doute la moderne *Hérat*, d'où partait une route pour Bactres, et une autre vers la capitale de l'Arachosie (la moderne Kandahar). De là, par Quetta et les passes de Bolan, on peut gagner l'Inde. A Hérat, peut-être au pied de la citadelle (Artacoana), fut fondée une Alexandrie (2).

A la satrapie d'Arie se rattachait la Margiane au nord, et au sud la Drangiane. Celle-ci est la région arrosée par les rivières qui aboutissent au bassin du Seistan et dont le centre est le lac Hamoun, — la mer, Daraya, Zaraya en persan, — qui a donné son nom au pays. Au temps de Darius, elle était réunie à la satrapie d'Arachosie. Sa capitale, Phrada, reçut une colonie grecque (3) et devint Prophtasia. Elle était sur la route d'Alexandrie d'Arie à Alexandrie d'Arachosie (Kandahar).

La Margiane est une oasis qui peut être fertile grâce à une irrigation soignée. Mais elle est exposée aux raids des nomades. Il ne serait donc pas étonnant qu'Alexandre ait songé à la munir de défenses. Il y aurait dirigé une expédition jusqu'à Merw et fondé des villes, entre autres une Alexandrie et une Héraclée (4).

De la chaîne des Paraponisades qui sépare le bassin du Cophen (Caboul) de celui de l'Érymanthios (Helmed) coulent dans des vallées dirigées vers le sud-ouest un grand nombre de fleuves, presque tous tributaires de l'Érymanthios ; l'un

(1) **CLX II**, 1, p. 268, n. 3. — (2) THOMASHECK, **CVII**, 1, p. 388.
(3) PLUT., *De fortit. Al.*, 5 **CLXIII**, 1, p. 270.
(4) CURT., VII, 10, 15 (NUETZELL, *ad loc.*) ; PLIN. M., *H. N.*, VI, 16. 18 ; KÆRST, **CVII**, 1, p. 1428.

d'entre eux, l'Arachôtos (Argandat), a, depuis Alexandre, donné son nom au pays qui occupe la partie sud de l'Afghanistan actuel. C'est la satrapie d'Arachosie (Ménon, puis Siburtios). Elle était habitée par une population mêlée d'Indiens et d'Iraniens, que les Grecs appelèrent les Indiens blancs et qui se désignaient eux-mêmes sous le nom de Pakhtoum, les Πάχτυες d'Hérodote (1). La capitale en fut Alexandrie (Candahar) (2), que des routes mettaient en communication, on l'a vu, avec la vallée du Cophen et avec celle de l'Arius. Elle se trouvait sur l'un des chemins de l'Inde.

La Gédrosie est le moderne Bélouchistan, désert de sable, traversé par des routes de caravanes, habitable seulement dans quelques vallées. Elle était presque inconnue des Grecs avant Alexandre. A cette province où les Belouchis, de race iranienne, n'étaient pas encore établis, mais où vivait une rare population apparentée aux Dravidiens noirs de l'Inde, se rattachait, au bord de l'océan Indien, le pays des Arabites et des Orites, et la côte aride des Ichtyophages, le moderne Mekrân. Son importance venait de sa situation, sur les bords de l'océan Indien. Ainsi dans ces parages désolés vit-on s'élever des villes grecques, Rhambacia chez les Orites (3), Alexandrie à l'embouchure de l'Arbis (4). Il y eut une autre Alexandrie chez les Ichtyophages près de Maxate (Mashkid) (5).

Au nord des Paraponisades, en bordure de la barbarie, comme la Gédrosie était au sud au bord de l'Océan aux horizons inconnus, situées aux environs des routes de l'or du Pamir et de la soie qui venait de Chine, comme la Gédrosie et la côte des Ichtyophages étaient sur la route maritime des marchandises de l'Inde, la Bactriane et la Sogdiane (6) formaient les provinces extrêmes de l'Empire. Elles étaient

(1) Hérod., VII, 67 ; **CXIV**, 3, p. 17 ; **CLXIII**, 1, p. 271.
(2) Kærst, **CVII**, 1, p. 1427 ; cf. pourtant **CLXIII**, 1, p. 329.
(3) Arr., *Anab.*, VI, 21. — (4) Une ou deux villes ; **CLXIII**, 1, p. 273, 330.
(5) **CLXIII**, 1 p. 273. — (6) **CLXIII**, 1, p. 275 et suiv.

peuplées d'Iraniens, mélangés d'éléments touraniens et de Sogdiens. On sait la peine qu'eut Alexandre à les réduire. Comme l'Atropatène, c'était une forteresse du Zoroastrisme, et certaines de ses coutumes rituelles avaient à juste titre révolté les Grecs. Onésicrite racontait avec horreur que les vieillards et les malades étaient exposés à des chiens dressés à les dévorer, et que l'on appelait « entaphiastes, ensevelisseurs », en sorte que les rues des villes étaient pleines d'ossements humains. Alexandre voulut abolir cette superstition atroce et acquit ainsi un mauvais renom dans les livres sacrés de ces peuples (1). Mais il avait de bonnes raisons pour tenir à la possession de ces riches provinces qui formaient contre la Barbarie le rempart de l'Iran (2). La Bactriane était d'ailleurs un pays fertile, malgré quelques territoires désertiques et la malaria qui règne dans les basses plaines. On y trouve tous les arbres utiles, sauf l'olivier. Elle est riche en minéraux rares, tels que le rubis et le lapis-lazuli. Comme la Médie, l'Hyrcanie et la Parthie, elle fournissait à l'Empire perse ses meilleurs cavaliers et ses meilleurs chevaux et le nom du cheval figure dans celui de sa capitale, Zariaspa. Elle était arrosée par l'Oxus, l'Amou-Daria de nos jours, qui ne coule dans le désert que lorsqu'il a quitté les montagnes. Les villes étaient nombreuses et bien peuplées, telles que Zariaspa (Bactres) et Adrapsa que nomme Strabon.

L'Oxus sépare la Bactriane de la Sogdiane. Celle-ci est traversée par deux chaînes de montagnes qui la divisent ainsi en trois districts ; l'un s'étend le long de l'Oxus (province de Bokhara), la ville principale est Nautaca (Karchi) ; l'autre est le long de l'Iaxarte, en bordure même des peuples nomades, et enfin, entre les deux, dans la vallée du Polytimetos (Zarawshan) le district de Maracanda, qui deviendra plus tard, au temps de la civilisation musulmane, la délicieuse Samarkande.

(1) STRAB., XI, C. 517. — (2) STRAB., XI, C. 516.

Il semble que Bactriane et Sogdiane aient été réunies en un seul gouvernement, d'abord sous Artabaze, ensuite sous Amyntas (1). En 323, il était entre les mains de Philippos. Alexandre voulut développer la colonisation grecque du pays. Les Hellènes n'y étaient pas tout à fait inconnus ; Xercès y aurait, dit-on, jadis transporté les Branchides de Milet, qui, trahissant la cause de la Grèce, lui avaient livré les trésors de l'Apollon de Didymes (2). Le Macédonien détruisit la ville des traîtres, mais il en fonda de nouvelles (3). Alexandrie Eschaté sur l'Iaxarte (Chodjend) (4), boulevard contre les Massagètes, était un centre du commerce de la soie. Quant à la Bactriane, où Zariaspa devint Bactres, elle a peut-être compté trois Alexandries : Alexandrie Oxiana, près de l'Oxus (Beikend ou Nakhsheb) (5), Alexandrie, près de Bactres (6), et une autre Alexandrie Eschaté dans le Haut-Oxus (7). Les Grecs de Bactriane étaient si nombreux que, lorsqu'ils se révoltèrent après la mort d'Alexandre, ils purent former une armée de 20 000 fantassins et de 3000 cavaliers.

En pénétrant dans la vallée du Caboul, dont il avait fait sa satrapie des Paraponisades, Alexandre avait quitté le monde iranien, pour entrer dans celui de l'Inde. La vallée de l'Indus, occupée jadis par Darius, s'était bien vite détachée de l'Empire. Les Indiens qui figurent dans les armées des Grands Rois venaient sans doute de la vallée du Caboul. On a vu plus haut comment Alexandre avait organisé la vallée de l'Indus. C'est un fait important que la création des grandes principautés, comme celles de Taxile et de Porus, mais plus important peut-être pour l'histoire de l'Inde que pour celle de l'Hellé-

(1) ARR., *Anab.*, IV, 17, 3.
(2) STRAB., XI, C. 518 ; XIV, C. 634 ; XVII, C. 813 ; F. CAUER, **CVII**, s. v. *Branchidai.*
(3) STRAB., XI, 517 ; JUST., XII, 5, 13.
(4) ARR., *Anab.*, IV, 1. 3 ; PL. M., *H. N.*, VI, 49 ; PTOL., I, 11, 7.
(5) PTOL., VI, 12, 6 ; THOMASHECK, **CVII**, 1. p. 1389. — (6) STEPH.-BYZ., s. v.
(7) PTOL., VI, 12, 6 ; VIII, 23, 14 ; **CLXIII**, 1, p. 277 et suiv.

nisme. Elle donne le branle à ce mouvement qui aboutira dans ce pays, jusqu'alors morcelé et sans unité, à la formation de grands royaumes tels que celui de Sandracottos. Et ce n'est pas la seule leçon que l'Inde tirera des Grecs. Alexandre semble les avoir établis nombreux dans ces marches de son Empire, et il y fit naître plusieurs Alexandries. L'une fut fondée par Héphestion sur l'Acésine (environs de Wazirabad), l'autre s'éleva au confluent de ce fleuve et de l'Indus (Pankanada), une troisième chez les Sogdes, sur l'Indus même, et la quatrième à l'origine du Delta, à Pattala (Haiderabad) (1). Comme ceux de Bactriane, les colons de l'Inde ne supportèrent pas toujours patiemment leur exil et se mutinèrent ; mais cette première colonisation n'en préparait pas moins la voie à une autre, qui cette fois viendra de Bactriane. Elles laisseront des traces dans l'Inde, et des souvenirs de gloire conquérante dans la tradition des historiens grecs.

V

Le gouvernement d'Alexandre.

Tel se présente à nous l'Empire d'Alexandre ; c'était, à la fois conquis et reconstitué, celui des Grands Rois au temps de leur plus grande puissance. Mais l'Asie devait s'apercevoir qu'elle avait changé de maître. A la fin de son discours, Isocrate, résumant le programme qu'il proposait à Philippe, lui conseillait d'être un bienfaiteur pour les Grecs, un roi pour les Macédoniens, et, pour les Barbares, non pas un maître, mais un chef. Il opposait ainsi à la tyrannie des despotes asiatiques le gouvernement réfléchi des Grecs (2). Si le contraste ainsi marqué est sans doute trop sévère à l'égard de souverains tels que Darius, fils d'Hystaspe, il n'est nullement injuste pour le régime des Grands Rois, leurs héritiers, et de leurs satrapes.

(1) Cf. *supra*, p. 35. — (2) Isocr., *Philippe*, 65.

Alexandre, en leur succédant, semble avoir réalisé la pensée de l'orateur. Il ne pouvait, on l'a vu, bouleverser les principes de l'administration perse, mais, dans leur application, il apporte un esprit tout nouveau, des vues plus logiques et plus humaines. Le soin qu'il met à s'enquérir, on peut dire scientifiquement, des ressources et des besoins des pays qu'il soumettait, est frappant, malgré les lacunes de notre tradition. Avec ses Bématistes (1), qui préparent et mesurent les étapes, comme Bæton et Amyntas, ses métalleutes ou prospecteurs, comme Gorgos d'Iasos (2), et enfin ses grands amiraux, sa conquête devient exploration méthodique, et, s'il eût vécu, il eût sans doute réglé son administration sur un recensement complet des richesses de son Empire. Son exemple sera sans doute suivi par les Séleucides et les Lagides ; mais peut-être, chez ces « épigones », son esprit ne revivra-t-il plus tout entier. Ceux-ci, au moins autant que nos misérables sources permettent d'en juger, ont peut-être trop souvent plus souci des intérêts de leur fisc, qui doit être garni pour soutenir leurs ambitions, que du bonheur de leurs sujets. Alexandre cherchait certainement, lui aussi, dans l'enrichissement de son Empire, un moyen de soutenir et d'augmenter sa puissance, mais il y a chez lui une inspiration plus généreuse, et jamais on ne constate dans sa conduite la moindre trace d'une avidité fiscale, jalouse de remplir ses trésors. Il ne peut pas ignorer que la conquête va transformer et accroître l'activité économique du monde, pour le profit de tous, et, comme il projette de mêler les races pour établir la concorde et la paix, il cherche à multiplier les échanges entre les peuples pour assurer leur bien-être. Si Néarque parcourt l'océan Indien, si l'armée accomplit cette marche audacieuse et tragique sur les côtes du Bélouchistan et du Mekran, c'est en partie pour ouvrir une nouvelle voie commerciale.

(1) Schwartz, **CVII**, s. v. Bematistæ, Bæton, Amyntas (22).
(2) Strab., XV, C. 730. Cf. **VIII**, 162, 2e éd.

Très significative aussi à cet égard nous apparaît l'attitude d'Alexandre en Bactriane et en Sogdiane. Quand il entreprend une expédition contre les Scythes d'au delà de l'Iaxartès, quand plus tard il reçoit amicalement leurs ambassadeurs, quand il scelle une alliance avec Pharasmane, le prince des Chorasmiens (1), c'est sans doute pour assurer la sécurité de sa frontière, mais c'est aussi que ces régions septentrionales étaient ou pouvaient être traversées par de grandes voies qui unissaient, par le commerce, le monde méditerranéen à l'Extrême-Orient. Bactres était sur la route, très fréquentée des marchands, qui, par la vallée du Caboul, allaient chercher les produits de l'Inde. Cette route gagnait l'Occident, croyaient les Macédoniens, par l'Oxus et la Caspienne, en réalité plutôt par la Margiane, la Parthie, l'Hyrcanie, la Caspienne, la vallée de Cyros jusqu'aux passes de Sarapane, le Phase et le pays des Cholques. Mais la vallée de l'Oxus était aussi une sorte d'embranchement, et dès lors on passait par le territoire des Chorasmiens. D'Asie en Europe, on pouvait croire même le chemin plus court qu'il n'était en réalité, puisqu'on ne faisait pas de distinction entre le Caucase et l'Hindou-Koush, l'Iaxartès et le Tanais, les Scythes asiatiques et ceux des steppes du Don (2). Enfin, le souvenir n'était pas perdu d'une époque ancienne, — celle du plus vif éclat de la civilisation ionienne, — alors que les marchands grecs étaient attirés vers le centre de l'Asie par l'or du Thibet, de l'Altaï, du désert de Gobi ; non certes qu'on interprêtât, comme la critique moderne, la Fable des Griffons et des Arimaspes, mais Alexandre avait certainement lu le passage où Hérodote décrit l'itinéraire, oublié depuis la décadence des colonies grecques du Pont, et que, vers Olbia et Panticapée, suivaient les produits de l'Inde, du Thibet et de la Chine (3). Traversant le pays des Scythes du Don, après quinze jours de voyage chez les Sauro-

(1) ARR., *Anab.*, IV, 15, 4; CURT., VIII, 118.
(2) **CXIV**, 3, p. 105. — (3) HÉROD., IV, 13 et suiv.

mates, on arrivait chez les Burdins de la Volga, de race peut-être finnoise, et où l'on se procurait des fourrures et des peaux, puis de là chez les Gélones, où des Grecs étaient établis, mêlés aux Scythes. On se dirigeait ensuite vers le nord-est où, après sept jours de route dans les solitudes, à travers les régions où s'élèvent aujourd'hui Perm et Ekaterinenbourg, on parvenait chez les Thyssagètes de l'Oural et les chasseurs finnois appelés Syrques, puis chez les Scythes d'Asie, vers l'Altaï et le Tianschan. Au pied des montagnes, étaient les chauves Agrippéens (Turcs ou Mongols) ; plus à l'est, les mystérieux Issédones, de race probablement thibétaine ; enfin les légendaires Hyperboréens, qui sont peut-être les Chinois (1). Toutes ces routes, il fallait les reconnaître, en ranimer le trafic, le contrôler; et, si l'on avait oublié que la Caspienne était un lac fermé, en sorte qu'on la croyait en communication avec l'Océan, dont l'immense repli entoure le monde, il n'en fallait pas moins commencer par l'explorer. La rhétorique postérieure pourra broder des variations sur le thème de la vaine ambition du « fol Alexandre », l'observation attentive de l'histoire saura reconnaître, sous les entreprises les plus théâtrales de cet aventurier, les actes d'un véritable souverain.

VI

L'œuvre d'Alexandre.

Ces actes ont engagé l'avenir, et particulièrement l'avenir de la Grèce et de l'Hellénisme. On a dit que la conquête d'Alexandre les avait sauvés. Il est certain que, vers la fin du IVe siècle, le monde grec est pressé de toutes parts et son expansion semble arrêtée. A l'occident, les révolutions perpétuelles rendent Syracuse impuissante à lutter contre Carthage. En Italie, les Bruttiens et les Lucaniens accablent les cités de

(1) **CXIV**, 3, p. 105 et suiv.

Grande Grèce qui, au temps même d'Alexandre, feront appel à Alexandre d'Épire pour leur résister. Dans tous les États grecs, le sentiment national s'épuise en rivalités intestines, et vers l'Orient, « si en 336, le nouveau roi des Perses, le vaillant Darius III Codoman, avait repris la tentative de Xercès, en même temps que les Carthaginois se seraient entendus avec les Italiotes, pour une attaque commune, on peut se demander si le monde hellénique affaibli et divisé eût trouvé les mêmes forces vives qu'en 480 pour résister et pour vaincre » (1). L'offensive d'Alexandre fut le salut. Mais il est évident qu'une entreprise aussi formidable ne pouvait avoir cet unique but. Il était inutile pour garantir la sécurité de la Grèce, de porter les armes macédoniennes jusque dans la vallée de l'Indus, et, si la conquête pouvait apparaître aux politiques de l'école d'Isocrate comme un remède aux maux des Hellènes, point n'était besoin de l'étendre aux extrêmes limites de l'Empire perse. Alexandre n'a pas seulement sauvé l'Hellénisme, il en a recouvert l'Orient, et c'est une banalité — mais que l'on est bien obligé de répéter — de dire que sa prodigieuse aventure a ainsi inauguré une époque nouvelle. De cette époque, le règne d'Alexandre dessine déjà tous les traits essentiels. La monarchie de droit divin, à la mode orientale, qui devait à l'avenir rester le fondement même des États, devient par Alexandre une institution de l'Hellénisme, et par lui, inversement, le régime de la cité, si essentiellement grec, se répand sur tout l'Orient pour le conquérir à la culture hellénique, qui allait devenir celle du monde. Ce ne sont pas là des créations du génie d'Alexandre, et ce n'est même pas ce génie qui a déterminé l'action et les réactions réciproques des deux mondes qui se fondaient en un seul. Du moment que les Macédoniens et les Grecs créaient de grands États orientaux, ils ne pouvaient guère être autre chose que des monarchies de droit divin, et l'Hellénisme ne

(1) A.-J. Reinach, *Hellénisation du monde antique*, p. 170.

pouvait se répandre dans le monde que par les foyers multipliés des cités, les seuls cadres possibles de la vie vraiment hellénique. Mais, si Alexandre ne pouvait résister ni même concevoir une résistance à la force même des choses, celle-ci ne lui imposait que des principes généraux qu'il a su appliquer, on vient de voir avec quelle décision et quelle lucidité ! Son œuvre aura des conséquences lointaines. On verra l'Orient, hellénisé. entrer plus tard aisément dans l'Empire romain, dont la civilisation, fille aussi pour une grande part de la civilisation grecque, ne pouvait être hostile à l'Hellénisme. L'œuvre de Rome est ainsi préparée, mais aussi elle est déterminée dans d'étroites limites. Bien loin d'imposer ici sa langue, ses lois, sa culture propre, Rome ne pourra que continuer l'œuvre de l'Hellénisme, en sorte que les deux parties de l'Empire, Orient et Occident, resteront toujours distinctes, avant de se séparer. Elles ne se sépareront d'ailleurs pas sans que l'Orient ait fortement marqué l'Occident de son empreinte, puisqu'il lui donnait en partie ses propres mœurs, ses arts, ses lettres. sa philosophie, qui pénétrait les lois romaines, ses religions où s'étaient fondues les spéculations des penseurs grecs et le mysticisme des cultes orientaux, et parmi elles, ce Christianisme qui doit peut-être autant à l'Hellénisme qu'aux Juifs chez qui il est né, et dont l'extension a été tellement favorisée par l'unité de culture que l'Hellénisme avait imposée à l'Orient. Mais ces événements considérables et complexes, qui, dans la chaîne des faits, se rattachent à travers les siècles à la conquête d'Alexandre, dépassent de beaucoup les bornes de cette étude. Il nous faut revenir aux effets plus proches des temps que nous avons racontés.

Ils ne furent pas tous heureux pour les Grecs. En les répandant sur le monde, Alexandre a épuisé la nation, et l'on peut dire que la Grèce a été sacrifiée à l'Hellénisme. Alexandre n'a pas su incorporer ses conquêtes à la Grèce et à la Macé-

doine, et, l'eût-il su, qu'on peut douter qu'il l'eût voulu. Quel contraste avec le spectacle que donnera la conquête romaine ! A vivre, au début de son histoire, au sein de la ligue latine, c'est-à-dire dans une confédération de cités, qui accordaient réciproquement à leurs citoyens, sur le territoire des villes de la ligue, à peu près les mêmes droits politiques, Rome, à la différence des États grecs, a conçu un droit de cité qui ne fût pas trop exclusif, et elle prépara peu à peu ses sujets à y accéder. Ainsi elle a fini par absorber le monde dans la Ville. Au moins est-elle restée longtemps le centre de son Empire. Rien de pareil ne s'annonce dans celui d'Alexandre. Non seulement, comme autrefois au VIII^e^ et au VII^e^ siècle, sur tout le pourtour de la Méditerranée, les cités grecques s'égrèneront en Asie, sans conserver de liens politiques avec la Macédoine et la Grèce, auxquelles les barbares resteront toujours étrangers, mais encore le centre de ce grand corps ne sera ni en Macédoine ni en Grèce. Quand on se demande quelles étaient les capitales de l'Empire nouveau, c'est Ecbatane, c'est Suse, c'est surtout Babylone que l'on peut nommer. Dès lors, l'équilibre est rompu entre le monde grec et l'Orient, et en faveur de celui-ci. La Grèce et la Macédoine ne sont plus que des pièces isolées à l'extrémité du système.

Et pourtant, par la ligue de Corinthe, la Macédoine aurait peut-être pu faire l'unité de la Grèce, dans l'unité de l'Empire, si du moins l'Empire n'avait pas pris ces dimensions démesurées. Il n'était pas besoin de tant de territoires pour satisfaire les forces d'expansion qui travaillaient alors l'Hellade. Et ne verra-t-on pas, dans la suite, toute la partie extrême-orientale du domaine qu'Alexandre avait conquis, se détacher du reste pour retourner rapidement à l'Orient, sans qu'on puisse vraiment affirmer que l'hellénisation passagère de ces régions ait compensé, comme avantage pour la civilisation du monde, la dépense de forces qu'elle a coûtée à l'Hellénisme? On peut donc regretter qu'une fois de plus l'occasion ait été manquée de

créer une véritable nation hellénique. En concentrant davantage ses forces, l'Hellénisme se fût peut-être assuré une existence au moins aussi longue et plus puissante ; plus fortement constitué, il n'en eût peut-être pas moins rayonné sur le monde et se fût mieux gardé de ce que l'influence de l'Orient a eu de délétère pour son véritable esprit.

Le sentaient-ils, au moins confusément, ces Macédoniens, peut-être plus fidèles à la pensée de Philippe, et ces Grecs, attachés aux traditions de leurs cités, qui reprochaient à Alexandre l'étendue de ses conquêtes. Sentaient-ils que l'idée grecque, d'où l'entreprise était née, avait été, dans sa réalisation, déformée par la personnalité puissante de ce fils d'Amon, dont le monstrueux orgueil dépassait la mesure humaine ? Au moins voyaient-ils clairement que, depuis qu'Alexandre était sur le trône des Grands Rois, il avait cessé de se comporter uniquement en Macédonien et en Grec. Du jour où il hérite de l'Empire, s'il n'est pas vrai de dire qu'il ne se soucie plus de l'Hellénisme, l'Hellénisme n'est plus le seul de ses soucis. On croirait voir bien plutôt un autre Darius. C'est l'Empire de Darius qu'il reconstitue par ses marches et par ses batailles, non seulement, comme Darius, il veut grouper sous sa vigilante et puissante autorité les provinces intérieures, mais c'est la même ardeur à leur chercher des frontières solides. De Darius, il hérite même la prétention à l'Empire universel. Comme on comprend qu'au milieu de ses compagnons grecs et macédoniens, Alexandre ait été de plus en plus isolé dans son rêve, et qu'au jour de sa mort, les rives de l'Euphrate aient retenti des lamentations de ses sujets orientaux, qui pleuraient le nouveau Grand Roi ! Malgré tout ce que l'on peut dire des préjugés nationaux, du particularisme égoïste de la cité, des illusions démagogiques et de la vanité hellénique, il y avait peut-être un instinct profond dans l'opposition constante que la Grèce faisait au roi. En tout cas, il est clair que c'était un grand danger pour l'Empire.

VII

Athènes et l'opposition.

De cette opposition Athènes était le centre ; mais les politiques qui la dirigeaient sentaient bien qu'une lutte ouverte contre la Macédoine était impossible. Depuis la chute de Thèbes, c'est Démade (1) qui est l'orateur le plus écouté, l'homme d'État le plus influent. Il semble qu'en 334, il ait été chargé de l'administration du *stratiotique*, ou trésor militaire. A côté de lui, Phocion, surtout pour la guerre, avait la confiance des Athéniens.

Athènes était donc gouvernée en partie par les amis de la Macédoine ; mais même beaucoup d'hommes du parti national s'étaient ralliés à une politique de neutralité prudente, tel Démosthène, qui empêcha Athènes de prendre part à la levée de boucliers d'Agis, en 331, et Lycurgue qui, depuis 338, administrait habilement les finances de l'État (2). Pourtant, les sentiments de la masse restaient hostiles à la Macédoine. On le vit bien en 330, l'année du « fameux combat entre les orateurs, sous l'archontat d'Aristophon » (3). On sait comment Eschine, reprenant, contre Ctésiphon, une accusation qu'il avait laissé dormir sept ans, entreprit de faire condamner par le jury populaire toute la politique de son adversaire. C'est le fameux procès de la couronne, et c'est Eschine qui succomba.

La politique de neutralité et l'administration de Lycurgue donnèrent à Athènes la paix et la prospérité. L'État était riche. Pour le commerce et l'industrie, Athènes tenait en Grèce le premier rang. Elle avait perdu son Empire, mais elle gardait Samos, Lemnos, Imbros, Scyros, ainsi que le contrôle sur le sanctuaire Délien. Sans doute, Oropos, que Philippe lui avait rendue, ne compensait pas la perte de la Chersonèse de Thrace,

(1) Thalheim, **CVII**, 4, p. 2703 et suiv. – (2) **CLIV**.
(3) Théoph., *Caract.*, VII, 19-20.

maintenant à la Macédoine. Mais Athènes restait la plus grande puissance maritime de la Grèce. C'est de ce temps que datent l'achèvement des arsenaux du Pirée, l'accroissement des *néoria*, ou abris pour les navires. Dans la ville, Lycurgue construit le théâtre de Dionysos, le Lycée, le stade de l'Illissos. Tous ces services n'empêchaient pas le vieux démocrate d'être en butte aux attaques des anti-macédoniens fougueux. En 326, il est remplacé. On l'accusa même de péculat, mais il fut acquitté. Il ne devait pas tarder à mourir.

Il vivait encore quand le conflit devint menaçant avec Alexandre. C'est en 324, à son retour de l'Inde, qu'Alexandre, sous une forme que nous ignorons, manifesta le désir de recevoir les honneurs divins (1). Une pareille exigence n'était pas seulement l'effet d'un orgueil surhumain, c'était la conclusion naturelle des méditations politiques du roi. Son pouvoir de fait ne pouvait être légitimé que si, pour tous les peuples de l'Empire, il reposait sur un droit divin. Aussi bien Alexandre ne rencontra-t-il que peu de résistances. Les villes grecques d'Asie s'empressèrent de le diviniser. Il n'y eut guère d'opposition que dans les cercles littéraires et philosophiques. Les peuples ne pouvaient avoir beaucoup de répugnance à l'adorer. Sparte elle-même se serait soumise. Mais, à Athènes, l'émotion fut plus vive. Démade porta la proposition devant le peuple : Lycurgue et les jeunes démocrates, comme Pythéas, l'attaquèrent, mais Démosthène la soutint. Alexandre fut reçu, en qualité de Dionysos, parmi les dieux de l'État. En l'honneur de son père Amon, une trière sacrée prit le nom d'Ammonias ; elle devait porter les « théores » qui iraient saluer le nouveau Dieu.

Si Démosthène avait cédé sur la question des honneurs divins, c'est qu'un édit rendu par Alexandre à Suse soulevait pour Athènes un problème bien autrement grave. Cet édit

(1) On peut douter qu'il y ait eu un édit royal, mais nous croyons que l'initiative vint du roi. **CXXV**, 1, p. 483-485 ; WILCKEN, **LIII**, 1922, p. 97-118.

donnait l'ordre à toutes les cités d'ouvrir leurs portes aux bannis (1). C'était de la part d'Alexandre une mesure généreuse, et qui tendait à guérir un des plus grands maux de la Grèce. Le pays était plein, en effet, d'exilés sans foyer qui erraient de ville en ville ou se rassemblaient au Ténare, le grand marché des mercenaires en ces temps. Puisque la Macédoine avait triomphé, il est clair que la plupart de ces malheureux appartenaient au parti anti-macédonien (2). Le roi de Macédoine rendait donc leur patrie à ses ennemis. La joie fut immense, quand Nicanor de Stagire lut la lettre du Roi aux Jeux olympiques, où les bannis s'étaient rendus en masse. Mais les politiques, attachés au régime de la Cité et à la liberté des Hellènes, ne pouvaient s'empêcher de voir que c'en était fait de la souveraineté des États grecs. Que devenait le pacte de Corinthe? L'édit avait été lu à Olympie, au Synédrion de la Ligue, qui n'avait eu qu'à l'entériner, sans discussion. En général pourtant on céda, et le retour des bannis fut accepté, avec toutes les difficultés intérieures qui sont généralement la conséquence d'une mesure pareille (3). La volonté du roi ne trouva d'obstacle qu'à Athènes et en Étolie. Le décret d'Alexandre arrachait aux uns la possession d'Œniades, d'où ils avaient chassé les habitants, et aux autres la *clérouchie* de Samos, où les Samiens devaient, en corollaire du décret, reprendre la place que les colons athéniens leur avaient enlevée.

Démosthène voulut donc céder sur la question des honneurs divins pour tout risquer sur celle des bannis, et il se fit nommer *archithéore* pour aller discuter avec Nicanor de Stagire. Mais les négociations restèrent en suspens jusqu'à la décision que l'on devait demander au roi.

Or ce n'était pas la seule cause de querelle entre la Macédoine et Athènes. Au temps où Nicanor lisait le décret à

(1) PLASSART, **LXXXV**, 1914. p. 101; WILCKEN, **LIII**, 1922, p. 97-118.
(2) **CXVI**, t. III, 1, p. 60. — (3) PLASSART, **LXXXV**, 1914, p. 101-188.

Olympie, Harpale, le trésorier infidèle d'Alexandre, avait paru au Sunium (1). Il était accompagné de 6000 mercenaires et porteur d'immenses sommes d'argent. Magnifiques ressources pour les Athéniens, s'ils se décidaient à soutenir la guerre contre le Roi ! Mais ni Démade, ni Démosthène ne crurent devoir courir ce risque. Harpale s'éloigna. On ne pouvait cependant lui refuser l'accès d'Athènes. On l'avait fait autrefois citoyen. On lui permit de venir, sans soldats, dans la ville.

Alexandre s'attendait à la guerre. Son trésorier Philoxène avait réclamé Harpale. Antipater et Olympias insistaient. Un refus pouvait être un *casus belli*. Hypéride voulut qu'on saisît l'occasion. Démosthène soutint un parti plus prudent : on s'assurerait de la personne d'Harpale et de ses trésors, en attendant qu'Alexandre envoyât un agent muni de pleins pouvoirs, pour faire connaître sa volonté ; on gagnerait ainsi au moins du temps.

Avant d'être emprisonné, Harpale, sur une question de Démosthène, avait déclaré qu'il apportait 700 talents. Quand l'argent fut remis à l'Aréopage, on ne trouva que la moitié de cette somme, et, peu après, mal surveillé, Harpale avait réussi à s'échapper : il s'enfuit en Crète, où il fut tué par Thimbron, un de ses officiers.

A Athènes, le scandale éclata. Les hommes politiques furent accusés de s'être laissé corrompre. Une enquête fut ouverte par l'Aréopage, sur la proposition de Démosthène, et poursuivie sous la pression de l'opinion. Elle trouva beaucoup d'orateurs compromis. Démosthène et Démade auraient reçu 20 talents. Démosthène avoua presque, disant qu'il avait pris cette somme pour s'indemniser d'une créance qu'il avait sur le Théorique. Le procès fut porté devant le jury populaire (2). Démade et Démosthène furent condamnés. Celui-ci ne put

(1) Stæhlin, **CVII**, s. v. Harpalos. — (2) Din., I et II ; Hyp., I (éd. Jensen).

payer l'amende de 50 talents et s'enfuit à Égine, puis à Trézène. Démade perdit toute influence politique.

Au temps de l' « affaire d'Harpale », Alexandre était à Opis. On sait qu'il mourut peu après. Il était évident que sa mort allait jeter Athènes contre la Macédoine. La Grèce était mal liée au reste de l'Empire. Or Alexandre laissait pour successeurs un enfant à naître, un frère imbécile, un fils qu'il avait eu de Barsine et dont on pouvait contester les droits. Les héritiers de sa pensée étaient des généraux égaux par la gloire et l'ambition, en sorte qu'il serait bien difficile de leur trouver un maître.

DEUXIÈME PARTIE

LE DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

LE PARTAGE DES SATRAPIES. PERDICCAS (1).

I

Le partage de Babylone. Guerre en Bactriane et en Grèce. Conquêtes en Orient.

La pensée de partager l'Empire ne pouvait venir à l'esprit d'aucun des grands chefs qui délibérèrent à Babylone, après la mort d'Alexandre. Si vives que fussent les ambitions de chacun, ces Macédoniens ne pouvaient songer à détruire l'œuvre de la Macédoine. Alexandre avait d'ailleurs des héritiers, et le loyalisme à l'égard de la famille royale était fort, sinon chez les généraux, du moins chez les soldats. Il y a, enfin, dans l'idée d'un Empire unique, une grandeur qui ne laisse pas de séduire et l'on verra cette idée résister pendant une vingtaine d'années, au milieu des conflits les plus âpres, à toutes les forces de dissolution. Même quand l'Empire sera

(1) Sources littéraires : Just.,] XIII, XIV, 1 ; Diod., XVIII, 1-48; Arr., *De Success. Al.*, avec les fragments édités par Reitzenstein, *Berl. Phil. Abh.*, III. Cf. Kœhler, **LIII**, 1890, p. 557 ; 1891, p. 267 ; Dexippos, dans F. H. G., III, p. 667 et suiv. ; Plut., Eum. Phoc. Dém. Pyrr. ; C. Nepos, Eum. ; Memnon, I-IV, F. H. G., III, 525-529.

démembré, le souvenir en demeurera vivace et le sentiment que chaque royaume fait partie d'un ensemble plus vaste imposera aux souverains, malgré leurs querelles, des devoirs et des égards mutuels (1).

Autant que nous en pouvons juger, on vit nettement se manifester plusieurs tendances dans l'émouvant conseil où se débattait, au milieu des populations vaincues, le sort d'un édifice qui pouvait paraître fragile. Les uns, soit qu'ils fussent guidés par un sentiment de fidélité envers la famille royale, soit qu'ils fussent plus particulièrement désignés pour participer à l'exercice du pouvoir central, penchaient pour l'organiser fortement. D'autres, plus ménagers de leur indépendance, auraient préféré, au centre de l'Empire, une autorité intermittente et divisée. Ptolémée, fils de Lagos, qui songeait peut-être déjà à la lointaine satrapie d'Égypte, proposa de garder, certes, l'unité de l'Empire, mais de ne constituer d'autre pouvoir souverain qu'une assemblée des principaux satrapes, qui se réuniraient de temps en temps. Ce fut l'avis contraire, et particulièrement celui de Perdiccas, qui l'emporta : on résolut donc de choisir un roi, et, comme il était faible d'esprit, d'écarter Arrhidée, fils de Philippe. Roxane, fille d'Oxyartès, qu'Alexandre avait épousée, devait bientôt mettre au monde un enfant, dont on attendrait la naissance. Cratère, absent alors, car il était en Cilicie et devait ramener les vétérans libérés en Macédoine, fut nommé intendant général (*prostatès*) de l'Empire. Perdiccas reçut le commandement des troupes et garda le titre de Chiliarque. Au-dessous de lui, Méléagre était le chef de l'infanterie ; Séleucus, celui de la cavalerie des hétères ; Cassandre, fils d'Antipater, fut, croit-on, placé à la tête des hypaspistes. On laissa à Antipater le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce.

Alexandre mort, les peuples soumis ne bougèrent pas. Ce

(1) Pol., XV, 20.

fut même la douleur des Asiatiques qui se manifesta avec le plus de violence, et peut-être n'avaient-ils pas tort de le pleurer. Mais la division se mit dans l'armée macédonienne. L'infanterie ne voulut pas accepter la décision des chefs et protesta que des Macédoniens ne pouvaient pas obéir au fils d'une Persane. Elle proclama le frère du feu roi, l'imbécile Arrhidée, fils de Philippe et d'une Thessalienne. Méléagros, envoyé avec d'autres dignitaires pour apaiser les fantassins, trahit sa mission et se mit à leur tête. Le grand État-major et la cavalerie, obligés de quitter Babylone, menaçaient la ville. On allait en venir aux armes, sans l'habileté conciliatrice de Ptolémée, d'Eumène et de quelques autres. Les deux partis acceptèrent un compromis : Arrhidée fut proclamé roi sous le nom de Philippe, et l'on réserva les droits du fils à naître de Roxane. Puis l'on procéda à l'attribution des satrapies. Beaucoup restèrent entre les mains de ceux qui les dirigeaient alors. Mais de hauts dignitaires de la cour ou de l'armée reçurent de grands gouvernements. C'est ainsi que Ptolémée, fils de Lagos, obtint l'Égypte ; Laomédon, la Syrie ; Philotas, la Cilicie ; Ménandros, la Lydie ; Léonnat, la Phrygie hellespontique ; Lysimaque, la Thrace ; Peithon, la Grande Médie (tandis qu'Atropatès gardait la Petite Médie qui prit son nom (Atropatène) ; Cœnos, la Susiane ; Archon, la Babylonie. La plus grande partie de l'Asie mineure, c'est-à-dire la Grande Phrygie, la Lycie, la Pamphylie, demeurait sous l'autorité d'Antigone. Quant à la Paphlagonie et à la Cappadoce, elles furent données au secrétaire d'Alexandre, Eumène de Cardia ; mais c'était une province à conquérir (1).

(1) Voici la liste des satrapies et des satrapes, telle qu'elle ressort des témoignages d'HIÉRONYME de Cardia ; DIOD., XVIII, 3 ; ARRIEN et DEXIPPOS, ap. PHOTIUS ; JUST., XIII, 4 ; CURT., X, 10. Cf. LEHMANN-HAUPT, **CVII**, s. v. Satrapie, et **CXVII**, t. III, 2, p. 226-244.

Égypte : Ptolémée ; Syrie : Laomédon ; Cilicie : Philotas ; Médie : Peithon ; Petite Médie : Atropatès ; Paphlagonie et Cappadoce : Eumène ; Pamphylie, Lycie, Grande Phrygie : Antigone ; Carie : Asandros ; Lydie : Ménandros ;

Cette crise pouvait en faire prévoir d'autres plus graves. Les soldats grecs établis en Bactriane, et qui se considéraient comme exilés, s'étaient déjà mutinés avant la mort d'Alexandre et ils réclamaient leur congé. Après la mort du roi, le mouvement semble avoir pris plus d'ampleur, et peut-être se combina-t-il avec le soulèvement national des Bactriens. Les rebelles avaient formé une armée de 20 000 fantassins et de 3 000 cavaliers. Peithon, satrape de Médie, chargé de les réduire, dut sa victoire à la trahison. La répression fut sévère. La Bactriane reconquise fut donnée à Stasanor, satrape d'Arie et de Drangiane, et forma peut-être avec ces provinces un vaste gouvernement.

Mais le grand danger venait de Grèce. On y avait d'abord refusé de croire à la mort d'Alexandre. « Le monde serait plein de l'odeur de son cadavre », avait dit Démade (1). Quand la nouvelle fut confirmée, malgré Phocion, qui s'appuyait sur les classes possédantes, hostiles à toute aventure, le parti de la guerre l'emporta. Démosthène exilé, Hypéride en était le chef. On pouvait compter sur l'argent d'Harpale. Léosthénès avait levé 8 000 soldats pour Athènes, beaucoup parmi les mercenaires qu'Alexandre avait congédiés. Enfin, l'Étolie faisait cause commune avec Athènes.

C'était, avec l'illustre Cité, le plus grand État de la Grèce du Nord, mais non un des plus civilisés (2). Les Étoliens ont laissé le souvenir d'un peuple de pillards : ils n'étaient qu'à demi Hellènes. Ils avaient lutté contre Athènes, au temps de la guerre du Péloponèse, et, dès le v^e^ siècle, ils s'étaient annexé les villes de la Locride et de la côte, Mokrynéia, Pleu-

Phrygie hellespontique : Léonnat; Thrace : Lysimaque (**CLXI**, p. 51); Inde 1 : Porus ; Inde 2 : Taxiles ; Inde 3 : Peithon ; Paraponisades : Oxyartès ; Arachosie et Gédrosie : Sibyrtios; Arie et Drangiane ; Stasanor; Bactriane et Sogdiane : Philippe; Parthie et Hyrcanie : Phrataphernès ; Perse : Peucestas; Carmanie : Tlépolème; Susiane : Cœnos; Babylonie : Archon; Mésopotamie : Arcésilaos. On remarquera que l'Arménie, où Alexandre avait envoyé Mithrinès, n'est pas nommée. Elle ne fait plus partie de l'Empire.

(1) PLUT., *Phocion*, 22.

(2) **CXX**, p. 100-105 ; HIRSCHFELD, WILCKEN, **CVII**, s. v. Aitolia.

ron, Calydon. Plus tard, Philippe leur avait laissé prendre Naupacte. Après la destruction de Thèbes, Alexandre avait traversé le pays. En 330, les Étoliens s'étaient emparés d'Œniades, aux bouches de l'Achéloos, et l'avaient colonisée. Par là, ils irritèrent fortement Alexandre. Seuls de tous les Grecs, avec les Athéniens, ils avaient refusé de recevoir les bannis, dont le retour eût remis Œniades aux mains de ceux qui en avaient été chassés. Les Étoliens pouvaient mettre sur pied une armée de 10 000 à 12 000 hommes.

Tout de suite, tandis que la Béotie et l'Eubée restaient fidèles à l'alliance macédonienne, les Œtéens, la Locride, la Phocide (1) se joignirent aux Étoliens et aux Athéniens (fin de 323). La situation d'Antipater était critique. Il n'avait pas sous la main assez de troupes pour résister. Léosthène, ayant fait sa jonction avec les Étoliens, remporta une première victoire en Béotie, put s'emparer des Thermopyles et battre encore les 13 000 fantassins et les 600 cavaliers d'Antipater, qui se réfugia dans Lamia.

Ainsi commence la *guerre Lamiaque* (2). Ces premiers succès en entraînent d'autres. Plusieurs États entrent dans l'alliance : Leucade, Alyzia d'Acarnanie, une partie de l'Épire, Carystos d'Eubée (3), Élis, Messène, Argos et les villes d'Argolide, sauf Corinthe. Sparte, Mégalopolis, l'Achaïe demeurèrent en paix.

Alors, Athènes rappela Démosthène d'exil. Il y avait travaillé pour sa patrie en essayant d'entraîner dans la ligue les États du Péloponèse. Il restait l'âme du parti national. Un navire de guerre alla le prendre à Égine. En débarquant au Pirée, il fut reçu par les magistrats de la cité et une multitude enthousiaste (4).

(1) II, 2, 182.
(2) Diod., XVII, 111 ; XVIII, 9, 12 ; Plut., *Phoc.*, 28 ; Paus., I, 25, 5 ; Dexippe, 2.
(3) II, 2, 249.
(4) Plut., *Dem.*, 27 ; Xorat., 846, O, d. ; Just., XIII, 5, 9, 11.

On pouvait se croire tout près de vaincre. Antipater, pressé dans Lamia, avait voulu traiter ; mais il n'avait pu consentir à se rendre sans conditions, comme l'exigeait Léosthène. Le danger pourtant était grand (1). Cratère était encore en Cilicie avec ses vétérans. Lysimaque, le satrape de Thrace, était retenu par des révoltes (2). Mais Léonnat, le gouverneur de la Phrygie d'Hellespont, l'un des plus nobles parmi les hétères et qui nourrissait des ambitions royales (3), marcha au secours de son compagnon, dont la défaite eût mis l'Empire en péril. Quand il parvint en Macédoine, Léosthène était mort dans un combat. Le commandement de l'armée des coalisés était passé à Antiphile, que Léonnat trouva devant lui lorsqu'il voulut donner la main à Antipater. La bataille fut une victoire pour les Grecs ; la cavalerie thessalienne fit défection à la cause macédonienne et Léonnat fut tué ; mais la phalange était intacte. Antipater put sortir de Lamia et la joindre. Pourtant, il fut contraint de se retirer en Macédoine, en évitant les plaines où la cavalerie l'eût poursuivi.

Le sort de la guerre devait se décider sur mer. Au début, la flotte athénienne avait repoussé celle d'Antipater (110 vaisseaux), mais si Léonnat avait pu passer en Grèce, c'est qu'une escadre formée de 240 navires phéniciens et cypriotes, sous le macédonien Cleitos, avait battu l'amiral athénien Evétion, dans l'Hellespont; après d'autres succès (en Eubée ?), Cleitos infligea une défaite décisive à Evétion près d'Amorgos (4), enlevant ainsi à la coalition la maîtrise de la mer. Sur terre, elle allait avoir affaire à des forces bien supérieures. Cratère était enfin arrivé en Macédoine avec 50000 fantassins et 5 000 cavaliers ; les coalisés ne pouvaient mettre en ligne qu'une infanterie de 25 000 et une cavalerie de 3 500 hommes. Ils soutinrent pourtant le choc à Crannon (août 322), grâce à la cavalerie thessalienne, mais ils durent

(1) HYPERIDE, VI. — (2) **CXVI**, t. III, 1, p. 46, n. 3. — (3) PLUT., *Eum.*, 8. (4) VALEK, **LXXXVI**, 48, 1921, p. 23-29.

céder. Antipater n'ayant consenti qu'à traiter séparément avec les villes de la coalition, celle-ci s'égrena. Athènes dut se soumettre (1). La démocratie était renversée : environ douze mille citoyens furent privés des droits politiques, maintenant réservés à ceux-là seuls qui possédaient au moins 2000 drachmes. Ceux-ci étaient au nombre de neuf mille. Beaucoup parmi les pauvres partirent en exil. A ceux qui voulurent, Antipater donna des terres en Thrace. Athènes dut céder Oropos à la Béotie (2); elle perdait Samos. Une garnison macédonienne s'installa à Munychie. Antipater exigea la mort des orateurs patriotes et Démade fit voter le décret nécessaire. Hypéride, pris à Égine par les sbires d'Antipater, fut exécuté à Cléonées, et Démosthène, traqué dans le temple de Poseidon à Calaurie, où il s'était réfugié, s'empoisonna avant de tomber dans leurs mains (3) (322). Cratère et Antipater se tournèrent alors contre les Étoliens, qui se réfugièrent dans leurs montagnes. Les Macédoniens se proposaient de les y poursuivre, quand ils furent rappelés par les événements d'Asie.

En Orient, le jeune Empire avait montré autant de vigueur. La même année 322, qui vit finir la guerre Lamiaque, fut aussi marquée par la soumission de la Cappadoce et l'annexion de Cyrène.

La Cappadoce était restée indépendante sous Ariarathe. Le partage de 324 l'avait pourtant attribuée à Eumène, en même temps que « la Paphlagonie et les pays riverains du Pont-Euxin jusqu'à Trapézonte » (4). On avait compté sur Antigone et Léonnat pour la conquête de ces régions, qui n'étaient pas encore entrées dans l'Empire. Mais Antigone avait refusé d'obéir et Léonnat avait péri en Thessalie. Le chiliarque conduisit donc en personne l'expédition contre Ariarathe qui, vaincu et pris, fut mis en croix avec ses proches, châtiment

(1) Glotz, *Rev. historique*, 1924, p. 13 et suiv. — (2) CXVI, t. III, p. 79, n. 1. (3) Plut., *Dém.*, 28-30. — (4) Arr., *Succ. Al.*, I, 5.

que les Grands Rois appliquaient aux rebelles, et Perdiccas compléta sa conquête par celle de Laranda et de la capitale de l'Isaurie. En revanche, la Bithynie et les rives du Pont-Euxin ne furent pas atteintes.

L'annexion de Cyrène fut l'œuvre de Ptolémée. Il était arrivé en Égypte vers la fin de 323 (octobre ou novembre). Là, Cléomène (1), d'abord gouverneur du désert Arabique, mais chargé par Alexandre de l'administration financière de tout le pays, était devenu satrape de la province. Le régime fiscal qu'il institua, et peut-être ses exactions, lui avaient aliéné les indigènes, qui avaient accueilli jadis les Macédoniens avec tant d'espérances. Ses spéculations sur les blés sont célèbres et l'on nous parle des taxes dont il avait grevé les exportations, en 329, alors que la famine sévissait dans l'Égée. Certains impôts, comme celui qu'il avait mis sur les animaux sacrés, lui valurent peut-être l'hostilité des prêtres. A la fin, les plaintes des Égyptiens étaient parvenues à Alexandre, qui avait pardonné, à condition que Cléomène élevât des temples à son cher Héphestion et poursuivît les travaux d'Alexandrie. L'intérêt de Ptolémée était de se montrer plus sévère. Le Naucratite, sans doute favorisé par Perdiccas, se serait mal résigné au second rang et le Conseil de Babylone, qui l'avait maintenu comme adjoint au Lagide, voyait peut-être, dans l'inévitable conflit, un moyen d'atténuer la puissance que les ressources exceptionnelles de l'Égypte pouvaient donner à son maître. Le satrape accueillit donc facilement les accusations contre Cléomène, qui fut condamné à mort.

Ainsi débarrassé de ce rival, il put profiter des révolutions qui agitaient la Cyrénaïque. Cyrène, qui, depuis cent dix ans, avait renversé le gouvernement oligarchique de ses Battiades, était en proie aux factions, comme toutes les républiques grecques. Les bannis avaient fait appel au condottiere spar-

(1) Sur le gouvernement de Cléomène, importante étude, très favorable, de V. GRONINGEN, C, 1925, p. 101-130.

tiate Thimbron, un des hommes d'Harpale et celui-là même qui l'avait assassiné en Crète. La guerre civile se complique de la querelle de Thimbron et d'un de ses lieutenants. Les gens de la ville étaient soutenus par Barca et Euespéride. Mais, comme, dans Cyrène assiégée par Thimbron, éclate une révolution démocratique, les riches, exilés, se réfugient auprès du spartiate ou de Ptolémée. Celui-ci envoie contre Cyrène son compagnon Ophélas, avec une armée. Les Cyrénéens, réconciliés avec Thimbron, sont battus, Thimbron tué, et Ophélas devient, au nom de Ptolémée, gouverneur de Cyrénaïque (322).

II

Les causes de conflit.

L'annexion de Cyrène par le satrape d'Égypte eut un immense retentissement. Elle n'était peut-être pas contraire au programme tracé par le Conseil de Babylone, puisqu'au gouvernement de l'Égypte, Ptolémée devait unir celui de la Libye et de tous les territoires d'Arabie limitrophes. Peut-être pourtant ne plut-elle pas à Perdiccas, auquel une ambition démesurée avait déjà fait beaucoup d'ennemis. Cette ambition allait donner le branle aux événements qui devaient amener le démembrement de l'Empire d'Alexandre.

La crise, qui commence en 322, et dont on peut mettre le terme peu après la bataille de Couroupedion (281), nous apparaît tout d'abord comme une rivalité à main armée entre les grands chefs qui se partageaient l'administration de l'Empire Tant qu'Alexandre a vécu, le pouvoir, qu'il tenait à la fois de sa naissance et de son génie, disciplinait toutes les énergies et les appliquait à l'œuvre commune. Lui mort, la royauté représentée par un bâtard faible d'esprit, ou le fils d'une Persane, ne peut s'imposer à ces grands de Macédoine, fiers de leur noblesse et de leurs exploits. Quelques-uns ne se croiront pas indignes de succéder à Alexandre; les moins orgueil-

leux ne pourront souffrir que des égaux. Pour tous, les vastes régions de l'Orient sont proposées à leurs ambitions comme un domaine vacant, où chacun, et surtout le plus fort et le plus habile, pourrait se tailler sa part. Sans doute il y a, dans cet immense espace, des régions géographiques bien définies et des nationalités fortement constituées — l'Égypte, par exemple — qui ne se laisseront pas aisément morceler. Mais il en est d'autres — comme la Syrie — dont l'unité est moins solide, et toutes se prêteront à des combinaisons qui pourront varier selon les circonstances et la puissance des conquérants. Jamais l'état du monde ne fut plus favorable à l'esprit d'initiative et même d'aventure. Or trente ans de guerres et de victoires, depuis l'avènement de Philippe II jusqu'à la mort d'Alexandre, ont développé, dans les armées et la noblesse macédoniennes, des personnalités puissantes, et le monde grec d'ailleurs n'a jamais manqué d'aventuriers. Ce siècle est plein de condottieri, comme ce Thimbron dont nous avons raconté la mort, et qui tenteront de se gagner des royaumes à la pointe de la lance. Le succès des uns excite chez les autres un immense appétit de gloire et de profit, et beaucoup de ceux qui n'ont pas assez d'envergure pour atteindre aux premiers rôles sauront édifier leur fortune sous la protection des plus grands. D'autres ne réussiront qu'à fournir aux poètes de la *nouvelle comédie*, qui jette alors à Athènes son plus vif éclat, le type du *soldat fanfaron* (1). Il est donc dommage que, pour un temps où les caractères ont eu sur la marche de l'histoire une influence si grave, ils nous échappent à peu près complètement.

Il va sans dire que le démembrement de l'Empire d'Alexandre et la fondation des royautés helléniques ne sont pas seulement le résultat d'un conflit entre des ambitions individuelles. D'autres causes ont agi : l'Empire était composé de parties dis-

(1) Ph. E. Legrand, *Daos*, p. 283.

parates, dont l'union n'était maintenue que par l'effet d'une autorité centrale. Du moment que cette autorité était divisée contre elle-même, les divergences d'intérêt, de mœurs, de culture devaient fatalement amener le morcellement. Dans les pays où les traditions nationales étaient vivaces, la nation tendait à revivre indépendante et hors des cadres de l'Empire. La politique d'hellénisation, qu'Alexandre n'avait jamais abandonnée et que ses successeurs, sous peine d'être absorbés par les vaincus, devaient bien poursuivre, a provoqué des réactions qui, surtout vers l'Est, finiront par arracher d'immenses régions à la conquête macédonienne. Mais ce qui montre bien, dans l'ordre nouveau, la puissance de l'action individuelle, c'est que les monarchies fondées par les successeurs d'Alexandre reposeront tout d'abord moins sur un territoire bien délimité que sur la personne des souverains. Ceux-ci créent des dynasties plutôt que des royaumes ; les bornes territoriales de leurs domaines restent flottantes : elles ne sont fixées par aucune considération nationale. Ce caractère n'est pas seulement apparent dans les créations éphémères qui disparaissent avant la fin du IV^e^ siècle, comme la puissance que l'on verra se constituer un moment (de 316 à 302) en Asie antérieure, autour d'Antigone. Les Empires qui ont réussi à survivre ne sont pas essentiellement différents : tel l'immense Empire des Séleucides, formé de pièces disparates, et dont le centre s'est souvent déplacé avant de se fixer à Antioche ; telle la monarchie Lagide, plus intimement unie au pays d'Égypte et au peuple égyptien, mais qui débordera au III^e^ siècle les frontières de la vallée du Nil, pour s'annexer dans l'Égée et dans l'Asie bien d'autres territoires, qui ne sont unis entre eux et à l'Égypte même que par la puissance des rois.

Dès le lendemain de la mort d'Alexandre, on pouvait donc prévoir qu'aucun des grands personnages qui, à Babylone, avaient péniblement réussi à régler la constitution de l'Empire, n'irait rejoindre son poste ou le siège de sa satrapie sans

une arrière-pensée d'ambition personnelle et que des rivalités, peut-être sanglantes, devaient tôt ou tard éclater. Mais ce n'est que peu à peu que se fera jour dans les esprits l'idée d'un démembrement. Pour le moment, il s'agit surtout pour chaque grand chef de s'assurer une certaine indépendance et de ne souffrir personne de plus puissant que soi. Quant à ceux qui, du centre même de l'Empire, croient pouvoir disposer de l'armée, et qui sentent vivement la faiblesse des rois légitimes, ils conçurent bien vite l'idée de confisquer l'Empire à leur profit. On peut soupçonner des projets pareils à Léonnat qui songeait à épouser Cléopâtre, la sœur d'Alexandre. Mais ces rêves périrent avec lui dans les plaines thessaliennes. Perdiccas devait tenter de les réaliser, mais, aussitôt que de pareils desseins se manifesteront, une coalition se formera pour les faire échouer.

III

Perdiccas.

On avait essayé de cimenter l'union entre les grands chefs par des mariages politiques. Des trois filles d'Antipater, Nicæa devait épouser Perdiccas, Phila Cratère, et Eurydice Ptolémée. Mais ces mariages ne pouvaient guère empêcher les conflits. Perdiccas était maître de l'Asie et il avait les rois entre ses mains. Il éloigna d'abord les personnages qui pouvaient lui porter ombrage et fit exécuter les plus dangereux, comme le commandant de l'infanterie Méléagros, que sa conduite à Babylone avait rendu suspect. Toutes ces mesures pouvaient s'expliquer par la nécessité de donner plus de force à l'autorité des rois et Perdiccas avait vite trouvé un allié précieux en la personne du nouveau satrape de Cappadoce. Eumène n'était pas resté dans sa satrapie, dont il avait confié l'administration à ses amis ; il avait suivi le chiliarque. Ce Grec de Cardia, qu'Alexandre avait mis à la tête de sa chancellerie,

avait su garder la confiance royale, malgré quelques nuages et l'inimitié d'Héphestion. Vers la fin du règne, prenant ainsi rang parmi les grands officiers de l'armée, il avait succédé à Perdiccas dans le commandement d'une hipparchie. Mais ce n'était pas un Macédonien ; les Macédoniens ne le considéraient pas comme un égal, et c'est peut-être là une des raisons de sa fidélité tenace à la cause des rois, qui représentaient l'unité ; car sa fortune était liée à celle de l'Empire, tandis que, dans un partage, il n'eût pas trouvé l'appui des troupes macédoniennes pour s'assurer une part (1). Dans la lutte qu'il va mener pour la cause de Perdiccas, nous le verrons toujours près d'être trahi par ses troupes.

L'ambition de Perdiccas fut d'abord secondée par la haine qu'Olympias portait à Antipater. Leur querelle avait empoisonné les dernières années d'Alexandre, et, lorsque le roi mourut, Antipater, appelé en Asie, était peut-être déjà disgracié. Maintenant, d'Épire, Olympias invitait Perdiccas à paraître en Macédoine où, pour se donner le droit de remplacer sur le trône le pâle fantôme qui l'occupait, il aurait épousé Cléopâtre, la propre sœur d'Alexandre. C'était reprendre le projet de Léonnat. Le prestige des deux princesses aurait levé presque tous les obstacles et, comme Perdiccas aurait amené avec lui, pour la déposer à Ægées, dans le tombeau royal, la dépouille mortelle du héros, il aurait pu faire figure d'héritier légitime, désigné sur son lit de mort par le conquérant, dont on disait qu'il avait reçu l'anneau. Mais, malgré les avis d'Eumène, Perdiccas n'osa pas dévoiler trop vite ses desseins ni rompre l'alliance avec Antipater. Il n'avait garde cependant de laisser à d'autres, et surtout aux ambitieuses princesses de la famille royale, la faculté de se servir du pauvre Roi pour s'assurer le pouvoir. Arrhidée était fiancé à sa nièce Eurydice, née de Cynané, fille de Philippe. Antipater et Perdiccas étaient hostiles

(1) Kærst, **CVII**, s. v. Euménès ; **CLXVIII**, p. 12-17.

à ce mariage, et sans doute pour les mêmes raisons. Mais Cynané parvint à passer en Asie avec sa fille et une armée. En vain Perdiccas avait-il envoyé son frère Alcétas pour la combattre ; les Macédoniens n'avaient pas voulu porter les armes contre une fille de Philippe. Perdiccas parvint néanmoins à s'en emparer et osa la faire tuer (1), mais il ne put résister aux soldats qui réclamaient le mariage de Philippe Arrhidée et d'Eurydice. Ainsi commença-t-il à se créer des ennemis au centre même de l'Empire et il allait s'aliéner encore des personnages plus dangereux. Comme il se défiait d'Antigone, qui avait refusé de conquérir la Cappadoce pour Eumène, il lui demanda des comptes sur l'administration de sa satrapie, dans l'espoir de le faire condamner. Antigone feignit de consentir à se justifier, mais il s'enfuit secrètement en Macédoine auprès d'Antipater et de Cratère.

Ceux-ci étaient alors occupés par la guerre contre les Étoliens. Avertis des intentions de Perdiccas, ils traitèrent hâtivement avec leurs adversaires, et des négociations s'engagèrent avec Ptolémée ; car il était important d'avoir avec soi le satrape d'Égypte. Son attitude à Babylone ne laissait aucun doute sur ses sentiments et il devait se sentir menacé par l'ambition du chiliarque.

Ainsi les plans de Perdiccas allaient s'écrouler. Il avait perdu toutes chances de succès en Macédoine, où Cléopâtre, blessée de ses atermoiements, refusait maintenant de l'épouser, et Olympias de le soutenir. Enfin, Ptolémée venait de lui ravir le prestige que lui aurait conféré, aux yeux des Macédoniens, la dépouille mortelle d'Alexandre. Au lieu de prendre le chemin d'Ægées, elle était dirigée sur l'Égypte. Arrhibæos, l'officier chargé de l'accompagner, avait été gagné par le Lagide, qui vint à sa rencontre en Syrie avec une armée, et le corps d'Alexandre reposa à Memphis, en attendant le tombeau

(1) Polyen., VIII, 60 ; Arr., *Succ. Al.*, 22, 23 ; Diod., XIX, 52, 5.

qu'on lui préparait à Alexandrie, ainsi désignée, semblait-il, pour être la capitale de l'Empire. Perdiccas, très irrité, voulut d'abord abattre Ptolémée. Il décide de porter ses coups sur l'Égypte. Il laisse en Asie Eumène et Alcétas, puis il envoie sa flotte sur Cypre, où Ptolémée avait des alliés, et, par la Syrie, il prend le chemin de la vallée du Nil.

Il devait y subir un humiliant échec et même y trouver la mort. Facile à défendre, la frontière orientale du Delta, sous des souverains énergiques, n'a jamais été violée. Or, Ptolémée, un des meilleurs généraux d'Alexandre, était déjà un maître obéi. En vain Perdiccas essaie-t-il d'assiéger Péluse ; en vain tente-t-il, plus au sud, d'enlever le fort dit *Mur-du-Chameau*, puis, plus en amont encore, de faire passer le Nil à son armée. Il perd dans cette tentative plus de 2000 hommes et ce qui lui restait d'autorité, tandis que le satrape d'Égypte se couvrait de gloire. La hauteur du chiliarque indisposait les officiers et les troupes. Par son affabilité, Ptolémée s'attirait au contraire beaucoup d'amis. Perdiccas fut assassiné dans sa tente par Peithon et par Séleucus. Ptolémée n'eut pas de peine à se justifier devant les Macédoniens des crimes dont Perdiccas l'avait accusé. Il eût pu aisément prendre sa place, mais, trop avisé pour n'être point mesuré dans ses prétentions, il fit confier à Peithon et Arrhibæos la charge de veiller sur les Rois, en attendant l'arrivée d'Antigone et d'Antipater, qui se trouvaient alors en Asie : là, Eumène avait remporté une brillante victoire, dont la nouvelle arriva trop tard pour servir la cause de Perdiccas.

Antigone avait en effet débarqué à Éphèse au printemps de 322. Eumène s'était retiré en Phrygie, tandis que Cratère et Antipater passaient l'Hellespont. Le Grec Eumène se trouve tout d'un coup presque abandonné par les siens. Le prestige d'Antipater et surtout la popularité de Cratère étaient grands. Les troupes d'Alcétas refusent de combattre et se retirent en Pisidie, avec leur chef. Néoptolème, qui devait seconder

Eumène, veut le trahir et passer à Cratère avec ses troupes. Mais Eumène le bat, garde les troupes, et Néoptolème s'échappe seul, ou du moins avec une petite escorte. Dans le camp d'Antipater et de Cratère, on songeait à négocier avec Eumène pour le gagner. Mais une vieille haine le séparait d'Antipater, et, d'autre part, Néoptolème affirmait que Cratère n'avait qu'à paraître : à la vue de sa causia, au son de sa voix, les Macédoniens passeraient à lui avec toutes leurs armes. Eumène connaissait les dispositions de ses soldats ; il eut l'habileté de laisser ignorer à son armée que l'on marchait contre Cratère et de livrer ainsi une grande bataille qu'il gagna. Néoptolème et Cratère lui-même restaient sur le terrain. La cause de Perdiccas n'en était pas moins perdue. Antigone avait défait sa flotte dans les parages de Cypre, et Antipater marchait déjà sur la Cilicie pour prendre Perdiccas à dos, quand il apprit l'issue de la guerre en Égypte. Il fut appelé avec Antigone à Triparadisos de Syrie (1), où l'on allait procéder à un nouveau partage des satrapies.

Antipater se fit accepter comme régent, grâce à l'influence d'Antigone et de Séleucus, et malgré les intrigues d'Eurydice ; d'Asie, le centre de l'Empire passe ainsi en Macédoine, où Antipater retourne avec les Rois. Il fallut aussi remplacer au gouvernement des satrapies les amis de Perdiccas. Les changements portèrent surtout sur les provinces d'Asie mineure et de la région du Tigre et de l'Euphrate. Les décisions qui devaient avoir le plus de conséquences furent la nomination de Séleucus à la satrapie de Babylone et celles qui concernèrent Antigone. Non seulement celui-ci restait à la tête de la Grande Phrygie augmentée de la Lycaonie, de la Pamphilie et de la Lycie, mais il devenait stratège général des armées d'Asie. Les trésors de Suse étaient transférés dans la citadelle de Kyinda en Cilicie, satrapie attribuée à Philoxènos, en somme sous la

(1) Riblah, PERDRIZET, **LXXXIX**, 1898, p. 34 ; Dshousiyeh, DUSSAUD, *ibid.*, p. 113.

main du puissant stratège, qui avait ainsi le moyen de s'assurer une situation prépondérante et même de reprendre les desseins de Perdiccas (1). Mais, pour le moment, il fallait arracher l'Asie mineure à Eumène, et ce fut la mission d'Antigone. On eut encore recours aux mariages pour cimenter l'union entre les grands chefs. Phila, veuve de Cratère, épousa Démétrius, fils d'Antigone; Nicæa, veuve de Perdiccas, devenait la femme de Lysimaque.

IV

Antipater.

La régence d'Antipater dura deux ans. Elle fut marquée en Grèce par la guerre étolienne, en Asie par la défaite des Perdicaniens. Au printemps de 319, Antigone semblait, en Asie, être venu à bout de tous ses adversaires : Eumène, mal secondé par Alcétas et Docimos, avait été vaincu à Orcynia, en Cappadoce, et s'était réfugié avec une petite troupe dans le nid d'aigle de Nora (2). Sa perte, avec le temps, paraissait assurée. Alcétas et Docimos succombèrent à leur tour : l'un fut pris en Pisidie. L'autre s'était réfugié à Telmessos, dont les habitants le livrèrent.

Les Étoliens avaient profité de l'absence d'Antipater pour

(1) Voici la distribution des satrapies, d'après Arrien, *Succ. Al.*, 34, et Diodore, XVIII, 30, qui suivent évidemment la même source.

Égypte : Ptolémée; Syrie : Laomédon; *Cilicie : Philoxénos; Mésopotamie et Arbélitis : Amphimachos; Babylonie : Séleucus; Susiane : Antigénès;* Perse : Peucestas; Carmanie : Tlépolémos; Médie : Peithon; *Parthie : Philippe; Arie et Drangiane : Stasandros; Bactriane et Sogdiane : Stasanor*; Arachosie : Sibyrtios; Paraponisades : Oxyartès; Inde du Nord : Peithon; Inde, de l'Indus à Pattala : Poros : Inde de l'Hydaspe : Taxile; *Cappadoce : Nicanor*; Grande Phrygie, Pamphilie, Lycaonie, Lycie : Antigone; Carie : Asandros; *Lydie : Cleitos; Phrygie de l'Hellespont : Arrhidæos.* L'emploi de l'italique signale les satrapies dont le gouverneur n'est plus le même qu'en 324. Nos auteurs ou leur source ont dû faire une confusion pour l'Inde : cf. **CXVI**, t. III, 2, p. 24. Peithon a dû rester satrape du Bas-Indus, tandis que Poros et Taxile ont gardé leurs royaumes. A côté de Taxile, on trouve encore Eudamos. Amphimachos, satrape de Mésopotamie, est donné par Arrien, 35, comme frère du roi. Mais il est à croire que c'est encore une confusion ; il devait être frère non du roi Arrhidée, mais d'Arrhidæos, gouverneur de la Phrygie d'Hellespont (Id., *ibid.*).

(2) Kodja ou Hassan-Dagh, **CCLXVIII**, p. 52-68.

envahir la Thessalie, où ils furent un moment les maîtres avec Ménon de Pharsales ; mais une invasion d'Acarnaniens, suscitée peut-être par Antipater, les rappela à l'intérieur de leur frontière, et la Thessalie, reconquise par Polyperchon, fut remise sous l'autorité des rois.

En Attique, sous le gouvernement pacifique et modéré de Phocion, la population paraît avoir joui d'une prospérité matérielle renaissante. Mais le sentiment national était humilié, car la garnison macédonienne restait à Munychie et Ményllos, son chef, était l'ami de Phocion. Celui-ci avait toujours refusé d'intervenir auprès d'Antipater pour demander le retrait des troupes, dont la présence l'assurait contre un retour offensif de la démocratie. On députa vers Antipater un autre ami plus souple de la Macédoine : Démade partit avec son fils. Malheureusement pour la cause athénienne, ce politique taré était assez généralement méprisé. Il avait entretenu avec Perdiccas un commerce de lettres compromettantes. Au temps où celui-ci songeait à passer en Macédoine, ne l'avait-il pas invité à venir libérer la Grèce, qui ne tenait plus qu'à « ce vieux fil pourri » d'Antipater ? Un ami de Phocion, Dinarque de Corinthe, n'eut donc pas de peine à le convaincre de haute trahison. Dans sa rage, Cassandre, qui le jugeait, fit égorger le fils en présence du père qui, tout couvert du sang de son enfant, fut lui-même livré à la mort (1).

Antipater était alors très malade, et il mourut peu après, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait été un des meilleurs serviteurs de la Macédoine, formé à l'école de Philippe, comme son contemporain Parménion. Si, presque seul de tous les grands personnages du temps, il n'avait pas pris part à la conquête de l'Asie, il l'avait pourtant rendue possible en tenant en respect la Grèce frémissante. Sa tâche n'avait pas été facile. Elle avait encore été compliquée par l'hostilité d'Olympias.

(1) Cloché, *Rev. hist.*, *loc. cit.*

CHAPITRE II

ANTIGONE (1).

I

Coalition contre Polyperchon

Antipater avait de bonnes raisons de se défier de son fils Cassandre, hautain, cruel et violent. Il crut qu'il devait le laisser comme en tutelle, avant qu'instruit par l'âge, il parvînt au premier rang. Il confia donc en mourant la régence à Polyperchon, un de ses vieux compagnons, un des plus anciens officiers d'Alexandre. Cassandre eut le titre de chiliarque et le commandement de la cavalerie. Comment ne pas prévoir pourtant qu'il ne se contenterait ni de ce titre ni de ce commandement ? La division allait encore déchirer l'Empire.

En Asie, d'ailleurs, une formidable ambition se levait. Antigone, vainqueur d'Eumène et d'Alcétas, ne se sentait pas fait pour les rôles subalternes. Maître de la plus grande partie de l'Asie mineure, il ne croyait pas au-dessous de ses forces d'étendre sa domination sur tout le continent et de se rendre indépendant de l'autorité royale, qui n'était plus qu'une ombre ; et déjà ceux qui l'approchaient pouvaient pressentir que, si l'idée de l'Empire risquait de se dissoudre dans les rivalités des satrapes et de s'évanouir avec la dynastie d'Alexandre, il se jugeait, lui, de taille à l'incarner dans sa personne. Aussi, depuis la disparition d'Antipater, est-ce Antigone dont la figure

(1) Principales sources littéraires : Just., XIV, XV ; Diod., XVIII, 49-fin, XIX ; Plut., *Phoc.*, *Demetr.*, *Pyrrh.*, *Eum.*

domine l'histoire de cette période, qui se termine, après seize ans, par sa mort (301). Ce n'est pas que la personne de ses rivaux soit effacée : ni Cassandre, ni Lysimaque, ni Ptolémée, ni Séleucus n'ont déployé moins de talent et d'énergie pour fonder leur grandeur et leur gloire. Mais, comparées à celle d'Antigone, leurs ambitions sont limitées. Elles ne semblent d'abord viser qu'à s'assurer dans l'Empire, qui se disloque et dont elles favorisent le morcellement, une part aussi belle que possible. Antigone, visiblement, veut bientôt tout dominer. Dès le début, il se propose au moins la conquête de l'Asie entière, et ce sont les vicissitudes de ses plans et de ses projets qui déterminent par réaction la conduite de ses adversaires. Sa mort marque la ruine de l'idée d'Empire et la fin d'une conception qui, sans avoir la même ampleur que l'idéal de royauté universelle que l'on peut attribuer à Alexandre, rappelle pourtant les vastes projets du conquérant.

Il y a sans doute chez Antigone moins d'imagination généreuse, mais aussi moins d'esprit d'aventure. Il n'exercera son pouvoir que sur des régions que la Macédoine et l'Hellénisme ont déjà conquises, et, tandis qu'on voit Alexandre se laisser transformer par ses succès mêmes et devenir un homme nouveau pour régner sur des sujets nouveaux, Antigone reste plus macédonien et philhellène. Dans le court moment où l'on peut l'observer à la tête de son éphémère Empire, on constate la sagesse et la fermeté de son gouvernement. D'ailleurs, c'était déjà presque un vieillard : il avait atteint ou dépassé soixante-cinq ans et, bien qu'il ne fût plus jeune, même au moment où il accompagnait Alexandre en Asie, il n'avait pas eu un rôle militaire de premier plan. Parti comme commandant des alliés, il avait été fait satrape de Phrygie. En 317, son activité n'était certes pas brisée par les années, et déjà dans sa lutte avec les Perdicaniens, il venait de révéler de remarquables talents militaires. Enfin, il sera bientôt secondé par son fils Déme-

trius, « le poliorcète », un des plus brillants capitaines de ce temps (1).

Antigone fut d'abord servi par la rivalité de Polyperchon et de Cassandre qui, cherchant des alliés, parvint à unir en une coalition les principaux satrapes jaloux de leur indépendance, et qui pouvaient craindre l'autorité que Polyperchon tirait de sa charge de protecteur des rois. Cassandre n'avait pas eu de peine à gagner à sa cause le satrape d'Égypte, qui venait d'arracher la Syrie à Laomédon. Ptolémée avait donc cessé, en menant à bout cette conquête, de se conduire en gouverneur de province ; il avait pris une attitude de souverain. De même qu'au temps de Perdiccas il avait annexé Cyrène, il ajoutait maintenant à son domaine une région dont la possession a toujours paru indispensable aux Pharaons fondateurs d'un Empire égyptien (2). Il était donc utile au Lagide de paralyser le pouvoir central ou, tout au moins, de détourner son attention.

Cassandre fut aussi heureux auprès d'Antigone qui lui donna des troupes, tout en se mettant lui-même en état de conquérir l'Asie. Dès la mort d'Antipater, il avait saisi le premier prétexte pour commencer ses empiétements et avait arraché aux satrapes de ces provinces la Phrygie d'Hellespont et la Lydie. Enfin, il négociait avec Eumène, en qui il espérait trouver un allié, par l'intermédiaire de leur ami commun, l'historien Hiéronyme de Cardia.

Ainsi l'Empire craquait de toutes parts. Sans doute la bravoure, la bonne humeur et l'affabilité de Polyperchon le rendaient populaire auprès des Macédoniens ; mais il n'avait aucun allié. Depuis la régence d'Antipater, Olympias s'était réfugiée en Épire ; Polyperchon l'invite à venir en Macédoine, sous prétexte de veiller sur le fils de Roxane, Alexandre Ægos.

(1) Voir surtout **CXVI**, t. III, 1, p. 171 et suiv. ; WILAMOVITZ, *Hellenistische Dichtung*, p. 57.

(2) **CLXI**, 1, p. 28-33.

Il comptait sur sa haine pour Cassandre et sur le prestige que la mère d'Alexandre gardait auprès des soldats. Enfin, il résolut de mettre la Grèce entière dans son parti en proclamant la liberté des Grecs.

Antipater et Cassandre s'étaient appuyés sur les classes possédantes : l'oligarchie tenait la plupart des villes ; Polyperchon se tourne résolument vers la démocratie ; son édit déclare qu'on doit remettre en vigueur les constitutions du temps de Philippe et d'Alexandre. Les bannis seront rappelés et devront rentrer avant le 30 du mois de Xandicos. Oropos reste aux Oropiens ; mais Samos est rendu aux Athéniens ; et très habilement, tout en blâmant les Grecs d'avoir résisté à la Macédoine, on reconnaît les maux qu'ils ont soufferts, mais on détourne les rancunes sur les « stratèges macédoniens », c'est-à dire sur les amis d'Antipater et de Cassandre (1).

En même temps, Polyperchon songea à s'assurer en Asie l'alliance d'Eumène. Celui-ci était sorti de Nora, après un accord avec Antigone, dont il n'entendait pourtant pas servir l'ambition, et il avait fait insérer dans le traité une clause par laquelle il promettait fidélité aux Rois. Dès lors, comment aurait-il pu résister, quand il reçut de Polyperchon une lettre écrite en leur nom ? On lui accordait, pour prix des épreuves qu'il avait subies, une gratification de 500 talents et ordre était donné aux stratèges et trésoriers de Cilicie de mettre encore à sa disposition 500 talents pour lever des troupes. Un corps de 3000 Argyraspides était dans la région. C'étaient des vétérans des guerres d'Alexandre ; plusieurs avaient atteint déjà un âge avancé — soixante à soixante-dix ans, affirment Plutarque et Diodore — mais l'expérience les rendait redoutables. Leurs chefs, Antigénès et Teutamos, devaient les amener à Eumène, nommé stratège autocrate d'Asie, et qui se trouva bientôt ainsi à la tête d'une armée

(1) Diod., XVIII, 56 (texte du décret).

considérable. En vain, Ptolémée, croisant avec sa flotte devant le promontoire de Zéphyrion en Cilicie, tentait-il de séduire les Argyraspides et le gardien des trésors de Kyinda. Eumène avait pour lui l'autorité que lui conférait l'investiture des Rois. Ainsi, tant en Europe qu'en Asie, les deux partis semblaient devoir disposer de forces à peu près égales, mais, en vérité, le prestige royal, qui formait un des principaux avantages de Polyperchon et d'Eumène, allait bientôt tomber au-dessous de rien.

II

Guerre en Grèce.

De toutes les révolutions que l'édit royal suscita dans les cités de Grèce, c'est naturellement celle d'Athènes qui nous est le mieux connue. Il semble que la popularité de Phocion avait déjà beaucoup souffert depuis la mort de Démade. Le commandant macédonien Ményllos avait été remplacé par Nicanor, un ami de Cassandre, et cette mesure avait fortement indisposé le peuple. Le parti démocratique relevait la tête et trouvait un chef dans la personne d'Hagnonidès de Pergase. Or l'édit royal mettait Nicanor aussi bien que Phocion dans une situation délicate. Le régime censitaire institué par Antipater était condamné; les bannis démocrates allaient rentrer en grand nombre et l'on devait aussi s'attendre à la retraite du corps d'occupation. Mais Nicanor ne l'entendait pas ainsi, et sans doute Phocion n'était pas fâché de sentir pour son parti l'appui des armes macédoniennes. Nicanor parvint même par ruse à s'emparer du Pirée et une tentative des Athéniens pour délivrer leur port échoua. Sur ces entrefaites, Alexandros, fils de Polyperchon, vint camper en Attique. Les démocrates devaient compter sur son appui. Mais Alexandros semble avoir agi avec plus de prudence que de décision. Des négociations s'engagèrent entre Nicanor.

Alexandros et Phocion. Alors, dans la ville, où les démocrates étaient de plus en plus nombreux, Hagnonidès porta contre Phocion une accusation de trahison, à laquelle celui-ci se déroba en se réfugiant auprès d'Alexandros, qui l'envoya avec ses amis à Polyperchon. Il semble qu'Alexandros, qui priait son père de bien traiter Phocion et les anciens amis de la Macédoine, fût moins préoccupé des aspirations de la démocratie athénienne que des avantages que, pour la guerre contre Cassandre, on pouvait tirer de la possession du Pirée, et si, comme l'affirme Diodore, Phocion lui conseillait de s'en saisir, c'est sans doute qu'il n'avait plus guère d'espoir pour le salut et l'avenir de son parti que dans une protection macédonienne. Mais Polyperchon pouvait-il, sans danger, suspendre les effets de son édit libérateur pour la plus illustre des cités grecques? Il abandonna donc le Pirée, et renvoya Phocion et ses amis au jugement d'Athènes proclamée indépendante. Condamné dans une assemblée tumultueuse, qui refusa d'écouter sa défense, Phocion mourut courageusement, en buvant la ciguë, selon la loi athénienne (1).

Le triomphe de la démocratie ne devait pas durer longtemps. La lutte s'engageait maintenant entre Polyperchon et Cassandre. Avec une petite armée, celui-ci vint occuper le Pirée qu'Alexandros avait abandonné. Polyperchon ne put l'en déloger. Alors, laissant là son fils, il passe dans le Péloponèse, où Mégalopolis refusait d'obéir à l'édit. La ville fut assiégée. Polyperchon comptait sur ses éléphants, car on n'en avait pas encore vu en Grèce. Mais il y avait parmi les Mégalopolitains un certain Damis, qui avait fait la campagne d'Asie avec Alexandre et qui, malgré la brèche ouverte dans la muraille, sut arrêter l'élàn des bêtes monstrueuses en cachant sous la terre des portes hérissées de clous. Polyperchon perdit tous ses éléphants et dut renoncer à prendre la ville.

(1) CLOCHÉ, *Revue historique*, 1924, p. 33-3[illegible]

Son prestige en fut d'autant plus amoindri que dans le même temps, comme on le verra plus bas, Antigone et Nicanor remportaient une grande victoire dans l'Hellespont et pouvaient donner la main à Lysimaque, le satrape de Thrace, qui, débarrassé de la menace des barbares, était entré dans la coalition (1).

A Athènes, Cassandre avait enfin amené le peuple à traiter. Le médiateur fut un disciple de Théophraste, Démétrius de Phalères (2), partisan de l'oligarchie modérée et qui, plus heureux que Phocion, avait pu échapper à la condamnation par la fuite. Pendant dix ans, en qualité de stratège (3), il administrera la ville avec sagesse et la maintiendra dans l'alliance de Cassandre. Celui-ci reconnaissait l'indépendance de la cité, mais Athènes acceptait un régime censitaire, qui portait à 1000 drachmes le revenu exigé pour le citoyen actif et n'excluait que les plus pauvres. Hagnonidès était condamné à mort. Une garnison macédonienne restait à Munychie.

La soumission d'Athènes donnait à Cassandre des ressources considérables. De là, il se dirigea vers la Macédoine et s'entendit avec la reine Eurydice. L'armée se déclare pour elle, et Cassandre est proclamé régent, tandis que Polyperchon, qui n'avait guère pour lui que le Péloponèse, est déchu de ce rang. Cassandre, laissant Eurydice en Macédoine, sous la garde de son frère Nicanor, marche alors vers le Péloponèse. La Grèce du Nord tout entière se déclare pour lui, et il peut aller jusqu'en Arcadie, où Mégalopolis lui est fidèle, mais où Tégée l'arrêta.

La situation de Polyperchon n'en était pas moins très précaire, quand à l'influence d'Eurydice il songea à opposer celle d'Olympias. La vieille reine n'avait pas quitté l'Épire. Avec son cousin Éacide, qui venait d'y succéder à Arybbas, elle entre en Macédoine, et, voulant en finir en une seule bataille,

(1 *Infra*, p. 166. — (2) MARTINI, **CVII**, s. v. Demetrios.
(3) DE SANCTIS, **CIV**, 2, p. 15, n. 1.

marche droit à Eurydice qui se trouvait à Euia. Les Macédoniens d'Eurydice ne voulurent pas combattre la mère d'Alexandre : Philippe Arrhidée et sa suite tombèrent aussitôt aux mains d'Olympias. Eurydice fut prise tandis qu'elle s'enfuyait vers Amphipolis avec un de ses conseillers. Olympias put donner libre cours à son âpre soif de vengeance contre ceux qu'elle considérait comme des usurpateurs. Elle les tint plusieurs jours murés dans un étroit cachot ; puis elle fit massacrer Philippe par des soldats thraces et força Eurydice à se donner la mort. Nicanor fut tué avec une centaine d'amis de Cassandre. On commençait à se détourner d'Olympias avec horreur.

A la nouvelle de ces événements, Cassandre lève le siège de Tégée et se dirige vers la Macédoine. Éacide était retourné en Épire, Polyperchon était en Perrhœbie ; cependant, trop faible pour risquer une bataille contre Cassandre, Olympias s'enferme dans Pydna, avec la famille royale. Cassandre investit la place et envoya ses officiers contre Éacide et Polyperchon, qui furent presque abandonnés de leurs troupes. La famine sévit bientôt à Pydna. Les éléphants périrent, les troupes s'affaiblissaient ; certains auxiliaires barbares allèrent jusqu'à manger de la chair humaine. Le siège avait commencé en hiver ; les maux des assiégés ne firent que croître au printemps. Une tentative d'Olympias pour s'échapper échoua. Il fallut se rendre. Monimos, le commandant de Pella, qui tenait pour Olympias, ouvrit ses portes en apprenant la chute de Pydna ; Aristonous, qui avait battu Crateuas, le stratège de Cassandre, résista plus longtemps dans Amphipolis et ne se résigna à céder que sur l'ordre écrit d'Olympias. Cette obstination lui coûta la vie. L'assemblée des Macédoniens condamna aussi Olympias à mort, mais sans qu'elle fût présente. Peu après, Cassandre, qui craignait encore son ascendant sur les Macédoniens, la fit assassiner par des soldats. Quant à Roxane et à Alexandre Ægos, il les tint prisonniers dans Amphipolis

Cassandre, qui avait épousé une fille de Philippe II, Thessalonicé (1) se comportait maintenant en véritable roi. Dans la Pallénè, Cassandreia était fondée, sur l'emplacement de Potidée et peuplée des Potidéates, des colons venus des villes de la Chersonèse et de ce qui restait des Olynthiens. En Grèce, aux applaudissements de tous, il relevait Thèbes de ses ruines. Une expédition dans le Péloponèse, et qui le conduisit en Argolide et en Messénie, réduisit Alexandros à la possession de quelques places. Polyperchon s'était réfugié chez les Étoliens.

III

Guerre en Asie. Eumène.

La lutte en Asie ne fut pas moins rude, ni le succès moins éclatant. C'est un duel entre Antigone et Eumène (2). L'extraordinaire force d'âme dont celui-ci avait fait preuve à Nora, ce surprenant retour de fortune qui, d'un rebelle assiégé dans un fortin, avait fait le stratège autocrate de l'Asie, l'hommage qui semblait être rendu par les rois à sa fidélité envers la famille d'Alexandre lui attirèrent d'abord une admiration singulière. Mais comment se serait-il fié à la constance de ce sentiment? Il avait éprouvé déjà qu'aux yeux des Macédoniens, il restait un Hellène, c'est-à-dire un étranger. Plutarque (3) vante ses manières séduisantes et affinées; elles contrastaient avec la morgue des nobles officiers macédoniens.

Dans une situation aussi délicate, il devait faire preuve de la plus grande réserve et trouver le moyen de conduire les troupes sans paraître les commander. Pour éviter tout soupçon d'ambition personnelle et montrer qu'il n'acceptait son titre que pour obéir aux Rois, il refusa la gratification qu'on lui offrait, tandis que, pour ménager les susceptibilités des autres chefs, il sut habilement s'effacer devant le souvenir d'Alexandre

(1) Stæhelin, **CVII**, 20, p. 2299. — (2) **CLXVIII**, p. 69-154. — (3) Plut *Eum.*, 11, 2.

Inspiré, dit-il, par une vision, Eumène fit dresser, dans la tente où se réunissait l'État-major, le trône royal, sur lequel on déposa le diadème et le sceptre. Un autel à parfums brûlait devant eux et les ordres à l'armée étaient libellés au nom du roi héroïsé. Ainsi il était à tous évident que l'on combattait pour la cause de la Monarchie ; ainsi naissait dans les camps le culte officiel d'Alexandre.

La première pensée d'Eumène fut de se rendre en Phénicie, que Ptolémée lui abandonna en se repliant prudemment sur la Syrie du Sud. L'intention du Cardien était d'user des ports pour se construire une flotte, et de passer en Europe pour rejoindre Polyperchon, malgré l'escadre lagide qui croisait entre Cypre et le rivage égyptien. Mais il se ravisa : il importait de retenir et de battre, en Asie, Antigone qui venait de remporter une grande victoire (1).

Celui-ci avait en effet persuadé à Lysimaque de se joindre à la coalition (2). Le satrape de Thrace était le chef énergique d'une armée aguerrie. Polyperchon devait à tout prix l'empêcher d'unir ses forces à celles d'Antigone. Cleitos, vainqueur d'Amorgos, fut donc envoyé pour empêcher Antigone et Lysimaque de se joindre et, à l'entrée du Bosphore et de la mer Noire, il les battit sur mer. Mais, la nuit même de la bataille, Antigone réussit une manœuvre hardie ; secondé par son amiral Nicanor, l'ami de Cassandre, et grâce à l'alliance de Byzance, il fit passer ses troupes sur la rive européenne ; comme autrefois Lysandre à Ægos-Potamos, il s'empara du camp et détruisit sur le rivage la flotte ennemie. Toutefois, s'il était resté en Europe, il aurait pu craindre, avec quelque raison, qu'Eumène ne lui arrachât l'empire de l'Asie.

Eumène marchait en effet vers Babylone, où il espérait profiter des troubles qui avaient éclaté dans les hautes satrapies. Ils étaient aussi menaçants pour l'unité que ceux qui déchi-

(1) **CLXVIII**, p. 82-83. — (2) **CLXXI**, p. 58.

raient l'Occident. Sans doute, de Mésopotamie et du plateau iranien, on ne pouvait guère songer à dominer le monde hellénique. Mais il était à prévoir que, si un Macédonien réussissait à créer dans ces régions un grand Empire asiatique, il porterait un jour ses armes vers l'Occident et entrerait en conflit avec les maîtres de l'Ouest. Cette destinée faillit être celle du satrape de Médie, Peithon. A son frère Eudamos il avait donné la Parthie, arrachée à Philippe, et il cherchait visiblement à se créer un Empire. Mais il se heurta aux autres gouverneurs, peu disposés à souffrir la domination d'un égal. Une coalition s'était formée, dont l'âme fut Peucestas, le satrape de Perse. Et Peithon s'enfuit à Babylone auprès de Séleucus.

Tel était l'état de la Haute-Asie quand Eumène, venant de Phénicie, parvint en Babylonie, où il prit ses quartiers d'hiver (318-317). Il était naturellement passé par la Mésopotamie, dont il s'était adjoint le gouverneur. Maintenant il sommait Séleucus et Peithon de s'unir à lui contre le rebelle Antigone. Ceux-ci refusèrent d'obéir à un homme « que les Macédoniens avaient condamné à mort », et tentèrent sans succès de débaucher les Argyraspides. Eumène résolut alors de passer en Susiane et de se joindre à la coalition qui s'était formée autour de Peucestas, puis de se faire ouvrir, au nom des Rois, les trésors de Suse. Mais il fallait traverser le Tigre et Eumène réussit cette difficile opération sous la menace de Séleucus et de Peithon qui ouvrirent les digues d'un vieux canal, en sorte que l'armée royale fût de toutes parts entourée par l'eau. Après deux jours d'efforts, Eumène parvenait à détourner l'inondation, quand Séleucus se décida à traiter avec lui et à le laisser sortir de sa satrapie.

En Susiane, Eumène se joignit aux satrapes coalisés. L'armée comptait 18 700 fantassins, 4 600 cavaliers et 120 éléphants. En tout, Eumène put disposer d'environ 40 000 hommes. Mais il n'y avait pas d'accord profond entre les chefs.

Antigone avait hiverné en Mésopotamie ; dans l'été de 317, il vint en Babylonie joindre Peithon et Séleucus, et ils marchèrent vers Suse. Laissant Séleucus assiéger la citadelle, Antigone se dirige contre Eumène, qui s'était réfugié derrière le Kopratas. Comme il perd en vain 6 000 hommes dans la tentative de passer le fleuve et que ses soldats supportent mal la chaleur de l'été, il remonte vers la Médie, en prenant la route qui traverse le pays des Cosséens, sans avoir voulu consentir à leur payer l'habituel tribut ; harcelées par ces farouches montagnards, ses troupes eurent beaucoup à souffrir.

Eumène s'était dirigé vers la Perse. Il eût préféré reporter la guerre en Asie antérieure, mais il ne put persuader les satrapes, qui songeaient avant tout à garantir leurs satrapies. On apprit bientôt qu'Antigone approchait. L'armée d'Eumène poussa à sa rencontre, les deux adversaires cherchant, par des manœuvres habiles, à engager la bataille sur le terrain le plus favorable. Elle eut lieu en Paratécène, c'est-à-dire dans la région d'Ispahan, à l'automne de 317. La nuit suspendit le combat, qui reprit au lever de la lune. Enfin, Eumène dut se retirer dans son camp ; Antigone était maître du champ de bataille, mais ses pertes étaient plus fortes. Il revint en Médie, où il hiverna à Gadamarga. Eumène avait renoncé à le poursuivre et se dirigea vers la Gabiène (1). C'est là qu'il devait succomber.

Antigone, voyant son armée s'affaiblir de jour en jour, conçut le projet hardi d'aller le surprendre dans ses quartiers d'hiver. Par les routes ordinaires, les deux adversaires étaient à vingt-cinq jours de marche l'un de l'autre ; mais par des pistes à travers des solitudes désolées, et qu'on eût crues impraticables pour les armées, Antigone pouvait tomber sur les cantonnements d'Eumène, très disséminés, avant que celui-ci n'ait eu le temps de rassembler ses troupes. Antigone n'hésita pas à

(1) Région du Haut-Karoun, entre Dizfoul et Ispahan ; cf. **CLVXIII**, p. 103.

demander cet effort à ses soldats, et se lança dans le désert. Les feux allumés la nuit par l'armée, malgré les ordres d'Antigone, furent aperçus par les habitants des montagnes, qui dominaient le désert et révélèrent à Eumène l'arrivée de son adversaire. Il fallut encore livrer une grande bataille. Les prodiges de valeur et d'habileté ne purent sauver Eumène, qui fut perdu par la trahison des siens. Une grande poussière s'étant élevée sur le champ de bataille, Antigone, sans éveiller l'attention de l'ennemi, envoya une troupe de cavaliers derrière la ligne pour se saisir des bagages de l'armée royale ainsi que des femmes et des enfants des Argyraspides. Cependant, la lutte s'était engagée. Rien ne put résister au choc des Argyraspides. Mais, à l'aile gauche qu'il avait rendue particulièrement forte pour l'opposer à l'aile droite ennemie, où combattait Antigone, Eumène se trouva presque seul par la défection de Peucestas et de ses cavaliers, qui se retirèrent à l'écart du champ de bataille. L'aile droite était trop faible pour résister. La phalange victorieuse se trouva isolée, sans la protection de la cavalerie. En vain Eumène tenta-t-il de rallier ses escadrons. Ceux de Peucestas refusèrent d'obéir. L'armée dut se retirer. La division était dans les États-majors. Eumène voulait reprendre la bataille, les satrapes retourner dans leurs satrapies. Les Argyraspides, qui venaient d'apprendre la perte du camp, négocièrent avec Antigone et lui livrèrent Eumène. Antigone, assouvissant une vieille haine, fit tuer Teutamos Antigénès et Eudamos, satrape de l'Indus. Quant à Eumène, qu'il eût peut-être voulu sauver, il dut le sacrifier à la colère des Macédoniens. Ainsi disparaissait le défenseur des rois, au moment où la monarchie s'effritait d'elle-même. Antigone pouvait se croire le maître de l'Asie.

IV

Coalition et guerre contre Antigone.

En 317, les guerres qui viennent de se terminer semblent avoir déjà consacré le démembrement de l'Empire. Le meurtre d'Eurydice et d'Arrhidée, la condamnation et la mort d'Olympias ont rendu manifeste à tous que les rois ne sauraient faire longtemps obstacle à l'ambition des grands chefs. Roxane et son fils Alexandre Ægos prisonniers à Amphipolis, il semble que rien n'empêche Cassandre en Macédoine, Lysimaque en Thrace, Antigone en Asie, Ptolémée en Égypte d'agir comme des souverains et d'organiser leur domination, chacun dans son domaine, pour que l'Empire soit réellement morcelé en cinq grands États nouveaux. Ce système d'États répond d'ailleurs assez bien aux nécessités politiques du moment, et il n'est pas très différent de celui qui finira par prévaloir. Les puissances s'y font équilibre. La mer Égée, la mer grecque par excellence, reste le centre de l'ensemble, le foyer d'où rayonne toute culture. La Grèce est encore un monde varié, vivant, plein de sève, peuplé, riche d'activité débordante. Elle peut se répandre sur l'Orient, fournir aux nouveaux États les cadres de leur nouvelle organisation. Et pourtant, loin de s'apaiser, les conflits vont renaître plus âpres ; l'unité de l'Empire n'est pas définitivement brisée, et, si les rois ne sont rien par eux-mêmes qu'un symbole, leur existence seule est une entrave aux tendances séparatistes des satrapes les plus puissants. D'ailleurs, ceux-ci ne se considèrent pas seulement dans leurs satrapies, qu'ils ont souvent agrandies par la guerre, comme les maîtres absolus d'un royaume « conquis par la lance ». Il n'en est peut-être aucun qui ne garde le désir de l'unité, au cas du moins où cette unité pourrait être faite à son profit. Chez presque tous, on pourra signaler au moins un moment de leur carrière où ils entrevoient la réalisation de ce

rêve grandiose. Mais, chez Antigone, c'est une pensée constante. Maître maintenant de l'Asie, ce rude vieillard emploiera les quinze dernières années de sa vie à tenter de reconstituer l'Empire, et ce sont ces quinze ans qui sont vraiment décisifs dans la crise que nous étudions.

En 316, Ptolémée vit arriver en Égypte Séleucus, le satrape de Babylone, qui s'était enfui avec une cinquantaine de cavaliers. Il apportait des nouvelles menaçantes : Antigone se comportait en souverain ; il écartait ou supprimait tous les satrapes pour les remplacer par des hommes de son choix. Il avait fait mettre à mort Peithon de Médie, éloigné Peucestas, populaire chez les Perses, en lui donnant, il est vrai, un haut commandement. Enfin, venu à Babylone, il avait demandé des comptes à Séleucus. Séleucus s'était échappé pour éviter une condamnation certaine. Ptolémée le reçut amicalement. La puissance d'Antigone pouvait devenir une menace pour l'Égypte : il fit sonder Cassandre et Lysimaque qui, eux aussi, s'inquiétaient déjà. Une coalition se forma, à laquelle adhéra Asandros, satrape de Carie. On décida d'envoyer un véritable ultimatum à Antigone qui se trouvait en Haute-Syrie. Les alliés demandaient la Babylonie pour Séleucus, la Phrygie de l'Hellespont pour Lysimaque, la Syrie pour Ptolémée, la Lycie et la Cappadoce pour Asandros. Antigone répondit très rudement qu'il était prêt à la guerre (315) (1).

Comme il était naturel, elle se déroula en Grèce et en Asie. Antigone tentera de passer en Europe, sentant bien que c'est là seulement qu'il pouvait trouver la décision qu'il cherchait, puisque la Macédoine était la tête de l'Empire. Mais ses ennemis lui donneront assez de mal en Asie pour l'y retenir. Il ne pourra agir en Grèce que par ses généraux.

(1) DIOD., XIX, 57, 1-4. Ἄσανδρος, correction de DROYSEN, pour Κάσσανδρος, que certains veulent maintenir. Cf. **CXXIII**, 1, p. 274, n. 3; **CXVI**, t. III 1, p. 122, n. 2; WILAMOWITZ, *Antigonos v. Karystos*, p. 198; **CLXXI**, p. 61, n. 1 Mais voir **CLXX**, p. 27, n. 1, et **CLXI**, 1, p. 43, n. 2.

Là, tout est compliqué par l'hostilité des cités entre elles et, à l'intérieur des cités, par la division des partis. Cassandre domine, toujours appuyé sur l'oligarchie. Polyperchon et son fils Alexandros, avec lesquels Antigone s'allie, n'ont que quelques places dans le Péloponèse. Mais la puissance de Cassandre n'est pas inébranlable. On peut profiter de l'hostilité des Étoliens, des difficultés qu'il rencontrera en Illyrie et en Épire, où règne Éacide, le cousin d'Olympias ; on peut enfin ranimer le parti démocratique dans les villes en appelant de nouveau les Grecs à la liberté. Un décret (1) qui la proclamait est donc publié par Aristodèmos de Milet, le premier général envoyé en Grèce par Antigone : il met les Grecs en effervescence : en vain Ptolémée, pour parer le coup, écrit-il qu'il est aussi zélé qu'Antigone pour la liberté des Grecs ; Aristodèmos trouve tout de suite des partisans. Les Étoliens s'allient avec lui.

Cassandre, il est vrai, agit avec vigueur. Une heureuse campagne dans le Péloponèse lui valut l'alliance de Polyperchon, qui garda le titre de stratège. Les démocrates de Sicyone massacrent bien Alexandros, mais ils sont réduits ou apaisés par sa veuve, Cratésipolis, une des femmes les plus distinguées du temps. Aristodèmos se retira chez les Étoliens ; allié aux Acarnaniens, Cassandre les combattit sans succès décisif. Mais, l'année suivante (314), il avait repris Leucade, Apollonie, Épidamne à Glaucias d'Illyrie et rétabli son empire sur le continent.

Il n'en était pas de même sur mer. Les îles avaient abandonné, en partie, la cause de Cassandre. Lemnos s'était détachée d'Athènes, peut-être aussi Imbros et Délos (315). Antigone, qui assiégeait Tyr, avait réuni une flotte pour lutter contre celles de Ptolémée et de Cassandre, et c'est sous la protection de ses vaisseaux que renaissait l'antique confédération

(1) Diod., XIX, 61.

des Cyclades, avec Délos pour centre — Délos enfin délivrée du joug athénien (314) (1)! Les mêmes escadres amenaient en Grèce Télesphoros, son neveu (2), dont les succès dans le Péloponèse et en Béotie furent paralysés par la défaite des Étoliens et des Épirotes (mort d'Éacide). Mais un autre neveu d'Antigone, Polémée, parvint à enlever la Grèce à Cassandre, qui perd ses conquêtes en Illyrie et qui avait à craindre l'hostilité d'Alcétas, le nouveau roi d'Épire. Antigone aurait pu passer en Europe, si Démétrius, son fils, n'avait alors été défait à Gaza par le Lagide. Une révolte de Télesphoros fut bien réprimée par Polémée ; mais l'offensive contre Cassandre était brisée. Celui-ci n'en était pas moins affaibli et, fatigué de la guerre, il s'entendit avec Lysimaque pour envoyer à Antigone des propositions de paix (312) (3).

En Orient, c'est Ptolémée qui est le principal adversaire d'Antigone ; mais c'est un adversaire prudent, qui craint de s'éloigner de l'Égypte. Il se retire d'abord devant Antigone qui envahit la Syrie, où Tyr devait résister longtemps. La flotte égyptienne, sous le commandement de Séleucus, se contente de tenir la mer et de protéger son allié cypriote, Nicocréon de Salamine, contre les autres dynastes, alliés d'Antigone.

L'année 314, qui vit la renaissance de la Confédération des Cyclades, vit aussi la chute de Tyr, mais Antigone, retenu par la crainte d'Asandros, n'ose pas attaquer l'Égypte. Il se décide en 313 à soumettre l'Asie mineure. Allié depuis 315 avec le tyran d'Héraclée, les villes de Chalcédoine, d'Astacos et le roi Zipœtès de Bithynie, il parvient à se concilier Asandros et à prendre les villes de la côte, Milet, Tralles, Caunos et Iasos.

Cette année 313 lui était particulièrement heureuse. Les

(1) Dürrbach, **LXXXV**, 1907, p. 208 227 ; **IV**, p. 19.
(2) Diog. Laert., V, 79 **CXVI**, t. III, 1, p. 126 et suiv., n. 3.
(3) Diod., XIX, 105, et **IX**, 5 (Lettre d'Antigone à Scepsis).

Thraces, appuyés par lui, retenaient Lysimaque dans ses États (1) ; la Grèce échappait à Cassandre. Cyrène, révolté, chassait Ophélas, que les stratèges de Ptolémée ne pouvaient rétablir. A Cypre, les dynastes trahissaient le Lagide, que Démétrius allait attaquer. Mais alors Ptolémée sentit qu'il fallait agir avec décision. Il se rendit à Cypre ; il y fit mettre à mort ou emprisonner les dynastes. Nicocréon devint gouverneur de toute l'île et Ptolémée se retira chargé de butin. En Syrie, il fut servi par la fougue inconsidérée de Démétrius, qui perdit à Gaza une grande bataille (312). La Syrie, la Phénicie revinrent aux mains du Lagide ; peut-être fut-il obligé d'assiéger Jérusalem. Séleucus avait pris part à la victoire ; il obtint de Ptolémée une escorte et se dirigea hardiment vers Babylone avec une petite troupe de cavaliers (312). Antigone ne pouvait plus songer à quitter l'Asie. Pourtant, Ptolémée ne sut pas pousser son avantage, tandis que quelques succès de Démétrius limitaient le désastre, et, quand Antigone parut à la tête d'une nouvelle armée, le satrape d'Égypte évacua le territoire conquis. Le Lagide fut même inhabile à profiter de la querelle qui surgit entre les Nabatéens et son adversaire. Mais celui-ci était préoccupé du retour de Séleucus à Babylone et il envoya contre lui Démétrius.

La paix intervint en 311. Les plénipotentiaires de Cassandre et de Lysimaque avaient déjà depuis 312 entamé les pourparlers. Ceux de Ptolémée se joignirent bientôt à eux (2). Séleucus seul restait en dehors des négociations. Chacun gardait ses possessions. La liberté des Grecs était proclamée. Cette clause était plus défavorable à Cassandre qu'à tout autre. Sa puissance en Grèce était bien affaiblie. Il ne gardait dans le Péloponèse que les villes soumises à son stratège Polyperchon : Sicyone, Corinthe, Mégalopolis. Ptolémée n'avait plus que l'Égypte et une sorte de protectorat sur Cypre.

(1) **CLXX**, p. 28-30 ; **CLXXI**, p. 62-66, 70-71. — (2) **IX**, 5.

Cyrène lui échappait et ses tentatives pour reprendre la Syrie étaient un échec. En somme, c'était Antigone qui sortait vainqueur du conflit.

V

Ptolémée en Grèce.

L'Empire subsistait nominalement : le roi Alexandre Ægos et sa mère Roxane étaient pourtant prisonniers dans Amphipolis, et les cinq grands satrapes agissaient comme des souverains dans leurs États. Séleucus, vainqueur dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les généraux d'Antigone, fonde alors sa puissance dans les hautes satrapies : il engage une guerre contre le prince indien Sandracottos, à qui il finira par abandonner la rive droite de l'Indus, la Gédrosie, l'Arachosie, les Paraponisades, mais il annexe la Bactriane et il place le centre de sa puissance en Babylonie. Sur l'emplacement d'une ville indigène, Akshak (plus tard Upi, Opis), dont l'existence nous est signalée dès le temps de l'Empire d'Hammourabi (1955-1913), non loin de la digue de Nabuchodonosor, ou mur de Médie, il établissait sa capitale, Séleucie du Tigre. La cité grecque empruntait ses matériaux à Babylone, laissée aux Sémites, importante encore durant deux siècles, mais frappée à mort par sa rivale, et qui, du temps de Trajan, ne sera plus qu'une ruine (1).

Séleucus était bien loin de la mer hellénique et les destinées de sa dynastie eussent été bien différentes si le domaine d'Antigone, dont il devait être en partie l'héritier, lui eût toujours barré l'accès à l'Égée. Cette mer était maintenant le cœur du monde. Les grandes capitales s'élèvent sur ses rives. Nous avons vu Cassandre établir Cassandreia à la place de l'antique Polidée ; c'est aussi au bord du golfe Thermaïque qu'il fonde l'autre ville nouvelle de son royaume, Thessalonicè (Therma)

(1) Streck, **CVII**, s. v. Seleucia et *infra*, p. 429-30.

destinée à remplacer Pella, trop en arrière dans le pays. Lysimaque fonde Lysimacheia dans la Chersonèse de Thrace (1). Antigone, lui, avait d'abord choisi Célenæ, en pleine Phrygie, au croisement des voies militaires, une des plus grandes villes d'Asie mineure après Sardes. Il transporte maintenant sa capitale en Syrie, sur les rives d'un grand fleuve navigable, au point où pourront aboutir sur la mer les routes qui, par le désert et la Mésopotamie, pénètrent le plus rapidement au centre du continent asiatique, et c'est ainsi que l'on verra naître et mourir, avec son éphémère Empire, Antigoneia, remplacée plus tard par Antioche de l'Oronte. Sur la côte d'Égypte, Alexandrie n'atteindra sans doute son plein développement que sous le second Ptolémée, mais sous le premier déjà tout annonçait certainement sa prospérité prodigieuse.

C'est le satrape d'Égypte qui le premier saisit l'occasion d'étendre sa puissance sur la mer Égée, où dominait Antigone, patron de la confédération des Cyclades. Le moment était favorable. Polémée, déçu de voir ses services trop peu estimés, venait de se révolter contre son oncle ; autour de Chalcis, en Eubée, il cherchait à se créer une principauté indépendante et il avait entraîné dans sa rebellion Phœnix, qui commandait pour lui dans la Phrygie d'Hellespont (310). Ce mouvement était avantageux pour Cassandre, satisfait qu'en Grèce les possessions conquises sur lui échappassent à son rival ; aussi s'empressa-t-il de reconnaître Polémée. En Orient, la guerre contre Séleucus préoccupait Antigone, et Démétrius, son fils, parti pour combattre le satrape de Babylone, ne menaçait plus l'Égypte. Enfin, les navires d'Antigone étant entre les mains de Polémée, la mer était libre, le Lagide pouvait agir.

Il devait agir seul. Quand même il l'eût désiré, la coalition contre Antigone ne pouvait renaître ; Lysimaque était aux prises avec les Barbares, Cassandre occupé à soutenir Audo-

(1) En 309-308. Cf. **CLXX**, p. 37-38.

léon, roi des Péoniens, contre les Autariates d'Illyrie, qui s'emparèrent alors d'Orbélos : peut-être dans le même temps eut-il affaire aux Celtes de l'Hémus. D'ailleurs, les anciens alliés ne se seraient peut-être pas prêtés à une politique qui intéressait surtout la grandeur du Lagide. Celui-ci visait surtout les côtes d'Asie mineure, et, au moment où il agitait les villes grecques, en leur rappelant la liberté inscrite au traité, il envoyait son stratège Léonidas déloger les garnisons d'Antigone dans la Cilicie Trachée (310).

A Cypre, Nicocréon (1) n'était pas sûr : il avait négocié avec Antigone. Deux des « amis » de Ptolémée allèrent lui porter l'ordre de mort. En vain le roitelet veut-il se justifier. Sa maison est cernée, et il doit mourir. Sa veuve Axiothéa fait de cette exécution une catastrophe : avant de se suicider, elle égorge ses deux filles et persuade à ses beaux-frères et belles-sœurs de se tuer, en livrant la maison aux flammes (310).

Ayant ainsi pourvu à sa sécurité, et malgré la défaite de Léonidas et de Phénix, battus par les fils d'Antigone, le Lagide s'empare des villes de la côte carienne et lydienne : Phasélis, Xanthos, Caunos (309), Héraclion, Persicon. Mais il ne put prendre Halicarnasse (2). Puis il transporte son quartier général à Cos, où il séjourne en libérateur plutôt qu'en maître, et où il appelle Polémée.

La Macédoine et la Grèce avaient aussi été le théâtre d'événements tragiques. Cassandre, d'après le traité, devait garder la dignité de stratège d'Europe jusqu'à la majorité d'Alexandre Ægos ; c'était condamner à coup sûr le jeune

(1) Confusion de Nicocréon et de Nicoclès. DIOD., XX, 21, etc. Cf. **CLXI**, 1, p. 58, n. 1.

(2) C'est peut-être en ce temps qu'il faut placer l'intrigue entre Ptolémée et la sœur d'Alexandre Cléopâtre, alors à Sardes. Un mariage avec cette princesse, dont tous les diadoques étaient les prétendants, lui eût donné des droits à l'Empire. Antigone la fit tuer. Halicarnasse fut peut-être prise par Philoclès, puis perdue, **CLXI**, p. 62, n. 4.

roi. Il fut tué avec Roxane, sa mère, peut-être à la fin de 311-310, peut-être en 310-309. Mais, pour faire échec à Cassandre, Polyperchon était allé chercher un nouveau prétendant, en la personne d'un bâtard d'Alexandre, élevé à Pergame, Héraclès, fils de Barsine, et, avec une armée de 20 000 hommes, il l'avait conduit en Macédoine. Cassandre était assez peu populaire auprès des Macédoniens et il n'osait pas risquer la bataille, mais il eut l'habileté de s'entendre avec Polyperchon. Au prix d'un partage de pouvoir, il lui persuada de se débarrasser d'Héraclès. Ce meurtre justifiait les réclamations et l'hostilité des autres satrapes. Il semble que ce soit alors que Polémée quitta Cassandre pour entrer dans l'alliance de Ptolémée.

Peu de temps après, on voit le Lagide accuser Polémée de trahison et l'obliger à boire la ciguë. Ce crime, selon plusieurs historiens modernes (1), serait l'effet d'une alliance entre Ptolémée et Antigone. Ils auraient résolu de se partager l'influence sur la mer Égée ; le satrape d'Égypte aurait abandonné à son rival l'hégémonie des îles, et, sous prétexte de libérer les Grecs, il aurait cherché à étendre son Empire sur le continent. Parti de Cos, il traverse l'Archipel, délivre Andros (308) des garnisons de Polémée et débarque dans le Péloponèse, où il reçoit Sicyone des mains de Cratésipolis. Il occupe aussi Corinthe, Mégare, qui appartenait à Cassandre, et, appelant les Grecs à la liberté, il veut ressusciter la ligue de Corinthe. A Athènes même, le gouvernement de Démétrius de Phalères négociait avec lui. Ses ambassadeurs s'y rencontrèrent peut-être avec ceux d'Ophélas. Celui-ci, rétabli à Cyrène, avait été invité par Agathocle, tyran de Syracuse, et en lutte avec Carthage, à l'aider dans sa guerre en Afrique,

(1) DÜRRBACH, **LXXXV**, 1907, p. 220, d'après SUIDAS, s. v. Demetrios, **CXVI**, t. III, 1, p. 149. W. KOLBE, **LIX**, 1916, p. 539 et suiv. Cette expédition de Ptolémée en Grèce, mal connue, a donné lieu, chez les modernes, à des hypothèses diverses. Bibliographie : W. KOLBE, *loc. cit.*, p. 531, n. 2.

au prix des conquêtes que l'on y ferait, Agathocle se contentant de Carthage abattue et de la Sicile libérée (309) (1).

Ces projets étaient une menace pour l'Égypte, qui ne pouvait souffrir sans danger la formation d'une grande puissance sur sa frontière occidentale. Ils durent provoquer les réflexions du Lagide. Le succès en Grèce ne répondait pas à ses espérances. Les Hellènes refusaient de suivre ce libérateur qui laissait des garnisons dans les villes, comme à Corinthe et à Sicyone. L'Égypte n'avait aucun intérêt à occuper, à grand renfort de troupes et d'argent, le continent hellénique où elle aurait eu à soutenir une lutte inégale contre la Macédoine. Il lui suffisait et il lui était plus facile d'interdire à Cassandre la domination de l'Égée, en s'assurant l'hégémonie des îles. L'Empire égyptien ne pouvait guère être qu'une thalassocratie. Dès lors Antigone était plus dangereux que Cassandre, avec lequel le Lagide traita ; il abandonnait la Grèce et revenait à Alexandrie. Heureusement pour Ptolémée, Agathocle s'était brouillé avec Ophélas et l'avait tué. Ptolémée put, dès lors peut-être, envoyer son beau-fils Magas pour reprendre Cyrène.

VI

La dernière coalition contre Antigone. Ipsus.

La retraite de Ptolémée laissait en Grèce le champ libre à Antigone. Il avait traité avec Séleucus, après une guerre dont celui-ci était, en somme, le vainqueur. Il allait maintenant pouvoir tourner son activité vers l'ouest. Dans l'hiver de 308-307, Démétrius part d'Éphèse avec 250 voiles et 5 000 talents, et il cingle vers le Sunium, puis, entrant au Pirée, proclame Athènes indépendante et annonce qu'il a pour mission de rendre la liberté aux Hellènes et de repousser les

(1) 309-308, d'après le Marbre de Paros.

Macédoniens au delà des Thermopyles. Il est naturellement accueilli avec des flatteries enthousiastes. Antigone et Démétrius sont traités de sauveurs, de dieux, et, ce qui peut-être leur plut davantage, de rois. Deux tribus prirent leurs noms ; on broda leur portrait avec les figures divines et héroïques sur le péplos d'Athèna (1). Démétrius de Phalères dut se retirer et le Poliorcète eut la courtoisie de le faire accompagner jusqu'à Thèbes. La démocratie ainsi rétablie à Athènes, le Poliorcète va prendre et piller Mégare qui ne se releva jamais, mais qu'à la prière des Athéniens il déclare libre. Au retour, il assiège Munychie, dont la garnison macédonienne capitule. Athènes est libre. Imbros et Lemnos lui sont rendues. En même temps, Cassandre perdait l'Épire, où Glaucias, roi d'Illyrie, venait de rétablir Pyrrhus, fils d'Éacide.

Comment Ptolémée serait-il resté indifférent à ces succès de Démétrius ? La puissance d'Antigone était pour lui une menace. Il arma une flotte et s'apprêtait peut-être à attaquer la Syrie. Alors Antigone rappela Démétrius et lui ordonna de voguer sur Cypre. Démétrius quitta la Grèce, sans avoir pu se faire livrer Corinthe et Sicyone par Léonidas qui les occupait pour le Lagide et, à Salamine de Cypre, où il bloqua le stratège Ménélas, il livra une grande bataille navale à Ptolémée accouru avec sa flotte, et qui, complètement vaincu, abandonna et Cypre et la maîtrise de la mer (306).

Antigone et Démétrius prirent alors officiellement le titre de roi. Il convenait au maître de l'Empire, que l'ambition d'Antigone voulait restaurer. Aussitôt, les autres diadoques l'imitèrent, sans doute pour protester contre ses prétentions à la royauté universelle et bien marquer que chacun, dans son domaine au moins, revendiquait la souveraineté. Le démembrement de l'Empire était ainsi proclamé en droit. Il fallait l'assurer en fait : il était inévitable que, contre Antigone, la

(1) DIOD., XIX, 45-46 ; PLUT., *Demet.*, 8-15 ; II, 2, 336 ; ATHÉNÉE, XV, p. 697.

coalition se reformât, et des négociations s'engagèrent entre Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque.

Antigone, avec une armée de 80 000 fantassins et 8 000 cavaliers, une flotte de 150 vaisseaux, allait attaquer l'Égypte. Grâce aux habiles mesures prises par Ptolémée, cette agression fut un échec. Il fallait au moins empêcher à tout jamais cette thalassocratie égyptienne que le Lagide avait été sur le point d'établir en 308. Pour couper ses communications avec la Grèce, Antigone donna l'ordre à Démétrius de s'emparer de Rhodes.

Alors commença le siège fameux qui devait durer un an, mettre le comble à la réputation du Poliorcète et de ses machines, et se terminer en somme par un demi-succès. Rhodes, alliée d'Antigone en 315, l'avait aidé à reconstruire sa flotte ; mais elle avait, avec Alexandrie naissante, un commerce dont elle tirait grand profit. Ce peuple de marchands était naturellement pour la liberté des mers et avait intérêt à garder l'amitié avec toutes les grandes puissances. Mais Antigone voulait tout dominer. Après sa victoire de Salamine, Démétrius avait tenté d'entraîner les Rhodiens ; ils avaient refusé de prendre les armes contre Ptolémée. Démétrius vint donc mettre le siège devant la ville et le port, avec toutes les ressources de l'art contemporain, auxquelles les Rhodiens opposèrent leur ingéniosité et leur vaillance. Cassandre, Lysimaque, mais surtout Ptolémée, secoururent la ville en la ravitaillant. Les Cnidiens, les Athéniens échouèrent dans leurs tentatives de médiation ; enfin, les Étoliens réussirent à amener les deux partis à traiter. Ptolémée lui-même avait conseillé à Rhodes de céder : elle dut fournir cent otages, devenir l'alliée d'Antigone, mais jamais contre le Lagide (305).

Si Antigone avait consenti à traiter, c'est que Cassandre, depuis 307, avait mis le siège devant Athènes, et la ville était prête à succomber. En 306, grâce à l'alliance avec les Étoliens et une diversion en Étolie, conduite par l'Athénien Olympio-

doros, on avait obligé Cassandre à lâcher prise, mais il avait bientôt repris pied en Béotie, en Eubée, en Phocide ; dans l'isthme, Corinthe avait quitté le parti de Ptolémée pour obéir à Cassandre, Polyperchon regagnait le Péloponèse, en sorte qu'en 304, les Étoliens étaient repoussés dans leurs montagnes, et le roi de Macédoine de nouveau en Attique qu'il dévastait. Les forteresses de la frontière, Phylé et Panakton, tombaient entre ses mains. Salamine penchait pour lui. Athènes semblait perdue, quand Démétrius reparut en Grèce.

Il avait pris terre à Aulis, et Chalcis fut délivrée. Cassandre, pour n'être pas coupé de la Macédoine, avait dû se retirer sur les Thermopyles. Défait au sud du défilé, dans une grande bataille, il abandonnait à Démétrius la Béotie et la Phocide. Athènes, sauvée, recevait de Démétrius Phylé, Panakton, Salamine. Ainsi se terminait la *guerre de quatre ans*, dont la chronologie a été très discutée (1) (304).

Démétrius était déjà maître de Cenchrées ; l'année suivante, il prenait Sicyone, qui devenait Démétrias, et Corinthe, puis tout le Péloponèse. Seule, Mantinée, en Arcadie, tenait pour Cassandre. En 303-302, Démétrius ressuscitait la ligue de Corinthe dont il était proclamé président (ἡγεμών). Le programme annoncé en 307 était accompli. Démétrius s'apprêtait même à attaquer Cassandre en Macédoine. Il s'était allié avec Pyrrhus, le jeune roi d'Épire, dont il avait épousé la sœur Deidameia. Cassandre, effrayé, aurait voulu traiter avec Antigone qui, sûr de la victoire, s'y refusa.

Les coalisés ne pouvaient abandonner ainsi Cassandre; maître de la Grèce et d'une grande partie de l'Asie, Antigone allait refaire l'Empire d'Alexandre. Il fallait s'unir contre lui. Des ambassades resserrèrent l'alliance des rois. Lysimaque, le premier prêt, passant le détroit, envahit la Phrygie Hellespon-

(1) **CLXI**, 1, 79, n. 1 ; STÆHELIN, **CVII**, 20, p. 2307.

tique (printemps 302); Cassandre lui avait fourni un corps de troupe, sous Prépélaos.

Antigone était en Syrie, à Antigoneia, sa nouvelle capitale. Lysimaque put prendre ou se concilier Lampsaque, Parion, Sigéion. Il échoua devant Abydos. A Synnada de Phrygie, le stratège Docimos lui livra ses troupes; pendant ce temps, Prépélaos soumettait la côte, Adramyttium, Éphèse, Colophon, Téos et enfin Sardes elle-même. Mais Antigone passa le Taurus et rappela Démétrius.

Celui-ci était en train de conquérir la Thessalie, où, au printemps de 302, il avait transporté ses troupes par mer pour éviter les Thermopyles. Il s'empressa de traiter avec Cassandre qu'il reconnut comme roi de Macédoine et de la Grèce, et débarqua à Éphèse dans l'automne de 302; Cassandre put alors rétablir son autorité en Thessalie, en Épire d'où Pyrrhus est chassé et remplacé par Néoptolème (302-301), en Phocide où il assiège Élatée et il menace Argos dans le Péloponèse.

L'arrivée de Démétrius en Asie mit Lysimaque dans une situation critique. Les secours envoyés par Cassandre, sous le commandement de son frère Pleistarchos, grâce aux mesures prises par le Poliorcète, ne purent arriver qu'à l'état de débris. Lysimaque avait été obligé de se retirer à Héraclée, pour attendre l'armée de Séleucus (hiver de 302-301). Il y épousa Amastris, veuve du tyran Dionysios, et qui gouvernait la ville au nom de ses deux fils, Cléarque et Oxathrès. Cependant Séleucus arrivait de Haute-Asie avec une puissante armée et 480 éléphants de guerre. En 301, il hiverna en Cappadoce. Devant les forces de Séleucus et de Lysimaque réunies, Antigone est obligé de se retirer en Phrygie. C'est là, près d'Ipsus, dont on ne connaît pas exactement la place (1), qu'eut lieu une des plus terribles batailles du siècle. Antigone,

(1) Sakli, **CCXXXVI**, p. 140. Sur les événements, **CLXX**, p. 42-50.

vaincu, se tua, entraînant dans sa perte le rêve d'un Empire unique. Les vainqueurs se partagèrent ses dépouilles. A la Thrace, Lysimaque joignit l'Asie mineure jusqu'au Taurus (1). Cassandre garda la Macédoine et la Grèce. Dans les négociations de 304, on avait promis la Syrie à Ptolémée. Il l'avait envahie en 301, mais l'avait évacuée précipitamment sur la fausse nouvelle d'une défaite de ses alliés. On trouva sans doute qu'il n'avait pas assez fait pour la coalition, et la Syrie fut donnée à Séleucus : l'Égypte avait ainsi perdu toutes ses provinces extérieures. En Cilicie, on créa une sorte d'État tampon que l'on confia à Pleistarchos.

(1) **CLXXI**, p. 102-104 ; **CLXX**, p. 50.

CHAPITRE III

LA FIN DES DIADOQUES

I

Démétrius, Séleucus et Ptolémée.

La bataille d'Ipsus est une époque. Elle consacre le démembrement de l'Empire. Par la défaite d'Antigone, l'idée d'unité est définitivement condamnée. Ce rêve hantera peut-être Démétrius, mais celui-ci le poursuivra en aventurier plus qu'en politique. Il a peut-être traversé l'esprit de Lysimaque et de Séleucus, mais ce n'est chez eux qu'un éclair, et qui précède la catastrophe.

En 301, il n'y a donc plus d'Empire; mais le monde hellénistique n'a pourtant pas encore la figure qu'il doit prendre et garder durant le long siècle de civilisation féconde et brillante qui s'écoule en Orient avant l'intervention des armes romaines, alors que le système politique dans l'Orient grec est essentiellement constitué par trois puissances prépondérantes, la monarchie macédonienne en Europe, la monarchie séleucide en Asie, la monarchie lagide en Égypte. Toutes les trois déjà sont bien formées, mais elles ont une rivale dans la monarchie de Lysimaque, à la fois européenne et asiatique, et une autre aussi dans la thalassocratie de Démétrius. Durant les vingt ans qui séparent la bataille d'Ipsus (301) de la bataille de Couroupédion (281), on assiste aux efforts de Démétrius pour transformer en un Empire stable une puissance flottante et incertaine où se fixer. Il ne réussit qu'à la briser, laissant le champ libre à la rivalité des

autres diadoques, qui, à son tour, entraîne presque aussitôt la disparition de Lysimaque et de son royaume.

Le personnage de Démétrius occupe donc l'histoire presque tout entière de cette période, au moins jusqu'en 285. Mais il l'occupe plus qu'il ne la domine. Ce n'est pas qu'il ne fût comblé de dons, mais ses qualités les plus précieuses étaient trahies par un défaut de mesure et de prudence. Ses victoires sont parmi les plus éclatantes du temps; mais à Gaza, à Ipsus, sa fougue a causé des désastres. D'une souplesse d'esprit incroyable, on le verra profiter de toutes les circonstances, mais en se laissant guider par elles et sans avoir de plan bien arrêté sur ce que devait et pouvait être cet Empire qu'il essayait de fonder. Capable de séduire par toutes les ressources de l'intelligence, la noblesse extérieure de ses manières, et aussi par la générosité du cœur, il ne laissa pas parfois de rebuter par un air de hauteur et un orgueil indomptable. Sa beauté excitait l'admiration; il aima beaucoup les femmes et il apportait dans ce commerce une inconstance qui ne s'explique pas toujours par la politique. Ses liaisons avec les courtisanes firent scandale. Sa vie, remplie d'actions d'éclat, de retours soudains de fortune, héroïque et romanesque à la fois, se termine misérablement, dans une captivité sans gloire (1).

Au lendemain d'Ipsus, sa puissance n'était pas négligeable; il avait perdu l'Asie, mais il était prépondérant sur mer, étant maître de la plupart des îles et des villes du littoral, soit en Asie mineure, soit en Phénicie. Enfin, il dominait dans presque toute la Grèce et il allait être servi par les rivalités entre les vainqueurs.

Après Ipsus, il s'était dirigé vers Éphèse, de là sur Athènes. Mais la défaite d'Antigone avait produit ses effets en Grèce. Les Hellènes se doutaient bien que leur « libérateur » avait

(1) WILAMOWITZ, *Hell. Dicht.*, I, p. 7-8; **CXVI**, t. III, 1, p. 245-246.

agi moins dans leur intérêt que dans le sien. Il y avait déjà à Athènes un parti d'opposition (1). La ville décida de maintenir sa neutralité. La Béotie, la Phocide l'imitèrent, ainsi que plusieurs cités du Péloponèse. C'était un coup grave pour Démétrius. Athènes lui fermait ses portes pour ne pas se compromettre aux yeux des autres rois; elle ne voulut pas garder Deidameia, qui était restée dans la ville; on la conduisit courtoisement à Mégare. Mais, heureusement pour Démétrius, l'entente ne dura pas entre Ptolémée et Séleucus. Ils devaient forcément se brouiller sur la question de la Syrie méridionale. Ptolémée l'avait occupée, mais le traité la donnait à Séleucus, qui la réclama et se heurta à un refus. Ptolémée s'en tenait aux promesses qui lui avaient été faites avant la bataille. Séleucus répliqua que, pour le moment, il n'insisterait pas, mais qu'il réservait ses droits et verrait plus tard comment il devait agir avec des amis trop ambitieux. Ainsi naissait cette question syrienne, qui se posera toujours entre les maîtres de l'Égypte et ceux de l'Asie, et qui devait troubler jusqu'à la fin les rapports des Lagides et des Séleucides.

Ptolémée comprit la menace, et naturellement se rapprocha de Lysimaque, qui épousa la fille du Lagide, Arsinoé, alors âgée de seize ans (299). Amastris, la reine d'Héraclée, était répudiée (2). L'une et l'autre de ces deux reines devaient avoir une existence tragique.

A cette diplomatie matrimoniale, Séleucus opposa une alliance avec Démétrius, et qui fut aussi scellée par un mariage, celui de Stratonice, fille du Poliorcète et de Phila, avec Séleucus. Démétrius quitta donc la Grèce, attaqua en passant quelques positions de Lysimaque en Chersonèse, et vint débarquer en ennemi sur les côtes ciliciennes. Pleistar-

(1) Cf. **CLXX**, p. 60-67; **CLXXI**, p. 104-108; II, 2, 314; 4, 2, 314.
(2) PLUT., *Démét.*, 31-32; MEMNON, F. H. G., 530; **CLXXI**, p. 111, n. 3; WILCKEN, **CVII**, s. v. Amastris.

chos, le frère de Cassandre, qui régnait sur cet État, courut se plaindre à Séleucus, pendant que Démétrius mettait la main sur les trésors de Kyinda, puis venait à Rhossos en Syrie, où se célébrait le mariage (299) (1). Probablement le gendre et le beau-père s'entendirent pour dépouiller Pleistarchos, que Lysimaque essaya en vain de secourir et qui se réfugia auprès de Cassandre. La sœur de Cassandre, Phila, fut envoyée auprès de son frère pour soutenir la cause de son mari. Reconnut-il la royauté de Démétrius, ou le considérait-il comme un vaincu dépourvu de tous droits? Nous l'ignorons (2). En fait, il semble n'avoir rien fait pour soutenir Pleistarchos et l'on a supposé que Phila avait promis qu'à ce prix Démétrius ne tenterait plus rien contre Cassandre en Grèce.

C'est alors que se placent des événements d'une interprétation difficile. Démétrius se serait lancé dans une guerre contre Ptolémée, auquel il enleva Samarie (3) et peut-être la Cœlé-Syrie tout entière (4). On a supposé qu'il était poussé par Séleucus, qui n'osait attaquer ouvertement le Lagide (5). Mais, peu après, on voit Séleucus s'entremettre et réconcilier Ptolémée et Démétrius, tandis que Pyrrhus, le roi détrôné d'Épire, reste comme otage à Alexandrie (298).

On a pensé que la médiation de Séleucus s'expliquait par la crainte justifiée que Démétrius ne gardât pour lui ses conquêtes. Or le traité avait donné à Séleucus des droits sur toute la Syrie. S'il permettait à son beau-père de s'en emparer, ne paraîtrait-il pas laisser prescrire cette clause de la paix? Quant à Ptolémée, qui tenait en réserve avec Pyrrhus un prétendant au trône d'Épire, il aurait conclu avec Démétrius un accord secret et lui aurait fourni de l'argent pour l'aider à

(1) **IX**, 10; KÆRST, **CVII**, s. v. Demetrios.
(2) KÆRST, *ibid.*; SÆTHELIN, **CVII**, s. v. Kassandros.
(3) EUSÈBE, II, 118; SYNC., 519, 522. Date : 296-295. Doutes dans **CXXIII**, I, p. 355, n. 6.
(4) **CXXII**, p. 539 (éd. allemande), mais Cf. **CXXIII**, I, p. 24.
(5) KÆRST, **CVII**, s. v. Demetrios, p. 2778.

se tailler un royaume aux dépens de Lysimaque ou de Cassandre. Une fois installé, Démétrius rembourserait son créancier avec quelques-unes de ses possessions d'Asie. Ptolémée aurait prévu qu'à la mort de Cassandre, le Poliorcète chercherait à rétablir son Empire en Europe et, contre les puissants d'Europe, le prudent Lagide se protégeait déjà par une alliance avec Agathoclès de Syracuse, qui devenait l'époux d'une princesse égyptienne (1). Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, l'accord ne persista pas entre le Poliorcète et Séleucus. Celui-ci aurait voulu lui acheter la Cilicie, puis, sur son refus, les villes phéniciennes. Démétrius aurait répondu que, quand même il eût été vaincu dans dix mille batailles d'Ipsus, ce n'est pas à prix d'argent qu'il eût cherché à se procurer Séleucus pour gendre.

II

Démétrius en Grèce et en Macédoine.

La mort de Cassandre (298-297) allait ouvrir une nouvelle carrière aux ambitions de Démétrius.

L'héritier du trône, Philippe III, disparut au bout de de quelques mois, et il eut pour successeurs ses deux jeunes frères, Antipatros et Alexandros, sous la tutelle de leur mère Thessalonice. Le règne de ces mineurs était une occasion qui pouvait paraître bonne à Démétrius pour chercher à s'établir en Europe et il vint attaquer Athènes. Elle était gouvernée par le démagogue Lacharès qui, peut-être encouragé par Cassandre, avait établi une sorte de tyrannie (2) (296-295). La Béotie, Sparte, Messène, qu'après un premier échec sur Athènes, Démétrius assiégea vainement, s'étaient déclarées contre le Poliocrète. Il n'en réussit pas moins, dans une seconde

(1) **CLXI**, 1, p. 86 et suiv.; Stahelin, **CVII**, s. v. Kassandros.
(2) Paus., I, 25, 1 . Sur Lacharès, opinions divergentes. **CXXIII**, 1, p. 358; **CXVI**, t. III, 1, p. 222, n. 3; **CLXIX**, p. 43.

tentative sur l'Attique, à prendre Salamine, Égine, Éleusis et Rhamnonte. Athènes, encerclée, devait céder tôt ou tard. Les rois s'émeuvent. Ptolémée s'était déjà donné un appui en Europe en expédiant en Épire, avec une armée, le jeune Pyrrhus, « son fils soumis » qui, arrivé en Épire, se fit associer au trône par Néoptolèmos, puis se débarrassa de ce rival (297). Les jeunes rois de Macédoine étaient, eux aussi, entrés dans la coalition. Alexandros avait épousé Lysandra, fille de Soter ; Antipatros, Eurydice, fille de Lysimaque. Une flotte égyptienne, trop peu nombreuse, partit au secours des Athéniens. Séleucus envahit la Cilicie. Lysimaque reprenait Éphèse et d'autres villes d'Asie mineure (1). Ptolémée bloquait Phila dans Salamine de Cypre et s'emparait de nouveau de l'île. Mais ces efforts ne sauvèrent pas Athènes. Autour de la ville et du port, Démétrius avait resserré le blocus. La famine sévissait dans la place ; le médimne de sel se vendait 40 drachmes ; le modius de froment, 300. Épicure partageait ses fèves avec ses disciples. Les vaisseaux de Ptolémée se montrèrent à Égine, mais ils ne purent forcer le blocus. Alors, le démagogue Lacharès s'enfuit en Béotie, laissant Athènes à son destin. La ville ouvrit ses portes. Pour impressionner le peuple, Démétrius le réunit au théâtre, entouré par ses troupes. Mais ses premiers mots calmèrent l'anxiété des Athéniens : il leur laissait leur constitution et leurs lois, et se contentait de mettre garnison à Munychie et sur la colline des Muses (294) (2). Après Athènes, il essaya de soumettre Sparte, et la ville eût peut-être été prise, si des événements imprévus n'avaient pas appelé Démétrius en Macédoine.

La discorde s'était mise entre les rois. Thessalonice leur avait imposé un partage du territoire : Alexandros, son favori, à l'ouest ; Antipatros, à l'est de l'Axios (Vardar). Mais Antipatros avait tué sa mère et combattu son frère qui appelle au secours

(1) **CLXXI**, p. 118 et suiv. — (2) PLUT., *Démét.*, 33-34.

Pyrrhus et Démétrius. Pyrrhus arrive le premier et, pour prix de son intervention, se fait céder par Alexandros la Tymphée, le Paravée, Ambracie et l'Acarnanie, l'Amphilochie. Lysimaque aurait voulu accorder son gendre, Antipatros, et Pyrrhus (1), mais en vain ; rien ne fut sans doute changé à la situation établie par Thessalonice. C'était un résultat qui ne devait contenter personne. Alexandros pouvait penser qu'il avait payé cher l'aide de Pyrrhus. Aussi, quand Démétrius parut à Dion, il trouva des prétextes pour l'éloigner et l'accompagna à Larissa. Mais là, Démétrius le fit tuer dans un banquet, et, marchant en Macédoine, il défit Antipatros qui s'enfuit auprès de Lysimaque, avec Eurydice, sa femme, et Lysandra, sa belle-sœur (2). Lysimaque avait depuis longtemps des vues sur le trône de Macédoine, mais il fut peut-être vaincu à Amphipolis et il était engagé dans une guerre très dure contre les Gètes. Il laissa donc Démétrius se faire proclamer roi, se contentant de donner Lysandra en mariage à son fils Agathoclès (3). Ainsi le vaincu d'Ipsus était maintenant sur le trône des Argéades (293). Il pouvait reprendre les vues de Philippe, peut-être même celles d'Alexandre, et, pour commencer, il fallait soumettre la Grèce. La captivité de Lysimaque, prisonnier du roi gète Dromichætès (4), semblait lui faciliter la tâche (293), et Démétrius parvint en effet à s'établir en Thessalie où, sur le golfe Pagasétique, il fonda la ville neuve de Démétrias, à soumettre Thèbes et la Béotie plusieurs fois révoltées, à réprimer un soulèvement d'Athènes où, reprenant la politique des rois de Macédoine, et renonçant aux principes qu'il avait jusqu'ici suivis, en qualité de libérateur des Hellènes, il aurait rétabli l'oligarchie (5). Mais il se heurta à l'alliance des Étoliens et de Pyrrhus. Son stratège Patauchos subit une désastreuse

(1) **CLXX**, p. 71 ; **LXXI**, p. 120 et suiv.
(2) PLUT., *Démét.*, 36 ; *Pyrrhus*, 6 ; JUST., XIV, 1-7 ; EUSEB., I, 231 ; DIOD., XX, 7. PAUS., XI, 73.
(3) **CLXXI**, p. 125, 137. — (4) **CLXXI**, p. 133. — (5) **CXVI**, t. III, 1, p. 234.

défaite (290) et Pyrrhus put s'avancer un moment en Macédoine jusqu'à Édesse.

Le Poliorcète était devenu très impopulaire à cause de sa hauteur, de ses allures de despote oriental, et ses vastes projets inquiétaient les autres rois, car il songeait à reconquérir l'héritage de son père Antigone en Asie (1). Cette crainte commune fit l'entente de Ptolémée, de Séleucus et de Lysimaque, alors délivré de la guerre gète. Pyrrhus et Lysimaque envahirent la Macédoine, soutenus par une flotte égyptienne (2). Lysimaque fut peut-être battu à Amphipolis (3), mais Pyrrhus s'avançait victorieusement, si bien accueilli par les Macédoniens que Démétrius fut obligé de s'enfuir. La Macédoine fut alors partagée entre le roi d'Épire et le roi de Thrace. Phila, désespérée, se donna la mort.

III

La fin de Démétrius.

Pourtant, cette chute soudaine ne semble pas avoir abattu Démétrius. Ses possessions en Grèce pouvaient lui servir de base, et, maintenant qu'il était affaibli, il avait des raisons d'espérer que la coalition formée contre lui se retournerait contre Lysimaque ; maître d'une partie de l'Europe et de l'Asie, celui-ci était peut-être alors le plus puissant des rois. Sans doute, quand Démétrius mit à nouveau le siège devant Athènes, encore révoltée sous la conduite du stratège Olympiodoros (287), la ville reçut des secours de presque tous les souverains (4). On poussa même Pyrrhus à son aide. Mais quand Athènes fut sauvée, et que Pyrrhus eut reconnu à

(1) Ce qui ne l'empêchait pas d'intriguer avec Lanassa, fille d'Agathocle, femme de Pyrrhus, et de jeter les yeux sur l'Occident. Kærst, **CVII**, s. v. Démétrion **CLXI**, p. 47 ; Plut., *Pyrrh.*, 10-fin.

(2) **II**, 4, 309. — (3) Paus., I, 10, 2. Mais cf. **CLXXI**, p. 13 ; **CLXX**, p. 74 et 84.

(4) Kærst, **CVII**, s. v. Demetrios, p. 2790.

Démétrius ses possessions de Thessalie et de Grèce, y compris le Pirée, Salamine, Éleusis, Scyros, Lemnos et Imbros, qui restent séparées d'Athènes, on ne fut peut-être pas fâché de voir le Poliorcète s'apprêter à attaquer Lysimaque. Ptolémée, lié avec Pyrrhus, devait trouver habile de briser la puissance de Lysimaque par celle de Pyrrhus et de Démétrius (1).

Lysimaque, d'ailleurs, était difficile à vaincre ; après la guerre des Gètes, il avait réprimé quelques révoltes, et, par suite de la mort de la reine Amastris, autrefois sa femme, et qui venait d'être assassinée par ses propres fils, il s'était emparé d'Héraclée (2). Il est vrai qu'il n'avait rien pu contre la Bithynie ni contre le Pont, mais il possédait en Asie mineure à peu près tout ce qu'avait eu Antigone. Sa faiblesse était dans une impopularité que lui valaient dans les villes grecques son gouvernement autoritaire et une fiscalité excessive.

Laissant donc son fils Antigone Gonatas en Grèce, Démétrius débarque à Milet, où Eurydice, épouse répudiée du Lagide, le marie avec sa fille Ptolémaïs. Plusieurs villes ouvrent leurs portes. Il en prend d'autres de vive force, et en particulier Sardes. Mais le fils de Lysimaque, Agathoclès, survient avec une armée plus forte. Démétrius bat en retraite sur la Phrygie, ayant beaucoup à souffrir de la famine et de la maladie. Toujours prompt à imaginer des combinaisons nouvelles, il décide de gagner la Médie par l'Arménie. Là il aurait menacé l'Empire de Séleucus. L'état de ses troupes l'oblige à renoncer à cette aventure. Il se rabat sur la Cilicie, dans le domaine de Séleucus, tandis qu'Agathoclès occupait les passes du Taurus pour lui couper la retraite. Il aurait voulu éviter les hostilités avec Séleucus, qui avait d'abord donné l'ordre de nourrir ses troupes, mais qui, inquiet, parut bientôt avec une armée. Démétrius, abandonné de presque tous ses soldats, songeait

(1) **CLXI**, 1, p. 91-92. — (2) **CLXX**, p. 77.

à s'enfuir par les passes de l'Amanus pour gagner Caunos, mais il fut obligé de se rendre (285). Malgré Lysimaque, qui aurait voulu qu'on le fît périr, Séleucus se contenta de le garder prisonnier. Il mourut captif en 283.

IV

Grandeur et chute de Lysimaque. — La fin des Diadoques.

C'était Lysimaque qui tirait le plus grand avantage de sa ruine. On pouvait aisément prévoir qu'en Europe il n'accepterait pas plus longtemps le partage de la Macédoine avec Pyrrhus. Celui-ci, tant que Démétrius fut debout, avait mené la lutte contre Antigone Gonatas, sans pouvoir d'ailleurs l'empêcher de se saisir de Démétrias et de la Thessalie, ni de défendre le Pirée contre une attaque athénienne (les Athéniens recouvrèrent seulement Éleusis), ni de battre Sparte. Il se hâte maintenant de traiter avec lui. Mais comment l'Épirote Pyrrhus aurait-il pu tenir en Macédoine contre le Macédonien Lysimaque ? Abandonné de ses troupes, Pyrrhus dut se retirer en Épire. Lysimaque, maintenant seul roi du pays, rétablit en Thessalie le pouvoir de la Macédoine, et, à la mort d'Audoléon, annexa la Péonie (285). Antigone restait prépondérant au sud des Thermopyles. Mais Lysimaque possédait le noyau de l'Empire d'Alexandre. Il pouvait être tenté de le reconstituer. Séleucus se sentait menacé. En Égypte, Ptolémée I^er^ venait d'abdiquer en faveur du fils qu'il avait eu de sa seconde femme, Bérénice. Évincé, Ptolémée surnommé le Foudre (Kéraunos), le fils d'Eurydice, s'était réfugié à la cour de Lysimaque, qui lui promettait de lui rendre le trône d'Alexandrie. Un drame domestique devait amener l'effondrement de tous ces projets.

La reine Arsinoé, sœur de Ptolémée II, avait pris une grande influence sur l'esprit du vieux Lysimaque et elle aurait voulu assurer le trône à ses enfants, aux dépens d'Agathoclès, né de Nicæa, fille d'Antipater. Elle accusa donc le jeune prince

d'un complot. Pausanias prétend qu'Agathoclès s'était attiré la haine de cette nouvelle Phèdre, en repoussant ses avances. Lysimaque était défiant et ne reculait pas devant les crimes. Il livra Agathoclès à Arsinoé qui, n'ayant pu l'empoisonner, chargea Ptolémée Kéraunos de l'assassiner (1).

Ce meurtre fit horreur dans un temps où, pourtant, les tragédies n'étaient pas rares. Agathoclès était sans doute populaire : il semble qu'à sa mort toute l'armature du royaume fut ébranlée. Les défections se multiplient autour de Lysimaque. C'est ainsi que Philétère, le gouverneur de Pergame, en Mysie, et gardien des trésors de cette forteresse, les livre à Séleucus. Celui-ci avait reçu à sa cour Lysandra, veuve d'Agathoclès, avec ses enfants et Ptolémée Kéraunos lui-même, auquel on promit la couronne d'Égypte. Fort de tous ces appuis, Séleucus entre en Asie mineure avec une armée. Presque toutes les villes se donnent à lui. Sardes fut livrée par Théodotos, son gouverneur. La bataille décisive eut lieu dans une plaine au nord de Magnésie de Sipyle, la plaine de Cyrus, Couroupédion (281) (2). Ce fut pour Lysimaque une catastrophe. Il fut tué dans la défaite.

Séleucus est donc maître de l'Asie mineure macédonienne. Héraclée, il est vrai, alliée à Byzance et à Chalcédoine, soutenue par Mithridate de Pont, proclamait son indépendance. Mais Séleucus ne voit que le trône de Macédoine inoccupé et la possibilité de refaire le grand Empire de 324. Il oublie les promesses faites à Lysandra et à Kéraunos. Celui-ci ne les oubliait pas. Il poignarda Séleucus sur la route de Lysimacheia (3), et l'on allait voir cet assassin devenir roi de Macédoine. Ce règne, qui naissait dans le crime, ne devait d'ailleurs pas durer longtemps et la Macédoine ne trouvera de dynas-

(1) **CLXI**, 1, p. 145, n. 1 ; 146, n. 1.
(2) Sur l'emplacement : **CLXIII**, 1, p. 323 ; B. KEIL, **LXXXVI**, 1902 ; p. 257 ; **CLXI**, 1, p. 148, n. 1.
(3) MEMNON, 12, F. H G., 533-534. TROGUE, Prol. XVII ; JUST. XVII, 2, 5 6, PAUS. I. 16, 2.

tie stable qu'au milieu d'épreuves terribles. Mais l'année 281 n'en est pas moins une date. Les trois grandes puissances, qui domineront la Méditerranée orientale jusque vers 150, sont formées. Ptolémée I^{er} était mort en 283. Parmi les rois, il ne reste plus un seul représentant de la génération d'Alexandre. Les Diadoques ont disparu, laissant la place aux Épigones. Un nouveau siècle commence.

TROISIÈME PARTIE

LA RIVALITÉ DES PUISSANCES

CHAPITRE PREMIER

LA PRÉPONDÉRANCE DE L'ÉGYPTE

I

Les destinées de l'Hellénisme occidental au IIIe siècle.

Pendant qu'à l'est l'Empire d'Alexandre se démembre, la décadence de l'Hellénisme occidental s'accentue (1). En Sicile, il avait eu à poursuivre contre Carthage une lutte séculaire, et Agathocle l'avait longtemps soutenue. Ce fils d'un banni de Rhegium était venu à Syracuse au temps de Timoléon (vers 343) ; distingué pour sa bravoure dans les guerres contre les Bruttiens, puis plus tard exilé avec le parti démocratique, enfin élevé à la tyrannie sous le titre de stratège (319) et bientôt sous celui de Roi (306), il appartient lui aussi à cette famille d'ambitieux hardis, dont ce siècle abonde, et dont l'action énergique contribue si fortement à créer le monde nouveau. Mais celui-ci n'est pas un de ces chefs militaires — nobles macédoniens ou condottieri hellènes — détachés de toute patrie, et qui cherchent à se tailler un royaume dans les

(1) L. Homo, *L'Italie primitive et les débuts de l'impérialisme romain. L'Évolution de l'Humanité*, nº 16, p. 239 et suiv. (renvoi aux principaux ouvrages).

régions laissées comme vacantes par l'écroulement de l'Empire ; il combat pour sa cité en même temps que pour sa gloire : le patriotisme syracusain l'anime et, comme toujours en pays hellénique, il devra mener la guerre non seulement contre les ennemis de sa race, mais encore contre les autres villes grecques rivales et les adversaires de son parti. Ceux-ci l'obligeront même à traiter avec Carthage, dont il avait pourtant ébranlé les fondements jusqu'en Afrique. Il s'apprêtait à reprendre cette lutte interrompue, quand il mourut en 289, laissant par testament sa patrie à la liberté, c'est-à-dire, comme on n'allait pas tarder à le voir, à l'anarchie. Les querelles sanglantes entre mercenaires et citoyens déchirent en effet l'État syracusain affaibli, et aucune cité grecque, malgré l'éclat passager d'Agrigente sous le tyran Phintias, n'est plus capable ni de conduire la résistance contre les Sémites, ni de revendiquer l'hégémonie. Carthage est maintenant prépondérante en Sicile, dont la partie orientale est en proie aux factions, aux bandes armées, aux rivalités fratricides. On voit même des soudards italiotes, au cours des troubles qui suivirent la mort d'Agathocle, s'emparer en brigands de Messène, et devenir une des puissances de l'île. C'est eux qui donneront à Rome l'occasion de passer le détroit, ouvrant ainsi le grand conflit connu sous le nom de *Guerres puniques*.

En Grande Grèce, c'est Tarente qui est aux frontières de l'Hellénisme. Elle avait autrefois cherché à se constituer un domaine dans le sud de la Péninsule (de la mer Ionienne au mont Gargaro), mais les Italiotes lui avaient fait une existence difficile. Maintenant elle peut pressentir une menace plus formidable. Rome est maîtresse de la Campanie en 343, souveraine incontestée du Latium depuis 338 (guerre latine). Elle a commencé ces terribles guerres samnites qui devaient la conduire aux rives de la mer Ionienne. En 326, pour la première fois, une cité grecque, Naples, est entrée dans son Empire. Elle se l'attache, il est vrai, à titre d'alliée, par un de

ces traités que l'on appelait *fœdus æquum*, mais cette alliance est en réalité un protectorat. La coalition à laquelle Rome eut affaire pendant la troisième et dernière guerre samnite avait Tarente pour instigatrice. La lutte fut longue et rude, la victoire chèrement achetée à Sentinum (295). Quand la guerre s'achève, en 290, presque au même moment où Agathocle allait mourir, Rome est en face de Tarente comme Carthage devant Syracuse. Il est vrai qu'en 303 les Romains avaient traité avec la cité grecque, lui reconnaissant la maîtrise de la mer Ionienne, puisqu'aucun vaisseau romain ne devait dépasser le promontoire Lacinien. Mais la promesse ne devait naturellement pas être tenue.

L'Hellénisme va donc succomber en Occident, et là, comme partout, ce qui entraîne sa ruine, ce n'est pas seulement la puissance de ses adversaires, ce sont ses divisions intimes. En vain les tyrans de Sicile, au temps de leur puissance, avaient-ils tenté, de gré ou de force, d'unir en un seul Empire les cités de l'île et celles de Grande Grèce. Agathocle l'avait essayé après Denys, et, appelé par Tarente, il avait battu les Bruttiens. Mais la mort avait arrêté ses victoires. Devant l'Empire naissant de Rome, comme devant la puissance carthaginoise, les cités grecques demeuraient donc isolées. Déjà elles avaient eu souvent recours à la mère patrie. Mais tous ceux qui s'étaient chargés de venir rétablir l'ordre et la sécurité n'étaient pas des Timoléon. En Grande Grèce, au cours du IVe siècle, Bruttiens, Lucaniens ou Messapiens avaient su préparer un dénouement désastreux aux aventures d'Archidamos (340-338) ou d'Alexandre le Molosse (320) et, tout aussi malheureux que son frère, Acrotatos, qui avait voulu se mêler en Sicile aux luttes des cités grecques contre Agathocle, le prince spartiate Cléonyme avait fini par regagner piteusement son pays (302). Contre Rome en Italie, contre Carthage en Sicile, on verra maintenant, à l'appel de Tarente et de Syracuse, accourir l'Épirote Pyrrhus. Mais, pour avoir plus d'ampleur, son expé-

dition n'eut pas plus de succès. Quand il quitte, vaincu, le sol de la péninsule, il laisse Rome et Carthage prêtes à s'affronter en Sicile. Durant tout le IIIe siècle, l'Occident sera le théâtre et l'enjeu de leur conflit, comme l'Orient verra la rivalité des grandes monarchies hellénistiques pour la domination de la mer Égée. Il y a certes des liens entre ces deux parties du monde méditerranéen, mais, dans l'ensemble, les événements se déroulent d'abord sur chacun de ces théâtres à peu près indépendamment les uns des autres. Ce n'est que vers la fin du siècle qu'arrive le moment marqué par Polybe, « où l'histoire n'a plus, pour ainsi dire, qu'un seul corps, alors que les affaires d'Italie et de Libye se mêlent à celles d'Asie et de Grèce, et que tous les faits concourent vers un même but » (Pol., *Prooem*, 1, 3, 4).

II

Les royaumes gréco-orientaux. Causes et caractères de leurs conflits.

L'Orient, depuis le jour où Alexandre débarquait en Asie, s'est bien transformé. Le domaine de l'influence hellénique s'étend jusqu'à l'Indus ; ses limites sont toujours celles de l'Empire d'Alexandre. Quarante années de guerres intestines l'ont démembré, elle ne l'ont pas diminué. Les satrapes macédoniens devenus rois, et qui se tiennent pour les successeurs du Conquérant, sont restés fidèles à sa politique d'hellénisation. Il ne pouvait en être autrement. Au milieu des populations orientales, leur autorité ne s'appuyait que sur la supériorité des armées macédoniennes et les ressources de la civilisation hellénique. Les monarchies qu'ils fondent sont toutes des États militaires, où la culture grecque joue un rôle prépondérant et organisateur. Mais ce qui fait le caractère commun de ces États est aussi ce qui cause leur rivalité. Ayant besoin de la Grèce, ils doivent naturellement chercher

à étendre le plus possible leur influence sur le monde grec. Il y a longtemps que les Grecs, poussés par l'esprit d'aventure, à l'étroit dans leur pays surpeuplé, ont pris l'habitude d'aller en Orient tenter la fortune ; et, depuis qu'il appartient aux Macédoniens, l'Orient les accueille encore plus largement : les maîtres de l'Égypte ou de l'Asie cherchent à attirer les Hellènes par toutes sortes de promesses, mais il est clair que celles qui paraîtront les mieux garanties viendront des rois dont on reconnaissait l'empire, le protectorat ou l'alliance. L'origine des courants d'émigration qui entraînent les Hellènes en Asie, en Syrie et en Égypte a dû varier avec les vicissitudes de la politique. Ce n'est sans aucun doute pas un hasard, si, à la fin du règne de Philadelphe, en un temps où la thalassocratie égyptienne s'étend aux côtes de l'Asie mineure, on trouve au Fayoum une véritable colonie carienne. Ainsi on verra, au cours du IIIe siècle, les grandes puissances orientales se disputer et disputer à la Macédoine l'hégémonie sur les côtes et les îles de la mer Égée, et même l'influence sur la Grèce propre.

La domination de la mer était encore précieuse à d'autres titres. Maintenant le monde de la Méditerranée hellénique et le monde oriental, qui n'ont jamais été séparés, formaient une unité plus forte, puisque la même civilisation était, sans doute inégalement, mais partout, répandue. Cette unité intellectuelle et morale est encore resserrée par des liens économiques. Entre l'Asie et l'Europe orientale, les échanges ont toujours été fréquents, et c'est ce qui a fait jadis, par exemple, la prospérité des cités grecques d'Asie mineure. Maintenant ils sont encore facilités ; les expéditions guerrières et les explorations géographiques ont fait mieux connaître les grandes routes commerciales qui traversent le cœur du monde asiatique pour aboutir à l'Extrême-Orient ; elles en ont ouvert de nouvelles, et surtout elles ont ranimé le trafic sur des voies oubliées ou à demi abandonnées. C'est le cas du voyage de Néarque dans l'océan

Indien. Ce qui fut surtout de grave conséquence, c'est qu'une grande étendue de ces routes et particulièrement leurs débouchés sur la Méditerranée furent au pouvoir d'États hellénisés. Les Grecs apportèrent dans leur aménagement un esprit plus méthodique, une technique plus étudiée et plus savante. Alexandre avait été l'initiateur : les diadoques et leurs successeurs l'imitèrent à l'envi. Mais l'Empire était morcelé, et les monarchies rivales, qui se disputaient l'hégémonie, furent naturellement amenées à se disputer le contrôle des routes d'échanges, et surtout des ports où elles aboutissaient sur les mers helléniques, car c'était là une grande source de richesse, et la richesse était nécessaire pour conquérir la puissance.

Cette importance donnée par les États à l'enrichissement a fait naître ce qu'on a appelé leur mercantilisme (1). On a comparé ce mercantilisme antique à celui qui s'est développé en Europe à l'aurore des temps modernes, et mis justement en parallèle les causes qui les ont produits l'un et l'autre. A la découverte de l'Amérique et de l'Inde répond l'ouverture des pays d'Orient au commerce hellénique. De même que le partage des pays nouveaux a amené les rivalités coloniales entre les nations modernes, les successeurs d'Alexandre se sont battus pour le partage des immenses territoires conquis et le développement de leurs domaines propres. Nous assisterons, dans les États hellénistiques, à la concentration des fortunes et à la formation d'un prolétariat, comme au XVI^e^ siècle. En répandant dans la circulation les métaux précieux qui dormaient dans les trésors de l'Asie perse, Alexandre donnait la prépondérance à la monnaie sur les sommes en nature. C'est un fait qui peut se comparer à l'afflux de l'or et de l'argent en Europe, après la conquête des Eldorados. Enfin, les États ont brisé le cadre étroit de la cité, qui ne pouvait leur inspirer

(1) U. WILCKEN, **LXIV**, t. 45 (1921), p. 68 et suiv.

que des vues bornées et ne leur fournir que des ressources médiocres. Maintenant ce sont des monarchies absolues, comme celles de l'Europe moderne. Elles en diffèrent cependant par un trait essentiel. Sauf la monarchie macédonienne, les monarchies hellénistiques ne sont pas nationales.

Ainsi, dans les guerres qui vont se livrer, la lutte économique tantôt double, tantôt commande la lutte politique. Selon les tendances intimes de chaque État, selon même le caractère de chaque souverain, on voit se manifester tantôt l'effort vers une domination unique, que nous appelons l'impérialisme, tantôt une ambition plus modérée, surtout soucieuse d'assurer l'indépendance politique et économique nécessaire à la prospérité des États.

Il y avait encore d'autres causes de conflits, causes secondaires ou passagères, que révélera, du moins en partie, la suite de ce récit : mais il en est une qu'il faut dès maintenant signaler, car elle détermine, au IIIe et au IIe siècle, les rapports des Lagides et des Séleucides. Entre ces deux puissances se pose la question syrienne. Elle s'est toujours posée entre les maîtres de l'Égypte et les maîtres de l'Asie. Dès le temps où naissent les Empires orientaux, dès le temps des Thoutmès, des Séti et des Ramsès, la possession de la Syrie a été disputée entre les Pharaons et les souverains de Babylone, puis les rois hittites de Boghaz-Keui. Elle a entraîné les armées pharaoniques en Asie jusque sur l'Euphrate, et plus tard les armées assyriennes dans la vallée du Nil. Il en sera à peu près de même à l'époque hellénistique : les Ptolémées et les Antiochus referont à leur manière les campagnes des Ramsès et des Asharradon (1). Cette fois, la lutte ne se livrera guère pour la Syrie du Nord, celle qu'on appelle la Syrie séleucide attribuée définitivement, après Ipsus, à Séleucus Nicator, et qui ne sera l'objet des convoitises du Lagide que dans les rares moments

(1) **CLXI**, 1, p. 28-31.

où l'on verra l'esprit de conquête régner à la cour d'Alexandrie. Mais il n'en est pas de même pour la côte phénicienne, la Syrie du Sud et la Palestine. Les Ptolémées les considéraient naturellement comme une dépendance de leur Empire ; non seulement la côte avait pour eux, comme pour leurs rivaux, la même importance que tout le littoral de l'Égée, et les voies qui débouchaient dans les ports phéniciens étaient concurrentes de la grande ligne commerciale de la mer Rouge et de l'océan Indien, mais encore la Syrie produisait, dans les forêts du Liban, les bois de construction et, dans ses montagnes, les métaux qui leur manquaient en Égypte et dont les Lagides avaient besoin pour divers usages, et surtout pour la construction de leurs vaisseaux (1). Ainsi, les guerres syriennes se succéderont jusqu'à la fin de la période, et c'est une époque que la date de l'an 200, alors qu'Antiochus III rattache définitivement à son domaine la Palestine et la Cœlé-Syrie, qui, au moins depuis les débuts du règne de Philadelphe, avaient toujours appartenu à l'Empire égyptien.

Ces rivalités pour la domination de la mer Égée et la possession de ses côtes inspirent toute la politique du temps ; elles n'en expliquent pas tous les traits. Chaque grand État doit en même temps résoudre ses problèmes propres. Le Séleucide, dont le programme est l'Empire universel de l'Asie, a beaucoup à faire pour retenir dans cet Empire les satrapies d'Extrême-Orient, qui de très bonne heure vont lui échapper, tandis que, même en deçà de l'Euphrate, en Asie mineure, il voit se maintenir ou s'élever contre lui l'indépendance de bien des dynasties et de bien des peuples. La tâche du Lagide est plus facile ; cependant, si la vallée du Nil est une région d'une unité bien marquée, et qui semble se suffire à elle-même, elle n'en est pas moins en rapports étroits avec des régions voisines, qu'elle tend à s'attacher comme ses naturelles annexes.

(1) Ci-dessous, p. 281-282.

Telle la Cyrénaïque, qui est liée au Delta par le Marmarique, et dont la possession donne au souverain d'Alexandrie une nouvelle ouverture sur la Méditerranée. Enfin, l'Égypte ne regarde pas seulement vers cette mer. Mais elle doit organiser cette façade de côtes qui, sur la mer Rouge et le long du continent africain, la met en communication avec les routes de l'Arabie et de l'Inde et aussi avec les populations primitives, qui habitent les pays de l'ivoire et des aromates. La voie du haut Nil, qui atteint par la Nubie des régions lointaines et mystérieuses, est occupée par d'autres nations, qui ont autrefois reçu une part de la civilisation égyptienne, et il importe tant à la sécurité des frontières méridionales qu'à la prospérité d'Alexandrie qu'elles reconnaissent l'influence lagide.

Quant à la Macédoine, si ses rapports avec les Grecs restent son plus grave souci, elle est aussi en contact avec les peuples du Nord : Illyriens, Dardanes, Thraces, et, de ce côté, comme un rempart contre la Barbarie. Enfin, comme elle s'est ouvert autrefois une voie vers la mer Égée, elle tendra à se donner un littoral sur l'Adriatique : elle doit donc avoir non seulement une politique grecque et méditerranéenne, mais encore une politique épirote et une politique illyrienne. Elle sera mise ainsi en rapport avec les grandes puissances de l'Occident. C'est par les guerres de Macédoine que débutera l'intervention décisive des Romains dans le monde oriental.

III

L'invasion celtique en Grèce (1). Restauration de la royauté macédonienne.

Au lendemain de la chute de Lysimaque et de l'assassinat de Séleucus, on pouvait donc s'attendre à de nouveaux conflits, et ils allaient éclater au milieu des fléaux de l'invasion cel-

(1) C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, I, p. 281-305.

tique, qui s'abat sur l'Orient comme une catastrophe soudaine.

L'expansion gauloise, un des grands événements du IVe siècle, avait commencé dès le Ve (1). La tradition en rapportait l'origine aux temps d'Ambigat, roi des Bituriges, dont le peuple dominait alors le pays des Celtes et lui donnait son roi. Les deux neveux de ce prince, Bellovèse et Sigovèse, lèvent des bandes dans la population surabondante de la Gaule et partent à la conquête de terres nouvelles. Le sort assigne à Bellovèse la route de l'Italie. C'est alors que commence cette émigration, qui, franchissant la gigantesque barrière des Alpes, allait créer une nouvelle Gaule dans la vallée du Pô, abattre les puissances ombrienne et étrusque, et se heurter à Rome elle-même, prise d'assaut et incendiée vers 390 (2).

Les bandes de Sigovèse avaient pris un autre chemin, à travers la formidable forêt hercynienne, et c'est ainsi que les Celtes s'avancèrent le long de la vallée du Danube. Les Helvètes s'étaient arrêtés en Suisse, les Volkes en Bavière, les Boies en Bohême, les Taurisques, après les Sigynnes, en Serbie. Pressés par eux, Thraces et Illyriens se mettent à battre les frontières de la Macédoine et de l'Épire et à menacer les villes grecques de la côte. Au début de son règne, quand il était sur le Danube, Alexandre reçut une ambassade des Celtes de l'Adriatique (3) (335). Cassandre avait eu affaire à des Celtes dans l'Hemus (4) et Lysimaque les avait combattus. Une bande, sous un certain Cambaules, au temps des diadoques, avait envahi la Thrace (5). Les troubles qui suivirent la mort de Lysimaque et celle de Séleucus, en 281, furent pour ces barbares une occasion favorable de forcer de nouveau les barrières du monde civilisé.

(1) T. LIVE, V, 34 ; JUST., XX, 5, 7, 8 ; HOMO, *op. laud.*, p. 200.
(2) Date de la chronologie annalistique. Chronologie hellénique, 387-386 ; HOMO, p. 213.
(3) STRAB., VII, C. 201 ; ARR., *Anab.*, I, 4, 7.
(4) PL. M., *H. N.*, 31, 53 ; SENEC., *Quaest. Nat.*, III, 11, 3.
(5) PAUS., X, 19, 15.

Ptolémée Kéraunos, le meurtrier de Séleucus, avait été proclamé roi (281-280) par l'armée et la flotte de Lysimaque; mais c'était un roi contesté. Il avait contre lui le fils de sa victime, Antiochus Ier. On devait bien prévoir que celui-ci abandonnerait un jour les prétentions de son père à la royauté de Macédoine ; mais il ne pouvait cependant les renier trop vite, ni se dérober au devoir de punir l'assassin. Pourtant, Antiochus n'était pas immédiatement redoutable, ayant à recueillir en Asie une succession difficile (1). Pyrrhus aurait pu être plus dangereux. Il avait déjà régné sur la Macédoine, et il était maître d'un royaume militairement puissant. Molosses, Chaones, Thesprotes, ces tribus autonomes, mais qui reconnaissaient toutes la souveraineté du même roi, étaient liées à Pyrrhus, « leur aigle », par un sentiment d'admiration loyale, et, maintenant, l'Épire était devenue un grand État. Pyrrhus avait acquis des provinces macédoniennes, comme la Tymphée et la Paravée. Depuis 294, l'Acarnanie lui était soumise, dont la capitale, Ambracie, était devenue ville royale, et, par ses alliances, il étendait son influence sur l'Illyrie. Dans la mer Ionienne, il avait regagné Corcyre. Mais il songeait à d'autres conquêtes, et, en 280, il allait partir pour l'Italie (2).

L'autre prétendant, Antigone Gonatas, était puissant en Grèce. Dans le nord, maître de Démétrias, de Magnésie, de l'Eubée, il dominait aussi la ligue béotienne. Presque toutes les villes du Péloponèse reconnaissaient son pouvoir, mais Sparte restait hostile. Enfin, dans la Grèce du Nord, Antigone entretenait de bonnes relations avec les Étoliens, qui avaient maintenant la main sur le sanctuaire delphique. Mais la Grèce n'était jamais sûre, et Ptolémée Kéraunos, depuis qu'il régnait, s'était réconcilié avec son frère Ptolémée II Philadelphe,

(1) **CXLI**, 1, p. 150 ; **CLXII**, p. 52 et suiv.
(2) **CXXIII**, 2, p. 5 ; **CLXXIII**, p. 151-223 ; Homo, *op. laud.*, p. 245 et suiv.

heureux de voir un Lagide sur le trône macédonien. L'or et la puissance de l'Égypte n'étaient pas sans quelque influence sur les Hellènes. Antigone Gonatas sera battu par Kéraunos. Peu après, on le trouve engagé dans une guerre contre Sparte et une coalition de cités grecques, plus tard dans une guerre avec Antiochus Ier.

Contre Kéraunos, une menace prochaine pouvait venir des fils de Lysimaque et d'Arsinoé. Celle-ci tenait quelques places en Macédoine, notamment la grande ville de Cassandreia. L'aîné des jeunes princes était allé chercher en Illyrie l'alliance de Monounios. Kéraunos engagea des négociations avec Arsinoé, sa sœur consanguine, et lui proposa de l'épouser. Les mœurs grecques ne répugnaient pas à de pareilles unions, et Kéraunos promit de traiter les fils de Lysimaque comme ses héritiers à la couronne de Macédoine. Les noces furent célébrées à Cassandreia, dont Arsinoé ouvrit les portes, mais Kéraunos, le soir même, égorgeait ses neveux dans les bras de leur mère, qui s'enfuit à Samothrace (1). Si fréquentes que fussent ces tragédies princières, elles n'en ébranlaient pas moins les trônes. Celle-ci était particulièrement odieuse et ne dut pas grandir le prestige de l'assassin couronné.

C'est à ce moment que les Gaulois firent irruption dans le monde hellénique (2). Déjà Céréthrios pillait, en Thrace, le pays des Triballes, Brennos dévastait la Péonie, Belgios se lançait en Illyrie et en Macédoine. La terreur et l'horreur que les Barbares inspirèrent se révèlent dans les rares témoignages des inscriptions contemporaines et dans les pauvres récits que les auteurs postérieurs nous ont laissés. L'armée celtique chargeant en masse compacte fit l'effet d'une multitude. Les fantassins de Brennos auraient été au nombre de 150 000; mais la crainte a sans doute conspiré avec la rhéto-

(1 Just., XXIV, 3.
(2) Paus., I, 4 ; X, 19, 4-23 ; Diod., 4, 9, 11 ; Just., XXIV, 4, 8; XXV, 1 2. Bibliographie : CCXLII, p. 2, n. 1 ; Chronologie : CXVI, t. III, 2, p. 410.

rique pour grossir ce chiffre. La cavalerie, moins nombreuse, mais toujours lancée aux grandes allures, emportait tout sur son passage. Les escadrons paraissaient indestructibles. Chaque cavalier était suivi de deux écuyers montés, prêts à prendre sa place, s'il était blessé ou tué. L'art hellénistique immortalisera plus tard le guerrier galate, sa haute stature, sa musculature à larges méplats, la blancheur « neigeuse » (1) de son teint, sa tête fière et farouche, qu'une épaisse chevelure hérissée en mèches roidies par un enduit de chaux rendait plus sauvage encore. Kéraunos fut battu, capturé avec l'éléphant qu'il montait, sa tête promenée au bout d'une pique en trophée de victoire (mai 279). Son frère Méléagre renversé au bout de deux mois, et Antipater, neveu de Cassandre, au bout de quarante-cinq jours, la Macédoine était sans roi. Les barbares parcouraient les campagnes en massacrant et en pillant. Les villes seules étaient protégées par leurs remparts. Un noble macédonien, le stratège Sosthène, prit alors la direction de la résistance. Il harcelait les bandes de Belgios, quand parurent celles de Brennos. Sosthène parvint à le repousser de la Macédoine. Brennos se jeta sur la Grèce.

Après avoir passé le Sperchios, ravagé le territoire d'Héraclée, qu'il ne put prendre, il marcha sur les Thermopyles. Le passage était défendu. Les peuples de la Grèce du Nord, Locriens, Phocidiens, Mégariens, Béotiens, Athéniens, avaient envoyé leurs contingents; le plus nombreux était celui des Étoliens. Antigone Gonatas et Antiochus avaient fourni chacun 500 hoplites. Le pillage de Callion en Étolie par une bande gauloise n'eut aucun effet sur les défenseurs des défilés. Mais, comme autrefois au temps de Xercès, la position fut tournée (octobre 274), et Brennos marcha contre Delphes, dont les trésors l'attiraient. Le Dieu arrêta, dit-on, les barbares, qui reculèrent terrifiés devant l'orage déchaîné, pour succomber à la

(1) Flor., I, 20. 2; Amm. Marcell., XV, 12, 1; Cf. Callim., IV, 184,

rigueur de l'hiver. Delphes ne fut pas prise. Les prêtres purent annoncer qu'Apollon avait gardé son temple et l'avait orné des armes conquises sur ses ennemis (1). La fête des *Sotéria*, fondée par les Étoliens, perpétua le souvenir de la miraculeuse défaite celtique. Brennos se retira vers le nord. Ses bandes remontèrent par le pays des Maliens, des Thessaliens, puis des Dardanes. Plusieurs retournèrent vers la Gaule, et l'État des Scordisques sur la Save aurait été fondé par les restes de l'armée de Brennos. D'autres demeurèrent en Thrace, d'où elles pillèrent et rançonnèrent les villes grecques de la Propontide. Byzance dut leur payer tribut et elles fondèrent l'État celte de Tylis, qui devait durer soixante-dix ans.

Malheureusement pour la Macédoine, Sosthène fut tué. Le pays tomba dans l'anarchie. Cassandreia s'en était détachée, sous son tyran Apollodore, qui se rapprochait d'Antiochus. Antigone était en guerre avec le Séleucide et allié à ses ennemis, Nicodème de Bithynie, Héraclée et Byzance. Il se préparait à passer en Asie, quand les deux souverains s'avisèrent que leur querelle ne profitait qu'à leurs adversaires. La paix fut signée entre eux et confirmée par le mariage d'Antigone et de Phila, fille de Séleucus I^er^. Antiochus gardait ses possessions de Thrace, mais renonçait à la Macédoine. C'était en reconnaître la possession à Antigone, mais celui-ci avait à la conquérir. Or, une bande de 15 000 Gaulois, qui ravageait la Thrace, menaçait la Macédoine elle-même, et s'était emparé de Lysimacheia (2). Antigone, qui devait alors croiser dans l'Hellespont, fit débarquer son armée et battit les Barbares près de la ville ; son prestige en fut accru (printemps 277) (3), et les barbares eux-mêmes, qui n'avaient aucune répugnance à s'engager comme mercenaires, contribuèrent à son succès contre les autres prétendants. Antipater fut tué dans un com-

(1) **CCXLII**, p. 3, n. 4; *Hymne delph.*, V, 9, 33, 5 ; Inscr. : **LXXXIV**, 1904, p. 166 (Herzog) ; p. 161 (S. Reinach).

(2) *Liv.*, XXXVIII, 16. — (3) Just., XXV, 1 et Prol. ; Diog. Laert., II, 141.

bat où figurent des Gaulois (1). Ptolémée, le fils d'Arsinoé et de Lysimaque, s'enfuit en Asie. Antigone était proclamé roi en 276. L'année suivante, il prenait Cassandreia. C'est ainsi que l'ouragan de l'invasion celtique amena la reconstitution de la royauté macédonienne.

Elle renaissait sous un souverain énergique et grave, mûri par les malheurs (2). Antigone n'avait pas les qualités brillantes de son père le Poliorcète. Il rappelait davantage ses grands-pères, Antigone le Borgne et Antipater. C'était un prince cultivé ; il avait grandi à Athènes, où il s'était attaché aux enseignements et à la personne de Zénon, et toute sa vie il fit profession de stoïcisme. On a attribué à la discipline du Portique, et sans doute justement, la réserve et la retenue que l'on croit deviner dans le caractère d'Antigone, bien différent par là des autres souverains de ce temps, souvent si démesurés dans leur orgueil. Cette éducation d'Antigone a aussi laissé son empreinte sur sa politique. Le stoïcisme est une philosophie cosmopolite, appelant à la sagesse tous ceux qui en sont dignes, dédaigneuse des distinctions nationales ou sociales, étrangère à l'idée hellénique de la supériorité du libre Hellène sur le Barbare asservi. De là est peut-être venu à Antigone le peu de souci qu'il prend des franchises helléniques ; on le voit gouverner les villes par l'intermédiaire des tyrans. Beaucoup d'entre eux sont aussi des philosophes, comme son ami Ménédème d'Érétrie, et plusieurs administrent bien, mais leur régime n'en sera pas moins odieux à l'esprit républicain de la Grèce. Dans cette hostilité, les ennemis d'Antigone pourront trouver un appui, et, presque dès son avènement, Antigone aura un rival qui aurait pu devenir redoutable, mais dont la mort le rendit encore plus assuré et plus puissant.

Pyrrhus, revenu d'Italie, où il n'avait pu réaliser aucun de

(1) POLYEN., XIV, 6, 7 ; JUST., XXV, 4 ; Cf. A.-J. REINACH, **LXXXVIII**, 1911, p. 34; **XCI**, 1910, p. 10-12.

2) (WILAMOWITZ, *Hell. Dicht.*, I, 536 et suiv. · **CLXIX**. p. 15-36 ; 223-256.

ses rêves de conquêtes, avait toutes raisons de craindre l'union de la Grèce et de la Macédoine. Elle eût en effet rejeté l'Épire tout à fait au second plan. Il se souvint alors qu'il avait régné sur la Macédoine, et il l'envahit. Malgré ses mercenaires gaulois, Antigone est deux fois battu. La Grèce alors s'agite. Les villes de la confédération achéenne déjà formée en 280, d'autres encore, chassent les garnisons macédoniennes. L'Eubée se détache d'Antigone et Pyrrhus accourt dans le Péloponèse, qui l'accueille en libérateur. L'Achaïe, l'Élide, Mégalopolis se déclarent pour lui. Pour s'assurer Sparte, il veut remplacer le roi Aréos par Cléonyme, il envahit la Laconie, mais ne peut prendre la ville. Antigone venait d'arriver à Corinthe avec une armée. Devant cette menace, Pyrrhus abandonne Sparte, subissant de grandes pertes dans sa retraite. En Argolide, où Antigone le rejoint, un parti lui ouvre les portes d'Argos, mais il est tué dans un combat de rues (1).

Cette mort délivrait Antigone d'un grave péril. Il ne fit aucune difficulté pour reconnaître comme roi d'Épire Alexandros, fils de son ennemi. Mais il restait maître de la Macédoine et de la Grèce (272). Il met des garnisons à Corinthe, au Pirée, à Chalcis, des tyrans dans beaucoup de cités, comme Argos, Élis et Sicyone. Ainsi, vers 270, une grande puissance est constituée, disposant de toutes les ressources de la Macédoine et de la Grèce, mais dont la faiblesse est dans l'impatience avec laquelle les Hellènes supportaient le joug.

IV

Invasion celtique en Asie.

En Asie, le Séleucide avait plus de peine encore à rétablir son pouvoir. Dès le début de son règne, une révolte en Syrie

(1) **CLXXIII**, p. 224-266 ; **CLXIX**, p. 257-274.

l'empêche de poursuivre sa vengeance sur Kéraunos, devenu roi de Macédoine et vainqueur d'Antigone Gonatas. Séleucus n'avait pas transmis à son fils tout le domaine conquis par Alexandre, puisqu'il avait abandonné les Paraponisades, la Gédrosie, l'Arachosie après la guerre contre Sandracottos. En Asie mineure même, plusieurs régions lui échappaient. Le dynaste du Pont, Mithridate, avait pris le titre de roi. La Cappadoce était considérée comme indépendante depuis Ipsus. Si Philétère, le gouverneur de Pergame, reste fidèle à Antiochus, c'est au prix des trésors accumulés dans la forteresse. Les villes grecques de la côte, Héraclée en Asie, Chalcédoine, Byzance, étaient hostiles au Séleucide. La Bithynie refusait de le reconnaître et Zipoetès Ier avait infligé une défaite à ses généraux. Antiochus avait trouvé les villes grecques hostiles dans la guerre qu'il engagea, pour soutenir ses prétentions au trône de Macédoine, contre Antigone Gonatas. La paix, on l'a vu, était intervenue en 277. Mais, la même année, à la mort de Zipoetès Ier, la question de la succession de Bithynie fut ouverte par la rivalité des deux héritiers. Elle entraîna en Asie les désastres de l'invasion celtique (1).

Nicomède (2), en lutte avec son frère Zipoetès, réfugié et appuyé par les Thynes, population thrace des bords du Bosphore, eut en effet l'idée d'appeler les bandes de Léonnarios, qui, après avoir pris et rançonné Lysimacheia, pillé la Chersonèse, étaient descendues sur l'Hellespont et voyaient avec envie, de l'autre côté du détroit, les riches régions de l'Asie mineure. Les bandes de Loutarios étaient déjà passées sur des navires volés. Nicomède prit les Gaulois de Léonnarios à son service (3). Ils s'engagèrent par traité, au prix du pays des Thynes, qu'on leur abandonnait, à combattre Zipoetès, et peut-être Nicomède songeait-il à les employer même contre

(1) CLXII. p. 53 et suiv.
(2) ID., *ibid.* ; CCXLII, p. 6-14 ; A.-J. REINACH, CXI, 1909, p. 47-72.
(3) CCXLII, p. 7[illegible] n. 1.

Antiochus. Le traité était en effet signé aussi par Héraclée, Byzance, Chalcédoine, et ses alliés dans la guerre contre le Séleucide. Unis à ceux de Loutarios, les Gaulois de Léonnarios aidèrent Nicomède à réduire Zipoetès, mais, leur contrat rempli, ils se mirent à piller pour leur propre compte et se jetèrent sur l'Asie mineure.

Peut-être déjà divisés en trois clans, ils allaient en masse, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, en tout 20 000 hommes, dont 10 000 seulement étaient armés. Les Tolistoages s'attribuèrent l'Éolide et l'Ionie ; les Tectosages, l'Asie intérieure ; les Trocmes, les côtes de l'Hellespont. Nous n'avons d'ailleurs sur leurs ravages que des textes épars : chez les auteurs, de rapides allusions mêlées de légendes, quelques renseignements plus sûrs dans les inscriptions. On voit les Gaulois occuper un instant Ilion (1), attaquer Cyzique, ravitaillée et peut-être soutenue militairement par Philétère de Pergame (vers 276-275) (2). On a des témoignages de leur passage à *Célénæ* en Phrygie (3), à Thémisonion (4), à Érythrées, que Ptolémée Philadelphe, alors en guerre avec le Séleucide, avait sans doute occupée (5), à Smyrne (6), à Éphèse (7), à Milet (8). Mais le texte le plus suggestif vient de Priène (9). « Alors que les Gaulois ravageaient le pays, incendiaient les fermes, brûlaient les maisons, et faisaient périr une multitude d'Hellènes, personne n'osait les combattre ; Sotas se dressa contre eux, qui nous déshonoraient, outrageaient la divinité et maltraitaient les Hellènes. Il les harcela d'abord avec une troupe formée de mercenaires et d'esclaves. Puis il forma un corps de volontaires parmi les citoyens. » Ainsi, la terreur paralysait les villes grecques dont la population

(1) **CCXLII**, p. 8. — (2) **IX**, 748, 18 et suiv.
(3) Paus., X, 30, 9. — (4) Paus., X 32, 4.
(5) **VIII²**, 210 ; **X**, 593, **CCXLI**, p. 63.
(6) Zolôtas, **XCVIII**, 1908, n. 5-7.
(7) Plut., *Parall. Min.*, 15 ; A.-J. Reinach, **XCI**, 1909, p. 51, n. 1.
(8) *Anthol. Palat.* VII, 492. — (9) **IX**, 765.

s'enfermait derrière les remparts, contemplant ses champs dévastés. Il fallait l'initiative d'un chef plus hardi pour animer la résistance. Il n'est pas étonnant que les villes se tournassent vers les rois et les dynastes. Ceux-ci n'auront pas de moyens plus glorieux pour montrer leur philhellénisme que de vaincre les Barbares, tel Philétère de Pergame, qui « porta l'impétueux Arès chez les terribles guerriers galates et les repoussa bien loin des frontières de son pays » (1). Le Séleucide, lui aussi, ne put se dérober au devoir de venir au secours de ses peuples, et, un peu avant 270, il gagna, à Sardes, une grande bataille, qui lui valut le surnom de *Sôter* (2).

Malgré ces succès pompeusement célébrés par les artistes et les poètes, les rois avaient recours à des procédés moins fiers pour écarter le fléau. Plus tard, Attale Ier, successeur de Philétère, fut le premier à refuser un tribut aux barbares. Le Séleucide l'a peut-être payé plus longtemps. Au temps du premier ou du second Antiochus, la ville d'Érythrées est dispensée par le roi de contribuer aux *Galatika*. On ne saurait fixer les sommes qui sortaient ainsi des trésors royaux (3). Elles devaient être considérables (4). En retour peut-être les rois obtenaient-ils la permission de lever des mercenaires celtes. On en trouvera jusque dans les armées ptolémaïques. La victoire de Philétère, celle d'Antiochus ont probablement contribué à écarter les Gaulois de la côte et à les repousser au centre de la Phrygie, qui devint la Galatie et où ils restaient menaçants. Mais, pour achever le tableau des maux qui accablaient la monarchie séleucide au début du IIIe siècle, il faut se souvenir qu'elle avait en même temps à soutenir la guerre avec l'Égypte.

(1) **IV**, 31.

(2) Lucien, *De lapsu in salt*, 9 ; *Zeuxis*, II ; *Dial. des Court.*, XIII ; Ph.-E. Legrand, **LXXXVII**, 1908, p. 94 ; mais cf. A.-J. Reinach, **XCI**, 1902, p. 50 et suiv.

(3) **IX**, 223, 28 ; **CLXII**, p. 65.

(4) Memn., 24, 19 ; Pol., IV, 46 ; A.-J. Reinach, **XCI**, 1909, p. 55.

V

Lagides et Séleucides. La prépondérance de l'Égypte.

Or l'Égypte (1) était sans doute alors le pays le plus prospère et le plus puissant. A l'abri des désastres causés par l'invasion celtique, elle était maintenant gouvernée par Ptolémée II Philadelphe, le fils de Ptolémée Sôter et de sa seconde femme, la reine Bérénice. Magas, un fils de Bérénice, mais non de Ptolémée Sôter, régnait bien à Cyrène, comme vice-roi, et sa fidélité sera parfois chancelante. Mais combien la défection possible de Cyrène était une moins grave menace pour l'Égypte que l'hostilité irréductible de la Grèce pour Antigone et la dislocation toujours à craindre dans l'Empire disparate d'Antiochus ! Philadelphe était maître d'un pays homogène, habitué depuis longtemps à la domination étrangère et où, dès le début, Sôter semble avoir solidement implanté la dynastie. Tranquille à l'intérieur, le nouveau roi s'était hâté, à la faveur des troubles qui affaiblissaient les autres monarchies, d'assurer et d'étendre son Empire. Il est probable que c'est après Couroupédion qu'il mit la main sur la Cœlé-Syrie (2) et la Palestine, à moins qu'il ne les ait reçues dans l'héritage paternel. Il avait englobé même dans son domaine certaines villes phéniciennes telles que Tyr et surtout Sidon, dont le roi, successeur d'Eshmounazar II, était devenu son amiral sous le nom grec de Philoclès (3). A l'est et à l'ouest, pour maintenir les nomades des déserts ou les Marmarides de Libye, il suffisait d'une bonne police. Au sud, au delà des premières cataractes, les populations de Nubie et d'Éthiopie, d'une civilisation apparentée à celle de l'Égypte, formaient un État plus redoutable,

(1) **CLXI**, I, p. 141 et suiv. ; **CLXII**, p. 66-75.

(2) Gardée par Sôter après Ipsus (Pol., V, 67, 8 ; Diod., XXI, 5) ; conquise par Démétrius en 196 (**CLXI**, I, p. 86), puis par Séleucus (*ibid.*, p. 88, n. 4), reprise par Philadelphe vers 280 (*ibid.*, p. 250-254).

(3) **IV**, p. 26 et suiv.

sous l'autorité du roi de Méroé. Diodore parle d'une expédition de Philadelphe dans ces régions. La Nubie, de Philæ à Ouady Halfa, fut gouvernée par un roi protégé et hellénisé. La sécurité des frontières ainsi garantie, le Lagide avait su maintenir et fortifier son pouvoir au dehors, et particulièrement sur la mer Égée où, depuis 286, l'Égypte avait la haute main sur la Confédération des Cyclades, ranimée autrefois par Antigone le Borgne, mais qui se souvenait du protectorat éphémère de Sôter en 308 (1). Enfin, Cypre était aussi restée sous la domination des Lagides, qui avaient pris pied sur la côte d'Asie mineure, s'il est vrai que, déjà vers 286, Philoclès s'était emparé de Caunos (2).

En 277, Philadelphe avait répudié, puis relégué à Coptos, dans la Haute-Égypte, sa première femme, Arsinoé, fille de Lysimaque, pour épouser sa propre sœur de père et de mère, Arsinoé II, veuve du même Lysimaque et de Ptolémée Kéraunos. Elle avait quitté Samothrace pour se réfugier à la cour d'Alexandrie, où elle arrivait précédée d'une réputation sinistre. Elle n'en prit pas moins sur son frère plus jeune un ascendant considérable et avoué. Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, elle semble avoir inspiré au roi des entreprises énergiques, et particulièrement une guerre avec Antiochus. Malheureusement, les événements de cette période sont mal connus. Sans doute la faveur d'Arsinoé II avait fait des mécontents dans le royaume. Il est naturel de croire qu'Antiochus avait noué des relations avec eux ; Magas en était, qui fit révolter Cyrène. Mais on s'étonne que la révolte ait éclaté avant que le Séleucide ait pu entrer en campagne. Magas cependant n'alla pas loin. Il s'arrêta au *Chi*, croisement de routes un peu au delà de Parætonion, et fut rappelé par un soulèvement des Marmarides, peut-être habilement suscité (3). Philadelphe, pourtant, ne put

(1) **IV**, p. 24. — (2) **IV**, p. 33.
(3) POLYEN, II, 28, 2 ; SETHE, **CVII**, 2, p. 2274 (emplacement du *Chi*) ; PAUS., I, 7, 2.

le poursuivre, retenu par la mutinerie de ses mercenaires gaulois (1). Il s'entendit avec son demi-frère, qui garda le titre de vice-roi de Cyrène (2).

De la guerre syrienne, on ne sait presque rien. Il semble que vers 273 (3), une armée égyptienne ait envahi les États séleucides et fût en marche vers l'Euphrate. Mais il est probable que l'action la plus puissante fut celle de la flotte. La paix de 272 consacrait la thalassocratie égyptienne. L'inspiratrice de cette politique, Arsinoé II, allait mourir en 270.

Ainsi, les dix années qui avaient suivi la bataille de Couroupédion voient s'achever la formation des trois monarchies hellénistiques. Celle d'Antigone naît péniblement au milieu des désastres de l'invasion celtique et des luttes contre les Républiques grecques. Celle du Séleucide, qui étend sa domination sur de si vastes espaces, paraît cependant fragile et prête à se disloquer. L'Empire ptolémaïque, au contraire, fortement appuyé sur les ressources d'un pays homogène et riche, domine la mer Égée presque tout entière. Alexandrie prend un essor et des proportions que, jusqu'ici, les villes ne connaissaient pas. C'est véritablement la capitale du monde.

VI

Guerre en Grèce et en Syrie. Affaissement de l'Empire lagide.

Maîtresse des mers, un conflit d'Athènes avec Antigone va donner à l'Égypte l'occasion d'intervenir en Grèce même. Arsinoé n'avait probablement pas renoncé, pour les fils de Lysimaque, aux droits que celui-ci pensait avoir à la couronne de Macédoine. Une pareille ambition servait en même temps les intérêts de la politique égyptienne. Quel avantage pour la dynastie, si un prince allié aux Lagides régnait sur la

(1) Paus, *loc. cit.* ; Callim., **IV**, 171. — (2) **CLXI**, I, p. 67, n° 2.
(3) **LXIX**, 1892, p. 226 et suiv. ; **CLXI**, I, p. 172.

grande monarchie européenne ! Ce plan grandiose avait été sur le point de réussir au temps de Ptolémée Kéraunos. Il pouvait être repris (1). Il fallait seulement saisir un moment favorable. Or Athènes supportait mal l'humiliation de l'hégémonie macédonienne. Pourtant, elle n'avait bougé ni pendant la guerre entre Antigone et Antiochus, ni quand le roi de Sparte Aréos, sous prétexte de guerre sacrée, avait entrepris contre la Macédoine une expédition malheureuse (280) (2). Mais le patriotisme était frémissant, surtout chez les jeunes gens, disciples des philosophes, et c'est un jeune homme, Chrémonide, qui fut l'inspirateur du soulèvement. Dans les leçons de Zénon — qui était pourtant le maître et l'ami du roi de Macédoine — il avait puisé un amour de la patrie et de la liberté prêt à tous les sacrifices. Un décret athénien (3), voté sous son inspiration (266-265 ou 265-264), constate l'entente d'Athènes et de Sparte, « toujours unies contre les ennemis des Hellènes », et s'assure de l'appui de Ptolémée qui « suivant l'exemple de ses ancêtres et les intentions de sa sœur, montre son zèle pour la liberté communes des Hellènes ». On a ainsi la preuve d'une intervention diplomatique active de la cour alexandrine. Le décret décide l'alliance avec plusieurs cités du Péloponèse : les Achéens, dont les villes étaient déjà depuis 280 groupées en confédération, les Éléens, les Arcadiens de Tégée, de Mantinée, d'Orchomène, de Phialée et de Caphyæ, enfin les Crétois.

Malheureusement pour la coalition, Arsinoé, qui l'avait encouragée, était morte (270) (4). Philadelphe ne se souciait pas de refaire l'expédition de 308, coûteuse, risquée et inutile à la thalassocratie égyptienne ; il se contenta d'envoyer son escadre, sous l'amiral Patroclès (265), devant Athènes, qu'Anti-

(1) **CLXI**, I, p. 182. — (2) *Ibid.*, p. 186.

(3) **II**, 2, p. 332 : **CXVII**, t. III, 2, p. 424 (chronologie) : KOLBE, **LIX**, 1916, p. 542 et suiv. LEHMANN-HAUPT, **LVII**, 1903, p. 170-171 ; **CLXI**, I, p. 185. n. 2.

(4) Ci-dessous, p. 287 (v. en général, **CLXIX**, p. 275-310).

gone était venu bloquer. Athènes avait, en effet, commencé les hostilités, en chassant les garnisons macédoniennes. La flotte égyptienne, mouillée près d'un petit îlot, qui prit le nom de Patroclès, ne paraît pas avoir été d'un grand secours aux assiégés.

En vain Aréos marche sur l'Attique; il est arrêté à Corinthe et à Mégare, que tenaient les Macédoniens. A Mégare, pourtant, Antigone avait couru un grand danger, par suite de la mutinerie de ses mercenaires gaulois (265). Aréos n'en dut pas moins retourner à Sparte. L'été suivant (264), il refit une tentative encore plus malheureuse et subit une défaite décisive à Corinthe. Athènes était dès lors perdue. Elle dut capituler (263-262). Elle fut traitée durement : un épistate fut délégué par le roi au gouvernement de la ville, des garnisons furent établies dans Athènes, au Pirée, à Rhamnonte, au Sounion, à Éleusis. La plupart des magistrats furent révoqués et remplacés. A l'avenir, c'est le roi qui les désigna : le peuple n'eut qu'à ratifier ses choix par son vote (1).

Si l'on en croit Justin (2), la Macédoine aurait pourtant été tout près de succomber : Alexandre d'Épire l'aurait envahie et presque conquise. L'étreinte autour d'Athènes n'en fut pas relâchée et le fils du roi, Démétrius, rejeta l'envahisseur sur l'Épire. Si c'est bien à cette date que l'on doit placer cette expédition des Épirotes, on peut la croire inspirée par Ptolémée, plus porté à faire agir ses amis qu'à engager toutes les forces de l'Égypte. Pourtant, si, par la défaite d'Athènes, l'Empire lagide n'était pas entamé, il perdait beaucoup de son prestige, et l'événement ne devait pas tarder à montrer qu'une Macédoine forte pouvait menacer son hégémonie sur la mer Égée.

Dans cette lutte entre Antigone et Ptolémée, on pourrait s'étonner de l'inaction du Séleucide. Mais Antiochus avait,

(1) Chapouthier, **LXXXV**, 1924, p. 264 et suiv.
(2) Just., XXVI, 49; **CLXI**, I, p. 191.

dans son royaume, bien des difficultés à vaincre. Une tragédie de palais, sur laquelle on est bien mal renseigné, aboutit à l'exécution de Séleucus, le fils aîné et héritier du trône (vers 267) (1). D'autre part, Philétère, le dynaste de Pergame, était peu sûr. Il restait sans doute en bons termes avec Antiochus, et l'un de ses neveux, Attale, avait même épousé une princesse de la famille des Séleucides, Antiochis, fille d'Achæos ; mais il avait recherché l'amitié de l'Égypte (2). A sa mort, en 263-262 (3), les hostilités éclatent tout de suite. Eumène, son neveu et successeur, remporte une grande victoire sur Antiochus, à Sardes, en 262. La cause de la guerre doit-elle être cherchée, comme on l'a supposé, dans les intrigues même du Séleucide, qui aurait soutenu les prétentions d'un cousin germain d'Eumène (4) ? Le texte sur lequel s'appuie cette hypothèse se prête à d'autres interprétations (5). Quoi qu'il en soit, Antiochus Ier mourait l'année de sa défaite, peut-être dans la bataille même (6). Il laissait le trône à son fils cadet Antiochus II.

Le règne de ce roi, qui porte le surnom de Dieu (Théos), devait être malheureux. Avec lui commence la dislocation de l'Empire, dont on verra plus tard se détacher la Parthie (248) et la Bactriane sous Diodote (250). Dès son avènement, Antiochus II cherche à reconquérir les cités de la côte asiatique et, si possible, la Cœlé-Syrie, la Palestine et la Phénicie, où il ne possédait guère que la ville d'Arados. Les hostilités avec l'Égypte étaient donc inévitables. Pergame, dans ce conflit, ne joue pas le rôle actif auquel on se fût attendu, retenue peut-être par Cyzique, avec laquelle elle entretenait des relations amicales — Cyzique, jalouse de Byzance que Ptolémée soutenait contre Antiochus, comme il soutenait Héraclée, la Bithynie et le Pont (7). D'autre part, Antiochus pouvait compter

(1) **CLXII**, p. 72. — (2) **IV**, 31.
(3) A.-J. Reinach, **LXXXIX**, 1908, 2, p. 182.
(4) *Ibid.*, p. 185 et suiv. — (5) **CCXLIII**, p. 15, n. 1.
(6) A.-J. Reinach, **LXXXIX**, *ibid.*, p. 182 et suiv.
(7) **LXXXV**, 1902, 2, p. 183 et suiv.

sur les sympathies d'Antigone, et aussi sur Rhodes, qui commençait à s'inquiéter des progrès de la marine égyptienne. Telle est l'origine de la seconde guerre syrienne, dont l'histoire reste fort incertaine.

La Macédoine n'entra pas tout de suite dans la lutte : peut-être Antigone fut-il retenu par des mouvements dans le Péloponèse et la menace du roi de Sparte, Acrotatos. Enfin, certains historiens modernes mettent à cette date l'expédition des Épirotes, dont il a été parlé plus haut. Mais Antiochus fut aidé par la défection de Milet et d'Éphèse. A Milet, Timarchos, qui commandait la garnison ptolémaïque, prit le pouvoir et il arracha Samos à l'Empire égyptien (1). A Éphèse, un prince de la famille lagide était gouverneur. Sa personnalité nous échappe : les uns en font un fils d'Arsinoé II et de Lysimaque, il aurait été adopté et associé par Philadelphe de 267 à 259 (2). D'autres voient, dans ce prince adopté et associé, un bâtard du roi (3). Lorsque le futur Évergète fut déclaré héritier du trône, Ptolémée d'Éphèse se révolta et s'entendit avec Timarchos. Mais le prince rebelle fut tué dans une mutinerie de ses troupes et Timarque devint un tyran odieux aux Milésiens. Ce fut l'occasion pour Antiochus de « délivrer » Milet et de prendre Éphèse (4). Mais il semble que les événements décisifs de la guerre aient été deux batailles navales, où les Égyptiens furent défaits ; l'une est la victoire d'Antigone à Cos (5), l'autre est la victoire de l'amiral rhodien Agathostratos sur la flotte ptolémaïque commandée par Chrémonide, à Éphèse. On n'en saurait fixer exactement la date, mais à Délos les fondations d'Antigone, les fêtes des *Antigoneia*

(1) A supposer que le vainqueur de Samos soit le personnage cité dans POLYEN, V, 35 ; STRAB., III, 2,11, et non un stratège étolien du temps de Ptolémée III ; **CXXIII**, 2, p. 134, n. 6 ; **CLXI**, I, p. 207, n. 2.

(2) V. STERN, **LIX**, 1905, p. 427 et suiv. Mais voir V. GROOT, **LXI**, t. 62, p. 446 et suiv. ; HOLLEAUX, **LXXX**, 1921, p. 183 et suiv.

(3) **CLXII**, p. 642 ; cf. p. 549 et suiv. — (4) APP., *Syr.* 65 ; **CCXLII**, p. 72.

(5) Date très discutée ; cf. **IV**, p. 41 ; 59, n. 1 ; 277. *Contra*, **CCXXXIII**, 3, ad. n° 139 (262-260) ; cf. WILCKEN, **CCXXV**, p. 98 et suiv.

et des *Stratoniceia*, apparaissent en 253, et vers 250 la confédération des insulaires élève une statue à Agathostratos. L'Égypte avait donc perdu le protectorat des Cyclades (1). Ptolémée fut le premier à demander la paix; elle fut garantie par un mariage. Bérénice, une fille que Philadelphe avait eue de la première Arsinoé, épousait Antiochus II, qui répudiait sa femme et demi-sœur Laodice. Le vieux roi d'Égypte conduisit lui-même sa fille jusqu'à Péluse, et le diœcète Apollônios accompagna la princesse jusqu'à la frontière, qui était alors à Sidon (vers 252) (2).

On s'expliquerait mal « ce pacte étrange » (3), si l'on ne supposait pas des arrière-pensées chez l'un et l'autre des contractants. Bérénice *phernephoros*, la bien dotée, apportait à Antiochus une dot opulente, peut-être les revenus de la Cœlé-Syrie, et c'est ce qui aurait tenté Antiochus. Philadelphe ne tenait pas moins à ce mariage, puisqu'il abandonnait ces sommes immenses et cédait les villes ioniennes, ses possessions de Lycie et de Cilicie. Mais il exigeait le divorce d'Antiochus et de Laodice, et les enfants à naître de Bérénice devaient être les héritiers du trône. Il croyait sans doute préparer l'union des deux monarchies. Ainsi, la diplomatie égyptienne essayait-elle de compenser les pertes causées par la défaite des flottes.

A Cyrène, une série d'événements tragiques manquèrent de tourner au désavantage de la dynastie lagide; ils allaient amener au contraire une compensation, en assurant la réunion de Cyrène à l'Égypte. Magas mourut probablement en 251 (4). Sa fille Bérénice était fiancée au prince héritier d'Alexandrie, celui qui devait être plus tard le roi Ptolémée III Évergète. Sous l'influence d'Apama, veuve de Magas et sœur d'Antiochus II Théos, ces fiançailles furent rompues et Bérénice promise à un frère d'Antigone, Démétrius le Beau. Cyrène

(1) **IV**, 38.
(2) Edgar, **LXXXII**, 42, p. 93. — (3) **CLXI**, I, p. 210.
(4) **CXVI**, t. III, 2, p. 133 et suiv.; **CLXI**, I, p. 200, n. 2. S. Ferri, *Abdandlungen*, *Berlin*, 1926, 5, p. 9.

échappait ainsi à l'Égypte. Le projet échoua par la faute de Démétrius, qui, devenu l'amant de sa future belle-mère, se serait rendu odieux par ce scandale et par ses airs hautains. La jeune Bérénice — qui pouvait avoir alors quinze ans — fit tuer Démétrius dans la chambre même de la reine, *bonum facinus*, dit Catulle traduisant Callimaque (248-247). Cette tragédie de palais ne fut sans doute pas sans rapport avec les luttes de partis qui divisaient Cyrène. On a supposé que Démétrius et Apama s'appuyaient sur les républicains contre le « parti militaire », plus inféodé à l'Égypte. Ce serait Démétrius qui aurait mandé Ecdélos et Démophane, disciples, comme lui, d'Arcélias de Cyrène, et les aurait chargés de donner une constitution au pays.

Vers le même temps, Aratus, ayant renversé la tyrannie dans Sicyone, sa patrie (251-250), la faisait rentrer dans la Ligue achéenne, dont l'importance et la puissance s'accrurent ainsi tout d'un coup. Déjà peut-être Ecdélos et Démophane, qui devaient donner plus tard des lois à Cyrène, avaient-ils aussi renversé les tyrans de Mégalopolis; et les villes d'Arcadie s'étaient groupés en une confédération assez puissante pour battre les Spartiates à Mantinée (249). Ces États fédéraux, ligues arcadienne, béotienne, étolienne, achéenne, qui se développent alors, vont devenir, surtout les deux dernières, des adversaires redoutables pour la Macédoine. Or, par la révolte d'Alexandre, fils de son frère Cratère, Antigone a perdu Corinthe, la clef de la Grèce. Philadelphe ne manqua pas de nouer des relations avec Aratus, qui vint à Alexandrie et reçut 150 talents; et c'est peut-être en ce temps que les Égyptiens occupèrent en Argolide la ville de Methana, qui prit le nom d'Arsinoé (1). On voit renaître quelques restes d'influence égyptienne sur les Cyclades; mais l'Égypte ne recouvra que des débris de ses possessions insulaires (2).

(1) **CXVI**, t. III, 2, § 121 ; mais voir **CLXI**, I, p. 319, n. 5.
(2) Glotz, **LXXXVII**. 1913, p. 316.

Ce fut seulement le successeur de Philadelphe qui put reconstituer l'Empire.

VII

Relèvement de l'Empire lagide.

Philadelphe mourut au commencement de la trente-neuvième année de son règne, en 246 avant J.-C., à peu près dans le même temps qu'Antiochus II. Mais, tandis qu'en Égypte le passage se fit sans heurt d'un règne à l'autre, en Asie, la situation créée par le mariage d'Antiochus et de Bérénice amenait des troubles et des conflits. Laodice ne s'était pas résignée à sa situation d'épouse répudiée. Elle finit par reprendre son ascendant sur son mari, qui vint la retrouver à Éphèse, où, dit-on, elle l'empoisonna et fit proclamer son fils Séleucus (1). C'était rompre le traité avec l'Égypte; mais Bérénice et son fils avaient des partisans. Évergète s'arma pour les soutenir. Les péripéties de cette troisième guerre syrienne, ou guerre de Laodice (2), sont très mal connues. Elle débuta pour le Lagide par des succès décisifs, dont le roi lui-même avait écrit un récit; quelques débris sur papyrus en sont venus jusqu'à nous (3). On a supposé qu'Évergète, comme son ancêtre Ptolémée Ier, avait composé des *mémoires*. Les fragments conservés peuvent aussi bien être ceux d'une lettre royale adressée, par exemple, à la reine, une sorte de bulletin de victoire. On voit que les troupes égyptiennes avaient conquis la Syrie séleucide. Après avoir parlé d'une ville prise d'assaut, le roi raconte un coup de main sur la côte cilicienne et son entrée triomphale à Séleucie :

Dans le même temps, Pythagoras et Aristoclès (4), à la tête de quinze (?) navires, obéissant à un message de « notre sœur » qui les priait de venir à

(1) Pline, *H. N.*, VII 53. Val. Max., IX, 4, Ext. I.
(2) I, 2905
(3) **XXXV**. 2, 45 et 3, 144: **LXXX**, n. 1 : Crœnert, **CCXXV**, p. 441 et suiv. ; Holleaux, **LXXXVIII** 1916 p. 153 et suiv.
(4) Officiers de l'armée ptolémaïque ou partisans syriens de Bérénice.

son secours, font voile vers Soles et, ayant enlevé les trésors qui s'y trouvaient déposés, les portent à Séleucie (sur l'Oronte). C'était une somme de 1500 talents d'argent. Aribaze, satrape de Cilicie, avait l'intention de les envoyer à Éphèse aux partisans de Laodice. Mais les gens de Soles et les soldats de la garnison aidèrent vigoureusement Pythagoras et Aristoclès, et, grâce à la bravoure de tous, les trésors furent saisis, la ville et la citadelle furent prises. Aribaze s'échappa, mais, tandis qu'il tentait la traversée du Taurus, quelques habitants du pays lui coupèrent la tête et la portèrent à Antioche. Quant à nous, ayant préparé la flotte (peut-être à Cypre), nous nous embarquâmes sur autant de navires que le port de Séleucie pouvait en contenir et nous fîmes voile vers le fort appelé Posidéon, où nous jetâmes l'ancre à la huitième heure du jour. Partis de là de bon matin, nous arrivâmes à Séleucie où prêtres, magistrats, citoyens, officiers et soldats, portant des couronnes, vinrent à notre rencontre jusqu'au port.

Une réception pareille attendait Évergète à Antioche, où il est accueilli par « les satrapes, les magistrats, les prêtres, les jeunes gens du gymnase, le peuple entier, au milieu des acclamations et des applaudissements ». Après les libations et les sacrifices,

au moment où le soleil était à son couchant, nous allâmes tout droit chez « notre sœur », puis nous nous occupâmes des affaires, donnant audience aux officiers, aux soldats, aux gens du pays et délibérant sur la situation.

On voit que le roi parle de Bérénice, comme si elle était encore vivante. Il est pourtant possible qu'elle ait été tuée déjà dans une émeute d'Antioche avec son enfant (1), et Polyen affirme que ses femmes, « pour permettre à Ptolémée d'arriver et d'envoyer des lettres au nom du jeune prince et de Bérénice », la firent passer pour blessée. C'est ainsi, ajoute-t-il, grâce à ce stratagème, que Ptolémée put s'emparer sans combat de tout le pays depuis le Taurus jusqu'à l'Inde (2).

D'Antioche, Évergète dirigea, en effet, ses troupes vers l'Euphrate. Un célèbre monument épigraphique élevé à sa gloire par un inconnu et copié à Adoulis par Cosmas Indicopleustès, au VIe siècle de notre ère, proclame « qu'il se rendit maître de tout le pays en deçà de l'Euphrate... puis qu'il franchit l'Euphrate, soumit la Mésopotamie, la Babylonie, la

(1) VAL. MAX., IX, 14.
(2) POLYEN, VIII, 50 et suiv ; **LXXXVIII**, 1916, p. 160 et suiv.

Susiane, la Perse, la Médie et tout le reste jusqu'à la Bactriane » (1). Quand il se retira, rappelé en Égypte par des troubles (*domestica seditio*) (2), il laissait un gouverneur pour la Haute-Asie, comme il en avait laisséun autre en Cilicie, pour administrer les territoires conquis en Asie mineure (3).

Ces conquêtes étaient sans doute dues à la flotte. Elle avait provoqué ou reçu la soumission de plusieurs villes de la côte, et particulièrement en Ionie. C'est peut-être à cette date que Sophrôn, un ancien ami de Laodice, livra Éphèse (4). Si Milet (5), Priène (6), Smyrne (7) restèrent fidèles à Séleucus, on sait que Magnésie du Sipyle, par exemple, prit le parti de Ptolémée (8), et celui-ci recouvra plus de possessions en Asie mineure, dans l'Hellespont et la Thrace que son père n'en avait eu. Pourtant, on a des raisons de placer dans ce temps une entrée victorieuse de la Macédoine dans la guerre. La flotte d'Antigone aurait battu, à Andros, la flotte ptolémaïque commandée par Sophrôn (9). Elle arrachait au Lagide le protectorat des Cyclades, et une nouvelle série de fondations macédoniennes commence à Délos vers 245. Cette bataille, puis la retraite de Ptolémée, fut sans doute le signal d'un retour de fortune.

Séleucus était encore maître de l'Asie mineure ; des mariages politiques lui assurent l'alliance de Mithridate de Pont et d'Ariaramne de Cappadoce. Les villes grecques commencent à lui revenir. Sur l'Euphrate, à l'endroit où sera plus tard Callinicon, il bat les généraux de Ptolémée, qui abandonne ces provinces lointaines aussi vite qu'il les avait conquises, puis il reprend la Syrie séleucide, sauf Séleucie de l'Oronte, qui devait rester aux mains des Lagides jusqu'au

(1) **IX**, 54. — (2) JUST, XXXVII, 1, 9.
(3) HIERON, *in Dan.*, XI ; cf. **CLXI**, I, p. 259 ; **CXVI**, I, p. 259, n. 2 ; **CLXIII**, p. 189, n. 5, etc.
(4) ATHÉNÉE, XIII, 596, *c*. — (5) **CCXLI**, p. 114.
(6) *Inscr. Brit. Mus.*, 403, l. 135. — (7) **X**, 19. — (8) **CLXI**, I, p. 252.
(9) TROGUE, Prol. 27 ; **CLXI**, I, p. 256, n. 4 ; voir **IV**$_2$ p. 42, 56, n.

règne d'Antiochus III (jusqu'en 209). Mais Séleucus ne parvient pas à recouvrer la Syrie du Sud. Un armistice est bientôt conclu. Avec ses possessions de Syrie, de Phénicie, d'Asie mineure, de Thrace, l'Égypte avait un immense Empire, plus grand même qu'au temps de Philadelphe (1). Elle restait prépondérante en Orient, tandis que la Macédoine est en train de perdre la Grèce et que l'Empire des Séleucides commence à se disloquer.

VIII

Recul de la Macédoine en Grèce.

Depuis que la Macédoine a perdu Corinthe, la puissance des ligues ne cesse de croître en Grèce. Si, après la bataille de Mantinée, la ligue arcadienne s'est dissoute, si Mégalopolis et Orchomène sont retombées au pouvoir des tyrans, les Étoliens et les Achéens mettent les circonstances à profit pour s'affermir. La ligue étolienne, en lutte avec la ligue béotienne, s'annexe, après la victoire de Chéronée (245), la Phocide et la Locride, et impose son alliance à ses ennemis. Ceux-ci ont été en vain soutenus par les Achéens. Mais c'est là un échec qu'Aratus saura compenser. Corinthe, que Nicæa, veuve d'Alexandros, avait rendue à Antigone, sera de nouveau arrachée à la Macédoine par la prise de l'Acrocorinthe (243), puis de la ville même, qui entrera dans la ligue. Mégare, Épidaure, Trézène, se détachent de la Macédoine pour s'unir aux Achéens.

Antigone essaie d'opposer les Grecs les uns aux autres et s'allie aux Étoliens. Aratus se tourne naturellement vers l'Égypte, mais Ptolémée était alors engagé dans sa lutte contre Séleucus, et Aratus n'obtient qu'un subside annuel de six talents. Il cherche d'autres alliés en Grèce et songe à Sparte, l'irréductible ennemie de la Macédoine.

(1) Ci-dessous, p. 289-292.

Sparte était alors en proie à un grave malaise social (1), et les révolutions qui essayèrent d'y remédier font de son histoire une des plus dramatiques du IIIe siècle. Le manque d'hommes, ὀλιγανθρωπία, ce fléau dont la Grèce, au IIe siècle, devait mourir, minait déjà Sparte dès les temps qui suivent les guerres médiques (2). Au milieu des populations laconiennes, les Spartiates formaient, en effet, une classe fermée, et qui ne pouvait contracter d'unions légales avec les autres; il n'est pas étonnant que cette classe se soit épuisée. Tandis que le nombre originaire des citoyens, à l'époque fabuleuse de Lycurgue, était de 9000 et qu'au Ve siècle, Hérodote donne le chiffre de 8000 (3), on ne comptait plus guère maintenant que 700 Spartiates (4). Les guerres continuelles les avaient aussi décimés, et même les exils volontaires, car la vie était rude à Sparte, et, autant que possible, on la fuyait. Le monde est plein de condottieri spartiates. Enfin, le régime de la propriété et de l'héritage avait contribué à la réduction volontaire du nombre des naissances, ou tout au moins à la diminution du nombre des citoyens. Le lot de terre, le *clèros*, qui, cultivé par les hilotes, devait procurer au Spartiate le revenu nécessaire aux obligations de sa vie publique, était à l'origine indivisible et inaliénable. A la mort du père, il passait entièrement au fils aîné. Les cadets risquaient d'être réduits à la misère, et par là même exclus du corps civique. Rien n'était plus redoutable aux Spartiates que la pauvreté, et c'est peut-être cette crainte qui a maintenu une coutume primitive, et que Polybe dit ordinaire et traditionnelle : trois frères pouvaient prendre une seule et même femme (5).

Et cependant, au IIIe siècle, la plupart des Spartiates étaient pauvres. Non seulement le territoire national avait été forte-

(1) FUSTEL DE COULANGES (éd. C. Jullian) *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, p. 52-99.
(2) **CXX**, p. 155.
(3) HÉROD., VII, 234. — (4) PLUT., *Agis*, 5. — (5) POL., XII, 6, 8.

ment réduit à la suite des guerres malheureuses du IVe siècle, mais le petit nombre s'était enrichi aux dépens des plus nombreux. Ce fut d'abord l'effet du développement que prit la fortune mobilière. Nul peuple hellène n'a plus aimé l'argent. Χρήματ' ἀνήρ, l'argent c'est l'homme, est une parole spartiate (1), et c'est peut-être à Lacédémone que le luxe des riches contrastait le plus avec la misère des autres. Si, par suite de cet esprit conservateur, qui est un des traits de ses institutions, Sparte a gardé jusqu'à l'époque d'Alexandre sa monnaie de fer, on avait des moyens de tourner la loi, et les riches avaient des dépôts de monnaies étrangères dans les villes arcadiennes, comme Tégée (2). Quant à l'égalité des biens fonciers, elle avait cessé d'être autre chose qu'un pur idéal. Depuis longtemps, une loi attribuée à l'éphore Épitadeus, de date inconnue, avait permis de donner le *clèros* ou de le léguer par testament (3). On pouvait ainsi dissimuler une vente, et ceux qui n'avaient pas su se rendre opulents engageaient souvent leur *clèros*, sous couleur de donation ou de testament. Ainsi la plupart des *clèroi* venaient aux mêmes mains, et très souvent aux mains des femmes. Un trait curieux de cette société spartiate, c'est, en effet, l'importance des femmes, qui arrivent à posséder les deux cinquièmes du sol. Les guerres, qui consomment tant de guerriers, la loi d'Épitadeus, qui permet de doter les filles richement, ont eu pour résultat d'augmenter le nombre des filles héritières (épiclères) qui, mariées à l'origine par les soins du roi, peuvent maintenant l'être par les dispositions testamentaires de leurs parents.

Il n'y aura donc peut-être pas de cités où la lutte soit plus âpre entre les riches, créanciers, et les pauvres, débiteurs. Depuis longtemps, le parti populaire a mis dans son programme l'abolition des dettes, le partage des terres, la naturalisation, dans la classe des Spartiates, de périèques et d'étrangers, et

(1) ALCÉE, 49 ; cf. E. MEYER, **LXI**, 1885, p. 586.
(2) **LXI**, 1886, p. 586-587. — (3) PLUT., *Agis*, 5.

Lysandre, éphore au temps de la prise de Corinthe (243), a porté ces propositions devant le Sénat. En 242, Agésilas, oncle du jeune roi Agis, poursuit, fait condamner et remplacer par Cléombrote l'autre roi Léonidas, à qui l'on devait l'échec des projets démocratiques; l'année suivante, Agésilas et Agis, par un coup d'État révolutionnaire, déposent les éphores, alors du parti de l'opposition; puis ils brûlent les titres de créances.

Tel était l'état de Sparte, quand elle s'unit aux Achéens. Il y avait quelque chose de boiteux dans cette alliance, car Aratus et les Achéens s'appuyaient sur les classes possédantes et l'esprit démocratique qui animait l'armée spartiate les inquiétait. Cependant les Étoliens menaçaient le Péloponèse et marchaient sur l'isthme. Agis et Aratus firent leur jonction à Corinthe. Mais, tandis qu'Agis conseillait de combattre, Aratus voulait temporiser. Celui-ci cherchait sans doute à éloigner l'armée spartiate, qui lui paraissait un danger pour ses propres troupes. Agis se retira en effet à Sparte. Le peuple y murmurait, qui attendait en vain le partage des terres, et ce mécontentement avait redonné des forces à l'opposition. Bientôt, Léonidas revint d'exil, les amis d'Agis furent bannis, Agis lui-même, sa mère et sa grand'mère condamnés et exécutés (automne 241).

Pendant ce temps, les Étoliens étaient battus dans le Péloponèse, près de Pellène, par Aratus. Quand ils y revinrent, l'année suivante, avec les bannis de Sparte, ils pillèrent la Laconie, mais ne purent prendre Sparte. Aratus, de son côté, échouait dans sa tentative de libérer Argos et Athènes, les deux seules villes qui dépendissent encore de la Macédoine.

Antigone Gonatas mourut en 239, au moment où il voyait son œuvre s'écrouler en Grèce. Son fils Démétrius II, qui lui succéda, avait épousé à la mort d'Alexandre d'Épire, vers 250, Phtias, la fille de la régente Olympias (1). Ainsi s'affirmait

(1) Il répudie Stratonice, fille d'Antiochus Théos.

l'influence macédonienne dans ce pays. Mais il était à peine roi qu'Étoliens et Achéens s'unissaient contre lui. Une campagne victorieuse, où Aratus finit par battre le tyran d'Argos, fit une telle impression dans le Péloponèse que Lydiade à Mégalopolis (1), Néarque à Orchomène, déposèrent la tyrannie et firent entrer leur patrie dans la ligue achéenne. Tégée et Mantinée se joignirent aux Étoliens. La guerre contre la Macédoine fut moins heureuse. Démétrius rétablit son autorité sur la Béotie, la Phocide, et sur l'Épire, qui lui avait un moment échappé. Mais les Étoliens gardent Ambracie et l'Amphilochie. La ligue achéenne garde Corinthe. Quand Démétrius mourut, dans une expédition contre les Dardanes, il laissait pour successeur un enfant de neuf ans, son fils Philippe, sous la tutelle du fils de Démétrius le Beau, Antigone Doson, qui prend bientôt le titre de roi. Mais la Grèce lui échappe tout à fait. Argos elle-même s'est rapprochée de la ligue achéenne.

IX

Dislocation de l'Empire séleucide.

En Asie, l'Empire séleucide est sorti diminué de sa lutte avec le Lagide, et il souffre de bien d'autres causes de faiblesse. Les provinces orientales s'en détachent peu à peu. Diodote, le satrape de Bactriane, se rend indépendant, et celui de Parthie, Andragoras, bat monnaie à son nom. Enfin, les Aparniens (tribu des Dahes) établis en Astavène, sous Arsacès et Tiridate, arracheront, peut-être seulement au temps de Séleucus II, le Nord de la Parthie au Séleucide, fondant ainsi la puissance des Parthes.

En Asie mineure, le domaine des Séleucides est bien réduit. Pour combattre Ptolémée Évergète, Séleucus II avait reconnu l'indépendance de la Cappadoce, puisque sa sœur a épousé

(1) Plut. *Arat.*, 24, 30, 35 ; **CXVI**, t. III, 2, p. 176 et suiv.

Ariaramne, roi, plus tard, sous le nom d'Ariarathe III, et on a conjecturé que la princesse séleucide avait reçu pour dot la Cataonie et la Mélitène, qui forment en effet une des stratégies de Cappadoce (1). A Mithridate de Pont, qui avait épousé Laodice, une autre sœur de Séleucus, on avait abandonné les droits sur la Grande Phrygie. Cette province était d'ailleurs en grande partie occupée par les Galates. Enfin les dynastes de Pergame restaient tout à fait indépendants. A la mort d'Eumène, le territoire de la principauté s'étend, à l'ouest, du golfe d'Adramyttion à celui d'Élæa ; au nord, de l'Ida, où les Attalides avaient des domaines, au mont Pelecas et à la plaine Apiade; au sud-est, jusque vers Thyatires et la vallée de Lycos. C'est de ce côté que se trouvait la forteresse Attaleia ; Philétéreia était au pied de l'Ida. Eumène était mort en 241 ; il avait eu pour successeur son cousin Attale, qui refusa le tribut aux Galates. De là une guerre dont, par une inscription de son grand monument triomphal, nous connaissons la victoire remportée sur les Tolistoages aux sources du Caïque (2).

Pendant que ses voisins accroissaient ainsi leur puissance, la division affaiblissait la dynastie séleucide (3). Les discordes dans la maison royale sont un mal ordinaire des monarchies orientales ; il ne sévit nulle part aussi prématurément que dans l'Empire séleucide, dont il finit par amener la ruine. La mère du roi, Laodice, une de ces princesses avides de pouvoir comme il y en eut tant alors, crut qu'elle pourrait aisément régner en fait au nom de son plus jeune fils, Antiochus Hiérax, âgé de quatorze ans. Séleucus était un homme fait et avait le prestige de son succès. S'appuyant sur son frère Alexandros, qui était satrape de Sardes, la reine mère parvint à imposer à son fils aîné un partage de l'Empire. Séleucus abandonnait à Antiochus toutes les provinces cistauriennes. Le partage fut

(1) **CXVI**, III, 1, p. 698, — (2) **IX**, 276. — (3) **CLXII**, p. 106 et suiv.

accompli avant l'armistice conclu avec Ptolémée (242).

Dans une situation pareille, il était bien difficile que la guerre intérieure n'éclatât pas. Elle est connue sous le nom de « guerre des Deux frères », et son principal résultat fut l'agrandissement du royaume de Pergame. Hiérax, soutenu par les ennemis naturels de la dynastie, la Bithynie, le Pont, Pergame et Ptolémée, finit par imposer la paix à Séleucus, vaincu notamment à Ancyre, grâce aux Galates. Le partage de l'Empire était maintenu (237).

La même année, un traité mettait fin aux hostilités entre Évergète et Séleucus (1). Celui-ci était appelé en Orient, où les Parthes, alliés à Diodote II de Bactriane, lui infligèrent une grave défaite. Pendant son absence, il avait couru le risque de perdre son trône. Stratonice, femme répudiée du roi de Macédoine Démétrius, et réfugiée en Syrie, avait recruté des partisans. Arrêtée à Séleucie, elle fut mise à mort (236).

En Asie mineure, Hiérax ne défendait pas mieux le domaine des Séleucides. Un mariage avec la fille de Ziælas, devenu roi de Bithynie après avoir écarté par la force son frère Zipœtes, le brouilla avec Mithridate de Pont et Attale. Allié aux Gaulois, Hiérax eut l'imprudence d'attaquer le territoire de Pergame, mais il fut battu au temple d'Aphrodite. Abandonné de ses alliés, Hiérax, isolé, subit trois grandes défaites : l'une en Phrygie hellespontique, l'autre en Lydie, à Coloé (229-228), l'autre en Carie, près du fleuve Harpasos. Il avait ainsi perdu son royaume, et il s'enfuit en Mésopotamie, où, avec l'aide de la Cappadoce et du dynaste de Sophène, il tenta de s'en tailler un nouveau, Mais deux princes de la famille séleucide, Andromachos et son fils Achæos, restés fidèles à Séleucus, réduisirent à néant ces projets. Hiérax se réfugia en Égypte auprès d'Évergète, qui l'avait autrefois soutenu, mais qui, pensant qu'il n'y avait plus rien à attendre de

(1) **CXVI**, III, 2, p. 452 et suiv.

ce brouillon, le fit interner. L'« épervier » parvint à « s'échapper de sa cage » pour aller périr en Thrace, comme un aventurier, dans un combat contre des Galates.

Ce qu'Antiochus Hiérax avait perdu en Asie mineure ne revint pas à Séleucus, mais à Attale, qui avait maintenant le titre de roi. Son royaume était déjà un grand État. Son influence s'étendait sur bien des cités grecques : Mirina, Gryneion, Élæa, Pitané, Nacrasa avaient, dès le temps d'Eumène, fait partie de l'État pergaménien. Maintenant Attale traitait d'alliées ou de sujettes: Temnos, Smyrne, Téos, Colophon, Alexandrie Troas, Ilion, Lampsaque, et, vers le sud même, Magnésie du Méandre. Si tant d'autres lui échappaient, c'est qu'elles appartenaient à l'Empire lagide ou à la Macédoine. Le Séleucide n'avait presque plus rien au nord du Taurus (1).

Séleucus II mourut en 226. Le premier souci de Séleucus III (Kéraunos Sôter) devait être de reconquérir l'Asie mineure, et il envoie des armées au delà du Taurus. Les inscriptions du grand monument de Pergame ont immortalisé la défaite de ses généraux et de son vassal Lysias, fils de Philomélos, gouverneur des villes de Lysias et Philomélos, au cœur du pays phrygien. L'oncle du roi, Andromachos, fut fait prisonnier par Attale, qui le confia à la garde de Ptolémée Évergète.

Séleucus s'apprêtait alors à agir en personne. Il avait appelé au rang de premier ministre le Carien Hermias, et, avec son cousin Achæos, il passa le Taurus, mais pour tomber sous le coup d'un complot formé par un de ses officiers, Nicanor, et un chef de mercenaires, le Galate Apatourios (223) (2).

Ainsi, pressé de toutes parts, l'Empire séleucide est prêt à se démembrer. Quel contraste avec l'Empire lagide ! Depuis la fin de la troisième guerre syrienne, celui-ci vit dans la prospérité et la paix, profitant de l'affaiblissement de ses rivaux,

(1) **CCXLIII**, p. 25 . — (2) **CLXII**, p. 118-182.

intriguant en Grèce contre l'Antigonide, soutenant en Asie les ennemis de Séleucus, mais sans engager ses forces vives, fier de l'éclat que sa capitale, Alexandrie, répand sur le monde entier. Cependant, le moment approche où la situation va se modifier. La fin du IIIe siècle, où l'on voit en Occident le duel entre Rome et Carthage, nous offre aussi en Orient une suite de changements qui préparent les temps nouveaux. C'est d'abord le relèvement de la Macédoine avec Antigone Doson, suivi de la reconstitution de l'Empire séleucide sous Antiochus III et de l'amoindrissement de l'Empire lagide, qui en est la conséquence. Mais Rome est maintenant entrée en contact avec l'Orient. Délivrée des guerres puniques, elle brise la Macédoine, elle arrête l'essor d'Antiochus. Sa menace et son action imposent, au début du IIe siècle, une sorte d'équilibre servile aux grandes puissances de l'Orient, destinées à tomber une à une pour être tour à tour absorbées dans son Empire.

CHAPITRE II

RESTAURATION ET CHUTE DE LA MACÉDOINE ET DE L'EMPIRE SÉLEUCIDE

I

Le relèvement de la puissance macédonienne (1).

Deux ans à peine après la mort de Séleucus III, Antigone Doson, profitant des divisions inévitables, avait reconquis sa prépondérance sur la Grèce.

Les Étoliens, en effet, prenaient naturellement ombrage de la puissance croissante de la ligue achéenne. Mais le conflit était encore plus profond entre cette ligue, où dominaient les propriétaires fonciers, et Sparte, où le parti des pauvres, qui avait pensé triompher avec Agis, devait trouver un autre défenseur plus redoutable dans le roi Cléomène.

Fils du roi Léonidas, l'adversaire des réformes sociales, et de Cratésicleia, qui le soutiendra au contraire et périra en même temps que lui; époux de la belle et riche Agiatis, veuve d'Agis, et que Léonidas, par défiance, n'avait pas voulu donner à d'autres qu'à son fils ; disciple enfin du stoïcien Sphæros de Panticapée, Cléomène, loin de marcher dans les voies de son père, méditait des projets révolutionnaires, mais les ajournait au temps où des victoires auraient rendu la puissance à Sparte et à la royauté son prestige. Il lui fallait donc une guerre avec les Achéens, et rien n'était plus facile que de la provoquer. Déjà, par jalousie à l'égard des Achéens, les

(1) Sources principales : Plut., *Cléom.* et *Aratus.*

Étoliens avaient laissé sortir de leur propre ligue les villes arcadiennes, Tégée, Mantinée, Orchomène, Caphyæ, qui s'étaient jointes à Sparte. Une querelle de frontière avec Mégalopolis fit éclater le conflit. Aratus était entré en Arcadie et avait échoué dans un coup de main sur Tégée et Orchomène, et, quand l'armée de la ligue avait rencontré celle de Sparte, près de *Pallantion*, il avait fait refuser la bataille (228). A quelque temps de là, il fut battu près du *Lycée* : il put seulement, ayant repris Mantinée, la faire entrer dans la ligue achéenne.

Rappelé à Sparte par des éphores défiants, Cléomène, pour se concilier le parti d'Agis, fit mettre à la place du jeune roi Eudamidas, qui venait de mourir, le propre frère d'Agis, Archidamos. Puis il put recommencer la guerre. Elle lui fut heureuse, car il remporta sur l'armée achéenne, commandée par Aratus et Lydiadès, une grande victoire près de Leuctres, dans laquelle Lydiadès fut tué, tandis qu'Aratus ne parvenait pas à réparer complètement le désastre par quelques succès en Arcadie.

Fort du prestige de ses armes, Cléomène crut alors le moment venu, et, laissant une partie des troupes en Arcadie, il rentra dans Sparte. Il y arriva dans le temps que les éphores prenaient leur repas et les fit massacrer, puis il renversa leur siège sur l'agora, ne laissant debout que le sien. Archidamos s'enfuit et, devant l'assemblée du peuple réunie, Cléomène justifia sa conduite; il proclamait qu'il rétablirait la constitution de Lycurgue, proposait l'abolition des dettes et annonçait un partage des terres. Quatre-vingts Spartiates suspects furent exilés, 4000 périèques introduits dans la classe des Spartiates, Archidamos, rappelé, fut plus tard assassiné (1). Tout le pouvoir est alors entre les mains de Cléomène, qui prend son propre frère comme second roi. On voit revivre les

(1) Divergences dans la tradition sur la date et les circonstances, **CXVI**, t. III, I, p. 71.

anciennes mœurs, les repas en commun, le brouet noir et le pain d'orge, en un mot cette « ἀγωγή » de Lycurgue, que Sparte alors négligeait. Mais, en même temps, l'armée abandonne son air archaïque et reçoit la sarisse macédonienne. Puis, la guerre reprend avec les Achéens, qui, en Arcadie, perdent Mantinée et sont battus dans leur pays même, à Hécatombæon, sur le territoire de Dymé.

Malgré Aratus, il fallut faire la paix (226). Elle était désastreuse : les Achéens ne purent recouvrer ni les places perdues, ni leurs prisonniers, qu'à la condition d'accorder à Cléomène l'hégémonie de la ligue. Presque tout le Péloponèse était ainsi sous la puissance de Sparte. Mais, le jour où Cléomène devait recevoir l'investiture dans une assemblée générale, il fut retenu en route par une hémorragie subite. Aratus, qui n'avait pas pris part aux négociations pour la paix, gagnait ainsi du temps : il en profita pour hâter ses pourparlers avec la Macédoine.

Des conversations avaient déjà été engagées aussitôt après les réformes de Cléomène. Ces réformes inquiétaient Aratus et les classes possédantes dans les villes achéennes, où les pauvres s'agitaient aussi, et où Cléomène avait des partisans. Et maintenant que l'indépendance de la patrie était menacée en même temps que ses institutions, vers quelle puissance Aratus aurait-il bien pu se tourner ? Ptolémée, l'ancien ami de la ligue, était encore plus l'ami de Cléomène. Ce qui lui importait, c'était en Grèce, contre la Macédoine, un adversaire irréductible et fort : Sparte, sous Cléomène, apparaissait bien plus apte à jouer ce rôle que les Achéens. On ne pouvait donc hésiter qu'entre l'hégémonie du roi révolutionnaire et celle d'Antigone. Pour échapper à la domination macédonienne, on avait engagé bien des luttes. On allait oublier tout ce passé. Seulement, la Macédoine voulait qu'on lui cédât Corinthe, et c'est ce qui faisait hésiter. Aratus se déciderait-il à détruire toute son œuvre de ses propres mains ?

Sur ces entrefaites, Cléomène, guéri, demande la réunion à Argos d'une nouvelle assemblée, qui lui conférerait l'hégémonie. Mais les Achéens, qui avaient recouvré leurs prisonniers, y étaient maintenant fort peu disposés, et, comme Cléomène approchait, Aratus lui fit dire qu'il ne devait pas entrer avec ses troupes dans la ville ; s'il ne voulait pas s'en séparer, l'assemblée se transporterait au Cyllaribion, gymnase hors des remparts. Cléomène reçut fort mal cette marque de défiance, et qui présageait un refus de se conformer au traité. Ce fut la rupture. Le Spartiate remporta une série de succès décisifs. Pellène, Phénéos, Caphyæ, en Arcadie, sont prises ; Argos lui est livrée par Aristomachos, et Ptolémée conclut avec Sparte une alliance formelle. Une révolution populaire éclate à Sicyone même : Aratus y a fait massacrer les démocrates partisans de Cléomène, mais il a toutes les peines du monde à s'échapper. Après avoir vainement tenté de traiter, le roi de Sparte vient mettre le siège devant Sicyone.

Alors il fallut se résigner à l'alliance macédonienne et, tout de suite, la fortune change de camp. Les Étoliens gardent la neutralité et laissent les Macédoniens passer les Thermopyles. Cléomène songe à disputer le passage de l'isthme et s'établit sur les hauteurs de l'Onéos. Mais, dans le Péloponèse, les Achéens ont pris Argos, et Cléomène, craignant de se voir coupé de Sparte, abandonne ses positions de l'isthme. Corinthe se livre à la Macédoine. A Ægion, se réunissent les représentants des Achéens et de tous les alliés, Thessaliens, Épirotes, Acarnaniens, Béotiens, Phocidiens, Locriens, Orientaux. On institue un synédrion, et la présidence de l'alliance est donnée à Antigone. C'est une renaissance de l'ancienne ligue de Corinthe, comme au temps de Philippe, d'Alexandre et du Poliorcète (1).

(1) C'est à ce moment que certains savants rapportent les inscriptions d'Epidaure : voir KOUGÉAS, **XLIX**, 1921, p. 12 et suiv. ; SWOBODA, **LIX**, t. 57, 1922, p. 518-534.

L'empire de Cléomène va s'effondrer. Son prestige est déjà atteint. Une à une, les villes se détachent de Sparte. L'Arcadie revient aux Achéens. Mantinée est punie de sa trahison, ses citoyens vendus ; elle reçoit une colonie et le nom d'Antigoneia. Réduit à la Laconie, Cléomène essaie de reconstituer son armée. Il parvient à piller Mégalopolis, mais il échoue contre Argos, où Antigone avait ses quartiers d'hiver. Pour comble de malheur, Ptolémée l'abandonne. La politique égyptienne est inquiète alors du danger qui vient du Séleucide. Elle a besoin de la neutralité de la Macédoine, et doit lui promettre la sienne en retour. Cléomène, d'ailleurs à bout de ressources financières, est acculé à une bataille décisive. Elle a lieu sur le territoire laconien, à Sellasie (1). C'est pour Sparte une terrible défaite. Cléomène est obligé de fuir avec ses amis. Dans la ville, il engage ses concitoyens à accueillir Antigone, et prend à peine le temps de se reposer quelques instants chez lui, sans même quitter ses armes. Il court pour s'embarquer à Gythion avec quelques compagnons. De là il fait escale à Cythère, à Ægialie, à Cyrène, d'où il se réfugie à Alexandrie, dans l'espoir d'obtenir de nouveaux subsides et des vaisseaux pour reprendre la lutte dans sa patrie. A Sparte, l'ancien ordre des choses est rétabli. Antigone est maître de la Grèce. Peu après, il est obligé de courir à sa frontière contre les Illyriens qu'il bat. Il meurt aussitôt de phtisie, à l'issue de cette campagne. Il avait environ quarante-deux ans, et laissait le trône à son pupille, le fils de Démétrius, Philippe, âgé alors de dix-sept ans, celui qui devait être plus tard battu par les Romains (222 ou 221).

(1) Pol., II, 65-69 ; Plut., *Cléom.*, 38 ; Liv., 34, 28, 1. Date : été 222 : Hollèaux, Sokolov ; cf. **IV**, 51, p. 67. Juin 221 : **CXVI**, t. III, 2, p. 169. Lieu : Sotériadès, **LXXXV**, 1910, p. 1-57 ; 1911, p. 87-107 ; 241-242 ; Kromayer, *ibid.*, 1910, p. 508-537.

II

Les débuts d'Antiochus III. Raphia (1).

La restauration de l'Empire séleucide fut l'œuvre d'Antiochus III. Quand il succéda à son frère Séleucus III, il était à peine âgé de vingt ans (223) et sous la domination de son premier ministre, le Carien Hermias. L'Empire, on l'a vu, semblait prêt à se disloquer. Ses provinces de l'Asie cistaurienne étaient entre les mains d'Attale, qui, ayant ceint le diadème, manifestait ainsi l'intention de faire de Pergame la capitale de l'Asie mineure (2). Les provinces extrême-orientales n'appartenaient plus au Séleucide ; la fidélité de la Médie et de la Perse elles-mêmes pouvait être un jour ébranlée. En Syrie même, Séleucie était aux mains du Lagide.

Pour assurer la tranquillité de cet Empire si affaibli, on l'avait partagé ! Achæos avait gardé le gouvernement de l'Asie mineure, avec la mission de repousser Attale dans les limites de sa principauté. Il y réussit assez bien, puisqu'il put renvoyer une partie des troupes au roi, en même temps qu'Épigénès, le chef éprouvé qui les avait commandées (222). Les satrapies de Haute-Asie avaient été confiées à Molon, stratège de Médie, et à son frère Alexandros, stratège de Perse. Le Roi restait en Syrie, où il se proposait d'attendre une occasion favorable pour attaquer les possessions de l'Égypte, quand on apprit à Antioche la défection de Molon et d'Alexandros (222). L'Orient était « le côté croulant de l'Empire » (3), et l'exemple de la Bactriane et de la Parthie était contagieux. Molon devait raisonnablement espérer l'alliance d'Achæos, qui avait, comme lui, des ressentiments contre Hermias; quelle apparence que ce prince de la famille royale, victorieux en Asie

(1) Sources principales : Pol., V, 31-71 ; 74-87. Voir **CLXI**, 1, p. 293-314 ; **CLXII**, p. 122-157; **CLXIII**, 1, p. 300-320.
(2) **CCXLII**, p. 22.
(3) **CXCII** p. 127.

mineure, consentirait à rester un gouverneur soumis? Au Conseil royal qui se réunit à Antioche, Épigénès fut d'avis qu'il fallait agir vite, et que le roi devait marcher en personne contre les rebelles, dont les troupes céderaient sans doute au prestige de la légitimité. Mais Hermias avait d'autres desseins. Il redoutait cette guerre, qu'il jugeait dure, et il se mit à accuser Épigénès de vouloir traîtreusement exposer la vie du roi. Selon lui, le danger venait d'Égypte. Des lettres supposées d'Achæos firent soupçonner une entente entre le gouverneur d'Asie mineure et la cour d'Alexandrie. Le Conseil se rangea à l'avis d'Hermias; contre Molon, on se contenta d'envoyer deux stratèges : Xénôn et Théodotos, dit Hémiolios — un et demi — sans doute à cause de sa grande taille. Ils marchaient vers un échec.

Hermias avait des motifs de croire la guerre contre le Lagide moins dangereuse que l'expédition contre Molon. Le jeune Ptolémée Philopator devait bientôt succéder à son père Ptolémée Évergète, malade depuis longtemps, et l'on ne disait pas grand bien du futur roi. Il passait pour nonchalant et plus préoccupé de ses débauches que de la grandeur de sa dynastie; il devait être déjà le jouet de sa maîtresse Agathocleia et de son mignon Agathoclès, le frère et la sœur, à qui Polybe a fait une réputation sinistre. Ce voluptueux, comme il arrive souvent, était aussi un mystique, très attaché aux cultes orgiastiques et extatiques tels que celui de la Grande Mère (1), et plus particulièrement celui de Dionysos (2). Or, beaucoup de rites, dans ces religions, paraissaient extravagants, honteux, indignes d'un roi, aux Hellènes de la vieille roche, et leurs pratiques n'ont pas peu contribué à l'impopularité de Philopator chez les historiens. Il est certain pourtant que ce ne fut pas un grand roi.

Il avait pour conseiller un ministre habile et qui, comme

(1) Plut., *Cléom.*, 36, 3.
(2) Perdrizet, **LXXXVIII**, 1910, p. 218 et suiv.

Hermias, semble avoir vieilli sous le harnois. Polybe le traite de « vieille pratique à l'esprit retors » (1), et Sôsibios ne semble pas, en effet, avoir été retenu par beaucoup de scrupules vertueux, mais le récit de l'historien n'en laisse pas moins deviner que ses talents d'organisateur et de diplomate ont au moins fortement contribué à sauver l'Égypte (2).

Il est vrai que par lui le nouveau règne a commencé dans le crime. Il aurait poussé Philopator à user du meurtre pour se débarrasser de son frère Magas, populaire auprès des mercenaires, et de sa mère Bérénice, soupçonnée d'être favorable à Magas. C'est à lui aussi que, peut-être au temps d'Évergète, Lysimaque, fils de la première Arsinoé et petit-fils du roi de Thrace, aurait dû la mort. Enfin, c'est encore Sôsibios qui fit interner Cléomène.

C'était la conséquence du revirement accompli, sous son inspiration, par la politique de la cour alexandrine. Au temps de Philadelphe, l'Égypte avait lutté à la fois contre le Séleucide et contre la Macédoine. Évergète avait d'abord été fidèle à l'exemple de son prédécesseur, et il avait soutenu Aratus, les Achéens, enfin Cléomène. Mais, quelque temps avant la bataille de Sellasie, il avait fait dire au roi de Sparte qu'il cesserait de lui envoyer des subsides et qu'il l'engageait à s'accommoder avec Antigone. C'est qu'Évergète et son ministre avaient vu que le véritable danger pour l'Égypte allait venir maintenant de l'ouest, et qu'à défaut de son appui, ils avaient besoin de la neutralité de la Macédoine.

Cléomène était donc un obstacle aux projets de la cour alexandrine. Il avait eu d'ailleurs l'imprudence de se laisser croire dangereux. Au temps où l'on méditait l'assassinat de Magas et de Bérénice, on se crut obligé d'acheter la complicité ou le silence des courtisans en flattant toutes les espé-

(1) Pol., XV, 25.

(2) Holleaux, **LXXXVIII**, 1912, p. 372 et suiv. ; Collart-Jouguet, **CXXV**, p. 129 et suiv.

rances. Sôsibios fit donc des promesses à Cléomène, qui demandait alors des troupes et des vaisseaux, pour rentrer en Grèce, au moment où « les circonstances semblaient l'appeler par son nom », alors que les Achéens menaient la guerre contre les Étoliens unis aux Lacédémoniens dans une même haine contre la Macédoine. Mis dans la confidence du complot et des craintes qu'inspirait l'attitude des mercenaires, l'orgueilleux Lacédémonien eut le tort de vouloir rassurer le ministre, en faisant parade de son crédit sur ces bandes guerrières. Il est à croire que, dès ce moment, la perte de Cléomène fut envisagée. Il ne fallait qu'une occasion ; elle fut fournie par l'arrivée de Nicagoras de Messène, hôte paternel d'Archidamos, le roi de Sparte, que Cléomène avait autrefois rappelé d'exil, mais pour l'assassiner. Nicagoras, intermédiaire dans les négociations qui aboutirent au retour fatal d'Archidamos, et qui avait assisté au meurtre, gardait à Cléomène une secrète rancune.

Comme tant d'autres, Nicagoras venait à Alexandrie pour commercer, et il amenait avec lui une cargaison de chevaux de guerre. En débarquant, il rencontre sur le quai Cléomène et ses amis, Panteus et Hippitas. Cléomène le salue courtoisement et lui demande pourquoi il était venu. L'autre répond qu'il apporte au roi des chevaux. « Je préférerais de beaucoup pour toi que tu amenasses des *cinèdes* et des *sambyques*. » Nicagoras sourit et se tut, mais il rapporta le mot à Sôsibios, et consentit, à l'instigation du ministre, à dénoncer, par lettre au roi, un prétendu complot de Cléomène. Il fut facile alors à Sôsibios d'obtenir l'internement du Spartiate et des siens, dans une maison prêtée par un courtisan, « où Cléomène ne différait d'un prisonnier ordinaire que parce que sa prison était plus vaste » (1).

Quand il eut la certitude qu'on ne le laisserait plus partir, mais qu'il risquait d'être obscurément supprimé par le bour-

(1) Pol., V, 38, 7.

reau comme un criminel, le Spartiate résolut de tenter un coup désespéré, et qui lui assurait au moins une mort éclatante, plus digne, pensait-il, de sa patrie et de sa gloire. Polybe et Plutarque ont laissé de cette mort un récit (1) qu'on ne saurait refaire. On peut donc lire chez eux comment Cléomène et ses amis, trompant la vigilance de leurs gardiens, sortirent en plein jour et armés de leur prison et, parcourant les rues d'Alexandrie, tentèrent de se saisir de l'Acropole et de soulever le peuple au cri de : Liberté! Mais c'était là un mot qui n'avait déjà plus le même sens pour des Spartiates et pour des Hellènes soumis aux rois. Personne ne bougea. Cléomène et ses amis périrent en s'entr'égorgeant. Ce drame — qui fut suivi de l'exécution de Cratésicleia, ainsi que des femmes et des enfants spartiates — débarrassait Sôsibios d'un personnage compromettant, mais rien n'avait été fait véritablement pour la défense de l'Égypte. Or, du côté de la Syrie, l'orage semblait plus proche.

Évergète n'était peut-être pas mort, quand Xénon et Théodotos partirent pour dompter la rébellion de Molon, et qu'Antiochus III, après avoir célébré à Séleucie du Zeugma son mariage avec Laodice, fille de Mithridate du Pont, vint à Antioche, où sa nouvelle épouse avait été proclamée reine, pour se préparer à la guerre contre l'Égypte. Là, il apprit que Molon avait battu Théodotos et Xénon, et conquis toute l'Apolloniatide, cette région située sur la rive gauche du Tigre, au sud de son affluent le Dialas. Molon avait même voulu aller assiéger Séleucie, la plus grande ville de l'Empire et sa seconde capitale, qui est de l'autre côté du Tigre. Mais Zeuxis, un des gouverneurs du pays, avait su lui rendre le passage impossible, et Molon était allé hiverner à Ctésiphon. Les ressources guerrières de la Médie le rendaient redoutable. Aussi Antiochus voulait-il marcher contre lui ; mais, au Conseil,

(1) Pol., V, 39; Plut., *Cléom.*, 36-39.

Hermias fit encore décider qu'on enverrait en Mésopotamie l'Achéen Xénœtas, comme stratège autocrate, tandis que le roi attaquerait enfin la Cœlé-Syrie.

C'est à Apamée de Syrie, une des capitales militaires de l'Empire, que l'armée fut concentrée, puis, par Laodicée de l'Oronte et le désert, elle arriva dans la vallée du Marsyas, entre le Liban et l'Anti-Liban, jusqu'aux marais et aux défilés, où les deux forts de Brochi et de Gerrha marquaient la frontière égyptienne. Ils étaient gardés par l'Étolien Théodotos, condottiere au service du Lagide, et l'attaque des Syriens échoua. Presque en même temps, on recevait la nouvelle de la défaite désastreuse de Xénœtas. Il avait été encore plus malheureux que ses prédécesseurs. Après avoir réussi à traverser le Tigre et fait reculer l'adversaire, dont il avait pillé le camp, son armée, surprise par le retour inopiné de Molon, avait été entièrement massacrée, et lui-même avait péri. Séleucie était tombée aux mains du rebelle, qui soumit la Babylonie et la satrapie d'Érythrée, enleva Suse dont la citadelle seule résista, et se rendit maître « de la Parapotamie jusqu'à Europos, de la Mésopotamie jusqu'à Doura » (221).

Antiochus sentit qu'à tarder davantage, la moitié de son Empire risquait de lui échapper. La séance du Conseil fut pourtant orageuse, Hermias et Épigénès s'y querellèrent violemment. Hermias dut céder. Il eut pourtant l'habileté de faire écarter Épigénès, et même, en supposant des lettres de Molon, de faire exécuter son ennemi pour haute trahison.

Au milieu de l'hiver, Antiochus se trouvait à Antioche de Mygdonie, où il séjourna quarante jours. De là, il gagna Libba, sur la route de Ninive, où l'on tint conseil. Malgré l'avis d'Hermias, qui voulait qu'on restât sur la rive droite, où, après une marche dans un pays sans ressources, on se serait heurté à l'obstacle du canal royal, Zeuxis fit passer le fleuve et l'on parvint à Apollonia; Molon, qui craignait d'être coupé de ses communications avec la Médie, franchit à son tour le

Tigre, et c'est en Apolloniatide qu'eut lieu la bataille. Ce fut un désastre pour Molon, dont les troupes firent en grande partie défection, ainsi que l'avait jadis prévu Épigénès. La cause du rebelle était si désespérée que non seulement il se tua le soir de la défaite, mais que l'on voit son frère, Néolaos, courir en Perse, où il tue la mère et les enfants de Molon et se donne lui-même la mort. Alexandros, le gouverneur de Perse, suivit cet exemple. Tant était grande la crainte de tomber vivant aux mains du vainqueur! Le cadavre de Molon fut mis en croix, selon la coutume.

Le séjour d'Antiochus à Séleucie du Tigre fut marqué par les cruautés et les exactions d'Hermias. Le roi essaya d'adoucir son ministre, auquel il n'osait encore ouvertement résister, mais qu'il commençait sans doute à supporter impatiemment. Malgré ses objections, Antiochus voulut faire sentir sa puissance aux dynastes voisins ; il marcha contre celui de l'Atropatène, province depuis longtemps détachée de l'Empire, et réussit à faire reconnaître sa lointaine suzeraineté par le vieil Artabazane. C'est au retour de cette expédition qu'il se débarrassa, par un meurtre, de la pesante tutelle d'Hermias, détesté de toute la cour, et surtout d'Apollophanès, le médecin du roi. Le complot fut préparé secrètement par Apollophanès et le roi lui-même ; au cours d'une promenade matinale ordonnée au roi par le médecin, on trouva le moyen d'isoler Hermias et de le massacrer.

Antiochus était encore en Atropatène, lorsque, en Asie mineure, Achæos jugea le moment venu de se proclamer roi. Heureusement pour Antiochus, Achæos avait à compter avec l'hostilité d'Attale. Toute division dans l'Empire séleucide était naturellement favorisée par l'Égypte. Mais entre Achæos, l'adversaire d'Antiochus, et Attale, l'ennemi de l'Empire, la cour d'Alexandrie devait éprouver quelque embarras. La situation était encore compliquée par la guerre entre Rhodes et Byzance, à propos des droits levés par les Byzantins sur les

navires qui passaient les détroits. Prusias, roi de Bithynie, soutenait Byzance. Les Rhodiens, pour plaire à Achæos, avaient obtenu de l'Égypte que son père Andromachos, prisonnier depuis 225, lui fût rendu, mais ils s'efforçaient en vain de réconcilier Achæos et Attale. Enfin, l'élan d'Achæos fut arrêté par ses propres troupes. En Lycaonie, elles se mutinèrent et refusèrent de marcher contre Antiochus. Achæos dut renoncer à pousser plus avant ; pour contenter ses soldats, il les mena en Pisidie, où il les gorgea de butin.

Antiochus put donc songer à sa guerre contre l'Égypte. Au printemps 219, l'armée se concentra à Apamée de Syrie, et, sur l'avis d'Apollophanès, on songea d'abord à reprendre Séleucie, qui, après plus de vingt ans, retournait ainsi à la dynastie de son fondateur (219).

A Séleucie même, Antiochus reçut une lettre de Théodotos l'Étolien. La cour d'Alexandrie n'avait pas su reconnaître les services de ce condottiere, qui avait même des raisons de croire sa vie menacée. Maintenant il promettait à Antiochus de lui livrer Ptolémaïs, qu'il venait d'occuper, tandis que son collègue Panætolos livrerait Tyr. Antiochus se hâte de reprendre le chemin de la vallée du Marsyas, et, passant, malgré la résistance des postes ennemis, le défilé de Béryte, il va recevoir la soumission des deux villes.

La situation était donc grave pour l'Égypte, où rien n'était prêt. Cependant Ptolémée était venu à Memphis et rassemblait ce qu'il avait de troupes disponibles à Péluse. Mais Sôsibios et Agathoclès ne pouvaient pas espérer entrer si tôt en campagne et ils réussirent à amuser l'ennemi par des négociations, sollicitant l'intervention de Rhodes, de Byzance, de Cyzique et des Étoliens. Les ambassades étaient reçues à Memphis. Pendant ce temps, on activait à Alexandrie les préparatifs militaires. On avait confié le recrutement et l'exercice des troupes aux condottieri les plus célèbres.

Antiochus se laissa prendre à ce manège ; il venait d'échouer

au siège de Dora, il demanda une trêve de quatre mois et revint hiverner à Séleucie. Il espérait obtenir la Cœlé-Syrie dans les conférences diplomatiques, et d'autre part l'attitude d'Achæos, qui ne pouvait guère cacher ses relations avec l'Égypte, l'inquiétait. Les négociations continuèrent à Séleucie. Les Égyptiens ne cherchaient qu'à gagner du temps, et, pour rendre l'accord plus difficile, ils émettaient la prétention de faire comprendre Achæos dans la paix.

Au printemps 218, les entretiens furent rompus et la guerre recommença. Les troupes ptolémaïques étaient concentrées à Gaza, sous Nicolaos, secondé par la flotte du navarque Périgénès. De Gaza, Nicolaos était allé occuper le défilé du Platane, aux environs de Porphyrion (au nord de Sidon). Antiochus s'avançait par la côte phénicienne. Par Marathos, Arados, le Théouprosopos et Botrys, il arriva à Béryte, de là au bord du Dammouras, qui se jette à la mer près de Porphyrion. Sa flotte, sous Diognétès, suivait le mouvement de l'armée. Nicolaos, battu dans les défilés, se retire sur Sidon, subissant des pertes très dures; la flotte vint l'y rejoindre, après une retraite plus aisée. Antiochus laissa ses ennemis dans Sidon, qui lui parut une place trop forte, mais il conquit presque toute la Cœlé-Syrie, une partie de la Phénicie et la Palestine du Nord. Cependant, l'Égypte n'avait pas engagé toutes ses forces, et l'armée royale, la grande armée, préparée secrètement à Alexandrie, n'avait pas encore donné. Elle entra en campagne à la fin du printemps de 217.

Elle était maintenant concentrée à Péluse et comptait 70 000 fantassins, 7 000 cavaliers et 73 de ces éléphants d'Afrique, dont la chasse était organisée, en Troglodytique et en Éthiopie, au moins depuis Philadelphe. L'Égypte n'avait pas seulement fait appel à ses forces ordinaires : corps permanents de la garde renforcés de cavaliers libyens, troupes régulières établies en colonies dans le pays et qui, pour cette campagne, étaient surtout, selon Polybe, des Thraces et des

Galates, mais encore, par une innovation qui devait être grosse de conséquences, elle avait organisé en phalange macédonienne ses sujets libyens et surtout égyptiens, en grande partie recrutés en dehors de la classe des guerriers, dans la masse des indigènes. Cette phalange égyptienne de 20000 hommes était sous le commandement de Sôsibios. On prit la route habituelle, par le mont Casios, les Barathres, et le désert sans eau, et, le cinquième jour, c'est-à-dire le 17 juin, on campa à 50 stades de Raphia (8 à 10 kilomètres). Antiochus, qui avait sans doute poursuivi, au cours du printemps, ses succès de l'année précédente, puisqu'il semble avoir concentré ses troupes à Gaza, s'avança lentement de cette ville jusqu'à dix stades de l'ennemi. Son armée était moins nombreuse que celle de l'adversaire; si aux 73 éléphants africains, vaincus d'avance, il pouvait opposer ses 102 éléphants de l'Inde, il n'avait que 62000 fantassins et 6000 cavaliers. On y trouve les mêmes éléments que dans l'armée de son adversaire et dans toutes les armées hellénistiques : infanterie lourde de la phalange armée à la macédonienne, mercenaires grecs et barbares de toutes sortes; lui aussi, il avait armé en phalangites, à côté de ses 20000 Macédoniens ou Grecs, des soldats recrutés dans tout son royaume au nombre de 10000. Enfin, dans ses troupes légères, figurent les fameux Agrianes, comme dans l'armée d'Alexandre. Mais il y a aussi toute une variété de corps levés chez les Asiatiques, peut-être munis de leur armement national, et qui font songer aux armées des rois de Perse : 5000 Dahes, Carmaniens, Ciliciens, archers perses et frondeurs qui, avec les Agrianes, font un corps de 20000 hommes, 5000 Mèdes, Cissiens, Cadouriens et Carmaniens, 500 javelotiers lydiens et même 1000 Arabes sous leur chef national Zabdibel. Il semble donc qu'il y eût moins d'unité dans l'armée syrienne que dans l'armée ptolémaïque, mais l'esprit des troupes et des chefs devait être exalté par les victoires des campagnes précédentes.

La bataille fut livrée le 22 juillet, le 10 de Pakhôn. Comme toujours, le front de combat était formé par l'infanterie des phalangites au centre, les troupes légères et la cavalerie aux ailes. Les deux rois commandaient, Antiochus sa droite, Ptolémée sa gauche, et ils étaient ainsi opposés l'un à l'autre. La lutte commença par le combat des éléphants disposés, comme de coutume, à droite et à gauche, en avant de la ligne de bataille. Ceux d'Afrique, plus petits, n'ont jamais su résister à ceux de l'Inde. Cette fois encore, malgré leur belle endurance, ils durent céder. Ceux de la gauche égyptienne, en reculant, vinrent mettre le désordre dans la Garde, qui se trouvait rangée par derrière, tandis que les mercenaires grecs de l'armée syrienne faisaient reculer les peltastes de Ptolémée. Antiochus chargea alors à la tête de ses escadrons, mettant en déroute la cavalerie adverse. A gauche, la bataille était donc perdue par Ptolémée. En vain, secondé par sa sœur, la reine Arsinoé, à cheval et les cheveux au vent, essayait-il d'arrêter ou de ramener les fuyards ; il ne put rallier que quelques débris et vint se réfugier derrière la phalange. Heureusement pour lui, un chef habile, le Thessalien Echécrate, commandait à l'aile droite. Au nuage de poussière qui s'élevait à gauche, il comprit ce qui se passait de ce côté et manœuvra pour éviter le même désastre. Phoxidas et ses mercenaires grecs joignaient le centre formé des phalangites, et constituaient l'extrême gauche de l'aile droite ; ils reçurent l'ordre de résister de front à l'attaque des ennemis, tandis que, faisant appuyer sur la droite sa cavalerie et le corps des Crétois, qui étaient derrière la ligne des éléphants, Échécrate laissait ainsi passer dans l'intervalle les bêtes en retraite et chargeait vigoureusement avec ses escadrons la cavalerie adverse, qu'il débordait et mettait en fuite. Pendant ce temps, Phoxidas faisait reculer les Arabes et les Mèdes, qui lui étaient opposés. Les deux phalanges se trouvèrent ainsi isolées, découvertes l'une et l'autre sur leurs flancs. Après un violent combat,

la syrienne commençait à céder. Antiochus aurait pu rétablir la bataille, en revenant à toute bride sur les Ptolémaïques, si, dans sa fougue inexpérimentée, il n'avait poursuivi trop loin ceux qui fuyaient devant lui. Il dut battre en retraite sur Gaza, d'où il fit demander l'autorisation d'enterrer ses morts. Il laissait 10000 fantassins, 300 cavaliers, 6 éléphants sur le champ de bataille, et 4000 prisonniers aux mains de son adversaire. Ptolémée n'avait perdu que 1500 fantassins, 700 cavaliers et 16 éléphants.

Cette victoire fut décisive. Ptolémée resta trois mois en Phénicie et en Syrie, à recevoir la soumission des villes, qui l'accueillaient avec joie, les Syriens ayant toujours préféré la domination des Lagides à celle des Séleucides, C'est au cours de cette tournée qu'il fut reçu à Jérusalem. Le troisième livre des Macchabées raconte qu'il voulut visiter le temple et pénétrer, malgré les protestations des Juifs, jusque dans le Saint des Saints. « Mais Dieu le fustigea, le fit trembler comme le chaume au vent, en sorte que, précipité sur le sol et paralysé, il ne pouvait plus proférer une parole... Les amis et les gardes du corps l'en retirèrent au plus vite, craignant qu'il ne perdît la vie et frappés d'une grande épouvante. » Le troisième livre des Macchabées est probablement un roman pieux, composé sous Caligula, et la plupart des critiques doutent ici de son témoignage. On peut pourtant hésiter à le rejeter : Philopator était un mystique; ni son désir d'entrer dans le Saint des Saints, ni, au milieu de l'émotion, des prières et des menaces juives, la terreur qui le saisit « à la vue du maleak de Jahvé, c'est-à-dire de Jahvé lui-même » n'a certainement rien d'inconcevable (1). Un décret des prêtres égyptiens, réunis à Memphis, pour décerner à Philopator et à sa sœur des honneurs divins, nous donne de la bataille de Raphia et de la campagne en Syrie un récit qui confirme celui de Polybe. Ce document

(1) PERDRIZET, **LXXXVIII**, 1910, p. 235.

nous révèle que le roi dut réprimer un soulèvement, peut-être en Palestine, car il donne le nom du chef rebelle, qui s'appelait Éléazar (1).

Antiochus était rentré à Antioche, assez abattu par sa défaite, inquiet surtout des agissements d'Achæos, heureusement retenu par l'hostilité d'Attale. Il se hâte de négocier avec Ptolémée, à qui il avait envoyé son neveu Antipater et Théodotos Hémiolios. Ptolémée, pressé de retourner à sa vie de plaisirs et d'orgies mystiques, ne fit guère de difficultés pour accorder une trêve d'un an : Sôsibios alla achever les négociations à Antioche. L'Égypte recouvrait la Cœlé-Syrie. Des conquêtes des anciens rois, elle ne perdait que Séleucie, qui appartenait trop naturellement au maître d'Antioche. La diplomatie égyptienne abandonnait Achæos, qui ne fut pas compris dans la paix.

Telle fut cette « paradoxale » bataille de Raphia. Tout semblait faire prévoir la défaite de l'Égypte, et l'Égypte fut sauvée! Elle gardait son Empire à peu près intact, et pourtant Polybe ne s'est pas trompé en considérant le règne de Philopator comme le commencement de la décadence. Tandis que le vaincu de Raphia, par une action énergique, allait restaurer la puissance des Séleucides en Asie, Ptolémée, accueilli d'abord triomphalement en Égypte, devait se trouver aux prises avec les difficultés les plus terribles. Presque immédiatement après sa victoire, il en subit une conséquence inattendue :

car, en armant les Égyptiens pour la guerre contre Antiochus, Ptolémée avait pris une mesure appropriée aux nécessités du moment, mais malheureuse pour l'avenir. Enorgueillis par le succès de Raphia, les indigènes ne pouvaient plus supporter d'obéir, et ils se mirent à chercher un personnage qui pût faire figure de chef, persuadés qu'ils étaient capables de se secourir eux-mêmes (2).

Le règne de Philopator et celui de son successeur Épiphane sont presque entièrement occupés par la guerre civile, et, affai-

(1) CXC. — (2) POL., V, 107, 2-4.

blie par ces troubles intérieurs, l'Égypte ne devait pas tarder à perdre la Cœlé-Syrie et ses possessions de la mer Égée.

Raphia peut être considérée comme marquant une époque dans l'histoire des monarchies hellénistiques. Les trois grandes puissances Macédoine, Séleucides, Égypte se font à peu près équilibre. Et quand, après les conquêtes d'Antiochus, cet équilibre sera rompu, l'apparition en Orient de la puissance romaine viendra tout bouleverser. En 217 commence la seconde guerre punique, qui retient Rome dans le bassin occidental de la Méditerranée. Mais, avant la fin de cette guerre, on la verra en conflit avec la Macédoine.

III

Restauration et chute de l'Empire séleucide.

Si Antiochus abandonnait pour le moment la Cœlé-Syrie à Ptolémée, c'est qu'il avait à écarter des périls plus menaçants. Achæos était maintenant roi et maître de l'Asie mineure, dont, évidemment, il ne se contenterait pas. Mais il avait un rival et un ennemi dans la personne d'Attale de Pergame. En 218, alors qu'Antiochus menait ses armées victorieuses en Cœlé-Syrie, en Phénicie et jusqu'en Palestine, Achæos avait cru profitable, dans un conflit entre les deux villes pisidiennes de Pednelissos et de Selgé, de prendre parti contre Selgé, qu'il avait soumise. Attale saisit immédiatement l'occasion. Il appela de Thrace une bande de Gaulois Ægosages et regagna les villes de la côte éolienne : Cymé, Phocée, Smyrne se donnèrent à lui volontairement; Ægées, Temnos cédèrent aux menaces, Téos et Colophon envoyèrent des ambassadeurs qui renouvelèrent avec Attale les anciens traités. Le roi de Pergame, se tournant alors contre les Mysiens, attaqua leurs établissements (κατοικίαι) échelonnés dans la région montagneuse qui va de la haute vallée du Caïque à celle du Mysos, son affluent. Il passa le Lycus (?), sans doute le fleuve de Thya-

tires, et il atteignit la vallée du Macestos, prenant les places de Carsées et de Didyma. Une éclipse de lune effraya alors ses Galates, qui le suivaient en tribu, avec leurs femmes et leurs enfants, sur des chariots. Jugeant dangereux de les garder avec lui, Attale alla les établir sur l'Hellespont, puis, ayant reçu les ambassades de Lampsaque, d'Alexandrie Troas et d'Ilion, qui lui étaient restées fidèles, il retourne à Pergame (218). Toute l'année 217, Achæos lui fit vainement la guerre (1).

Tel était l'état de l'Asie mineure quand Antiochus revint de Raphia. Il était temps pour lui d'intervenir. La cour d'Alexandrie devait secrètement exciter Achæos. Antiochus dut s'allier avec Attale. Achæos, vaincu, fut bientôt enfermé dans Sardes. Sôsibios tenta de lui venir en aide, peut-être en lui fournissant des mercenaires étoliens. Il dépêcha enfin le Crétois Bolis, un homme à tout faire, avec la mission de ménager la fuite d'Achæos. Mais Bolis trahit à la fois Sôsibios et Achæos, en livrant celui-ci à Antiochus, qui le fit exécuter (213) (2).

Antiochus avait ainsi recouvré l'Asie mineure, non sans doute sans avoir consenti certains sacrifices à son allié Attale. Il est probable que celui-ci gardait les territoires qu'il avait possédés avant sa lutte avec Antiochus Hierax, c'est-à-dire que, vers le sud, il s'étendait jusqu'à Colophon; au nord, il atteignait peut-être l'Hellespont. On peut croire qu'Antiochus lui laissa aussi la Mysie olympienne.

L'ordre ainsi rétabli dans l'ouest de l'Empire, il fallait maintenant faire sentir l'autorité du Roi aux provinces orientales qui s'en étaient détachées. De 212 à 204, Antiochus entreprit cette « ronde armée » qui devait le mener aux frontières de l'Inde (3). Ainsi, marchait-il sur les traces d'Alexandre,

(1) Pol., V, 72-78. Sur l'expédition d'Attale ; Radet, **LXXXVIII**, 1896, p. 1-18 ; Holleaux, *ibid.*, 1897, p. 409 ; **CCXLIII**, p. 47-48 ; **CCXLII**, p. 34 ; A.-J. Reinach, **LXXXIX**, 1908, p. 334, n. 1.

(2) Pol., V, 107 ; VII, 15-18 ; XVIII, 15-23.

(3) **CCXLIII**, p. 82 et suiv.

et même de Darius. Il en revint avec le surnom de Grand (1) et un immense prestige :

Il avait affermi sa royauté par l'admiration qu'inspirèrent à ses sujets son audace et son endurance. C'est par cette expédition qu'il parut digne de la royauté, non seulement aux populations de l'Asie mineure, mais encore à celles de l'Europe (2).

Son premier souci devait être de retrouver le moment favorable pour reprendre cette question syrienne qui, treize ans auparavant, avait été résolue contre lui. Or Philopator, après un règne troublé, mourut l'année suivante, laissant un héritier de cinq ans. Les débuts de cet enfant royal semblaient devoir être difficiles (3). Agathoclès et Agathocleia avaient, jusqu'à la fin, dominé le feu roi, dont les dernières années s'étaient passées dans la débauche. D'accord avec le vieux Sôsibios, ils auraient caché la mort pendant le temps nécessaire pour fabriquer un faux testament qui les instituât tuteurs du jeune prince. Ils avaient pris aussi la précaution de se débarrasser d'Arsinoé, en la faisant secrètement assassiner. Puis ils procédèrent à la proclamation du roi.

Ils construisirent une tribune dans le grand péristyle du palais et convoquèrent les hypaspistes, le personnel de la Maison royale, les officiers d'infanterie et de cavalerie. Quand tout le monde fut rassemblé, Agathoclès et Sôsibios, étant montés sur la tribune, annoncèrent la mort du roi et de la reine, et ouvrirent le deuil public, selon la coutume du pays. Puis, ayant placé le diadème sur la tête de l'enfant, ils le proclamèrent roi. Ils se mirent ensuite à lire un faux testament du roi qui instituait tuteurs de l'enfant Agathoclès Sôsibios. Ils exhortèrent alors les officiers à demeurer loyaux et à garder Empire au petit roi. Là-dessus, ils firent apporter deux urnes d'argent qui re ermaient, disaient-ils, l'une les ossements du feu roi, l'autre ceux d'Arsi oé ; la première contenait vraiment les ossements du roi, mais l'autre était pleine d'aromates. Puis ils procédèrent aussitôt aux funérailles (4).

Cette scène ne fit pas illusion ; le peuple comprit qu'Arsinoé avait été tuée. Une grande émotion se répandit dans la

(1) HOLLEAUX, **LXXXV**, 1908, p. 266 et suiv. ; **IV**, p. 76.
(2) POL., X, 34, 14-16.
(3) Source principale : POL., XV, 25-37. — (4) POL., XV, 27, 3-7.

foule; « c'était moins un témoignage d'affection pour la reine que de haine pour Agathoclès ». Celui-ci fit payer deux mois pe solde aux troupes et prêter le serment accoutumé.

Il eût été très étonnant que les rivaux de l'Égypte ne se fussent point entendus pour profiter de la faiblesse d'un gouvernement si impopulaire et si corrompu. Ils le firent avec cynisme. Entre Antiochus et Philippe V, le roi de Macédoine, un pacte fut conclu, qui dut indigner les contemporains, comme il indigne Polybe (1).

Philippe V de Macédoine dominait la Grèce. Il était soutenu par le parti des riches et appuyé, dans le nord, sur l'alliance avec la Béotie, dans le Péloponèse, sur celle des Achéens. Pourtant, au début de son règne, il avait dû mener, avec ses alliés, une guerre contre ses irréductibles ennemis, les Étoliens. Ceux-ci s'étaient unis à Lycurgue, roi de Sparte, revenue à la démocratie. Les hostilités commencèrent en 219 par les succès des Étoliens, se poursuivirent en 218 et 217 par ceux de Philippe, pour finir en 217 par la paix de Naupacte. Mais l'hégémonie sur la Grèce n'était pas le seul but des Antigonides. La Macédoine tendait à établir sa prépondérance sur les côtes maritimes, tant à l'ouest qu'à l'est. Elle devait se heurter à Rome. Rome, maîtresse de l'Italie, s'était souciée, dès le début du IIIe siècle, de sa sécurité sur l'Adriatique, et elle avait occupé le littoral; mais il lui fallait aussi la libre disposition de la mer, et elle avait été peu à peu amenée à intervenir contre la piraterie illyrienne; elle en vint à bout après deux courtes guerres; la première, en 229-228, s'était terminée par un traité qui interdisait aux navires illyriens de naviguer au sud de Lissos et établissait le protectorat romain sur les villes grecques de la côte dalmate (Épidamne, Apollonie, Oricon), sur Corcyre et certains peuples barbares comme les Parthiniens et les Atintanes. La seconde, en 219, dirigée

(1) Pol., XV, 20.

contre l'ancien protégé de Rome, Démétrius de Pharos, alors allié à la Macédoine, mit l'îlot de Pharos aux mains des Romains. Démétrius s'était réfugié auprès de Philippe (219). Le conflit contre la Macédoine et Rome aurait risqué d'éclater plus tôt sans Carthage. L'année 219 est celle de la chute de Sagonte en Espagne et de l'ultimatum romain, qui ouvre la seconde guerre punique.

La rupture de Rome et de Carthage était donc favorable au projet de Philippe, qui, poursuivant sa politique en Illyrie, allait même jusqu'à attaquer la cité grecque d'Apollonie. Il échoua à cause de l'intervention de la flotte romaine, et, comme la Macédoine était à peu près dépourvue de vaisseaux, ses entreprises furent paralysées par l'escadre de M. Valerius Levinus, qui croisait depuis 215 dans l'Adriatique. Mais, en 216, il était devenu l'allié d'Hannibal. Les Romains durent alors se préoccuper plus activement des événements de Grèce, et ils profitèrent d'une nouvelle guerre des Étoliens contre Philippe pour s'allier avec ses ennemis. En 206, Philippe impose la paix aux Étoliens battus et signe, en 205, avec les Romains, un traité qui lui était en somme avantageux (paix de Phœnicé) (1).

Il était naturel qu'il regardât maintenant du côté de l'Orient. Le moment était favorable à son ambition, comme à celle d'Antiochus. Ce n'est pas qu'à la cour d'Alexandrie on ignorât le danger. Agathoclès avait envoyé des ambassadeurs à Philippe, à Antiochus et à Rome même (2). Scopas avait été chargé de lever des mercenaires en Grèce (3). Cet homme d'État étolien, devenu nomographe au temps des troubles sociaux qui agitèrent sa patrie après la paix de Phœnicé, avait proposé l'abolition des dettes et tenté de fomenter la révolution. Ayant échoué, il était venu mettre ses talents militaires au service de l'Égypte, où il pensait pouvoir assouvir sa cupidité (4). Ces

(1) HOLLEAUX, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques*, p. 173 et suiv.
(2) POL., XV, 25, 13-14. — (3) POL., *ibid.*, 15.
(4) POL., XIII, 1 3 ; HOLLEAUX, **CLXVII**, p. 189, n. 2.

mesures prises, Agathoclès était revenu à sa vie de plaisirs, ne respectant rien dans ses débauches, distribuant les places d' « *amis* » à ses compagnons les plus vulgaires. Son impopularité grandissait, tandis qu'un parti se formait autour de Tlépolème, peut-être disgracié et tenu à l'écart du vivant de Philopator, mais maintenant redevenu stratège de Péluse et résolu à s'emparer de la tutelle royale. Il réunissait ses partisans dans des banquets, où les propos devenaient de plus en plus libres et mordants contre « le décorateur de banquettes, la joueuse de sambyque, la coiffeuse et le jeune échanson royal qui, dans sa jeunesse, montrait, dans les festins, toutes les complaisances » (1)!

Agathoclès sentait autour de lui le danger croissant. Il essayait de se défendre et il accusait Tlépolème d'intelligence avec Antiochus. Il faisait exécuter des personnages impopulaires et qui pouvaient devenir dangereux. Il tenta enfin d'attirer à Tlépolème la colère des troupes stationnées à la cour, en les apitoyant sur le roi.

Il se présenta devant les Macédoniens avec le Roi et Agathocleia, et tout d'abord il se donna l'air d'un homme empêché de parler par l'abondance et la violence des larmes; puis, s'essuyant plusieurs fois les yeux avec sa chlamyde, comme s'il avait maîtrisé les flots de ses pleurs : « Recevez cet enfant, dit-il en tenant le jeune roi. Son père en mourant l'a mis dans les bras de cette femme (et il montrait sa sœur) et l'a confié, Macédoniens, à votre foi... L'ambition de Tlépolème, pour tous ceux qui savaient voir, dépassait déjà de beaucoup son rang. Aujourd'hui il a fixé l'heure et le moment où il va ceindre le diadème » (2).

Et Agathoclès produisit un de ses informateurs qui avait vu, disait-il, de ses propres yeux les apprêts de ce couronnement. Cette scène fut trouvée ridicule et Agathoclès se retira sous les sifflets ; il en fut de même avec les autres corps de troupes. Pendant ce temps, des garnisons de la province, les soldats affluaient vers Alexandrie, qui excitaient « les parents et les amis » à agir. Quant à Tlépolème, il semble qu'il marchât sur la capitale, dont il pouvait déjà intercepter le ravitaille-

(1) Pol., XV, 25, 32. — (2) Pol., XV, 26, 1-5.

ment. Or c'est le moment que choisit Agathoclès pour faire arrêter Danaé, la belle-mère de Tlépolème, qui, à la grande indignation de la foule, fut traînée jusqu'à la prison, à travers les rues d'Alexandrie, sans qu'on lui eût laissé le temps de mettre son voile. Aussi l'effervescence s'accrut, et elle se traduisait, selon la coutume, par des inscriptions injurieuses tracées sur les murs pendant la nuit, tandis que, dans le jour, on voyait partout des rassemblements hostiles. Affolé, Agathoclès avait pensé fuir, mais, comme il n'avait rien préparé, il se mit à dresser des listes de proscriptions et à méditer des arrestations et des supplices.

Il était occupé à ces projets, quand Mœragénès, un garde du corps, fut accusé de tout révéler à Tlépolème, avec lequel il avait lié parti par amitié pour Adæon, le gouverneur de Boubaste. L'enquête fut confiée à Nicostrate, le chef de la chancellerie, et comme Mœragénès protestait de son innocence, on le dévêtit pour la torture. Et déjà les bourreaux apprêtaient les instruments du supplice, les porte-fouets avaient mis bas leur chlamyde, quand un serviteur entre en courant, chuchote quelques mots à l'oreille de Nicostrate et se retire précipitamment. Nicostrate le suit aussitôt sans rien dire, mais en se frappant la cuisse à coups répétés (1).

Dans le trouble où ce départ laisse tout le monde, Mœragénès s'enfuit tout nu et va se réfugier dans les tentes des Macédoniens, qui campaient dans le palais. Il les trouve en train de déjeuner, il leur conte son aventure et les supplie de le secourir, de sauver le roi et leur propre vie des fureurs d'Agathoclès. Ce fut l'incident qui déchaîna la révolution. L'incendie qui couvait éclata tout d'un coup. En moins de quatre heures, la population entière, civile et militaire, était levée pour la révolte. Les fureurs d'Œnanthée, la mère d'Agathoclès, jetèrent les femmes de la cour dans le mouvement, tandis que le fils, ne sachant que décider, était retourné à ses débauches.

Elle s'était précipitée au *Thesmophorion*, ouvert alors pour un sacrifice annuel, et, après avoir adressé aux déesses les prières les plus pathétiques, elle se tenait tranquille auprès de l'autel. La plupart des femmes, voyant sans déplaisir son désespoir et sa détresse, gardaient le silence ; mais les parentes

(1) Pol., XV, 27, 6-11.

de Polycratès et quelques autres dames illustres, dans l'incertitude de la situation, s'avancèrent pour la consoler. Alors Œnanthée se mit à crier de toutes ses forces : « N'approchez pas, monstres ! Je sais bien quelle est votre haine et les vœux que vous faites pour notre plus grand malheur. Mais j'espère bien que, par la volonté des dieux, vous goûterez la chair de vos propres enfants. » Ce disant, elle ordonnait aux policiers d'écarter les femmes, et, si elles n'obéissaient pas, de les frapper de leurs bâtons. Saisissant ce prétexte, celles-ci se retirèrent toutes et, levant les mains au ciel, elles jetaient des imprécations, priant les dieux de réserver à Œnanthée les horreurs que celle-ci souhaitait leur voir commettre.

A la tombée de la nuit, la ville était pleine de tumulte et de lumières courant de toutes parts. Les uns se rassemblaient au stade avec de grands cris, d'autres s'appelaient entre eux, d'autres se réfugiaient précipitamment dans les maisons et les endroits souterrains. Déjà les larges cours du palais, le stade, la grande rue étaient pleins de la foule la plus diverse, ainsi que le portique du théâtre de Dionysos. Agathoclès l'apprend et se lève, en pleine ivresse, car il sortait à peine du banquet ; avec les parents, il va chez le roi et, après quelques paroles de pitié, le prenant par la main il se réfugie avec lui dans le souterrain qui se trouve entre le *Méandre* et la *Palestre*, et qui conduit à l'entrée du théâtre. Puis il barricade les deux premières portes et se réfugie derrière la troisième avec deux ou trois gardes du corps, le roi et sa propre famille. Or les portes étaient grillées et fermées par un double verrou. Pendant ce temps, la foule se rassemblait, venue de tous les points de la ville, remplissant non seulement les chaussées, mais les perrons et les toits. Une immense et confuse clameur s'élevait, poussée par une multitude où les hommes étaient mêlés aux femmes et aux enfants, car, dans les troubles de ce genre, à Alexandrie comme à Carthage, les enfants ne jouent pas le moindre rôle. Quand le jour parut, au milieu des cris indistincts, éclataient plus violents ceux qui réclamaient le roi. Alors les Macédoniens se levèrent pour venir s'emparer de la Grande Porte des Audiences. Peu après, ayant appris où était le Roi, ils firent le tour, enfoncèrent la première porte du souterrain, et, s'approchant de la seconde, ils réclamaient l'enfant à grands cris. Agathoclès supplie les gardes du corps d'aller parlementer avec les rebelles. Il offre d'abandonner la tutelle, tous ses pouvoirs, tous ses honneurs, et demande seulement qu'on lui laisse l'existence et le nécessaire pour la soutenir. Seul Aristomène, qui devait être plus tard un bon premier ministre et qui avait débuté comme flatteur d'Agathoclès, consent à se charger de la négociation. Il sort par une poterne et, au péril de sa vie, parlemente avec les mutins. Ceux-ci lui enjoignent de leur amener le roi et de ne pas revenir sans lui. Puis ils enfoncent la seconde porte et approchent de la troisième. A ce qu'ils viennent de faire, comme à leur réponse, Agathoclès voit la violence des Macédoniens. Il tente encore de les fléchir, tendant les mains à travers la grille, tandis qu'Agathocleia montrait le sein avec lequel, disait-elle, elle avait nourri le roi. Il mettait toute la force de sa voix à obtenir qu'on lui laissât seulement la vie sauve. Mais il a beau gémir sur sa fortune, il ne peut rien obtenir et se décide, à la fin, à envoyer l'enfant avec les gardes du corps. Les Macédoniens le reçoivent et, l'ayant fait monter sur un cheval, ils le conduisent au stade. A sa vue, les cris et les applaudissements éclatent. On arrête le cheval, on fait descendre l'enfant, on l'installe dans la loge royale.

(Le peuple avait son roi, mais il n'avait pas ceux qu'il considérait comme les coupables. Les mêmes cris persistaient, tandis que les heures passaient.)

C'est alors que Sôsibios, fils de Sôsibios, en ce temps-là garde du corps, préoccupé de la personne royale et de l'intérêt du royaume, voyant les masses immuables dans leurs sentiments et l'enfant effrayé tant par les visages peu familiers qui l'entouraient que par le tumulte de la foule, demanda au jeune roi s'il voulait bien livrer à la multitude ceux qui avaient commis des crimes contre lui et contre sa mère ; et, comme l'enfant manifestait par un signe son consentement, il invita des gardes du corps à faire connaître l'avis du roi, qu'il fit lever et mena dans sa propre demeure, qui était proche, pour le remettre aux mains des gens de la Maison royale. Quand l'avis du roi fut proclamé, ce fut partout une tempête d'applaudissements et de cris (et l'on envoya des soldats à la recherche d'Agathoclès et d'Agathocleia qui s'étaient séparés et qui étaient réfugiés chacun chez soi).

Le premier sang versé, et qui devait donner à la foule le goût du meurtre, fut celui de Philos, un des serviteurs et des flatteurs d'Agathoclès, qui, sortant du banquet et la tête perdue par l'ivresse, se mit à invectiver la foule et à crier qu'Agathoclès se vengerait. On le pousse, on lui arrache ses vêtements, on le perce de coups de lance, on l'entraîne encore palpitant sur la piste. Peu après, on amène Agathoclès enchaîné. A peine est-il entré que des gens courent à lui, et tous ensemble le percent de traits. Ce n'était pas agir en ennemis mais en amis : on lui épargnait ainsi le supplice que méritait sa scélératesse. Puis on amena Nicôn et Agathocleia toute nue, avec ses sœurs et suivie de tous ses parents. Enfin, Œnanthée, qu'on avait arrachée du *Thesmophorion*, fut traînée au stade, toute nue sur un cheval. On les livre à la foule. Les uns les mordent, les autres les dardent, les autres leur crèvent les yeux. A mesure qu'une victime tombait, on l'écartelait ; ainsi, jusqu'à ce qu'ils fussent mis en pièces. Car, dans la colère, la cruauté des gens d'Égypte est terrible. Dans le même temps, des servantes, élevées autrefois avec Arsinoé, apprirent que Philammon était revenu depuis deux jours de Cyrène, ce Philammon qui avait présidé au meurtre de la reine. Elles se précipitent dans sa maison, dont elles forcent les portes ; elles le frappent jusqu'à la mort à coup de pierre et de bâtons, elles étranglent son fils, qui sortait à peine de l'enfance, traînent sa femme toute nue dans la Grande Rue, où elles la massacrent (1).

Pendant ce temps, Philippe agissait (2). Il s'était jeté sur la Thrace et, sans déclaration de guerre, bien qu'officiellement allié à la Ligue Étolienne, il prenait Lysimacheia, Sestos, Perinthe, Chalcédoine, défendues par des chefs étoliens; Prusias, son beau-frère, l'aida à s'emparer de Cios, en Asie mineure, sur la Propontide. Enfin, il mit la main sur

(1) Pol., XV, 29, 8-33, 13.

(2) Holleaux, **LXXXVIII**, 1920, p. 237 et suiv. ; 1921, p. 181 et suiv. Certains historiens (p. e. **CLXI**, 1, p. 352) placent à cette date les pirateries de l'Etolien Dicéarchos, condottiere de Philippe dans les Cyclades (Pol., XVIII, 54,8; Diod., 28, 1). Mais Holleaux a montré qu'elles étaient de 205, époque où les Rhodiens sont en guerre avec les pirates crétois soutenus sous main par Philippe ; **LXXXVII**, 1920, p. 223-247.

Thasos (202). L'année suivante, il occupe Samos et assiège Chios.

Mais ces conquêtes inquiètent et unissent Attale et les Rhodiens, dont un condottiere du roi avait ravagé le domaine en Carie (1). A Chios, les flottes de Pergame et de Rhodes réunies livrent une grande bataille à Philippe, qui est battu; les dommages des ennemis étaient d'ailleurs grands : Attale avait perdu son navire royal, et il avait eu bien de la peine à s'échapper. Bientôt après, Philippe défit à son tour les Rhodiens près de l'îlot de Ladé. De là, au lieu de cingler sur Alexandrie, il se jeta en Asie mineure, où il occupe Milet, s'empare de Myonte, envahit le royaume de Pergame, la Perée Rhodienne et la Carie (201).

De son côté, Antiochus était entré en Cœlé-Syrie (2) et assiégeait Gaza. C'était maintenant à Tlépolème, devenu régent, qu'il incombait de défendre l'Égypte. Or ce personnage ne répondait guère aux espérances que l'on avait mises en lui. Il avait des talents militaires, mais, peu appliqué aux affaires, il consacrait la plus grande partie de ses jours au jeu de balles, à l'escrime, aux banquets. Ridiculement prodigue des trésors de l'État, il distribuait ses générosités « aux ambassadeurs venus de Grèce, aux artistes dionysiaques, aux officiers et soldats de la cour, et se faisait ainsi des amis tout prêts à lui donner des éloges, dont s'enivrait sa vanité, car, dans toute la ville, c'étaient des toasts en son honneur dans les repas, des inscriptions louangeuses, des chansons sur lui dans les concerts ». Peu à peu, un parti d'opposition s'était formé à la cour autour de Sôsibios, le fils, garde du sceau royal, et qui s'acquittait de ses fonctions avec beaucoup de dignité, Tlépolème les lui enleva (3). Mais il devait finir par succomber à la coalition de ses adversaires. Il fut remplacé par le garde du corps acarna-

(1) Holleaux, **LXXXVII**, 1899, p. 20 et suiv.
(2) Holleaux, **LVII**, 1908, p. 267 et suiv. ; **LXXXVII**, 1917, p. 68 et suiv.
(3) Pol., XVI, 21-22.

nien Aristomène, et Scopas eut le commandement de l'armée(1). Cette révolution dut se passer à peu près dans le temps où Gaza tombait, après une longue résistance, et, en 200, Scopas put diriger une contre-offensive sur la Syrie, qu'il regagna jusqu'au nord du Jourdain. Mais, dans l'été de la même année, Antiochus lui infligeait une grande défaite au Paneion (2), et l'obligeait à se réfugier à Sidon avec les débris de son armée.

Le Séleucide était en Phénicie, quand il reçut une ambassade romaine. Au commencement de l'année 200, Rome, victorieuse dans la guerre punique, commençait à s'inquiéter sérieusement de l'Orient. L'alliance entre Antiochus et Philippe V lui avait paru grosse de menaces pour la République. Mais, pour les abattre, il importait de les diviser : elle avait résolu de porter d'abord ses coups sur Philippe, l'ancien allié d'Hannibal, et dont la menace semblait plus prochaine. Contre lui, elle se faisait la protectrice des libertés helléniques. Or, depuis sa pénible campagne en Asie, Philippe était rentré en Europe. Il s'était fait un ennemi d'Attale, et maintenant il s'était brouillé avec les Étoliens et les Athéniens. Il n'en poursuivait pas moins ses projets de conquêtes sur l'Hellespont aux dépens des possessions égyptiennes. Ses ennemis, Attale, Rhodes, l'Égypte, Athènes, faisaient appel aux Romains. Le Sénat avait donc envoyé C. Claudius Nero, M. Æmilius Lepidus, C. Sempronius Tuditanus, avec la mission apparente de réconcilier Antiochus et Ptolémée, en fait pour arrêter Philippe, et observer l'Orient. Devant Abydos, qu'il venait de prendre après un siège terrible, Philippe reçut de M. Æmilius l'ultimatum des Romains (septembre 200). Ainsi commençait cette seconde guerre de Macédoine qui devait se terminer par la victoire de Cynoscéphales (197). En Phénicie, les ambassadeurs ne durent pas insister beaucoup pour réconcilier Lagide et Séleucide. Rome avait trop intérêt à voir Antiochus occupé ailleurs,

(1) Pol., XV, 3, 7-8 ; XVIII, 53. — (2) Holleaux, **LVII**, *loc. cit.*

pendant la lutte avec Philippe, et, tant que celle-ci dura, le roi d'Antioche put poursuivre la soumission de la Syrie. Scopas fut assiégé dans Sidon et fut obligé de se rendre (200-199), et Antiochus achève la conquête de la Syrie du Sud en enlevant Batanée, Abima, Gadara et Jérusalem. Elle était ainsi pour toujours arrachée à la domination ptolémaïque et l'Égypte allait bientôt perdre à peu près tout son Empire égéen. Antiochus songeait naturellement à reprendre les prétentions de sa maison en Asie mineure et en Europe. Mais il devait se heurter aux Romains.

Il était en Cilicie, où il venait d'arracher à l'Empire lagide Mallos, Zéphyrion, Soles, Aphrodisias, Sélinonte, et il assiégeait Coracésion, quand parut une ambassade rhodienne, qui, agitant la menace romaine, revendiquait la « liberté des Grecs » (197). Dans le même temps, on apprenait la victoire de Flamininus à Cynoscéphales. Cette intervention et cette nouvelle sauvèrent peut-être Myndos, Halicarnasse et Samos, qui gardèrent leur liberté, mais Antiochus n'en poursuivit pas moins ses projets en Lycie, où Limyra, Patara, Xanthos furent ajoutées à son Empire. Éphèse, qui depuis 247 appartenait au Lagide, passe au Séleucide, qui de là expédie des troupes vers Smyrne et plus loin encore, vers Alexandrie Troas et Lampsaque. Mais ces deux villes résistèrent. Lampsaque semble même avoir envoyé des ambassadeurs à Rome (1). Pendant ce temps, Antiochus gagnait Abydos, puis Madytos, sur la rive européenne du détroit, mettait la main sur Lysimacheia, qu'il trouva détruite par les Thraces, et dont il ordonna la reconstruction — mesure humiliante pour Philippe V, déjà irrité d'avoir été abandonné dans sa lutte contre Rome par son allié de 203. Antiochus, comme son ancêtre Séleucus I^er^, prétendait à l'héritage de Lysimaque ! Philippe pouvait-il oublier que cet héritage avait compris la royauté macédonienne ?

(1) HOLLEAUX, **LXXXVIII**, 1916, p. 1 et suiv.

Ainsi, en Orient même, Antiochus se faisait des ennemis. Il devait bientôt rencontrer l'obstacle infranchissable. Ses agents, Hégésiamax et Lysias, qui étaient allés porter au Sénat la réponse du Séleucide à l'ambassade romaine de 200, l'avaient aussi représenté à ce Congrès de l'Isthme (1), présidé par Flamininus, et d'où devait sortir la fameuse proclamation de la liberté des Grecs (196); ils purent avertir leur maître qu'on ne lui permettrait pas de toucher à l'indépendance des villes grecques d'Asie, et l'on vit bientôt arriver à Lysimacheia L. Cornelius (Lentulus?) accompagné de plusieurs sénateurs, membres de cette commission des Dix, qui, avec T. Quinctius Flamininus, étaient en train de régler les affaires helléniques. Les volontés de Rome s'exprimaient nettement. En Asie comme en Europe, la liberté des Grecs devait être respectée. Antiochus devait restituer tout ce qu'il avait pris à Philippe V, vaincu par les armes romaines, et à Ptolémée Épiphane, pupille du peuple romain. Les discussions orageuses qui suivirent furent interrompues par la fausse nouvelle de la mort d'Épiphane (2). Antiochus crut qu'il avait encore quelque chose à gagner sur l'Empire lagide, à la faveur des troubles inévitables de la succession. Il partit à toutes voiles dans la direction d'Alexandrie. Mais à Patara, en Lycie, il apprit que Ptolémée était vivant. En Pamphylie, une révolte de ses équipages et une tempête, qui détruisit aux bouches du Saros une partie de sa flotte, purent lui faire pressentir un changement dans la fortune. La guerre avec Rome était maintenant inévitable. Flamininus avait renvoyé au Sénat les ambassadeurs d'Antiochus. Ils n'arrivèrent peut-être pas à Rome avant l'ouverture des hostilités. En Grèce, tous les ennemis des Romains, les Étoliens et Nabis, le tyran de Sparte, appelaient Antiochus et le compromettaient à l'envi. Thoas, le stratège

(1) HOLLEAUX. **LXXXVIII**, 1913, p. 1 et suiv.

(2) A Alexandrie, complot de Scopas, qu'Aristomène fait exécuter, **LXXXVIII**, 1913, p. 9.

de la ligue étolienne, était venu en Asie. Antiochus, sans doute décidé depuis longtemps à ne pas incliner sa fierté devant les menaces de la République, songe à assurer sa succession en mariant son fils Antiochus à sa fille Laodice ; il cherche des alliances, par l'union de sa fille Cléopâtre à Ptolémée Épiphane, de son autre fille Antiochis à Ariarathe IV. Mais Eumène, successeur d'Attale en 195, refuse la princesse qu'il lui offrait, signe que la guerre était proche. En 195 aussi, Hannibal venait à Éphèse. Les années suivantes, Antiochus est encore sur l'Hellespont, où nos sources ne permettent guère de le suivre. En 193-192, les conférences d'Éphèse et d'Apamée font éclater le conflit. Il se terminait en 188 par le traité d'Apamée, qui consacrait la défaite d'Antiochus.

La seconde guerre de Macédoine et la bataille de Cynoscéphales (197) qui marquent l'intervention décisive de Rome en Orient, la bataille du Paneion (200) et la conquête de l'Asie mineure par Antiochus, qui ruinent l'Empire lagide, la bataille de Magnésie et le traité d'Apamée (188) qui, en consacrant la chute du Séleucide, le rejette hors de l'Asie mineure, où, sous la protection romaine, s'élève maintenant la puissance des Attalides, peuvent être considérés comme les grands faits qui, à l'entrée du IIe siècle, déterminent les commencements d'une période historique nouvelle. A ces dates, la conquête macédonienne est depuis longtemps achevée ; les États gréco-orientaux qu'elle a fait naître, après avoir tenté et réussi tour à tour à saisir l'empire de la Méditerranée, sont alors affaiblis par les guerres qu'ils ont menées les uns contre les autres, et maintenus dans une sorte d'équilibre par la crainte de la puissance romaine. La force d'expansion de l'Hellénisme est arrêtée. La Grèce s'est vidée de ses hommes au profit de l'Orient et s'est épuisée dans les révolutions ou les luttes intestines aussi bien que dans sa résistance à la monarchie des Antigonides. A l'est, peu à peu, par un mouvement de réac-

tion, que nous avons vu commencer dès le lendemain même de la mort d'Alexandre, les nations un moment soumises arracheront à l'Hellénisme les vastes régions de l'Asie centrale et orientale, emportant ou absorbant les éphémères dynasties étrangères qui les ont un moment dominées, jusqu'au jour où l'Euphrate deviendra, de ce côté, l'extrême limite de l'Hellénisme. A l'ouest, c'est Rome qui incorporera progressivement dans son Empire les États dont nous venons de retracer un siècle d'histoire. La marche de la domination romaine dans la Méditerranée orientale a été admirablement racontée par M. Homo, en un des volumes de cette collection. D'autres diront le recul et l'influence de la civilisation grecque dans l'Extrême-Orient. Elle devait y laisser des inspirations plutôt que des traces. Mais, dans toute cette partie de l'Empire d'Alexandre qui fut annexée à l'empire des Césars, l'Hellénisme continue à vivre sous la protection de la Force romaine. C'est qu'il y était profondément fondé ; cette moitié orientale de l'Empire romain était, pour partie, son pays d'origine, pour partie, ses conquêtes les plus solides. Grâce à l'appui des rois, grâce à des institutions qui, à l'époque où nous nous arrêtons ici, étaient déjà pleinement développées, il s'était installé dans son nouveau domaine et avait pénétré, tantôt plus, tantôt moins profondément, les vieilles civilisations orientales. Comment et jusqu'à quel point, c'est ce qui nous reste à dire, au moins autant que nos sources trop rares nous le permettent, dans la quatrième partie de notre étude.

QUATRIÈME PARTIE

L'HELLÉNISATION DE L'ORIENT ORGANISATION DE L'HELLÉNISME DANS LES ROYAUMES GRÉCO-ORIENTAUX

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGYPTE ET L'EMPIRE ÉGYPTIEN

I

La documentation papyrologique (1).

L'originalité du pays et du peuple égyptiens avait déjà frappé les Grecs, comme elle nous frappe nous-mêmes. C'est ainsi que, pour ne citer que lui, le second livre d'Hérodote est tout empreint d'un étonnement admiratif; parfois il se plaît à noter, non sans une pointe d'humour, le contraste qui règne entre les mœurs des Égyptiens et celles des autres peuples, et il est tels chapitres du vieil auteur où, pour montrer l'étrange diversité des coutumes humaines, Montaigne n'a pas manqué de puiser (2). Une vue plus étendue et plus approfondie de

(1) **CLXXX**; **CLXXXI** sont les principaux manuels. Principales biblio graphies : S. de Ricci, **LXXXXVII**, 1901, 1902, 19 3, 1905, 1914, 1921-1923, 1924... Viereck, *Bursians Jahresbericht*, t. 98, 102, 131. H.-I. Bell, **LXXI**, 1915, 1916, 1920 (depuis annuelle).

(2) Hérod., II, 35-36.

l'histoire égyptienne ne laisse pas d'ailleurs de révéler que ce peuple a tenu dans la vie du monde oriental une place vraiment importante, mais quelque peu singulière. Sa civilisation est, sinon la plus ancienne, du moins une des plus anciennes. C'est incontestablement une des plus belles. Elle a largement rayonné au dehors de la vallée du Nil, puisqu'on retrouve son influence jusqu'en Étrurie. En tout cas, elle a souvent inspiré les peuples plus voisins de l'Asie et du bassin oriental de la Méditerranée. Mais, à vrai dire, elle ne s'est jamais imposée complètement à d'autres qu'aux Égyptiens eux-mêmes. On l'a imitée, on ne l'a pas adoptée. Dans son ensemble, elle est restée cantonnée dans la vallée du Nil. Quelle différence avec les civilisations asiatiques que nous saisissons, sinon à leur origine, du moins à leur début, dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate, comme dans le pays d'Élam! La civilisation sumérienne, la plus anciennement connue, semble s'être répandue sur tous les peuples de l'Asie antérieure; en dernière analyse, c'est elle qui, par l'Élam et Babylone, est arrivée aux Assyriens et aux Perses eux-mêmes. Mais la civilisation égyptienne, même à supposer, comme l'admettent certains savants, qu'elle soit aussi, à l'origine, venue d'Asie dans la vallée du Nil, s'est si vite transformée, en se développant, qu'elle semble s'opposer nettement aux civilisations asiatiques. L'Égypte, d'ailleurs, n'a jamais définitivement lié ses destinées à celles de l'Asie. Quand elle a été rattachée à un Empire asiatique, comme à l'époque des Hyksôs ou de l'Empire assyrien, ç'a été pour un temps assez court, et ces dominations étrangères n'ont jamais profondément modifié le pays égyptien. Dans les siècles qui ont immédiatement précédé la période qui nous occupe, alors que tout l'Orient était compris dans l'Empire fondé par Cyrus, l'Égypte n'en a fait partie qu'à peine un peu plus de cent ans. Conquise en 525 par Cambyse, elle se libère vers 410 et ne retombe sous le joug qu'à la fin du IVe siècle. La domination perse n'y a pas laissé de traces profondes.

C'est la satrapie la plus occidentale de l'Empire. Elle peut facilement s'en détacher. Quand il eut succédé aux Grands Rois, Alexandre n'a jamais pensé faire d'Alexandrie sa capitale. Il semble donc que, si l'on cherche parmi les souverains de l'Orient hellénisé ceux qui sont ses véritables héritiers, on ne songera pas à désigner les Ptolémées. Ce sont bien plutôt ceux à qui est échu le continent asiatique. Les Ptolémées n'étaient pas placés comme eux pour fonder une domination qui s'étendît à tout l'Orient.

Pourquoi donc, en étudiant l'hellénisation de l'Orient, commencer par l'Égypte et la monarchie lagide? C'est que l'historien dépend avant tout de ses sources, et l'Égypte est le pays qui a gardé les documents les plus riches et les plus précis sur son passé. De l'expansion hellénique en Asie, nous avons des indices plutôt que des témoignages. Certes, des monuments assez nombreux manifestent la présence ou l'influence de l'art grec jusque dans l'Inde; les monnaies nous font connaître des dynasties helléniques jusqu'en Bactriane et dans la vallée de l'Indus; et nous saisissons bien ainsi quelques-uns des résultats de l'hellénisation ; mais il n'y a rien là qui nous éclaire sur l'organisation de cet Hellénisme conquérant et sur ses procédés de conquête. Seules quelques villes grecques, généralement en bordure de la Méditerranée, en Syrie et surtout en Asie mineure, nous ont laissé un assez grand nombre d'inscriptions. Lettres royales aux cités, décrets des cités elles-mêmes, dédicaces aux dieux, aux souverains, qui sont aussi des dieux, et aux grands personnages du temps, quelquefois même traités, contrats, jugements, ces textes, gravés sur la pierre, sont pour nous ce qui reste des archives de l'Antiquité, et l'on a pu voir plus haut qu'ils suppléent parfois à la perte irréparable des ouvrages historiques; mais ils ne nous renseignent guère que sur les cités ; nous n'avons rien ou presque rien sur les vastes territoires qui étaient en dehors des villes grecques, et, même pour ces villes, il ne faut

s'exagérer ni la variété ni la richesse de ces archives de pierre. En vérité, on ne gravait guère que les documents auxquels on voulait assurer une existence durable, — sans doute, souvent les plus importants, mais surtout ceux qui paraissaient tels, — et ce ne sont pas toujours ceux que nous désirerions le plus connaître. On usait ordinairement d'une matière moins encombrante et plus fragile; on écrivait sur du parchemin ou sur du papier. Des trouvailles récentes — actes grecs sur parchemin, datant du 1er siècle de notre ère, et provenant de l'Assyrie, qui appartenait alors au pays parthe (1); fragments de loi (2), de contrat ou de compte de l'époque hellénistique et trouvés à Doura sur l'Euphrate (3) — autorisent de belles espérances, et l'exploration méthodique de l'Asie est à peine commencée. Mais, pour le moment, c'est l'Égypte seule qui, grâce à la sécheresse de son climat, à la limpidité de son ciel, cette εὐδία si vantée des Anciens, nous a conservé sur papyrus — ce papier fabriqué avec la moelle fibreuse de la *Cyperus papyracea* — de longs morceaux de ses paperasses. L'Égypte est ainsi la seule contrée de l'antiquité hellénistique, dont nous puissions pénétrer un peu la vie intérieure. Aussi est-ce pour elle seulement que l'on se fait une idée nette des principes qui ont présidé à son gouvernement, des règles selon lesquelles l'Hellénisme s'est organisé, pour imprégner le pays. C'est ici, au moins, que le problème se pose le plus clairement, et, comme il n'est pas essentiellement différent dans les autres monarchies hellénistiques, l'Égypte nous suggère les questions auxquelles notre recherche devrait pouvoir partout répondre. Cette réponse restera trop souvent en suspens, et il y aurait quelque imprudence à appliquer tout ce que nous apprenons sur l'Égypte aux autres États grecs d'Orient; au moins est-il parfois possible de déterminer ce qui, dans les

(1) H. Minns, **LXXX**, 1915, p. 223 et suiv.
(2) Haussoullier, **XCII**, 1923, p. 515 et suiv.
(3) F. Cumont, **LXXXVI**, 1924, p. 40, 97-111 et *Monument Piot*, 1923, p. 40.

institutions ptolémaïques, demeure trop original pour être attribué aux autres pays.

Il y a donc avantage à commencer par l'Égypte l'étude de l'hellénisation de l'Orient. Ce n'est pourtant pas l'ordre suivi par les anciens historiens de l'Hellénisme, et, s'ils ont fait une place à la documentation papyrologique, ils ne lui ont pas reconnu cette prépondérance. C'est que, depuis 1778, date où fut trouvée la fameuse *Charta Borgiana* (1), le premier papyrus sorti pour nous du sol égyptien, jusqu'au dernier quart du XIX^e^ siècle, les textes, recueillis le plus souvent d'ailleurs par des fellahs ignorants, n'ont porté de lumière que sur des points particuliers et ne permettaient guère une vue d'ensemble. Ceux qui appartenaient aux temps antérieurs à l'ère chrétienne dataient tous du II^e^ siècle avant J.-C. ; on n'en avait aucun pour le III^e^ siècle, et fort peu pour le I^er^, qui reste encore aujourd'hui mal connu.

C'était d'abord le groupe provenant du Sérapéum de Memphis, c'est-à-dire du grand sanctuaire attenant à la sépulture des Apis, que devait plus tard (1850) découvrir Mariette (2). Le grand taureau noir au front taché de blanc, que l'on honorait vivant comme une manifestation divine, on l'adorait après sa mort, quand, selon la destinée commune aux dieux et aux hommes, il s'était identifié à Osiris : il allait alors reposer, avec ses prédécesseurs, dans un immense souterrain, auprès duquel on rendait naturellement un culte à l'âme de ces Apis défunts (Osor-Api), âme collective, si l'on peut dire, et maintenant confondue avec l'essence divine du Maître de l'au-delà. Les Grecs adoptèrent ce culte et l'hellénisèrent, en donnant à l'Apis mort la forme d'un Pluton, qui prit le nom de Sarapis, et le Sérapéum de Memphis renfermait tout un monde bigarré de prêtres, de pèlerins et de dévots, les uns égyptiens, les

(1) NICOLAS SCHOW, *Charta Papyracea græce scripta Musei Borgiani*. Rome, 1788. Ce document est aujourd'hui à Naples.

(2) **XXIV**, 1 et suiv.

autres hellènes; chaque nation adorait son idole particulière, mais sans perdre le sentiment que ces idoles n'étaient que deux formes différentes du même Dieu (1). C'est là, avec beaucoup d'autres détails, ce que nous ont révélé les papiers retrouvés du Macédonien Ptolémée, fils de Glaucias, qui, après des malheurs domestiques, au début du règne de Philométor, le sixième roi de la dynastie, s'était voué au Dieu dans le temple de Memphis. C'est donc un coin, certes des plus intéressants, mais un coin seulement de l'Égypte grecque que ces documents éclairent. Ils sont pourtant riches de renseignements de toutes sortes, et qui dépassent l'enceinte du sanctuaire où Ptolémée, fils de Glaucias, était enfermé. Les fonctionnaires, le roi lui-même apparaissent dans ces débris d'archives, et, par un hasard heureux, elles nous ont fourni des textes importants qui permettaient d'entrevoir quelques-uns des principes qui réglaient l'administration financière.

Memphis, au temps des Ptolémées, était certainement la plus importante des capitales indigènes. Thèbes, déjà depuis la chute des Ramessides, était, au contraire, bien déchue. Elle a pourtant fourni son contingent de papyrus. Eux aussi datent du IIe siècle, et ils concernent presque tous ces associations de caractère religieux, mais non sacerdotal, occupées au service des morts dans les immenses nécropoles : Paraschites, chargés d'inciser avec un silex le flanc des cadavres, Taricheutes ou embaumeurs, Choachytes qui répandaient les libations sur les tombes. On est donc ici encore sur un domaine bien égyptien, et qui semble n'intéresser qu'indirectement l'historien de l'Hellénisme. Cependant les nombreux contrats, qui figurent dans ces dossiers papyrologiques, tantôt grecs, tantôt égyptiens, révélaient l'existence simultanée de deux droits et quelques influences de l'un sur l'autre. Enfin, les Choachytes ayant été pendant de longues années en procès avec un cer-

(1) **XXIV**, p. 18.

tain Hermias, officier grec de cavalerie, on y gagnait quelques notions sur l'organisation de la Justice (1).

Malgré tout, ces papyrus de Thèbes ou de Memphis, d'ailleurs dispersés dans les collections européennes, lentement et imparfaitement publiés (2), ne suffisaient pas pour conférer aux archives de l'Égypte grecque une place de choix. Quand, vers 1877, le Fayoum, l'ancien nome Arsinoïte, commença à livrer ses richesses, les documents alors trouvés dataient presque tous de l'époque impériale. Par là l'attention d'un public plus large, celui des *romanistes*, fut attirée sur la papyrologie, mais la connaissance de l'Égypte lagide ne progressait pas.

Tout change avec l'année 1890. Les fouilles de Flinders Petrie à Gourob (3), à l'entrée du Fayoum, inaugurent une période nouvelle et féconde, remplie presque tout entière par les étonnantes campagnes de Grenfell et Hunt au Fayoum et dans la Moyenne-Égypte (4). Leur exemple a été suivi par les savants des autres nations (5). Une multitude de sites ont été explorés ou le sont encore; et, comme l'intérêt s'accroît en proportion de la richesse des trouvailles, on peut espérer voir augmenter de jour en jour les ressources des fouilleurs, la précision et l'efficacité des méthodes de recherches (6). Mais dès maintenant on dispose, pour l'Égypte gréco-romaine, d'un ensemble de documents variés, tels que, pour l'Antiquité, on n'en trouve nulle part un pareil.

Si l'on jette un coup d'œil sur ceux de ces documents qui concernent l'Égypte ptolémaïque, on constatera, tout d'abord, que le III^e^ siècle commence à être connu. L'heureuse trouvaille d'Éléphantine a donné un groupe de documents — con-

(1) Tous ces textes de Thèbes ou de Memphis sont ou seront réédités dans **XXIV**.

(2) **XXXVIII**, **XLIII**, **XLIV**, **XLV**, etc.; voir VIERECK, *Bursians Jahresbericht*, 1899, p. 135-186.

(3) **XXXV**. — (4) **XXVI-XXXIV**.

(5) Cf. **CLXXX**, I, p. XVI-XXIII; **CI XXXI**, p. 13.

(6) **CCXII**, I, 1, p. VII.

trats et pièces administratives — dont quelques-uns remontent au règne de Ptolémée Sôter, l'un d'entre eux même — un contrat de mariage — au temps de l'unité au moins nominale de l'Empire, alors que Ptolémée n'était qu'un satrape, sous le roi Alexandre Ægos (311) (1).

La fin du règne de Philadelphe, ceux d'Evergète et de Philopator sont illustrés par les textes que l'on peut extraire de ces armatures en cartons bariolés, qui enveloppaient les momies d'époque grecque et leur donnaient l'aspect de grandes poupées peintes. Le carton était constitué par de vieux papiers hors d'usage et collés ensemble pour former une feuille épaisse, que l'on modelait en masque, en pectoraux, en enveloppes pour les jambes. Le tout était recouvert d'un stuc colorié. Les cimetières de Gourob (2), ceux de Hôran, de Magdôla (3), de Tebtynis au Fayoum (4), de Hibeh (5) et d'Aphroditopolis en Moyenne-Égypte (6), en ont fourni par centaines. Les pièces que l'on tire de ces cartons sont quelquefois dans un surprenant état de conservation ; le plus souvent, elles sont déchiquetées ; mais il est rare qu'elles n'offrent pas quelque renseignement précieux. On y trouve à peu près tout ce que l'on peut écrire sur le papier, et, comme la plupart proviennent des bureaux officiels, à côté de débris de correspondance privée ou d'auteurs classiques, elles nous rendent des actes administratifs de toutes sortes : lettres, règlements, comptes, reçus, circulaires, et même fragments de lois et d'ordonnances royales. Aussi bien que les nécropoles, les villages du Fayoum nous ont gardé des restes de leurs archives publiques et privées, ceux-là surtout qui, à la lisière du désert, se sont vus abandonnés d'assez bonne heure et recouverts par le manteau protecteur des sables. A Philadelphie, dans ces dernières années, des fouilleurs clandestins ont recueilli « un énorme

(1) **XX**, 1. — (2) **XXXV**. — (3) **XLI**. — (4) **XXXI**. — (5) **XXXIII**.
(6) J. D. M. JOHNSON, *Egypt. Exploration Fund, Archeological Report*, 1910-1911, 1911-1912.

bloc de papyrus », qui a été dispersé par les marchands (1). Dans les feuillets épars de cette immense correspondance, dont le principal destinataire est Zénon, agent du ministre des Finances Apollônios, on voit revivre l'Égypte des dernières années de Philadelphe. Du même temps est ce grand *volume* conservé à Londres et qui nous a rendu les lois financières du même roi, sous l'administration du même ministre : règlement général pour la ferme des impôts, instructions pour l'assiette et la perception de la taxe du sixième sur les vignes, règlement particulier pour le monopole de l'huile (2). Enfin Halle possède un long manuscrit du même temps, où un homme de loi avait réuni, peut-être comme pièces justificatives pour un plaideur, avec deux ordonnances royales sur les cantonnements militaires, de longs extraits des lois alexandrines (3).

Notre connaissance de l'Égypte ptolémaïque au IIe siècle a bénéficié, elle aussi, de ces fouilles méthodiques. Déjà la trouvaille anonyme de Gebelein (Crocodilopolis et Pathyris), vers 1890, nous avait fait connaître une colonie de « Perses » en Haute-Égypte et nous avait apporté, avec d'assez nombreux contrats, des lettres qui nous renseignent sur les révoltes de la Thébaïde (4) ; mais la découverte la plus féconde et la plus surprenante est celle de Grenfell et de Hunt, à Totoun, l'ancienne Tebtynis, au sud-ouest du nome Arsinoïte (5). Sous les bandelettes qui enveloppaient les momies des crocodiles sacrés, ils ont recueilli, froissés mais admirablement conservés, plusieurs papiers de Menchès, le « cômogrammate » du village voisin, Kerkéosiris : lettres officielles et privées, circulaires, comptes de taxe et comptes divers, rapports sur l'état des terres et des cultures. On est maintenant, grâce à eux, ren-

(1) **XLVI**, IV, p. 54 et suiv., V, p. 63 et suiv., VI et VII ; EDGAR, **LXXXII**, depuis le t. XVIII, et *Zenon-Papyri*.
(2) **XXVII**. — (3) **XXI**.
(4) P. COLLART, *Recueil à la mémoire de J.-F. Champollion*, Paris, 1924, p. 272-282, et **XLII**.
(5) **XXXI**.

seigné sur la vie administrative et la politique agraire au temps de Philométor et d'Évergète II, et, de ce dernier roi, on peut lire une série d'ordonnances (1) qui, avec les fameuses inscriptions de Rosette et de Canope (2), les lois financières de Philadelphe, le papyrus juridique de Halle, sont les documents grecs les plus étendus, et peut-être les plus riches, qu'on ait gardés de ce temps. On est malheureusement moins bien renseigné sur l'Égypte du Ier siècle, et de cette époque il ne reste que des textes épars, sauf cependant pour la fin de la période et le début de la domination romaine. Les cartonnages de momies d'Abou-sir-el-Melaq, la nécropole de l'ancienne Héracléopolis dans l'Heptanomide, nous ont rendu, par une chance miraculeuse, des débris d'archives alexandrines (3). Ajoutons enfin qu'avec les papyrus, le sol de l'Égypte a livré par milliers ces débris de poterie courante que les Anciens appelaient *ostraca*, et dont ils se servaient comme d'un matériel à bon marché, pour écrire les courtes notes, particulièrement les quittances et les reçus (4). La vallée du Nil est d'ailleurs aussi riche en inscriptions gravées sur le calcaire et le granit que l'Asie mineure en inscriptions gravées sur le marbre (5).

Dès lors, n'est-il pas manifeste que l'idée plus nette que l'on peut prendre en Égypte d'une monarchie hellénistique pourra guider l'incertitude où nous laisse la pénurie des sources sur la vie intérieure des autres royaumes gréco-orientaux? Ce n'est évidemment pas l'ordre que devrait suivre un historien également renseigné sur tous les domaines de l'Hellénisme,

(1) **XXXI**; 1, 5.

(2) On sait que ce sont deux décrets trilingues (hiéroglyphes, démotique, grec) rendus par le Synode des prêtres égyptiens, réunis à Memphis (Rosette) et à Canope (Canope). Le décret de Canope est en l'honneur de Ptolémée III et de Bérénice II, l'autre en l'honneur de Ptolémée V.

(3) **XV**, t. IV. Cf. SCHUBART, **LXV**, t. V, p. 35 et suiv.

(4) **XLIX**, **L**, **LI**, **LII**.

(5) **I**, **XII**, **XIII**, **XIV**, et les Bulletins épigraphiques dans **LXV** et dans **LXXXVII**.

mais nous sommes contraints de l'accepter par le caractère même de notre documentation.

II

L'empire lagide (323-200).

Qu'on n'aille pas croire pourtant que, même avec cette documentation exceptionnelle, on puisse dessiner de l'Égypte grecque un tableau ferme et précis dans tous ses traits. Il y a encore, il y aura longtemps, bien des incertitudes; et, pour la première question qui se pose, les papyrus ne sont presque d'aucun secours.

Si l'on veut en effet apprécier la politique intérieure des Ptolémées, il faut connaître les buts de leur politique extérieure. La manière dont ils ont conçu le gouvernement et l'administration de l'Égypte dépend en grande partie de l'idée qu'ils se sont faite de leur rôle dans le monde, et, sur cette idée, nous n'avons aucun témoignage direct ; nous ne pouvons espérer la deviner qu'en interrogeant les faits.

Ils sont assez mal connus pour qu'on les ait interprétés diversement. Pour U. Wilcken :

> Le but de la domination ptolémaïque en Egypte fut de tirer du pays le plus de richesses possible, pour être en état, à l'aide de ces ressources, d'une flotte et d'une armée puissantes, de jouer le rôle le plus important dans la politique méditerranéenne internationale. Nous ne devons jamais perdre de vue qu'à l'intérieur de ce puissant Empire, l'Égypte n'est considérée par les Ptolémées que comme la source principale de leurs revenus ; le but de leur politique est tout à fait en dehors de l'Égypte » (1).

M. Rostovtzeff a soutenu une idée « diamétralement opposée » :

> L'idée directrice (de la politique lagide) fut de créer un puissant État égyptien, assez riche et assez fort pour être indépendant et à l'abri de toute tentative de conquête venue du dehors. Pour en garantir la sécurité, la première condition était de rester maître de la mer et de commander les routes maritimes aux appro-

(1) **CLXXX**, 1, p. 4; **LXIV**, 1921, p. 61.

ches de l'Égypte. La tâche était compliquée et difficile. Aux temps de l'Ancien, du Moyen et du Nouvel Empire, la possession de la Syrie était suffisante pour assurer la protection nécessaire. Mais au commencement du premier millénaire avant J.-C., les progrès de l'Asie mineure, le développement régulier de la puissance maritime des Grecs amena les maîtres de l'Égypte à étendre leur sphère d'influence politique à toute la région méditerranéenne, non pas pour conquérir la Grèce et l'Asie mineure, mais pour surveiller de près toute puissance maritime rivale, et faire échouer les tentatives de couper l'Égypte des principales routes maritimes aboutissant à ses côtes du Nord et de l'Est. La maîtrise de ces routes ne pouvait être obtenue qu'avec une flotte puissante, et une flotte puissante ne pouvait être construite et entretenue par les seules ressources naturelles de l'Égypte. Bois et métaux devaient être importés du dehors, et le meilleur moyen de s'en assurer une quantité suffisante était d'occuper quelques contrées riches en forêts et en mines. C'est pourquoi l'Égypte a tenu fortement le Sinaï (région minière), la Syrie, Cypre, et cherché à occuper quelques provinces en Asie mineure, et principalement la Lycie. D'autre part, la puissance de l'État égyptien dépend de la régularité du commerce extérieur. Pour entretenir une armée et une flotte, il fallait de grandes sommes d'argent, et le meilleur moyen d'obtenir de grandes quantités d'or et d'argent, c'était un commerce extérieur étendu, et, pour réaliser ce commerce, il fallait commander les routes commerciales (1).

Ainsi donc, d'une part, aux yeux d'U. Wilcken, les Lagides auraient pratiqué un impérialisme offensif de caractère macédonien et hellénique, pour lequel l'Empire est le but et l'Égypte le moyen. Leur politique est une « *Weltmachtpolitik* ». Selon Rostovtzeff, ils n'auraient conçu qu'un impérialisme défensif et de caractère économique, pour lequel la sécurité et la prospérité de l'État égyptien seraient les buts, tandis que l'Empire ne serait que le moyen. A côté de ces deux thèses qui s'opposent si nettement, il en est une troisième, qui attribue aux premiers Ptolémées l'ambition d'étendre leur puissance jusqu'aux limites de la terre habitée. Comme Alexandre, ils auraient songé à l'Empire universel (2).

Ce n'est pourtant pas ce que nous savons de Ptolémée Sôter qui puisse nous autoriser à lui prêter ce rêve. Le trait dominant de ce génie paraît bien avoir été, sous des manières aimables et une courtoisie habile, un robuste bon sens, qui lui inspirait une vue nette, parfois un peu timide, du possible. Pas plus que les autres diadoques, il ne fut dépourvu d'ambition royale, et

(1) **LXXI**, 1920, p. 172. — (2) KORNEMANN, **LVII**, 1916, p. 229.

il sut mettre au service de cette ambition une volonté tenace et calme. C'était un Macédonien de vieille souche, sinon de grande noblesse ; fils de Lagôs et d'Arsinoé, il avait dû être élevé parmi les pages royaux et il avait manifesté son amitié fidèle à Alexandre au temps de la brouille avec Philippe. En Asie, on l'avait chargé de missions de confiance, celles qui demandaient de la décision, du sang-froid et du tact plus que de la témérité, comme, en 329, la capture de Bessos. Sa bravoure était grande ; il l'avait montrée dans plusieurs affaires assez chaudes, telles que le siège de la Pierre de Chorième, le combat chez les Aspasiens, les prises d'Aornos, celle de Sangala. Alors qu'il était satrape d'Égypte, à la bataille du Mur du Chameau, on le vit percer de ses javelots les éléphants de Perdiccas (1). Il n'a guère subi la séduction du faste oriental et, sur le trône d'Égypte, il est resté d'esprit macédonien. Loyal envers Alexandre, il paraît s'être senti plus libre à l'égard d'un souverain faible d'esprit ou du fils d'une Persane. Il est un des premiers à abandonner l'idée de l'unité de l'Empire et passe sa vie à lutter contre ceux qui voudraient le restaurer.

Ce sera là le premier principe de sa politique. Mais, l'indépendance de l'Égypte assurée, et dans le temps même qu'il se préoccupait de la défendre, on le voit chercher à établir sa domination ou son influence sur les pays voisins et qui sont comme les annexes naturelles de la vallée du Nil. A peine arrivé dans sa satrapie, il s'empare de Cyrène. Maître de l'Égypte, tous ses efforts visent à mettre et à maintenir sous sa domination la Palestine, la Cœlé-Syrie, la Phénicie et à étendre son influence sur Cypre.

C'était en somme un désir naturel chez le maître de l'Égypte, et qui ne dépasse pas le programme défini par Rostovtzeff. L'hégémonie sur les Cyclades, la mainmise sur les côtes de

(1) **CLXI**, 1, p. 2-5.

l'Asie mineure, soit en Cilicie, soit sur les rivages lydiens et cariens, peuvent aussi s'expliquer par les principes mêmes de ce programme, mais que dire quand, en 309-308, on voit le roi d'Égypte accourir au secours de la liberté des Grecs et s'installer, dans le Péloponèse, à Corinthe et à Sicyone, après avoir même ébauché une intrigue matrimoniale avec Cléopâtre, comme pour se donner des droits à la succession de l'Empire ou tout au moins au trône de Macédoine, occupé pourtant par Cassandre, son allié naturel contre la puissance menaçante d'Antigone? S'il est inutile d'attribuer ces expéditions lointaines et risquées au rêve d'un Empire universel, il est pourtant bien difficile d'admettre qu'elles ne révèlent pas chez Ptolémée l'ambition de dominer la mer Égée tout entière. Seulement, cette ambition n'est qu'un épisode dans cette longue carrière. Quand les véritables difficultés commencent, Ptolémée s'arrête : des soucis plus prochains (la nécessité de reprendre Cyrène) le rappelant à Alexandrie, il abandonne aisément tous ces vastes projets. L'Égypte reste pour lui le cœur de son royaume.

La politique du fondateur semble tracer l'esquisse de ce que sera l'Empire lagide. Mais c'est au temps de son successeur qu'un Empire égyptien a été pour la première fois constitué. Quel a été alors son caractère?

La personne de Philadelphe nous est aussi peu connue que celle de Sôter. Les livres où les auteurs anciens avaient retracé l'histoire de son règne sont perdus, et les poètes de sa cour, Théocrite et Callimaque, sont plus soucieux de le louer que de le peindre. Sa naissance ne semblait pas le destiner au trône, car il était le fils de Bérénice, la seconde femme de son père, et Sôter avait eu d'Eurydice, fille d'Antipater, trois autres fils, dont l'aîné était Ptolémée Kéraunos. Mais, de bonne heure, les faveurs du vieux roi étaient allées à l'enfant de son épouse préférée. Né à Cos, en 309, au temps où Ptolémée I^{er}, préparant son expédition de Grèce, avait transporté dans l'île

sa cour et son quartier général, le jeune prince avait eu les maîtres les plus renommés : le poète Philotas de Cos, le grammairien Zénodote, le stoïcien Straton de Lampsaque. Il avait grandi au milieu des flatteries : il n'est pas étonnant qu'il en ait conçu quelque vanité. C'était certainement un homme cultivé, ami des lettres, μουσικώτατος (1). On nous parle de son goût pour les sciences naturelles. Les cheikhs syriens de sa clientèle lui envoient des animaux de leur pays (2). Ses agents lui en apportent d'Éthiopie ou de la vallée du haut Nil (3). Cette curiosité s'alliait avec son penchant pour le faste et les fêtes splendides. On peut encore lire dans Athénée la description du somptueux cortège qui se déroula dans le Stade, à la seconde des fêtes quinquennales instituées en 279, en l'honneur des dieux Sôters (4). Celle des fêtes d'Adonis, dans la XV^e^ idylle de Théocrite est certainement dans toutes les mémoires. Enfin les papyrus nous ont laissé des témoignages directs et tout à fait piquants sur l'importance que le roi attachait à ces manifestations. On a une lettre d'Apollônios où il exhorte *Zénon* en termes pressants à expédier dans la capitale les présents dus par Philadelphie pour les *stéphanophories* et pour l'anniversaire de la naissance royale (5). On sent que ce sont des choses qu'il n'eût pas fait bon traiter trop légèrement. A la différence de son père, Philadelphe n'a pas beaucoup paru sur les champs de bataille, et il a plus aimé la diplomatie que les armes. Sa politique fut d'abord inspirée par sa seconde épouse, sa sœur de père et de mère, la terrible Arsinoé II Philadelphe (6), plus âgée que lui de sept ans. C'était une femme énergique, sinon sympathique, tandis qu'on nous représente Philadelphe, l'Apollon aux boucles blondes (7), comme un

(1) **CLXI**, I, p. 61. — (2) EDGAR, **LXXXII**, XVIII, n° 13, p. 231 et suiv. ; *Zenon Papyri*, 59075-6.
(3) **CLXI**, I, p. 220-221, n.
(4) CALLIXÈNE, ap. ATHÉNÉE, p. 196^a^-203^b^. Cf. **II**, 12, 7, 706 ; **XLVI**, 364, 409 ; CC, I, p. 145 et suiv. ; II, 267, 320 ; PLAUMANN, **LV**, 1914 ; Abh. 5., n° 6$_1$.
(5) **XLVI**, 514. - (6) **II**, 12, 7, 506. — (7) THÉOCR., XVII, 103.

voluptueux, de santé délicate et toujours en quête de plaisirs nouveaux (1). Mais la reine mourut en juillet 270 (2), et dès lors Philadelphe régna seul. Il était entouré de courtisanes, comme cette Bilistiché, qui en 268 remportait le prix de la course de biges à Olympie (3), et nous ignorons si les favorites ou les ministres, que nous ne connaissons plus, n'ont pas pris une grande part à la direction des affaires. Mais nous sommes assurés que Philadelphe n'y restait pas étranger. Telle ordonnance sur le cantonnement des soldats a été conçue et dictée par lui et révèle, sous l'incorrection du style, une humeur impérieuse et un esprit attentif au détail des affaires (4). Des débris de papyrus provenant du Fayoum nous le montrent en tournée dans le nome du Lac, qui deviendra l'Arsinoïte ; il inspecte les travaux de desséchement et d'aménagement de la nouvelle province, et nous entendons, dans les lettres du fils et de la femme de l'ingénieur Cléon, comme un écho brisé de la colère royale, qui devait amener la disgrâce de ce fonctionnaire (5).

Le second Ptolémée a été le souverain le plus riche et peut-être le plus puissant de son temps (6). La grandeur et la prospérité de l'Égypte ont été favorisées par les circonstances, et Philadelphe, exempt des difficultés au milieu desquelles se débattent les rois ses rivaux, a pu aisément consolider ses frontières du côté de la Nubie, asseoir de nouveau sa domination dans la Syrie du Sud et sur certaines villes phéniciennes, telles que Tyr et Sidon, établir enfin son hégémonie sur la Confédération des Nésiôtes. Le roi de Sidon, Philoclès, d'abord au service de Démétrius Poliorcète, avait dû passer au Lagide, déjà sous le règne de Sôter (294). On le voit, en qualité de navarque, chargé de la police et de la perception de la contribution financière dans les îles de la Confédération.

(1) STRAB., XVII, C. 789. — (2) **CLXI**, I, p. 180, n. 1. — (3) PAUS., VII, 8, 11.
(4) SCHUBART, **LXV**, 6, p. 324-330.
(5) **XLVIII**, 6-10. — (6) **CXVI**, t. III, 2, p. 248-286.

C'étaient les Cyclades : Cythnos, Naxos, Andros, Myconos, Amorgos, Céos, Paros, Astypalée et peut-être Théra, et même Samos. Les affaires de la Confédération sont débattues dans un synédrion, formé des délégués de chaque État membre de la ligue, et présidé par le nésiarque, qui est sans doute un gouverneur au nom du roi (1).

Mais c'est surtout après la première guerre syrienne, à la paix de 272, que l'Empire lagide a été constitué. Théocrite écrivait son *Éloge de Ptolémée* vers cette date, et certainement avant 270, puisque le roi est alors « le frère et l'époux qu'Arsinoé chérit », et qu'en Pachôn (juillet) 270 « cette déesse rejoignit les membres de Râ » (ou d'Harmakhis) (2). Or, parmi les pays et les peuples soumis, outre la Phénicie, la Syrie, les noirs Éthiopiens et les îles Cyclades, le poète énumère l'Arabie, la Libye, les Pamphyliens, les vaillants Ciliciens, les Lyciens et les Cariens belliqueux. Dans la Libye, il faut comprendre non seulement les tribus marmarides de la côte, mais encore et surtout Cyrène, où régnait Magas. Par l'Arabie, on ne doit pas naturellement entendre les Arabes de Petra, qui étaient libres, mais les tribus de l'Idumée, de la mer Morte et de l'est du Jourdain. En Cœlé-Syrie, la frontière devait être aux passes de Brochi, dans la vallée du Marsyas. En Phénicie, elle était au nord de Sidon. Cypre restait certainement sous la domination lagide. Enfin, l'influence de Ptolémée s'est certainement étendue aussi à la Crète, car, au temps de la guerre de Chrémonide, Patroclès, l'amiral, y est mentionné comme stratège du roi.

Sur la côte de l'Asie mineure, les villes conquises par Sôter dans la Cilicie Trachée avaient été perdues en 306, après la bataille de Salamine. Mais Philadelphe avait certainement repris pied dans cette région au temps de la première guerre syrienne et, de Coracésion à Zéphyrion, près de Soles, il y

(1) **IV**, 17, 18, 19. — (2) Stèle de Mendès, **CLXI**, 1, p. 180.

avait des établissements ptolémaïques. Une ville porte le nom d'Arsinoé. En Pamphylie, Philoclès reprend Phasélis en 285 ou à l'occasion de la seconde guerre syrienne, et l'Empire devait y avoir d'autres possessions ; en Lycie, on ne trouve pas trace de domination séleucide avant le règne d'Antiochus III ; Ptolémée tenait sans doute le littoral, mais le littoral seul. Celui de la Carie, perdu en 306, fut recouvré au moins en partie avant la fin du règne de Sôter. Ainsi Caunos, d'où viendront Zénon et « sa clique », Halicarnasse, Myndos, Telmissos, Caryanda et Calynda, très probablement Cnide, peut-être Céramos et Bagasa, les îles de Cos, de Calymnos et de Nisyros. En Ionie, Samos se rattache à la confédération des Cyclades et peut-être aussi Icaros. Éphèse et Milet sont venus à l'Égypte, sans doute à l'époque de la bataille de Sardes (261), ainsi que Myonte et Priène. Samothrace lui appartenait depuis le mariage de Philadelphe et d'Arsinoé.

La bataille de Cos, celle d'Éphèse ont arraché à l'Égypte une grande partie de cet Empire, et l'hégémonie de la mer. Les côtes de l'Asie mineure échappent presque entièrement à Philadelphe. A Évergète était réservé de reconstituer et d'augmenter l'Empire égyptien.

Né de Philadelphe et de la première Arsinoé, il avait été adopté par la seconde, et c'est d'elle qu'il se proclame le fils dans les documents officiels (1). Les poètes lui ont fait une réputation de douceur, que son surnom d'Évergète semble encore confirmer. On peut voir dans cette épithète divine, qui le désigne comme le bienfaiteur de ses sujets, l'expression d'un idéal monarchique fortement influencé par la philosophie stoïque ou cynique. Pourtant les modernes l'ont soupçonné d'avoir fait exécuter Apollônios, le dernier diœcète de Philadelphe (2), et d'avoir ordonné ou souffert le meurtre de son frère Lysimaque, que l'on voit un certain temps « stratège » à Coptos, puis qui

(1) **CLXI**, I, p. 215 et 283. — (2) **CCXII**, p. 20.

disparaît obscurément de l'histoire (1). C'était, lui aussi, un souverain cultivé. Il avait été l'élève d'Apollônios de Rhodes, successeur de Callimaque à la direction de la bibliothèque Alexandrine (2). Son amitié pour Ératosthène, la réforme du calendrier, qu'il semble avoir imposée au clergé égyptien et qui sera imitée par César (3), révèlent un certain goût pour les sciences exactes. Enfin il était certainement lettré et, si nous n'avons pas de lui, comme de Philadelphe, une de ces ordonnances dictées, où l'on saisit comme un écho de la voix vivante, peut-être le rapport sur les opérations de Syrie, dont on a lu plus haut un fragment, a-t-il été rédigé de sa main (4).

Ce souverain peu belliqueux a été le conquérant de la dynastie. Les conquêtes lointaines au cœur de l'Asie, si elles ont quelque réalité, ont été tout de suite abandonnées. Mais il régnait sur un Empire dispersé et immense (5). Cyrène est tombée directement sous son pouvoir par son mariage avec Bérénice, la fille de Magas. En Syrie et en Phénicie, la frontière est sans doute aux mêmes points qu'autrefois : sur la côte, au nord de Sidon, vers Tripolis, bien que les Séleucides aient dû garder des cités au sud de cette ville, à l'intérieur, au défilé de Brochi ; mais les Séleucides tiennent Damas et Orthosia. En revanche, les Égyptiens sont installés à Séleucie, le port d'Antioche. Les possessions ciliciennes et pamphyliennes furent agrandies. En Carie, on a supposé qu'aux villes déjà occupées par Philadelphe, Évergète avait ajouté Euromos, Pédasos, Bargylia. En Ionie, il a Éphèse, Milet, l'île de Samos, Lébédos, Colophon du bord de la mer, Héraclée du Latmos. En Éolide, l'île de Lesbos, sur l'Hellespont, Abydos, en Thrace,

(1) HOLLEAUX, **LXXXVIII**, 1912, p. 372.
(2) **XXIX**, n° 1241, II, l. 1, cf. p. 101; ROSTAGNI, **CII**, t. 50, 1914-15, p. 241-265.
(3) **IX**, 56 (Canope).
(4) HOLLEAUX, **LXXXVIII**, 1916, p. 153 et suiv. ; CRŒNERT, **CCXXV**, p. 44 et suiv.
(5) **CXVI**, t. III, 2, p. 248 et suiv.

Lysimacheia, Ænos, Maronée, des possessions en Chersonèse, les îles de Thasos et de Samothrace. En revanche, depuis 245, la défaite d'Andros avait fait perdre aux Lagides le protectorat des Cyclades.

Tel est l'Empire lagide à son apogée. Il dépasse de beaucoup les limites normales d'un Empire égyptien et, s'il tire son origine du besoin d'assurer à l'Égypte la sécurité et la prépondérance économique sur ses rivales, il apparaît qu'en se développant de proche en proche, il a atteint des dimensions inattendues. On ne peut s'empêcher de penser, avec Wilcken, qu'en s'installant sur les côtes d'Asie mineure, de la Cilicie à l'Hellespont, en Chersonèse, en Thrace, les Lagides aient voulu autre chose que tenir les routes commerciales qui conduisaient à Alexandrie, et le désir de dominer l'Égée tout entière, pour acquérir l'hégémonie dans le monde, désir qui nous a semblé inspirer toute la rivalité des puissances depuis le début du IIIe siècle, n'est certainement pas étranger aux deux premiers Ptolémées ; il est évident que, pour parvenir à ce but, ils ont usé de toutes les merveilleuses ressources de la vallée du Nil. Mais un simple coup d'œil sur la carte que l'on vient d'esquisser révèle qu'il y a dans cet Empire des parties qui sont plus intimement rattachées au centre, tandis que les autres sont lointaines et disséminées. Or, l'histoire des premiers Ptolémées montre que, s'ils ont mis tous leurs efforts à garder les premières (Cyrène, la Syrie, Cypre), ils ont aisément accepté, quand les circonstances étaient les plus fortes, la perte des autres. Vers 253, Philadelphe n'a presque plus rien de ses possessions égéennes : la fin de son règne est pourtant pacifique. Évergète assiste aux luttes dynastiques dans l'Empire séleucide, à la dissolution de cet Empire, avant sa restauration tentée par Antiochus III. Il a senti le péril qui pouvait venir pour lui de la dynastie rivale, puisqu'on l'a vu se rapprocher de la Macédoine. Il n'a pourtant jamais abusé des troubles qui désolaient l'État de ses voisins pour augmenter ses possessions extérieures.

C'est qu'après tout l'Égypte est la base de la puissance du Lagide. Il peut en user, il ne peut pas l'épuiser ; elle contribue de toutes ses forces aux conquêtes, mais celles-ci doivent tourner à son profit. Elle est bien pour les Ptolémées la source principale de leurs revenus ; mais elle est aussi la pièce principale de leur Empire. Et c'est pourquoi, s'ils ont jamais songé à cette aventure, les Lagides n'ont que passagèrement rêvé d'un Empire universel (1). Une telle pensée pouvait venir au maître de la Macédoine et de la Grèce, si riches de ressources militaires et d'intelligence technique, et pourtant il ne semble pas que les rois de Macédoine, depuis le Poliorcète, l'aient jamais conçue. Elle pouvait venir aussi aux vrais successeurs des Grands Rois et d'Alexandre, aux maîtres de l'Asie, si riche de ses populations guerrières comme de ses métaux précieux, l'Asie qui est la moitié du monde connu, et cette idée a figuré au moins théoriquement dans le programme des Séleucides. Mais l'Égypte, avec ses fellahs peu belliqueux, l'Égypte qui doit sa prospérité à son sol sans doute, mais aussi à son commerce, et qui, pour cette raison, est volontiers pacifique, l'Égypte placée d'ailleurs pour ne communiquer avec l'Asie que par le couloir syrien, avec l'Europe que par la mer, comment serait-elle le centre d'un Empire universel ? Pour soumettre le monde, il faut une armée puissante et facilement renouvelée : l'Égypte a une armée forte, mais forte surtout du recrutement extérieur qui, en cas d'ambition démesurée, peut être gêné et presque tari. Sans doute, elle est peu vulnérable, si elle garde la maî-

(1) Il est vrai que sous la plume de Ptolémée, fils de Glaucias, on trouve ce vœu pour le roi régnant : *Puissent Isis et Sarapis, les plus grands des dieux, vous donner l'Empire de la terre entière, que Hélios embrasse du regard, à vous et à vos enfants à jamais.* **XXIV**, I, p. 31 et nos 15, 16, 2[illegible]. Mais nous croyons, avec WILCKEN, que c'est là une formule théologique, qui répond à l'essence de Sarapis, maître du monde, comme Osor-Api, dont il a hérité. L'idée qu'elle exprime vient peut-être des temps lointains des Ramessides. Elle est en contradiction avec les tendances ordinaires de la politique lagide. Voir en sens contraire KORNEMANN, **CCXXV**, p. 241 ; LEHMANN-HAUPT, **LVII**, XIX, p. 229.

trise de la mer, et si elle sait défendre sa frontière orientale ; aussi peut-elle mettre entre les mains de souverains sages une puissance formidable, mais qui risquerait de se dissiper dans des expéditions continentales trop lointaines. Son Empire sera surtout une thalassocratie.

Cette thalassocratie, l'Égypte la conserve encore sous Philopator. Sans doute, en Syrie, Séleucie de l'Oronte au moins fait définitivement retour au Séleucide. Plus tard, on laissa Achæos reprendre une partie de la Pamphylie. Mais, dans son ensemble, l'Empire demeure. Il existait encore au début du règne d'Épiphane, mais, presque aussitôt, c'est l'effondrement. Affaiblie par les luttes intestines, l'Égypte n'est plus en état de lutter contre ses rivales. En 200, Philippe V lui a arraché ses possessions de Thrace et de l'Hellespont, Antiochus III la Cœlé-Syrie et la Palestine, puis, en détail, tout ce qu'elle occupait en Asie mineure. Au commencement du IIe siècle, de toutes leurs provinces extérieures, il ne restait plus aux Lagides que Cyrène et Cypre.

III

L'Égypte sans l'Empire.

L'Égypte n'a plus d'Empire. Elle reste encore un État puissant, surtout riche, et elle restera riche jusqu'au bout. Encore sous Ptolémée Aulète, à la fin du Ier siècle, à une époque où elle est bien déchue, les rois en tirent, d'après Cicéron, 12500 talents d'argent (1). Ce qui l'empêche de chercher à reprendre le rôle d'autrefois, c'est avant tout la puissance de Rome.

Les relations de l'Égypte avec Rome sont anciennes. Au lendemain de la guerre de Pyrrhus, il y eut échange d'ambassades entre Philadelphe et le Sénat. Mais, jusqu'à la fin du IIIe siècle, ces rapports diplomatiques, « dont l'initiative

(1) Strab., XVII, C, p. 798 ; **CLXI**, 4, p. 402, n. 1.

revient sans aucun doute à la cour d'Alexandrie », n'ont eu vraisemblablement aucune portée politique. Malgré « des égards réciproques, un va-et-vient, probablement assez intermittent, d'ambassades courtoises », il n'y eut aucun traité entre Rome et l'Égypte, et la politique des Ptolémées est tout à fait indépendante. Elle n'est même pas toujours avantageuse pour Rome. Philopator intervient en médiateur dans la guerre des alliés contre Philippe V et dans la première guerre de Macédoine, de manière à servir plutôt les intérêts de Philippe V que ceux des Romains. Même au commencement du règne d'Épiphane, au moment où Agathoclès envoie à Rome Ptolémée de Mégalopolis pour demander l'appui du Sénat contre Antiochus III, le ministre attache bien plus d'importance à l'alliance avec le roi de Macédoine, devenu alors l'ennemi des Romains, puisqu'il négocie, en vain d'ailleurs, un mariage entre Épiphane et une fille de Philippe V. Ce n'est qu'en 196 que Rome assume à l'égard du roi séleucide le rôle de protectrice de la liberté grecque et du roi d'Égypte dépouillé (1).

Mais tout change après le traité d'Apamée (188). Rome est alors une puissance en Orient par le seul effet de sa volonté prépondérante. Il est vrai qu'elle ne se décidera qu'assez tard à des annexions : la Grèce et la Macédoine en 146, le royaume de Pergame en 133-129, la Cilicie en 102. Longtemps encore, les royaumes séleucide et lagide affaiblis mèneront sous son hégémonie, ou ses menaces, une ombre d'existence indépendante. Jusqu'au début du Ier siècle, des guerres difficiles et des crises intérieures l'occupent et la retiennent. Les rois continuent à régner, à intriguer, sollicitant l'intervention du Sénat, quand ils ne tremblent pas devant elle.

La politique extérieure de l'Égypte se réduit presque alors

(1) **CLXVII**, p. 60-96.

à sa vaine rivalité avec le royaume séleucide, devenu bientôt un royaume purement syrien. Ce qui complique surtout son histoire, ce sont les compétitions dynastiques, qui parfois sont entretenues par les Romains. C'est là un mal naturel aux monarchies orientales, et c'est miracle que la dynastie lagide ait pu l'éviter jusqu'au sixième de ses rois. Dans cette Égypte, dont l'unité est difficile à briser, le mal est moins dangereux qu'en Asie, et l'on peut passer rapidement sur ces querelles, qui n'auraient d'intérêt que si les acteurs de ces drames âpres et sanglants nous étaient mieux connus. Mais, à travers des renseignements d'une sécheresse désespérante, nous ne pouvons qu'entrevoir des actions atroces et deviner une fureur de passion qui échappe aux règles communes. Ces familles princières, héritières du tenace et orgueilleux génie des grands ancêtres qui les ont fondées, mais corrompues par la servilité de leurs sujets, brûlées de tous les vices qui peuvent naître d'un pouvoir sans frein au milieu d'une cour voluptueuse, dégénérées enfin par l'abus des mariages entre frères et sœurs, ont produit des monstres effrayants, qui auraient laissé dans la mémoire des hommes un souvenir aussi vivant que les Tibère et les Néron, s'il s'était trouvé un Tacite pour les peindre. Les reines surtout, ces Cléopâtres, descendantes de la fille d'Antiochus le Grand, sont dignes de leur terrible renom.

Dès le règne de Ptolémée Philométor (1), fils d'Épiphane, roi en 181, majeur en 173, ces conflits éclatent. Rome a bien empêché le Séleucide Antiochus IV de mettre la main sur l'Égypte (voir plus bas), mais, si elle ne peut souffrir un Séleucide trop puissant, elle voit sans peine aussi la division dans la famille royale d'Égypte. Quand Philométor, détrôné par les Alexandrins au profit de son frère Évergète II, se présente en humble suppliant devant le Sénat, elle ménage entre les deux frères un accord qui laisse l'Égypte à Philométor, rappelé par

(1) CLXI, 2, c. X.

ses sujets, mais qui donne la Cyrénaïque à Évergète II, et, dès lors, celui-ci deviendra son protégé. Il ne le méritait guère : c'est la plus odieuse figure de la dynastie, et notre tradition le charge de crimes. Il aurait voulu, avec l'appui des Romains, joindre Cypre à la Cyrénaïque. Philométor sut résister à l'hostilité du Sénat, devant lequel il fut défendu par Caton et finit par triompher (153), mais les négociations s'étaient poursuivies pendant huit ans, parfois au milieu des événements les plus dramatiques, tels que la rébellion d'un certain Ptolémée Sympétèsi, à Cyrène et le guet-apens simulé par Évergète, qui voulait faire passer son frère pour un assassin.

La Cyrénaïque fut de nouveau réunie à l'Égypte, quand, après le règne très court d'Eupator, Évergète succéda à Philométor, mort en Syrie sur le champ de bataille (1). Là, sous un souverain énergique, le royaume séleucide se reconstituait. Rome ne voulait pas en face de lui une Égypte trop divisée, et elle réconcilia Évergète et Cléopâtre II, sœur et veuve de Philométor, qui devint la femme du nouveau roi, son autre frère. Mais bientôt, mieux que par la docilité des souverains, Rome fut servie par les divisions qui déchirèrent les deux royaumes, lagide et séleucide. *Évergète,* le bouffi, Physcôn, comme l'avaient surnommé les Alexandrins, était devenu le *Kakergète.* Ses cruautés lui attiraient la haine générale. Les terribles répressions qui suivirent son installation à Alexandrie, les exécutions de hauts personnages, les massacres de Juifs, qui avaient soutenu Cléopâtre II, l'exil des savants du Musée, et parmi eux du célèbre Aristarque, autrefois précepteur du prince, son conflit avec Cléopâtre II, dont, après l'avoir violée, il avait épousé la fille, la terrible Cléopâtre III, et, devant tant d'horreurs, les complots, les mutineries militaires, enfin la révolte alexandrine, finirent par amener la fuite du roi en 131. Cléopâtre II régna seule un moment. Mais Évergète rentra

(1) **CLXI**, 2 c. XI.

bientôt à Alexandrie, non sans avoir assassiné un enfant qu'il avait eu de Cléopâtre II. Celle-ci s'enfuit en Syrie auprès de Démétrius II, son gendre.

Évergète mourut en 116, après être intervenu, lui aussi, comme Philométor, dans la dissolution de la monarchie syrienne et en préparant, par son testament, celle de sa propre dynastie. Il avait légué la Cyrénaïque à son bâtard Ptolémée Apion, qui, vingt ans plus tard, la laissera aux Romains, et il avait chargé sa femme Cléopâtre III de choisir le roi entre ses deux fils.

La « rougeaude, » comme l'appelaient les Alexandrins, fut obligée par eux d'introniser l'aîné, Ptolémée Lathyre (Pois chiche) qu'elle détestait, et elle lui fit répudier sa sœur Cléopâtre IV, qu'il aimait, mais dont elle se défiait, pour lui faire épouser une autre sœur, Cléopâtre Séléné. Une pareille situation était bien faite pour provoquer des troubles. Ils durèrent jusqu'à la mort de Cléopâtre III (101-100) et d'Alexandre Ier, le cadet de Lathyre. On voit Lathyre, chassé par les Alexandrins, aller régner à Cypre, tandis qu'Alexandre règne à Alexandrie, jusqu'au jour où, après des guerres incessantes, Lathyre revient sur le trône d'Égypte (88-80). Les guerres se passent surtout en Syrie, où les Lagides viennent se mêler aux troubles qui désolent ce royaume, car, au milieu de ses divisions, l'Égypte n'abandonne pas ses prétentions sur la Syrie du Sud; il y a toujours une question syrienne (1).

En 200, la bataille du Panéion l'avait réglée en faveur du Séleucide. Mais sans doute la cour d'Alexandrie avait espéré quelque profit du mariage d'Épiphane et de la fille d'Antiochus le Grand. Elle devait être déçue. C'est au contraire Antiochus IV (2) qui, comme autrefois son père Antiochus III au temps de Philopator et d'Épiphane, tente de profiter de la minorité du souverain pour attaquer le royaume lagide. Il prend Péluse, fait prisonnier le jeune Philométor, mal dirigé par des ministres

(1) **CLXI**, 2, c. XII. — (2) **CLXI**, 2, c. X.

indignes, Lenæos et l'eunuque Eulæos, puis il marche sur Alexandrie. Mais les Alexandrins avaient proclamé Évergète II, dont les habiles conseillers, Cinéas et Comanos, avaient mis la ville en état de défense. Antiochus, qui n'avait pas de machines de guerre, croit faire un coup de maître en laissant les deux frères en présence et, comptant sur leur rivalité, il rentre dans son royaume. Les deux Lagides s'accordent, et la guerre recommence. Antiochus envahit de nouveau l'Égypte et arrive devant Alexandrie. Il s'apprêtait à donner l'assaut quand il vit paraître Popilius Lenas, l'envoyé du Sénat : Rome n'avait pas abattu Antiochus III pour laisser ses successeurs absorber le royaume des Ptolémées. Si elle n'était pas intervenue activement plus tôt, c'est qu'elle avait sur les bras la troisième guerre de Macédoine ; mais, en 168, Paul-Emile venait de battre Persée à Pydna ; Popilius Lénas put signifier à Antiochus IV « le plus brutal des ultimatums » (1) : il l'enferma dans le « cercle » célèbre d'où il ne lui permit pas de sortir avant d'avoir choisi : le roi devait renoncer à l'Égypte ou à l'amitié du peuple romain.

La guerre d'Antiochus IV est la dernière tentative des Séleucides contre l'Égypte. C'est maintenant aux Ptolémées à s'immiscer dans les querelles qui entraînaient la monarchie syrienne à sa ruine. C'est ainsi que le roi de Syrie, Démétrius Ier, étant devenu suspect au Sénat par son intervention dans les querelles dynastiques de la Cappadoce, et Attale II de Pergame, toujours prêt à complaire aux Romains, ayant suscité contre lui un prétendant, Alexandre Bala, Philométor n'hésita pas à soutenir cet aventurier et à lui donner sa fille, Cléopâtre Théa en mariage. Démétrius Ier fut tué dans une bataille ; mais Bala se montra au-dessous de son rôle et dut déplaire à Philométor, qui se tourna alors vers le fils de Démétrius Ier, Démétrius II. Celui-ci épousa Cléopâtre Théa. Bala fut défait et tué au com-

(1) Homo, *L'Italie primitive...*, p. 360.

bat du fleuve Œnoparas ; mais Ptolémée, vainqueur, fut emporté mourant du champ de bataille. L'Égypte n'avait rien gagné à cette guerre (1).

Il en fut à peu près de même à la fin du règne d'Évergète II en Égypte et de Démétrius II en Syrie. Sollicité par les Syriens, qui détestaient Démétrius, il leur envoie comme roi un prétendu fils de Bala, Alexandre Zabinas, et, après une guerre de trois ans, Démétrius est tué, tandis que Zabinas montait sur le trône d'Antioche. Mais bien vite Évergète se brouillait avec lui. Privé de l'appui de l'Égypte, l'aventurier s'effondra et périt dans une émeute. Antiochus VIII, Grypos, un Séleucide authentique, qui lui succéda, épousa la fille du Lagide, Cléopâtre Tryphœna (2).

L'Égypte ne pouvait pourtant tirer aucun profit de ces intrigues. Rome ne l'eût pas laissée s'accroître, et c'est probablement par crainte de Rome que Philométor et Évergète ne mettent en avant que des personnages douteux. Avec Lathyre, on voit les Lagides transporter leurs querelles en Syrie plutôt qu'y chercher un accroissement de leur puissance. Lathyre, alors roi d'Égypte, avait voulu soutenir Antiochus IX contre les Juifs de Palestine toujours en révolte, et qui formaient un État dans l'État. Il se brouilla ainsi avec Cléopâtre III, qui s'appuyait sur le parti juif à Alexandrie. Détrôné et remplacé par Alexandre I^er^, il s'installa à Cypre, malgré la reine, trahie par tous ses stratèges, sauf les juifs, Chelkias et Ananias. De Cypre, Lathyre, appelé par la cité de Ptolémaïs contre les Juifs, voit dans cette guerre une occasion de rentrer victorieux en Égypte par la Syrie. Cléopâtre vient l'y combattre. Mais Lathyre finit par revenir à Cypre, d'où il essaie encore de se mêler aux conflits qui divisaient les Séleucides. Entreprises vaines et sans profit ! A Alexandrie, Alexandre I^er^ se perdit lui-même par ses atrocités ; l'indigna-

(1) **CLXI**, 2, c. X, § 3. — (2) **CLXI**, c. XI, § 2.

tion des Alexandrins le renversa (89) : il fut détrôné et massacré quand il eut assassiné sa mère abominable (101), mais qui n'avait commis presque tous ses crimes que pour lui et qu'il eut laissé Rome recueillir, comme héritage d'Apion, la Cyrénaïque (1). Lathyre, rappelé, revint à Alexandrie et régna tranquillement après avoir réprimé une révolte de la Thébaïde. Dès lors, l'Égypte n'aura plus de politique syrienne.

IV

L'indépendance de l'Égypte menacée (80-51).

Elle n'aura même plus aucune politique, car on ne peut guère donner ce nom aux basses intrigues où elle va être réduite pour défendre son indépendance menacée par Rome. Après le règne très court de Bérénice III, fille de Lathyre, tuée par son cousin et mari, Alexandre II, fils d'Alexandre Ier, et qui périt aussi dans la révolte de sa capitale indignée, la race légitime des Lagides est éteinte (80) (2). Alexandre II n'était devenu roi que par la grâce de Sylla, alors dictateur et tout-puissant. Qu'allait-on devenir si Rome jetait les yeux sur ce trône vacant? Les Alexandrins s'empressèrent d'y installer un bâtard de Lathyre, Ptolémée dit *Aulète*, par allusion à son talent de flûtiste, que l'on trouvait indigne d'un souverain. Mais à Rome on parlait bientôt d'un testament d'Alexandre II, qui, comme Attale III de Pergame, comme Ptolémée Apion de Cyrène, comme bientôt Nicomède de Bithynie, aurait légué son royaume aux Romains. Rome s'habituait à être l'héritière des rois. L'histoire du testament d'Alexandre II était peut-être inventée de toutes pièces, mais la question ne se posa pas moins entre les partis qui divisaient la république : fallait-il recueillir cette succession? L'histoire de l'Égypte s'incorpore à l'histoire intérieure de Rome.

(1) Paus., I, 9, 3 ; Just., XXXIX, 4 ; App., XII, p. 55; Hieron., *Eus.*, II, p. 133 (Schœne) ; mais voir **CLXI**, 2, p. 105 à 106, n., p. 108.

(2) **CLXI**, 2, c. XIII et XIV.

Les chefs du parti populaire poussaient à l'annexion de l'Égypte ; cette thèse séduisait la plèbe ; la richesse de l'Égypte en blé faisait naître l'espérance de distributions frumentaires plus abondantes, et aussi de terres à se partager, et les chefs pensaient trouver dans l'organisation de la nouvelle province des ressources, qui leur faciliteraient la confiscation du pouvoir. C'était précisément ce que ne voulait pas la noblesse. En maintenant la question en suspens, elle trouvait en outre l'avantage de se faire payer sa protection par le souverain intéressé. On avait aisément écarté la réclamation de Cléopâtre-Séléné, sœur et veuve de Lathyre, qui avait épousé successivement trois Séleucides et qui réclamait pour ses fils la Syrie (ce pays était alors entre les mains de Tigrane, roi d'Arménie, gendre de Mithridate, un des grands potentats de l'Orient) et aussi l'Égypte ; mais, en 65, alors que Pompée était occupé à poursuivre les pirates, puis à battre Mithridate, le riche Licinius Crassus, un autre leader des *populares*, avait proposé d'établir un tribut sur l'Égypte, considérée comme province du peuple romain, et César eût été chargé de l'opération ! En 64, un danger analogue était contenu dans la loi agraire de P. Servilius Rullus, qui proposait le partage, entre les citoyens pauvres, de tout le domaine public hors de l'Italie. La noblesse fit échouer les deux projets ; contre la loi agraire, Cicéron prononça un de ses discours les plus habiles (1).

La question d'Égypte n'est alors qu'une d'entre les nombreuses questions qui agitent les passions dans la République. 63 est l'année de Catilina et du consulat de Cicéron. Puis Pompée revient d'Orient. Il avait vaincu Mithridate et organisé les nouvelles provinces. Le cercle se resserrait autour de l'Égypte. Les Séleucides déchus, la Syrie était devenue province romaine. A côté de la province d'Asie,

(1) *De lege agraria.*

ancien royaume de Pergame, il y avait maintenant la Bithynie et le Pont, réunis en un seul gouvernement, la Cilicie agrandie, puis tout un système d'États protégés, royaume de Cappadoce, de Galatie, du Bosphore cimmérien. Tigrane était réduit à l'Arménie. A Rome, le premier triumvirat est formé (60), et César arrive au consulat (59). Il allait naturellement reprendre les projets de Rullus. Aulète sentit la menace et acheta César pour 6 000 talents. L'Égypte resta en dehors des projets agraires. Une loi *de rege Alexandrino* fit reconnaître Ptolémée pour ami et allié du peuple romain.

Aulète avait atteint son but, mais il avait compté sans le peuple de sa capitale. Si mêlée qu'on puisse imaginer cette tourbe alexandrine, elle était animée d'une manière de patriotisme fait de la fierté naturelle à la première ville du monde, et de haine contre cette Rome, dont elle prévoyait le triomphe, — haine vivace et qui devait durer bien après la conquête. En 58, le fameux Clodius fait décider l'annexion de Cypre. L'« ami et l'allié » ne bougea naturellement pas, mais Alexandrie eut un haut-le-cœur devant tant d'abaissement. Il fut chassé et courut se réfugier à Rome.

Allait-on réintégrer Ptolémée? L'opération promettait d'être si lucrative que tous les grands personnages, ouvertement ou sournoisement, songent à se la disputer. Jamais d'ailleurs la République n'avait été plus affreusement déchirée par les intrigues et les haines de parti. Le forum était tous les jours le théâtre de véritables batailles. César était allé demander à la conquête des Gaules le prestige et les ressources qu'il avait autrefois songé à tirer de l'Égypte ; pendant ce temps, les fureurs de Clodius, qu'il avait laissé au forum, finirent par rapprocher Pompée du Sénat, et Cicéron, rappelé d'exil en 57, tentait sans succès, à cause de l'intransigeance de Caton, l'accord des sénateurs et des chevaliers pour la défense de l'ordre.

Jetée au milieu de ces querelles enflammées, la question

d'Égypte contribuait à les envenimer. Elle causa des scènes sanglantes. C'est ainsi que les sicaires de Ptolémée assassinèrent les cent ambassadeurs que les Alexandrins avaient envoyés pour plaider leur cause contre leur roi, et le chef de la mission, Dion, l'académicien, fut aussi tué peu après les autres. Ce crime amena des scandales, qui se dénouèrent devant les tribunaux (1). Pourtant, dès 57, corrompu par l'or de Ptolémée, le Sénat avait décidé que le roi serait restauré par P. Cornelius Spinther, le gouverneur de Cilicie. Mais les *optimates*, adversaires naturels du projet, Pompée qui voulait pour lui cette mission, paralysèrent la décision des Pères Conscrits, et elle restait lettre morte. Ptolémée se réfugia dans le temple d'Éphèse, où il trouvait une banque qui pouvait lui fournir l'or dont il avait besoin. Ainsi, il put agir sur Gabinius, le gouverneur de Syrie, un ami de César et de Pompée. Gabinius ne demandait pas mieux que de gagner les dix mille talents promis. Pendant ce temps, les Alexandrins avaient intronisé Bérénice, une fille d'Aulète. Mais ils sentaient la menace et cherchaient un mari pour leur reine. Ils avaient songé à un descendant des Séleucides qui vivait en Syrie ; mais Gabinius lui avait interdit de sortir de la province. On trouva un aventurier, un certain Séleucus, dont le surnom de « poissard » nous laisse deviner les manières ; dégoûtée, Bérénice le fit tuer. Enfin, Archélaos, fils d'un stratège de Mithridate, fut agréé, mais il ne sut pas défendre l'Égypte contre les légions romaines de Gabinius. Ptolémée, restauré, devait mourir en 51.

(1) Cic., *Pro Cælio*, 10.

V

ANTOINE ET LES DERNIÈRES TENTATIVES D'UN EMPIRE ÉGYPTIEN (51-30) (1).

L'Égypte était tombée bien bas. Pourtant, on ne peut s'empêcher d'admirer la vitalité de ce pays, le seul des grands États méditerranéens que Rome n'eût pas encore soumis. On voit même, au cours de la crise suprême qui devait ruiner la République, s'élever une menace d'Empire égyptien. Et sans doute cet Empire s'appuie sur la force romaine, et c'est un Romain qui le fonde. Mais cette velléité de renaissance n'en montrait pas moins ce qu'aurait pu un véritable chef avec les ressources de l'Égypte, et l'on ne doit pas oublier que, lorsque l'empire du monde se dispute entre Octave et Antoine, la question se pose aussi entre Rome et Alexandrie.

Deux ans environ après la mort de Ptolémée Aulète, César passait le Rubicon (49). L'Égypte allait être entraînée dans les « guerres civiles ». Mais elle n'y était pas d'abord entrée très fièrement. Avant Pharsale, on n'avait pu refuser des vaisseaux à Sextus, fils du grand Pompée, bienfaiteur de la dynastie. Mais qu'allait-on faire après la défaite? Le couple royal formé des deux enfants d'Aulète, Cléopâtre, âgée de dix-sept ans, et Ptolémée XIV, son frère-époux, de sept ans plus jeune, était divisé. C'était pour combattre Cléopâtre, réfugiée chez les tribus arabes, que Ptolémée avait rassemblé son armée à Péluse, où il devait, comme on sait, recevoir et assassiner Pompée fugitif (48). César, à son arrivée, réconcilie le frère et la sœur, convoqués à son tribunal. Dès lors, Cléopâtre passe au premier plan. Pouvait-elle choisir, comme vont le faire son frère, sa sœur et le peuple de sa capitale, le

(1) **CLXI**, 2, c. XV-XVI ; TH. MOMMSEN, *Hist. Rome*, tr. fr., IX, p. 17 et suiv. ; G. FERRERO, *Grandeur et Décadence de Rome*, t. IV, *Antoine et Cléopâtre*.

parti de la résistance? Elle jugea sans doute que c'était un parti désespéré. Toute sa politique fut de séduire celui en qui elle devinait peut-être le futur maître du monde. Après la fameuse guerre alexandrine (48-47), qui naquit d'une fièvre de patriotisme alexandrin et qui fit courir à la reine comme à César de si graves dangers, elle règne, associée à son plus jeune frère, l'aîné étant mort dans le suprême combat contre les Romains. Un moment, elle crut toucher au faîte ; quand, après la guerre d'Afrique, César la laissa venir à Rome, elle pouvait se croire souveraine de l'univers. Les ides de mars furent pour elle une catastrophe. Il n'était guère possible qu'elle ne se montrât pas « césarienne », mais elle cherchait aussi à ne pas se compromettre. Si elle envoya des troupes, d'ailleurs romaines, — les anciens soldats de Gabinius, — au césarien Dolabella, pour l'aider dans sa tentative manquée d'enlever la Syrie au républicain Cassius, elle s'arrangea peut-être aussi pour que les vaisseaux qu'Antoine et Octave lui réclamèrent n'arrivassent pas à destination. La journée de Philippes (sept. 42) décida le sort du monde. On sait qu'Antoine fut alors chargé de l'Orient. Il avait mission de le pacifier et de venger la défaite de Crassus sur les Parthes (53), d'ailleurs menaçants. A Tarse, où Antoine l'avait mandée, la « nouvelle Aphrodite » n'eut pas de peine à se justifier et à entraîner le Romain à Alexandrie dans les délices de la « vie inimitable » (41). Elle dut entrevoir dans ce soldat l'instrument qui referait un Empire à sa dynastie.

Antoine ne se laissa pas séduire tout de suite et définitivement par Alexandrie. Après l'échec de la guerre de Pérouse, qu'elle avait elle-même suscitée contre Octave, Fulvie, l'épouse d'Antoine, était venue le relancer en Orient pour l'emmener en Italie ; mais Fulvie mourut et Antoine alla se réconcilier avec Octave, dont il épousa la sœur (paix de Brindes et de Misène, 40-39). Il se comporte encore en *imperator* romain, quand d'Athènes, où il se trouvait avec sa jeune

femme, il prépare la guerre contre les Parthes, qui avaient envahi et l'Asie mineure et la Syrie. L. Ventidius, son lieutenant, avait sauvé les nouvelles provinces (38). Mais on ne pouvait s'en tenir à cette attitude défensive, et, quand il fallut préparer la campagne en pays ennemi, Antoine, renvoyant Octavie, vint à Antioche où il retrouva la reine d'Égypte et ses enfants.

Dès lors on va le voir se détacher peu à peu des conceptions romaines, et sans doute sous l'influence de Cléopâtre. Tout d'abord elle essaie de recouvrer par lui des parcelles de l'ancien Empire lagide. Elle se fait donner des parties de la Cœlé-Syrie, Cypre, des domaines en Cilicie, en Crète, et même en Judée, où régnait Hérode, qu'elle ne put déposséder. Mais les conceptions de la royale courtisane et de son amant se précisent, quand Antoine entreprend la conquête de l'Orient. Cette entreprise, en elle-même, n'était pas étrangère à son devoir de duumvir : mais bien vite on s'aperçoit que ce magistrat romain n'a plus Rome pour principal souci. Il ne songe pas à créer des provinces ou des royaumes protégés, mais il rêve d'une fédération de royaumes orientaux, formant une unique puissance, dont Alexandrie serait la capitale.

Nous ne saurions avoir le dessein de raconter ici la campagne d'Antoine contre les Parthes (37), et sa désastreuse retraite, pas plus que la guerre qu'il fit ensuite à l'Arménie (34-33) et qui, le menant au cœur de ce pays, se termina par la capture du roi et de sa famille. Les fêtes, qui, pour célébrer cette victoire, se déroulèrent à Alexandrie sur le modèle du triomphe romain, révélèrent clairement la pensée de Cléopâtre et d'Antoine. Cléopâtre, associée à Antoine, roi et dieu, est proclamée reine des reines, et ce n'est pas là un vain titre, car elle sera comme suzeraine des royaumes distribués aux enfants qu'elle avait eus d'Antoine : l'Arménie et les régions à conquérir sur les Parthes, données à Alexandre Hélios, mari de Iotapé, fille du roi de Médie ; la Syrie donnée

à Ptolémée Philadelphe ; Cypre et la Cyrénaïque, à Cléopâtre Séléné. Actium fit s'écrouler cet édifice inachevé, mais qui, pour Rome, aurait pu devenir redoutable (30).

Ainsi, de la mort d'Alexandre à la bataille d'Actium, comme il est naturel, durant quatre siècles, la politique ptolémaïque a varié : il y a, dans son histoire, des époques nettement marquées ; la plus décisive est peut-être celle, à la fin du IIIe siècle et au début du IIe, qui voit la ruine de l'Empire lagide. L'abaissement commence sous le règne de Philopator et surtout avec Épiphane ; vers 200, c'est une chute profonde. Mais, que l'État lagide soit un royaume réduit aux limites de la vallée du Nil, ou qu'il se présente à nous comme un Empire embrassant dans ses possessions presque toute la Méditerranée orientale, l'Égypte reste une pièce essentielle du système et le principal souci des souverains. Même quand leur ambition semble surtout se porter vers une hégémonie méditerranéenne, ils ne peuvent négliger les intérêts du pays égyptien, dont l'organisation est une des tâches les plus importantes de leur politique.

CHAPITRE II

LA VIE DU PAYS ÉGYPTIEN SOUS LES LAGIDES

I

Le pays et ses ressources.

On a déjà pu lire, dans l'*Évolution de l'Humanité*, une magistrale description de l'Égypte, et qui marque clairement la place de la vallée du Nil parmi les régions historiques de l'Orient (1). Il suffira d'insister ici sur les traits importants pour la période hellénistique.

On notera d'abord que, par ses dimensions, l'Égypte proprement dite est un petit pays. Sans doute, du cap Bourlos à l'île de Philæ, elle mesure à vol d'oiseau 788 kilomètres, 1 200 si l'on suit les sinuosités du Nil ; mais, sauf dans le Delta dont le cordon littoral s'étend sur 600 kilomètres, ce n'est qu'un mince ruban. Sa superficie totale n'excède pas celle de la Belgique actuelle. L'Égypte est une oasis allongée entre deux déserts.

Ces déserts sont de larges plateaux montagneux. L'Arabique, à l'est, s'élève lentement jusqu'à la mer Rouge, mais il est sillonné de longues entailles transversales qui relient l'Égypte au rivage de cette mer. L'autre, le Libyque, à l'ouest, s'abaisse rapidement en s'éloignant du Nil, et présente le même aspect que le Sahara, avec ses bassins sablonneux et son réseau de monticules calcaires. A. Moret a montré le rôle

(1) **CLXXIV**, p. 132 et suiv., 183 et suiv., 217 et suiv. ; v. **CXXVI**, Hogarth, p. 77-85 ; et *passim* ; Bénédite, *Introduction au guide Égypte* (Hachette).

important de ces plateaux aux temps préhistoriques. Aux temps historiques, s'ils apportent jusqu'au bord du pays cultivé la menace, assez insignifiante pour une administration organisée, de leurs nomades pillards, ils enserrent la vallée, la défendent contre les attaques étrangères, et, dans une certaine mesure, ils la complètent. Celui de l'est, grâce à ses routes de caravanes, fait de la mer Rouge une mer égyptienne. Celui de l'ouest, ayant subi la grande secousse qui, à l'époque tertiaire, a disloqué du nord au sud tout le bassin méditerranéen oriental, offre à peu près parallèlement au Nil une série de dépressions, et, dans quelques-unes, des oasis. Les trois plus célèbres sont la grande oasis thébaine, la petite oasis et l'Ammoniakè. Tout près du Delta, s'ouvre la vallée du Natron, le Nitriotès des anciens, tandis qu'à 100 kilomètres environ au sud de Memphis s'étale le bassin circulaire du Fayoum, en partie rempli par le lac Mœris (1).

Si l'on excepte les oasis, qui ne sont en somme que d'assez peu importantes annexes, l'Égypte tient tout entière au Nil. C'est lui qui la crée : elle n'est vivante que sur l'espace recouvert par l'inondation annuelle, parce que c'est là que les eaux déposent le fertile limon. Le Fayoum lui est rattaché par le Bahr Yousef, un des bras du fleuve. Si l'étroite vallée que le Nil parcourt et façonne depuis Méroé jusqu'à Memphis a souvent joué un rôle prépondérant, c'est pour des raisons historiques, qui ont été exposées ailleurs. Mais, dès l'époque saïte, alors que, de plus en plus, le mouvement du monde se porte vers la mer Égée, le centre du pays se rapproche du Delta, et, au temps des Ptolémées, la Géographie et l'Histoire conspirent pour mettre au premier plan les régions où la terre cultivable s'étend sur de plus vastes espaces ; ce sont le Delta, sillonné par les branches du fleuve aux sept bouches, et le

(1) Major BROWN, *The Fayum and Lake Mœris* ; C. WESSELY, *Topographie des Fayyums*, dans *Denkschr. Akad. Wien*, I, 1904; **XXX**, Introd.; **XXXI**, II, app. II.

Fayoum, où l'activité des rois grecs gagnera sur les eaux du lac toute une riche province.

Certes il y a encore des villes importantes le long de la mince artère nourricière qui porte la vie aux nomes septentrionaux. Les unes sont grandes par la religion et les souvenirs ; les autres doivent leur rang à la situation qu'elles occupent : Syène et Éléphantine à l'entrée du royaume ; Apollinopolis (Edfou), avec son vieux sanctuaire de l'Horus-faucon ; Thèbes, l'antique siège d'Amon, éparse aux deux rives du fleuve ; Coptos, où aboutissent les routes du désert oriental ; Tentyris et son temple d'Hathor ; l'industrieuse Panopolis, où les Grecs croyaient retrouver les traces de leur Persée (1) ; enfin, plus au nord, les trois grands centres de la Moyenne-Égypte, la savante Hermoupolis (2), où règne Thot-Hermès ; Héracléopolis, que protège son dieu guerrier ; Oxyrhynchos, peut-être une des plus hellénisées du royaume. Mais au Fayoum, plus que dans la Haute-Égypte, autour de Crocodilopolis, la capitale, qui deviendra *Arsinoé*, se pressent les riches villages aux noms grecs ; dans le Delta — moins connu de nous parce que nos pupyrus viennent du Fayoum ou de Haute-Égypte — les grandes et opulentes métropoles sont comme entassées : Athribis, Boubaste, Pharbætha, Tanis, Mendès et Thmouis, Sebennytos, Saïs, Hermoupolis, l'antique cité grecque de Naucratis, et, aux trois angles de ce triangle, comme aux points vitaux, Memphis, la grande ville indigène, Péluse, la porte de l'Égypte du côté de l'Asie, et la capitale royale, la plus illustre des Alexandries.

Fille des eaux fécondantes, l'Égypte est surtout un pays agricole (3) ; sa terre est la « terre noire », et qui produit avant tout des céréales. Les rapports du scribe Menchès, au

(1) HÉROD., II, 91.

(2) MÉAUTIS, *Hermoupolis la Grande*. Lausanne, 1918.

(3) **CLXXX**, 1 (WILCKEN), p. 270 et suiv. : **CLXXXIV** : **XXXI**; App. I : **CCX** ; **CCXI**; **CCXII** ; ROSTOVTZEFF, **LXXI**, 1920, p. 161 et suiv., M. SCHNEBEL, *Die Landwirtschaft in hellenistischen Aegypten*. Munich, 1925.

temps de Philométor et d'Évergète II, classent dans la catégorie des céréales, du σῖτος, le froment, l'orge, le sorgho ou dourah, les lentilles. Au Fayoum, comme probablement partout ailleurs, c'est le froment qui domine ; à l'époque d'Évergète Ier, on lui consacrait 134 315 aroures et demie, tandis que l'orge n'en occupait que 26 260. Le royaume des Ptolémées est un des grands producteurs et fournisseurs de blé dans le monde hellénistique. Menchès, après le *sitos,* mentionne les cultures moins rémunératrices : fenu-grec, nigelle, faverolles, ail et gesse, puis les fourrages divers. Mais il y avait bien d'autres richesses, et d'abord les plantes oléagineuses, dont la culture et le traitement étaient le plus souvent l'objet d'un monopole d'État : sésame, ricin ou kiki, carthame, coloquinte et lin (1). Il faut ajouter les olives. C'est sans doute une erreur de croire que les Grecs ont introduit l'olivier en Égypte (2); mais ils ont très probablement développé et amélioré la culture de cet arbre, qui était pour eux un arbre national. Strabon a vu des oliviers (3), mais il a noté qu'ils ne poussaient que dans les jardins d'Alexandrie et au Fayoum, où les documents les mentionnent. En Égypte, les Grecs n'ont pas été non plus les premiers à planter la vigne (4), qui figure sur les monuments des anciennes dynasties : Sapho, au VIIe siècle, parle du vin d'Égypte et lui donne son nom égyptien ερπι (5). Mais certainement, en Égypte comme partout, la viticulture a pris avec les Grecs une grande extension ; les preuves abondent, et ce n'est pas la moins intéressante que la diffusion de la religion dionysiaque. Le vin du Maréotis était célèbre. Les vergers, et, comme on disait, les « paradis », contenaient bien d'autres arbres fruitiers : les plus répandus étaient les palmiers de toutes sortes. Ils donnaient les dattes et le vin de palme, en

(1) **XXVIII, CLXI,** 3, p. 237 et suiv.· **CLXXXI** (WILCKEN) 1, p. 239 et suiv.

(2) Pour l'huile, DUBOIS, **LXXXVI,** 1925, p. 60-83.

(3) STRAB., XVII, C. 809.

(4) Clotilde RICCI, **CVI,** 4, 1. — (5) ATHÉNÉE, 39a,

même temps que du bois léger de construction qu'on pouvait demander aussi aux acacias et aux sycomores. Il faut compter encore parmi les précieux végétaux d'Égypte les plantes textiles, et particulièrement le lin (1), puis les plantes aromatiques : ladanum, cinnamone, myrobalanum, et le cypros, dont la meilleure qualité venait de Canope (2) ; enfin, l'on récoltait des joncs dans les mares, que le fleuve laisse en se retirant et où ils formaient des fourrés (ὄρυμοί) pleins de gibier jusque vers la fin de la saison chaude. Le plus précieux de ces joncs était le *byblos*, dont on faisait un papier que l'Égypte distribuait au monde (3). L'agriculture était savante. On pratiquait la rotation des cultures. On connaissait d'excellents engrais : la fiente des pigeons, qu'on élevait en abondance, et cette poussière âcre, chargée de phosphates, et que les fellahs d'aujourd'hui appellent *sebakh* ; comme eux, ceux d'autrefois, allaient la chercher dans les ruines des villages depuis des siècles abandonnés (4). L'irrigation était assurée par un système de canaux bien conçu ; on s'aidait aussi de machines, la chadouf, la sakkieh ou noria à pots, la vis d'Archimède (5). Les sakkiehs étaient actionnées par des bœufs et des ânes. On commençait à employer le chameau. Le cheval date en Égypte du temps des Hyksos. Des moutons donnaient des laines variées : les plus célèbres étaient celles de Xoïs. On avait des chèvres pour leur cuir et leur lait, des oies pour leur chair grasse, des abeilles pour leur miel.

L'Hellène, qui ne connaissait que les arides terroirs de la Grèce propre ou des îles marmoréennes, ne pouvait pas manquer d'être surpris, quand il contemplait, en arrivant dans le Delta, la verte plaine du Nil et la vie mouvementée de la campagne égyptienne. Si l'on était au temps où le Nil gonflait ses eaux, il en voyait la vallée recouverte comme d'une mer unie, d'où les villages émergeaient, semblables à des îles. Puis le

(1) **CCVII.** — (2) **CLXI**, 3, p. 242 et suiv. — (3) **CLXI**, 3, p. 267 et suiv.
(4) WILCKEN, **LXV**, 3, p. 308 et suiv.
(5) CALDERINI, **CIII**, I, p. 37-62; 189-216; 309-317

fleuve se retirait, laissant une couche de boue humide d'où se dégageaient parfois des petites bêtes des champs, des rats surtout, qui paraissaient naître de ce limon miraculeux. Le fellah, suivant alors la retraite des eaux, s'en allait dans la terre molle, où il s'enfonçait parfois jusqu'à mi-cuisse, jetant à la volée le grain qui devait le nourrir. Le sol avait à peine besoin d'être retourné ; la semence pénétrait d'elle-même ; parfois il suffisait de la faire piétiner par un troupeau de porcs. Quatre mois après, les champs commençaient à se couvrir de riches moissons. Comment n'être pas frappé d'admiration devant une abondance aussi facile et devant ce fleuve généreux, qui semblait faire battre le cœur de l'Égypte au rythme de sa propre vie ? Seul de tous les fleuves, il croissait dans la saison sèche ! Certes, depuis longtemps, les savants donnaient de ce phénomène étrange des explications positives, et qui n'étaient pas très loin de la vérité telle qu'elle est aujourd'hui connue (1) ; mais il y eut toujours des âmes mystiques pour les rejeter comme insuffisantes et sacrilèges. Il fallait que le Nil fût dieu. Lucain, Ælius Aristide (2), et, à la fin du paganisme, Claudien, dans son court poème sur le Nil, se font l'écho de ces doctrines pieuses (3).

Un pays aussi singulier et aussi heureux devait naturellement hanter les imaginations, et l'art se plaisait à en évoquer le souvenir. La sculpture représentait le Nil comme un vieillard majestueusement couché dans les plantes aquatiques et entouré de seize petits génies, qui symbolisaient les *coudées* de l'inondation (4). La tapisserie, la peinture, la mosaïque reproduisaient des paysages nilotiques, où figuraient les plantes et les animaux caractéristiques de la contrée, comme les palmiers, les ibis, les hippopotames et les crocodiles (5).

(1) HÉROD., II, 19-23 ; STRAB., C, 789.
(2) LUC., *Phars.*, v. 194-331 ; ÆLIUS ARISTIDE, XXXVI, ed. Keil, Αἰγύπτιος.
(3) CLAUDIEN, ed. Jeep. XXVII. — (4) Nil du Vatican.
(5) CLXXXIII.

Cependant, toutes les richesses de l'Égypte ne viennent pas du Nil. Le stérile désert en fournissait sa part (1). D'abord ces belles pierres, qui ont si bien servi l'architecture égyptienne : calcaires, comme ceux de Troja, en face de Memphis, ou du Gebel Toukh, non loin de la cité grecque de Ptolémaïs, dans la Thébaïde; grès comme ceux de Silsilis; granit de Syène ou de Myos Hormos; porphyre et brèche verte des déserts de la mer Rouge, albâtres et pierres demi-précieuses. Il y avait des salines à Memphis et à Péluse, du nitre dans la vallée du Natron, enfin quelques métaux, de l'or au Gebel Fawahir, un peu de cuivre au Fayoum.

Un peuple d'une civilisation millénaire, sur une terre aussi productive, ne pouvait pas manquer d'être un peuple industriel (2). Sur ce domaine, depuis le VI^e^ siècle, l'Égypte avait subi la concurrence victorieuse de la Grèce. Mais, au III^e^ siècle, la conquête macédonienne a provoqué un déplacement du « centre de gravité économique ». L'ouverture de l'Orient et la création des grands États hellénistiques de Macédoine, d'Asie et d'Égypte ont fait perdre à la Grèce sa position centrale, qui secondait si bien autrefois l'intelligence et l'activité de sa population. C'était d'ailleurs à ces qualités de la race, beaucoup plus qu'à la richesse de ses productions, que la Grèce avait dû cette primauté, aux VI^e^, V^e^ et IV^e^ siècles. Or les Hellènes étaient de plus en plus attirés vers les pays neufs. Non que le leur fût, au III^e^ siècle, pauvre et déserté; ce n'est qu'au II^e^ siècle, alors qu'il aura été peu à peu épuisé par les luttes intérieures, vidé par l'émigration, affaibli par la réduction volontaire du nombre des naissances, qu'il commence à souffrir et à mourir de ce « manque d'hommes » dont parle Polybe. Mais, au début de la période hellénistique, il participe à l'essor général (3). Athènes est très florissante, surtout au temps de

(1) **CCIX.**

(2) **CCVI, CCVII, CXLI,** p. 237 et suiv. ; **CLXXX** (WILCKEN), 1, p. 258 et suiv. ; WILCKEN, **LXIV,** 1921, p. 60 et suiv.

(3) **CXVI,** III, 1, p. 279-281.

Démétrius de Phalère; Thèbes, reconstruite par Cassandre, Démétrias en Thessalie, Sicyone, Chalcis dans le Péloponèse sont de très grandes villes. Mais les grandes villes d'Europe sont surtout en Macédoine : Cassandreia, Thessalonique, Ouranopolis, Antigoneia, et l'on n'en trouve nulle part autant qu'en Asie mineure. L'Égypte, elle, a la plus grande ville du monde, d'anciennes traditions de travail, une population indigène laborieuse, et, en même temps que des Grecs de Grèce et d'Asie, elle accueille d'autres races, qui lui apportent le concours de leurs qualités propres. Ce sont surtout les Juifs (1).

Depuis longtemps, ils ont appris le chemin de la vallée du Nil. L'histoire de Joseph n'est qu'à demi légendaire. Au temps du Moyen Empire, les monuments égyptiens nous montrent des clans entiers d'Asiatiques venant s'installer dans le pays. Sans remonter à ces périodes lointaines, il est certain que la « dispersion » a commencé dès l'époque saïte. Le Deutéronome (17-16) laisse entendre qu'au VII^e^ siècle, les rois d'Israël échangeaient avec le Pharaon des soldats pour des chevaux. Un verset, d'ailleurs discuté, d'Esaïe (19-18-25) mentionne cinq villes qui, au pays d'Égypte, parleront la langue de Canaan et jureront par Jahvé Sabaoth. Il y avait probablement des soldats juifs dans l'armée que Psammétique II (594-589) conduisit en Éthiopie. Une masse de Juifs ont émigré en Égypte, au moment de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor en 586 (2) et au moment de la conquête perse (525) (3). Dans les papyrus araméens trouvés à Éléphantine (4), on voit revivre, entre 494 et 400, une colonie militaire de Juifs, autour d'un temple de Jahvé, fondé au temps « du roi d'Égypte », et que Cambyse a

(1) NEPPI MODONA, **CIII**, II, p. 253 et suiv., III. p. 19-13 ; M. LE FUCHS, *Die Juden Aegyptens in ptolemaischer u. romischer Zeit.* Wien, 1924 ; BACCHISIO MOTZO, **CII**, 1912-1913, 577 et suiv. ; W. LODS, *mémoire inédit.*

(2) JÉRÉMIE, 24, 8 ; 42, 43, 44 ; ESAIE, II, 11. — (3) PSEUDO-ARISTÉE, 13.

(4) A. H. SAYCE and A. E. COWLEY, *Aramaïc Papyri discovered at Assuan.* London, 1906 ; E. SACHAU, *Aramaische Papyri und Ostraca aus einer judische Militær-Kolonie zu Elephantine*, 2 vol. Leipzig, 1911.

respecté. Si l'on en croit Josèphe, Alexandre aurait établi en Thébaïde des soldats de Sanballat, gouverneur de Samarie (1), et l'on trouvera un village de Samarie au Fayoum (2). Après avoir pris Jérusalem dans sa campagne de 312, Sôter aurait amené et installé dans le pays une multitude de prisonniers juifs et samaritains (3). Il est assuré que, dans la nécropole juive d'Ibrahimieh près d'Alexandrie, on a trouvé des tombes qui datent des premiers Ptolémées (4). Au temps de Philométor (160), le grand prêtre Onias, fils d'Onias III, est chassé par les Macchabées et reçu par le roi, qui lui donne un territoire près de Léontopolis; il y construit un temple (5), « petit pastiche de celui de Jérusalem » (6). Les documents nous montrent des Juifs dans tout le pays; ils sont groupés en communautés, autour de leurs « proseuques », avec leur Conseil d'Anciens et leurs archontes, leurs didascales ou rabbi. Ils s'insinuent dans toutes les fonctions, presque à tous les rangs de la hiérarchie, et ils acceptent volontiers les charges financières. Toutes les juiveries d'Égypte semblent dépendre de l'ethnarque ou génarque, qui réside à Alexandrie. Et, dans la grande ville, les juifs — qui finirent par occuper tout un quartier — forment un *politeuma* privilégié. On ne saurait exagérer l'importance de leur rôle.

Ces populations si actives se concentrent dans des villes de plus en plus grandes, et le développement de la vie urbaine est favorable à celui de l'industrie. Il ne faut pas douter que beaucoup des anciennes villes égyptiennes se soient fortement accrues au temps des Ptolémées. On en trouverait la preuve dans les noms de leurs quartiers, qui, chez certaines, comme

(1) Jos., *Ant.*, IX, 345.
(2) **XXXI**, 2, p. 383; Wessely, *Topogr. d. Fayums*, p. 133-136.
(3) Jos., *Ant.* XII, 4, 5; *C. Apion*, I. 209-212.
(4) E. Breccia, **LXXXIII**, 9, 1907, p. 35 et suiv.
(5) Jos., *Ant.*, XII, 9, 7; XIII, 3; B. Jud., I, I, 1; VII, 10, 2-3; **CLXI**, 2, p. 40 et suiv.
(6) Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, IV, p. 400.

Arsinoé (1) du Fayoum, Hermoupolis (2), Oxyrhynchos (3), révèlent parfois l'afflux de populations étrangères. Memphis a toujours été immense. La vieille cité grecque de Naucratis dans le Delta, embellie sous Philadelphe, a peut-être pris un moment une extension nouvelle, malgré la prépondérance d'Alexandrie. Quant aux fondations récentes, nous connaissons mal Ptolémaïs, qui devait être une grande ville. Mais, avec ses 900 hectares de superficie, ses 300 000 hommes libres, son demi-million d'âmes en comptant les esclaves, Alexandrie (4) excédait toutes les proportions connues. « C'est là une révolution analogue à celle qui se produira au XVII^e^ siècle, quand Londres et Paris se mettent à dépasser sensiblement les grandes villes d'autrefois : Venise, Milan, Lisbonne » (5). Enfin, l'industrie était aussi favorisée par les échanges plus actifs, par le développement de la monnaie et par les progrès de la science et de l'art de l'ingénieur, progrès qu'une institution comme le Musée ne pouvait que promouvoir. Quand Évergète II expulsera les savants d'Alexandrie, ils communiqueront au reste du monde les finesses de la technique égyptienne.

Celle des tisserands (6) était célèbre. L'Égypte passe pour avoir inventé le métier horizontal, et c'est par elle qu'il aurait été transmis à la Grèce. A l'époque ptolémaïque, on filait et tissait des plantes importées, le coton, la soie, et le lin que le sol produisait en abondance. Le lin le plus fin, le *byssos*, servait à faire des étoffes légères ; elles étaient en usage en particulier pour les dieux et les prêtres, qui ne pouvaient se vêtir que de lin. Mais la laine était utilisée pour les vêtements des laïques, pour les tentures, pour les tapis, etc. : laines de Xoïs, laines de Cyrénaïque, laines de Cypre, et même laines

(1) C. WESSELY, **LXXV**, 1902, 4. — (2) MÉAUTIS, *op. laud.*, ch. 2 et 3.
(3) H. RINK, *Strassen-u. Vierlelnamen von Oxyrhynchos*. Giessen, 1924.
(4) **CXCVII**. — (5) **CLXXXIV**, p. 100.
(6) **CCVII, CCVI**, p. 93 et suiv.

de Milet. Et naturellement ces étoffes étaient teintes, soit de pourpre phénicienne, soit de mille autres couleurs. Thèbes, Memphis, Tanis, Bouto, Tentyris, Canope, Casion, Arsinoé du Fayoum, Péluse sont les centres de l'industrie textile.

L'Égyptien a toujours été renommé — il l'est encore — pour son habileté à travailler le bois (1). Il usait du thuya de Cyrénaïque, de l'ébène d'Éthiopie, du pin de Cypre. Les seuls bois indigènes qui puissent vraiment être utilisés par le menuisier, étaient l'acacia et le sycomore. La menuiserie de Casion a été longtemps célèbre.

Comme les bois, les métaux (2) que travaillaient les Égyptiens étaient la plupart du temps importés ; mais l'orfèvrerie et l'argenterie du pays étaient justement réputées. Le fameux trésor de Bosco-Reale, au Louvre, peut donner une idée de la vaisselle d'argent alexandrine. La ciselure est un art alexandrin. La verrerie (3), surtout la verrerie de luxe, les cristaux, l'ambre, l'onyx, l'ivoire, les pierres précieuses, les cuirs (4), font de l'Égypte, et particulièrement de sa capitale, la pourvoyeuse du luxe élégant dans le monde. L'industrie des parfums a été très développée : l'Égypte importait la myrrhe et l'encens et elle les sophistiquait pour l'exportation autant que pour son usage (5). Il n'est pas jusqu'à l'art de l'alimentation qui n'occupât un grand nombre d'artisans. On nous parle des écrevisses d'Alexandrie, du poivre de Libye, du vinaigre d'Égypte, des poissons salés de Mendès et du Mœris, du vin maréotite, des jambons et de la moutarde de Cyrène, des pâtisseries à l'huile d'Alexandrie et d'Arsinoé, des boulangeries, des brasseries, etc. Enfin l'industrie du papier était un monopole de l'Égypte.

La nécessité d'importer certaines matières premières,

(1) **CLXXXIV**, p. 100-137 ; **CCVI**, p. 72 et suiv.
(2) **CCVI**, p. 50 et suiv. — (3) **CCVI**, p. 47 et suiv.
(4) **CCVI**, p. 132 et suiv.
(5) **CCVI**, p. 244 et suiv. ; COLLART-JOUGUET, **CCXXV**, p. 109 et suiv.

comme, par exemple, les bois et les métaux, et de trouver des débouchés à des produits de jour en jour plus abondants, devait donner au commerce égyptien un essor inouï (1). Mais, tout autant que l'industrie, le commerce a subi l'influence des grandes transformations politiques, économiques et sociales qui ont accompagné la conquête macédonienne. Aucun pays peut-être n'était aussi bien placé que l'Égypte pour développer ce mercantilisme qui fut, on l'a vu, un des caractères de la politique du temps. Le grand port qui lui manquait sur la Méditerranée, Alexandre le lui avait donné. Le Nil était la voie de pénétration la plus aisée vers l'Afrique centrale, et les vallées qui traversent le désert arabique mettaient le fleuve en relation avec la mer Rouge et, par la mer Rouge, avec l'océan Indien. Les rois grecs — surtout les premiers — déployèrent une intelligente activité à ouvrir le Sud et l'Est à leurs négociants et à leur influence. Dans le Haut-Nil, leur domination n'est pas allée très loin. Ils trouvaient là des nomades farouches, probablement de race hamitique, comme les Égyptiens : les Blemyes et les Mégabares, qui devaient vivre surtout dans les ouadys du désert Érythrée, tels les Abbadehs et les Bisharis de nos jours. La vallée était occupée par des nègres sédentaires, les Nobades. Ces peuples, nous dit Ératosthène, obéissaient aux Éthiopiens. Tout le pays était égyptianisé. On sait qu'il avait été autrefois conquis par les Pharaons du premier Empire thébain (XII^{e} dynastie) jusqu'à Semneh. Ceux de la XVIII^{e} et de la XIX^{e} poussèrent jusqu'à Napata. C'était alors la terre de Koush, gouvernée, au moins nominalement, par le prince de Koush, l'héritier présomptif du trône d'Égypte. Napata était restée égyptienne sous les rois-prêtres, successeurs des Ramessides, mais, quand ils furent renversés par la dynastie boubastite (XXII^{e}), ils y fondèrent un royaume indépendant. Les Éthiopiens disputèrent l'Égypte aux Assyriens et aux

(1) **CCVIII** ; ROSTOVTZEFF, **LXV**, 4, p. 298 et suiv.

Saïtes, mais, après le triomphe des Saïtes, ils maintinrent leur indépendance. A l'époque ptolémaïque (1), on croit que les diverses peuplades du Haut-Nil jusqu'à Philæ reconnaissaient la suzeraineté de Méroé. Mais c'était une suzeraineté lointaine. Le prince le plus important était celui de Napata, où la couronne était héréditaire en ligne féminine et finit par tomber aux mains des reines, les *candaces*, connues au temps d'Auguste (2). Sous les premiers Ptolémées, c'était un roi, et qui porte un nom grec, Ergamène. Peut-être avait-il été élevé à Alexandrie, à la cour de Philadelphe. De retour dans son pays, il se libéra de la lourde tutelle des prêtres, qui, jusqu'à lui, avaient conservé le droit de fixer au roi l'heure de son abdication et de sa mort. Si, comme il est vraisemblable, le clergé éthiopien d'Amon, peut-être en rapport avec le clergé d'Amon à Thèbes, était l'âme de la résistance aux influences nouvelles, ce coup d'État fut favorable à l'Hellénisme. L'amitié déférente d'Ergamène pour le roi d'Égypte ne semble pas s'être démentie pendant le règne des trois premiers Ptolémées. Son cartouche est associé à celui de Philopator dans le temple de Dakkeh. Le roi nubien gouvernait sans doute la Dodecaschêne, c'est-à-dire la Basse Nubie de Philæ à l'île de Tachompso (Derar), en face de Hiera Sycaminos (Maharraqa), à titre de protégé du Lagide. Plus tard, au temps des révoltes de Thébaïde, sous Épiphane, les rapports se gâtèrent, et le cartouche d'Ergamène fut martelé. Des princes nubiens tinrent même la Thébaïde. C'est sans doute ce qui inspira plus tard à Philométor l'idée de coloniser le pays; une inscription mentionne dans la Triacontaschêne, c'est-à-dire dans cette partie de la Nubie qui va de Philæ à Ouady-Halfa, les villes de Cléopatra et de Philotéris. On ignore la situation de ces colonies et ce qu'il advint de cette région par la suite (3).

Par le haut Nil, arrivaient en Égypte les produits de la

(1) **CCXV**, p. 461; JOUGUET, **LXXIX**, 1923, p. 437 et suiv.
(2) WILCKEN, **CLXXX**, 2, n. 4. — (3) **IX**, 111.

Nubie : ivoire, peaux de crocodiles et d'hippopotames, esclaves noirs, si souvent représentés par les arts mineurs d'Alexandrie, plumes d'autruche. Mais ils n'empruntaient pas les seules voies fluviales. A l'époque moderne, il y avait dans le désert occidental des routes de caravanes aboutissant à Syout. Elles existaient peut-être dans l'Antiquité. Enfin, par le plateau d'Axoum, dont la population était en partie hellénisée, les marchandises de Nubie pouvaient atteindre le port d'Adoulis, sur la mer Rouge.

Cette mer unissait l'Égypte à l'Arabie et s'ouvrait sur l'océan Indien, ou mer Érythrée des Anciens, qui baignait l'Inde et les pays d'Extrême-Orient. Un commerce actif s'établit entre l'Égypte et ces rivages lointains. Mais les Lagides eurent à compter avec les Séleucides; ceux-ci entretenaient naturellement une flotte dans le golfe Persique et cherchaient à détourner le trafic sur les routes qui, par l'Euphrate, gagnaient l'Asie centrale ou la Syrie. Du port d'Adana (Aden), au sud de l'Arabie, partaient d'autres voies qui, à travers la péninsule, passaient par Leukè-Kômè, puis Pétra, d'où l'on pouvait atteindre Gaza. Et c'est une des raisons pour lesquelles Séleucides et Lagides, cherchant à étendre leur influence sur les Nabatéens, se disputaient la Syrie du Sud. On a supposé que ce sont les Lagides qui obligèrent les Nabatéens à mettre une douane à Leukè-Kômè. Mais la route maritime continuait naturellement au delà d'Adana, dans le golfe Arabique, notre mer Rouge. Reprenant des traditions qui remontaient aux Senousret et aux Amenemhait du premier Empire thébain (2000-1788 av. J.-C.) et qui, si elles avaient été parfois interrompues, s'étaient renouées au temps des Saïtes, sous Néchao, sous Apriès, sous Amasis (1) et aussi sous la domination de Darius, les Ptolémées encouragèrent la navigation sur la mer Rouge et aménagèrent des ports sur la côte

(1) **CLXXVII**, p. 188 et suiv.

de la Troglodytique. D'Heroônpolis à l'extrémité septentrionale des lacs Amers, et d'Arsinoé, dans les environs de la moderne Suez, jusqu'à Bérénice, au fond du golfe Immonde, un géographe du IIe siècle (1) mentionnait Philotéra, fondée par Satyros, sous Philadelphe, Myos Hormos avecses deux îles plantées d'oliviers, et l'autre remplie de pintades; il faut peut-être y ajouter Leucos-Limèn, qui serait la moderne Koseir. Près de Bérénice, une île servait de station aux chasseurs d'éléphants et aux chercheurs d'émeraudes. Les rois la firent nettoyer des reptiles qui l'infestaient. Tout ce rivage était habité par une peuplade primitive, qui pratiquait la communauté des femmes et obéissait à un roi soumis à des règles de vie et même à un régime alimentaire différents de ceux de ses peuples (2). Simmias, un officier d'Évergète Ier, avait exploré la région et rapporté sur ses habitants des renseignements très précis (3).

L'activité du trafic fut grande au IIIe siècle ; cependant, de l'Inde, les navires ne pouvaient atteindre directement les ports égyptiens. Ce n'est qu'à la fin du Ier siècle avant J.-C. que le pilote Hippalos découvrit la mousson, qui permettait une navigation sans escale. Au temps des Ptolémées, les marchandises étaient entreposées dans l'île de Dioscoride (Sokotora) et les autres îles au sud de l'Arabie.

Uns fois dans les ports de la côte, il fallait les transporter dans la vallée du Nil ; c'est pourquoi déjà Néchao, à l'époque saïte, avait fait creuser un canal du Nil à Héroônpolis et aux lacs Amers. Il devait suivre l'ouady Toumilat. Darius Ier l'avait restauré, et il avait fait naviguer ses flottes du Nil au golfe Persique (4). Philadelphe l'a rétabli. On le laissa s'obstruer à

(1) ARTÉMIDORE, ap. STRAB., XVI, C, 769 (4, 5). Voir COUYAT-BARTHOU, **LXXXIV**, 1910, p. 525-542 ; G. W. MURRAY, **LXXI**, 1925, p. 138-150. En réalité Myos-Hormos (Abou-Char-el-Goubli) est au nord de Philotéra (environs de Safâgâ). Les arbres, dont parle Artémidore ne sont pas de véritables oliviers ; MURRAY, *loc. cit.*, p. 141-142.

(2) AGATHARCH, éd. Mueller, 31 et suiv. DIOD., III, 15 et suiv.

(3) DIOD., III, 18, 4. — (4) **CLXXVII**, p. 184 et suiv.

la fin de la dynastie. Mais, outre ce canal, il y avait encore les routes de caravanes. Ce réseau routier nous est surtout connu pour l'époque impériale ; il fut alors complété et amélioré. Mais les principales pistes existaient déjà. Un chemin devait bien aller par la vallée Hamamath et les mines d'or de Fawahir, où l'on a retrouvé les restes d'exploitation (1), jusqu'à Leucos-Limèn. Myos Hormos était le terme d'une route qui partait de Coptos et de Cænopolis sur le Nil et traversait la région du porphyre (Mons Porphyritès). Cænopolis était sans doute réunie à Philotéra, car c'est le trajet le plus court du Nil à la mer. Certainement la route de Coptos à Bérénice existait déjà (Philadelphe l'a refaite), ainsi que l'embranchement sur Contrapollinopolis. La fourche était à la station de Phalacro, à 163 milles romains de Coptos. Dans la direction de Bérénice, on passait aux voisinages des mines d'émeraudes de Zubânâ et de Sekat, où l'on voit encore un temple ptolémaïque. Les caravanes marchaient la nuit, se guidant sur les astres. Des stations aménagées se trouvaient à distance d'étapes. Mais il fallait emporter sa provision d'eau, bien qu'on eût commencé à creuser quelques citernes (hydreumata); les citernes, d'ailleurs, ne furent nombreuses qu'à l'époque impériale (2).

Bérénice et le golfe Immonde sont à peu près à la latitude de Syène (vers le 24e parallèle). Les Ptolémées étendirent leur influence sur la côte africaine beaucoup plus au sud, jusqu'au promontaire de Dirè. Ils allaient chercher, dans ces régions lointaines, les aromates, et particulièrement l'encens et la myrrhe. Ces précieuses résines étaient aussi récoltées en Arabie heureuse, en particulier dans le Sud, en Cattabanie et en Chatramotide (3), Mais les Ptolémées n'étaient pas toujours maîtres des routes arabiques, et une grande quantité de ces produits, malgré la douane de Leukè-Komè, allait sur Pétra

(1) Et un temple de Ptolémée III. MURRAY, *loc. cit.*, p. 146.
(2) LESQUIER, CCXV, p. 433-458. — (3) STRAB., XVI, C. 768, 4.

et la Syrie. D'autre part, c'est aussi en Afrique qu'ils pouvaient trouver les éléphants dont ils avaient besoin pour leurs armées. La chasse fut organisée, au moins jusqu'au règne d'Épiphane (1). Les bêtes capturées étaient embarquées sur des navires spéciaux, les *éléphantèges*, et amenées dans les ports de la mer Rouge. Mais naturellement il avait fallu creuser des abris, établir des ports le long de cette côte inhospitalière, habitée par une population ichtyophage (2). C'étaient Soteiras Limèn, au point où le golfe se resserre et où des bas-fonds couverts de mousse et d'algues rendent la navigation difficile pour les transports ; Ptolémaïs des chasses (Thérôn), fondée par Eumédès, un officier de Philadelphe, le poste de Démétrios, les autels de Conon, le Mélinos Limèn, le port d'Antiphile, une nouvelle Bérénice ; puis venait le bois sacré d'Eumène avec Dérada, point important pour la chasse des éléphants, l'île de Philippe, le poste de chasse de Pythangélos, la ville et le lac d'Arsinoé, enfin le cap de Dirè ; au sud de Dirè, dans le pays des aromates, les souvenirs des officiers grecs abondent encore : le poste de Lichas, la pointe de Pytholaos, l'observatoire de Léon, le port de Pythangélos. Ces établissements étaient isolés au milieu de populations sauvages, dont les mœurs et la nourriture étonnaient les Grecs. Ce sont, dans le Tenessis, entre la région maritime, où l'on remarquait le lac d'Elæa avec l'île de Straton, et Méroé, sur le Nil, à quinze jours de marche, les rizophages et les spermatophages, dont le pays nourrissait des lions ; plus bas, dans le *Korakion*, les gymnètes, tireurs d'arc, dont Endéra est la capitale ; puis les Créophages circoncis ; les Cynamolges, barbus et chevelus, qui trayaient les chiennes et chassaient les buffles ; au sud de Bérénice, les éléphantophages, les strouthophages, qui, pour capturer les autruches (στρουθοί), se recouvrent de la dépouille de cet animal et imitent ses allures ;

(1) Rostowzew, **LXV**, 4, p. 301-304. — (2) Strab., XVI, C. 770 et suiv.

les chélinophages ou mangeurs de tortues, qui jettent leurs morts aux poissons. Strabon, qui s'inspire d'Artémidore, géographe du IIe siècle ; Diodore et Photius, qui résument Agatharchide et son Périple de l'Érythrée, nous ont transmis sur ces peuples quelques traits, que l'ethnographie moderne ne peut que confirmer, et dont l'observation fait le plus grand honneur à la curiosité intelligente des explorateurs et officiers ptolémaïques (1).

Toutes les denrées que le commerce avec les régions proches et lointaines amenaient en Égypte ne s'y accumulaient pas vainement. Les unes étaient consommées dans le pays, mais les autres ou le traversaient pour être distribuées au monde, ou, transformées par l'industrie, elles étaient exportées, créant ainsi des profits nouveaux. C'est surtout dans les régions de la mer Égée que l'Égypte écoulait ses produits. Non seulement l'Égée était le centre le plus vivant du monde, mais, tandis que le système des échanges restait en vigueur dans les pays qui communiquaient avec l'Égypte par la mer Rouge, l'usage de la monnaie était dominant et universel dans le bassin oriental de la Méditerranée (2). Or, c'était de l'argent qu'il fallait pour entretenir une flotte, une armée, des fonctionnaires ; c'était l'argent qui, de plus en plus, constituait cette richesse maintenant si recherchée des souverains. Toute l'activité des ports et des voies du désert arabique, toute celle du fleuve, toute celle des villes et toute celle des champs devait donc aboutir à l'immense capitale, la merveilleuse Alexandrie.

(1) Cf. p. e. STRAB., XVI, C. 722 (11) et Cte DE BEGOUEN, **LXXXIV**, 1920, p. 309.

(2) On dit que c'est Ptolémée Ier qui a introduit l'usage de la monnaie en Égypte, frappant des pièces d'or et d'argent, d'abord sur l'étalon rhodien, ensuite sur l'étalon phénicien. Sous cette forme absolue, cette affirmation est sans doute inexacte : l'Égypte a connu de bonne heure les métaux précieux comme instrument d'échange, et, probablement sous les dernières dynasties nationales, elle a eu, pour l'usage extérieur, une véritable monnaie ; CHASSINAT, **XCVI**, 1923, p. 131 et suiv. Voir cependant E. NAVILLE, **LXXXIV**, 1925, p. 278-286.

Jetée comme à l'écart sur la longue bande de sable qui sépare le Maréotis de la mer, la glorieuse cité semble être venue s'ajouter plutôt que s'incorporer à l'Égypte : *Alexandrea ad Ægyptum* (1), diront les Romains, et Dion Chrysostôme, au IIe siècle de notre ère, la compare à un gland (κράσπεδον), qui ornerait le coin occidental du Delta, pareil à un manteau étalé (2). Elle fait à peine partie de la vallée du Nil et il a fallu la rattacher à la branche Canopique par un canal artificiel (peut-être l'Agathodémon des anciens). Ce qui certainement séduisit Alexandre, ce fut la présence de l'île de Pharos et celle du lac Maréotis. L'un offrait un vaste bassin où pouvaient s'entasser les barques fluviales ; l'autre, jointe au rivage par une digue, l'Heptastade, devait former ainsi deux ports bien abrités.

La ville, immense pour le temps, et dont le périmètre pouvait mesurer entre 14 et 16 de nos kilomètres, avait été construite sur les plans de l'ingénieur Dinocratès, d'après les principes déjà autrefois appliqués au Pirée par Hippodamos de Milet. C'était une ville « en damier » : une grande rue droite, bordée de portiques, la voie Canopique, courait de l'est à l'ouest, de la porte orientale ou porte de Canope (plus tard porte du Soleil) à la porte occidentale (plus tard porte de la Lune). Une grande rue transversale, aussi large, coupait la première à angle droit probablement vers le centre de la ville, formant en cet endroit une place monumentale. Les autres rues étaient généralement parallèles à ces voies principales, en sorte que l'ensemble avait été facilement divisé en quartiers, désignés par les cinq premières lettres de l'alphabet. Les carrés de maisons ou *plinthéia* formaient les subdivisions de ces arrondissements. Au sud-ouest, Alexandrie englobait une bourgade égyptienne, Rhacotis, groupée autour d'une colline qui devait devenir l'« acropole » et porter le Sérapéum. Là

(1) **CXCVII.** — (2) Dio Chrys., XXXII, 35-36.

se dresse aujourd'hui la fameuse « colonne Pompée », et c'est au pied de cette hauteur que s'étendait le stade, où l'on a vu plus haut se dérouler les scènes sanglantes qui ont marqué la chute d'Agathoclès. A l'orient, dans la ville neuve, Néapolis, s'entassaient les plus beaux monuments de la cité. C'étaient, le long de la voie Canopique, le Gymnase, le Parc du Panéion, le Sêma ou tombeau d'Alexandre, le Palais de justice, le Musée et la Bibliothèque attenant aux palais royaux, qui se développaient jusqu'à la mer. On donnait à ce quartier des palais le nom de Brouchion. Il ouvrait sur le port le plus vaste, celui de l'Est. La passe en était étroite, entre les môles du cap Lochias et l'extrémité orientale de « Pharos ». Le Lochias portait un palais et un temple ; sur l'île se dressait, dédiée aux Dieux Sauveurs, la tour lumineuse, œuvre de Sostrate de Cnide, et qui a donné son nom à tous nos « phares ». Une autre île, Antirhodos, et son palais, une jetée sur laquelle Antoine fera plus tard construire le « Timoneion », le petit port particulier des rois dans l'angle oriental, les constructions du Brouchion qui bordaient presque les quais, achevaient de faire un cadre unique à cette rade illustre. Elle communiquait par deux passages ménagés aux deux extrémités de l'Heptastade et recouverts d'un pont, avec l'autre port, l'Eunostos, ou Bon Retour, désigné peut-être ainsi par allusion au nom d'un roi de Soles allié aux Lagides. Au fond de l'Eunostos était un bassin fermé dit « le coffre » (κίβωτος), où l'on fait quelquefois aboutir le canal qui, parti de Schédia (Kom-el-Guizet) sur le Nil, passait par Chæréon (Karion), Petræ (Hagar-el-Nawatieh), d'où il jetait un embranchement vers Canope, et arrivait dans Alexandrie en la contournant par le Sud. Cette hypothèse a été contestée, et il paraît en effet probable que le canal, traversant Néapolis, se jetait dans le grand port. Mais un autre canal mettait certainement l'Eunostos en rapport avec le Maréotis, qui devait aussi communiquer avec le Nil, en sorte

que la liaison fût assurée entre le fleuve, le lac et les deux ports maritimes. Ainsi pouvaient se concentrer à Alexandrie, pour être ensuite répartis à l'intérieur du pays et surtout à travers le monde, les fruits de l'activité égyptienne.

II

Conditions du gouvernement.

Cet aménagement de la vallée du Nil, dont le pays certes profitait, mais dont le but principal était de mettre entre les mains des Lagides la richesse et la puissance, n'avait pu être entrepris avec les seules ressources de la population indigène. Le peuple égyptien était sans doute un des mieux doués de l'Antiquité et, pour bien des choses, il fut le maître des autres nations. Les Hellènes de l'époque classique n'auraient mis aucune difficulté à l'avouer, qui, sans pourtant la bien connaître, proclamaient souvent une grande admiration pour la sagesse égyptienne. Cependant, au moins dès le v^e^ siècle, l'Égypte s'était laissé distancer. Il faut se rappeler les misères de son histoire depuis la conquête perse, ses révoltes et ses luttes incessantes pour une indépendance, qui trop souvent lui échappait. La culture d'un peuple ne peut guère résister à l'abaissement politique ni à l'appauvrissement qui en est généralement l'effet. Enfin, dans les gouvernements despotiques, quand on voit s'effondrer le pouvoir royal, qui est tout, il ne reste qu'une masse confuse, sans initiative, et les patriotes généreux ou ambitieux, qui tentent de ranimer les forces vives de la nation, risquent de faire plutôt figure d'aventuriers que de chefs. N'est-ce pas un peu le cas des derniers pharaons des dernières dynasties nationales ? A l'inertie stérile des foules orientales, opposons le bouillonnement des énergies individuelles, qu'a développées, dans le bassin de la Méditerranée hellénique, le régime de la cité. Certes le moment était arrivé en Grèce où, par l'affaiblissement des

antiques disciplines et l'exaltation des passions égoïstes, ce régime semblait se dévorer lui-même et la nation se dissoudre dans l'anarchie des querelles intestines. Rivalité de cités, rivalité de partis, rivalité de personnes, la Grèce devait en mourir. Mais la chute ou l'effacement des cités n'entraînaient pas l'anéantissement immédiat des talents qui s'étaient formés dans les luttes de la liberté. De toutes les ressources de ces activités éparses les monarchies nouvelles allaient maintenant hériter ; c'est là qu'elles pouvaient trouver et qu'elles trouvèrent, en vérité, une pépinière de chefs.

Il ne faut pourtant pas nier que la population égyptienne ne fût, elle aussi, pour les nouveaux rois, une merveilleuse ressource. L'Égypte était un pays des plus prospères. La vie y était trop facile pour n'y être pas féconde. Diodore y évalue à 20 drachmes les frais d'entretien pour un enfant, de la naissance à la puberté (1). L'Égypte ignorait la barbare coutume de l'exposition des nouveau-nés, si répandue chez les Grecs et justifiée par Aristote. Strabon le constate avec envie. « Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche du nourrisson », dit un vieux texte égyptien bien connu sous le nom de *Confession négative* (2). On peut estimer qu'aux temps des Lagides le pays contenait de 5 à 7 millions d'hommes. Or le fellah fut toujours dur à la besogne, qu'il supporte de bonne humeur ; l'artisan avait de longues traditions de métier. Mais, pour vivifier ce travail et l'organiser selon les exigences du temps, il fallait à la fois le capital en argent, l'esprit méthodique et les talents techniques que l'Hellénisme seul pouvait donner.

Or l'Hellénisme avait pénétré depuis longtemps en Égypte. A. Jardé (3) a déjà exposé aux lecteurs de cette « Bibliothèque » l'arrivée des Milésiens dans le Delta, au milieu du VIII^e^ siècle, le secours que Psammétique I^er^ a trouvé dans les mercenaires grecs pour libérer le pays du joug assyrien et en refaire l'unité,

(1) DIOD., I, 80, 6. — (2) CCXX, p. XVI et suiv.
(3) CXX, p. 255 et suiv.

l'établissement de ces mercenaires à Daphné, à l'est du Delta, la fondation de la colonie grecque de Naucratis, sur la branche Canopique, le développement de cette cité sous Amasis et le transfert des mercenaires à Memphis. La conquête perse (525) ne fut sans doute pas favorable à l'Hellénisme égyptien ; les Grecs demeurèrent cependant dans le pays et les États de Grèce envoyèrent souvent des armées pour aider les Égyptiens révoltés contre la Perse. On sait comment les Athéniens vinrent aider le rebelle Inarôs et subirent dans le Delta un terrible désastre (460-455). Mais ces guerres n'empêchaient pas les voyageurs hellènes de parcourir le pays, et c'est vers 454 que la vallée du Nil fut visitée par Hérodote. Il y aura des mercenaires grecs dans l'armée d'Amyrtée, l'unique pharaon de la XXVIII^e^ dynastie, et qui sut reconquérir, sur Darius II ou Artaxercès II, l'indépendance de l'Égypte (1). Dès lors, jusqu'au jour où elle fut à nouveau conquise par Ochos (342), elle s'appuya sur les cités grecques hostiles au Grand Roi; elle en obtint soit un secours officiel, soit l'aide de condottieri. C'est ainsi qu'on verra successivement en Égypte l'Athénien Chabrias sous le roi Akoris, le même Chabrias et Agésilas, le roi de Sparte, sous Tachôs et Nectanebo II (360-358), l'Athénien Diophante et le Spartiate Lamias, au temps de la première tentative d'Ochos pour soumettre l'Égypte (351). Et, en 342, dans l'expédition décisive contre Nektanébo, si Thèbes, son alliée, envoie des troupes au Grand Roi, il y a des mercenaires grecs dans l'armée égyptienne (2).

Des rapports si fréquents ne pouvaient manquer de laisser des traces et, au moment de la conquête macédonienne, il y a des centres grecs dans la vallée du Nil. Naucratis restera florissante, et plus tard Philadelphe l'embellit. Mais, de Naucratis, les Grecs avaient essaimé dans le Delta et même dans la Haute

(1) **CCXX** p. IX et suiv.
(2) **CLXXVI**, **CLXXVII** ; CLOCHÉ, **XCV**, n. s., I, p. 20 et suiv. ; II, p. 82-127.

Égypte. Étienne de Byzance cite une colonie hellénique à Abydos. De bonne heure, il y en eut une à Éléphantine (1), où l'on a vu Alexandre exiler ses ennemis. On aurait pu trouver des Grecs jusque dans l'oasis (2).

A Memphis, les étrangers, comme dans les grandes villes du moderne Orient, étaient groupés en « nations » et peut-être dans des quartiers différents. Les auteurs et les documents y mentionnent des Tyriens, des Caromemphites, des Phénico-Égyptiens et aussi des Hellénomemphites (3), dont il y a des raisons de croire que la communauté subsistait encore au IIe siècle. Deux découvertes archéologiques bien différentes montrent combien profondément l'Hellénisme s'était implanté dans le pays. Tout près de Memphis se trouvait, à la lisière du désert, le village de Bousiris. Dès la fin du IVe siècle, il était en partie au moins occupé par des Grecs, qui enterraient leurs morts dans un ancien cimetière de la IVe dynastie, près d'une pyramide en ruines. C'est dans une de ces tombes que Borchardt et O. Rubensohn ont trouvé le plus ancien manuscrit grec connu, un papyrus contenant un long fragment des *Perses*, œuvre lyrique de Timothée, poète et musicien très en vogue au IVe siècle (4). D'autre part, non loin de Minieh, en pleine Moyenne Égypte, G. Lefebvre a déblayé un tombeau ou, pour mieux dire, l'*hérôon* d'une famille de prêtres hermoupolitains, que l'on peut dater aussi du IVe siècle ; l'influence grecque est indéniable sur les reliefs qui ornent les parois du monument (5).

Le terrain était donc préparé à la colonisation hellénique ; mais il est évident que ce n'était pas seulement avec les éléments hellènes d'Égypte qu'elle pouvait se poursuivre et s'ache-

(1) Cf. **XX**. — (2) STEPH. BYZ. s. v.; HÉROD., III, 26.
(3) HÉROD., II, 112; POLYEN, VII, 3; STEPH. BYZ., s. v. Καρομεμφ.; ARISTAGORAS, *F. H. G.*, II, p. 98; **XLVI**, 5, 531; **CLXXX** (WILCKEN), 2, 30.
(4) WILAMOWITZ-MŒLLENDORFF, *Timotheos, die Perser*. Leipzig, 1903.
(5) **CLXXIX**. Pour la date, voir toutefois MONTET, **LXXXVIII**, 1926, p. 62 et **LXXXIX**, 1926, p. 161-181.

ver. Il fallait faire appel à l'immigration. On a déjà vu combien elle avait été abondante au IIIe siècle. Il est clair que, par sa prospérité singulière, sous les trois premiers rois, l'Égypte devait particulièrement l'attirer. Les témoignages abondent dans la littérature et dans les documents. Qu'on se rappelle seulement l'énumération bouffonne, mais significative, mise par Hérondas dans la bouche de l'entremetteuse Gyllis, qui, pour corrompre la jeune Métriché, veut lui prouver que son amant, parti pour l'Égypte, ne pourra plus s'arracher aux plaisirs d'Alexandrie et qu'il est ainsi à jamais perdu pour elle (1) :

Mandris est parti pour l'Égypte depuis dix mois. Il ne t'a pas écrit le plus petit mot. Il t'a oubliée. Il a bu à source nouvelle. C'est là-bas la demeure de la déesse : tout ce que l'on peut trouver ailleurs se trouve en Égypte : argent, palestre, armée, ciel serein, gloire, spectacles, philosophes, or, mignons, sanctuaire des Dieux Frères, bon Roi, musée, vin, tout ce que tu peux désirer, et des femmes, autant, par la jeune épouse d'Hadès ! que le ciel se vante de porter d'étoiles, et pour la beauté, telles que les déesses (Puissent mes paroles leur échapper !) qui vinrent se faire juger par Pâris.

L'afflux et l'installation des étrangers dans un pays soulève toujours de graves problèmes, et les Lagides du IIIe siècle eurent à résoudre bien des difficultés. Ces immigrés, habitués à la vie libre des petites républiques grecques, il fallait les plier aux lois d'une monarchie. Il fallait aussi faire accepter aux Égyptiens non seulement la présence, mais encore la prépondérance des nouveaux venus. Un pouvoir fort pouvait seul imposer les mesures efficaces. Dominer et helléniser, telle était la double tâche des Lagides. Les documents papyrologiques permettent d'entrevoir aujourd'hui comment ils l'ont accomplie.

(1) HÉROND., I, 23 et suiv.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION DU POUVOIR DANS L'ÉGYPTE LAGIDE

I

L'organisation du pouvoir central.

Maîtres de l'Égypte par la conquête, les Ptolémées ont demandé à la doctrine du droit divin un fondement légitime de leur pouvoir. Ils entraient ainsi dans la voie ouverte par Alexandre et suivaient tout naturellement les traditions du pays. Depuis les plus anciens temps de son histoire, l'Égypte, en effet, adorait ses rois. Dès le premier Empire thébain (2160-1660 avant J.-C.), les dogmes de la religion royale, formés probablement surtout sous l'influence prépondérante du clergé héliopolitain, sont établis, et ils se sont transmis de générations en générations, presque sans changement, jusqu'à la fin du paganisme. Ces dogmes ont déjà été exposés et analysés dans l'*Évolution de l'humanité*, avec une précision et une clarté parfaites (1). Il suffira de marquer ici dans quelle mesure les Lagides les ont adoptés.

En Égypte, le Pharaon est roi parce qu'il est dieu, fils de dieu, « établi héritier » par « son père ». Ce père du Pharaon, dans la doctrine héliopolitaine, c'est naturellement Râ, le dieu solaire d'Héliopolis, qui, selon la tradition, fut le premier et l'ancêtre de tous les rois. Mais la religion solaire de Râ, au

(1) **CLXXIV**, p. 151 et suiv. ; **CLXXV**.

cours des temps, s'est amalgamée avec celles d'autres divinités qui avaient aussi conquis l'Égypte entière, les unes pour des raisons politiques, comme l'Amon thébain, qui devient Amon-Râ, les autres par l'attrait de leur personnalité divine, comme l'Osiris de Mendès, auquel finissent par s'identifier tous les dieux morts et souverains de la vie d'outre-tombe. Enfin, la monarchie égyptienne a une origine complexe et elle est née dans des régions et dans un temps qui ne subissaient pas la prépondérance du culte de Râ. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de trouver des influences diverses dans les cinq noms qui expriment la filiation divine des Pharaons.

Ces cinq noms, ou, comme disent les Égyptiens, « le grand nom », les rois macédoniens l'ont porté. Ainsi Philadelphe (1) : c'est d'abord un *Horus*, c'est à-dire le dieu-fils par excellence, et, comme tous les Pharaons, il est assimilé à l'Horus-faucon, tel qu'on l'adorait à Edfou. A ce titre il s'appelle « *l'adolescent vaillant* ». Roi de la Haute et Basse-Égypte, investi par la déesse-vautour d'Elkab (Nekhabit) et la déesse-aspic (Ouazit) de Bouto, il est « *Grand de Gloire* ». En qualité d'Horus vainqueur des adversaires, c'est-à-dire vengeur de son père Osiris sur Seth et ses bandes, on le dit : « *intronisé par son père* ». Puis viennent les deux appellations principales, le *prénom*, que le Pharaon prend à son avènement, en tant que *nesout* et *baït*, c'est-à-dire roi du sud et du nord, et le *nom* qu'il porte comme fils de Râ (Si-Râ), l'un et l'autre entourés du *cartouche*. Le *nom* pour tous les Lagides est « Ptolémée », soit seul, comme pour Sôter I^er^ et Philadelphe, soit accompagné d'une épithète, comme pour leurs successeurs : c'est ainsi qu'Evergète I^er^ est « *Ptolémée, vivant éternellement aimé de Ptah* ». Quant au *prénom*, il est variable. Celui de Philadelphe peut se traduire « *Puissant ka de Râ, aimé d'Amon* ». Celui d'Évergète : « *Fils des Deux-Frères, choisi par Râ, image vivante d'Amon* » (2).

(1) **CLXXVIII**, IV, p. 223.
(2) *Ibid.*, p. 249.

La même doctrine de la divinité des rois s'exprime dans les textes et les tableaux sculptés aux parois des temples, et particulièrement dans ceux qui font allusion à la nativité royale. Rien de plus clair, par exemple, que les théogamies représentées à Louqsor pour Aménophis III ou à Deir-el-Bahari pour Hatoshep (XVIII[e] dynastie). Le drame de la naissance se déroule dans quinze scènes, réparties pour ainsi dire en trois actes : union du dieu et de la reine, accouchement, reconnaissance du nouveau dieu-roi par les dieux. Il n'existe pas de représentations semblables pour les Ptolémées ; mais la preuve que ces idées ou des idées analogues avaient persisté à l'époque grecque est donnée par les *Mammisi*. Ce sont de petites chapelles construites à côté des grands temples et consacrées à célébrer la naissance du dieu fils de la « triade » divine adorée dans le sanctuaire principal. Or le roi est si bien identifié au dieu-fils qu'on le voit naître avec lui. Par exemple, Nektanebo naît en même temps qu'Horus sur un tableau du *mammisi* de Tentyris. Dans celui d'Hermonthis, avant qu'il ne fût détruit, on voyait la déesse accoucher de Césarion, le fils de César et de Cléopâtre.

Ainsi, pour les Égyptiens, les Ptolémées sont des Pharaons. Il fallait qu'ils le fussent pour être acceptés comme souverains et, inversement, du moment qu'ils étaient acceptés, ils étaient tout naturellement tenus pour des dieux. A l'oasis, Alexandre, devenu maître de l'Égypte, est sans peine reconnu par le prêtre comme fils d'Amon, et l'Égypte n'a jamais fait de difficulté pour légitimer ainsi les dynasties étrangères qui ont régné sur elle. Ces théories théologiques ne sont pas restées confinées dans les sanctuaires ; elles pénètrent la littérature courante et l'on en trouve un reflet dans les contes populaires. Encore au III[e] siècle de notre ère, un roman grec, certainement écrit en Égypte, imagine, pour rattacher son héros Alexandre aux dynasties nationales, que Nektanébo, le dernier roi indigène, chassé du pays par les conquérants barbares, se transporte en Macédoine, et, trompant Olympias par la vertu de son art

magique, prend, pour la séduire, la figure du dieu Amon (1).

Il est possible que les Ptolémées ne soient entrés que peu à peu dans ce rôle de rois-dieux. Le premier, Macédonien de vieille roche, semble avoir eu peu de penchant pour le despotisme mystique de l'Orient. Les Lagides se vantaient volontiers de leur qualité de Macédoniens, et ce sentiment devait être mêlé de quelque mépris pour l'indigène. Ils ont donc peut-être accepté plutôt que recherché cette profitable assimilation à des divinités égyptiennes. On pense généralement qu'Épiphane fut le premier qui se soit soumis aux cérémonies et aux rites du sacre égyptien. Quand, le 27 mars 196, les prêtres se réunirent en synode à Memphis, pour renouveler ces cérémonies et voter des honneurs religieux au roi, ils eurent bien soin de prescrire, pour le naos ou édicule portatif destiné à abriter la statue du roi-dieu, une ornementation qui rappelle ce sacre de l'année précédente :

> Afin que son édicule soit distingué des autres, maintenant et dans la suite des temps, qu'il soit surmonté des dix coiffures d'or du roi, devant lesquelles sera placé un aspic comme à toutes les autres coiffures aspidoïdes sur les édicules : qu'au milieu d'elles on mette la coiffure appelée *Pschent*, dont le roi s'est couvert, quand il est entré, dans le temple de Memphis, pour y accomplir les cérémonies prescrites dans la prise de possession du trône (2).

Il est bien vrai que ni le décret de Canope (3), en l'honneur d'Évergète Ier, ni celui de Memphis, en l'honneur de Philopator, ne contiennent une allusion pareille (4) ; mais on ne l'attendait guère dans ce dernier, rendu à l'occasion de la victoire de Raphia, et non pas, comme celui d'Épiphane, au moment de l'une de ces fêtes du « bandeau », où les rites du couronnement étaient renouvelés. Elle eût été au contraire naturelle dans le décret de Canope en l'honneur d'Évergète Ier. Les prêtres alors se réunissent : « pour le 5 Dios, jour où l'on célèbre la naissance du roi, et pour le 25 du même mois, jour dans lequel il reçut de son

(1) PSEUDO-CALLISTHÊNE, I, 1 et suiv.
(2) **IX**, 90, l. 42 et suiv. — (3) **IX**, 56. — (4) **CXC**.

père la couronne ». Les circonstances sont presque les mêmes que pour Épiphane et, si le sacre n'est pas mentionné sous Évergète, c'est qu'il y a eu peut-être un changement d'un règne à l'autre. Seulement, d'autres indices inclinent à penser que ce changement s'est produit sous le règne de Philopator.

Le contraste est frappant, en effet, entre le début du décret de Canope et celui des autres décrets. Tandis que Philopator et Épiphane prennent tout au long le protocole égyptien, littéralement traduit dans la version grecque, la formule initiale du décret de Canope est celle des documents grecs, où le souverain n'a pas d'autre nom que Ptolémée, et où il n'y a d'allusion qu'au culte hellénique des rois, dans la mention des prêtrises éponymes, et c'est cette formule qui est traduite, et même gauchement traduite, dans les versions égyptiennes du document. La rédaction grecque commande ici la rédaction égyptienne, et cette prépondérance du grec, si frappante dans un décret du clergé égyptien, se manifeste encore dans l'emploi presque exclusif du calendrier macédonien. Il y a donc une grande différence entre le règne d'Évergète et celui de ses successeurs; et, si l'on se remémore la crise qui marque le début du règne de Philopator, l'appel qu'il est obligé d'adresser, pour sa guerre contre Antiochus III, au recrutement égyptien, les révoltes indigènes et les concessions qui en sont les conséquences, on ne peut s'empêcher de penser qu'on doit dater du quatrième Lagide les changements que les textes nous permettent de soupçonner.

Mais quels furent au juste ces changements, c'est ce qu'il est bien difficile de dire, et c'est peut-être dépasser les prémisses que de conclure, comme on l'a fait, que les premiers Ptolémées se soient dérobés à la cérémonie du sacre. C'est au cours de cette cérémonie que l'on rédigeait l'édit qui faisait connaître les cinq noms et, à partir de Philadelphe, les rois macédoniens les ont portés. Si nous ne les trouvons pas sur le décret de Canope, c'est peut-être qu'Évergète et ses prédéces-

seurs avaient quelque répugnance à les prendre devant leurs sujets grecs, dans un document qui, bien que de caractère ecclésiastique, était rédigé en grec et destiné à être connu de tous. Il va sans dire, toutefois, que cette hypothèse, pour être plus modérée que celle à laquelle nous l'opposons, n'en est pas moins incertaine. Ce qui reste assuré, c'est que, malgré l'intérêt évident qu'ils eurent dès le début à passer pour les fils de Râ, les Ptolémées ont mis quelque temps à adopter partout et toujours tous les traits des véritables Pharaons.

On peut plus facilement marquer les étapes de cette évolution qu'en définir exactement les progrès. Les monuments ne nous ont jusqu'ici livré que le nom et le prénom (*choisi par Râ*) de Sôter (1). Peut-être, tout comme Philippe Arrhidée et Alexandre Ægos, qui n'ont jamais été sacrés, puisqu'ils ne sont jamais venus en Égypte, n'a-t-il pas reçu les titres du protocole. Un grand pas est fait avec Philadelphe; non seulement il porte les cinq noms, mais encore il a épousé sa sœur de mère et de père, union tout à fait contraire aux usages grecs, mais conforme aux lois égyptiennes, et qui peut même être considérée comme le mariage royal par excellence, image de celui d'Osiris et d'Isis, et le plus propre à assurer la pureté du sang de Râ (2). C'était faire une importante concession aux idées indigènes. Avec Philopator, qui, lui aussi, épouse sa sœur (Arsinoé III), comme le feront, depuis, presque tous les Lagides, et qui adopte ouvertement le protocole pharaonique, l'indigène retrouve dans les rois macédoniens tous les traits de ses souverains nationaux.

Leur situation était certainement plus délicate à l'égard de leurs sujets grecs. L'Hellène, habitué à vivre dans de petites républiques, répugnait certainement aux conceptions de l'absolutisme oriental, et son rationalisme avait quelque peine à se soumettre aux volontés d'un dieu mortel. Il ne faudrait cepen-

(1) Cf. pourtant **CLXXVIII**, IV, p. 218, n° XI.
(2) **CLXI**, 3, p. 27 et suiv.

dant pas exagérer ni cette répugnance ni ce rationalisme.

De leurs morts illustres, les Grecs faisaient des héros, qui, comme tels, étaient l'objet d'un culte (1). L'héroïsation n'est peut-être pas l'apothéose, mais elle peut y conduire. Née dans la Grèce du Nord, cette coutume s'est largement répandue. D'autre part, on avait vu souvent des cités, surtout en Ionie, décerner des honneurs divins à des vivants (2). Qu'il n'y ait pas là une divinisation complète, que les hommages rendus soient seulement analogues à ceux que l'on doit aux dieux, ἰσόθεοι, et que les personnages qui en sont honorés ne les reçoivent, pour ainsi dire, qu'à l'ombre de divinités véritables, en qualité d'associés (*parèdres* et *synthrones*), ils n'en sont pas moins élevés au-dessus de l'homme et très près des dieux. Ces habitudes et ces croyances n'étaient pas défavorables à l'établissement d'un culte royal, et ce culte hellénique des rois a existé dans la plupart des monarchies hellénistiques. Quels en ont été précisément l'origine et le caractère? C'est une question grave et controversée. Pour les uns, il doit beaucoup à une initiative politique des souverains. La divinité des rois est au cœur de la conception que ces souverains se sont faite de la monarchie. Ainsi aurait pensé le grand fondateur, Alexandre lui-même. Pour d'autres, au contraire, ce culte est né spontanément dans les cités. Les rois en ont agréé le profitable hommage. Ce n'est que plus tard qu'ils ont songé à transformer ces honneurs en culte d'État (3).

En essayant de définir sa personne et son œuvre, nous avons pris parti touchant Alexandre. Au service des conceptions hautaines de son génie, il nous a semblé mettre à la fois un mysticisme sincère et un sens politique avisé. Ces mélanges de sentiments, contradictoires seulement en apparence, ne sont pas

(1) **CCII.** — (2) KORNEMANN, **LVII**, 1901, p. 515.
(3) KAERST., **LXI**, 1897, p. 42 et suiv.; **CXXIV**, 2, p. 374 et suiv.; **CXVI**, t. III, I, p. 369 et suiv.; mais cf. KORNEMANN, **LVII**, 1901, p. 51 et suiv.

sans exemples chez les grands créateurs. Nul ne peut contester qu'Alexandre ne se soit cru de bonne heure descendant et peut-être fils de dieu. De là à se croire dieu, il n'y avait pas loin, pour un esprit aussi hardi dans l'exaltation de sa gloire. L'Égypte lui révéla la majesté divine des rois orientaux. Sans doute il ne pouvait appliquer les dogmes de cette singulière Égypte au reste du monde, et il n'y songea pas ; mais, sous quelque forme qu'il se présentât à lui, il était disposé à accueillir le mysticisme monarchique de l'Orient. A Babylone il prend la main de Bel. Plus tard il s'assied en Grand Roi, animé du *hvareno* mazdéen, sur le trône de Darius. Il veut se faire adorer même par ses Macédoniens. Comment ne pas croire que, lorsque les cités grecques d'Asie lui eurent décerné des honneurs divins, la pensée ne lui soit pas venue d'être un dieu pour tous les Hellènes? Il est possible que le fameux décret par lequel il demandait aux Grecs de le traiter comme un dieu n'ait, comme beaucoup le croient, jamais été promulgué, et qu'il ne faille pas se fier aux anecdotes de Plutarque ou d'Élien (1), mais ce désir d'être dieu nous est apparu comme le terme nécessaire des méditations politiques d'Alexandre, et il est invraisemblable que, d'une manière ou d'une autre, il ne l'ait pas manifesté (2).

Tout différent était certainement l'esprit de ses premiers successeurs. En Macédoine, tout d'abord, les rois n'ont jamais songé à se faire adorer ; on nous dit que, de tous les diadoques, Antipater est le seul qui se soit refusé à reconnaître la divinité d'Alexandre (3). Cette tradition ne pouvait que se maintenir, au milieu d'une noblesse habituée à traiter ses souverains comme les premiers des *hétères*. D'ailleurs, pour s'implanter solidement, la monarchie macédonienne n'avait pas besoin de

(1) En ce sens, voir HOGARTH, *English historical Review*, 1887, p. 317 et suiv. ; B. NIESE, **LVI**, 1897, 1 et suiv.

(2) KAERST, *loc. cit.* ; RADET, **LXXXVIII**, 1895, p. 129 et suiv., etc.

(3) SUIDAS, s. v. *Antipatros*.

prendre ce caractère religieux : il suffisait qu'elle fût nationale. Mais il n'en était pas de même en Orient.

Antigone le Borgne a une statue divine, ἄγαλμα, un sanctuaire, un autel à Scepsis (1). On célèbre pour lui une panégyrie, un sacrifice, des stéphanophories. On connaît des fêtes d'Antigone et de son fils Démétrius à Délos (2), à Chalcis (3) et à Samos (4). Des honneurs sont décernés à Lysimaque par Priène (5), et, à Samothrace, ce même Lysimaque a un autel (6). Ce culte royal est tout naturel dans les villes que les rois ont fondées ; ainsi Démétrius est adoré à Démétrias (Sicyone). Il y a à Cassandreia un prêtre éponyme de Cassandre, plus tard de Lysimaque (7). Pourtant les diadoques ont accepté plutôt que provoqué ces élans de piété monarchique. Elle se manifeste dans les cités qui ont des raisons de leur être soumises ou reconnaissantes. Ainsi les Cyclades, après sa campagne libératrice de 308, Rhodes, après le siège de 305, adorent Ptolémée Ier sous le nom de Sôter. Mais se sont là des cultes propres aux cités, ce n'est en rien une religion d'État. Cependant l'établissement de monarchies hellénico-macédoniennes en Orient, pays du droit divin, et où ces étrangers pouvaient bien créer des royaumes, mais non de véritables nations, devait entraîner des conséquences qu'Alexandre avait vues et voulues, mais qui ne s'imposèrent qu'à la seconde génération des dynasties hellénistiques. Pour les Lagides, le moment où ils les aperçurent coïncide avec celui où ils ont commencé à se comporter, à l'égard des indigènes, en véritables Pharaons.

Le culte royal des Ptolémées (8) s'est greffé sur le culte d'Alexandre. Celui-ci est mort avant d'avoir pu faire triompher sa divinité, telle au moins qu'il semble l'avoir conçue. Mais, dès qu'il eut quitté le monde des vivants, il devint aisé-

(1) **IX**, 6. — (2) **IV**, 15, p. 17 et suiv.
(3) VOLLGRAFF, C, 1919, n° XV. — (4) SCHEDE, **LXVI**, 1919, 7.
(5) **IX**, 11 et 12. — (6) **X**, 350. — (7) **VIII**, 196.
(8) **CLXI**, 3, p. 31 et suiv.

ment immortel. Pour tous, son trépas n'est qu'un changement de vie. Et cette croyance a pu naître sans la moindre influence d'une idée politique. C'est l'effet naturel des conceptions religieuses des Macédoniens et des Grecs. On pourrait insister à bon droit sur la différence qui sépare encore cette héroïsation de la divinisation qu'il avait lui-même conçue, celle des rois orientaux, qui n'ont pas besoin de l'apothéose pour devenir dieux, principalement celle des Pharaons, qui, détachés sur terre de l'essence divine, retournent tout simplement aux «membres de Râ Harmachis ». Mais il faut avouer qu'Alexandre n'est pas un héros ordinaire. Vivant, il est l'âme de l'Empire ; mort, il en devient comme le génie, et, dans l'armée, Eumène fait de son culte le symbole de l'unité (1). Cette pensée n'était sans doute pas étrangère au premier Ptolémée, quand il fit transférer le corps du héros en Égypte, et ordonna de lui préparer un tombeau, non pas à l'oasis, comme Alexandre l'avait prescrit, mais à Alexandrie, sa nouvelle capitale.

On sait mal quels furent les débuts du culte d'Alexandre en Égypte (2). D'après les témoignages d'un contrat de l'année 285, il y avait dès 289 un prêtre éponyme, qui, selon l'hypothèse la plus vraisemblable, ne peut guère être que le sien, tandis qu'on ne voit aucune mention pareille dans le plus ancien de nos contrats ptolémaïques, qui date de 311 (3). Mais Alexandre a dû être adoré avant l'institution de cet éponymat. Dès 322, à Memphis, où son corps fut déposé, en attendant que fût achevé le monument ou *Séma* destiné à le recevoir dans Alexandrie, il dut être l'objet d'un culte, et il n'est guère douteux, d'autre part, qu'en même temps, selon la coutume, Alexandrie naissante n'ait adoré son fondateur. Quand Philadelphe eut transféré dans la capitale grecque Alexandre et son prêtre éponyme, il est possible que le culte du fondateur se soit mêlé à celui

(1) **CXXV**, p. 381 et suiv.
(2) **CC**, I, p. 138 et suiv. ; **CLXXX**, WILCK., 1, p. 97 et suiv.
(3) **XX**, 2; **XXXIII**, 34[a], 97.

dont le *Séma* était le siège, comme il possible aussi qu'il en soit resté distinct (1). Mais, pour être fixée dans la cité grecque, la religion d'Alexandre, celle au moins qui avait son centre au Séma, n'était pas une religion municipale, c'était un vrai culte d'État. Le Séma fait partie des palais royaux et le prêtre éponyme ne figure pas seulement dans les actes alexandrins, mais dans tous ceux que rédigaient, soit en grec, soit en égyptien, tous les notaires de l'Égypte (2).

Du dieu Alexandre, qui aurait été le dieu de l'Empire, si l'Empire avait persisté dans son unité, Ptolémée Sôter a donc fait le dieu de l'État égyptien. L'institution du prêtre éponyme, entre 311 et 289, nous montre que c'est bien au premier Lagide qu'il faut attribuer ce pas décisif. Ce souverain prévoyant, qui fut le promoteur de la religion de Sarapis, savait quelle est la force des sentiments religieux pour cimenter les constructions politiques; mais songeait-il à se diviniser et à diviniser les rois? Aucun indice ne permet de le croire. En tout cas, il laissa ce soin à ses successeurs, et ce fut Philadelphe qui créa le culte monarchique. Il commença par décider l'apothéose de son père sous le nom de Sôter, que lui avaient donné les Nésiotes, et il institua en son honneur, dès 279, des jeux isolympiques, une pentétéride, dont Callixène nous a laissé une description, et qui est plusieurs fois mentionnée dans les papyrus (3). Il alla beaucoup plus loin en se faisant lui-même dieu. Sa sœur-épouse Arsinoé II étant morte en 270, elle devint déesse sous le vocable de « Philadelphe ». Une *canéphore* éponyme, comme le prêtre d'Alexandre, fut attachée à son culte et, en même temps, le roi vivant s'associa à la divinité de la reine, créant ainsi un nouveau couple divin, desservi par le même prêtre qu'Alexandre, et qui prit le nom de Dieux-Frères (Dieux-Adelphes). Dès lors, à l'avènement, tous les rois et couples

(1) PLAUMANN, **LXV**, 6, p. 77 et suiv.
(2) Liste de ces prêtres, **CC**, 1, p. 175, 2, 322 ; **CVII**, s. v. *Hieros*.
(3) Ci-dessus, p. 285.

royaux reçoivent un nom de culte, sous lequel ils sont adorés et associés au dieu Alexandre. Ptolémée III et Bérénice II deviennent les dieux Évergètes ; Ptolémée IV et Arsinoé III, les dieux Philopators ; Ptolémée V et Cléopâtre Ire, les dieux Épiphanes Eucharistes, etc. Ptolémée Ier et Bérénice Ire manquaient à la série ; Philopator les ajouta, sous le nom de dieux Sôters, et depuis, ils figurent toujours après Alexandre. A chaque nouveau règne, le protocole allait s'allongeant, d'autant que beaucoup de reines eurent leur culte et leur prêtrise particulière, à l'exemple de la Philadelphe : athlophore de Bérénice Évergétis, prêtresse d'Arsinoé Philopator, hiéropole d'Isis, grande mère des dieux (Cléopâtre II s'étant audacieusement assimilée à la grande divinité mère). A la longue les notaires se lassèrent d'énumérer tous ces éponymes et les contrats ne nous donnent malheureusement plus que des prescrits abrégés et insignifiants.

Les tendances de notre esprit moderne pourraient nous incliner à croire que ce culte hellénique des rois n'inspirait qu'une religion officielle et froide, mais nous risquerions fort de nous tromper. Sans doute les classes cultivées étaient assez fortement imbues de rationalisme pour qu'on soit en droit de soupçonner, sous beaucoup de dédicaces aux rois, un acte de flatterie ou de gratitude plutôt que de véritable piété. Mais ce culte royal se répand dans tous les milieux, même les plus humbles, et jusque dans le secret du foyer.

Il faut bien croire qu'il était justifié par un sentiment instinctif et profond. La politique des rois et des prêtres, surtout depuis Philadelphe, fit aussi beaucoup pour en assurer le succès. La religion royale se mêle à celle des dieux les plus priés, égyptiens et grecs. La reine est ainsi associée de son vivant au Bélier de Mendès, « le grand dieu, vie de Râ, le bélier qui engendre, le prince des jeunes femmes, l'ami de la fille et sœur royale, la reine et dame du pays Arsinoé, vivant éternel-

lement » (1) ; à Thèbes elle est parèdre de Mout (2), de Toum à Pithom (3), avec les dieux Adelphes, de Souchos, le crocodile, au Fayoum (4). Le synode de Canope, sous Évergète, divinise la jeune Bérénice, morte en bas âge, et décrète, pour les temples, des rites et des images, dans lesquels les idées grecques se mêlent aux idées égyptiennes. Et sa divinité ne se cantonne pas dans les temples : ainsi que les filles des prêtres, les autres vierges la peuvent célébrer par des chants (5). Le décret de Memphis permet aux particuliers d'élever chez eux un « naos » à Épiphane, et ce n'est pas une nouveauté. Un soldat colon du Fayoum élève dans sa cour un sanctuaire privé d'Aphrodite Arsinoé (6). Car les reines surtout s'assimilent fréquemment aux grandes divinités (7). Plus tard, les rois aussi peut-être : Aulète s'appelle Néos Dionysos, néos (nouveau), sans doute par allusion à Philopator, qui fut le premier roi Bacchus. Le culte royal est certainement très en faveur et officiel dans l'armée, et un gouverneur de Cypre, au IIe siècle, est grand-prêtre en même temps que stratège (8). Mais il y a aussi, militaires et civiles, au moins au IIe siècle, des associations pour le culte royal sous le nom de Basilistes, Philobasilistes (9).

On voit combien profondément cette religion dynastique a pénétré l'Égypte. L'influence de l'Orient n'est pas douteuse, puisque c'est à mesure que les Grecs sont conquis par lui que le culte des rois les séduit davantage, tandis qu'en Europe l'on ne trouve rien de pareil ; mais l'Orient a surtout agi en enveloppant, pour ainsi dire, les esprits d'une atmosphère mystique. Il est remarquable que les rites égyptiens ne paraissent guère se mêler au culte hellénique, tandis que celui-ci

(1) Stèle de Mendès ; BRUGSCH, **LVIII**, 1875, p. 37 et suiv. ; V. PROTT, **LXI**, 1898, p. 464.
(2) WILCKEN, **CVII**, s. v. Arsinoé (p. 1284 et suiv.).
(3) Stèle de Pithom, trad. MAHAFFY, **CLXIV**, p. 138.
(4) **XXXV**, 1, 25 (2). — (5) **IX**, 56, l. 46 et suiv.
(6) **XLI**, 2, 2. — (7) GLOTZ, **LXXXVII**, 1920, p. 169 et suiv.
(8) **IX**, 140. — (9) **IX**, 130 ; **CXCIX**, 1, p. 26 ; **XLVIII**, 57.

fait sentir ses effets jusque dans les temples égyptiens et même dans le nom solaire des rois. Les idées grecques et égyptiennes semblent sur ce domaine s'entrelacer sans se confondre. Elles contribuent les unes et les autres à créer ce loyalisme monarchique, si différent du patriotisme civique de la Grèce classique, et qui s'affirme jusque dans les cités grecques d'Égypte, jusque dans Alexandrie. Les Alexandrins tiennent à leurs franchises, mais ils sont bien éloignés de tout esprit républicain. Ils se sont souvent révoltés contre les rois; ils ont même déposé certains d'entre eux; mais ils n'ont jamais songé à renverser la dynastie. Déjà sous Philopator, le Lacédémonien Cléomène, quand il parcourait les rues de la ville, en appelant les citoyens à la liberté, commettait un lourd contresens.

Cette divinité des rois aura sur le gouvernement de l'Égypte des conséquences nombreuses, mais il faut reconnaître qu'elle n'a jamais eu pour effet, comme il est quelquefois arrivé dans les monarchies orientales, de trop éloigner le roi de ses sujets, dans le mystère d'un palais profond. Les rois donnent audience à tous, comme on peut le voir, pour Philométor, dans les papyrus du Sérapéum. Il est vrai que là c'est du haut d'une tribune ou sous un dais et que les requêtes lui sont remises par une sorte de fenêtre (1). Il y avait peut-être au palais d'Alexandrie une porte aménagée pour cet usage (χρηματιστικὸς πυλών) (2). Mais les anecdotes ne manquent pas, qui nous montrent le roi vivant familièrement avec ses amis.

La famille royale est constituée comme une famille humaine: la succession au trône se règle à peu près comme une succession privée, selon des principes qui concordent en général avec ceux du droit grec. La couronne est transmissible de mâle en mâle par ordre de primogéniture. Les femmes n'héritent qu'à défaut de mâle, et, quand ce cas s'est présenté pour la première fois, il a été résolu d'après les règles de l'épiclérat

(1) Otto, **LXV**, 6, p. 303 et suiv.
(2) Otto, **LIX**, 1920; **LXV**, 6, p. 318.

hellénique : Bérénice, fille et seule héritière de Sôter II, a épousé Alexandre II, son plus proche parent. La seule particularité qui frappe dans la famille royale, c'est le mariage entre frère et sœur, et le titre de sœur que portent les reines. Mais les unions entre frère et sœur deviennent de plus en plus fréquentes chez les sujets (1).

La chancellerie garde longtemps les formes simples, et même au IIe siècle dans les actes émanant du roi, ni les rois ni les reines, qui à partir de cette époque lui sont régulièrement associées, ne se donnent le qualificatif de dieu. Le roi est *Basileus*, la reine *Basilissa*, mais le titre de *Basilissa* a même été porté par des princesses qui n'ont pas régné. Le nom royal est toujours Ptolémée. A partir du mariage d'Épiphane avec la fille d'Antiochus III, les reines s'appellent toujours Cléopâtre.

La cour est un monde que nous connaissons mal. Ministres, officiers, gardes, courtisans, esclaves, eunuques, c'est une foule immense (2). On a quelques titres pour les officiers de la Maison du Roi : grand chambellan (εἰσαγγελεὺς), grand veneur (ἀρχικυνηγός), grand écuyer (ἐπὶ ταῖς ἡνίαις), grand panetier (ἀρχιδέατρος), grand échanson (ἀρχιοινοχόος), médecin en chef et médecins ordinaires, gouverneurs et nourriciers des rois (τροφεὺς καὶ τιθηνός), valets de chambre (κατευνασταί), sans oublier la foule des huissiers (ἀρχιυπηρέται, ὑπηρεταί). Puis les pépinières de courtisans et de hauts fonctionnaires : pages royaux (βασιλικοὶ παῖδες), menins (σύντροφοι βασιλέως) et les μέλλακες, qui ont peut-être un caractère militaire.

Les courtisans sont divisés en catégories : les parents et assimilés, les capitaines des gardes du corps ou archisomatophylaques, les premiers amis et assimilés, les amis, et les diadoques. Cette hiérarchie est connue pour le IIe siècle ; mais elle a ses origines au IIIe. Alors les titres honorifiques sont

(1) **CLXI**, 3, p. 69 et suiv. — (2) **CLXI**, 3, p. 101 et suiv.

réservés aux gens de cour. Au IIe siècle, on les donne aussi aux fonctionnaires de provinces (1).

Dans toute cette organisation, il est aisé de deviner les influences complexes, et parfois concordantes, des cours de Macédoine, de Perse et d'Égypte. Les pages royaux sont connus au temps de Philippe et d'Alexandre, ainsi que l'État-major des gardes du corps. Les parents sont une institution de la cour perse, et rappellent les *nsi-rekh* égyptiens. Les amis portaient le nom de *smerou* à la cour des Pharaons.

C'est parmi ces gens de cour que le roi recrute son Conseil, dont nous savons peu de chose, et ses hauts fonctionnaires, et parmi ses fonctionnaires qu'il recrute ses ministres. Nous entrevoyons quelques-uns des ministres ptolémaïques. D'abord le premier ministre, qui avait souvent la garde du sceau. Son titre ne nous est pas donné ; il est probable que, comme chez les Séleucides, il s'appelait le préposé aux affaires, ὁ ἐπὶ τῶν πραγμάτων. Puis venait la grande chancellerie avec l'épistographe, chargé de la correspondance royale, et l'hypomnématographe ou directeur du bureau des placets, et chargé de la rédaction des *Éphémérides royales* (2).

Le dioécète, un des plus grands personnages de l'État, administrait les finances, assisté, au moins depuis le IIe siècle (il est connu depuis 162), du directeur du compte des recettes extraordinaires ou ἴδιος λόγος (3) et du directeur de la comptabilité.

Le grand juge d'Alexandrie (4), ou archidicaste, peut passer pour un ministre de la justice, puisqu'il a la surveillance des chrématistes et des autres tribunaux. Il n'y a pas de ministre des cultes. Le roi est chef de la religion, et annuellement, au moins jusqu'à Épiphane, le synode du clergé se réunit auprès de lui. Il est également le chef de l'armée. C'est dans ses

(1) **CLXXX** (WILCK.), 1, p. 7. — (2) **CCXVIII**, p. 9 et suiv.
(3) PLAUMANN, *Abh. d. Preuss. Akad. Berlin*, 1919, 17.
(4) KOSHAKER, **LXIII**, 1907, p. 254 et suiv. ; JŒRS, **LXIII**, 1915, 107 et suiv., 230 et suiv.

rapports avec l'armée qu'il a le plus retenu de son origine macédonienne. L'armée joue un peu le rôle des hétères, et peut-être, à chaque avènement, le roi est-il présenté aux officiers et aux troupes de la cour, dont les acclamations lui donnent comme une sorte d'investiture. En somme, le roi est le centre et, quand c'est un souverain actif, l'âme de tout le système. On va voir, en étudiant l'organisation du pouvoir local, que sa volonté peut être portée et imposée jusqu'au dernier hameau de la vallée du Nil.

II

Organisation du pouvoir local (1).

Les Ptolémées ont naturellement conservé la distinction traditionnelle du pays en Haute et Basse-Égypte et sa division en nomes. Le nome a une forte unité, qui s'exprime surtout dans la religion d'un dieu ou d'une triade principale. Il semble que l'Égyptien fût attaché à son nome par la naissance, comme le citoyen à sa cité. On a donc pu se demander si le nome n'a pas gardé quelque chose de son caractère original et s'il n'est pas, en théorie, une communauté de personnes de même sang (2). Mais il nous apparaît surtout comme un district administratif.

Au moment de la conquête, le directeur du nome était le *nomarque* (3). Alexandre maintint les nomarques indigènes. Il est probable que, lorsqu'il vint gouverner le pays comme satrape, Ptolémée l'occupa tout entier militairement. Les nomes formèrent des cercles militaires, et, à côté du nomarque, il y eut un stratège grec. Peu à peu, le nomarque fut rejeté au second rang, avec les attributions surtout financières, et le stratège devint le gouverneur civil et militaire. Au IIe siècle, le nomarque semble disparaître tout à fait, tandis

(1) **CLXXX** (Wilck.), 1, p. 8 et suiv. — (2) **CXCV**, p. 44 et suiv.
(3) Engers, **C**, t. XLVII, 2.

que, très vite, le stratège fait figure de fonctionnaire surtout civil ; il garde cependant le commandement de la force armée, qui est le plus souvent une police, et la haute main sur les colonies de soldats.

La vallée entière — sauf peut-être le domaine qui en est détaché pour les cités grecques, Ptolémaïs, Naucratis, Alexandrie — est partagée en nomes. Ceux de Haute-Égypte constituent une région à part, la Thébaïde. Sa limite septentrionale est la frontière sud du nome Hermopolite. Au midi, elle se termine à la première cataracte, à Syène ou à Philæ. Au delà, c'est la Dodécaschène. La Thébaïde est distinguée du reste du pays dans la liste des nomes qui nous est fournie par la loi de Philadelphe sur le monopole de l'huile, mais ce n'est probablement qu'après les révoltes indigènes, au temps d'Épiphane, qu'on lui donna, sous le nom d'épistratège, un gouverneur spécial (1). Il s'appelle quelquefois épistratège et stratège et prend dans ses attributions la surveillance du désert arabique.

Le nome est subdivisé en arrondissements, appelés *toparchies*, ayant généralement à leur tête un *toparque*. Le petit quadrillage, qui sert de « déterminatif » au groupe hiéroglyphique avec lequel on écrit le mot *spt*, nome en égyptien, nous présente une image simplifiée du nome divisé en toparchies (2) : celles-ci se distinguent, dans la vallée, en toparchies d'amont (ἄνω) et toparchies d'aval (κάτω). Enfin, la plus petite unité administrative est le village (κώμη) avec son terroir (πεδίον), sous l'autorité du *comarque* (3).

L'Égypte, comme on le verra, est administrée à la façon d'un domaine, dont il importe d'assurer les revenus au roi. Aussi, à côté de chaque gouverneur de district, se trouve un agent du diœcète, un scribe, qui joue un peu le rôle de contrôleur. A côté du stratège, le scribe royal, ou *Basilico-*

(1) **CXCIV**, p. 5 et suiv. — (2) **CLXXXX** (Wilck.), 1, p. 9.
(3) Voir **CXCI.**

grammate, qui lui est d'ailleurs subordonné (1). Au-dessous, le topogrammate et le comogrammate. Ce sont eux qui, en principe, rédigent toutes les pièces — rôle de l'impôt, rapport sur les cultures, etc. — qui servent à établir le cadastre et à régler l'exploitation du pays. Devant le comogrammate, le comarque donne l'impression de représenter les intérêts de la population du bourg, au moins de la population agricole, composée, pour la plus grande partie, de fermiers royaux. Aussi le rôle des scribes ne cessera de grandir, du IIIe siècle au IIe. Des corps de police, et particulièrement une gendarmerie, les phylacites, avec, en principe, un archiphylacite dans chaque bourg, relèvent de l'épistate du bourg, et, pour l'ensemble du nome, de l'épistate du nome, connu en Thébaïde au IIe siècle. Ces corps veillent à la sécurité et à l'obéissance de tous.

Les fonctionnaires des services spéciaux, et particulièrement ceux de l'administration financière — hypodiœcètes pour les grands arrondissements financiers, peut-être plus étendus que les nomes, préposés aux revenus, à partir du IIe siècle, dans chaque nome, la foule des économes royaux, avec leurs contrôleurs, les trapézites ou administrateurs des caisses publiques, les sitologues ou administrateurs des greniers — se mêlent aux fonctionnaires des districts et usent de leur concours.

Ces cadres uniformes pouvaient se modifier pour s'adapter à des conditions différentes. C'est ainsi que, dans le Fayoum, l'ancien nome du Lac, dont Philadelphe fit le nome Arsinoïte, on ne trouve pas la division en toparchies ; mais au début il semble qu'il est partagé en sept nomarchies, et, plus tard peut-être, en trois grandes mérides ayant chacune son stratège. La Libye paraît avoir eu un Libyarque. Enfin nous ne sommes pas renseignés sur l'administration des chefs-lieux des nomes, ou métropoles. Peut-être avaient-elles un gouverneur délégué

(1) Voir **CXCIII.**

par le pouvoir central. A Thèbes, au IIe siècle, il y a un Thébarque, et ces fonctions sont remplies souvent par l'épistratège-stratège. Mais Thèbes, la grande ville égyptienne, fait sans doute exception ; elle paraît détachée du nome, qui porte le nom de Périthèbes (autour de Thèbes).

Quoi qu'il en soit, malgré les lacunes de notre information, ou peut affirmer que l'Égypte avait une administration savante, et, si l'on ajoute qu'un service postal, bien organisé, devait enserrer le pays de son réseau, on comprendra que les volontés d'Alexandrie pouvaient être exprimées et obéies jusqu'à l'extrémité du pays.

Pour juger exactement de la valeur et du caractère de ce personnel administratif, il faudrait savoir comment il était recruté (1). Le comogrammate était nommé par le diœcète, c'est un fait assuré, et peut-être sur la présentation des gens du bourg. Le candidat, au moins au IIe siècle, prenait certains engagements. Ainsi Menchès, le comogrammate de Kerkéosiris sous Évergète II, propose de défricher une terre domaniale improductive de dix aroures (27 562 mètres carrés, presque trois hectares), pour laquelle il paiera un loyer de 50 artabes. Il promet aussi de verser 50 artabes d'orge et 50 de légumes dans le bourg, peut-être comme une sorte de congiaire. Et nous voyons qu'il reçoit sa lettre de nomination. Il est probable que l'on désignait par une procédure analogue le stratège, le basilicogrammate, le topogrammate et peut-être bien d'autres. Les charges étaient donc considérées comme lucratives et les fonctionnaires touchaient en effet un traitement. Ils restaient longtemps en place. Bien que les règles de l'avancement nous soient inconnues, on les voit s'élever peu à peu dans la hiérarchie. Ainsi il n'y a rien là qui rappelle les magistratures gratuites et temporaires imposées comme un devoir aux citoyens de la cité

(1) Voir **CLXXXV.**

grecque. Les Ptolémées ont cherché à créer un corps de fonctionnaires de carrière, vivant de leurs fonctions. Il n'est pas douteux que ce soit à l'exemple de l'ancienne Égypte, et la plupart des fonctions, celles des scribes par exemple, sont un legs de l'ancien passé. Mais le système n'était évidemment pas parfait. Il avait d'abord le défaut, qui gâte les régimes despotiques, où toute autorité prend un caractère arbitraire et personnel. Chaque fonctionnaire obéit servilement à ses chefs, mais commande en tyran à ses subordonnés. On voit souvent le pouvoir central rappeler les règles établies et qu'il juge salutaires, mais c'est parce qu'elles pliaient aisément devant la fantaisie des puissants et que, souvent, le plus humble employé de l'État, pour satisfaire la sienne, était habile à les tourner. Le plus fort empiète sur la compétence du plus faible, et c'est peut-être ce qui rend si difficile à l'historien moderne de tracer des frontières entre les diverses fonctions.

Le favoritisme, les abus pesaient parfois lourdement sur les masses. Les charges étaient considérées, avons-nous dit, comme lucratives, et on en vivait ; mais la tentation devait être forte d'en vivre plus largement qu'il n'eût été légitime, et beaucoup, du haut en bas de l'échelle, osaient certainement se faire payer leurs services. L'administré, qui ne pouvait se fier au droit et aux lois, recherchait la protection d'un personnage puissant. Chaque fonctionnaire a autour de lui une clientèle, et fait lui-même partie de la clientèle d'un plus grand. C'est un mal endémique dans les Empires orientaux. Sous des souverains habiles et forts, comme les premiers rois de la dynastie, il devait être en partie compensé par une prospérité générale et, malgré ses vices, le système mettait aux mains des maîtres de l'Égypte un instrument assez souple et assez puissant pour que l'administration ptolémaïque ait pu, sur bien des points, servir plus tard de modèle à celle des Empereurs romains.

III

L'Administration de l'Égypte ptolémaique.

Les principes que les Lagides ont appliqués au gouvernement intérieur de l'Égypte découlent à la fois des traditions anciennes et des circonstances nouvelles. La tradition faisait du roi un dieu, maître et même propriétaire du pays. Mais la conquête avait jeté en Égypte une masse de Macédoniens, et surtout de Grecs, incapables de s'adapter complètement à ces idées orientales. Il était possible de les soumettre à l'autorité royale, dont ils finirent même par reconnaître le caractère divin, mais non de changer leurs droits, leurs habitudes, leur esprit et leurs mœurs.

Or comment préserver pleinement le genre de vie hellénique, sinon dans une ville, où le citoyen, participant aux discussions de l'agora, reste souverain dans son foyer et sur son champ, parcelle de la terre patrie? Nécessairement donc, à côté du pays indigène, la *chôra*, il y aura des cités helléniques (1); à côté des sujets asservis à l'exploitation du pays, qui est la chose du pharaon, il y aura des corps de citoyens (συστήματα πολιτικά). Tandis que les sujets n'auront d'autre rôle que d'obéir aux ordres directs du pouvoir suprême, il faudra trouver un biais pour accorder le droit monarchique et l'autonomie des cités.

Les Ptolémées en ont englobé plusieurs dans leur Empire, mais en Égypte même il n'y en eut que trois, peut-être quatre. L'une est la vieille cité ionienne de Naucratis. Les autres sont des fondations nouvelles, Alexandrie, la capitale, Ptolémaïs (Menshiyeh), créée par le premier Sôter en pleine Thébaïde. Un document du IIe siècle après J.-C. a suggéré l'hypothèse que Parætonion était aussi une cité (2); elle pas-

(1) **CXCV**, p. 4 et suiv.; **CXCVI**.

(2) Th. Reinach, *Un Code fiscal de l'Égypte romaine*, Paris, 1920-1921, p. 88 (Extrait de la *Revue historique de Droit*, 1920-1921).

sait pour avoir été fondée par Alexandre ; en vérité, on ne sait d'elle presque rien (1). Mais, qu'il faille ajouter ou non Parætonion, si l'on compare le royaume lagide avec la Syrie séleucide, on pourra s'étonner de la brièveté de cette liste. C'est que la situation des deux dynasties n'était pas la même. Tandis que les premiers Séleucides régnaient sur des territoires immenses, la superficie totale de l'Égypte n'est pas supérieure à celle de la Belgique, et l'unité du pays eût été dangereusement brisée, si la mince bande de terre habitable qui s'allonge de chaque côté du fleuve eût été trop souvent coupée par de petits États autonomes, et le domaine royal trop réduit. Du moins, à ces cités si peu nombreuses les rois ont laissé les institutions de véritables *poleis* indépendantes. Peut-être Naucratis avait-elle conservé son ancienne constitution comparable à celle de Marseille, avec le Sénat aristocratique de ses timouques (2). On voit en tout cas qu'elle frappait monnaie. Au temps de Philadelphe et d'Évergète, Ptolémaïs (3) et probablement aussi Alexandrie (4) possédaient une assemblée du peuple, un Sénat et un Conseil de magistrats exécutifs, au nombre de six, appelés prytanes.

Ceux-ci n'étaient naturellement pas les seuls magistrats. On connaît pour Alexandrie le trésorier, les astynomes, chargés de la police, le nomophylaque et le thesmophylaque, qui jouent un rôle dans la procédure et sont en rapport avec les tribunaux. Les villes grecques ont, en effet, une certaine autonomie judiciaire. Alexandrie a ses jurés (δικασταί), avec l'introducteur des causes (εἰσαγωγεύς), ses arbitres publics ou diætètes, dirigés par le nomophylaque, ses tribunaux avec leurs secrétaires (5). Des δικαστήρια sont aussi connus à Ptolémaïs (6).

(1) **XXIX**, 1, 12 (col. 5) ; PSEUDO-CALLISTH., I, 31. — (2) **CXCV**, p. 37.
(3) **IX**, 47, 48, 49. — (4) JOUGUET, **XC**, 1925, p. 12.
(5) **XXI**, *passim*. — (6) **IX**, 48.

Les citoyens (1), au moins les citoyens de plein droit, sont répartis en tribus et en dèmes, et ceux-ci paraissent bien être des circonscriptions territoriales. Mais il semble aussi qu'il y ait eu des citoyens hors des dèmes, et, comme les femmes alexandrines n'en font pas partie, on a supposé que, comme les femmes, ces citoyens n'avaient que les droits privés, et non les droits politiques inhérents à la bourgeoisie. On a défini le régime alexandrin une aristocratie mitigée, et cette définition convient peut-être aussi à Ptolémaïs. L'autorité royale s'exerçait certainement sur ces cités, mais elle semble avoir usé le plus souvent des formes constitutionnelles. Celles-ci sont fixées dans des lois relatives à chaque magistrature, et que l'on peut croire soumises au préalable à l'approbation du roi. On voit Évergète envoyer une sorte d'ambassadeur à Ptolémaïs, qui le gratifie « de la nourriture au prytanée pour toute sa vie, de la « proédrie » dans les jeux, et du droit de bourgeoisie ». Mais la dépendance des villes se révèle dans la datation par les années royales, la célébration des anniversaires du souverain et dans l'effigie royale mise sur les monnaies. Il est certain que les ordres ou les désirs du pouvoir central n'avaient pas de peine à être transformés en lois ou décrets de la cité par le vote du Sénat et de l'assemblée du peuple. Le roi avait en outre un moyen d'action plus direct, et des fonctionnaires royaux prenaient part à l'administration de la ville.

On ne saurait en douter pour Alexandrie qui, en même temps qu'une cité grecque, était la capitale du royaume et la résidence de la cour. Au moins quand le roi s'absente, il laisse un gouverneur pour le remplacer, et veiller sur l'ordre et la sécurité (2). Ce fonctionnaire est devenu peut-être permanent,

(1) **CXCV**, 4 et suiv. ; **XXI**, p. 92 ; **CXCVI**, p. 20 et suiv. ; GLOTZ, **XC'**, 1916, p. 23 et suiv. ; **LXXXIX**, n. s., 8, p. 256 et suiv. ; PLAUMANN, **LXV**, 6, p. 176 et suiv.

(2) PLUT., *Cléom.*, XXXVII, 15.

avec le titre de stratège de la ville ; il y a aussi un stratège de la ville à Ptolémaïs (1). Les cités d'Égypte ne devaient pas être autrement traitées que les villes ptolémaïques d'Asie mineure : or, on sait qu'à Calynda, en Carie, le stratège et l'économe ptolémaïques prennent part à l'administration de la cité (2).

Ce régime, en somme assez libéral, ne s'est sans doute pas maintenu pendant toute la durée de la dynastie. Alexandrie a perdu son Sénat, et l'on a des raisons de croire qu'il lui a été enlevé dans le cours du IIIe siècle. Strabon (3), au temps d'Auguste, compte parmi les magistrats qui exerçaient leur autorité dans la ville« l'exégète, qui porte la pourpre, et qui, revêtu des honneurs traditionnels, veille aux intérêts de la cité, l'hypomnématographe, l'archidicaste, et, au quatrième rang, le stratège de nuit ». L'exégète est le directeur de la municipalité alexandrine, mais il est possible que les autres — on peut l'affirmer pour l'archidicaste — soient des fonctionnaires royaux plutôt que municipaux. L'histoire de Naucratis et de Ptolémaïs se dérobe à notre connaissance. Toutefois les cités ont certainement gardé leurs « franchises » et restent le territoire grec par excellence. C'est à Alexandrie et à Ptolémaïs que le culte hellénique des rois a son siège : dans la capitale auprès du Sêma ; dans la cité de Thébaïde, au moins depuis le règne de Philopator (215-214), autour du culte rendu à Ptolémée Sôter, le fondateur de la ville.

C'est un tout autre monde que la *chôra*. Elle est littéralement le patrimoine du roi, et ce caractère se manifeste clairement dans le régime de la propriété du sol (4). Le domaine proprement dit, ce qu'on appelle la terre royale, γῆ βασιλική, est très étendu ; au IIe siècle, en un temps où l'on aurait plutôt des raisons de croire que les principes ont fléchi, pour le seul

(1) De Ricci, **CCXXV**, p. 299.
(2) Edgar, **LXXXII**, 20, 54. — (3) Strab., XVII, C. 797 (12).
(4) **CLXXX** (Wilck.), 1, p. 270 et suiv. ; **CCXI**, p. 1-84.

village de Kerkéosiris, dont le terroir comprend 4700 aroures (à peu près 1 294 hectares et demi), il y a 2 427 aroures et demie de terres royales (à peu près 669 hectares). Tout ce qui n'est pas terre royale est terre concédée à titres divers, et sur laquelle le roi garde un droit éminent de propriété. C'est d'abord la terre sacrée, possédée par les dieux, et dont les revenus vont aux temples et au clergé, mais sont administrés par les fonctionnaires royaux. Il faut en distinguer les terres consacrées par les particuliers (ἀνιερωμένη) ; elles restent administrées par les prêtres, mais, elles aussi, elles sont presque toujours terres concédées, quand elles sont aux mains des particuliers, et ne perdent pas ce caractère, quand elles passent aux dieux. Ce sont ensuite les grands domaines, qui peuvent comprendre des villages avec leur terroir, et qui sont confiés à de hauts fonctionnaires ou à des favoris (1). Ceux-ci les exploitent à leur profit et les administrent comme représentants du roi. Il faut ajouter les tenures données aux soldats, aux fonctionnaires, et même la terre appartenant à de simples particuliers, dont la possession, du moins au début de la dynastie, reste toujours précaire.

Le roi n'est pas seulement le maître du sol ; il l'est aussi de tout ce que le sol recèle et de tout ce qu'il porte. Il reçoit une part de ses produits, soit comme loyer des domaines royaux affermés, soit comme redevances payées par les concessionnaires. Le reste est sous son contrôle. De minutieux états des cultures sont dressés par les fonctionnaires, surtout par les comarques au IIIe, les comogrammates au IIe siècle. L'État se réserve le droit d'acheter les grains pour ses besoins à des prix fixés à l'avance et, sans doute, pour lui très avantageux (ἀγοραστὸς σῖτος). Les plantations d'arbres sont étroitement surveillées. Propriétaire d'un cheptel immense, et qui paît sur les pâturages royaux, le roi lève un droit de pâture sur les autres troupeaux.

(1) CCXII.

Il peut réquisitionner le bétail et les bêtes de somme pour les transports. Le fellah, qu'il soit fermier royal ou possesseur privé, n'en dispose pas librement, Les éleveurs d'oies et de porcs (χηνοβοσκοί, ὑοφορβοί) sont dans une étroite dépendance à l'égard de l'État ; on les voit souvent fournir la viande de ces animaux, dont il est fait une grande consommation pour la nourriture de la cour et des fonctionnaires. L'élevage des chevaux et des veaux est également très surveillé. La production du miel est en partie monopolisée par l'État, comme toute l'industrie ; on constate, en effet, ou l'on devine des monopoles, complets ou partiels, pour les mines, le sel, le natron, l'alun, les pêcheries, l'élevage des pigeons, l'étoupe, les cuirs, le papier, les parfums, les teintureries, les fouleries, les bains et les banques.

Il est certain qu'un régime pareil est tout à fait inapplicable aux cités grecques. Tout droit de cité hellénique comporte le droit de posséder le sol, et quelques indices permettent de deviner que, comme tout citoyen grec, l'Alexandrin et le Ptolémaïte étaient pleinement propriétaires de leurs champs. Le morceau d'Égypte attribué à l'origine à chaque cité a été sans doute concédé par le roi, puisqu'il est détaché de son domaine, mais, une fois partagé entre les citoyens, ceux-ci ont dû administrer leurs lots librement. En l'année 68 de notre ère, dans le territoire d'Alexandrie (ἡ Ἀλεξανδρέων χώρα) et dans le Ménélaïte, il y avait « un vieux terroir » (ἀρχαία γῆ) qui ne payait pas l'impôt foncier (1). C'est probablement une survivance de l'époque ptolémaïque et c'est sur ce terroir qu'étaient sans doute les propriétés des citoyens. L'exercice de l'industrie et du commerce ne devait pas non plus, pour eux, subir les mêmes entraves. On remarquera que l'huile d'olive, l'huile grecque par excellence, échappe au monopole. Mais pour l'indigène de la *chôra*, il n'y a pas de liberté économique, il est attaché au sol

(1) **IX**, 669, § 13.

et au travail qu'on lui impose pour l'exploitation du pays. L'impôt par tête, la σύνταξις, paraît être un des signes de sa servitude. Sa personne est cataloguée sur les rôles de cet impôt ; on les appelle λαογραφίαι ; il fait partie de la masse des λαοί. Un lien, qu'il ne peut rompre à son gré, l'attache à son nome, à son village propre ou, comme on dit, à son ἰδία. Mais ce n'est pas là sa seule chaîne. S'il est un de ces fermiers royaux, auquel le roi loue, par une procédure d'adjudication aux enchères que nous connaissons bien, des parcelles de la terre royale, il est attaché à sa ferme et aux conditions de son bail. Celui-ci est résilié de droit, à tout moment, si l'État y trouve avantage, et, s'il ne se présente pas de preneur, le roi n'hésite pas à imposer le bail aux conditions qu'il a fixées. Ceux qui sont employés au service des monopoles complets ou partiels sont, comme on l'a dit, le serfs de leur emploi, qu'ils ne sauraient abandonner. Les fonctionnaires eux-mêmes sont asservis à leurs fonctions, et nous les avons vus chargés parfois d'obligations supplémentaires, comme de défricher une terre inculte du domaine. Mais ils ont des profits, en particulier ils touchent des salaires, et, pour les autres non plus, il ne faudrait pas trop noircir leur destin. Aux époques heureuses, comme sous le règne des trois premiers rois, tout le monde profite de la prospérité générale, et aux servitudes répondent certains avantages : salaires et protection pour les serfs des monopoles, protection aussi pour les fermiers royaux, qui, le loyer payé, jouissent des produits du champ qu'ils cultivent, et sont d'ailleurs aidés par des prêts de semence ou des avances pour les frais de main-d'œuvre (1).

Au-dessus des λαοί, il y a des classes d'indigènes mieux traités, la classe des anciens guerriers, les μάχιμοι, enrôlés dans l'armée royale, où ils servent, il est vrai, dans les corps moins considérés, et, comme les autres soldats de l'armée régulière,

(1) **XLI**, I, 39-51.

reçoivent une tenure, mais seulement de 7 aroures. Il y a surtout les prêtres à qui le prestige de la religion aussi bien que les intérêts politiques de la dynastie donnent une place privilégiée.

Car il va de soi que le Roi-Dieu n'est pas maître seulement des personnes et des biens ; il l'est aussi des âmes (1). C'est lui, non les prêtres, qui est l'intermédiaire entre les dieux et son peuple et, en principe, dans le rituel, le prêtre n'est que le substitut du roi. Le roi est donc le maître de la religion, et les Ptolémées sont tout de suite entrés dans ce rôle. Il est bien probable que les premiers rois l'ont assumé par politique plus que par conviction. Si les poètes de cour, Théocrite et Callimaque, vantent la race divine du maître, ils le donnent pour descendant d'Héraclès et de Dionysos (2), et il en est de même d'un document comme l'inscription d'Adoulis. Plus tard, peut-être à l'exemple de leurs sujets, ils céderont à l'attrait de la religion égyptienne. Mais tout de suite, étant Pharaons, ils l'acceptent comme religion d'État. Le caractère que cette religion leur assigne leur permet une politique à la fois pleine de piété pour les dieux et ferme à l'égard du clergé. Les témoignages de leur révérence pour les premiers sont nombreux, tant en égyptien qu'en grec, et beaucoup des monuments religieux de l'Égypte — à Tentyris, à Thèbes, à Edfou, à Philæ — ont été construits par eux ; mais ils tiennent les prêtres dans la dépendance.

L'organisation du clergé égyptien aurait pu le rendre redoutable. Les prêtres forment une classe héréditaire, en ce sens que la première condition qu'ils doivent remplir est d'être d'origine sacerdotale (3). Leurs fonctions les attachent à un temple, et l'on divise les temples en temples de premier, de second et de troisième rang. Le sacerdoce proprement

(1) CC. — (2) THÉOCR., XVII.

(3) Dynastie sacerdotale des grands prêtres de Ptah à Memphis, CC, 1, p. 204 et suiv.

dit comprend, par ordre de dignité, les grands prêtres, les prophètes, les stolistes (ceux qui entrent dans les temples pour la vêture des dieux), les ptérophores (porteurs d'ailes), les scribes sacrés ou hiérogrammates. Les pastophores (qui portent les statues des dieux dans leur naos), les choachytes, les taricheutes, les paraschites forment des corporations religieuses, mais ne sont pas des prêtes (*wib*). Ceux-ci sont répartis en tribus, quatre d'abord, cinq depuis 238, et la cinquième a le titre de tribu des dieux Évergètes. Dans chaque temple, les délégués du clergé, à raison de cinq par tribu, forment un Conseil qui administre le temple. Enfin les députés des prêtres se réunissent en synode autour du roi. On peut donc dire qu'il y a une Église égyptienne, pourvu que l'on n'attache pas à cette expression l'idée d'une unité dogmatique, car les cultes sont autonomes. Ces institutions, qui semblent, pour la plupart, remonter au moins à l'époque saïte, ne pouvaient être bouleversées par les Ptolémées. Mais ils les ont maintenues sous le contrôle de leur pouvoir. On a vu quel régime ils ont imposé à la terre sacrée. Non seulement ils administrent, par leurs fonctionnaires, les biens fonciers des temples, qui paient les redevances comme les autres, mais ce sont eux qui attribuent les charges sacerdotales; ils vendent au profit du trésor celles qui sont lucratives; ils donnent celles qui sont improductives, mais, dans ce cas, un traitement régulier, qui assure la subsistance du titulaire, en fait comme un fonctionnaire d'État. Ils surveillent le recrutement (1) et veillent à l'observation des règles rituelles et de la discipline : on sait que les prêtres devaient avoir la tête rase et ne porter que des vêtements de lin. L'administration des temples est entre les mains d'un délégué royal, l'*épistate* (2). Ce n'est pas tout à fait un fonctionnaire, car il occupe la charge

(1) **CC**, I, p. 211-212. A leur entrée en charge, les prêtres paient le *telestikon*.

(2) **CLXXX** (Wilck.), I, p. 111.

à vie et elle est souvent héréditaire dans une famille. Mais c'est pourtant un délégué du roi. Les nominations de *monographes* ou notaires sacrés, qui rédigent les actes égyptiens, sont étroitement contrôlées (1). Il n'est pas jusqu'au culte et aux doctrines religieuses enseignées dans les temples, qui n'aient besoin de l'approbation royale (2). Enfin, c'est le roi qui convoque le synode, soit à Canope, soit à Memphis, et détermine sa compétence. Jusqu'à Épiphane, cette assemblée se réunit annuellement aux anniversaires de la naissance royale et, bien loin de considérer ce voyage annuel comme un privilège, les prêtres remercient Épiphane de les en avoir dispensés. Le clergé est si soumis que les Ptolémées pourront réduire et presque supprimer les monopoles industriels des temples, comme les tissages de lin fin, et que l'impôt du sixième sur le produit des vignes et des vergers, autrefois payé aux dieux, sera détourné par le second Ptolémée au profit de la seule Philadelphe (3).

Le gouvernement des Pharaons grecs est donc un gouvernement despotique, mais ces despotes n'ont pas tous été de barbares tyrans. Les premiers ont gouverné habilement, dans l'intérêt certes de leur richesse et de leur puissance, mais non sans se soucier de leurs sujets. Eux aussi, ils avaient écouté les leçons des philosophes et ils se sont formé une certaine idée de leurs devoirs. Au III^e^ siècle, le choix des beaux titres comme Sôter et Évergète n'a pas toujours été une pure hypocrisie (4). C'est ainsi que l'on voit les rois se préoccuper d'assurer à leurs sujets une justice prompte et correcte, et la tâche était pourtant rendue difficile par la diversité des populations qui, vivant maintenant côte à côte dans la vallée du Nil, étaient pourtant habituées à des coutumes juridiques très différentes. Malheureusement le droit égyptien nous est assez mal connu, et ce

(1) **CLXXXI**, p. 302. — (2) P. ROUSSEL, **LXXXIV**, 1919, p. 237 et suiv.
(3) **XXVIII**; **CLXXX** (WILCK.), 1, p. 95, 2, p. 284.
(4) E. SCHWARTZ, **LXI**, 40, p. 254-262.

n'est que sur quelques points spéciaux que l'on peut voir combien il s'écartait du droit grec (1). La famille égyptienne, par exemple, était tout autrement constituée que la famille hellénique. Diodore (2) exagère sans doute, quand il affirme que l'épouse domine son mari, qui, dans les contrats de mariage, se serait engagé à obéir à sa femme. Mais il semble bien que celle-ci ait joui d'une liberté de nature à frapper les Grecs. Il y avait des unions assez lâches (ἄγραφος γάμος?) et d'autres plus strictes (ἔγγραφος γάμος ?), mais on croit que, dans l'un et l'autre cas, la femme pouvait se séparer librement de son mari, sans encourir d'amende, tandis que celui-ci devait au moins rendre les biens reçus à titre de dot (?) et abandonner le présent nuptial. A la différence de la Grecque, l'Égyptienne n'était pas en tutelle. L'institution grecque de la tutelle des femmes n'aurait été admise par les Égyptiennes qu'à partir du règne de Philopator. Enfin la coutume indigène autorisait les unions entre frères et sœurs, tandis que les Grecs ne les admettaient que pour les frères et sœurs consanguins. Le régime des biens était aussi très dissemblable, comme on peut le conclure des formes en usage pour les ventes d'immeubles. Mais, sauf sur quelques détails, nous ne sommes pas en état de pousser très loin cette comparaison des deux droits.

En principe, le pouvoir législatif du roi était absolu, mais comment aurait-on songé à bouleverser les institutions séculaires ? On laissa donc aux indigènes leur droit, et les Grecs suivirent le leur. Celui-ci était particulièrement en vigueur dans les cités, où il était appliqué dans les tribunaux de la ville. Mais il y avait des Grecs dans tout le pays, ce qui exigeait une organisation assez complexe (3).

A la tête du système se trouvait le roi ; mais peut-être aussi immédiatement au-dessous du roi l'archidicaste. Les juges indigènes s'appellent laocrites ; on ignore l'origine et la com-

(1) **CLXXX** (MITTEIS), 1, p. 200 et suiv. — (2) DIOD., I, 27.
(3) **CLXXX** (MITTEIS), 1 p. 1-22; ZÖCKER, **LX**, Suppl. 12, 1911; **CCXVII.**

position de ce tribunal. Créé par Philadelphe pour dire le droit grec, celui des Chrématistes nous apparaît comme un jury ambulant de trois juges, assistés d'un introducteur des causes, d'un secrétaire et d'un huissier. On voit siéger parfois dix juges ou jurés grecs, sous la présidence de l'un d'entre eux, et assistés aussi d'un introducteur des causes. Enfin un tribunal mixte, dont nous ne connaissons que le nom (κοινὸν δικαστήριον), jugeait les affaires entre plaideurs de nationalités différentes. Les dix et le tribunal mixte disparaissent au IIe siècle, et, d'après une ordonnance d'Évergète (1), si les procès entre Grecs et Égyptiens portent sur les contrats, ils sont plaidés, selon les cas et la langue des actes, devant les Laocrites ou les Chrématistes. On entrevoit donc quelque chose de la compétence personnelle et réelle de ces juridictions, mais il est bien difficile de la déterminer exactement. On ne sait même pas si elles jugent au criminel comme au civil.

Devant les Chrématistes viennent, selon les textes, « les affaires courantes; celles qui intéressent le roi, les revenus, les particuliers », mais on ne peut guère préciser davantage. Au IIIe siècle, l'instance est demandée par une requête adressée au roi; mais elle ne parvient généralement qu'au stratège, qui semble envoyer les plaideurs au tribunal compétent, non sans avoir au préalable chargé l'épistate du bourg d'une tentative de conciliation. On peut aussi, au moins au IIe siècle, déposer directement la requête dans l'urne placée à cet effet, à l'endroit où les Chrématistes viendront siéger. Il y a enfin des exemples de citations — devant quelle juridiction, on l'ignore — par *clétères*, comme dans le droit grec. Au IIe siècle, le fameux procès d'Hermias contre les Choachytes, après avoir commencé devant les Chrématistes, se déroule pendant dix années devant les stratèges, les épistratèges, et surtout devant les épistates du nome, qui paraissent le plus

(1) **XXXI**, 1, 5, l. 20[illegible] et suiv.

ordinairement chargés de rendre la justice. Ces juges siègent entourés d'assesseurs, et on a l'impression que cette juridiction des fonctionnaires, qui se développe à côté de celle des tribunaux, prend de plus en plus d'importance. On a comparé l'évolution qui, dans l'Empire romain, a étendu, au détriment de la juridiction ordinaire des préteurs et des jurés, la juridiction extraordinaire des magistrats (1). On y voit le signe, en Égypte, des progrès accomplis d'un siècle à l'autre par l'esprit de despotisme monarchique. Mais ce sont là peut-être des considérations plus ingénieuses que justes. S'il paraît vrai qu'à l'égard des cités grecques, les Ptolémées sont allés restreignant de plus en plus leurs franchises (notons, d'ailleurs, que, dès le IIIe siècle, on voit les juges royaux, les Chrématistes siéger à Alexandrie et à Ptolémaïs), ceux du IIIe siècle n'ont pas été moins despotes dans la chôra que ceux du IIe, et il faudrait démontrer que la juridiction des fonctionnaires n'existait pas au IIIe siècle. La question est posée par les documents pour le stratège. Mais, comme il arrive souvent, les interprètes ne sont pas d'accord. Les uns lui attribuent une juridiction civile et criminelle, que les autres lui refusent absolument. Une opinion intermédiaire en fait un juge, mais seulement au criminel ; d'autres, en lui déniant toute juridiction propre, pensent qu'il juge cependant, mais comme juge arbitre (2).

Il y a enfin une juridiction spéciale, dont dépendent les fermiers royaux, les employés des monopoles, tous ceux qui sont impliqués dans l'administration des revenus de l'État. L'instance supérieure est ici le diœcète : une ordonnance de Sôter II (3) rappelle nettement cette règle, que l'on voit appliquée au IIIe siècle. Au-dessous sont les économes et les épimé-

(1) ZÜCKER, *loc. cit.*

(2) Cf. **CLXXX** (MITTEIS), I, ch. 1. ; ZÜCKER, **LX**, Suppl. 12, TAUBENSCHLAG, **LXV**, 4, 1 et suiv.

(3) **XXXI**, I, 7.

lètes. Dans certains cas, le diœcète peut déléguer un chrématiste, auquel il dicte à l'avance la sentence, le chrématiste étant juge seulement du fait. Dans l'affaire d'un comogrammate accusé de péculat, on voit, au IIe siècle, juger un tribunal composé de l'*épimélète*, du *basilicogrammate* et des *chrématistes*. On ne s'étonnera pas que cette justice fiscale soit particulièrement expéditive. Pour avoir seulement tenu des propos jugés criminels par le contrôleur d'une brasserie, un brasseur risque d'être pendu haut et court après avoir été traîné dans les rues (1).

Telle nous apparaît en général l'organisation judiciaire dans le royaume ptolémaïque. Il est facile d'y reconnaître des institutions qui rappellent la Grèce : les jurys, la procédure de conciliation, la citation par clétères. Mais ces traits ne sont peut-être pas tous étrangers à l'ancienne Égypte : les Laocrites aussi étaient peut-être un jury. D'autres, la juridiction des fonctionnaires par exemple, sont plus en harmonie avec la constitution monarchique de l'État. La plus grande faiblesse de ce système est l'arbitraire, conséquence du despotisme et du caractère personnel de l'autorité, et aussi une certaine confusion dans les compétences. Le procès d'Hermias laisse l'impression que le plaideur a une grande latitude pour choisir sa juridiction et faire revenir un juge sur la chose jugée par l'autre. Mais, après tout, dans ce même procès, la sentence de l'épistate, après les plaidoyers très nourris des avocats, ne nous donne pas une idée défavorable de la justice ptolémaïque (2).

Les sujets avaient peut-être moins à se louer de l'administration financière (3). La fiscalité des Ptolémées est célèbre. Ils l'ont certainement héritée en partie des anciens maîtres de l'Égypte. Mais ils ont perfectionné l'art d'exploiter toutes les

(1) EDGAR, **LXXXII**, t. XIX, 33, 34.
(2) **XLIII**, 1.
(3) **CCIV**, **CCV**, **XLIX**, **L**, **CLXXX** (WILCK.), 1, p. 146 et suiv. ; **CLXXXI**, p. 252 et suiv.

ressources. Un grand progrès fut l'extension donnée à l'usage de la monnaie (1). Comment sans elle l'Égypte aurait-elle pu entrer dans le mouvement économique du monde égéen, où la monnaie était depuis si longtemps en usage? Il est possible que cette nécessité ait été déjà sentie par les Saïtes, qui semblent avoir eu des pièces d'or, peut-être pour payer leurs mercenaires grecs. Un grand pas avait été fait sous la domination perse. Darius I^er^ calcule le tribut en argent. Au lieu de 120 000 artabes de blé, l'Égypte payait 7000 talents pour les pêcheries du Fayoum. Cependant, l'Égypte restait le pays de l'économie naturelle. Celle-ci ne disparut pas sous les Lagides. L'impôt foncier sur les terres à céréales est, par exemple, toujours payé en nature, ainsi que bien d'autres fournitures et redevances, et les produits ainsi recueillis sont destinés à être dépensés surtout à l'intérieur, où l'on pratique encore le système des échanges, bien que, par sa commodité, l'usage de l'argent s'impose de plus en plus.

Les revenus du roi seront donc soit en nature (σιτικὴ πρόσοδος) et s'entasseront dans les greniers ou trésors administrés par les sitologues, soit en argent (ἀργυρικὴ πρόσοδος) et ils seront versés aux τραπέζαι qui sont à la fois des caisses de l'État et des banques. En principe, il y a un grenier et une banque dans chaque bourg. Le grenier et les τραπέζαι, en tant que caisses de l'État, sont des dépendances du Trésor royal, le *Basilikon*, et l'administration du *Basilikon*, la *diœcesis*, est confiée au diœcète. Il n'y a pas d'autres caisses publiques que le *Basilikon*; mais il y a des recettes extraordinaires (biens caducs et vacants, produits des biens confisqués et vendus, amende pour occupation indue de terres incultes, etc.), dont la perception et le compte, au moins depuis 162, sont de la compétence d'un fonctionnaire spécial, le préposé au compte particulier (ἴδιος λόγος). On connaît aussi un revenu réservé (κατακεχωρισμένη

(1) Ci-dessus, p. 324.

πρόσοδος), qu'on a interprété comme un apanage en faveur de princes de la famille royale. Mais on ne saurait parler de « *biens de la couronne* » ; c'est un contresens de distinguer la fortune de l'État et celle des Rois.

Les recettes ordinaires proviennent principalement des monopoles, des rentes et des impôts. L'organisation de certains monopoles nous est connue, celui de l'huile par exemple (1). On voit que la culture des plantes oléagineuses était sous un contrôle sévère; la quantité qui devait être semée dans chaque nome était fixée par l'État. Le cultivateur lui vendait sa récolte à des prix également déterminés. L'huile était fabriquée dans les huileries royales, puis distribuée pour la vente au détail, à un tarif officiellement établi, et la plus grande partie de la recette était retenue par le roi. Les fonctionnaires, et particulièrement l'économe, le fermier du monopole, celui-ci assisté d'un contrôleur (ἀντιγραφεύς), que l'économe lui donnait, surveillait toutes les opérations. Il est difficile de comprendre quel profit le fermier pouvait tirer d'une pareille entreprise. On a supposé qu'il affermait aussi un impôt sur la consommation de l'huile et que c'est de là qu'il tirait ses bénéfices, et peut-être, quand il avait bien rempli sa charge, touchait-il, comme tous les autres fermiers d'impôt, un traitement de 5 p. 100 (au IIe siècle, 10 p. 100) sur les recettes. La vente au détail dans les bourgs était affermée par un personnage (ἐλαιοπώλης), qui recevait la fourniture d'huile à distribuer au marchand au détail (ἐλαιοκάπηλος).

Les monopoles des filatures et tissages d'étoffes étaient organisés d'une manière analogue; mais, à côté des ateliers royaux, il y avait ceux des temples et aussi des ateliers privés. Ceux-ci devaient vendre leurs produits au roi (2).

Le brasseur fabriquait et vendait la bière, mais sous le

(1) **XXVIII**, 38-72; **CLXXX** (WILCK.), 1, p. 240-245 2, nº 299 ; **CLXI**, 3, p. 253 et suiv.; ROSTOVTZEFF, **LXXI**, 1920, p. 161 et suiv.

(2) ROSTOVTZEFF, **LXXI**, 1920, p. 176.

contrôle étroit des fonctionnaires. Non seulement il payait d'abord une licence au roi, mais aussi, sous le nom de tribut (φόρος), une grande part de ses recettes. L'État lui fournissait la matière première, c'est-à-dire l'orge, en quantité officiellement fixée, et le produit du tribut était probablement proportionnel à cette fourniture. Le traitant affermait la perception du tribut et peut-être aussi de la licence (1).

Tels sont les cas les mieux connus; ils suffiront pour donner une idée des autres. On a vu plus haut qu'ils étaient nombreux. Et ce n'était pas seulement l'industrie et le commerce intérieur, qui étaient ainsi entre les mains du roi. Maître du commerce extérieur, il l'exerçait en général lui-même, ne concédant de privilèges qu'à des favoris, à certains Grecs, notamment aux négociants (ἔμποροι) et entrepositaires (ἐγδοχεῖς) alexandrins (2).

La rente des terres royales, affermées par parcelles par une commission de fonctionnaires et en une fois pour chaque district (διαμίσθωσις), est payée en nature par les fermiers royaux (βασιλικοὶ γεωργοί), dont on a noté plus haut la condition asservie. C'est le cultivateur qui doit assurer le transport des grains sur l'aire des villages, et des asssociations d'âniers les transfèrent de là aux greniers : les ânes des particuliers sont réquisitionnés pour ce service. Le transport à Alexandrie se fait par le Nil. Les bateaux sont des bateaux royaux; en tout cas, armateurs et pilotes sont sous une surveillance étroite (3).

Les impôts directs sont très nombreux; l'impôt foncier est calculé à tant par aroure, selon la fertilité du fonds : *artabieia*, payés en nature pour les terres à céréales; *éparourion*, pour les vignes et vergers, payé en argent, auquel s'ajoute, entre autres taxes supplémentaires, l'impôt du sixième dû aux dieux,

(1) **CCXII**, p. 118-120 ; **XLI**, ad. n° 57.
(2) Rostovtzeff, **LXXI**, 1920, p. 169.
(3) **CLXXX** (Wilck.), 1, p. 272-278, 376-377. Rostovtzeff, **LXV**, t. III, p. 201-212.

impôt qui, sous le second Ptolémée, fut consacré au culte d'Arsinoé Philadelphe. Un impôt *ad valorem* porte sur les maisons, et un autre de 5 p. 100 sur les loyers (payé par le bailleur). Ajoutons la licence sur les métiers, les taxes sur le bétail, la capitation pour les non-privilégiés; enfin, les impôts pour l'entretien et l'usage de certains services publics, comme la taxe pour l'entretien des canaux et des digues, la taxe pour l'arpentage, la taxe pour l'entretien de la gendarmerie, des scribes, le droit de pacage. Les impôts indirects les plus connus sont les douanes extérieures comme celles de Péluse et intérieures comme celles d'Hermopolis, et l'impôt sur les mutations de propriétés (5 à 10 p. 100) (1).

Aux charges qui pèsent ainsi sur la population, il faudrait ajouter les corvées et les divers services imposés, comme certains services de police (2).

L'assiette de l'impôt est basée sur la déclaration vérifiée du contribuable. Avec les déclarations probablement annuelles de personnes, on dresse des listes de la population. Mais il y a aussi des déclarations de choses et de biens : déclaration de maison, de blé, de bétail. La terre seule échappe à cette déclaration, parce qu'il y a en Égypte, dans les bureaux des scribes, un cadastre soigneusement tenu à jour. Un églogiste en chef, adjoint au diœcète, assisté d'une chambre des comptes siégeant à Alexandrie et composée d'églogistes, à raison d'un par nome, dirigeait un service de comptabilité, qui comptait de nombreux scribes et bureaux (λογιστήρια) en province (3).

L'impôt foncier sur les terres à céréales est levé directement par l'État, d'après la même procédure que la rente des terres royales. Ce régime si simple est peut-être un legs de l'ancienne Égypte. Pour la plupart des autres impôts, les rois

(1) **CLXXX** (WILCK.), 1, p. 169-173.
(2) *Ibid.*, p. 330 et suiv.; **CLXXXV**; cf. ROSTOVTZEFF, **LXXI**, 1920, p. 177.
3) **CLXXX** (WILCK.), 1, p. 173-179.

macédoniens, s'inspirant de la Grèce, ont introduit le système de la ferme. Ce n'était sans doute pas un progrès. Pour adapter ce système à l'esprit de leur gouvernement despotique, les Ptolémées ont mis le fermier sous l'étroite surveillance des fonctionnaires. Ils se proposaient peut-être ainsi de garantir l'État, et un peu le contribuable, contre l'avidité du traitant. En réalité ils ont créé un régime lourd et coûteux, qui a dû peser sur la population et décourager les gens d'affaires. Les traitants, qui avaient à fournir des cautions et des sous-cautions, pouvaient se grouper en sociétés. Leurs actes étaient minutieusement réglés et contrôlés par l'économe et le contrôleur que l'économe plaçait à côté d'eux. Ils ne pouvaient espérer un bénéfice très lucratif que dans les années heureuses, quand les impôts donnaient une plus-value (ἐπιγένημα). Aussi touchaient-ils un salaire, 5 p. 100 sur le produit des impôts au IIIe siècle, 10 p. 100 au IIe, époque où l'État avait plus de peine à trouver des adjudicataires pour les fermes. Aucune somme ne pouvait être levée sans que le contrôleur fût averti. Tous les mois, l'argent perçu était versé à la banque et la balance des comptes devait être établie par l'économe et le fermier. A la moindre irrégularité, celui-ci était suspendu, et l'économe levait lui-même les taxes. Les amendes et les pénalités pour les fonctionnaires, les fermiers et les employés de la ferme étaient terribles (1).

Ce régime si propre, en somme, à concentrer entre les mains du roi toutes les ressources du pays, mais surtout l'abondance de ces ressources et le labeur docile du fellah, ont fait des Ptolémées les souverains les plus riches de leur temps. Cléomène avait déjà amassé 8000 talents. Sous Philadelphe, le *Basilikon* contenait 14800 talents. Au temps où l'Égypte avait perdu toutes ses possessions extérieures, Aulète avait encore 12500 talents. Même après les énormes dépenses

(1) *Ibid.*,, p. 179 et suiv.

de ce malheureux roi, qui avait dû acheter tant de nobles Romains, après celles de Cléopâtre VI et d'Antoine, qui puisèrent à pleines mains dans le Trésor, les richesses de l'Égypte sauvèrent l'Italie, ruinée par les guerres civiles.

Sur ces richesses, les Lagides ont fondé leur puissance. Ils n'ont eu aucune peine à entretenir une armée et une flotte redoutables (1). On ne sait à peu près rien de l'organisation de cette flotte, à laquelle les Lagides ont dû leur Empire maritime. Elle n'était naturellement pas composée uniquement de vaisseaux et d'équipages égyptiens : les villes de l'Empire fournissaient leur contingent. On en a la preuve pour Halicarnasse (2). L'armée, dont l'armement, les divisions tactiques, le commandement sont mal connus, devait être analogue aux autres armées helléniques. A côté des mercenaires, que les rois pouvaient lever très nombreux, il y avait des troupes régulières, où figuraient, au dernier rang, les guerriers indigènes, mais dont la plus grande et plus forte partie conservait son caractère macédonien et grec. Les rois ne gardaient que peu de troupes dans les garnisons permanentes. Le reste des soldats était établi en colonies sur les terres royales. Aussi ce que les documents nous apprennent sur l'armée intéresse surtout la colonisation hellénique de l'Égypte, partant la politique d'hellénisation, qui fut celle des Ptolémées.

On vient de voir qu'un pouvoir fortement organisé leur donnait les moyens de la poursuivre. C'était pourtant un problème délicat que de répandre l'Hellénisme dans un pays dont les institutions et les mœurs étaient si contraires à l'esprit grec.

(1) **CCXIV**. — (2) WILCKEN, **CCXXV**, p. 93-99.

CHAPITRE IV

L'HELLÉNISATION DE L'ÉGYPTE

I

Les Grecs en Égypte.

Les institutions monarchiques de l'Égypte lagide forment comme un monument compact, d'autant plus solide qu'il repose sur des fondements millénaires. Les rois étrangers, qui l'ont restauré, ont aménagé le plan de l'édifice avec une rigueur logique, qui est un des traits de l'intelligence grecque. Pourtant, pour faire une place à l'Hellénisme dans cette construction si serrée, il fallait bien y pratiquer quelque brèche. Les rois en ont ouvert une assez large par le maintien ou la création des cités. Là devaient se conserver et se transmettre les traditions de la culture hellénique liées, dans les conceptions des Anciens, à l'esprit civique. Il importait donc de former cet esprit et de le tenir à l'abri des influences délétères, qui, dans ce milieu oriental, le menaçaient de toutes parts. C'est ce que semblent avoir compris les cités grecques de l'époque hellénistique: par le développement qu'elles ont donné à l'institution des gymnases et de l'éphébie, elles ont manifesté un souci de l'éducation qui n'était pas non plus étranger aux États de la Grèce classique. Malheureusement, l'organisation de l'éphébie et des gymnases dans les cités de l'Égypte ptolémaïque nous est à peu près inconnue(1). On trouve mentionnées les

(1) **CLXXX** (Wilck.), 1, p. 136 et suiv., **CLXXXI**, p. 269, **XCV**, p. 150 et suiv.

fonctions de cosmète, de gymnasiarque, de pédotribe, et, sans doute, il faut voir en eux des magistrats de la cité. On peut supposer que l'âge de l'éphébie était celui de la majorité politique, fixée à quatorze ans. C'était aussi le temps de l'entrée dans le dème. Mais la division en dèmes n'est pas la seule division du corps politique; quelques indices permettent de penser qu'il y avait aussi, à Alexandrie et à Ptolémaïs, des classes d'âge : enfants, éphèbes, jeunes gens, jeunes hommes, hommes faits, vieillards, et ceux-ci formaient une assemblée dite *gerousia*. Ces cercles, sans doute étroitement en rapport avec les gymnases, étaient certainement très propres à préserver le culte des traditions helléniques (1).

Elles auraient couru quelque risque de s'altérer, si l'on avait trop facilement ouvert la cité aux indigènes et aux étrangers. Il y avait cependant des naturalisations, mais les nouveaux citoyens étaient ordinairement choisis dans les milieux helléniques C'étaient quelquefois des soldats, mais pris dans l'armée régulière, qui avait gardé son caractère macédono-grec. Enfin le statut des cités mettait des obstacles aux unions mixtes, sans doute parce qu'elles auraient compromis la pureté du sang. La charte de Naucratis refusait la légitimité aux mariages entre citoyens et indigènes. Le texte qui nous l'apprend est du IIe siècle de notre ère, mais la règle était vraisemblablement ancienne (2). Différait-elle pour Alexandrie? Il semble qu'on y ait beaucoup tenu à la sincérité de la race, puisque le droit de cité était refusé au fils illégitime d'un citoyen (3), et d'ailleurs, à l'époque romaine, Alexandrie n'avait certainement pas le *conubium* avec les Égyptiens (4). Est-il trop audacieux de faire remonter cette disposition à l'époque lagide? Il devait en être de même pour Ptolémaïs. Les noms portés par les Ptolémées, à la différence de ce que l'on con-

(1) PLAUMANN, **LXV**, 6, p. 85 et suiv. — (2) **CLXXX** (WILCK.), 2, 27.
(3) **CLXXX** (MITTEIS), 2, 372, col. 4.
(4) TH. REINACH, *Un code fiscal de l'Égypte romaine*, p. 82-83.

state pour les Grecs de la *chôra*, ont toujours conservé leur caractère hellénique (1).

Trois ou quatre cités grecques ne suffisaient pas à helléniser le pays, surtout si elles restaient fermées à l'Égyptien et comme repliées sur elles-mêmes. Or les rois — on l'a vu — avaient des raisons pour ne les point multiplier. Force leur fut d'attirer et d'installer des Hellènes en Égypte, sans les rattacher à des cités. Ce mouvement, qui portait alors les Grecs vers l'Orient, pouvait facilement être détourné sur la vallée du Nil si riche, et qui leur offrait tant de moyens de parvenir à la fortune!

Il y avait d'abord la carrière des fonctions publiques. Du sommet au bas de l'échelle administrative, on avait à espérer d'appréciables profits. Tous les hauts postes du pouvoir central furent occupés par des Grecs, et pareillement les fonctions locales importantes. Avant le IIe siècle, on citerait difficilement un gouverneur de nome, un stratège, qui fût égyptien. Il semble bien qu'un indigène n'ait pas pu ordinairement s'élever au-dessus du grade de nomarque, et, même aux plus humbles degrés de la hiérarchie, on trouve des Hellènes. C'était sans doute une conséquence presque inévitable de la conquête. Le pouvoir de cette dynastie étrangère, dans un régime dont toute l'armature est une bureaucratie disciplinée, ne devait se sentir solide qu'appuyé sur un corps de fonctionnaires étrangers. C'était une conséquence aussi de la supériorité technique des Grecs. Les Saïtes déjà en avaient subi l'ascendant et ils avaient largement usé des ressources de la Grèce pour instaurer leur puissance et refaire le pays. Sous les Lagides les fonctionnaires grecs imprimeront un mouvement plus vif à la vieille machine administrative. Les architectes grecs construiront les villes, dresseront le phare, creuseront le canal de la mer Rouge, assécheront le lac Mœris. La littérature nous

(1) WILCKEN, **LXV**, 4, p. 537.

a conservé les noms de Dinocratès et de Sostratès de Cnide, le créateur d'Alexandrie et le constructeur du phare; les papyrus nous ont gardé ceux, plus humbles, mais aussi significatifs, des ingénieurs Cléon et Théodoros (1) qui, sous Philadelphe, contribuent à aménager le nome Arsinoïte. Aussi la langue administrative sera-t-elle le grec. Si l'on est obligé d'accepter de l'indigène des pièces rédigées en égyptien, elle sont accompagnées d'une note ou d'un résumé en grec. Les contrats égyptiens doivent être enregistrés à un bureau grec (2).

Les révolutions, si fréquentes dans les cités grecques au IVe et encore au IIIe siècle, avaient jeté dans le monde une multitude d'exilés et de sans-patrie. La conquête d'Alexandre avait développé l'esprit d'aventure et augmenté le nombre des aventuriers. L'armée ptolémaïque offrait à leur valeur, à leur ambition, à leur cupidité les plus grandes chances de se satisfaire (3). Il y avait d'abord les nombreux corps de mercenaires, qu'on levait au moment des campagnes, fantassins, cavaliers, soldats des armes spéciales; après les hostilités, ils n'étaient pas tous licenciés. Des mercenaires figurent dans la Garde royale et font partie des troupes de la cour. Les Ptolémées passaient pour généreux. Les soldes étaient élevées. Après le service, on pouvait parfois espérer la concession d'un domaine dans le fertile terroir égyptien. Les grands chefs devenaient des personnages importants dans l'État. Les troupes de Raphia sont recrutées et commandées par les plus célèbres condottieri du temps. Ainsi affluent dans la vallée du Nil les représentants de toutes les races militaires du monde antique, et si, parmi eux, il y avait des barbares : Thraces, Galates, Mysiens, Lyciens, Libyens, il y avait aussi beaucoup de Grecs : Arcadiens, Crétois, Grecs des États du

(1) **XXXV**, p. 102 et suiv. ; BOUCHÉ-LECLERCQ, **LXXXVII**, 1908, p. 121 et suiv. ; **XLVIII**, p. 1 et suiv.

(2) **CLXXX** (MITTEIS), 1, p. 48 et suiv. ; **CCXVI**, p. 85-90.

(3) **CCXIV**, C, IV.

Nord voisins de la Macédoine, qui, elle aussi, fournissait parfois des mercenaires aux armées lagides.

Cette armée n'était pas uniquement une armée de mercenaires. On a parlé plus haut des corps indigènes, des *laarchies* où servaient les *machimoi*, tant comme cavaliers que comme fantassins. Mais, pas plus que l'autorité administrative, la force militaire de la monarchie ne pouvait tout entière reposer sur les Égyptiens. On voit clairement, en effet, dans les institutions militaires des Lagides, qu'il ne s'agit pas pour les Ptolémées de restaurer la nation égyptienne ; il ne s'agit pas non plus de créer, au-dessus ou au milieu de populations asservies, une nouvelle nation grecque ou macédonienne. L'idée grecque de la nation reste attachée aux cadres de la cité : elle était incompatible avec le caractère monarchique des États sortis de la conquête et avec les traditions politiques du pays égyptien. Quant à la Macédoine, comment aurait-elle fourni assez d'immigrants pour former dans la vallée du Nil un autre peuple macédonien ? Aussi les Lagides, qui ne pouvaient compter uniquement sur les mercenaires et qui devaient se défier des Égyptiens, ont été amenés, pour se constituer une armée régulière, qui répondît à ce qu'était l'armée civique des Cités et à l'armée nationale des rois de Macédoine, à faire encore appel à ces populations immigrées, dont la majorité était hellénique.

Il est très vraisemblable que les Macédoniens ont eu une place à part. Le terme Μακεδόνες ne signifie pourtant pas la Garde, mais il y avait des Μακεδόνες dans la Garde, et ces régiments de Macédoniens, stationnés à la cour, semblent avoir joué un rôle dans la proclamation des rois, à l'imitation de l'assemblée de l'armée au temps d'Alexandre (1). Il est possible aussi que le même terme Μακεδόνες se soit appliqué, par extension, à l'armée régulière, à l'exclusion des corps indigènes. Cette armée comprenait essentiellement pour la cavalerie de

(1) Pol., XV, 26, 1.

ligne des hipparchies numérotées, pour la cavalerie légère des hipparchies désignées par des ethniques, pour l'infanterie lourde des chiliarchies numérotées, tandis que l'infanterie légère aurait été composée de *peltastes* ou d'*hypaspistes*. Il y avait aussi des chiliarchies à ethniques, mais qui se recrutaient peut-être seulement parmi les mercenaires. L'ethnique des hipparchies et des chiliarchies est celui de peuples guerriers, et qui avaient un armement et une tactique particuliers : Thraces, Thessaliens, Mysiens, Perses pour la cavalerie, Crétois, Thraces, Galates pour l'infanterie. C'est dans ces nations qu'à l'origine ces corps étaient recrutés, mais on a pu de bonne heure y incorporer des hommes d'une autre race, armés et combattant à la mode de ces peuples. Quoi qu'il en soit d'une foule de problèmes de détail discutés et non résolus, il est incontestable qu'à l'exception de barbares privilégiés à cause de leur valeur militaire spéciale, l'armée régulière est surtout formée de Macédoniens et de Grecs. « Les Grecs de l'armée » est une expression qui se rencontre dans les textes. La Macédoine, les régions occidentales du continent grec, le Péloponèse, les îles, et Cyrène sont les réservoirs d'hommes où l'Égypte a surtout puisé. Mais ces pays ne lui fournissaient pas seulement de simples soldats, elle y recrutait aussi ses États-majors et ses grands chefs (1).

La guerre n'est pas la seule industrie des Grecs. L'Égypte l'avait déjà bien vu au temps des Saïtes. Avec les mercenaires de Daphné et de Memphis, elle avait accueilli les marchands de Naucratis. Autant que de soldats, les Ptolémées avaient besoin de capitaux et de gens d'affaires. Il fallait des compagnies de traitants pour la ferme des impôts et des monopoles, des ingénieurs pour les ateliers du roi, qui non seulement utilisait les ressources industrielles du pays, mais introduisait des techniques nouvelles, des agronomes pour les cultures

(1) **CVI**, 3, p. 3-85 ; **CXCVIII**, p. 36 et suiv.

qu'il acclimatait ou développait, comme celle de la vigne et de l'olivier, des financiers pour l'administration des banques, qui, pour tant de raisons, ne pouvaient guère être confiées à des indigènes, d'ailleurs peu habitués au maniement de la monnaie. Avec quelle rapacité les spéculateurs de toutes les nations se jettent sur le pays, c'est ce que l'on peut voir en feuilletant la correspondance de Zénon, l'agent du diœcète Apollônios, dans les dernières annés du règne de Philadelphe (1). Dans ce monde si ardent à s'enrichir, il est certain que dès les débuts les Juifs ont joué leur rôle, mais les plus nombreux, les plus favorisés, ce sont les Grecs. C'est une fièvre d'activité et d'avidité, qui rappellerait peut-être celle qui brûlait tant d'aventuriers au temps du Khédive Ismaïl. Mais, avec les Ptolémées, on avait affaire à un gouvernement moins facilement dupe. Ils ouvraient toutes grandes les avenues de leur royaume, mais ils veillaient âprement à ce que le travail et la fortune des particuliers ne fussent pas pour eux-mêmes sans profit.

L'immigration ne servait pas seulement les progrès économiques du pays ; dans tous les domaines, elle contribuait à l'éclat de la dynastie et à la civilisation de l'Égypte. Les mêmes régions qui lui donnaient les officiers de son armée peuplaient aussi la cour et les villes, et tous ceux qui venaient y chercher fortune n'étaient pas des aventuriers ou des intrigants. Beaucoup, s'ils n'étaient pas déjà célèbres, se faisaient un nom dans les lettres, les sciences et les arts. Les villes maritimes du Nord de la Grèce envoyaient aussi des philosophes et des savants, l'Asie grecque des artistes. L'influence d'Athènes, surtout au début, est considérable. Elle s'affirme sous le premier roi avec Démétrius de Phalères, et se manifeste dans plusieurs des monuments qui ont échappé à la funeste dévastation des ruines alexandrines. Au II^{e} siècle, la Syrie fournit aussi largement au recrutement de l'élite.

(1) **XLVI**, t. 4, 5, 6 ; EDGAR, **LXXXII**, 18, 19, 20 ; *P. Zénon.*

Enfin, au IIIe siècle, l'hellénisme occidental — le grand nom de Théocrite en est la preuve — n'est pas étranger à la gloire de l'Égypte ptolémaïque (1).

Pour helléniser le pays, il fallait attacher au sol tous ces nouveaux venus et leurs descendants. Leur qualité de propriétaires de toute la terre égyptienne permettait aux Ptolémées une générosité qui pouvait servir leur politique (2). A la fois peut-être pour coloniser le pays et pour encourager certaines cultures — celle de la vigne et des arbres fruitiers — on les voit concéder à des particuliers certaines parcelles incultes du domaine royal, à charge pour les bénéficiaires de les planter, mais avec le privilège d'une immunité fiscale, d'abord complète, puis partielle pendant plusieurs années. Certaines terres à céréales sont même vendues aux enchères par le roi, pour un prix payable en plusieurs termes, et abandonnées à l'acheteur moyennant une rente annuelle qui marque le droit éminent de l'État. Ainsi se constitue une possession privée héréditaire, en même temps qu'une classe de cultivateurs libres, qu'il était aisé au roi de recruter surtout dans l'élément hellénique. Les Grecs devaient moins profiter de ces baux à caractère emphythéotique consentis, dans les moments de crise économique, aux fermiers des terres royales pour un loyer réduit et qui s'élevait à peine au bout de dix années. Ces fermiers royaux étaient le plus souvent de petites gens, et de la classe indigène.

A vrai dire, on ignore jusqu'à quel point l'Hellénisme a bénéficié de ces mesures. La colonisation militaire nous est mieux connue (3). Les Ptolémées ont, comme on dit, établi en *clérouchies* les soldats de leur armée régulière, c'est à dire qu'ils leur ont concédé sur la terre royale des tenures (κλῆροι) à cultiver. On assigne à cette institution une triple origine. On rappelle d'abord les colonies militaires d'Alexandre, mais

(1) **CXCVIII**, p. 36 et suiv.
(2) **CCXI**, 1 et suiv ; **CLXXX**, 270 et suiv. ; **CCXII**.
(3) **CCXIV**, p. 162 et suiv.

celles-ci sont généralement accompagnées de la fondation de villes ; les colons cultivent le territoire, mais sont citoyens de la cité. Athènes a eu aussi ses clérouchies, ses colonies de citoyens en terre étrangère, et le statut légal de la tenure égyptienne a fait songer à celui du *cléros* athénien. Mais ou n'oubliera pas avant tout que la colonisation militaire est en Égypte une coutume qui remonte aux Ramessides et qui s'est conservée à travers lès siècles. Hérodote témoigne qu'au v^e^ siècle les Hermotybies et les Calosiries, qui constituent selon lui les milices égyptiennes, cultivaient un lot de 12 aroures (1).

Les clérouques militaires des Ptolémées ont en général des tenures beaucoup plus étendues : 100 aroures pour les cavaliers des hipparchies numérotées et les fantassins de la garde, 70 aroures pour les cavaliers des hipparchies à ethnique, 30 aroures pour l'infanterie ; certains mercenaires reçoivent 25 aroures ; les soldats égyptiens n'ont que 5 aroures. Mais on trouve aussi pour les officiers des domaines beaucoup plus importants, par exemple, en chiffres ronds, 154, 223, 315, 342, 1 640 et même 10 000 aroures (2).

En Égypte, le cultivateur ne peut pas construire sa maison sur son champ, l'inondation l'oblige à grouper les habitations en un village compact surélevé au-dessus de la plaine. Il fallait donc loger les clérouques dans les bourgs ; le cantonnement des soldats est une charge que bien des États imposent à leurs sujets ; mais, la plupart du temps, c'est une charge passagère ; les Lagides l'ont rendue presque permanente en réquisitionnant pour leurs clérouques des pièces dans les maisons de leurs sujets. C'est là le *stathmos*, et les ordonnances royales ne manquent pas, qui règlent la situation du possesseur de l'immeuble et celle du clérouque, tenté le plus souvent d'abuser de son droit.

(1) HÉROD., II 168. L'aroure est une mesure de superficie représentée par un carré de cent coudées royales de côté. Comme la coudée est de 0^m^,525, la contenance de l'aroure en mètres carrés sera de 2746,25.

(2) XLI, 30-38.

Le *stathmos* et le *cléros* appartiennent au roi. Le clérouque n'en a pas la libre disposition ; il peut sans doute affermer son *cléros*, mais non pas son *stathmos*. Il ne peut vendre ni céder l'un ni l'autre. Il y a des cessions de *cléros* cependant, mais elles sont surveillées par le roi. Peut-être à certaines conditions la tenure sert-elle de gage. Mais elle ne peut être léguée, et il en est de même du *stathmos*, bien qu'il figure, sans doute illégalement, dans les testaments de clérouque. En fait, les soldats ont une tendance à laisser *stathmos* et *cléros* à leur fils, conséquence naturelle de la situation faite aux fils de clérouques.

Les rois ont dû en effet se préoccuper du recrutement de leur armée régulière, et tout naturellement, suivant l'exemple d'Alexandre, ils songèrent à enrôler les fils de soldats. Mais il était difficile de leur imposer l'héritage des devoirs, en leur déniant celui des droits. Le fils, qui succédait au père dans le service, lui succédera donc aussi dans la possession d'un *cléros*. Le roi, certes, avait toute latitude de choisir ce *cléros* ; mais il était naturel que le père désirât voir passer à son enfant le domaine qu'il avait cultivé, et quelle raison impérieuse pouvait-on avoir de s'opposer à ce désir ? En fait, au moins au temps d'Évergète, on ne s'y opposait pas. A la mort du clérouque, le cléros était placé sous séquestre, et, les droits des enfants une fois examinés, remis à celui des fils jugé capable de servir (1). Cette procédure paraît avoir été déjà habituelle au milieu du III^e^ siècle et s'être maintenue au siècle suivant, au moins jusque sous le règne d'Évergète II.

Les enfants des clérouques et même ceux des soldats qui n'avaient pas de cléros, et probablement tous ceux des étrangers immigrés formaient ce que l'on appelait la descendance ἡ ἐπιγονή (littéralement : le croît). Or il y avait des corps d'ἐπίγονοι et l'on a supposé que c'étaient les corps où les fils de

(1) **XLI**, 4 (mais en corrigeant la date) ; **XXXI**, 1, 124.

militaires étaient exercés, des corps d'enfants de troupes. Cependant ces épigones font partie de l'armée combattante. Polybe les mentionne à Raphia. Ils reçoivent eux-mêmes des tenures de 25 aroures (1). Peut-être sont-ce bien des fils de clérouques, des fils cadets qui, ne succédant pas au *cléros* de leur père, sont cependant maintenus ou s'engagent dans l'armée (2).

Parmi les tenures d'officiers, on a noté plus haut un domaine de 10 000 aroures. Mentionné au milieu de tenures de clérouques, c'est probablement aussi un *cléros* militaire. Mais il a la contenance d'une δωρεά. On appelait ainsi de vastes domaines que les rois concédaient à leurs favoris ou aux grands personnages de l'État. La δωρεά la mieux connue est celle d'Apollônios, le diœcète de Philadelphe (3). Ses terres du Fayoum couvraient un espace immense. Elles comprenaient plusieurs villages, en particulier le bourg de Philadelphie, et, tout près de là, elles englobaient dix mille aroures de terres désertiques à irriguer et à défricher. Un plan et un devis pour l'aménagement des canaux et des digues nous a été conservé dans une momie de Ghorân (4). En principe, le concessionnaire d'une de ces δωρεαί paraît avoir reçu du roi tous les pouvoirs administratifs, mais il n'est pas le seigneur du domaine, car il n'a pas droit de justice, et, à sa mort, le domaine revient au roi. Ces domaines ne sont pas moins de vastes régions de l'Égypte ouvertes à l'hellénisation. Les gens de la maison d'Apollônios sont presque tous des Grecs et, comme le diœcète dirige des entreprises commerciales, pour lesquelles il a besoin d'une flotte, comme il est en relations politiques et

(1) **XLI**, 39. La question des τῆς ἐπιγονῆς (*mes n Kmy*, nés en Égypte, en démotique) est des plus controversées ; voir p. 385, n. 11.

(2) Les clérouques militaires n'auraient pas beaucoup contribué à helléniser l'Égypte si, comme le croit M. GELZER (**LV**, 1914, 2, p. 61 et suiv.), le soldat ne résidait pas sur son lot exploité par l'État, qui lui servait les revenus à titre de solde. Mais cf. LESQUIER, **LXXXVII**, 1919, p .359 et suiv

(3) **CCXII**. — (4) **XLI**, 1.

d'affaires avec la Syrie et l'Asie mineure, ce sont pour ses intendants un va-et-vient et un échange de lettres continuels. Autour d'eux s'agite une foule de domestiques, de cultivateurs, d'ouvriers et même d'intrigants, et, dans cette multitude, naturellement, les Grecs dominent de beaucoup par l'activité et par le nombre.

Sous le règne de Philadelphe, c'est d'ailleurs une exploitation intense des richesses et surtout du terroir égyptien. On gagne des terres au Fayoum. Le pays se couvre d'une nuée de colons. Un système de prêts consentis par l'État — prêts de semence, prêts pour frais de main-d'œuvre — facilite au profit de l'État l'activité individuelle (1). Toute une population étrangère venue de tous les coins du monde méditerranéen semble s'abattre sur la vallée du Nil.

Le statut personnel et fiscal de ces Grecs était bien plus favorable que celui des indigènes. On ne pouvait traiter ces citoyens de villes helléniques tout à fait comme des sujets. Nous les voyons garder leur ethnique d'origine. Les témoins du contrat de mariage de 311 trouvé à Éléphantine se déclarent de Géla, de Temnos, de Cyrène, de Cos. Zénon se dit de Caunos ; Panacestôr, autre intendant d'Apollônios, de Calynda. Le gouvernement égyptien devait reconnaître ces appellations officielles et les droits qu'elles comportaient. Ces Hellènes n'étaient soumis ni aux corvées qui pesaient sur le fellah, ni à la capitation, signe de la servitude. A côté d'eux, il y avait aussi d'autres étrangers privilégiés. Les Juifs, attirés par le premier Ptolémée, formèrent, tant dans la *chôra* que dans Alexandrie, des groupements importants ; les Thraces et les Mysiens entraient en masse dans l'armée.

Les Grecs n'eussent pas été des Grecs s'ils n'avaient éprouvé le besoin de se grouper : ils se réunirent par *nations*. Ainsi avaient fait autrefois, à Memphis, les Hellénomemphites qui

(1) XLI, I, 39-51.

subsistaient encore au IIe siècle, et étaient dirigés par des timouques. Nous supposons que ces communautés naquirent spontanément, mais, s'ils ne les créèrent pas, les rois les adoptèrent et les surveillèrent bien vite. Il est possible que, pour avoir le statut d'Hellène, il ait fallu appartenir, par l'origine ou la naturalisation, à l'un de ces *politeumata* (1) helléniques. Peut-être était-on ainsi qualifié pour le service dans l'armée royale. Nous connaissons ou nous soupçonnons des *politeumata* de Crétois (2), de Béotiens (3), d'Achéens (4), de Thraces (5) de Ciliciens (6), de Mysiens, d'Iduméens (7), de Perses (8), de Juifs (9), et il est bien probable qu'il y en avait un, particulièrement considéré, de Macédoniens. Comme on le voit, les plus nombreux ne sont pas des communautés grecques, mais c'est sans doute un hasard de notre tradition. Nous ignorons si ces *politeumata* avaient quelque lien avec les cités d'Égypte. Mais ce sont bien des groupes organisés, ayant leurs magistrats, leurs prêtres, et leur siège fixé dans une localité déterminée. Tous les étrangers ne formèrent peut-être pas de communauté de ce genre, et il est possible aussi que dans les *politeumata* le nombre des membres ait été limité (10). Enfin on s'est demandé si les gens de la descendance, les τῆς ἐπιγονῆς, en faisaient partie (11). Ce qui est certain, c'est

(1) **CCXIV**, 142 et suiv. ; **CLXXXI**, p. 247, 257, 280, 286 ; **CXCVIII**, p. 30, n. 3.

(2) **CCXIV**, p. 143 et suiv. — (3) BRECCIA, **LXXXIII**, 1923, n° 19, p. 119.

(4) **CCXXI**, p. XI. — (5) *Ibid.* — (6) HENNE, *Bull. Inst. fr. d'arch. or.*, t. XXXV (1924), p. 179. — (7) **CCXIV**, p. 143 et suiv. — (8) *Ibid.*, p. 151.

(9) **CLXXX** (WILCK.), 1, p. 24 ; ENGERS, **LVII**, t. XVIII, p. 79-80.

(10) Plusieurs interprètes font des *politeumata* des groupes exclusivement militaires. W. RUPPEL, Πολίτευμα *de historia vocis*, Iena, 1923, cité dans **CXCVIII**, p. 30, n. 3.

(11) Opinions très divergentes sur les τῆς ἐπιγονῆς : Enfants de clérouques, **CCXIV**, p. 52 et suiv., **CXCV**, p. 12 et suiv. Nés en Égypte de soldats, WILCKEN, **LXV**, t. VI, p. 368 ; VII, p. 96 : **XXIV**, 1, p. 163. Nouveaux immigrés : SCHUBART, **LXV**, V, p. 104 et suiv. Descendance des immigrés : v. WŒSS, **LXIII**, t. XLII, 1921, p. 641-643 ; *Das Asylwesen Ægyptens*... Münich, 1923, p. 67 ; **LXIII**, t. XLVI (1926), p. 42 et suiv., p. 55. Nous inclinons à croire que c'est, au IIIe s., la première descendance des immigrés. Cf. p. 396,

que le statut de chaque habitant de l'Égypte était soigneusement défini et enregistré (1).

Ainsi groupés, ces Grecs peuvent plus fidèlement conserver les traditions de leur race. Ils créent partout des centres d'éducation hellénique. L'Égypte se couvre de gymnases et de palestres. Il y en a jusque dans les villages. Quel est, dans ce mouvement, le rôle du roi ? Il est difficile de le dire. Les gymnases dont nous connaissons l'origine sont fondés par des particuliers. Mais nous trouvons mentionnés, avec les éphèbes, des cosmètes et des gymnasiarques. Sont-ce là des magistratures appartenant à un corps d'archontes, qui auraient administré la commune hellénisée des métropoles du nome, comme on le voit à l'époque romaine ? Pour le temps des Lagides, nous ignorons tout des métropoles, et cette concentration des institutions grecques dans le chef-lieu paraît être une réforme d'Octave. On croirait plutôt qu'en Égypte les gymnases sont des fondations privées, dépendant peut-être des *politeumata*, mais sous la surveillance de l'État. Il en est d'eux comme des ateliers de tissage privés ou des sanctuaires élevés par des particuliers. On ne peut les démolir ni les reconstruire sans la permission royale. Le tissage est un monopole; le roi est maître de la religion : chapelle et ateliers sont sous son contrôle. Or le roi est non seulement le souverain, mais encore le « patron » des Grecs d'Égypte. Il contrôle aussi les *politeumata* et leurs gymnases.

II

La réaction indigène (2).

Les indigènes devaient se sentir dépouillés. Ils l'étaient en effet. Jamais, semble-t-il, aucune des dominations étrangères

n. 1-3. Schonbauer, **LXIII**, t. XXXIX (1918), p. 243, pense qu'il y a des politeumata de τῆς ἐπιγονῆς. Opinion contraire dans v. Wœss, *loc. cit.*

(1) C'est ce qui paraît résulter, par exemple, d'une expression comme Ἀνδρομαχος ὁ ἐγγράφετο Ναξιδεύς (texte inédit). Il y avait donc des listes (γραφαί), où les personnes étaient classées d'après leur ethnique.

(2) Jouguet, **LXXIX**, 1923, p. 419 et suiv.

que l'Égypte avait subies — ni celle des Éthiopiens, ni celle des Assyriens, ni celle des Perses — n'avait ainsi accaparé toutes les ressources du pays. Sans doute, au moment de la conquête ou dans la répression des révoltes, il y eut alors de ces violences atroces, conformes aux mœurs de l'Orient, et dont les premiers rois macédoniens paraissent s'être abstenus. Mais c'étaient là des instants de crise, et, à l'ordinaire, le tribut payé, la vie de l'Égypte se poursuivait selon la coutume séculaire. Maintenant on était non seulement asservi à une dynastie étrangère, mais encore à toute une race nouvelle, dont la tyrannie était d'autant plus lourde qu'elle se répandait et s'insinuait dans tout le pays. On devait abandonner aux Grecs les meilleurs champs, quelquefois même une partie de la maison familiale, et les fonctions publiques, dont on avait l'habitude de vivre.

Le mécontentement couva longtemps; longtemps les Égyptiens gardèrent le sentiment de leur faiblesse. Peut-être profitaient-ils d'ailleurs aussi quelque peu de cette prospérité générale due à une exploitation plus active du pays et à une administration plus disciplinée. A la fin pourtant, la révolte éclata.

Des troubles nous sont signalés, dès le début du règne d'Évergète I^er^ (1), mais leur caractère nous échappe, et, d'après Polybe, la première grande rébellion indigène a suivi de tout près la victoire de Raphia (217) (2). Pour résister à la menace d'Antiochus III, on avait été obligé de recourir au recrutement indigène. On ne s'était pas contenté des *machimoi* de l'armée régulière, on avait incorporé une multitude d'Égyptiens, on les avait même armés en phalangites. Ils en conçurent quelque orgueil et se crurent capables de secouer le joug. Un chef, que nous ne connaissons plus, se leva, peut-être dans Héracléopolis, car une prophétie populaire parle de « l'Héracléopolitain qui

(1) JUST., XXVII, 1, 9; HIERON., *in Dan.*, 11. — (2) POL., V, 107, 2-4.

doit régner après les étrangers et les Ioniens »(1). La guerre dut être longue et terrible. On a supposé qu'elle commença dans la Moyenne Égype et le Delta. Mais, en l'an 16 de Philopator (206), « elle faisait rage au Nord et au Sud », et les rebelles se réfugièrent dans le temple d'Edfou, fondé par Évergète Ier et alors en cours de construction; les travaux ne reprirent que l'an 19(186). Ces rebelles étaient soutenus et peut-être conduits par Harmachis, un prince nubien qui, dès 206, dominait en Thébaïde, détachée, semble-t-il, du royaume ptolémaïque.

Les troubles continuent partout jusqu'au début du règne d'Épiphane. Abydos est assiégée en l'an 6 de ce roi (2). Lycopolis du Bousirite est prise par lui en l'an 8 (198-197) (3) et les « impies » sévèrement châtiés. Le décret dit de Rosette consacre, en l'an 9, le souvenir des amnisties royales. Mais, s'il y eut un moment d'apaisement, il ne dura guère. Anchmachis, qui avait succédé à Harmachis vers 200, ne fut défait et capturé par un officier grec que le 27 août 186, comme nous l'apprend un décret des prêtres réunis à Alexandrie au mois de septembre de la même année (4). La rébellion n'était d'ailleurs pas abattue dans le Delta. Elle succomba seulement à Saïs, enlevée par Polycratès en 183-184. La répression fut terrible. Épiphane porta ses armes juqu'en Nubie.

L'hostilité des Égyptiens se manifesta peut-être encore au temps de la sixième guerre syrienne, alors qu'Antiochus IV marchait contre Alexandrie (5). Délivré du péril grâce à l'intervention romaine, Philométor, qui régnait alors avec son frère cadet, eut à soutenir une guerre intérieure suscitée par Dionysios Pétosérapis (6). C'était un indigène, estimé pour ses talents militaires, et qui avait à la cour le rang d' « *ami* ». Sous couleur de protéger le jeune Ptolémée, alors plus popu-

(1) W. SPIEGELBERG, *Die sogennante demotische Chronik*, p. 6, n. 1; cf. JOUGUET, *loc. cit.*, p. 435, n. 3.
(2) **CCXXI**, 32, 32 *b*. — (3) **IX**, 90, l. 22.
(4) SETHE, **LXVIII**, 1917, p. 35 et suiv.
(5) JOUGUET, **LXXIX**, p. 420, 421, n. — (6) DIOD., XXXI, 15e.

laire que son aîné, il souleva la capitale, et la foule, selon la coutume, se réunit au stade avec des cris pleins de menaces. L'intention de Pétosérapis, qui avait déjà négocié avec les soldats indigènes, était certainement de profiter des troubles pour renverser la dynastie. L'attitude des deux rois, qui se montrèrent ensemble au peuple, déjoua cette manœuvre et rendit le calme à la ville. Mais, avec ses partisans, Pétosérapis avait occupé le bourg d'Éleusis (Hadra), à la jonction des deux canaux qui, venus du Nil, se réunissent pour porter l'eau douce à la capitale. Philométor fut forcé de lui livrer bataille. Le rebelle s'enfuit en traversant le Nil à la nage et l'on ne sait plus rien de lui. Mais le mouvement dut avoir son contre-coup à Memphis et au Fayoum et même en Thébaïde, car il y eut siège et prise de Panopolis. Encore sous Évergète II, cette ville était traitée en vaincue (1), et, si Philométor entreprit de coloniser la Nubie et d'organiser la frontière à Philæ, c'était en partie pour ôter aux gens du Sud l'appui que les Éthiopiens donnaient aux aspirations nationales (2). Il n'y réussit guère. Ses colonies disparaissent, et, sous Évergète II, en conflit avec Cléopâtre II, les textes signalent encore des agitations, particulièrement en Thébaïde, en l'an 40 et en l'an 48.

Pour venir à bout d'une résistance tenace et toujours renaissante, il fallut détruire la vieille capitale indigène. Elle s'était encore révoltée à la fin du règne d'Alexandre I^er^, à la faveur de la crise qui amena la chute et la mort de ce roi (88). A peine rappelé par les Alexandrins, Sôter II marcha contre la Thébaïde. Cette fois, on résolut d'en finir. Thèbes prise fut pillée, en partie détruite, de façon à n'être plus qu'une agglomération de villages, telle que Strabon la vit plus tard (3).

Les Égyptiens sortaient donc vaincus de cette lutte poursuivie pendant plus d'un siècle. Il ne pouvait en être autrement. Ni les soldats de l'Éthiopie, ni ceux de l'armée indigène n'étaient

(1) **XXXI**, 5, l. 135 et suiv.; cf. JOUGUET, *loc. cit.* — (2) **IX**, 111.
(3) P. COLLART, *Recueil Champollion*, p. 2.3 et suiv.

de taille à résister avec succès au nombre et à l'armement des troupes grecques. La dynastie était sauvée; mais ce n'est pas la force seule qui avait assuré son salut. Les rois avaient été obligés de faire des concessions, et les mesures qu'ils prennent, soit au cours, soit à la fin de la répression, nous laissent deviner que ceux qu'il s'agissait de séduire, — probablement parce qu'ils étaient l'âme de la révolte, — ce sont surtout les guerriers et les prêtres. Après les défaites des rebelles, on voit les synodes ecclésiastiques se réunir et manifester leur fidélité par de nouveaux honneurs votés au roi. Ainsi, après la prise de Lycopolis et la capture d'Anchmachis. Mais, si nous en jugeons par le premier de ces décrets sacerdotaux, — la fameuse pierre de Rosette, — ces honneurs ne vont pas sans compensation. On y rappelle les ordonnances rendues par le roi. Plusieurs sont destinées à réprimer des abus et à garantir les privilèges traditionnels des prêtres, peut-être à en accorder de nouveaux ; ou bien ce sont des remises d'arriérés et des amnisties. Même impression quand on lit les ordonnances d'Évergète II, promulguées en 118, quelque temps après les troubles de Thébaïde (1). Au IIe siècle, il semble que le pouvoir royal ait relâché la rigidité de ses principes. Les possessions héréditaires détachées du Domaine se sont multipliées. Le clérouque militaire, par exemple, dispose presque librement de son *cléros*, qu'il finira par pouvoir léguer non seulement à son fils, mais à l'un de ses proches, peut-être sous la réserve que celui-ci soit apte à servir. Dans l'armée, la situation du *machimos* s'est améliorée. La contenance de sa tenure augmente. Des indigènes se glissent dans les corps grecs.

Malgré tout, la dynastie a triomphé. Mais elle ne doit pas cette victoire seulement à ses armes et à ses faveurs. Elle n'aurait peut-être pas vaincu, si l'Hellénisme n'avait pas pénétré le pays tout entier.

(1) **XXXI**, I, 5.

III

La fusion des races.

Suivons, en effet, ses destinées en Égypte depuis la conquête.

Assez vite, malgré l'hostilité, sourde d'abord, puis manifeste, des indigènes, il s'y était acclimaté, c'est-à-dire qu'il s'était adapté au pays et accoutumé aux hommes. Si fiers qu'ils fussent de leur culture et de leur race, les Grecs ne pouvaient vivre à l'écart et isolés, ceux-là surtout qui, établis en colonies agricoles, étaient mêlés aux cultivateurs de la contrée. Les tenures, en effet, ne nous apparaissent pas groupées en un ensemble compact, mais éparses sur les terroirs des bourgs égyptiens. Les clérouques avaient leur logement dans la maison même de l'indigène. Les relations étaient inévitables. Peut-être, au début, ne furent-elles pas très faciles. Il y a des contrastes frappants entre les deux peuples. Hérodote les a notés et il a même marqué la répugnance religieuse, qui gênait les rapports de l'indigène avec le Grec, le refus du baiser sur la bouche, l'obligation de purifier la vaisselle dont l'hôte étranger s'était servi. Toutefois, il ne faudrait pas exagérer cette hostilité superstitieuse. La religion, qui a peut-être été d'abord un obstacle, finit par devenir un lien. Les Hellènes avaient bien apporté avec eux leurs dieux et leurs rites, et, quand on rencontre dans les dédicaces des divinités comme Artémis Sôteira, Apollon Hylatès, Zeus Olympios (1), on a évidemment affaire à des divinités grecques. Mais le cas n'est pas si fréquent ! Depuis longtemps on assimilait les dieux égyptiens aux dieux helléniques, et il n'est pas douteux que, sous des noms grecs, on ait adoré des dieux égyptiens. Satit et Anoukit, les déesses de la cataracte, deviennent Héra et Hestia. L'Horus-faucon d'Edfou s'appelle Apollon. Amôn-Râ-Sonther de Thèbes est Zeus, et la ville prend le nom de

(1) IX, 18, 53, 65.

Diospolis. A Tentyris, Hathor est Aphrodite ; Thôt est Hermès à Hermoupolis; à Héracléopolis, Harsafi est Héraclès ; depuis longtemps Neith de Saïs est Athéna. Cette liste, qui pourrait aisément être allongée, montre combien les Grecs étaient dévots aux divinités égyptiennes. Ils ne faisaient aucune difficulté de rendre un culte aux plus bizarres, et sous des vocables qui sont à peine hellénisés : l'hippopotame femelle Thoëris à Oxyrhynchos ; Souchos, Soknebtynis, Pnéphérôs, Mestasoutmis, les crocodiles du Fayoum, etc. C'est que de ces dieux d'abord le Grec était l'hôte, puisqu'ils étaient les seigneurs du pays : il leur devait son hommage. C'est une conséquence du caractère à la fois tolérant et local des religions antiques, et d'ailleurs la religion égyptienne, avec les pompes de son culte, le mystère de ses temples au sanctuaire clos, l'étrangeté de ses rites et de ses doctrines, qui passaient pour ésotériques et profondes, était bien faite pour séduire, en un temps de curiosité et d'effervescence religieuse. Les Grecs furent conquis par elle. Les dieux humains et prochains de l'Hellène ne semblent pas en revanche avoir attiré l'Égyptien.

On a dit que la religion égyptienne était exclusive et fermée à l'étranger. C'est une affirmation qu'il faut peut-être atténuer. Le Grec, comme tous les fidèles, devait être admis dans les cours et sous les portiques des temples ; comme les autres fidèles, il n'allait pas plus loin. Sans doute, il y avait des rites réservés aux Égyptiens de race. Mais les sanctuaires n'étaient pas absolument inhospitaliers aux étrangers. Déjà, à une date probablement antérieure à la conquête d'Alexandre, une Grecque de Memphis dépose dans celui d'Osorapis (1) une formule d'imprécation contre l'homme qui l'a abandonnée, elle et sa fille. C'est le fameux papyrus d'Artémisiè, conservé à Vienne. Enfin, à côté de la religion officielle, on voit naître des

(1) **XXIV**, 1.

cultes populaires accueillants à tous, et qui paraissent avoir eu un succès considérable. On en trouve un exemple dans le temple ruiné et désaffecté de Séti Ier à Abydos (1). Dans ces salles ouvertes, s'était installée une dévotion à un Osiris guérisseur, qui, si l'on en juge par les graffites grecs tracés aux parois, avait alors beaucoup d'adeptes.

Le pouvoir dut naturellement favoriser ces tendances. Ptolémée Sôter songea et réussit à créer un culte commun accessible à tous ses sujets (2). Il y a certainement quelque chose de vrai dans la tradition rapportée par Plutarque. Elle nous montre le roi réunissant une commission de théologiens, et, parmi eux, le prêtre égyptien Manéthon et l'exégète du culte éleusinien Timothée (3). Ces conférences ne créèrent pas, mais elles organisèrent la religion de Sarapis, appelée à un si grand avenir. On a vu que ce dieu n'était autre que l'Osorapis de Memphis assimilé à un Pluton hellénique. Mais Sarapis tenait aussi de Dionysos, et, comme Esculape, c'était un dieu guérisseur. Les traits de la statue du culte rappelaient ceux de toutes ces divinités, surtout ceux de Zeus et de Pluton. Il était coiffé de la corbeille sacrée des mystères ou calathos. A côté de lui se tenait un Cerbère tricéphale. Sarapis fut associé à Isis et à l'Horus fils, l'enfant Harpocrate (Horus enfant). Ces trois divinités constituent la triade alexandrine, adorée sur l'acropole alexandrine, et bientôt dans le monde entier.

On ne sait à quelle époque précise les types iconographiques des nouveaux dieux furent fixés. Mais il est certain que le culte se répandit de bonne heure, avec la protection du gouvernement. On possède encore la lettre à Apollônios d'un dévot, guéri par le dieu et gratifié de visions. Il prie Apollônios, le diœcète, de l'aider à fonder un sanctuaire de Sarapis au bord

(1) **CCXXI**, préf.

(2) Bouché-Leclercq, **XCIII**, 1902, p. 1 et suiv.: I. Lévi, *ibid.*, 1913, p. 1-86 et suiv., **CCI**; **XXIV**, p. 25 et suiv.; **CLXI**, 1, p. 113-121; 4, 303 et suiv.

(3) Plut., *De Is. et Os.*, 28.

de la mer (1). La faveur et la tutelle des rois s'étendit aussi à d'autres cultes, en particulier à celui de Dionysos, dont la vogue est grande à l'époque hellénistique. Philopator voulut lui faire jouer le même rôle qu'à Sarapis, peut-être un rôle encore plus large, en l'identifiant à tous les grands dieux, et même à celui des Juifs. Il devait échouer avec Israël, dont il se fit vainement le persécuteur (2).

Séduits par les dieux, les Grecs devaient se faire aussi aux mœurs des hommes. Si quelques-uns des premiers immigrés, dans leur orgueil de citoyens libres, avaient montré quelque dédain pour des barbares asservis, ce sentiment avait bien dû s'affaiblir à la longue et il était devenu certainement presque étranger au Grec né dans la *chôra* égyptienne. Celui-ci n'avait jamais connu la vie de cité. Comme son père l'avait peut-être déjà fait, il pouvait être tenté de prendre une femme du pays. Quelle grande différence alors entre ses enfants et les indigènes? La loi devait reconnaître au moins certains de ces mariages. Ç'avait été sans doute une sage mesure que d'interdire aux citoyens des cités grecques d'Égypte d'épouser des indigènes; ainsi se conservait plus pure la source de l'Hellénisme; mais c'eût été une impossibilité de prohiber de pareilles unions pour tous les Grecs établis dans la contrée, une faute, si l'on voulait vraiment helléniser l'Égypte. En fait, les unions de ce genre semblent avoir été de plus en plus fréquentes, et l'habitude égyptienne des mariages entre frère et sœur s'introduit chez ces Grecs ou ces demi-Grecs d'Égypte. Nous ignorons le statut légal de ces unions mixtes et la condition de ceux qui en étaient nés. Il est possible qu'ils n'aient pas tous eu, par leur naissance, le statut hellénique, mais il ne semble pas que l'Hellénisme en Égypte ait été exclusif et fermé. Ne pouvait-on pas devenir l'égal d'un Grec, si l'on avait reçu l'éducation grecque, celle qui se dispensait dans les écoles et

(1) *P. Zenon*, 59034.
(2) PERDRIZET, **LXXXVIII**, 1910, p. 218 et suiv.

dans les gymnases ? Ainsi trouvait son application l'idée d'Isocrate, que ce n'est pas le sang, mais la παίδευσις qui fait l'Hellène. Il y a des exemples de naturalisation par inscription dans un *politeuma*. En devenant grec, on prenait un nom grec, mais on ne perdait pas pour cela son nom égyptien : on portait les deux ensemble, l'un étant très souvent une traduction de l'autre ; c'est le cas de Dionysios Pétosarapis. Mais, naturellement, ces changements de noms étaient officiellement autorisés. La surveillance de cet état civil était sévère ; les fraudes des fonctionnaires punies de mort (1).

Ces tendances à l'assimilation entre Grecs et Égyptiens, les rois les favorisèrent de plus en plus, à mesure qu'ils s'identifiaient eux-mêmes davantage avec les pharaons. Au IIe siècle, ils ne pouvaient guère faire appel à l'immigration; la Grèce était épuisée : il fallait bien dès lors qu'ils multipliassent les Hellènes d'Égypte. Enfin les révoltes indigènes les obligeaient à des concessions. Maintenant, on verra des Égyptiens à la cour, dans les hauts postes de l'armée et de l'administration : le stratège qui, sous Évergète, est chargé de pacifier la Thébaïde s'appelle Paôs. Mais il ne semble pas que les rois aient bouleversé les règles traditionnelles, qui gardaient à leur domination un caractère gréco-macédonien. Les privilégiés, ceux que l'on appelle aux fonctions, ce sont bien toujours en principe ceux qui ont le statut hellénique. On confère seulement ce statut plus souvent à des Égyptiens.

Les documents laissent en effet deviner une réorganisation des classes, dont on ne peut malheureusement saisir exactement tous les détails, mais qui semble bien révéler à la fois l'intention de concentrer les forces de résistance à la réaction indigène et de ménager une assimilation prudente et partielle de la population non hellénique (2). Tandis qu'au IIIe siècle on rencontre les ethniques les plus variés, on constate que beaucoup

(1) JOUGUET, **LXXIX**, 1923, p. 440, n. 4 ; **XV**, 1250.
(2) **CXCVIII**, p. 8 et suiv.

d'entre eux ne se trouvent plus au IIe siècle. En revanche, les *politeumata* macédoniens, crétois, mysiens et perses sont renforcés par de nombreuses naturalisations, la qualité de τῆς ἐπιγονῆς n'apparaît plus qu'avec ces ethniques, et, au lieu de s'appliquer aux seuls fils d'immigrés, elle devient héréditaire (1). On n'oserait affirmer que les anciens groupements aient tous disparu, mais au moins semblent-ils s'effacer au second plan. C'est comme si la population était distribuée dans des catégories moins nombreuses et selon une stricte hiérarchie, dont les échelons pourraient être en même temps un obstacle et des degrés. Macédoniens et Crétois sont au sommet, puis viendraient les citoyens des cités grecques et les Hellènes de la *chôra*, puis les Mysiens, puis les Perses (2). Ceux-ci se multiplient en Haute-Égypte, la partie la moins hellénisée du pays, et c'est un fait certes significatif. Ils admettent dans leurs rangs des éléments non iraniens, particulièrement des indigènes, et parmi ces indigènes beaucoup de prêtres (3). Supérieurs à la masse des Égyptiens, ils sont très inférieurs aux Hellènes, avec lesquels ils n'ont peut-être pas le *conubium* (4). Les contrats qui les concernent montrent que la procédure d'exécution comporte pour eux, selon les interprètes, soit les risques d'une servitude au profit du créancier (5), soit l'interdiction à recourir à l'asyle (6). Naturellement ces changements

(1) Ci-dessus, p. 385, n. 11.

(2) Sur les Πέρσαι et les Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς, outre les auteurs cités p. 385 et p. 382. cf. A Segré, **CIII** (1922), p. 143-156; **CV** (Nuova), 2 (1924), p. 86-91; Pringsheim, **LXIII**, t. 44 (1924), p. 396-526; G. Tait, **LXV**, 7. p. 175-183.

(3) A. Secré croit que les Perses du IIe et du Ier siècle ne sont pas les descendants des anciens Perses, mais ceux des μάχιμοι égyptiens. On les aurait introduits dans le πολίτευμα des Perses, en les enrôlant dans l'armée. Que des descendants de μάχιμοι se soient introduits dans le πολίτευμα des Perses, c'est possible. Mais qu'en principe les Perses soient les descendants des vrais Perses, c'est ce que maintient v. Wœss, **LXIII**, t. 46 (1926), p. 45 et suiv.

(4) **CXCVIII**, p. 26 et suiv.

(5) H. Lewald, *Zur Personalexekution im Rechte der Papyri*. Leipzig, 1910.

(6) V. Wœss, **LXIII**, t. 42 (1922), p. 139 et suiv. *Das Asylwesen Ægyptens*, p. 66 et suiv.; **LXIII**, 46 (1926), p. 38 et suiv.; **CXCVIII**, p. 18 et suiv. La cause de ce *privilegium odiosum* serait, selon Wœss, le souvenir des sacrilèges des

devaient être liés à des réformes dans l'armée, dont l'organisation, dans l'antiquité, reflète toujours celle de l'État.

Si grande que soit dans ce tableau la part de la conjecture, le fait essentiel est hors de doute. La politique des Ptolémées a voulu créer entre le fellah, qui vit à la campagne, et l'aristocratie des villes et de la cour, une population mixte, gréco-égyptienne, qui pouvait être pénétrée d'idées orientales, mais qui, dans ses classes les plus élevées, était dominée par la culture hellénique. C'est ainsi que les lettres grecques se répandirent dans le pays et que se constituait l'armature du royaume.

Déjà formée, quand la rébellion éclata, c'est cette armature qui a permis à la dynastie de résister. Sans doute il a pu arriver que les rebelles aient trouvé dans ces classes gréco-égyptiennes beaucoup de partisans; mais, dans leur ensemble, elles ne pouvaient être foncièrement hostiles à la dynastie. Hellénisées, elles n'avaient aucune raison de penser qu'une dynastie grecque fût une dynastie antinationale. Les prêtres égyptiens eux-mêmes, au moins certains d'entre eux, hellénisés eux aussi, touchaient à ces classes ou même en faisaient partie, et c'est ce qui explique que dans toutes les crises, si l'on peut soupçonner que l'âme de la résistance est dans les temples, on constate cependant qu'il y a dans le clergé beaucoup de sujets loyaux.

Seulement, quelle distance entre ces demi-Grecs et le véritable Hellène ! Elle est aussi considérable que celle qui sépare les conceptions politiques d'Athènes ou de Sparte des principes qui ont présidé à la constitution du royaume ptolémaïque. Ignorant la vie civique, qui est la vie grecque par excellence, ces Hellènes, répandus dans les villages ou les métropoles

Perses. Objections dans **CXCVIII**, p. 24, discutées par Wœss, **LXIII**, 46 (1 ' 6), p. 50 et suiv. Sur la situation juridique des Πέρσαι, cf. Pringsheim, *op. laud.* Tait *loc. cit.*, qui dans les Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς de l'époque romaine voit une simple fiction juridique.

égyptiennes, sont au contraire imprégnés de superstitions orientales. Ils lisent et écrivent le grec : ils l'ont appris dans Homère et les classiques ; mais ils l'écrivent de plus en plus incorrectement. On suit cet abâtardissement de la langue, signe très clair de celui des esprits, en parcourant dans l'ordre des dates les nombreux documents conservés. Au IIe siècle, et au Ier même, les lettres, ordonnances et circulaires émanant de hauts fonctionnaires sont rédigés dans un style prétentieux, incorrect, inextricable. On a pu parler de la deshellénisation des Grecs d'Égypte (1). Pourtant, à la réflexion, ce qui est surtout étonnant, c'est que cette deshellénisation ne se soit pas produite plus vite. « Le fils d'une Orientale et d'un Européen est un Oriental », dit Renan, et l'on sait ce qui arrive d'ordinaire à une race immigrée, même conquérante, quand elle se mêle à celle du pays où elle vient s'établir. En vérité, ces Grecs de la *chôna* égyptienne ne sont presque plus des Grecs (2). Cependant, durant plusieurs siècles, ils n'ont pas d'autre culture que la culture hellénique. C'est sans doute qu'ils étaient dans le rayonnement d'un foyer où l'Hellénisme, bien que transformé, avait conservé toute sa flamme et tout son éclat.

IV

La civilisation alexandrine.

Ce foyer, il faut le chercher dans les cités grecques, et particulièrement à Alexandrie. Mais là, non plus, l'Hellénisme n'était pas isolé. La population, qui formait la commune grecque n'était qu'une partie, et peut-être la moins nombreuse, de la population de la ville. Non seulement il y avait tout le monde de la cour, qui ne se rattachait pas nécessairement à la cité, mais encore les troupes en garnison, des Grecs qui n'étaient pas citoyens, des Égyptiens — bien que la politique constante

(1) H.-I. Bell, **LXXI**, 1922, p. 146 et suiv.
(2) **CCXX**, p. xxix-xxxi.

des souverains ait écarté autant que possible de la capitale la masse inculte des fellahs, — enfin des étrangers.

Parmi ces étrangers, il y en eut de privilégiés. C'étaient particulièrement les Juifs. On a vu plus haut qu'Alexandre et les Ptolémées les avaient attirés. Ils s'étaient répandus dans tout le pays. On trouve leurs *proseuques* tant en Basse-Égypte que dans les villages du Fayoum. L'Égypte offrait à leur activité un champ très vaste. Au cours du IIe siècle, les troubles de Palestine en déversèrent certainement un grand nombre dans le royaume ptolémaïque. Mais le grand centre du Judaïsme égyptien, c'était Alexandrie (1). Les Juifs y habitaient un quartier spécial, qui prenait parfois le caractère d'un ghetto. Ils y vivaient selon leur Loi, sous la protection des rois, et formaient une commune à part, un *politeuma*, avec leur sanhédrin, leur génarque ou ethnarque. Il y a eu parfois des persécutions juives, notamment sous Philopator, quand cet étrange souverain crut avoir trouvé dans la religion dionysiaque le culte qui devait unir tous ses sujets, Dionysos se prêtant aussi bien, dans sa pensée, à se confondre avec Jéhovah qu'avec Sarapis ou Osiris. Mais en général les Juifs vivaient en sujets loyaux et constituaient un parti puissant, sur lequel s'appuyaient les rois. Un des plus beaux triomphes de l'Hellénisme alexandrin, c'est de les avoir hellénisés. C'est à Alexandrie que la Bible a été traduite en grec. Beaucoup d'entre les Juifs d'Égypte ne comprenaient que cette langue. Ils briguaient et obtenaient la cité alexandrine. Pour indiquer ce qu'ils ont dû à la culture alexandrine et ce qu'Alexandrie leur a dû, il suffira de citer le nom de Philon.

Les Grecs, au début du IIIe siècle, retrouvaient dans Alexandrie tous les traits d'une cité grecque. Le peuple se réunissait en assemblée ; il avait des magistrats, un Sénat, peut-être une *gerousia*, ou assemblée des Anciens, comme à Cyrène (2). Les

(1) Voir H.-J. BELL, *Jews and Christians in Egypt*, p. 10 et suiv.
(2) Pour la constitution de Cyrène, voir dans S. FERRI, *Abhandlungen d.*

fragments de lois alexandrines qui nous ont été conservés révèlent un droit exclusivement grec. Mais une pareille autonomie, favorable au maintien des traditions helléniques, si tempérée qu'elle fût par le pouvoir royal, s'accordait mal avec lui, surtout quand les rois devinrent de plus en plus des souverains orientaux. Il n'est pas étonnant que la ville ait perdu son Sénat. Strabon, à la fin de la période ptolémaïque, ne le connaît plus. Il ne sait rien non plus des archontes alexandrins. Il ne nomme que le stratège de nuit et le directeur de la municipalité, l'exégète. Il y a donc eu des réformes dans la constitution alexandrine. De quand datent-elles? Certainement des premiers rois. On a l'impression que Philopator a remanié les institutions de la cité, mais le Sénat avait peut-être disparu avant lui (1).

Ainsi le pouvoir royal avait mutilé la cité grecque. Le corps des citoyens reste encore un des principaux soutiens de la civilisation hellénique. Mais celle-ci ne peut plus s'assurer sur lui seul. C'est sans doute ce que les rois avaient voulu : c'est

Akad d. Wiss. zu Berlin, 1926 n° 5, l'inscription n° 1. Ce document, publié, pendant l'impression du présent ouvrage, paraît dater de 248-247, alors que, par le mariage du futur roi Evergète Ier et de Bérénice, fille de Magas (voir ci-dessus, p. 223-224), la Cyrénaïque revient sous la puissance égyptienne. Selon WILAMOWITZ-MŒLLENDORFF, l'inscription nous donne l'ordonnance (διάγραμμα) du roi (Ptolémée II ou Ptolémée III) réglant la constitution de la ville. Il est remarquable que ce n'est pas en roi que le Ptolémée gouverne Cyrène, mais en qualité de stratège à vie, et il a cinq collègues élus et temporaires. Le corps civique (πολίτευμα), autrefois de mille citoyens, est porté à dix mille. Le cens exigé est de 2 000 drachmes. Les exilés, réfugiés en Égypte et désignés par Ptolémée, entreront dans le *politeuma* pourvu qu'ils aient le cens légal. Il y a un Sénat de 500 membres. et la *gerousia* est rétablie : les *gérontes* sont au nombre de 101. Ils ont plus de cinquante ans et sont nommés par Ptolémée. Le Sénat est tiré au sort parmi les citoyens âgés de cinquante ans et renouvelé tous les deux ans par moitié. Le texte mentionne encore les *timélères*, nommés par les gérontes, parmi les citoyens de plus de soixante ans, le prêtre éponyme d'Apollon, les neuf *nomophylaques*, les cinq éphores. Les Lagides semblent donc avoir réformé la constitution dans un sens démocratique. Mais Cyrène n'est pas une démocratie : loin de là. C'est, si l'on veut, une aristocratie mitigée, selon l'expression appliquée par G. GLOTZ à Alexandrie. Il va sans dire qu'il serait imprudent de pousser plus loin la comparaison et de conclure de Cyrène à Alexandrie.

(1) JOUGUET, XC, 1925, p. 12 et suiv.

eux qui seront les vrais patrons de la culture grecque. Ses centres seront la Bibliothèque et le Musée, institutions royales, attenantes au palais.

On saisit ici un des traits essentiels de l'Hellénisme alexandrin et de l'Hellénisme égyptien tout entier. Il s'appuie sur le pouvoir monarchique. Quel contraste avec le passé et même le présent de la Grèce ! Il devait en résulter des conséquences graves pour la littérature et la pensée alexandrines. Soutenues par toutes les ressources que les rois peuvent leur fournir, les sciences prennent un admirable essor. La philosophie se désintéresse le plus souvent de la destinée de l'État, pour cultiver l'idéal du sage, citoyen du monde. La littérature est une littérature de cour. Même les grands génies poétiques du temps, Théocrite, Callimaque, Apollônios de Rhodes, sont des poètes de cour. A les lire, on est frappé de voir leur inspiration rester exclusivement grecque. De l'Égypte, ils ne savent et ne disent presque rien, à peine plus que ce qu'en pourraient dire des poètes d'Athènes ou de Cos. C'est qu'ils écrivent pour un milieu essentiellement grec : les αὐλικοί, parmi lesquels les indigènes ne s'introduisent que plus tard, et en se convertissant à l'Hellénisme ; les citoyens des cités, qui restaient à l'écart des gens du pays, avec lesquels ils ne mêlent pas leur sang. A côté de cette littérature vraiment alexandrine, il y aura toute une autre production demi-littéraire, pour le public grec mélangé des nomes : contes, romans, entachés de magie et d'un mysticisme parfois grossier, dont des œuvres comme le roman du Pseudo-Callisthène peuvent nous donner une idée, et de ces écrits les papyrus nous ont conservé des fragments.

C'est pourtant une banalité que de parler du cosmopolitisme alexandrin. Et les Grecs d'Alexandrie n'ont pas été sans subir son influence. Alexandrie est un carrefour du monde, et l'Égypte si proche ne pouvait manquer d'agir sur elle. Les Alexandrins n'avaient pas le *conubium* avec les indigènes, mais ils l'avaient peut-être avec les Grecs de la *chôra*, et ceux-ci

étaient égyptianisés. Les vraies créations originales de la pensée alexandrine auront un caractère gréco-oriental. Le néo-platonisme en sera le fruit tardif, mais peut-être aussi le plus beau et le plus durable.

Tels sont les principaux traits de l'Hellénisme alexandrin, qui se détache de plus en plus de l'esprit civique, et, soutenu par le pouvoir royal, convient à la capitale d'un royaume comme le royaume lagide.

Comment définir exactement ce royaume? La monarchie ptolémaïque n'est pas un État national. Les Lagides n'ont voulu ni ressusciter la nation égyptienne ni créer un État national nouveau, macédonien ou grec. A l'Égypte, ils ont emprunté le principe du droit divin des rois et l'organisation bureaucratique de l'État. Cette organisation, ils l'ont d'ailleurs perfectionnée. Mais le monde était entraîné dans le courant de la civilisation grecque. Eux-mêmes avaient adopté la culture hellénique. Leur œuvre ne pouvait s'accomplir qu'avec l'aide des Grecs. Ils ont donc fait dans leur royaume une place importante, mais restreinte, à la cité. Ils ont répandu l'Hellénisme par la colonisation agricole, en évitant de grouper leurs colons dans des centres autonomes pareils à des villes grecques. Pour helléniser, ils ont détaché des institutions de la cité celles qui avaient un caractère plus éducatif que politique. Retrouverons-nous dans les autres monarchies hellénistiques les mêmes principes et quelques-uns de ces traits?

CHAPITRE V

L'HELLÉNISATION DE L'ASIE

I

Antigone et Lysimaque.

Depuis la mort d'Eumène, dernier défenseur des rois descendants d'Alexandre, on voit se former en Asie deux grandes puissances macédoniennes, celle d'Antigone et celle de Séleucus. Celle d'Antigone est la première constituée, au lendemain même de sa victoire en Gabiène (317). La guerre qu'il soutint contre les autres diadoques, de 316 à 311, se termine par l'échec de ses entreprises en Grèce contre Cassandre, mais elle consacre sa domination dans l'Asie antérieure jusqu'à la Mésopotamie. Séleucus, revenu à Babylone en 312, s'y était victorieusement maintenu et avait fini par conquérir les hautes satrapies. Au sud, l'État d'Antigone touchait à celui du Lagide auquel il disputait la Syrie méridionale. En Asie mineure même, certaines régions, comme la Pisidie, n'étaient pas soumises. Zipœtès, successeur de Bas en Bithynie (entre 328 et 325), avait attaqué les villes grecques de Chalcédoine et d'Astacos (315). Elles furent sauvées par un stratège d'Antigone, mais la Bithynie restait indépendante. Vers le temps d'Ipsus, on verra la Cappadoce se détacher du royaume.

La puissance d'Antigone (1), roi depuis 306, n'a peut-être pas encore tous les traits que prendront les monarchies hellénistiques. Le culte royal est à peine né. Il apparaît dans les

(1) U. Kœhler, **LIII**, 1898, p. 824-843.

cités grecques accoutumées depuis longtemps, en Ionie, à diviniser les vivants (1). Si Antigone fut adoré par ses sujets orientaux, nous l'ignorons. Ceux-ci étaient d'ailleurs de langue, de race et de croyances disparates, et, même mieux informés, nous ne trouverions sans doute pas chez eux une religion royale aussi fixée qu'en Égypte. Le pouvoir central s'était d'ailleurs organisé sur les mêmes principes que dans les autres États. Autour du maître, on voit se réunir parfois un Conseil (2). Enfin, comme dans les autres monarchies hellénistiques, il faut distinguer les pays indigènes et les cités grecques.

L'organisation administrative du pays indigène nous est bien mal connue. Antigone a-t-il conservé les anciennes satrapies ou les a-t-il morcelées en stratégies plus petites, dirigées par des stratèges semblables à ceux des Ptolémées, c'est-à-dire avec des pouvoirs civils et militaires? On l'a soutenu et contesté. Des satrapies apparaissent dans l'Empire d'Antigone; celle de Carie, quand Asandros passe à son parti (3), et celle de Phrygie hellespontique (4). Peut-être avait-il gardé ces cadres, mais enlevé aux satrapes, qui les avaient usurpés après la mort d'Alexandre, les pouvoirs militaires pour les donner aux stratèges (5).

Le territoire indigène devait comprendre de vastes domaines royaux, avec leurs colons. Mais tout n'est certainement pas terre royale. Il y a toujours eu en Asie mineure des grands seigneurs propriétaires en fait, en théorie peut-être seulement tenanciers, de grands territoires et maîtres de leurs paysans attachés au sol (6). Les sanctuaires, comme ceux de Ma à Comana de Cappadoce (7) et à Comana de Pont (8), d'Anaïtis à Zela de Pont (9), de Mên Pharnacou à Cabira (10), possédaient

(1) Ci-dessus, p. 338. — (2) DIOD., XVIII, 50, 4-5.
(3) DIOD., XIX, 75. — (4) DIOD., XX, 19, 2.
(5) KŒHLER, **LIII**, p. 832 ; **CCXLI**, p. 17. — (6) **CCXI**, p. 254.
(7) STRAB., XII, C. 535. — (8) STRAB., XII, C. 557 et suiv.
(9) STRAB., XI, C. 512 ; XII, 559. — (10) STRAB., XII, 557 et suiv.

aussi des districts étendus. Il y avait enfin des princes protégés ou vassaux. On connaît le cas de Mithridate de Cios (1). Fils de cet Ariobarzane, qui fut satrape de Phrygie hellespontique et se révolta contre Artaxercès II (387-362), Alexandre le dépossséda. L'amitié de Démétrius Poliorcète pour son fils lui fit recouvrer sa principauté (309-308). Pour avoir trahi, il la perdit avec la vie, vers le temps d'Ipsus. Mais ce ne sont là que des renseignements fugitifs; nous ignorons presque tout du régime politique, économique et social des territoires étrangers aux cités grecques.

Celles-ci étaient en dehors des satrapies et des stratégies. Antigone est philhellène. Il se donne pour le défenseur des libertés grecques. Démétrius rétablit le synédrion de Corinthe. En Asie, Antigone se garde de créer des confédérations politiques; mais il respecte les confédérations religieuses, comme celles des Ioniens. Les cités grecques sont des États alliés (2). En 311, il leur écrit (seule la lettre à Scepsis est conservée) (3) pour les mettre au courant des négociations qui ont abouti à la paix avec Cassandre et Ptolémée. Il a soin de bien marquer son souci des intérêts helléniques. Les villes participent au traité en jurant un serment dont Antigone leur envoie la formule. Leur liberté et leur autonomie, toujours difficiles à définir, n'empêchent pas Antigone d'exercer sur elles une autorité en général irrésistible. Vers la fin de son règne, on le voit ménager la réunion de deux cités voisines : Lébédos doit être incorporée à Téos. Antigone règle tous les détails de ce « synœcisme » par des ordonnances et des lettres adressées au Sénat et au peuple de Téos (4). On a pensé qu'il agissait en arbitre (5) choisi par les cités elles-mêmes, et donnant moins des ordres que des conseils. En vérité, il semble plutôt parler en maître. Les lois de la nouvelle cité, rédigées par des nomo-

(1) **CLXII**, p. 53 et suiv. — (2) **IX**, 5, l. 40; **CLXX**, p. 112. — (3) **IX**, 5. (4) **VIII**, 2e éd., 177. — (5) KŒHLER, **LIII**, 1898, p. 838-843; Mais cf. **CXLI**, p. 2*.

graphes, lui seront soumises; il se réserve le droit de punir les promoteurs de celles qu'il n'approuvera pas, et cette intervention dans le gouvernement intérieur des villes n'est certainement pas exceptionnelle, puisque, dans le même document, il proclame comme un principe général qu'il ne veut ordinairement pas autoriser les cités à importer à prix d'or les blés étrangers, parce que c'est une pratique qui les grève de dettes.

Antigone mourut avant d'avoir achevé la fusion de Téos et de Lebédos. Mais il avait présidé à d'autres créations de ce genre, et il semble que sa politique ait cherché à fortifier l'Hellénisme en le concentrant dans de plus grandes cités. C'est ainsi que Larissa, Colonæ, Chrysa, Hamaxitos, Cébrené, Néandria, Scepsis, sont réunies pour former Antigoneia de Troade (1). Smyrne renaît, qui, depuis quatre cents ans, n'était plus qu'un groupe de bourgades éparses (2). Elle entre dans la confédération des cités ioniennes (3). Si Antigoneia est fondée sur la Propontide, c'est pour contre-balancer la puissance de Lysimacheia établie par le roi de Thrace sur l'emplacement de l'ancienne Cardia (4). Une autre s'élève en Bithynie, sur les bords du lac Ascania (5). Une autre enfin précède Antioche aux rives de l'Oronte syrien (6). Celle-ci devait être la capitale, autrefois placée à Célénæ de Phrygie.

Après la bataille d'Ipsus, la domination de Lysimaque remplace celle d'Antigone en Asie mineure. Mais la guerre a bouleversé tout le pays. C'est alors que le fils de Mithridate de Cios se réfugie dans les monts Olyassys (Ulgaz Dagh) et parvient à se tailler un royaume dans la vallée de l'Amnias (Gyuk Irmak) et de l'Iris (Yeshil Irmak), fondant ainsi l'État

(1) STRAB., XIII, C. 593, 604. — (2) STRAB., XIV, C. 646.
(3) STRAB., XIV, C. 633. — (4) KŒHLER, LIII, 1898, p. 843.
(5) STRAB., XII, C. 565. — Pour d'autres fondations supposées d'Antigone, voir ci-dessous, p. 424.
(6) DIOD., XX, 47 ; STRAB., C. 751.

du Pont (1). La Cappadoce est reconquise par Ariarathe II, neveu de cet Ariarathe que Perdiccas avait battu et mis en croix (2). En vain Lysimaque tentera-t-il de soumettre la Bithynie. Zipoetès, qui a pris le titre de roi en 297, lui résiste avec succès (295) (3). La mort d'Antigone et la rivalité des diadoques a eu pour résultat un affaiblissement de la puissance macédonienne.

Pour les cités grecques, le temps d'Ipsus est aussi une période de troubles. Toutes les villes ne prennent pas parti pour Lysimaque; ainsi Éphèse, alliée à d'autres cités, telles que Rhodes, tiennent pour Démétrius. A Priène, au contraire, le tyran Hiéron maintient la ville dans l'alliance de Lysimaque. Éphèse vient en aide aux exilés priéniens et soutient avec eux contre le tyran une guerre (κοινὸς πόλεμος), dont plusieurs inscriptions nous ont conservé le souvenir (4). Vers 299, elle honore l'ambassadeur qui, de la part de Démétrius et de Séleucus, lui annonce la réconciliation des deux rois, hostiles à Lysimaque (5). Aussi, quand l'autorité de Lysimaque s'établit, elle paraît se faire plus rude que celle d'Antigone. Les treize cités ioniennes forment maintenant un district administratif, dirigé par un stratège royal (6). Il en est peut-être de même pour la confédération ilienne (7). En plusieurs endroits, à Lemnos par exemple (8), la politique vexatoire et la fiscalité de Lysimaque avaient laissé de mauvais souvenirs. A Éphèse, il obligera les habitants à abandonner les quartiers de la plaine pour fonder sur la hauteur une nouvelle ville, qu'il appelle Arsinoé, du nom de sa femme (9). La mesure était justifiée par l'état des ports (10).Mais Lysimaque agit avec une brutalité qu'il

(1) DIOD, XX, 111, 4; PLUT., *Dem.*, 4; APP., *Mithrid.*, 9.
(2) DIOD., XXXI, 19 ; **CLXIII**, I, p. 96-97.
(3) MEMNON, 20 ; F. H. G., III, p. 537.
(4) **V**, 494 ; HEBERDEY, **CCXXXIV**, II, p. 95 (?) n. 1 ; **VIII**, I[a], 364 ; HEBERDEY, n° 17 ; V, 37. Ilion eut peut-être aussi alors un tyran ; **IX**, 218.
(5) **IX**, 10. — (6) **X**, 485. — (7) **CCXLI**, p. 28. — (8) ATHÉNÉE, VI, 255[a].
(9) STRAB., XIV, C. 640. — (10) RADET, **XC**, 1906, p. 263.

aggrava en transportant, contre leur gré, les Lébédiens et les Colophoniens dans la cité reconstruite. Les Colophoniens osèrent même résister les armes à la main et furent battus (1). On s'explique mieux la juste sévérité que le roi avait montrée à Héraclée, dont il était le maître par son mariage avec Amastris. Quand la reine fut assassinée par ses deux fils, il les fit exécuter, mais il annexa la ville, qui devint l'apanage de sa nouvelle femme Arsinoé (2). Il est assez naturel que les souvenirs d'Antigone aient été effacés. Antigoneia de Phrygie devint Nicée (3), Antigoneia de Troade Alexandrie (4). Scepsis recouvra son autonomie (5). Mais on signale des cités détruites, ainsi Astacos (6). Quand Démétrius débarque en Asie, il trouve en général les Grecs favorables.

Il ne faudrait pas croire cependant que la politique de Lysimaque fût hostile à l'Hellénisme. On ne le voit pas, par exemple, abolir la démocratie : elle persiste à Samothrace, à Priène, à Samos. Il défend Samothrace et Éphèse contre les pirates (7). Il favorise certaines cités comme Priène, qu'il aida dans sa lutte contre les tribus de la plaine et les Magnètes du Méandre, et la ville lui consacre des prêtres et un autel sur l'Agora (8). Ilion s'accroît et s'embellit (9). Enfin Lysimaque paraît arbitre impartial dans l'interminable procès de frontières entre Priène et Samos (10).

Mais les villes étaient forcément entraînées dans les conflits qui divisaient les rois. Ceux-ci se disputaient leur amitié ou leur alliance. A l'intérieur même de ces petites républiques, chacun pouvait avoir ses partisans. Dès 295, par exemple, on trouve des « séleucisants » à Milet (11).

(1) PAUS., I, 9, 7 ; VII, 3, 4.
(2) MEMNON, 4-7 ; *F. H. G.*, III, p. 529 et suiv. ; **CLXIII**, 1 p. 117, 119.
(3) STRAB., XII, C. 565. — (4) STRAB., XIII, C. 593.
(5) STRAB., XIII, C. 597, 607.
(6) STRAB., XII, 563 ; peut-être rebâtie dans la suite (**LXXXVII**, 1909, p. 308).
(7) **CCXLI**, p. 28 ; POLYEN, V, 10. — (8) **IX**, 11 et 12.
(9) STRAB., XIII, C. 593. — (10) **IX**, 13. — (11) **CCXLI**, p. 34 ; **IX**, 213.

II

L'Empire séleucide.

La bataille de Couroupédion (281) achève de fonder la puissance séleucide. Celle-ci était née en 312, quand, après la victoire de Ptolémée à Gaza, Séleucus était rentré à Babylone, où il semble avoir été reçu avec faveur (1). Polyarchos, le stratège d'Antigone, s'était rendu, et les amis de l'ancien satrape, assiégés dans la forteresse, furent délivrés. Séleucus reçut de ses peuples le titre de roi, bien avant l'année des rois (2). Vainement Antigone envoie-t-il contre lui successivement deux armées, l'une sous Nicanor, l'autre sous Démétrius Poliorcète ; la guerre se poursuit après la paix de 311, à l'avantage de Séleucus (3), et Antigone, renonçant à l'Orient, place en Syrie du Nord sa nouvelle capitale.

Le royaume de Séleucus se forme donc au centre de l'Asie. Au cours de sa lutte contre Nicanor, il avait conquis la Médie, la Susiane, la Perse ; il soumet la Bactriane après 311, et Appien nous dit qu'il régnait en outre sur la Mésopotamie, l'Arménie, la Parthie, les Arabes, les Tapouriens, l'Arachosie, l'Hyrcanie et d'autres peuples jusqu'à l'Inde (4). De ce côté, son Empire naissant allait trouver une limite dans celui de Sandracottos.

Ce prince, de la dynastie des Mauryas, était le fils et successeur de Nanda, roi des Prasiens, qui avait jadis envoyé des ambassadeurs à Alexandre. Un des effets de la conquête macédonienne fut peut-être d'inspirer aux princes indiens une sorte d'impérialisme national, et l'idée de grouper les forces divisées du pays dans un État plus fort et plus vaste. Ils furent sans

(1) Ci-dessus, p. 174.
(2) Diod., XIX, 92 ; Plut., *Demetr.*, 18. Début de l'ère dite des Séleucides ; pour les Grecs, 1 Dios (octobre) 312 ; pour les Babyloniens, 1 Nisan 312 (mai ou avril) ; cf. **CLXII**, p. 515-520 ; Streck, **CVII**, s. v. *Séleukeia*.
(3) Stæhelin, **CVII**, s. v. *Seleucus*.
(4) App., *Syr.*, 55.

doute aidés par les troubles que suscitèrent dans les satrapies de l'Indus les conflits entre les diadoques. Eudamos, gouverneur du Haut-Indus, et qui avait fait assassiner Porus, tenait pour Eumène. Antigone le supprima après sa victoire de Gabiène. Peithon, satrape du Bas-Indus (1), ami d'Antigone, et nommé par lui à la satrapie de Babylone, avait péri à Gaza, et d'un petit royaume situé sur le Gange, et dont la capitale fut Palibothra, Sandracottos put faire un grand Empire, auquel il incorpora les anciennes possessions de Porus et de Taxile et presque toute la vallée de l'Indus. Comment aurait-il évité la guerre avec Séleucus? Elle paraît avoir duré de 306 à 304 et s'être terminée par une paix amicale, sanctionnée par un mariage (2). Séleucus abandonnait les provinces de l'Inde, une partie de l'Arie, de l'Arachosie, de la Gédrosie. L'Indus cessait d'être la frontière des possessions macédoniennes (3). Sandracottos fournissait des éléphants à son allié Séleucus.

La capitale de cet État séleucide devait naturellement se placer dans les environs de Babylone. C'est là que se nouent les routes qui, rayonnant dans toute l'Asie, avaient jadis porté partout la civilisation babylonienne, et qui devaient maintenant répandre l'influence hellénique : au nord, par la vallée des deux grands fleuves, vers le plateau d'Arménie, au sud vers Hormuz et le golfe Persique, à l'est par les monts Zagros vers l'Iran, la Bactriane et l'Inde, à l'ouest par les déserts vers l'Oronte et la mer. Aux environs de 305 (4), Séleucie commence à s'élever sur l'emplacement d'Opis. Ce sera bientôt la plus grande ville grecque d'Asie (5).

Quelles auraient pu être les destinées de cet État macédono-

(1) Satrape du Bas-Indus, malgré DIOD., XVIII, 39; cf. LEHMANN-HAUPT, **CVII**, s. v. *Satrap.*. *contra* : **CLXII**, p. 27 et suiv.

(2) STÆHELIN, **CVII**, s. v. *Seleucus* ; autre interprét. dans **CLXII**, p. 29.

(3) STRAB., C. 624, confirmé par l'inscription bouddhique d'Açoka, trouvée à Dshelabad, vallée du Caboul.

(4) STÆHELIN, **CVII**, s. v. *Seleucus*.

(5) STRECK, **CVII**, c. v. *Seleukeia*.

grec, cantonné en plein cœur du continent, et sans ouverture sur la mer hellénique? Il risquait fort d'être assez vite absorbé par l'Orient. La chute d'Antigone le délivra de ce danger. Maître de la Syrie du Nord après Ipsus, Séleucus en fait le véritable centre de son Empire, et, non loin d'Antigoneia, qu'il vide de ses habitants, il fonde Antioche.

Entrant ainsi dans le cercle des grandes puissances méditerranéennes, le royaume de Séleucus voit son caractère et son rôle transformés. Séleucie du Tigre et Antioche sont les deux extrémités d'une « route royale », qui assure les échanges entre l'Occident et l'Orient. C'est pour l'État séleucide comme une artère vitale, qui fait son unité et détermine sa mission d'intermédiaire entre les deux mondes (1). Par là, il s'expose sans doute à la rivalité du royaume lagide, si bien placé pour attirer à soi tout le mouvement des routes maritimes de l'Inde, et qui prétend, par surcroît, à la possession de la Syrie; mais c'est là aussi qu'est la source de sa prospérité et de sa puissance. Il y aura un Empire séleucide tant que la dynastie tiendra ces deux points essentiels. Privé de la Mésopotamie par l'invasion parthe, ce n'est plus qu'un petit État syrien, dont commence presque aussitôt l'agonie. Mais, au temps de sa gloire, il étendait sa domination beaucoup plus loin, dans la direction de toutes les voies qui s'embranchaient sur cette route principale, et les Séleucides ont longtemps eu des prétentions à la domination de l'Asie.

Ils n'ont que rarement atteint cet idéal. Avec Séleucus Nicator, frappé par le poignard de Kéraunos, l'édifice s'effondre dans le temps même qu'il s'achève. L'invasion gauloise, les rivalités avec l'Égypte, les compétitions dynastiques et les guerres fratricides amènent la dislocation de l'Empire, et son histoire est plus souvent celle de son démembrement que de ses progrès. A l'Occident, les Bithyniens infligent une défaite

(1) G. RADET, **XC**, 1913, p. 301 et 304.

décisive aux stratèges d'Antiochus Ier (1). Antiochus II intervient, sans doute, dans le conflit dynastique qui éclate entre Ziælas et Zipœtès (2) à la mort de Nicomède Ier, et c'est Ziælas, son protégé, qui l'emporte, mais la Bithynie garde son indépendance. Séleucus II reconnaît officiellement celle de la Cappadoce, quand il marie sa fille Stratonice au prince héritier du pays, celui qui sera Ariarathe III (3). A Pergame, Philétère reste déférent, mais Eumène bat Antiochus Ier à Sardes (261), et Attale, qui sera roi, tient un moment toutes les possessions séleucides au nord du Taurus. Enfin, si les Celtes envahisseurs sont vaincus en 270 par Antiochus Ier, ils ne s'établissent pas moins en Grande Phrygie, qui appartenait nominalement au Séleucide depuis la bataille d'Ipsus. La partie du pays qu'ils occupent, la Galatie, est tout à fait détachée de l'Empire (4). Le reste est tenu par des dynastes vassaux plutôt que soumis. En Orient (5), Diodotos, le satrape grec, frappe des monnaies qui sont à l'effigie d'Antiochus II, mais qui portent l'image de Zeus Promachos, patron des Diodotides, et il prend le titre de roi. En Parthie, on a des pièces d'Andragoras, qui est peut-être le satrape d'Alexandre, ou l'un de ses successeurs, mais qui semble donc avoir affecté les allures d'un dynaste. Ce qui aggravait le danger, c'est que la Bactriane et la Parthie restaient le refuge du nationalisme asiatique. On disait que Zoroastre était Bactrien. En Parthie, dont les habitants venaient « de Scythie, où les Iraniens nomades avaient pu se mélanger avec des populations hétérogènes » (6), les ten-

(1) MEMN., 15 (F. H. G., III, p. 534) ; **CLXII**, p. 586.

(2) MEMN., 22 (F. H. G., III, p. 537 et suiv.). C. **CLXII**, p. 83. Zipœtès, désigné par son père, était soutenu par Ptolémée, Antigone Gonatas, Byzance, Cios, Héraclée, ce qui entraîne Antiochus II dans une guerre vaine contre Byzance.

(3) EUS., I, p. 251 : DIOD., XXXI, 19, 6.

(4) **CXLIII**, p. 40, n. 5.

(5) STRAB., XI, C. 515 et suiv.; JUST., XLI, 4; **CLXII**, p. 85 et suiv.; **CLXIII**, 1, p. 283 et suiv.

(6) **CCXXVII**, p. 128 et suiv.

dances séparatistes furent favorisées par une invasion étrangère, celle des Parnes, de la tribu des Dahes. Arsace, qui les conduisait, avait peut-être d'abord fondé en Astabène une petite principauté, dont la capitale fut Ashaak (1). Son frère Tiridate (248-214) aurait conquis le reste de la Parthie et l'Hyrcanie vers 240, au temps où Antiochus II était occupé par sa guerre contre l'Égypte, et plus tard il aurait battu Séleucus II. Son règne est le point de départ de l'ère des Arsacides (14 avril 247) (2). « Le culte des ancêtres transforma Arsace en divinité... on rattachait en même temps la dynastie aux Achéménides, en donnant pour père aux deux frères un certain Phriapitès, fils d'Artaxercès II (3). »

La « ronde armée » (4) qu'Antiochus III, de 212 à 204, entreprit dans la partie orientale de son Empire, rétablit dans ces régions sinon la domination, du moins la suzeraineté du Séleucide. Les Parthes, alliés à Euthydème, roi de Bactres (222-187), depuis qu'il avait détrôné la dynastie des Diodotides, venaient d'envahir la Médie et de prendre Ecbatane. Antiochus réunit des troupes considérables, commandées par des chefs éprouvés. Par la Commagène et la Cappadoce, il se dirigea sur la Sophène. Le roi de ce pays, Xercès, est assiégé dans Arsamosata, obligé de traiter, et il ne recouvre son royaume qu'en se soumettant à Antiochus, dont il épouse la sœur (5). Antiochus, plus tard, l'aurait fait tuer et aurait annexé l'Arménie (6). De là, il marche sur la Médie, où il pille le temple d'Anaïtis à Ecbatane (7) ; puis il parcourt l'Hyrcanie, prend Zadracarta, la capitale, et impose son alliance à Artaban (Arsacès III) (8). Alors, forçant le passage de l'Arios, il va assiéger Bactres (9). Au bout de deux ans, Euthydème traita. On lui reconnut le titre de roi, mais la Bactriane restait dans

(1) Isid., 11 ; **CLXIII**, 1, p. 285. — (2) **CCXXVII**, p. 129, n.
(3) **CCXXVII**, p. 129. — (4) **CLXII**, p. 157 et suiv. ; **CLXIII**, 2, p. 14 et suiv.
(5) Pol., VIII, 23. — (6) Jean d'Antioche, F. H. G., IV, p. 537.
(7) Pol., X, 27. — (8) Pol., X, 28-31 ; Just., XLI, 5, 7.
(9) Pol., X, 49 ; XI, 34.

l'Empire. Une fille du Séleucide épousa Démétrius, fils d'Euthydème ; Antiochus prit alors le chemin de l'Inde.

Les relations étaient jusque-là demeurées bonnes entre les Mauryas et les Séleucides. A Sandracottos avait succédé Vindousara, dont le fils, Açoka Piyadasi, propagateur du bouddhisme, se vantait d'être l'ami des rois de Syrie, d'Égypte, de Macédoine et de Cyrène. Le fils d'Açoka est le roi Ialoka mais celui qu'Antiochus rencontra dans la vallée du Caboul (Cophen) est Soubhagasena. Le Séleucide renouvela l'alliance avec l'Inde ; puis, par l'Arachosie, la Drangiane, la Carmanie, il vint hiverner sur le golfe Persique (1). Une expédition vers Gerrha, en Arabie, point de départ des caravanes qui transportaient les épices de l'Inde à travers la Péninsule arabique, et vers Tylos, l'île des marchands de perles, lui permit de se faire combler de cadeaux (2). Puis il retourna au centre de son Empire, non sans avoir construit une Antioche aux bords de l'Eulæos, à la place d'une Alexandrie que les inondations avaient détruite (3). La ville prit plus tard le nom de Charax.

Cette expédition réparatrice valut au roi le surnom de Grand (4), et, cette grandeur, Rome devait l'humilier, presque l'abattre. Les successeurs d'Antiochus III ne la recouvrèrent jamais. Mais c'est dans ces courts moments où il atteint son plein développement que nous devons étudier l'Empire des Séleucides.

C'est un Empire immense et disparate : « Aucune monarchie hellénistique n'offre une telle variété de pays, une telle bigarrure de peuples. L'Égypte à part, l'Empire séleucide englobe les plus anciens et les plus glorieux foyers de la civilisation humaine : Babylone, Suse, Jérusalem. Il renferme les ruines

(1) POL., X, 34, 11 et suiv. — (2) POL., XIII, 9.
(3) **CXXIII**, 2, p. 401 (cf. PL., *H. N.*, VI, 138); voir cependant **CLXIII**, 2, p. 23, n. 2.
(4) Dans le cours de l'année 205 : HOLLEAUX, **LXXXV**, 1908, p. 266 ; **IX**, 239.

de Troie (1) et les ruines de Ninive. Il se trouve être l'étrange et commune patrie des formes les plus diverses de l'inspiration poétique et religieuse : les cantiques de David, la prédication de Zoroastre, l'épopée d'Homère sont nés sous ce ciel éclatant. La gloire de la Chaldée lui appartient, et celle de l'Ionie. Il renouvelle et recommence une foule de dominations particulières, royaumes marchands, Empires guerriers, États sacerdotaux, Lydie de Crésus, Médie de Cyaxare, Judée de Salomon, mais aussi la première domination universelle qui ait absorbé les autres : celle des Achéménides. C'est à lui qu'elle échoit avec l'héritage d'Alexandre. En se rattachant au vainqueur d'Arbèles, il continue Darius et Cyrus » (2).

Dans un monde aussi complexe, la tâche du gouvernement n'a jamais été facile; elle l'était peut-être moins pour les Séleucides que pour leurs prédécesseurs. Les Achéménides s'appuyaient « sur une force interne, vigoureusement enracinée au cœur de l'Empire, la race géminée des Mèdes et des Perses ». Les Séleucides sont, en Asie, des étrangers. Alexandre avait pu espérer dominer l'Orient et le monde en s'appuyant sur la nation macédonienne, dont le pays d'origine était englobé dans son Empire. Mais la Macédoine n'appartient pas au Séleucide. C'est un réservoir d'hommes et de forces dans lequel ils ne peuvent continuellement puiser. Un fondement national manque à toutes ces monarchies gréco-orientales. Nulle part ce défaut n'est plus sensible que dans la grande monarchie asiatique. Si l'on en croit l'un des plus pénétrants historiens contemporains de l'Hellénisme, Séleucus l'avait compris, qui, une fois maître de l'Asie, avait tenté de reporter le centre de sa puissance dans sa patrie et de conquérir le trône de Macédoine (3).

La situation du Lagide était certes bien plus favorable. Étranger à l'Égypte, autant sans doute que le Séleucide à l'Asie,

(1) Au moins sous Séleucus Ier. — (2) RADET, **XC**, 1913, p. 300. + (3) G. RADET, **XC**, 1913, p. 301.

il n'a pourtant affaire qu'à une seule nation, dont l'âme se concentre dans la personne d'un Roi-Dieu. A ce Roi-Dieu il a pu s'assimiler dès la seconde ou troisième génération, grâce à une politique habile, secondée par une bureaucratie puissante et les traditions d'un peuple accoutumé à obéir. Mais le Séleucide commande à vingt nations, dont le caractère et les institutions ne sont pas les mêmes. Lui aussi, comme Ptolémée, il règne d'après des principes différents sur des cités grecques, plus ou moins autonomes, et sur des peuples sujets. Mais ces peuples sont divers et conçoivent, chacun à sa manière, la souveraineté de leur roi. Quant aux cités, bien plus nombreuses qu'en Égypte, la plupart sont de vieux États, riches et fiers d'un long passé ; leur situation sur les rives de l'Égée est telle qu'elles ont pu parfois trouver, dans la rivalité des puissances, le moyen de se faire payer leur soumission par des concessions et des faveurs.

Comme les Ptolémées, et selon la pensée d'Alexandre, les Séleucides ont cherché dans le culte royal le lien qui devait unir tant de peuples à la monarchie. Mais les doctrines du pouvoir sacré des rois variaient de peuple à peuple, et nous savons mal comment les Séleucides s'y sont adaptés. Elles avaient moins de force qu'en Égypte ; les rois n'étaient pas des dieux, mais ils recevaient des dieux leur investiture, c'étaient leurs vicaires ou bien, comme en Perse, leur élu, celui auquel Mithra et Anaïtis donnent le *hvareno*, cette gloire qui nimbe leur front et signifie félicité et victoire (1). Les Séleucides n'ont peut-être vraiment été *dieux* que dans le culte de caractère hellénique qui naquit dans les cités, et qu'ils finirent par organiser.

On le connaît surtout par les indications, souvent trop banales ou trop sommaires, que l'on trouve dans les inscriptions grecques, et l'accord est loin d'être fait sur le caractère;

(1) **CCXXVII**, p. 88 ; CUMONT, *Les Mystères de Mithra*, p. 9, 91.

de cette religion royale. Pour les uns, la divinité des Séleucides est plus accentuée, si l'on peut dire, que celle des Ptolémées (1). Ceux-ci ne sont, dans le culte indigène, que les parèdres des dieux égyptiens, et, dans le culte hellénique, ils n'arrivent à la divinité que par l'association au culte du dieu mort, Alexandre. Le Séleucide, au contraire, est dieu par lui-même, et quelquefois assimilé à un grand dieu ; c'est, par exemple, Zeus Séleucus Nicator, ou Apollon Antiochus Sôter. D'autres érudits ont un sentiment tout contraire (2). Sans doute, le Ptolémée n'est que parèdre dans les temples du pays, mais il est pour les indigènes une divinité vivante, tandis que le Séleucide n'est qu'une personne sacrée. Il est bien vrai que, dans le culte alexandrin, le roi vivant est associé aux rois morts, mais il est dieu, θεός, quelquefois lui aussi assimilé à un grand dieu. Le Séleucide vivant a ses prêtres, mais il est seulement traité de βασιλεύς ; il ne devient véritablement dieu qu'après sa mort. Il peut alors porter l'épithète *théos*, ou, comme un vrai dieu, être désigné simplement par son nom (3).

Il est bien difficile de décider cette querelle et, dans la pénurie de documents, il faut se borner à constater quelques faits. On sait déjà que la première génération des successeurs d'Alexandre n'a pas adopté la conception mystique que le conquérant se formait de la royauté : les diadoques ne semblent pas avoir recherché d'eux-mêmes les honneurs divins. Cette nécessité ne s'est imposée que plus tard ; c'est seulement le quatrième Ptolémée qui aurait achevé l'organisation du culte royal en Égypte, et c'est peut-être le troisième souverain, Antiochus Théos, qui assuma le même rôle chez les Séleucides.

(1) KORNEMANN, **LVII**, 1, p. 22 et suiv. VON PROTT, **LXVI**, p. 467 et suiv.
(2) KÆRST, **CXXIV**, 2, p. 24 et suiv.
(3) Antiochus II a été acclamé θεός de son vivant par les Milésiens, mais c'est une épithète qu'il prend comme *prédicat*. Il n'est le dieu Antiochus qu'après sa mort. **CLXII**, p. 467, n. 2. Sur les prédicats, **CLXII**, p. 610 et suiv.

Mais de bonne heure les cités d'Asie mineure les ont adorés comme des bienfaiteurs ou comme des fondateurs. Séleucus Ier était sans doute encore vivant, quand Ilion décida que le gymnasiarque célébrerait tous les mois un sacrifice au roi et qu'il y aurait tous les quatre ans en son honneur des concours gymniques, hippiques et musicaux (1). Plus tard, après sa mort, des *Seleukeia* sont fêtées à Erythrées, en même temps que des *Dionysia* (2), et, dans les cités grecques, s'organise un culte municipal des souverains. Antiochus Ier a son prêtre à Ilion (3), des jeux gymniques à Bargylia (4). Les villes ioniennes célèbrent son anniversaire de naissance, comme celui d'Alexandre, et lui consacrent un *temenos*, une panégyrie, un temple. Des jeux sont célébrés pour lui, pour son fils, Antiochus II, pour la reine Stratonice (5). A Smyrne, il y a un temple d'Aphrodite Stratonicis, auquel Séleucus II accorde le droit d'asyle (6). A Antioche de Perse, c'est le nom du prêtre des rois, vivants et morts (7), qui date les décrets, le prêtre du roi vivant, Séleucus IV Philopator, est distinct de celui des rois morts (8). Mais les rois ne se sont pas contentés d'accepter, et peut-être même de suggérer, la fondation de ces honneurs et de ces prêtrises : au moins à partir d'Antiochus II, on entrevoit l'organisation d'un culte impérial. Il y a, dans le chef-lieu de chaque satrapie, des grands-prêtres et des grandes-prêtresses des rois et des reines divinisés, et leurs noms doivent figurer dans le protocole des contrats (9).

La cour de ce Roi-Dieu ressemblait beaucoup à celle du Lagide. Les documents ne nous ont pas conservé la liste complète des dignités auliques, mais celles que nous connaissons — amis, premiers amis, parents, somatophylaques (10) — se retrouvent à Alexandrie. Il en est de même des charges de

(1) **IX**, 212. — (2) **X**, 503. — (3) **IX**, 219. — (4) **X**, 457.
(5) **IX**, 222. — (6) **IX**, 228, 229. — (7) **IX**, 233. — (8) **IX**, 245 ; cf. 246.
(9) **IX**, 224 (inscr. de Durdurkar).
(10) **IX**, 747. Somatophylaque, non archisomatophylaque comme chez les Lagides.

la maison royale : médecins, valets de chambre, gouverneurs et menins (1). Comme les Lagides, le roi avait son Conseil, son premier ministre, sa chancellerie avec l'hypomnématographe et l'épistolographe. Une inscription mentionne le diœcète (2), et, si l'on était mieux renseigné, la comparaison pourrait sans doute être poussée plus loin. Mais, pour le gouvernement local, les conditions en étaient trop différentes, et les cadres administratifs, ainsi que les institutions provinciales, qui, en dehors de la cité, nous sont très mal connues, n'ont certainement pas été les mêmes qu'en Égypte.

Appien affirme que l'Empire séleucide comprenait soixante-douze satrapies (3). Ses frontières n'embrassaient pourtant que dix-huit satrapies d'Alexandre. Séleucus avait certainement subdivisé quelques-unes de ces anciennes provinces, — c'est ainsi que la Syrie formait neuf satrapies, — mais il avait conservé sans changement la plupart des autres et, en collationnant les témoignages, on arrive à énumérer seulement une trentaine de satrapies (4). Faut-il accuser Appien d'une lourde erreur ? Ou croira-t-on, comme on l'a supposé pour Antigone le Borgne, que les satrapies avaient été partagées en stratégies, ayant à leur tête un stratège, gouverneur à la fois civil et militaire, appelé satrape dans la langue courante, ce qui expliquerait une confusion chez Appien ? M. Lehmann-Haupt,

(1) **CLXII**, p. 474 et suiv. ; **IX**, 247, 256, 259.
(2) SCHEDE, **LXVI**, 1919, n° 13, p. 25, l. 17.
(3) APP., *Syr.*, 62.
(4) Satrapies séleucides. Cf. **CXVI**, III, 2, p. 286 et suiv. ; A. CORVATTA, **CI**, 1901, p. 149-171. — ASIE MINEURE : 1. Petite Phrygie ; 2. Lydie ; 3. Carie ; 4. Grande Phrygie ; 5. Cilicie. — SYRIE : 1° *Syrie séleucide* : 6. Antioche ; 7. Séleucie de Piérie ; 8. Apamée ; 9. Laodicée. 2° *Syrie du Sud* (depuis 19[illegible]) : 10. Cœlé-Syrie ; 11. Samarie ; 12. Phénicie ; 13. Judée (Idumée). 3° 14. Commagène. — AU DELA DE L'EUPHRATE : 15. Mésopotamie ; 16. Babylone ; 17. Parapotamie ; 18. Mer Rouge ; 19. Susiane. — *Plateau iranien* ; 20. Perse ; 21. Médie avec la principauté d'Atropatène ; 22. Parthie ; 23. Margiane ; 24. Bactriane ; 25. Sogdiane ; 26. Paraponisades (cédée en grande partie à Sandracottos) ; 27. Gédrosie et Arachosie (cédées en partie à Sandracottos) ; 28. Arie et Drangiane ; 29. Carmanie.

le dernier érudit qui ait traité la question (1), n'admet pas cette assimilation du stratège au satrape, au moins pour les satrapies supérieures. Il est certain que le terme officiel pour désigner la province était *satrapie*. Satrape devait donc être le titre régulier du gouverneur civil. La compétence du stratège était uniquement militaire, et les deux fonctions pouvaient exceptionnellement être cumulées; mais les satrapies furent subdivisées en hyparchies (2), et les hyparques sont quelquefois appelés satrapes. En somme, à la tête de la hiérarchie provinciale, il y aurait eu le gouverneur civil de la satrapie ou satrape, puis, au-dessous, par ordre de dignité, le stratège, le préposé aux finances (ὁ ἐπὶ τῶν προσόδων), le commandant de place ou phrourarque, le grand-prêtre du culte royal et enfin l'hyparque.

A la différence de l'Égypte, on ne trouve en Asie aucune uniformité dans le territoire dépendant des fonctionnaires royaux. Le domaine royal (3), la χώρα βασιλική, en faisait partie, et, au IIIe siècle, il semble avoir été très étendu. Une population asservie le cultivait, les λαοί βασιλικοί, soumis peut-être à une juridiction spéciale (4). Ils sont attachés au sol et peuvent être vendus avec lui. Comme les fermiers royaux d'Égypte, ils ne doivent pas quitter le bourg auquel ils appartiennent, et chaque bourg avec son terroir semble avoir formé une unité. Ces paysans paient une redevance en nature ou en argent. Tout ce qui concerne le tribut et l'exploitation du sol doit être de la compétence des économes (5). Les terres sont inscrites au cadastre (βασιλικαὶ γραφαί) (6), où les mutations sont enregistrées, et ces archives ont leurs conservateurs ou βιβλιοφύλακες.

Mais à côté de ce domaine royal directement et facilement administré par les satrapes et leurs subordonnés, il y a dans

(1) **CVII**, s. v. *Satrap.* — (2) **IX**, 238 (p. 392). — (3) **CCX**, p. 247 et suiv.
(4) **CCX**, p. 2[illegible] et suiv.
(5) HAUSSOULLIER, **LXXXVI**, 1901, p. 9.
(6) **IX**, 22[illegible], l. 24, et WIEGAND, VI *Bericht*, p. [illegible].

certaines régions des territoires souvent immenses, détenus par des peuples nominalement sujets, mais en fait presque autonomes, ou par des seigneurs qui, tout en reconnaissant une suzeraineté lointaine du roi, restent à peu près souverains. C'était par exemple, en Phrygie, en Arménie, dans le Pont, en Cappadoce, des nobles locaux ou des magnats perses, qui, d'un château fortifié, au centre de leur domaine, gouvernaient un monde d'esclaves ou de serfs. En Phrygie, on voit Eumène (1), après sa victoire sur Cratère, vendre plusieurs de ces grandes propriétés fortifiées (ἐπαύλεις καὶ τετραπυργίας) à ses officiers, qui auront à les enlever les armes à la main, mais qui, vainqueurs, remplaceront les anciens maîtres. Le roi devait, en principe, garder un droit éminent sur ces possessions. Ailleurs, comme en Lycie, en Pisidie, en Pamphylie, en Lycaonie, ou comme dans plusieurs régions de l'Asie centrale, chez les Ouxiens par exemple, c'étaient des peuples entiers, organisés selon leurs coutumes et leurs lois, et qui ne reconnaissaient que de loin le pouvoir des satrapes. Enfin, il y avait les domaines des grands temples, véritables principautés religieuses, avec leur peuple d'hiérodules, de dévots, de possédés (θεοφόρητοι), de courtisanes sacrées, leurs fêtes périodiques et les foires dont elles étaient l'occasion. Strabon, qui décrit plusieurs de ces petits États sacerdotaux, mentionne un établissement de 6 000 hiérodules de Mâ-Bellone à Comana de Cappadoce, un autre de 3 000 à Venasa, dans le territoire de Zeus Asbamæos (2). Il insiste en général sur la richesse et la dignité du prêtre-seigneur, souvent de famille royale, et le second après le roi, si bien que, dans certaines cérémonies, dans les « sorties solennelles du Dieu ou de la Déesse », il peut porter le diadème. Souverain sur ses terres, il jouit du revenu que lui assure le travail d'une multitude d'esclaves ou de serfs (λαοί) (3).

(1) PLUT., *Eum.*, 8. — (2) STRAB., XII, C. 537.
(3) Ci-dessus, p. 151. On peut encore citer les sanctuaires d'Apollon à Dasta-

On voit les conditions qui s'imposent à toute domination de l'Asie. L'autorité du maître, loin de pouvoir s'exercer directement sur une masse uniforme de sujets, y est limitée par beaucoup d'institutions nationales très variées et traditionnelles chez des peuples qui, souvent, ont vécu longtemps indépendants. Pour régner sur l'Asie entière, tout gouvernement central devra se préoccuper de créer « un système d'obéissance ou de vassalité applicable aux nations comprises dans l'Empire ». Ce système peut se modifier selon les souverains et selon les temps. « La domination achéménide, d'un type féodal très souple avec Cyrus, revêtit, sous Darius, une forme administrative et fiscale, qui laissa pourtant subsister les nationalités en les encadrant. » Les Séleucides préférèrent le système de Darius. Comme lui, ils « substituèrent ou superposèrent » leur satrape aux dynastes indigènes. « Mais, par la force des choses, ils durent revenir bien souvent au régime de Cyrus et se contenter d'une suzeraineté plus ou moins lâche » (1). On a vu que ce fut le parti que prit Antiochus III en Orient.

Parmi les peuples soumis aux Séleucides, les cités grecques, et particulièrement les cités d'Asie mineure, formaient un groupe important. Sans doute, leur situation à l'intérieur même de l'Empire est un avantage pour la dynastie hellénisante. Le rivage occidental de l'Asie est comme une autre Grèce. Il a vu fleurir l'ancienne civilisation de l'Ionie, et les rois pouvaient y trouver, dans l'activité du génie grec, toutes les ressources nécessaires à l'organisation et à la civilisation de leur domaine oriental. Leurs rivaux lagides, qui avaient tant d'autres avantages, étaient obligés d'attirer chez eux, en Égypte, l'émigration hellénique, et de la favoriser en établissant leur hégémonie en pays grecs. Aussi ont-ils à disputer en même temps les

racon (Cataonie), d'Artémis Perasia à Castabala, le fameux temple de Pessinonte (Agdistis) en Phrygie, celui d'Olba en Cilicie, de Mên Arkaios en Pisidie, de Zeus Abrettenos en Mysie, etc.

(1) RADET, **XC**, 1913, *loc. cit.*

villes côtières au Séleucide et l'archipel à la Macédoine, tandis que, pour les Séleucides, il était inutile de sortir d'Asie.

Ils avaient d'ailleurs d'autres raisons de tenir à la possession de la côte. Il leur fallait la liberté de débouchés pour les routes commerciales, qui venaient d'Extrême-Orient et traversaient leur domaine. Enfin, dans l'intérêt même de leur souveraineté, ils devaient éviter que leurs adversaires prissent pied dans le royaume, en mettant les villes grecques sous leur domination ou dans leur clientèle.

On ne s'étonnera donc pas qu'ils aient cherché les faveurs des cités grecques. L'épigraphie nous révèle un perpétuel échange de courtoisies. Les rois dotent les villes de monuments, leurs temples de privilèges et de revenus ; les villes votent des statues, des couronnes, des fêtes pour le roi. Séleucus Ier (1), qui devait faire oublier les faveurs de Lysimaque et surtout le philhellénisme d'Antigone ; Antiochus Ier (2), dont les débuts furent si difficiles ; Séleucus II, qui dut en grande partie le rétablissement de son Empire en Asie mineure à la réaction qui suivit, dans les cités grecques, la domination ptolémaïque (3), Antiochus III (4), absorbé par la

(1) A Milet. Offrandes au temple d'Apollon de Didymes, **IX**, 214 ; dédicace d'une statue du roi, **IX**, 744. Décrets proposés par Déodamas (homme de guerre et historien, qui conduisit pour Séleucus une expédition de découverte chez les Scythes de l'Iaxartès) en l'honneur d'Antiochus, qui avait doté la ville d'un portique, **IX**, 213, et en l'honneur de la reine sa mère, Apamée. WIEGAND, **LIII**, 1908, p. 13. Voir encore pour Ilion, **IX**, 212, pour Priène, **IX**, 215.

(2) Au temps de sa paix avec Antigone Gonatas (cf. ci-dessus, p. 210), et après la répression de troubles en Syrie séleucide, Ilion lui décerne de grands honneurs, **IX**, 219, mais cf. ci-dessous, n. 4. Autonomie et immunité financière à Érythrées, **IX**, 225 ; liberté et démocratie à Smyrne, **IX**, 229. Honneurs décrétés par Bargylia, **X**, 457 ; liberté et démocratie aux villes ioniennes, **IX**, 222. Voir encore 223 (Érythrées), 220, etc.

(3) Antiochus II rétablit la démocratie à Milet, **IX**, 226. Pour Séleucus II, **IX** 227, 228 ; Antiochus III : **X**, 234, asylie et démocratie à Alabanda (Antioche des Chysaoriens) (entre 205-196) ; WILHELM, *Anz. Akad. Wien*, 1920 (juillet), faveurs à Amyzon, qui passe du parti de Ptolémée au sien (vers 203) ; **IX**, 746, pour gagner Xanthos (vers 197), il lui rend la liberté en la consacrant à Leto et Apollon

(4) **IX**, 219, daterait d'Antiochus III. SOKOLOFF, **LVII**, 1904, p. 101-110 ; **IX**, 237, décret d'Iasos, après Cynoscéphale, Iasos passe de la domination de Philippe V à celle d'Antiochus, qui lui donne autonomie et démocratie.

lourde tâche de restaurer l'Empire disloqué, se montrèrent souvent généreux, et leurs successeurs suivirent la tradition. Cette générosité ne pouvait pourtant aller jusqu'à abdiquer toute autorité, mais, comme toujours, il est presque impossible de définir exactement la frontière entre les franchises des villes et le droit des rois.

Elle dut varier suivant les souverains, les cités et les circonstances. Mais, comme on voit les souverains accorder à certaines villes l'autonomie, l'immunité financière, l'asylie, c'est-à-dire la garantie contre l'ingérence de la police royale dans le territoire de la cité, c'est évidemment que toutes les villes n'avaient pas ces privilèges, et que celles mêmes auxquelles on l'accorde ne les ont pas toujours eus. Pourtant, d'une manière générale, on a l'impression que la mainmise des Séleucides sur les villes grecques d'Asie fut moins étroite que celle des Ptolémées (1), et les principes qu'ils ont suivis dans leur politique d'hellénisation sont bien plus favorables que ceux des Lagides aux institutions de la cité.

III

L'HELLÉNISATION DE L'ASIE SÉLEUCIDE.

Les Séleucides ont été de grands fondateurs de villes, le premier surtout. Appien (2), sans prétendre être complet, en énumère soixante qu'il aurait créées dans toute l'étendue de son Empire, et ses successeurs imitèrent son exemple. La Syrie se couvrit de cités grecques. Antigone avait déjà commencé cette colonisation. Antigoneia a précédé Antioche. On a aussi attribué au même roi (3) la naissance de Pella, qui deviendra Apamée, d'Alexandrie près d'Issus (Alexandrette), et au sud, dans la région qui sera plus tard la Dodécapole, de

(1) Ce qui ne les empêche pas d'intervenir dans l'administration intérieure Cf., par exemple, **IX**, 231, 232.

(2) APP., *Syr.*, 57 et suiv. — (3) **CXVI**, III. 1, p. 263.

Pella, de Dion et de Gadara, patrie du poète Méléagre.

Avec les Séleucides, on vit s'élever quatre grandes cités, chefs-lieux de quatre satrapies : Antioche, Séleucie, Apamée, Laodicée. Antioche était la capitale, mais non pas la plus grande ville grecque de l'Empire ; elle le cédait à Séleucie du Tigre. Elle tirait son nom de celui du père de Séleucus. On l'appelait Antioche de l'Oronte ou de l'Axios (1), car l'Oronte avait pris un nom macédonien, et quelquefois « Antioche près de Daphné » (2), tant était grand, dans le monde, le renom de ce faubourg délicieux, de son sanctuaire d'Apollon et d'Artémis, de ses bosquets, que protégeaient des lois spéciales (3), et du charme de ses eaux courantes.

La ville (4) avait été construite dans la plaine, au sud de l'Oronte, entre le fleuve et le mont Silpios. Elle s'étendait surtout de l'est à l'ouest. Au nord, ses remparts touchaient à peine au fleuve. Au sud, elle n'atteignit pas tout d'abord le pied des monts, dont les ravins escarpés pouvaient soudainement déverser l'avalanche des eaux torrentielles. Les nécropoles de la ville ont envahi, de leurs tombes rupestres, jusqu'aux mont Stavrin, à l'est du Silpios et séparé de lui par le défilé des *Portes de Fer* (5). C'est sur ses pentes que se trouve, sculpté dans le roc, à côté d'une autre figure debout, cette étrange tête colossale, qui semble contempler la cité. Une légende rapportée par Malalas (6) voulait que ce fût une face de Charon, le Charonion, consacrée au temps d'une épidémie, sous le règne d'Antiochus Épiphane (7).

(1) **CXVI**, III, 1, p. 294, n. 2.
(2) STRAB., XVI, C. 749; 759. PL., *H. N.*, V, 76 ou 79.
(3) PROCOP., *Bell. Pers.*, II, 14; LIBAN, *Antioch.*, I, 301.
(4) BENZINGER, **CVII**, s. v. Antiocheia et surtout R. FÖRSTER, *Jahrbuch des k. Deutschen archäologischen Instituts*, t. 12, 1897, p. 103-149.
(5) E. RENAN, **LXXXIV**, 1865, p. 308. R. FÖRSTER, *l. c.*, p. 113.
(6) MALALAS, p. 205, 8 (Bonn) sur Malalas et sa source Jean d'Antioche, voir FÖRSTER, *loc. cit.* p. 105.
(7) PERDRIZET et FOSSEY, **LXXXV**, p. 79-85 et pl., voient avec vraisemblance dans le Charonion une tête d'Attis et dans l'autre figure un Mithra. Ce seraient des œuvres d'époque romaine. Sur la légende rapportée par MALALAS, voir p. 84, n. 1.

Antioche ne fut pas peuplée en une fois. Séleucus Ier y transporta d'abord les habitants d'Antigoneia, au nombre de 5300. Puis il y installa des Macédoniens et des Grecs d'Héracleia, plus tard les colons argiens d'Iopolis, les Crétois et les Cypriotes d'Acropolis, deux localités situées dans la montagne voisine (1). Ainsi furent constitués deux quartiers. Séleucus II, puis Antiochus le Grand (2), en fondèrent un autre, « la nouvelle ville », dans une île du fleuve, et Antiochus Épiphane en créa un quatrième, du côté du Silpios. Ce fut Épiphania. Chacun de ces quartiers était entouré de remparts et Strabon appelle la ville une *tetrapolis*. Antiochus Épiphane leur donna une enceinte commune (3).

Il est difficile de nous faire une idée de l'Antioche Séleucide. La ville n'a jamais été méthodiquement fouillée. Les rares monuments dont il reste des traces sont tous d'époque impériale, ainsi que ceux que les voyageurs ont décrits. Les deux grandes rues à colonnades d'Épiphania, qui imitaient celles d'Alexandrie, paraissent avoir été commencées seulement par Tibère. Celles du quartier de l'île dataient aussi de la domination romaine (4).

La population se composait de Grecs et de Syriens. Il y avait beaucoup de Juifs. Comme ceux d'Alexandrie, ils jouissaient de privilèges, et Josèphe prétend que Nicator leur avait donné les mêmes droits qu'aux Grecs (5). Ceux-ci étaient partagés en dix-huit dèmes, et eurent leurs assemblées délibérantes.

L'esprit humain ne doit sans doute pas autant à Antioche qu'à Pergame, ni surtout qu'à Alexandrie. C'était moins une ville de savants et de lettrés qu'un centre de plaisirs et de

(1) FÖRSTER, *loc. cit.*, p. 114 et suiv.

(2) Séleucus II, d'après STRAB, XVI, 2-4, C.750, Antiochus III, d'après LIBANIUS, p. 110 (ARS). Cf. FÖRSTER, *loc. cit.*, p. 114.

(3) STRAB, *loc. cit.* Cf. FÖRSTER, *loc. cit.*, p. 118-121.

(4) FÖRSTER, *loc. cit.*, p. 121-125. C'est l'Antioche romaine qui est si admirablement décrite par E. RENAN, *Les Apôtres*, p. 215 et suiv.

(5) JOS., *Ant.*, XII, 119 et suiv. ; B. J., VII, 3, 3 ; 5, 2 ; C. APION, II, 4.

luxe. Mais ce fut aussi un foyer d'effervescence religieuse et l'Art l'embellit. Bryaxis avait sculpté l'Apollon de Daphné (1). Eutychidès, élève de Lysippe, créa la *Fortune* d'Antioche. Cette statue colossale fut le prototype des innombrables figures de villes. La déesse est représentée debout, couronnée de murailles auprès d'un dieu fluvial nageant à ses pieds : c'est l'Oronte, qui baigne les remparts de la cité (2).

Séleucie (3), le grand port syrien de l'Empire, était peut-être destinée, dans la pensée du fondateur, à devenir la capitale. Diodore dit (4) que c'est elle qui fut peuplée des habitants d'Antigoneia. Là s'élevait le *Nicatoreion*, tombeau de Séleucus Ier. Comme à Antioche, il y avait eu à Séleucie des établissements grecs antérieurs et les vieux quartiers s'appelaient *palæopolis*. La ville était située au bord de l'Oronte, dans une position très forte, sur le contrefort méridional du Coryphæon, qui domine tout le pays, et non loin d'un ravin abrupt. Elle s'étageait sur les pentes ouest et descendait jusqu'à la mer. On avait emprunté à la géographie de la Macédoine le nom de Piérie pour le donner à cette région.

Plus au sud que Séleucie, Laodicée, dont l'éponyme était la mère de Séleucus Ier, s'offrait aussi comme un « bon port et une ville bien bâtie » (5). Appuyée au penchant d'une montagne chargée de vignobles, le vin qu'elle récoltait était en grande partie exporté et vendu aux Alexandrins. De l'autre côté de la montagne, qui présente à la vallée de l'Oronte un versant plus raide, sur une colline entourée par le fleuve, un lac et un marais, au milieu de prairies fertiles, où paissait un

(1) C. ROBERT, **CVII**, s. v. Bryaxis.

(2) Réplique au Vatican. BRÜNN-BRUCKMANN, *Denkmäler*, pl. 154. Cf. M. COLLIGNON, *Sculpture grecque*, p. 485-486 et R. FÖRSTER, *loc. cit.* p. 145-149.

(3) V. CHAPOT, *Mémoires de la Société des Antiquaires*, 7e s., VI, 1906, p. 149-226; RUGE, **CVII**, s. v. *Seleukeia*; STRAB., C. 750, 751 ; POL., V, 59-60.

(4) DIOD., XX, 48.

(5) STRAB., XVI, C. 751-752; APP., *Syr.*, 58; STEPH. BYZ., s. v. MALALAS, p. 199, 202 et suiv. (Bonn).

riche bétail, se dressait la puissante Apamée (1), place d'armes, arsenal, haras et dépôt des cinq cents éléphants que les rois faisaient venir de l'Inde. Elle portait le nom de la princesse perse que Séleucus avait épousée aux noces de Suse, et qui régna avec lui. Du temps d'Antigone, peut-être même du temps d'Alexandre, quand elle s'appelait encore Pella, c'était une simple colonie de vétérans macédoniens.

Le plateau qui, au sud du Taurus et de la Commagène, fait communiquer la vallée de l'Oronte et la Mésopotamie, avait pris de la ville de Cyrrhos le nom de *Cyrrhestique*. D'Antioche on pouvait se diriger par Cyrrhos sur une autre Séleucie (2), qu'un pont sur l'Euphrate unissait à une nouvelle Apamée, Apamée du Pont, ou plus simplement Zeugma. La route militaire qui aboutissait, un peu plus au sud, à la vieille ville hittite de Karkemish (auj. Djerablous) devait se confondre en partie avec celle de Zeugma. Karkemish s'était hellénisée et avait emprunté le nom macédonien d'Europos (3). Ainsi s'appelait le bourg natal de Séleucus I[er]. Par Berœa (Halep), on atteignait Barbilissos, et, par Chalcis, l'antique gué de Thapsaque, qui devint Amphipolis. De Palmyre, une route de caravane conduisait à Doura sur l'Euphrate, et là Nicanor, un des hétères d'Alexandre, celui-là même qu'Antigone envoya en 312 pour combattre Séleucus, avait déjà fondé une colonie macédonienne, qui reçut aussi le nom d'Europos (4) (auj. Salihiyeh). Elle était située sur la rive gauche du fleuve, dans la région appelée Parapotamie (5); la Syrie devenait donc une « nouvelle Macédoine ». Les villes aux noms grecs et macédoniens abondent partout, mais on ne sait pas toujours

(1) STRAB., XVI, 752 et suiv.; MALAL, p. 203 (Bonn).
(2) RUGE, **CVII**, s. v.
(3) BENZINGER, **CVII**, s. v. *Europos*.
(4) HAUSSOULLIER, *Revue historique de droit français et étranger*, 1923, p. 526 et suiv.
(5) STRAB., XVI, 2, 11, C. 753 ; POL., V, 48, 69 ; ISID. CHARAX., 1 (*F. H. G.*, I, p. 247, 1). Ces textes situent la région dite Parapotamie.

où les placer. Ainsi Séleucie *ad Belum* (1) et bien d'autres. Appien nomme, par exemple, Larissa, Maronée, Aréthuse, Leucade.

La Mésopotamie n'en comptait pas beaucoup moins. Sur l'Euphrate, on peut encore citer Nicéphorion (2) qu'il faut peut-être confondre avec Callinicon fondé par Séleucus II. A l'intérieur dans le pays qui sera plus tard l'Osroène, c'est Edesse (3), qui s'est appelée Antioche près de Callirhoé, avec le surnom significatif de Mixobarbaros, et dans le district au nom macédonien de Mygdonie, Nisibe (4), qui fut aussi une Antioche. Nicanor en avait élevé une autre dans le pays des Arabes (5) ; sur le Tigre, c'est Apollonie, dans l'Apolloniatide, non loin de Sittacé, de qui la région prendra plus tard le nom de Sittacène. La Sittacène possédait une Apamée (6). Ctésiphon n'était encore qu'un camp (7). Elle s'accroîtra au temps des rois parthes, dont elle deviendra la capitale. Au sud, plus près du golfe Persique, quelques autres villes ont laissé un nom dans notre tradition mutilée, telles Apamée de Mesène (8), que l'on situe au point où le Tigre se divisait en deux branches, Séleucie de l'Érythrée (9), Antioche Charax (10). Mais Séleucie du Tigre, non loin de Ctésiphon, les éclipsait toutes de sa beauté et de sa gloire (11).

Depuis la fondation d'Antioche de l'Oronte, c'était la seconde ville de l'Empire ; elle ne le céda à la première qu'à partir du premier siècle de notre ère (12). Admirablement placée à l'endroit où les deux grands fleuves se rapprochent le plus l'un de l'autre, au nœud des routes qui vont soit vers la Médi-

(1) DUSSAUD, dans LAMMENS, *L'Orient chrétien*, VIII, 314 et suiv.; RUGE, **CVII**, s. v.
(2) STRAB., XVI, C. 747. — (3) E. MEYER, **CVII**, s. v. *Edessa*.
(4) STRAB., XVI, C. 747 ; STEPH.-BYZ., s. v. : PL., *H. N.*, VI, 42.
(5) PL., *H. N.*, VI, 30, 117. — (6) PL., *H. N.*, VI, 132. — (7) POL., V, 45, 4.
(8) ST.-BYZ., s. v. : PL., *H. N.*, VI, 129 ; cf. SCHWARTZ, **VI**, p. 171 et suiv. ; **IX**, 233, n. 45. Mais cf. **CXVI**, III, 2, p. 292, n.
(9) **IX**, 233, 105. — (10) PL., *H. N.*, VI, 139. — (11) Ci-dessus, p. 175.
(12) STRECK, **CVII**, s. v.

terranée, soit vers l'Iran, elle devint très rapidement prospère, et Strabon, qui la met immédiatement après Alexandrie, lui attribue 600 000 habitants. Capitale de la partie orientale de l'Empire, le prince héritier y résidait lorsque, comme Antiochus Ier, il remplissait les fonctions de vice-roi. Elle avait été bâtie avec les matériaux de Babylone, et peuplée en partie avec la population de la grande ville sémitique, qui ne cessa dès lors de décliner, ainsi que sans doute l'avaient voulu les rois grecs. Les ruines, malheureusement encore peu explorées, prouvent que la ville devait être très bien construite. Les restes de la haute enceinte, en bel appareil hellénistique, reposant sur des fondations en briques babyloniennes, et défendue par des fossés et des canaux, donnent une haute idée des architectes séleucides. La population était peut-être encore plus mêlée que celle d'Antioche. Les Grecs dominaient, sinon par le nombre, du moins par l'influence de leur civilisation. On y vit fleurir non seulement l'art, mais encore la science helléniques, même quand la ville vint sous la domination des Arsacides. Avec Diogène, dit le Babylonien, mais qui était de Séleucie, et son successeur Apollodore, elle fut un centre de philosophie stoïcienne. Diogène l'Épicurien et Euphranor le Sceptique y enseignèrent et, vers 170, l'astronome Séleucus y naissait, qui, avec Aristarque de Samos, fut le seul « copernicien » de l'antiquité. Mais la population asiatique était également très nombreuse. On y trouvait des Syriens, des Parthes, des Perses, des Arméniens et même des Indiens. Les Juifs y furent attirés en grand nombre, et l'antisémitisme y causa des troubles, comme à Antioche et à Alexandrie (1). La constitution de la ville nous est mal connue. Au temps des Parthes, il y avait un Sénat de 300 membres, une assemblée du peuple, des prytanes. Ces institutions devaient remonter à l'époque des Séleucides. Mais alors la ville avait aussi un épistate (2)

(1) Jos., *Ant. Jud.*, XVIII, 9, 8 (373 Naber). — (2) Pol., V, 48, 12.

ou gouverneur. Polybe nous parle des Adeiganes (1), bannis par Hermias, le ministre d'Antiochus le Grand. Mais que désigne ce terme, dont l'étymologie est incertaine? Une famille aristocratique, un parti politique, des magistrats? On l'ignore complètement. Le roi parthe Mithridate Ier (171-138) arracha Séleucie aux rois macédoniens. Antiochus VII (138-129) ne la recouvra que pour peu de temps.

Sur le plateau iranien, l'activité colonisatrice des Séleucides a laissé moins de traces. Pourtant, les villes grecques ne manquent pas. En Médie (2), Rhagæ devient Europos (3); on trouve une Apamée près des portes Caspiennes, et une Laodicée à la frontière perse. Achaïs avait remplacé l'Héraclée d'Alexandre, détruite par les barbares. En Parthie, Appien nomme Soteira, Calliope, Charis, Hécatompyles et Achæa (4). En Susiane, Suse deviendra Séleucie de l'Eulæos (5). En Perse, c'est Antioche (peut-être Persépolis), qu'Antiochus Ier avait fondée ou agrandie, en y installant des colons venus de Magnésie du Méandre (6). Dans l'oasis de Merv, ce même Antiochus avait fondé Antioche de Margiane (7). Si l'on en croit Appien, il y avait une Alexandropolis dans l'Inde, et une vieille carte routière de l'Empire romain, connue sous le nom de table de Peutinger, et qui date du Ve siècle, place au sud du delta du Gange une *Antiochia Tharmata* (vers Pippali ou Baléçvara), qui fut peut-être un comptoir grec (8).

Enfin les Séleucides ne se contentèrent pas de créer des villes grecques dans les régions où il n'y en avait pas encore. Ils en fondèrent même en Asie mineure. Les Séleucies et les Antioches y abondent. C'est par exemple Séleucie du Caly-

(1) Pol., V, 54, 10. — (2) Pol., X, 27, 3. — (3) Strab., XI, C. 524.
(4) App., *Syr.*, 57; Pl., *H. N.*, VI, 48; Strab., XI, C. 516.
(5) **IX**, 233, l. 108 et n. 47. Mais Cf. **VII**, s. v. *Séleukeia*.
(6) **IX**, 231, n. 4, 233.
(7) Strab., XI, C. 516; Pl., *H. N.*, VI, 47; Thomashek, **CVII**, s. v. *Antiocheia*.
(8) Thomashek, **CVII**, s. v.

cadnos (Selekel) en Cilicie, Séleucie de Pamphylie, entre Sidè et les bouches de l'Eurymédon (nord de Tshaitshi), Séleucie de Fer en Pisidie (Sélef, près de Baiad) (1); Mopsueste devint Séleucie; Tarse, Adana prirent le nom d'Antioche (2). Il y en eut une autre sur le Pyrame (3). Célènæ, en Phrygie, fut Apamée (4); tout près, on trouve Laodicée du Lycos (5), et en Carie, avec Stratonicée et Antioche du Méandre (6), Antioche des Chrysaoriens, qui était l'ancienne Alabanda (7).

Si nombreuses que fussent les cités, d'immenses régions dans cet immense Empire des Séleucides restaient en dehors de leurs territoires. Par quelle voie les rois tentèrent-ils d'y faire pénétrer l'Hellénisme? Nous l'ignorons tout à fait. Y eut-il en Asie, comme on a pu le soupçonner en Égypte, des communautés helléniques, répandues dans le pays, et ne se rattachant pas aux cités, des Grecs qui, sans être citoyens, jouissaient pourtant d'un statut privilégié? C'est une question à laquelle on ne saurait répondre. Mais l'on entrevoit cependant quelques-uns des principes qui présidaient aux concessions de terres prises sur le domaine royal, et l'on peut constater que la politique des Séleucides est bien plus favorable que celle des Lagides à l'accroissement et à la multiplication des cités (8). Antiochus I^er^, par exemple, vend à Pitanè une parcelle de terre royale, qui devient la propriété (παγχτητιχὴ χυρεία) de la ville (9), et, quand les rois vendent ou concèdent des terres à des particuliers, il arrive que ces terres, détachées du domaine royal, doivent être rattachées à une cité voisine, au choix du bénéficiaire ou de l'acquéreur. En retour la cité accorde à celui-ci au moins une partie des droits civiques. Ainsi Antiochus II vend à la reine Laodice (10), sa femme, un

(1) RUGE, **CVII**, s. v.
(2) **CXVI**, III, 1, p. 268; HIRSCHFELD, **CVII**, s. v. 17 et 19.
(3) **CVII**, s. v., 18. — (4) STRAB., XII, C. 579.
(5) STRAB., XI, C. 660; ST-BYZ., s. v.
(6) **CVII**, s. v., 16. — (7) HOLLEAUX, **CXXXVII**, 1899, p. 345.
(8) **CCXI**, p. 247 et suiv. — (9) **XI**, 235, l. 183.
(10) **IX**, 225. Complété par WIEGAND, VI, *Bericht*, 1908, p. 36.

domaine qui comprend des villages entiers, avec autorisation de l'aliéner. Mais, que la propriété reste ou non aux mains de la reine, elle sera rattachée au territoire d'une ville. Il en est de même pour 2 000 plèthres de terres labourables qu'Antiochus Ier concède à Aristodicos d'Assos (1), qui peut choisir entre Ilion et Scepsis et qui choisit Ilion. Mais il ne faudrait pas croire pourtant que les rois eussent l'intention de distribuer ainsi tout leur domaine entre une multitude toujours accrue de petites républiques grecques, et, quand ils concédaient des terres, ils n'obligeaient pas toujours le nouveau possesseur à les incorporer au domaine de l'une de ces républiques. C'est ce que paraît montrer l'exemple même d'Aristodicos qui, en plus de ses 2 000 plèthres, en reçoit 1 500 autres qui ne s'ajouteront au territoire d'aucune cité. On ne peut comparer ces 1 500 plèthres à la δωρεά égyptienne, dont la propriété reste au roi, et qui lui reviennent après la mort du bénéficiaire; mais on songe à certaines assignations ou à certaines ventes ptolémaïques, destinées à créer la possession privée, avec cette différence que les Lagides semblent avoir été plus soucieux de maintenir leur droit éminent sur tout le sol.

Comme les Lagides, les Séleucides ont usé de leur domaine royal pour développer la colonisation militaire. Mais on sait peu de chose de l'armée séleucide. L'organisation des corps et du commandement, l'armement et la tactique ne devaient guère différer de ceux des armées du temps (2). Pour le recrutement, les Séleucides faisaient appel aux mercenaires et aux troupes indigènes. Mais y avait-il, comme chez les Lagides, une armée régulière de caractère macédono-grec, composée de soldats clérouques, dotés d'un lot de terre détaché du domaine royal ? On trouve de nombreuses colonies militaires chez les Séleucides. Mais les historiens sont généralement portés à les considérer comme des colonies de vétérans (3). C'est à tort,

(1) **IX**, 221. — (2) **CLXIII**, 2, p. 284 et suiv.
(3) **CLXII**, p. 476 et suiv.; SCHULTEN, **LIX**, p. 523-537.

croyons-nous, si l'on prend ce mot de vétérans dans le sens de soldat retraité. C'étaient des troupes mobilisables, et les rois les mobilisaient. Mais ces colonies, au lieu de se composer de terres éparses dans le pays, comme en Égypte, paraissent avoir été groupées en établissements, κατοικίαι, qui prenaient souvent la forme d'une ville. Quelquefois ces colons étaient réunis dans des villes déjà existantes et y constituaient une catégorie de domiciliés. Peut-être recevaient-ils parfois le droit de bourgeoisie. En tout cas, il arrivait que leurs lots de terres étaient rattachés au territoire d'une cité, et les villages de soldats pouvaient être élevés à la longue au rang de πόλις. Plusieurs cités doivent leur origine à ces colonies militaires.

Les institutions et les habitudes grecques se gardaient pures dans les cités, anciennes et nouvelles. C'est ce que prouvent surabondamment les inscriptions grecques d'Asie mineure. Un fragment de parchemin trouvé à Doura, et qui nous a conservé un texte de loi sur les successions nous montre que le droit de cette ville, même sous les Parthes, était resté purement grec (1) — le droit applicable aux citoyens; car, pour les indigènes qui habitaient le territoire, il ne laissaient pas de garder leurs coutumes, et ces indigènes devaient être nombreux. Souvent ils devaient cultiver les terres de la cité à titre de *laoi*. Quand un domaine royal est cédé par don ou par vente à un particulier, tous les *laoi* sont cédés avec le domaine, et, si celui-ci est rattaché à une cité, cette population s'ajoute aux *laoi* de la cité. Mais, entre cette classe asservie et les citoyens, il y avait certainement des asiatiques à qui l'on accordait un traitement plus favorable, par exemple à titre d'étrangers domiciliés. Plusieurs même étaient appelés au droit de cité. D'après le principe constaté pour l'Égypte, on tenait plus de compte de la culture que de la race, et la culture hellénique pouvait s'acquérir au gymnase, et se confirmer par l'éphébie

(1) HAUSSOULLIER, **XCII**, 1923, 515 et suiv.

qui ouvrait peut-être la cité. Les rois d'ailleurs, au moins dans certaines villes, ont pu intervenir, comme en Égypte, pour surveiller ces naturalisations, l'éphébie et le gymnase. On voit qu'à Halicarnasse, par exemple, il faut l'autorisation royale pour construire un gymnase nouveau (1). En tout cas, c'est certainement par l'accession de l'indigène à la vie politique que dut se former cette population mixte, dont nous avons observé l'existence et l'importance en Égypte, et sans laquelle il y aurait bien eu des Grecs établis en Asie, mais non pas une hellénisation de l'Asie. Malheureusement nous ignorons à peu près tout des lois, sans doute complexes et variables, qui réglaient la hiérarchie et les rapports mutuels de ces classes ethniques et sociales. Il est clair que, comme en Égypte, ces rapports ont entraîné une influence de l'Orient sur les Hellènes. F. Cumont (2) a constaté, dans les inscriptions de Doura (Salihiyeh), l'existence de mariages entre proches, et particulièrement entre frères et sœurs consanguins, et il en attribue la fréquence à l'influence du milieu et des idées asiatiques. L'action des religions de l'Orient a toujours été grande sur les Grecs d'Asie. Bien des cultes, même dans les cités grecques, ne sont que des cultes orientaux. Ici comme ailleurs, l'Hellénisme s'altère en se répandant.

IV

Décadence des Séleucides. — Recul de l'hellénisme.

L'hellénisation de l'Asie séleucide fut surtout l'œuvre des premiers rois. Après la défaite d'Antiochus III par les Romains, l'Empire tombe en morceaux. Le traité d'Apamée lui a enlevé toutes ses possessions au nord du Taurus, et, en Asie mineure, c'est maintenant Eumène de Pergame qui est le souverain le plus puissant. Quand Séleucus IV (186-175) périra, probablement assassiné, c'est Eumène qui, pour mettre un terme aux

(1) **IX**, 46, n. 3. Le roi, est, il est vrai, un Ptolémée. — (2) **LXXXIV**, 1924, p. 53 et suiv.

désordres, intronise Antiochus IV, son successeur (175-164). Celui-ci est le dernier roi qui fit preuve d'une initiative politique à l'extérieur. On sait comment, à la faveur des divisions dans la famille lagide, il avait tenté de conquérir l'Égypte, au moment où les Romains étaient engagés dans leur guerre contre Persée (1). Depuis, les Séleucides furent trop occupés dans leur propre royaume à retenir les provinces qui leur échappaient. Leur histoire n'est plus que celle du recul de l'Hellénisme en Orient.

Cependant, encore pendant près d'un demi-siècle, on voit la civilisation grecque faire, aux extrémités du monde, de surprenants progrès. C'est qu'elle est soutenue par les rois de Bactriane. Le fils d'Euthydème, Démétrius, gendre et allié d'Antiochus III (2), était en train de mériter son surnom d'invincible, en portant ses armes au sud jusqu'à l'Himalaya et aux bouches de l'Indus, au nord jusqu'au pays des Sères ou Chinois, et des Phryniens ou Fauniens, qui sont les Huns. Le Pendjab s'ouvrait de nouveau à l'Hellénisme. Sangala devenait Euthydemeia, et dans l'Arachosie, qui, avec la Gédrosie, était annexée à la Bactriane, nous connaissons une Démétriade. Il est vrai que, vers 175, Démétrius fut renversé par l'usurpateur Eucratidas, mais, pendant que celui-ci régnait en Bactriane, l' « invincible » gardait son royaume indien.

Les Séleucides étaient moins glorieux. Antiochus IV mourait dans une vaine expédition contre Artaxias, qui s'était rendu indépendant en Arménie, comme Zadraspis en Sophène. Sous Démétrius Ier Sôter (162-145), la Médie et la Commagène se détachaient de l'Empire. Enfin la dynastie allait briser sa puissance dans les dissensions intérieures et dans un conflit inexpiable avec les Juifs.

Les Juifs étaient déjà dispersés dans presque tout l'Orient, au moins « dans le vaste triangle compris entre Babylone,

(1) Voir ci-dessus, p. 296-297. — (2) Ci-dessus, p. 414;

Éphèse et Alexandrie, et même plus loin en Cyrénaïque » (1), et les Lagides, comme les Séleucides, avaient eu à résoudre la question juive. En Égypte, sauf dans quelques périodes de crise, sous Philopator et sous Évergète II, on leur avait reconnu des privilèges, pour leur permettre de pratiquer leur Loi, et, en somme, les Ptolémées n'avaient pas eu trop de difficultés avec la juiverie alexandrine, qui s'était assez profondément hellénisée pour ne plus guère parler que le grec (2). Les premiers Séleucides montrèrent la même tolérance. Mais, en Syrie, il y avait la Judée et le temple de Jérusalem. C'était une citadelle inaccessible. La région était pourtant entourée de villes grecques ou grécisées, qui répandaient, jusque dans le pays saint, « l'esprit tolérant et sceptique de l'Hellénisme ». Sur la côte phénicienne s'élevaient Anthédon, Gaza, Ascalon, Azôtos, Apollonia, Ptolémaïs ; à l'est, Damas et Philadelphie ; au sud, une Séleucie, Philoteria, Hippos, Gadara, Dion, Pella (3). L'aristocratie de Jérusalem, même l'aristocratie sacerdotale, s'était hellénisée ; mais il y avait un fort parti de puritains, les pieux ou *Hasidin*, attachés à la Loi, à ses pratiques minutieuses, aux promesses de leur Dieu, avec une obstination inintelligible aux autres peuples. L'antagonisme entre deux civilisations irréductibles donne donc à la résistance des Juifs une âpreté inouïe, si inconcevable pour les rois et leurs sujets grecs qu'elle leur inspirait encore plus de haine à l'égard de ceux qu'ils accusaient de haine pour le genre humain tout entier. On sait quel fut l'effet de ces événements sur la pensée religieuse d'Israël. Dans l'histoire de l'Hellénisme, ils marquent le plus grave échec. Enfin ils ont fortement contribué à la ruine de la puissance séleucide. Dans l'État, toujours de plus en plus réduit, des Séleucides, ils amènent la formation d'un État sacerdotal, qui ne cessa de croître et survécut à la chute de la dynastie. Les Séleucides

(1) **CLXII**, p. 236. — (2) Ci-dessus, p. 399. — (3) **CLXII**, p. 237.

léguèrent aux Romains le problème juif tout entier (1).

La guerre fut occasionnée et favorisée par la rapacité des rois, à court d'argent, et qui savaient le temple très riche, par l'esprit d'intrigue des familles sacerdotales, Oniades et Toubiades, qui recherchaient l'appui du roi à leurs ambitions rivales, enfin par la crainte que le parti des Hasidin inspirait aux Juifs hellénisés, qui ne voyaient de protection efficace qu'auprès du pouvoir royal. Elle commença sous Séleucus IV, dont les caisses étaient vidées par l'indemnité de guerre que Rome lui avait imposée. Sur les conseils d'un intendant du temple, ennemi du grand-prêtre Onias III, il chargea son agent Héliodore de s'emparer du trésor sacré et de le transférer à Antioche. Selon la tradition juive, Héliodore aurait été fustigé par les anges. Le conflit prit son véritable caractère avec Antiochus IV, quand il voulut imposer l'Hellénisme par la force, et supprimer le culte de Iahvé. On sait comment Judas Machabée battit tour à tour trois armées royales (bataille de Modein). Sous Antiochus V, le ministre Lysias put s'emparer de Jérusalem et la démanteler, mais il dut reconnaître aux Juifs la liberté de leur culte. Sous Démétrius Ier, Judas succomba et son fils Jonathan fut obligé de s'enfuir à Michna. Mais ce n'était qu'un abattement passager.

Jonathan sut facilement profiter des conflits qui déchiraient la dynastie, et se faire payer son appui par les prétendants. Il soutient tour à tour Alexandre Bala contre Démétrius Ier, Démétrius II contre Diodote révolté; puis Diodote contre Démétrius, dont il battit deux stratèges (batailles d'Hazor et d'Epiphaneia). Il est vrai que Diodote le fit tuer, mais son frère Simon se retourna vers Démétrius II, qui reconnut l'indépendance des Juifs, en sorte que, vers 143, l'Occident de l'Empire était partagé. Démétrius II régnait en Cilicie. Diodote et

(1) On ne fera pas ici l'histoire de cette lutte si dramatique. Le lecteur français en trouvera le récit dans le tome V de l'*Histoire du Peuple d'Israël*, d'E. RENAN et dans **CLXII**, p. 262 et suiv., 319 et suiv., etc.

Antiochus VI (un fils de Bala) étaient à Antioche. Les Juifs restaient maîtres de la Syrie du Sud. Or c'était précisément le moment où les Parthes s'emparaient de tout l'Orient, que des invasions barbares venaient de bouleverser.

On n'est guère renseigné sur ces invasions que par la relation de l'ambassadeur chinois Tchang-Kian. Vers 177, les Hiong-Nou ou Huns refoulent vers le Sud les Youè-Tchi, qui seraient les Tokares des auteurs classiques. Ceux-ci se jettent sur le Turkestan oriental et en chassent les Ssè, c'est-à-dire les Saces, qui, passant les monts, envahissent la vallée du Cophen, d'où les Grecs sont expulsés. Les Youè-Tchi, de leur côté, poussés par les Ousroun, se précipitent sur Ta-hia, c'est-à-dire la Bactriane. Le royaume grec, pressé également par les Parthes, disparaît et, en Extrême-Orient, le seul foyer de civilisation grecque n'est plus que dans la vallée de l'Indus.

Les progrès des Parthes se développent rapidement sous Mithridate Ier (171-138 ou 174-136). Il avait conquis la Médie, la Perse, la Susiane, et poussé en Mésopotamie jusqu'à Séleucie (145), qui devint sa capitale. Les Séleucides étaient les protecteurs naturels de l'Hellénisme, et c'étaient leurs provinces que les Parthes leur arrachaient. Les Grecs de ces régions appelèrent Démétrius II, mais il fut battu et capturé (140-139).

La Syrie tombait dans l'anarchie. Diodote, après avoir tué Antiochus VI, s'était proclamé roi. Les révoltes éclataient de toutes parts. Mais Démétrius II avait un frère, Antiochus VII (Sidetès), qui accourut de Rhodes où il vivait, et prit en mains les intérêts de la dynastie. La femme de Démétrius, l'ambitieuse princesse lagide Cléopâtre Théa, fille de Ptolémée Philométor, se fit épouser par le nouveau roi, qui, allié aux Juifs, put se débarrasser de Diodote (138) et remettre ce qui restait du royaume sous son pouvoir. C'est vers ce temps que Samès fonde, à Samosate, une dynastie indépendante de Commagène, et qu'en Osroène, Édesse devient un royaume sous les Osroès et les Abgar. Mais Antiochus VII avait surtout à régler la ques-

tion juive et la question parthe. Il se brouilla avec les Juifs qui cherchaient la protection des Romains et vint assiéger Jérusalem. Hyrcan céda, Jérusalem fut démantelée, mais les Juifs restaient libres dans leurs lois et leur culte, et Antiochus se contentait d'une contribution (132).

Il fut moins heureux avec les Parthes. D'abord vainqueur, il reprit sur Phraate II, qui avait succédé à Mithridate, presque toute la Mésopotamie, mais il fut battu et tué, tandis que le roi des Parthes laissait échapper Démétrius II (129).

Celui-ci allait régner une seconde fois, mais sur un royaume diminué et divisé, où il a bientôt tout le monde contre lui. Tandis que l'État juif poursuit son accroissement, Démétrius veut tenter une expédition contre l'Égypte, pour soutenir Cléopâtre II, brouillée avec son frère Évergète II ; mais Antioche se soulève et demande un roi au Ptolémée, qui lui propose un aventurier, connu sous le nom de Zabinas (esclave vendu au marché) (128). Démétrius II est tué (126), puis Zabinas, abandonné par l'Égypte, succombe à son tour, et un fils d'Antiochus VII et de Cléopâtre Théa, Antiochus VIII Grypos, monte sur le trône des Séleucides (125). Il entre bientôt en conflit avec un de ses frères, Antiochus IX Cyzicène, conflit envenimé par les reines, deux princesses lagides, qui périssent tragiquement (117-111). La Syrie est morcelée ; les villes de Phénicie, Séleucie sont indépendantes. Des dynastes se lèvent un peu partout, et le pays eût été envahi par les Parthes, si la puissance parthe n'avait subi une éclipse sous Phraate II.

Ce roi fut tué en combattant les Scythes, qui avaient envahi ses États. Son oncle et successeur Artaban périt dans une guerre contre les Youè-Tchi (124). Mais il était donné à Mithridate II (123-88) de rétablir l'Empire des Parthes. Par lui les Scythes et les Saces furent repoussés dans l'Inde, la Bactriane plus d'à moitié conquise, ainsi que la Sacastène (Siestan), partie de la Drangiane que les Saces avaient occupée. L'Arménie venait sous le protectorat parthe. Heureusement pour

Antiochus VIII, Mithridate ne songea pas à passer la frontière de l'Euphrate. Mais c'était une menace toujours suspendue sur les restes du royaume séleucide.

La Syrie tombait en décomposition. Seuls, les Juifs faisaient d'incessants progrès. L'intervention des Lagides — Ptolémée Lathyre et Cléopâtre III (1) — leur fut plutôt favorable (104-102). Il semble que le but de l'histoire syrienne fût la grandeur de ce peuple étrange et prédestiné. Malgré une crise dynastique à la mort de Jean Hyrcan, malgré la lutte entre les Pharisiens et les Hasmonéens hellénisés, l'État juif, avec Alexandre Jannée, s'étendit sur toute la Palestine. Antiochus VIII et Antiochus IX disparaissent tour à tour. A quoi bon poursuivre les annales de cette dynastie qui s'effrite ? Ce ne sont plus que des principicules en lutte les uns contre les autres et mendiant l'appui de plus puissants. L'intérêt de l'histoire orientale est ailleurs. Il se porte maintenant sur Rome, qui se heurte en Asie à la puissance de Mithridate Eupator, roi de Pont, et ces événements sortent du cadre de ce volume. Si Sylla, vainqueur de Mithridate, ne le leur eût interdit (87), les Parthes eussent envahi la Syrie. Le désordre y était tel que les Syriens offrirent la couronne à Tigrane. Roi d'Arménie, grâce aux Parthes (Mithridate II), et allié de Mithridate Eupator, il s'était déjà emparé de la Sophène. Maître de la Syrie, il s'attaqua aux Parthes, leur enleva tout le Nord de la Mésopotamie, et fonda Tigranocerte. Mais il dut prendre part à la guerre entre Rome et le Pont, et il fut battu par Lucullus. Les Séleucides furent pour un temps rétablis en Syrie. Quand Mithridate eut succombé (63) sous les coups de Pompée, celui-ci, qui réorganisait l'Orient, prononça la déchéance de la dynastie. Entraînée dans l'immense conflit des guerres civiles, la Syrie eut encore beaucoup à souffrir. Mais l'Empire romain saura faire face au double péril qui la

(1) Ci-dessus, p. 296.

menaçait. Il mettra fin à l'anarchie et organisera sur l'Euphrate la défense contre l'Orient.

V

Les Attalides et l'hellénisation de l'Asie mineure.

La civilisation grecque ne devait pas disparaître entièrement dans le pays que les Parthes avaient conquis. Cependant le philhellénisme affiché dans le protocole de certains Arsacides ne valait pas, pour elle, l'appui des rois macédoniens. Au nord du Taurus, au contraire, la retraite du Séleucide ne compromit pas son avenir. Pergame était une bien moins grande ville qu'Antioche ou qu'Alexandrie, mais les Attalides en avaient fait un foyer d'Hellénisme aussi ardent et peut-être plus pur.

L'État pergaméen était maintenant un grand État. On l'a vu naître : habilement et prudemment, Philétère (283-263), Eumène (263-241), Attale (241-197), protecteurs des villes contre les Galates, surent profiter des conflits qui déchiraient l'Empire séleucide, dès le IIIe siècle, et s'appuyer sur l'Égypte pour assurer leur autonomie et leur puissance. Mais celle-ci ne fut bien fondée que lorsqu'Attale se fut tourné vers les Romains. L'Égypte, alors, affaiblie par le malheureux règne de Philopator, n'était plus un soutien solide. Antiochus III, au contraire, restaurait son Empire, et le roi de Macédoine, qui aspirait à recueillir l'héritage du Lagide sur les côtes d'Asie, pouvait un jour reprendre le rôle de Lysimaque ! Attale s'allia donc avec les ennemis de Philippe V — ce qui convenait à son rôle de souverain protecteur des Grecs — et il devint l'ami des Romains. Fidèlement, il les aida dans leur guerre contre la Macédoine, mais c'est son successeur Eumène II (197-159) qui reçut toute la récompense, après la chute d'Antiochus le Grand.

Le royaume d'Eumène, qui s'étendait en Europe sur la Cher-

sonèse de Thrace avec Lysimacheia, comprenait les parties les plus riches et les plus anciennement civilisées de l'Asie mineure : la Phrygie hellespontique, la Mysie, la Lydie, la Carie. Il y joignait la Grande Phrygie, la Lycaonie, la Myliade de Pisidie, une partie de la Pamphylie (1). Ses voisins continentaux, souvent ses ennemis, étaient les Bithyniens et les Galates. De ce côté, l'expédition du consul L. Manlius Vulso (2), aidé par les frères d'Eumène, puis les guerres soutenues par le roi lui-même contre la Bithynie et le Pont, mirent la Galatie sous l'influence de Pergame.

Dans cet État, les cités grecques sont prépondérantes. Pour la plupart, ce sont de vieilles cités. Les unes avaient gardé leur liberté ; les autres étaient des villes sujettes. Il y avait aussi des colonies militaires, fondées soit par les Séleucides, soit par les princes de Pergame (3).

Le pays indigène l'emportait peut-être pour l'étendue ; mais il était habité par des tribus barbares, non par un véritable peuple, héritier d'une civilisation et d'un grand rôle historique, comme l'étaient, par exemple, le peuple égyptien, et tant de peuples d'Asie, absorbés maintenant dans l'Empire séleucide. La Mysie (4), constituée par les vallées fluviales qui, de l'Ida ou du Temnos, descendent vers l'Hellespont ou vers le golfe d'Adramytte, forme une région bien marquée et distincte tant

(1) **CCXLIII**, p. 101.

(2) **CCXLII**, p. 50 et suiv.

(3) *Villes libres :* Cyzique, Parion, Lampsaque, Abydos, Dardanos, Ilion, Alexandrie Troas, Lesbos, Cymé, Smyrne, Clazomènes, Érythrées, Colophon-Noton, Magnésie du Méandre, Priène, Héraclée du Latmos, Milet, Jasos, Chios, Samos, Alabanda, Mylasa, Bargylia, Halicarnasse, Myndos, Cnide, Phasélis, Sidè, Aspendos, Selgé, Antioche de Pisidie. — *Villes sujettes :* Byzance, Lysimacheia, Sestos, Priapos, Assos, Scepsis, Elæa, Pitané, Phocée, Temnos, Magnésie du Sipyle, Téos, Éphèse, Colophon, Telmissos, Hiérapolis, Sardes, Tralles. — *Colonies militaires :* Philétéreia, Gergitta, Attaleia, Nacrasa, Thyatires, Hircania, Mysomacédoniens du Caique, Blaundos, Pelté, Mardya, Doyda. Cf. **CCXLIII**, p. 101.

(4) M. Rostovtzeff, **CCXXXVIII**, p. 361 et suiv. ; A.-J. Reinach, **LXXXIX**, 1908, 2, p. 375 et suiv.

de la Bithynie, ou vallée du Sangarios, que des pays de l'Hermos ou du Méandre. Mais le lien entre les deux parties de ce pays — l'une orientée vers le nord, l'autre vers l'est — s'était souvent rompu, et l'unité n'a jamais été imposée que par une force politique, comme au temps des grands satrapes de Phrygie, tels que Pharnabaze, ou de son successeur révolté Orontès (1), que les Attalides semblent avoir considéré comme un précurseur. « Lanceurs de javelots et tireurs de flèches, chasseurs infatigables, courant le cerf sur leurs petits chevaux qu'ils savent croiser de façon à produire une excellente race de mulets, divisés en clans ayant chacun son château fort, où règne un prince féodal, confédérés parfois autour de cultes nationaux que desservent des rois prêtres » (A.-J. Reinach), les Mysiens étaient reconnus par tout le monde antique pour d'excellents soldats ; ils fournirent beaucoup au recrutement de l'armée pergaméenne, où ils semblent avoir eu une place à part, mais ils ne firent jamais de graves difficultés aux rois. Apparentés aux Bithyniens et aux Thraces, ils avaient quelques tribus dans la vallée du Sangarios, et aussi au sud du Caïque, dans la région volcanique appelée *Katakékaumènè* (brûlée). Ceux de la plaine étaient hellénisés. Des autres populations non helléniques du royaume, les unes sont, comme les Lydiens et Cariens, en partie hellénisées et habituées à vivre dans le rayonnement des cités grecques, les autres comme les Pisidiens ont une indépendance de brigands plutôt que de nation.

Comme dans toutes les monarchies hellénistiques, on trouve donc dans celle des Attalides l'élément grec, formé de cités isolées les unes des autres, et qui s'oppose au pays indigène. Mais les Attalides ne succédaient pas, comme les Séleucides et les Ptolémées, à des rois orientaux de droit divin. Ils furent pourtant l'objet d'un culte royal, sans doute définitivement organisé par Eumène II. Ses centres étaient dans les cités

(1) IX, 264.

grecques, ou du moins nous ne le connaissons guère que là, et, s'il est moins apparent dans les monuments officiels, au point qu'on a pu croire qu'il consistait plutôt en des honneurs qu'en une véritable religion (*mehr eine Ehrung als eine Verehrung*) (1), il semble pourtant avoir été tout à fait comparable à celui des Séleucides. On avait trouvé une origine divine à cette famille de bourgeois, dont l'ancêtre, le père de Philétère, né à Tios ou Tieion (2), en Bithynie, portait bien le nom macédonien d'Attale, mais aurait épousé, disait-on, une joueuse de flûte paphlagonienne. Comme les Ptolémées, on faisait descendre les princes de Pergame, d'Héraclès et de Dionysos (3), et l'on a vu là un signe de la rivalité des Lagides et des Attalides, « sur le domaine de la science, de la littérature et de l'art, de la culture musicale et dionyséenne » (4).

Rois, reines et princes de la famille royale devenaient des dieux à leur mort (5), mais ils étaient aussi adorés et avaient leurs prêtres de leur vivant (6). Le culte royal s'appuyait aussi sur des associations, analogues aux *Basilistes* d'Égypte (7). Les liens sont connus, qui unissaient les rois à l'association des Technites dionysiaques de Téos. Eumène II installa une des branches de ce collège à Pergame ; le centre religieux en était le temple de Dionysos Kathégémôn, qui était peut-être le dieu de la famille attalide. De même qu'il nommait peut-être ses propres prêtres, le roi nommait celui de ce dieu. Un célèbre flûtiste, Criton, fils de Zôtichos, qui revêtit ce sacerdoce, avait fondé sous Attale II le synode des Attalistes (8).

Le pouvoir central était organisé d'après les mêmes principes

(1) KORNEMANN, **LVII**, 1900, p. 87. — (2) **CCXLIII**, p. 7, n. 2.
(3) O. SCHNEIDER, *Nicandrea*, p. 1, 3-5 ; **IX**, 264. Sur Dionysos Kathégémôn de Pergame, dieu des Attalides, **CCXLIII**, p. 146 et suiv.
(4) V. PROTT, **LXI**, 1898, p. 460 et suiv.
(5) **CCXLIII**, p. 154 ; **IX**, 339, 16 : 308, 4 ; 309.
(6) POL., XVIII, 16 ; **VII**, 43-45 ; WIEGAND, *Jahrb.*, 1903 ; *Anz.*, 503 ; *Prêtres* : **IX**, 309, 313, 332 ; **CCXLIII**, p. 118, n. 2 ; JACOBSTAHL, **LXVI**, 1918, p. 375, 421 ; **II**, 3068. *Temples* : **VII**, p. 107 ; **IX**, 326, 329, 336.
(7) **IX**, 130, n. 9. — (8) **IX**, 326 ; **IV**, 75.

que dans les autres monarchies gréco-macédoniennes. Le roi était assisté de son Conseil, composé avant tout des membres de sa famille, dont l'union fait contraste avec les dissensions qui ont ensanglanté les autres dynasties princières, mais aussi du premier ministre, et des grands (1). La cour ressemblait à toutes celles du temps, ainsi que la chancellerie et les autres services administratifs, sans doute imités de ceux des Séleucides.

Les Attalides prétendaient être avant tout des rois philhellènes, et ils ont traité favorablement les cités grecques, alors très prospères. A toutes, ils laissent une large autonomie dans leur administration intérieure et elles peuvent participer aux anciennes confédérations, ilienne et ionienne, en rapports toujours cordiaux avec les souverains (2). Cependant beaucoup de villes étaient sujettes : « les villes qui m'obéissent » (3), dit Attale, et il ne doute pas de leur docilité. Leur nombre fut grand, surtout après la paix de Magnésie. On leur laissait généralement leurs lois et leur gouvernement traditionnel; mais elles dépendent du stratège royal. C'est ce qui apparaît nettement dans un décret de l'une d'entre elles en l'honneur de Corragos, stratège des districts de l'Hellespont sous Eumène II (4). Les citoyens paient au roi des redevances (τέλη, πρόσοδοι), dont le total constitue peut être le φόρος. En revanche, le roi protège la ville. Le trésor royal (βασιλικόν) lui alloue régulièrement des subventions en argent, tant pour l'administration sacrée que pour l'administration civile, et la gratifie souvent de libéralités. C'est ainsi que le texte cité parle de fournitures d'huile pour les gymnases et même de dons ou de concessions de terres pour les

(1) **IX**, 315, VI. Lettre d'Attale II à l' « Attis », ou grand-prêtre du temple de Pessinonte, sur lequel les Attalides exerçaient une sorte de protectorat.

(2) **CCXLIII**, p. 230, n. 1. — (3) **IX**, 282.

(4) HOLLEAUX, **LXXXV**, 1924, p. 1 et suiv. La ville en question pourrait être, d'après Holleaux, Apollônia du Rhyndacos (*ibid.* p. 46-47). Voir aussi pour Téos le décret publié par DEMANGEL et LAUMONIER, **LXXXV**, 1922, p. 312 et suiv. Sur Corragos, HOLLEAUX, *loc. cit*, p. 48-50.

citoyens ruinés (1). En somme ces villes étaient dans une étroite sujétion et Pergame, la capitale, peut-être plus que toute autre. Le corps civique, divisé en tribus et dèmes, y avait ses assemblées délibérantes, sénat et assemblée du peuple, et aussi ses magistrats : les plus anciennement connus sont les prytanes (2). Mais le roi intervenait dans le gouvernement de la ville, et les prytanes semblent s'être effacés devant un collège de cinq « stratèges » nommés par lui, au moins depuis Eumène Ier (3). Ils président les assemblées et seuls ont le droit de proposer des motions (4). Ils surveillent l'administration financière. Il y avait aussi un gouverneur de la ville désigné par le roi (5). Le peuple nommait les autres magistrats : secrétaires de l'assemblée, trésoriers (*tamiai*), directeur des finances (ὁ ἐπὶ τῶν προσόδων), agoranomes et astynomes, amphodarques (ou chefs de quartiers), fonctionnaires du gymnase, etc. Pour les prêtres, les uns sont désignés par le roi, les autres par la ville (6).

Il est tout naturel que la résidence royale ait été plus directement soumise. Cependant on trouve des stratèges dans beaucoup d'autres cités, dont plusieurs étaient des colonies (7). Mais on ne pourrait affirmer qu'ils y aient été désignés par le roi. Peut-être, malgré tout, la politique des Attalides à l'égard des cités grecques fut-elle moins libérale que celle des Séleucides et surtout celle d'Antigone. En général, dans ces royaumes hellénistiques, à mesure que l'on avance dans le temps, le pouvoir royal semble devenir plus exigeant.

Le territoire indigène était divisé en stratégies (8), comme

(1) HOLLEAUX. *loc. cit. passim*, et particulièrement p. 54-57.
(2) **IX**, 264 ; **CCXLIII**, p. 28, 37. — (3) **CCXLIII**, p. 253, 264.
(4) **CCXLIII**, p. 255 et suiv. Exception **VII**, 18 ; cf. SWOBODA, **LXI**, 1891, p. 498 ; **CCXLIII**, p. 248, n. 4 ; G. CARDINALI, *La amministrazione finanziera del Commune di Pergamo* (Mem. d. Acad. Bologna, IX, 1915-1916).
(5) **CCXLIII**, p. 282. — (6) **IX**, 331 ; **CCXLIII**, p. 291 ; **VII**, 251, 25[illegible].
(7) On en trouve, d'après **CCXLIII**, p. 234, à Pitané, Hiérapolis, Magnésie du Sipyle, Synnada, Nacrasa, Égine, Elæa, Temnos, Laodicée du Lycos, Apamée de Phrygie, Thyatires, Dionysiopolis, Euménia, Thomisonium ; cf. encore **VI**, 83 et 87. — (8) Celui de l'Hellespont est appelé τεταγμενος στρατηγὸς τῶν καθ' Ἑλλήσποντον τόπων, **LXXXV**, 1924, p. 2.

du temps d'Antigone, et subdivisé en hyparchies. Le domaine royal occupait de grands espaces. Les Attalides s'étaient approprié les terres des Grands Rois et des satrapes (1). Comme dans tout l'Orient, elles étaient cultivées par des fermiers ou des colons royaux asservis à la glèbe, la masse des *laoi*. Mais, à côté du domaine royal, il y avait de grandes seigneuries laïques ou religieuses, avec leurs *laoi* ou même leurs esclaves. Parmi ces seigneurs, on aurait trouvé des descendants de Grecs. C'est ainsi que la famille de ce Gongylios (2), doté par Xercès d'un domaine entre Teuthrasia et Halisarna, subsistait encore au IIIe siècle. Nous avons dit l'importance des territoires religieux et des grands temples dans toute l'Asie mineure.

Le rayonnement de l'État attalide a sa source dans le libéralisme de cette famille princière, protectrice attitrée des Grecs contre les Galates au IIIe siècle, et dont on a comparé la magnificence à celle des Médicis (3). Cette magnificence suppose la richesse. Certes, même au temps de sa grandeur, l'État de Pergame ne peut être mis en parallèle pour l'étendue (172 405 kilomètres carrés, 172 896 si l'on compte Égine et Andros qui font partie du domaine royal) (4) avec celui du Lagide, ni surtout avec celui du Séleucide. Mais les Attalides ont su lui faire produire de grandes ressources (5). Elæa est leur port sur la mer Égée. L'amitié traditionnelle avec Cyzique et Lampsaque leur ouvre l'Hellespont. Par là ils reçoivent le fer des Chalybes ; des autres marchés du fer, Sinope et Trapézonte, étaient, en effet, entre les mains des rois de Pont, Héraclée, séparée par la Bithynie et la Galatie, pays hostiles. Les bois et la poix, si nécessaires à la flotte, venaient de l'Ida. Un centre de cette exploitation était Aspaneus, près d'Antandros (6). La Mysie et

(1) CCXLIII, p. 182 et suiv.
(2) XEN., *Hell.*, III, 6; *Anab.*, VII; cf. IV, p. 22-23.
(3) COLLIGNON, CCXXIX, p. 190. — (4) CCXLIII, p. 173-174.
(5) ROSTOVTZEFF, CCXXXVIII, p. 857 et suiv. — (6) STRAB., XII, C. 606.

la Troade fournissaient les métaux précieux : cuivre de Cisthéné, orichalque d'Andeira, argent de Palæscepsis, de Pericharaxis ou d'Abydos. Il y avait des territoires sauvages, comme l'Abrettène, l'Abbaïtis dans le massif du Temnos ; mais il y avait aussi des plaines fertiles, comme le terroir de Gargara, très riche en céréales. Les Attalides y avaient transporté la population de Milétopolis et de la plaine de Thébé. La *Katakékaumènè* produisait un vin excellent, rival des crus de Priapos et de Lampsaque. L'élevage florissait. L'Ida fournissait des chevaux. En Éolide et Troade, les pâturages de Thèbé et de Mycale nourrissaient des moutons. Les laines de ces régions (Milet) sont célèbres. Égées fabriquait des vêtements colorés ; Palæskepsis, Percoté, Gambreion, des tapis. A Sardes, cette industrie était très prospère. Hiérapolis fut fondée par Attale pour faire concurrence à Laodicée. L'industrie de Pergame éclipsa bientôt celle de Sardes. Un système fiscal (1), mal connu, faisait profiter le Trésor de toutes ces richesses. Les villes payaient un tribut ou une contribution, selon qu'elles étaient libres ou sujettes. Dans le pays indigène, on levait une taxe fixée d'après la valeur du fonds. De gros revenus étaient tirés de l'exploitation directe du domaine royal. Elle était savamment réglée, et ses produits alimentaient une industrie, en grande partie monopolisée. Il y avait des ateliers royaux jusque dans les cités.

L'hellénisation se fit ici comme ailleurs par l'armée et la colonisation militaire ; mais on sait peu de chose de l'une et de l'autre. Les Attalides ont fondé des colonies militaires et en ont hérité d'autres des Séleucides (2). On en a cité quelques-unes plus haut. L'armée comprenait des corps macédoniens et des corps de soldats colons ou catœques, parmi lesquels devait dominer l'élément grec. Le noyau de l'armée indigène paraît avoir été les Mysiens. Enfin venaient de très nombreux mer-

(1) **CCXLIII**, p. 175 et suiv.
(2) RADET, **CCXXXVIII**, sur Euménia.

cenaires (1). Mais c'est surtout par le rayonnement des cités que se répandit la civilisation hellénique. Non que les Attalides en aient beaucoup créé, mais ils possédaient les plus glorieuses et les plus riches. Et quant à leur capitale, elle rivalisait avec Alexandrie et Antioche. Bien moins étendue, elle était certainement moins mêlée d'éléments orientaux, et l'on sait qu'autour de sa bibliothèque, rivale de celle d'Alexandrie, et pour laquelle on employa surtout le parchemin, elle groupa une école de littérateurs érudits, dont les noms glorieux — Antigone de Carystos et Cratès de Mallos — ne sont sans doute pas les égaux des grands Alexandrins, mais n'en sont pas moins restés justement illustres. Plus vivante est pour nous l'école des artistes, et surtout des sculpteurs. Connue déjà par les belles répliques de nos musées, et notamment par ces célèbres statues de Galates, copies du monument dédié pour les victoires d'Attale, elle nous ont été en partie rendues par les fouilles allemandes, et tout le monde a admiré, au moins en reproduction, la gigantomachie du grand autel de Zeus. Mais précisément ces fouilles ne nous autoriseraient pas à décrire sommairement la ville, dont elles ont découvert les reliques, et mieux vaut inviter nos lecteurs à se reporter aux ouvrages des archéologues (2).

L'existence du royaume de Pergame ne fut pas longue. Toujours alliée des Romains sous les règnes d'Eumène II (197-159), Attale II (159-138) et Attale III (138-133), son histoire est un chapitre de celle de la conquête romaine en Asie. Attale III mourut en léguant son royaume à la République, qui en fit la province d'Asie.

Pénétration de l'hellénisme en Asie.

La date où Rome annexait l'Empire des Attalides (133) est très voisine de celle où les Youè-Tchi s'emparaient de la Bac-

(1) **IX**, 266 et 338. — (2) Voir particulièrement **CCXXIX**.

triane (128). La vallée de l'Indus était alors gouvernée par des rois grecs et l'Hellénisme s'était déjà répandu dans toute l'Asie. Mais l'avait-il tout entière profondément pénétrée? Les érudits, qui se sont posé le problème, n'arrivent pas à des conclusions unanimes, et il est bien difficile de résoudre ou même d'exposer complètement une question aussi controversée (1).

Un des effets les plus apparents de cette hellénisation de l'Asie est l'influence de la civilisation grecque sur les rois qui n'étaient ni grecs ni macédoniens. Les dynasties de Bithynie, de Cappadoce, de Pont avaient adopté les mœurs et la langue grecques, protégeaient et fondaient des villes grecques, et l'Hellénisme s'appuyait, là comme ailleurs, sur les institutions traditionnelles de la cité; mais, malheureusement, l'histoire intérieure de ces royaumes est bien mal connue. Il n'en fut pas très différemment chez les Parthes eux-mêmes, bien que leurs progrès soient une réaction contre l'Hellénisme. Il y avait des cités grecques dans leur Empire. La langue grecque était assez répandue dans les hautes classes pour qu'on jouât, encore au temps de la défaite de Crassus, des tragédies grecques à la cour (2). Mais la population était hostile à l'Hellénisme, dont l'influence, au début de notre ère, allait bientôt cesser d'agir. L'activité intellectuelle s'éteint peu à peu dans les cités grecques. L'histoire littéraire de Séleucie du Tigre s'arrête pour nous vers ce temps.

Ainsi, en haute Asie, les populations indigènes n'avaient pas été très touchées par la civilisation hellénique. Quand Justin et Strabon (3) parlent des mille villes de la Bactriane, au temps de Diodote ou d'Eucratidas, il ne faut pas entendre mille cités grecques. C'étaient des villes indigènes. Jusqu'à quel point Bactres, qui devait être la capitale d'Euthydème, a-t-elle été

(1) V. CHAPOT, *Les destinées de l'Hellénisme au delà de l'Euphrate. Mémoires de la Société nationale des antiquaires*, t. LXIII, 1904, p. 207-296.

(2) PLUT., *Crassus*, 33.

(3) STRAB., XV, C. 686; JUST., XLI, 1, 8; 4, 5. Cf. W. TARN, **LXXX**, 22, 1902, p. 268 et suiv.

hellénisée? Eucratidas, l'usurpateur, fonde Eucratideia non loin de Bactres, et l'on a supposé qu'il était devenu impopulaire au point d'être considéré comme un traître, à cause d'une politique trop favorable à l'Hellénisme. Son fils Hiéroclès, qui l'assassina, revint dans la capitale nationale. Il semble que la dynastie d'Euthydème, plus modérée, ait mieux su se faire accepter des indigènes. Eucratidas avait introduit le culte des Dioscures-Cabires et même un culte royal à la mode séleucide. Or Bactres était restée la citadelle du Zoroastrisme. Pourtant M. W. Tarn, qui a étudié la relation de Tchang-Kian, écrite vers 128, ne relève, dans ce que nous apprend l'ambassadeur chinois sur la Bactriane, aucune trace d'Hellénisme. L'histoire de l'Hellénisme dans l'Inde ne peut guère être faite que par les indianistes (1). La domination grecque y a duré jusqu'à l'invasion indo-scythe (Saces et Tokares), à la fin du 1er siècle. Les monnaies nous donnent les noms de plusieurs rois. Celui qui avait fait le plus d'impression sur les Indiens est Ménandre (Mélinda), appelé *juste* sur ses monnaies. On suppose qu'il s'est converti au bouddhisme, ce qui s'accorderait avec ce surnom. Sangala était sa capitale. Il l'aurait appelée Euthymedeia, allusion aussi à la justice, et ce nom aurait été choisi pour plaire aux bouddhistes. L'influence grecque sur l'Inde est indéniable. Mais l'accord est loin d'être fait sur ses origines et sa portée (2).

En Asie antérieure, l'hellénisation a certainement été plus profonde que sur le plateau de l'Iran. Il est remarquable qu'on ait trouvé à Avroman, en Assyrie, des actes de vente rédigés en grec et datant du 1er siècle de notre ère, c'est-à-dire du temps des Parthes. Les contractants, aussi bien que les témoins, portent pourtant des noms iraniens (3). Le notariat, au moins

(1) **CXLVIII**; W. Tarn, *loc. cit.*

(2) A. Foucher, *L'art gréco-boudhique du Gandara,* Paris, 1905.

(3) E. H. Minns, **LXXX**, 35, 1915, p. 22 et suiv. Voir aussi les parchemins de Doura, B. Haussoullier, *Revue historique de Droit*, 1923, p. 315 et suiv.; F. Cumont, **LXXXVI**, 1924, p. 97 et suiv.

dans certains cas, persistait donc à user du grec. Mais, même en Asie mineure, il restait bien des contrées qui n'étaient guère ou pas hellénisées. Tel était le cas de la Petite Arménie, où le peuple parlait l'arménien. L'araméen, langue de la noblesse perse qui domina le pays, n'avait pas disparu au moment de l'annexion à l'Empire romain (72 ap. J.-C.). « Nicopolis, fondée après la victoire de Pompée sur Mithridate, fut le premier foyer de culture grecque dans cette région reculée, jusque-là soumise aux influences iraniennes » (1). Tel était aussi le cas de la Phrygie, de la Cappadoce, de la Galatie. Dans ces parties de l'Asie mineure, les Romains auront à poursuivre l'œuvre de l'Hellénisme.

(1) F. CUMONT, **CCXXXVIII**, p. 115.

CONCLUSION

L'Hellénisme a conquis l'Orient par les armes de la Macédoine et par ses propres institutions. C'est l'histoire de cette double conquête que ce volume a tenté de retracer : il n'y pouvait guère réussir. Privée trop souvent du secours des historiens anciens, dont l'œuvre ne nous est parvenue que par fragments, la critique moderne s'est appliquée à reconstituer la suite des événements, en utilisant toutes les indications qu'elle pouvait trouver dans les auteurs et dans la masse toujours accrue des inscriptions. Elle a accumulé les recherches, les interprétations, les hypothèses, dont quelques-unes sont des traits de lumière, tandis que la plupart restent incertaines et souvent contradictoires.

On se résignerait mieux à ignorer le détail de la conquête guerrière, si l'on connaissait davantage la marche de la conquête pacifique. Mais il n'y a guère que pour l'Égypte, grâce aux découvertes de papyrus, que l'on puisse soupçonner comment l'Hellénisme s'est organisé dans son nouveau domaine et comment il s'est ouvert aux populations au milieu desquelles il s'installait. On a pu voir que, pour l'Asie, les moyens nous manquent de résoudre le problème, tel que nous nous le sommes posé. Même pour l'Égypte, les papyrus ne nous apportent trop souvent que des renseignements épars, parfois d'interprétation hasardeuse, et qu'il faut relier entre eux par des conjectures. D'ailleurs, ces papyrus datent pour la plupart du IIe siècle avant J.-C. ou de la seconde moitié du IIIe. Les débuts de la domination ptolémaïque sont obscurs, et aussi la fin, en

sorte que nous ne pouvons suivre jusqu'au bout les progrès de l'Hellénisme égyptien. Ces lacunes de notre tradition sont des plus fâcheuses. Les origines du régime nous éclaireraient sur ses principes, et il est regrettable d'ignorer dans quelle mesure les changements du IIe et du Ier siècle préparaient l'état où nous trouvons l'Égypte sous l'Empire romain.

L'avenir exaucera peut-être les vœux des historiens. Les sables et les kôms d'Égypte recèlent bien des secrets. Il semble que les découvertes passées aient excité un désir plus ardent de recherches plus méthodiques. Elles ne peuvent manquer d'être fécondes. L'Asie intérieure est à peine explorée. Des trouvailles comme celles de Doura et d'Avroman laissent espérer qu'un jour, pour nous comme pour les Anciens, le parchemin rivalisera avec le papyrus.

En attendant, il est assez difficile de définir avec sûreté les démarches de l'Hellénisme en Orient. Dans l'histoire de son expansion, il faut tenir grand compte de l'élan donné par la personnalité d'Alexandre. C'est lui qui, l'empruntant à la tradition asiatique, a le premier jeté l'idée d'Empire dans notre Occident. On ne peut guère nier que les conséquences de ce grand fait durent encore.

En tout cas, pour nous en tenir à l'antiquité, il a déterminé, pour une bonne part, le caractère des luttes qui ont suivi la mort du héros. Ce n'est pas l'exemple d'Alexandre qui a poussé plus tard la République romaine à conquérir le monde, mais ce n'est pas non plus sans raison que César et beaucoup de ses successeurs professèrent pour lui une grande admiration.

L'impérialisme entraîne Alexandre et l'Hellénisme à sa suite jusqu'aux extrémités de l'Asie. Il les aurait peut-être entraînés plus loin encore, si Alexandre avait vécu. Sans doute, c'est un spectacle merveilleux de voir la civilisation grecque répandue sur de si vastes espaces et tant de pays nouveaux ouverts à la curiosité et à l'activité de l'Occident. Mais il y avait dans ces entreprises quelque chose de démesuré, tout à fait étranger

au génie hellénique, peut-être même contraire aux intérêts de la Grèce. Aussi bien n'était-ce pas pour la Grèce que combattait le roi de Macédoine. La civilisation grecque n'est, pour ainsi dire, entre ses mains qu'un instrument, et il épuisera l'Hellénisme en soumettant le monde à l'esprit grec. On peut donc croire que le rayonnement de cet esprit eût été aussi grand et aussi fécond pour la civilisation générale, si, sans étendre aussi loin son domaine, la Grèce avait concentré ses forces et formé une véritable nation. Ce que l'on appelle improprement l'impérialisme de Périclès aurait eu sans doute des effets plus heureux que l'impérialisme asiatique d'Alexandre. Mais ces petites Républiques hellènes, jalouses et aux vues bornées, n'ont jamais su créer une unité nationale. Rongées de démagogie, les luttes sanglantes de leurs égoïsmes, en les conduisant à leur perte, étaient, certainement aussi, fatales à leur civilisation. L'édifice disparate fondé par Alexandre a eu, lui, des parties solides, mais, en un siècle et demi, tout un morceau de la construction tombait en ruines. Il fallut la force romaine pour arrêter l'Orient sur l'Euphrate.

Alexandre avait rêvé la fusion des races dans un Empire universel. Il dépassait ainsi de très loin le programme de ses prédécesseurs orientaux, et peut-être même les conceptions les plus élevées de la pensée grecque. Celle-ci avait proclamé que la culture, non la race, faisait l'Hellène, mais elle maintenait la supériorité et la domination du Grec. Alexandre entrevoyait, sous son empire tutélaire, l'égalité de ses peuples, au moins des Perses et des Hellènes. La réalité ne pouvait se plier à ce rêve. Les deux mondes que la conquête avait mêlés étaient certes trop différents !

L'Hellénisme repose sur le régime de la cité, et celui-ci, en dernière analyse, sur la personne du citoyen, c'est-à-dire de l'homme libre, maître de soi et de sa terre, soumis seulement aux lois, qui sont pour une part l'expression de sa volonté. En Orient, l'État tend à se concentrer en général dans la personne

d'un roi de droit divin, et cet État est tout-puissant, maître de ses sujets, corps et biens. Sans doute le citoyen se doit tout entier à sa patrie, et la loi peut être parfois un impitoyable tyran ; mais l'obéissance qu'elle impose n'a du moins rien de servile, et, d'ailleurs, derrière l'enceinte qui entoure son foyer, sur la parcelle de ce sol national, qui est sienne, sans restrictions, le citoyen hellène exerce librement sa liberté, gardant même quelque chose de cette souveraineté, qui, dans le régime patriarcal, d'où la cité est sortie, était celle des *pateres* sur les membres de leurs familles.

Rien de pareil dans les monarchies orientales. La population tout entière y est au pouvoir du souverain. Sans doute la Grèce aussi a eu des populations asservies (perièques) et elle a connu l'esclavage, jugé par ses penseurs indispensable aux loisirs nécessaires du citoyen ; mais en Orient le roi seul est vraiment libre. La terre avec les serfs qui la cultivent, ce qu'elle produit et ce qu'elle porte, hommes et choses, il n'est rien qui ne lui appartienne pleinement. Il peut réquisitionner à son profit toute l'activité de ses sujets. Les Grands eux-mêmes ne tiennent, en principe, leur puissance, leur domaine et leurs privilèges que d'une concession consentie par la bienveillance ou la faiblesse royale.

Pour exercer ses droits, le citoyen ne veut qu'une petite République autonome. L'ambition conquérante peut venir aux cités, mais elle n'est pas une conséquence inévitable de l'esprit civique. Au contraire, ces monarques absolus d'Orient, qui sont tout l'État, et ne connaissent à l'intérieur que des sujets, ne peuvent concevoir, à l'extérieur, de limites à leur puissance divine. Impérialisme et Étatisme sont ici liés.

Rien, donc, qui ne s'oppose davantage que les principes de la civilisation orientale et ceux de la civilisation hellénique. Dans l'Empire d'Alexandre, comme dans les royaumes de ses successeurs, nous avons vu la lutte de ces tendances opposées. Elle continuera bien au delà des temps que nous avons racontés.

Il n'est pas douteux que la civilisation occidentale ne s'appuie sur la conception grecque et qu'elle ne soit faite du libre jeu des initiatives individuelles. Au temps d'Alexandre, elle avait prouvé déjà sa supériorité. La conquête devait user de cette supériorité pour organiser un monde nouveau, et l'on ne pouvait l'organiser pour longtemps qu'en recrutant des adhérents à l'Hellénisme. Or il n'y avait pas d'autre moyen que d'amener les barbares à ce que les Grecs appelaient la vie politique, qui ne pouvait guère avoir pour cadre que la cité, dont le siège est avant tout une ville. La ville grecque et son petit territoire s'oppose ainsi aux immenses districts, où le roi, maître absolu, exerce directement son autorité. Il y aura donc un contraste entre la ville de caractère hellénique et le pays, *chôra*, qui reste oriental. Tout y diffère, le régime politique comme le régime économique, la langue, les occupations, les habitudes et les mœurs.

Il ne faut pas toujours exagérer ce contraste. En Égypte, il y a une colonisation agricole hellénique. Les villages, en particulier ceux du Fayoum, sont en partie peuplés de Grecs. Ce ne sont pas toujours des citoyens ; mais ils ont un statut privilégié et peuvent recevoir l'éducation hellénique dans des gymnases, qui sont répandus dans le pays. Nous ne savons pas si, dans les royaumes d'Asie, il y eut une classe de population analogue. Nous avons vu qu'en Égypte, cette classe était accessible à certains indigènes par la naturalisation. Mais il est certain que les mœurs grecques ne peuvent pleinement se développer que dans la vie urbaine, et peu à peu c'est dans les villes que la population hellénique s'est concentrée. En Égypte, cette concentration a été achevée par les premiers Empereurs romains, quand ils ont constitué une commune grecque dans les métropoles des nomes, autour du gymnase, qui bientôt n'existera plus que là. En Asie, elle date peut-être déjà de l'époque séleucide.

La destinée de l'Hellénisme est donc liée à celle des villes.

Celles-ci paraissent avoir été prospères pendant toute la période que nous avons étudiée. L'Empire romain s'appuiera encore sur elles, tant qu'il sera essentiellement, comme on l'a dit, une fédération de cités libres et autonomes gouvernée par l'Empereur et le Sénat. Mais un jour viendra où ces villes seront ruinées. Les causes de cette ruine sont sans doute complexes, et nous n'avons pas à les rechercher. Le régime dit des *munera*, que l'Empire romain a développé, régime qui, en imposant les charges de la commune aux bourgeois, a fini par asservir leur activité et leur fortune à des fonctions très lourdes, a certainement beaucoup contribué à ce désastre. La crise du IIIe siècle l'a achevé. La lutte que les Empereurs militaires engagent alors contre le Sénat est aussi une lutte contre la classe privilégiée des villes. L'armée n'est peut-être pas seulement l'instrument des ambitions impériales. M. Rostovtzeff a montré qu'elle était l'inspiratrice même du conflit (1). Les soldats de ce temps se recrutaient en effet dans la population des campagnes. En Orient, c'étaient les descendants des anciens *laoi* et leur condition était analogue à celle de leurs ancêtres. La civilisation hellénique ne les avait pas touchés, et ils avaient bien des motifs d'être hostiles à la bourgeoisie des villes. Quand l'Empire sortit de cette crise, il était transformé. C'était maintenant « une monarchie absolue de type oriental, soutenue par une armée de mercenaires barbares et une puissante bureaucratie ». En Orient, on peut dire que c'est une grave défaite pour l'Hellénisme.

Nous n'avons pas à poursuivre son histoire, d'ailleurs difficile à retracer. En Égypte, où l'on peut moins mal l'entrevoir, on retrouve dans les villes, au temps de l'Empire byzantin, une aristocratie hellénisée de grands propriétaires. On ne voit pas bien comment leurs domaines se sont constitués, peut-être par un accaparement des terres publiques, accapare-

(1) Rostovtzeff, **LXXVIII**, 1926, p. 233 et suiv.

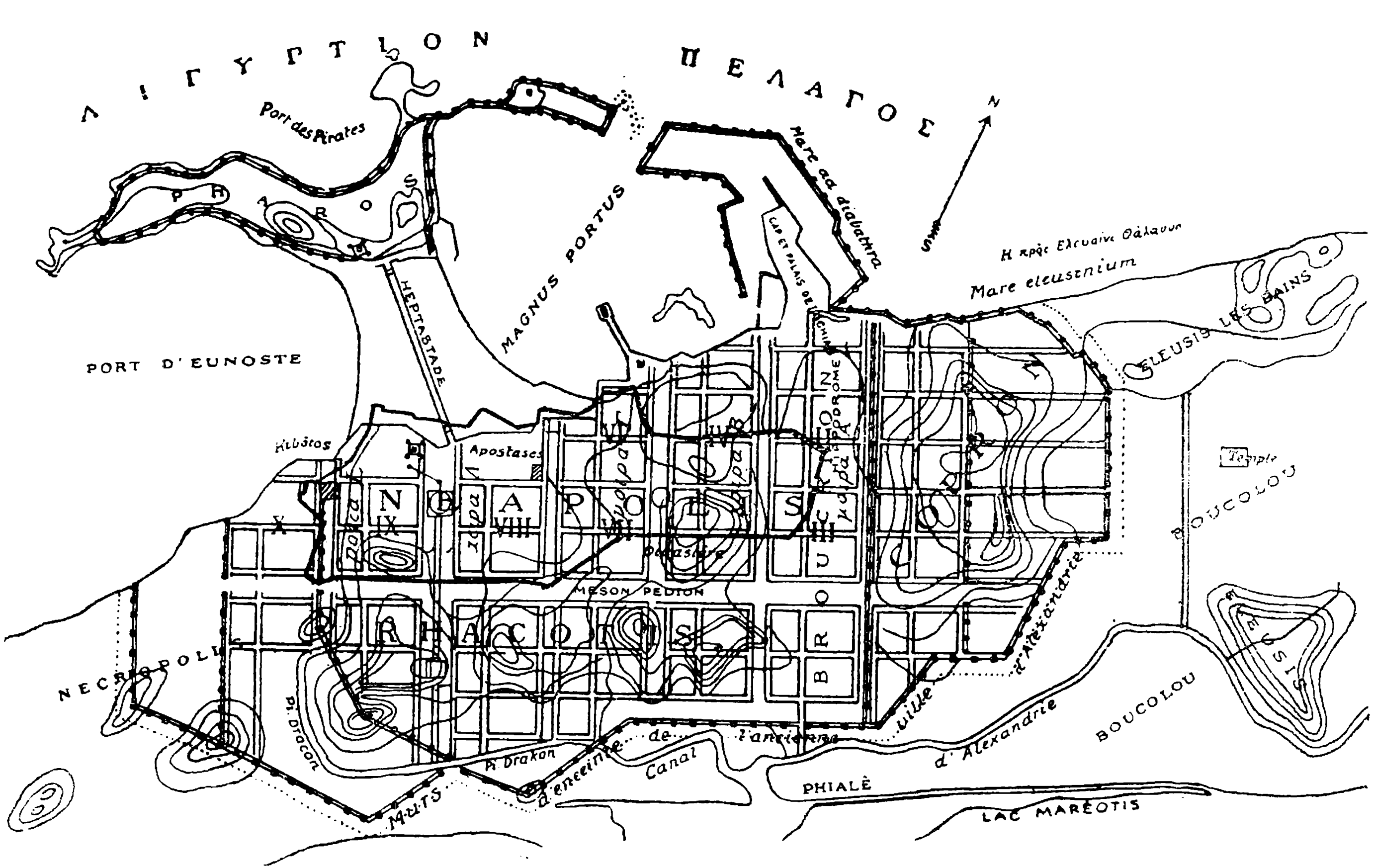
ment rendu possible par la crise du pouvoir central. Les paysans qui cultivent le sol sont liés à leur bail par des conditions très dures: ce sont des colons héréditairement asservis. Entre eux, qui, tout le prouve, sont restés foncièrement égyptiens, et la minorité hellénisée qui les exploite, il n'y a aucune classe intermédiaire et pas d'autre lien que la servitude. Vienne la tourmente arabe : on comprend que les souvenirs de l'Hellénisme aient été rapidement emportés.

MACÉDOINE	ÉGYPTE	ASIE SÉLEUCIDE	PERGAME
Cassandre, 306-297.	Ptolémée Ier Soter, 306-285 † 282.	Séleucus Ier Nicator, 306-280.	
Philippe IV, 297.			
{ Antipater.			
{ Alexandre.			
Démétrius Poliorcète, 294-287.			
Pyrrhus, 287-286.			
Lysimaque, 286-281.	Ptolémée II Philadelphe, 285-246.		Philétère, 283-263.
Séleucus Nicator, 281-280.		Antiochus Ier Soter, 280-261.	
Ptolémée Kéraunos, 280-279.			
Interrègne, 279-275.			
Antigone Gonatas, 275-239.			Eumène, 263-241.
		Antiochus II Théos, 261-246.	
	Ptolémée III Évergète, 246-221.	Séleucus II Callinicos, 246-226.	
		(Antiochus Hierax, † 227.)	Attale I, 241-197.
Démétrius II, 239-229.		Séleucus III Soter, 226-223.	
Antigone Dosôn, 229-220.			
		Antiochus III le Grand, 223-187.	
	Ptolémée IV Philopator, 221-203.		
Philippe V, 220-178.			
	Ptolémée V Épiphane, 203-181.		Eumène II, 197-159.
		Séleucus IV Philopator, 187-175.	

BITHYNIE	CAPPADOCE	PONT	PARTHES
Zipœtès, 327-279.	Ariarathe II, 301-280.	Mithridate I, 301-280.	
Nicomède, 279-250.	Ariaramne, 280-230.		
Ziælas, 250-229.	Ariarathe III, 257(?)-220.	Ariobarzane, 266-249. Mithridate II, 249-190.	Arsace Ier, 250-248 (?). Arsace II (Tiridate), 248-211.
Prusias Ier, 229-182.			
	Ariarathe IV, 220-163.		Arsace III (Artaban?), 210-191.
		Pharnace, 190-169.	Phriapatios, Arsace IV, 191-176. Phraate Ier, Arsace V, 176-171.

MACÉDOINE	ÉGYPTE	ASIE SÉLEUCIDE	PERGAME
Persée, 178-168.	Ptolémée Philométor, 181-145.	Antiochus IV Éphiphane, 175-164.	
		Antiochus V Eupator, 164-162.	
		Démétrius Ier Soter, 162-150.	Attale II, 159-138.
	Ptolémée VII Eupator, 145.	Alexandre Bala, 150-145.	
		Démétrius II Nicator, 146-125.	
	Ptolémée VIII Évergète II, 145-116.	Tryphon et Antiochus VI, 145-142.	
		Antiochus VII Sidétès, 138-129.	Attale III, 138-129.
		Alexandre II Zabinas, 128-123.	
		Séleucus V, 125.	
		Antiochus VIII Grypos, 125-95.	
	Ptolémée X, Sôter II, 116-107.	Antiochus IX Cyzicène, 116-95.	
	Ptolémée XI, Alexandre Ier, 107-88.		
		Antiochus X, 94-83.	
		Séleucus VI, 96-95.	
	Ptolémée X, Sôter II, 88-80.	Philippe Ier, 92-83.	
		Démétrius III, 95-88.	
		Antiochus XII, 89-84.	
	Bérénice III, Ptolémée XII, Alex. II, 80.	Tigrane, 84-69.	
	Ptolémée XIII Aulète, 80-51. (Bérénice IV, 55.)		
		Antiochus XII, 69-65.	
	Cléopâtre VI, 51-30.		

BITHYNIE	CAPPADOCE	PONT	PARTHES
Prusias II, 182-149.			
	Ariarathe V, 163-130 (Mithridate).	Mithridate III (V). 169-121.	Mithridate Ier Arsace VI, 171-138.
Nicomède II, 149-95.			
	Ariarathe VI, 130-112.		Phraate II, Arsace VII, 138-128. Artaban Ier, Arsace VIII, 128-123. Mithridate II, Arsace IX, 123-88.
		Mithridate IV Eupator, 121-63.	
	Ariarathe VII, 112-100. Ariarathe VIII, 100-96.		
Nicomède III, 95-74.			Artaban II (?), Arsace X, 87-76.
			Sinatrocès Arsace XI, 76-70.
			Phraate III, Arsace XII, 70-57. Mithridate III, Arsace XIII (Orodès).



Plan d'Alexandrie, d'après G. Botti

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

1° Auteurs.

Les auteurs grecs et latins sont désignés par les abréviations courantes. Les renvois à Polybe sont donnés d'après l'édition *Büttner-Wobst* (Leipzig, Teubner, 1882 et suiv.).

Pour Strabon, on cite la page de Casaubon, qui est indiquée dans toutes les éditions.

F. H. G. désigne les *Fragmenta Historicorum Græcorum* de *Carolus Mueller* (coll. Didot).

Arr., *Reitz.* renvoie aux fragments d'Arrien, publiés par R. Reitzenstein, sous le titre : *Arriani* τῶν μετ''Αλεξανδρον *libri septimi fragmenta e codice Vaticano rescripto, nuper iteratis curis lecto* (Breslauer philol. Abhandl., III, 3, 1888).

2° Inscriptions.

A. Bœckh et Franz, *Corpus inscriptionum græcarum*, 1828-1877. **I**

Inscriptiones græcæ editæ consilio et auctoritate Academiæ regiæ Borussicæ..... **II**

E. Bourguet et Colin, *Epigraphie*, dans *Fouilles de Delphes*, publiées sous la direction de Th. Homolle, t. III, Paris, 1910-1913..... **III**

F. Durrbach, *Choix d'inscriptions de Délos*, Paris, 1921..... **IV**

F. Hiller von Gœrtringen, *Die Inschriften von Priene*, Berlin, 1906..... **V**

O. Kern, *Die Inschriften von Magnesia aus Meandros*, Berlin, 1900. **VI**

M. Frænkhel, E. Fabricius et C. Schuchardt, *Die Inschriften von Pergamon*, Berlin, 1890-1895..... **VII**

G. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum græcarum*, 2e édit., Leipzig, 1898 ; 3e édit., 1915-1923..... **VIII**

G. Dittenberger, *Orientis græci inscriptiones selectæ*, 2 volumes, Leipzig, 1903-1905..... **IX**

Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, Bruxelles, 1900, suppl., **X**

R. Dareste, B. Haussoullier, Th. Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques*, Paris, 1891-1905..... **XI**

M.-L. Strack, *Die Dynastie der Ptolemæer*, Berlin, 1897..... **XII**

I. G. Milne, *Greek inscriptions* (Catalogue général des antiquités du

musée du Caire), Le Caire, 1905..... XIII
E. Breccia, *Inscrizioni Grecche e Latine* (Catalogue général des antiquités du musée d'Alexandrie), Le Caire, 1911..... XIV

3° Papyrus et ostraca (1).

Aegyptische Urkunden aus den kœniglichen (staatlichen) Museen zu Berlin. Griechische Urkunden. I à V, in-4°, Berlin, 1892-1919 ; VI, in-8, Berlin, 1922..... XV
L. Mitteis, *Griechische Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig I*, Leipzig, 1906..... XVI
E. Kornemann u. P. M. Meyer, *Griechische Papyri im Museum der oberhessischen Geschichtsverein zu Giessen*, Leipzig, 1910-1912..... XVII
P. M. Meyer, *Griechische Papyrusurkunden der Hamburger Staats- u. Universitäts-Bibliothek*, B. I, Leipzig, 1911-1924..... XVIII
F. Preisigke, *Griechische Papyrus der Universitæts u Landesbibliothek zu Strassburg*, Leipzig, B. I, 1912 ; B. II, 1920..... XIX
O. Rubenshon, *Elephantine Papyri* (*Sonderheft* de **XV**), Berlin, 1907..... XX
Græca Halensis, *Dikaiomata*, Berlin, 1913..... XXI
O. Gradenwitz, F. Preisigke et W. Spiegelberg, *Ein Erbstreit aus dem ptolemaischen Aegypten*, Strassburg, 1912..... XXII
P. M. Meyer, *Griechische Texte aus Aegypten*, Berlin, 1906.... XXIII
U. Wilcken, *Urkunden der Ptolemæerzeit*, Berlin, 1922-1924.... XXIV
F. G. Kenyon, *Greek Papyri in the British Museum. Catalogue with Texts*, I à III, Londres, 1893-1907..... XXV
B. P. Grenfell, *An Alexandrian erotic fragment and other greek papyri*, Oxford, 1896..... XXVI
B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *New classical fragments and other greek and latin papyri*, Oxford, 1897..... XXVII
B. P. Grenfell et J. P. Mahaffy, *Revenue Laws of Ptolemy Philadelphus*, Oxford, 1896..... XXVIII
B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *The Oxyrhynchos Papyri*, t. I à XVI, Oxford, 1898-1924..... XXIX
B. P. Grenfell, A. S. Hunt et D. G. Hogarth, *Fayum Towns and their Papyri*, Oxford..... XXX
B. P. Grenfell, A. S. Hunt et J. G. Smyly, *The Tebtunis Papyri*, t. I, Oxford, 1902..... XXXI
B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *The Amherst Papyri*, t. II, Oxford, 1901..... XXXII
B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *The Hibeh Papyri*, t. I, Oxford, 1906..... XXXIII
J. de M. Johnson, V. Martin et A. S. Hunt, *Catalogue of the Greek Papyri in the Rylands Library*, t. II, Manchester, 1915..... XXXIV
J. P. Mahaffy et J. G. Smyly, *The Flinders Petrie Papyri*, I-III, Dublin, 1891-1905..... XXXV

(1) Les recueils de papyrus et ostraca publiés dans les périodiques ne figurent pas ici. On renverra aux périodiques.

J. G. Smyly, *Greek Papyri from Gurob*, Dublin, 1921..... XXXVI
E. J. Goodspeed, *Greek Papyri from the Cairo Museum*, Chicago, 1902..... XXXVII
Brunet de Presle, *Notices et extraits des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale*, t. XVIII (2e partie), Paris, 1865..... XXXVIII
E. Revillout, *Mélanges sur la métrologie, etc., de l'ancienne Egypte*, Paris, 1895..... XXXIX
Th. Reinach, *Papyrus grecs et démotiques*, Paris, 1905..... XL
P. Jouguet, P. Collart, J. Lesquier et M. Xoual, *Papyrus grecs*, (Institut papyrologique de l'Université de Lille), t. I et II, Paris, 1907-1912..... XLI
P. Collart, *Les Papyrus Bouriant* (sous presse), Paris..... XLII
A. Peyron, *Papyri græci Regii Taurinensis Musæi Ægyptii*, t. I et II, 1926-1927..... XLIII
G. Leemans, *Papyri græci Musei antiquarii*, t. I, Leyde, 1843.... XLIV
Angelo Mai, *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum*, t. IV-V, Roma, 1831-1833..... XLV
Papyri greci e latini (*Publicazione della Societa italiana*, t. I à VIII, Florence, 1912-1925)..... XLVI
J. Nicole, *Les papyrus de Genève*, t. I, Genève, 1896-1906..... XLVII
St. Witkowski, *Epistulæ privatæ Graecæ, quae in papyris servantur*, 2e édit., Leipzig, 1901..... XLVIII
U. Wilcken, *Grieschische Ostraka aus Aegypten u. Nubien*, 2 vol., Berlin, 1899..... XLIX
A. H. Gardiner, H. Thompson et J. G. Milne, *Theban Ostraka*, Londres, Oxford, 1913..... L
F. Preisigke, *Die Prinz Joachim Ostraka*, Strasbourg, 1914.... LI
F. Preisigke, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Aegypten*, Strasbourg, 1913-1918..... LII

PÉRIODIQUES

Sitzungsberichte der kœniglichen preussischen Akademie der Wissenschaften, Berlin..... LIII
Nachrichten von der Georg-Augusts Universitæt und der kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen..... LIV
Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften.. LV
Historische Zeitschrift..... LVI
Klio, Beitræge zur alten Geschichte, Leipzig, 1902 et suiv..... LVII
Neue Jahrbücher f. das klassiche Altertum..... LVIII
Hermes..... LIX
Philologus..... LX
Rheinisches Museum..... LXI
Gœttingische gelehrte Anzeigen..... LXII
Zeitschrift der Savignystiftung. Rœmische Abteilung..... LXIII
Schmöller's Jahrbücher..... LXIV
Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete..... LXV
Mitteilungen des deutschen archæologischen Instituts. Athenische Abteilung..... LXVI
Mitteilungen des deutschen archæologischen Instituts. Rœmische

Abteilung LXVII
Zeitschrift für ægyptische Sprache u. Altertumskunde..... LXVIII
Zeitschrift für Assyriologie..... LXIX
Journal of Hellenic Studies..... LXX
Journal of Egyptian Archæology..... LXXI
American Journal of Archæology..... LXXII
Classical Philology..... LXXIII
University of Wisconsin Studies of the social life and history.... LXXIV
Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Wien LXXV
Wiener Studien..... LXXVI
Studien für Palæographie u. Papyruskunde v. Carl Wessely..... LXXVII
Musée belge..... LXXVIII
Revue belge de philologie et d'histoire..... LXXIX
Bulletin de l'Académie royale de Belgique..... LXXX
Mémoires de la Société de géographie du Caire..... LXXXI
Annales du Service des antiquités d'Egypte..... LXXXII
Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie..... LXXXIII
Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.. LXXXIV
Bulletin de correspondance hellénique..... LXXXV
Revue de Philologie..... LXXXVI
Revue des Études grecques..... LXXXVII
Revue des Études anciennes..... LXXXVIII
Revue archéologique..... LXXXIX
Journal des savants..... XC
Revue celtique..... XCI
Revue historique de Droit français et étranger..... XCII
Revue historique des religions..... XCIII
Journal asiatique..... XCIV
Revue égyptologique..... XCV
Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne..... XCVI
Revue de l'Égypte ancienne..... XCVII
Ἀθηνᾶ..... XCVIII
Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική..... XCIX
Mnemosyne..... C
Rendiconti della reale Accademia dei Lincei..... CI
Atti della Reale Accademia di Torino..... CII
Aegyptus CIII
Rivista di Storia antica..... CIV
Rivista di Filologia CV
Studi della Scuola Papirologica di Milano..... CVI

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Pauly Wissowa, *Realencyclopedie der klassischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, 1894 et suiv..... CVII
Gercke u. Norden, *Einleitung in die Altertums-Wissenschaft*, t. III, 2e édit., Leipzig-Berlin, 1914..... CVIII
Wilamowitz-Mœllendorff u. B. Niese, *Staat u. Gesellschaft der griechen u. Rœmer*, Berlin, 1910.....

(*Die Kultur der Gegenwart. Ihre Entwickelung und ihre Ziele*, hrgb. von Paul Hinneberg II, 4, 1)..... **CIX**
G. GROTE, *A History of Greece*, t. VIII, Londres, 1862..... **CX**
CURTIUS, *Griechische Geschichte*, 6e édit., Berlin, 1887-1889..... **CXI**
V. DURUY, *Histoire des Grecs*, t. III (4°), Paris, 1889..... **CXII**
A. HOLM, *Griechische Geschichte*, t. III et IV, Berlin, 1891-1894.. **CXIII**
Ed. MEYER, *Geschichte des Altertums*, 1re et 3e édit., Stuttgart, 1893-1913..... **CXIV**
J. B. BURY, *History of Greece to the death of Alexander the Great*, London, 1902..... **CXV**
J. BELOCH, *Griechische Geschichte*, 1re édit., t. III, 1 et 2, Strassburg, 1904..... **CXVI**
J. BELOCH, *Griechische Geschichte*, 2e édit, t. III, 1 et 2, et IV, 1, Strassburg, 1922-1923..... **CXVII**
E. CAVAIGNAC, *Histoire de l'antiquité*, t. III, Paris, 1914..... **CXVIII**
U. WILCKEN, *Griechische Geschichte im Rahmen der Altertumsgeschichte*, Oldenburg, München, Berlin, 1924..... **CXIX**
A. JARDÉ, *La formation du peuple grec*. N° 10 de l'*Évolution de l'humanité*, Paris, 1923..... **CXX**
M. CROISET, *La civilisation hellénique*, Paris, 1922..... **CXXI**
J.-G. DROYSEN, *Histoire de l'hellénisme*, édit. franç., 3 volumes, Paris, 1883-1885..... **CXXII**
B. NIESE, *Geschichte der griechischen u. makedonischen Staaten*, 3 volumes, Gotha, 1893-1908..... **CXXIII**
J. KÆRST, *Geschichte des hellenistischen Zeitalters*, t. I et II, Leipzig, 1901-1909..... **CXXIV**
J. KÆRST, *Geschichte des Hellenismus*, t. I, Leipzig, 1917, 2e édit. de l'ouvrage précédent..... **CXXV**
D. G. HOGARTH, *The nearer East*, London, 1902 (*Regions of the world*, 2)..... **CXXVI**
A. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 2e édit., Paris, 1920..... **CXXVII**
Fr. SUSEMIHL, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, 2 volumes, Leipzig, 1891-1892..... **CXXVIII**
A. et M. CROISET, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, Paris, 1900-1921..... **CXXIX**

OUVRAGES PARTICULIERS

ALEXANDRE.

A. JURIEN DE LA GRAVIÈRE, *Les campagnes d'Alexandre*, 2e édit. Paris, 1891, 5 volumes. I. *Le drame macédonien*..... **CXXX**
E. MEYER, *Alexander der Grosse. Kleine Schriften* I, Halle, 1910.. **CXXXI**
D. G. HOGARTH, *Philip and Alexander of Macedon*, London, 1897. **CXXXII**
J. KÆRST, *Forschungen zur Geschichte Alexanders des Grossen*, Stuttgart, 1897..... **CXXXIII**
Th. BIRT, *Alexander der Grosse u. das Weltgriechentum*, Leipzig, 1924..... **CXXXIV**

U. Wilamowitz-Mœllendorff, *Alexander d. Grosse* (Reden aus Kriegerzeit V), Berlin, 1916..... **CXXXV**
U. Wilcken, *Ueber Werden u. Vergehen der Universalreiche.* Kaiserrede, Bonn, 1915..... **CXXXVI**
W. Kolbe, *Das Weltreich Alexander des Gr.*, Sonderabdruck aus der Weihnachtsgabe Rostocker Universitätslehren, 1916..... **CXXXVII**
W. Otto (1), *Alexander der Grosse* (Marburger akademische Reden, nº 234), 1916 ..... **CXXXVIII**
L. Meller, *Numismatique d'Alexandre le Grand*, Copenhague, 1855 ..... **CXXXIX**
Fr. Imhoof-Blemer, *Antike Portrætkopfe auf antiken Münzen hellenischer und hellenisierter Vœlker*, Leipzig, 1885..... **CXL**
Pridik, *De Alexandri Magni epistularum commercio*, Berlin, 1893. **CXLI**
Zumetikos, *De Alexandri Magni Olympiadisque epistularum commercio*, Berlin, 1894..... **CXLII**
Gluck, *De Tyro ab Alexandro Magno oppugnata*, Kœnigsberg, 1886 ..... **CXLIII**
Zölling, *Alexander's Feldzüge in Central Asien*, Leipzig, 1875. **CXLIV**
Schwartz, *Alexander's der Grossen Feldzüge in Turkestan*, München, 1893..... **CXLV**
W. Reese, *Die griechischen Nachrichten ueber Indien bis zum Feldzug Alexander's des Grossen*, Leipzig, 1914..... **CXLVI**
Lezius, *De Alexandri Magni expeditione indica*, Dorpat, 1887.... **CXLVII**
S. Levi, *Quid de Græcis veterum Indorum monumenta tradiderint*, Paris, 1890..... **CXLVIII**
J. W. Mc Crindle, *The invasion of India by Alexander the Great as described by Arrian, Q. Curtius, etc.*, Westminster, 1893.... **CXLIX**
J. W. Mc Crindle, *The invasion of India by Alexander the Great as described by Arrian, Q. Curtius, Diodore, Plutarch and Justin...* New edit., Westminster, 1896..... **CL**
W. Vincent, *Voyage de Néarque* (trad. Billecoq), 3 volumes, Paris, 1800 ..... **CLI**
A. Schaefer, *Demosthenes u. seine Zeit*, 3 volumes, Leipzig, 1856-1858 ..... **CLII**
Holleck, *Der harpalische Prozess des Demosthenes*, Progr. Beuthen, 1892..... **CLIII**
F. Dürrbach, *L'orateur Lycurgue*, étude historique et littéraire, Paris, 1889..... **CLIV**
G. Mathieu, *Les idées politiques d'Isocrate*, Paris, 1925..... **CLV**
Beurlier, *De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus*, Paris, 1890..... **CLVI**
Rustow u. Kœchly, *Geschichte der griechischen Kriegswesen*, Aarau, 1855 ..... **CLVII**
H. Droysen, *Heerwesen u. Kriegsführung der Griechen*, Fribourg-i.-B., 1899..... **CLVIII**
A. Bauer, *Die Kriegsaltertümer* Handbuch, Iwan-Müller, IV, 1

(1) Les nos **CXXXV-CXXXVIII**, cités ici parce que le nom des auteurs est une garantie de l'intérêt de ces mémoires, ou ne m'ont pas été accessibles ou me sont parvenus trop tard pour que j'aie pu les utiliser dans le présent ouvrage.

et 2..... CLIX
J. KROMAYER, *Antike Schlachtfelder*, Berlin, 1903-1912, t. II..... CLX

DIADOQUES ET MONARCHIES HELLÉNISTIQUES.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, 4 volumes, Paris, 1903-1907..... CLXI
A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Séleucides*, 2 volumes, Paris, 1913-1914..... CLXII
E. R. BEVAN, *The House of Seleucus*, 2 volumes, Londres, 1902... CLXIII
J. P. MAHAFFY, *The Empire of the Ptolemies*, Londres, 1895..... CLXIV
J. P. MAHAFFY, *A History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty*, Londres, 1899..... CLXV
W. Scott FERGUSSON, *Hellenistic Athens*, Londres, 1911..... CLXVI
M. HOLLEAUX, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au III^e siècle av. J.-C.*, Paris, 1921..... CLXVII
A. VEZIN, *Eumenes v. Kardia*, Münster, 1907..... CLXVIII
W. W. TARN, *Antigonos Gonatas*. Oxford, 1913..... CLXIX
HUNERWADEL, *Forschungen zur Geschichte des Kœnigs Lysimachos*. Leipzig, 1900..... CLXX
G. B. POSSENTI, *Il Re Lisimaco di Tracia*, Turin, Rome, Milan, Florence, Naples, 1901..... CLXXI
BETTINGEN, *Kœnig Antigonos Doson v. Makedonien*, Iena, 1912.. CLXXII
R. SCHUBERT, *Geschichte des Pyrrhus*, Kœnigsberg, 1894..... CLXXIII

ÉGYPTE.

A. MORET et G. DAVY, *Des Clans aux Empires*. N° 5 de l'*Évolution de l'Humanité*, Paris, 1923..... CLXXIV
A. MORET, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, Paris, 1902..... CLXXV
D. MALLET, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, Paris, 1893..... CLXXVI
D. MALLET, *Les rapports des Grecs avec l'Égypte de la conquête de Cambyse à celle d'Alexandre III*, Le Caire, 1922..... CLXXVII
H. GAUTHIER, *Le Livre des rois*, IV, 2, Le Caire, 1916..... CLXXVIII
G. LEFEBVRE, *Le tombeau de Petosiris*, Le Caire, 1924..... CLXXIX
U. WILCKEN u. L. MITTEIS, *Grundzüge u. Chrestomathie der Papyruskunde*. I. *Hist. Teil:* 1, *Grundz.*; 2, *Chrest.* — II *Jur. Teil:* 1, *Grundz.*; 2, *Chrest.*, 4 volumes, Leipzig-Berlin, 1912..... CLXXX
W. SCHUBART, *Einführung in die Papyruskunde*, Berlin, 1918.... CLXXXI
W. SCHUBART, *Ægypten von Alexander dem Grossen bis auf Mohammed*, Berlin, 1922..... CLXXXII
G. LUMBROSO, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, 2e édit., Rome, 1896..... CLXXXIII
G. LUMBROSO, *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, Turin, 1870..... CLXXXIV
F. OERTEL, *Die Liturgie, Studien zur ptolemæischen u. kaiserlichen Verwaltung Ægyptens*, Leipzig, 1917..... CLXXXV
LETRONNE, *Recueil des inscriptions grecques et latines d'Egypte*, 2 volumes, Paris, 1846-1848..... CLXXXVI

LETRONNE, *Œuvres choisies*, assemblées par L. Fagnan, Paris, 1881-1885, 6 volumes..... **CLXXXVII**
W. KOCH, *Ein Ptolemæerkrieg*, Stuttgart, 1923..... **CLXXXVIII**
D. COHEN, *De magistratibus ægyptiis externas Lagidarum regni provincias administrantibus*. 'S-Gravenhage, s. d..... **CLXXXIX**
H. SOTTAS et H. GAUTHIER, *Un décret trilingue en l'honneur de Ptolémée IV*, Le Caire, 1925..... **CXC**
M. ENGERS, *De ægyptorium νομῶν administratione qualis fuerit ætate Lagidarum*, Groningue, 1909..... **CXCI**
L. PIOTROWICZ, *Stanowisko nomarchów w administracji Egiptu w okrasie grecko-ryzmskin* (avec un résumé en français), Posnan, 1922..... **CXCII**
E. BIEDERMANN, *Studien zur ægyptischen Verwaltungsgeschichte... Der* βασιλικὸς γραμματεύς, Berlin, 1913..... **CXCIII**
V. MARTIN, *Les Épistratèges*, Genève, 1911..... **CXCIV**
P. JOUGUET, *La vie municipale dans l'Égypte romaine*, Paris, 1911..... **CXCV**
G. PLAUMANN, *Ptolemaïs in Oberægypten*, Leipzig, 1910..... **CXCVI**
E. BRECCIA, *Alexandrea ad Ægyptum*, Bergame, 1922..... **CXCVII**
F. HEICHELHEIM, *Die auswærtige Bevœlkerung im Ptolemæerreich*, Leipzig, 1925..... **CXCVIII**
M. SAN NICOLO, *Ægyptische Vereinwesen zur Zeit der Ptolemæer u. Rœmer*, 2 volumes, Munich, 1913 et 1915..... **CXCIX**
W. OTTO, *Priester u. Tempel im hellenistischen Ægypten*, 2 volumes, Leipzig, Berlin, 1905..... **CC**
K. SETHE, *Sarapis u. die sogenannte κάτοχοι des Sarapis*. Abh. Kgl. Gesellschaft zu Gœttingen, ph. hist. Kl., N. F. XIX, 5, 1913.. **CCI**
P. FOUCART, *Le culte des héros chez les Grecs* (Mémoires de l'Académie des inscriptions, XLII, 1918)..... **CCII**
E. SCHMIDT, *Kultübertragungen*, chap. 3. *Die Einführung Serapis*. Religionsgeschichtliche Versuchen u. Arbeite, t. VIII..... **CCIII**
H. MASPERO, *Les finances de l'Égypte sous les Lagides*, Paris, 1905. **CCIV**
A. STEINER, *Der Fiskus der Ptolemæer*, Leipzig, 1914..... **CCV**
Th. REIL, *Beitræge zur Kenntniss des Gewerbes im hellenistischen Ægypten*, Leipzig, 1913..... **CCVI**
M. CHVOSTOV (1), *Esquisses sur l'organisation de l'industrie et du commerce dans l'Égypte grecque et romaine*. I. *L'industrie textile dans l'Égypte greco-romaine* (en russe), Kazan, 1914..... **CCVII**
M. CHVOSTOV (1), *Études sur l'histoire des échanges à l'époque des monarchies hellénistiques et de l'Empire romain*, t. I. *Histoire du commerce oriental de l'Égypte romaine* (en russe), Kazan, 1907. **CCVIII**
K. FITZLER, *Steinbrüche u. Bergwerke in ptolemæischen u. rœmischen Ægypten*, Leipzig, 1910..... **CCIX**
M. ROSTOWZEW, *Studien zur Geschichte des römischen Kolonates*, Leipzig et Berlin, 1910..... **CCX**
M. ROSTOWZEW, *Geschichte des Staatspacht in d. römischen Kaiserzeit bis Diokletian*, Leipzig, 1902 (Extrait du Philologus)..... **CCXI**
M. ROSTOVTZEFF, *A large Estate in Egypt in the third century*. B, C, Madison, 1917. **LXXIV**..... **CCXII**

(1) Je ne connais ces importants ouvrages que par des résumés incomplets.

St. Waszynski, *Die Bodenpacht*, I, Leipzig, Berlin, 1905 ..... **CCXIII**
J. Lesquier, *Les institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*, Paris, 1911 ..... **CCXIV**
J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien*, Le Caire, 1918 ..... **CCXV**
P. M. Meyer, *Juristische Papyri*, Berlin, 1920 ..... **CCXVI**
G. Semeka, *Ptolemæische Prozessrecht*, 2 volumes, Munich, 1913. **CCXVII**
P. Collomp, *Recherches sur la chancellerie et la diplomatique des Lagides*, Strasbourg, 1923 ..... **CCXVIII**
P. Perdrizet, *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet*, Paris, 1911 ..... **CCXIX**
P. Perdrizet, *Terres cuites d'Égypte de la collection Fouquet*, Paris-Nancy, 1921 ..... **CCXX**
P. Perdrizet et G. Lefebvre, *Graffites d'Abydos*, Paris-Nancy, 1919 ..... **CCXXI**
J. Baillet, *Inscriptions grecques et latines des tombeaux des rois*, 3 volumes, Le Caire, 1920-1925 ..... **CCXXII**
Mélanges Nicole, Genève, 1905 ..... **CCXXIII**
Festchrift zu O. Hirschfeld, Berlin, 1903 ..... **CCXXIV**
Raccoltà in onore di G. Lumbroso, Milan, 1925 ..... **CCXXV**

Asie.

R. Grousset, *Histoire de l'Asie*, 2 vol., Paris, 1921-1922 ..... **CCXXVI**
C. Huart, *La Perse antique et la civilisation iranienne*. N° 24 de l'*Évolution de l'Humanité*, Paris, 1925 ..... **CCXXVII**
Altertümer von Pergamon. Hrsg. im Auftrage des kœnigl. preuss. Ministers der geistl. Unterrichts- u. medizinal-Angelegenheiten, Berlin, 1885 et suiv ..... **CCXXVIII**
[Le t. VIII contient les inscriptions. C'est notre n° **VII**.]
E. Pontremoli, M. Collignon, *Pergame : restauration et description des monuments de l'Acropole*, Paris, 1900 ..... **CCXXIX**
C. Humann, *Magnesia am Mæander. Bericht über Ergebnisse der Jahren 1891-1893*, Berlin, 1904 ..... **CCXXX**
[Pour les inscriptions, voir n° **VI**.]
O. Rayet et A. Thomas, *Milet et le golfe Latmique*, Paris, 1880-1885 ..... **CCXXXI**
E. Pontremoli et B. Haussoullier, *Didymes : fouilles de 1895-1896*, Paris, 1904 ..... **CCXXXII**
Th. Wiegand, *Milet : Ergebnisse der Ausgrabungen seit dem Jahre 1899*, Berlin, 1906 et suiv ..... **CCXXXIII**
Forschungen in Ephesos veræffentl. v. Osterreichen archæologischen Institut, 3 vol., Vienne, 1906-1923 ..... **CCXXXIV**
Th. Wiegand, H. Schrader, *Priene : Ergebnisse der Ausgrabungen u. Untersuchungen in den Jahren 1895-1898*, Berlin, 1904 ..... **CCXXXV**
[Pour les inscriptions, voir n° **V**.]
Sir. W. Ramsay, *Historical Geography of Asia Minor*, Londres, 1890 ..... **CCXXXVI**

Sir W. RAMSAY, *The cities and bishoprics of Phrygia*, 2 vol., Oxford, 1895-1897 ..... **CCXXXVII**

Anatolian Studies presented to sir William Mitchell Ramsay. Edited by W. H. Buckler and W. M. Calder. Manchester, 1923 (*Publications of the University of Manchester*, n° 160).... **CCXXXVIII**

G. RADET, *De coloniis a Macedonibus in Asiam cis Taurum deductis*, Paris, 1897..... **CCXXXIX**

W. JUDEICH, *Kleinasiatische Studien*, Marburg, 1892..... **CCXL**

B. HAUSSOULLIER, *Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion*, Paris, 1902..... **CCXLI**

STÄHELIN (F.), *Geschichte der kleinasiatischen Galater*, 2e éd., Leipzig, 1907..... **CCXLII**

CARDINALI (G.), *Il regno di Pergamo* (Studi di Storia antica publ. da G. Beloch, fasc. V) Roma, 1906 ..... **CCXLIII**

C.-C. EDGAR, *Zenon Papyri*, vol. 1, dans *Catalogue général des Antiquités Égyptiennes du Musée du Caire*, nos 59001-59139, contient 139 papyrus du lot dit Archives de Zénon (voir ci-dessus, p. 278-279), dont plusieurs avaient été déjà publiés dans **LXXXII**. Cet ouvrage m'est parvenu pendant l'impression du présent volume. On le trouvera cité sous la désignation *P. Zénon*.

INDEX

ABBAITIS, 449.
ABIMA, 266.
ABISARÈS, 52-53.
ABOULITÈS, 118.
ABRETTÈNE, 449.
ABYDOS de l'Hellespont, 11, 18, 183, 265, 266, 289, 449.
ABYDOS d'Égypte, 330, 388, 393.
ACARNANIE, 207, etc.
ACÉSINE (fl.), 53-54, 95, etc.
ACHÆOS, 221, 234-235, 237-238, 242, 248-249, 250, 254-256, 292.
ACHAIS, 431.
ACHAIE, ACHÉENS, 212, 219, 237-238, 240, 244.
ACHÉENS (Port des), 19.
ACHÉMÉNIDES, 3, 11, 415.
AÇOKA, 414.
ACTIUM, 306.
ADA, 22, 94, 111.
ADÆON, 261.
ADANA, 320, 432.
Adeiganes, 431.
Administration, 93, 127, 332, 446...
Adonis, 285.
ADOULIS, 226.
ADRAMYTTION, 183, 233.
ADRAPSA, 124.
ÆGÉES, 255.
ÆGIALIE, 241.
ÆGION, 240.
ÆGOSAGES, 255, 256.
ÆMILIUS LEPIDUS (M.), 265.
ÆNOS, 290.
AGATHARCHIDE, 324.
AGATHOCLE de Syracuse, 178-179, 189, 197...
AGATHOCLEIA, 243..., 257..., 263...
AGATHOCLÈS, fils de Lysimaque, 193..., 195.
AGATHOCLÈS, favori de Philopator, 243..., 249, 257..., 263...
AGATHON, 96.
AGATHOSTRATOS, 222-223.
Agéma, 91, 120...
AGÉSILAS, 328 ; — oncle d'AGIS II, 231.
AGIATIS, 237.
AGIS, fils d'Archidamos, 29, 36, 40, 77, 134 ; — fils d'Eudamidas, 231..., 237...
Agraires (Lois), 300, 433.
AGRIANES, 18, 54..., 251...
Agriculture, 311, 357, 380, 449, 458.
AGRIGENTE, 198.
AGRIPPÉENS, 129.
AKORIS, 229.
ALABANDA, 423, 432.
Albrouz, 117, 119.
ALCÉE, 229.
ALCÉTAS, 153, 155, 157.
ALEXANDRE (le Grand), 1-8..., 338-349...
ALEXANDRE ÆGOS, 159, 164, 170, 175, 177, 278, 337.
ALEXANDRE BALA, 297, 438.
ALEXANDRE D'ÉPIRE, 220.
ALEXANDRE HÉLIOS, 305.
ALEXANDRE JANNÉE, 440.
ALEXANDRE LE LYNCESTE, 23.
ALEXANDRE LE MOLOSSE, 199.
ALEXANDRE ZABINAS, 298, 440.
ALEXANDRIE de l'Acésine, 55, 126.
ALEXANDRIE des Arabites, 61, 123.
ALEXANDRIE d'Arachosie, 121, 123.
ALEXANDRIE d'Arie, 44, 122.
ALEXANDRIE, près de Bactres, 125.

ALEXANDRIE de Carmanie, 119.
ALEXANDRIE du Delta de l'Indus, 56.
ALEXANDRIE d'Égypte, 35, 67, 176, 241, 249, 262, 273, 309, 316, 318, 324-326, 349, 354-355, 374, 398-402.
ALEXANDRIE ESCHATÈ de l'Iaxartès ou du Tanaïs, 47, 103, 125.
ALEXANDRIE ESCHATÈ de l'Oxus, 125.
ALEXANDRIE de Gédrosie, 121, 123.
ALEXANDRIE de l'Indus, 55, 126.
ALEXANDRIE des Ichtyophages, 123.
ALEXANDRIE près d'Issus, 424.
ALEXANDRIE des Orites, 58.
ALEXANDRIE Oxiana, 125.
ALEXANDRIE des Paraponisades ou du Caucase, 45, 104, 121-123.
ALEXANDRIE des Sogdes, 55, 126.
ALEXANDRIE TROAS, 235, 256, 266, 408.
ALEXANDROS, fils de Cratère et neveu d'Antigone Gonatas, 228; — fils de Polyperchon, 161, 165, 171; — roi de Macédoine, 190; — satrape de Sardes, 233; — stratège de Perse, 242, 248.
Alimentation, 317.
ALYZIA, 143.
AMARDUS (fl.), 43, 117 (Kyzil-Uzen).
AMASIS, 320.
AMASTRIS, 183, 187, 408.
AMBIGAT, 206.
AMBRACIE, 191, 207, 232.
AMENEMHAIT, 320.
AMENOPHIS III, 334.
AMMIEN MARCELLIN, 118, 209.
AMMINASPÈS, 97.
AMON, 3 (Amon Râ), 34, 35, 36, 65, 67, 68, 309, 319, 333, 335, 391.
AMORGOS, 144, 166...
AMPHILOCHIE, 191, 232.
AMPHIPOLIS, 18, 164, 190-191; — Thapsaque, 428.
AMPHOTEROS, 37.
AMYNTAS, fils d'Antiochos, 21, 34; — commandant d'une taxe, 13; — fils de Nicolaos, 48, 95, 125; — le bématiste, 127.
Amphictyonie, 81.
Anaïtis, 404, 416.
ANANIAS, 298.
ANAXIMÈNE, 19.
ANAXIPPOS, 44, 97.
ANCHIALOS, 27.
ANCHMACHIS, 388, 390.
ANCYRE, 26, 111.
ANDRAGORAS, 232, 412.
ANDROMACHOS, 234, 235, 249.
ANDROS, 178, 227, 448.
ANDROSTHÈNE, 66, 116.
Anoukit, 391.
ANTHÉDON, 437.
ANTIBÉLOS, 42.
ANTIGÉNÈS, 160, 169.
ANTIGONE le BORGNE, 101, 111, 141, 145, 149, 154-155, 157-183, 222, 284, 340, 403-406, 409; — de Carystos, 449; — Doson, 232, 235-236; — Gonatas, 193, 207, 208, 209, 210, 211..., 213, 219, 220, 228-231, 423.
ANTIGONEIA de Bithynie, 406; — de l'Oronte, 176, 241, 406, 411, 424; — de Troade, 406; — de Macédoine, 314.
Antigoneia (Fêtes), 222.
ANTIOCHE Adana, 432; — des Arabes, 429; — Charax, 429; — des Chrysaoriens, 432; — de Cilicie (Tarse), 432; — de l'Eulæos, 414; — de Margiane, 431; — du Méandre, 432; — Mixobarbaros (Edesse), 429; — de Mygdonie, 247, 429; — de Perse, 418, 431; — du Pyrame, 432; — de Syrie (Oronte), 149, 176, 411, 424-427; — Thermata, 431.
ANTIOCHIS Ier, 221.
ANTIOCHIS II, 264.
ANTIOCHUS Ier, 207..., 212..., 215, 219, 221, 412, 418, 423, 432; — II, 221..., 225, 412, 418, 423, 432; — III, 236, 242..., 264, 266, 292, 297, 413, 423, 435, 442; — IV, 294, 296-297, 388, 436; — V, 438; — VI, 439; — VII, 431, 439; — VIII, 298, 441; — IX, 298, 440; — fils d'Antiochus III, 267; — Hiérax, 233-234.
ANTIPATER, 11, 36, 65, 137, 143..., 150-156, 160; — neveu de Cassandre, 209.
ANTIPATROS, roi de Macédoine, 190.
ANTIPHILE, 144.
ANTIPHILE (port d'), 323.
ANTOINE, 303-305.
AORNOS (Chulm), 46; — des Assacènes, 52.
APAMA, femme de Séleucus Ier, 423; — femme de Magas, 223.

APAMÉE, Zeugma, 428 ; — de Mesène, 429 ; — de Phrygie, 432 ; — des portes Caspiennes, 431 ; — de Sittacène, 429 ; — de Syrie, 247, 249, 424, 428. — Traité d'Apamée, 268, 293, 435.
Aparniens, 232.
APATOURIOS, 235.
Aphrodite, 234, 292, 418.
APHRODITOPOLIS, 278.
APHRODISIAS, 266.
APION, 426.
Apis, 275.
APOLLINOPOLIS, 309.
APOLLODORE de Séleucie, 430.
APOLLODOROS, 96.
Apollon, 125, 391, 421, 423.
APOLLONIATIDE, 246, 429.
APOLLONIE d'Apolloniatide, 247, 429 ; — d'Acarnanie, 172, 258, 259 ; — de Phénicie, 437.
APOLLONIOS, gouv. de Libye, 96 ; — le diœcète, 223, 278-279, 288 ; — de Rhodes, 289, 401.
APOLLOPHANÈS, satrape, 59-60, 95, 97 ; — médecin, 248.
APPIEN, 407, 419, 424, 431.
APRIÈS, 320.
ARABES, ARABIE, 31, 66, 112, 251, 287, 320, 409, 414.
ARABIQUE (Désert), 66.
ARABITES, 58, 61, 123.
ARABIOS (fl.), 58, 61.
ARACHOSIE, 45, 56, 57, 95, 122..., 175, 409, 410, 414, 436.
ARACHOTOS (fl.), 123.
ARADOS, 30, 31, 221, 250,
Araméens, 119.
ARATUS, 224, 231, 238-241.
ARAXE, 41, 117.
ARAXÈNE, 120.
ARBÈLES, 37...
ARCADIE, ARCADIENS, 219, 224, 228.
ARCÉSILAS de Cyrène, 224.
ARCHÉLAOS, 302.
ARCHIAS, 62, 66, 116.
ARCHIDAMOS, roi de Sparte, 199 ; — frère d'Agis II et roi, 238, 245.
Archidicaste, 347, 356, 363.
ARCHON, 141.
ARÉOS, 212, 219, 220.
ARGOS, 143, 160, 183, 212, 240.
Argyraspides, 160, 167, 169.
ARIARAMNE, 227.
ARIARATHE II, 111, 145, 407 ; — III, 223, 412 ; — IV, 264.
Ariaspes, 45, 56.
ARIBAZE, 226.
ARIE, 44..., 94, 109, 121-122, 410.
Arimaspes, 128.
ARIOBARZANE, 41, 405.
ARIOS (fl.), 122, 413.
ARISBÉ, 19.
ARISTAGORAS, 330.
ARISTÉE (Pseudo-), 354.
ARISTOCLÈS, 225.
ARISTODÈMOS, 172.
ARISTODICOS, 433.
ARISTOMACHOS, 240.
ARISTOMÉNÈS, 265.
ARISTONICOS, 36.
ARISTONOUS, 164.
ARISTOTE, 9, 49.
Armée d'Alexandre, 11, 51, 65, 92.
Armées, 250-253, 348, 359-360, 376-377, 381, 387, 389, 433-434, 449.
ARMÉNIE, 119, 141, 168, 301, 305, 409, 410, 413, 421, 436, 441, 453.
Aromates, 322.
ARRHABÆOS, 152-153.
ARRHIDÉE (Philippe), 140-141, 151, 155, 164, 337.
ARRIEN, 11, 19, 27, 29, 49, 50, 53, 58-59, 68, 85, 89, 92-98, 104, 111-113, 116-119, 128, 139, 145.
ARSACE Ier, 232, 413 ; — III, 413.
Arsacides (Ère des), 413.
ARSÈS, 4.
ARSINOÉ, mère de Ptolémée Ier, 283 ; — Ire, 217. — II (Philadelphe), 187, 194, 208, 217..., 218..., 285, 287, 343-344, 408 ; — III (Philopator), 252, 257, 343.
ARSINOÉ du Fayoum (Arsinoïte), 309, 316, 317 ; — de la mer Rouge, 321.
ARSITÈS, 20-21.
ARTABAN, 440.
ARTABAZANE, 248.
ARTABAZE, 43, 45, 48, 95, 125.
ARTAXERCÈS II, 329 ; — III, 4, 329.
ARTAXIAS, 436.
ARTÉMIDORE, 321, 324.
Artémis, 102, 391.
ARTÉMISIÈ (Papyrus d'), 392-393.
ARYBBAS, 163.
ASANDROS, 93, 94, 97, 111, 141, 155, 171.
ASCALON, 437.
ASCANIA (Lac d'), 24.
ASCLÉPIODORE, 97.
ASHAAK, 413.
ASPARTÈS, 95.
ASPASTÈS, 119.
ASPENDOS, 23, 102, 448.
Assacènes, 52, 53.
ASSYRIE, ASSYRIENS, 3, 114, 272, 274, 318, 452.

ASTABÈNE, ASTAVÈNE, 232, 413.
ASTACOS, 173, 403, 408.
ATTALE, stratège de Philippe, 7; — officier d'Alexandre, 43, 70.
ATTALE Ier de Pergame, 215, 221, 235, 242, 248, 254, 255, 265, 442; — II, 297, 445, 449; — III, 299, 449-450.
Attaleia, 233.
ATTALIDES, 268, 442.
Attalistes, 445.
Attis, 425, 446.
ATHÈNES, 29, 30, 43, 77, 82, 134..., 142-145, 161, 163, 179, 180, 186-187, 189, 190, 192-194, 218-220, 231, 265, 313, 379.
ATREK (fl.), 44, 121.
ATROPATÈNE, 141, 248.
ATROPATÈS, 48, 63, 141.
Audiences (Porte des), 262.
AUDOLÉON, 176, 177, 194.
AUSTANÈS, 48.
AUTOPHRADATÈS, 25, 29, 177.
Autruches, 320.
AVROMAN, 274.
AZEMILCOS, 30-32.
AZOTOS, 437.

BAALBEK, 112.
BABYLONE, 3, 66, 89, 91, 97, 107..., 115, 132, 154, 167..., 174, 409, 410, 414; — (Partage de), 139.
BABYLONIE, 3, 30, 37, 38, 86, 94, 107, 115..., 141, 226.
BACTRES, 46..., 120, 121, 124, 413, 452.
BACTRIANE, 46... 56, 94, 95, 108, 115 123, 124, 142, 221, 227, 232, 242, 273, 409, 410, 412, 436, 439, 451.
BÆTON, 127.
BAGASA, 288.
BAGISTANA, 115.
BAGISTANÈS, 42.
BALACROS, 93, 98, 111, 112.
BAMPOUR, 57.
BARATHRES, 251.
BARCA, 147.
BARBILISSA, BARBILISSOS, 113, 428.
BARGYLIA, 289, 418.
BARSAENTÈS, 43-44.
BARSINE, 178.
BARYAXÈS, 63.
BAS, 111, 403.
Basilicogrammate, 349, 366.
Basilistes, 344, 445.
BATANÉE, 266.
BATIS, 33.
BAUMSTARK, 38.
BÉGOUIN (Cte de), 324.
Bel, 38, 68, 115, 339.
BELGIOS, 208-209.
BELL (H. I.), 271, 398-399.
BELLOVÈSE, 206.
BELOCH (J.), 80.
Bélouchis, 123.
Bématistes, 127.
BENÉDITE (G.), 307.
BÉOTIE, 143, 145, 182, 185, 189, 191, 232, 240.
BÉOTIENNE (Ligue), 228.
BÉRÉNICE Ire, 216, 284; — II, 223, 244, 289, 343; — III, 299; — IV, 302, 346; — Phernéphoros, 223, 226.
BÉRÉNICE de la mer Rouge, 321, 322.
BERŒA, 113, 428.
BERYTE, 250.
BESSOS, 43..., 46-47, 57, 283.
BÉZINGEN, 425 428.
Bible, 399.
BILISTICHÉ, 286.
BISTANÈS, 42.
BITHYNIE, Bithyniens, 110, 111, 221, 234, 403, 412, 443, 451.
Blémyes, 318.
Bois, 310, 317.
BOLAN, 56-57.
BOLIS, 256.
BORCHARDT, 330.
Borgiana (Charta), 275.
BOUCHÉ - LECLERCQ, 376, 393.
BOTRYS, 250.
BOUBASTE, 261, 309.
BOUBASTITE, 318.
BOUCÉPHALA, 53.
BOUSIRIS (Abou-sir), 330.
BOUTO, 317.
Brahmanes, 55.
BRANCHIDES, 100, 125.
BRENNOS, 208-209.
BRINDES, 304.
BROCHI, 247, 287, 289.
BRUGSH, 344.
BRUNN - BRUNCKMANN, 427.
Bruttiens, 129, 197.
Burdins, 129.
Byblos, 311.
BYBLOS, 31.
Byssos, 316.
BYZANCE, 195, 210, 213-214, 221, 248-249, 412.

CABIRA, 404.
Cabires, 8.
CADOUSIE, Cadousiens, 42, 251.
CADROUSI, 121.
CÆNOPOLIS, 322.
CAIQUE (fl.), 233, 255, 444.
CALAS, 21, 93, 111.
CALAURIE, 145.
CALDERINI, 311.
CALLICLÈS, 88.
CALLICRATÈS, 97.
CALLIMAQUE, 209, 218, 224, 284, 289, 360, 401

CALLINICON, 227, 429.
CALLION, 209.
CALLISTHÈNE, 49.
CALLISTHÈNE (Pseudo), 100, 335, 354, 401.
CALLIXÈNE (Pompè), 285, 342.
CALYDON, 143.
CALYMNOS, 288.
CALYNDA, 288, 356.
CAMBAULÈS, 206.
CAMBYSE, 85, 272.
Candaces, 319.
Canéphores, 342.
CANOPE (et décret de), 280, 317, 335.
CAPHYÆ, 219, 238.
CAPPADOCE, 94, 111, 141, 145, 227, 232, 297, 403, 413, 421, 451, 453.
CARANOS, 45.
CARDINALI, 447.
CARIE, 284, 287, 289, 443.
CARMANIE, 56, 60, 94, 109, 118, 119, 251, 414.
CAROMENPHITES, 330.
CARRHÆ, 114.
Carrières, 313.
CARSÉES, 256.
CARTANA, 121.
CARTHAGE, 67, 129, 179, 197..., 236, 259, 262.
CARYANDA, 288.
CARYSTOS, 143.
CASION, 317.
CASIOS (Mt), 251.
CASPIENNE, 57, 66, 108, 120, 128.
CASSANDRE, 140, 156, 159, 160, 161-165, 170, 172, 174, 181-182, 183, 188-189, 206, 284, 340, 403.
CASSANDREIA, 175, 314, 340.
CATAONIE, 233.
CATON, 301.
CATULLE, 224.
CAUCASE, 121, 128.
CAUNOS, 173, 717, 217, 288.
Causia, 73.
CAVAIGNAC, 53, 115.
Cavalerie, 12, 53, 209.
CÉLÉNÆ, 176, 214, 432.
CELTES, 66, 177, 205..., 212..., 412.
CENCHRÉES, 182.
CÉRAMOS, 288.
CERCINITE (Lac), 18.
Céréales, 310.
CÉRÉTHRIOS, 208.
CÉSAR, 289, 300-301, 303, 304.
CÉSARION, 334.
Cétacés, 61.
CHABORAS (fl.), 114.
CHABRIAS, 328.
CHALCÉDOINE, 43, 173, 195, 214, 263, 403.
CHALCIS, 113, 176, 182, 212, 314, 340; — de Cyrrhestique, 428.
CHALDÉENS, 68, 85.
CHALOUB (fl.), 109, 113.
CHALYBES, 448.
CHAMEAU (Mur du), 153, 283.
Chameau, 311.
CHAONES, 207.
CHAPOT (V.), 427, 451.
CHAPOUTHIER, 220.
CHARAX, 414.
CHARÈS, 19, 29, 36.
CHASSINAT, 324.
CHELKIAS, 298.
CHI, 217.
Chiliarchie, 91.
CHINE, 108, 123, 128-129, 436.
CHIOS, 25, 36, 100, 101-103, 264.
Choachytes, 276.
CHOASPE, 52.
Cholques, 128.
Chorasmiens, 47, 128.
CHORÈNE, 120.
CHORIÈNE (Pierre de), 283.
Chrématistes, 364.
CHRÉMONIDE, 219.
CICÉRON, 292, 300-301.
CILICIE, 26, 93, 111, 113, 141, 177, 193, 251, 266, 284, 287, 305.
Cimetières, 278.
CINÉAS, 297.
CIOS, 263.
Ciselure, 307.
Cissiens, 251.
CISTHÉNÉ, 449.
Cité, 76, 83, 86, 98, 353, 400, 434.
CLAUDIEN, 312.
CLAUDIUS NERO (C.), 265.
CLAZOMÈNES, 100.
CLÉANDRE, 32, 60.
CLÉARQUE, 183.
CLEITOS, 14, 42, 48; — amiral, 144, 166.
CLÉOMÈNE de Naucratis, 70, 98, 146, 371; — roi de Sparte, 237..., 241..., 244-246, 345.
CLÉON (ingénieur), 286, 376.
CLÉONÉES, 145.
CLÉONYME, 212.
CLÉOPATRA (ville), 319.
CLÉOPATRE Ire, 268, 343; — II, 295, 440; — III, 295-296, 298, 441; — VI, 303-304; — Séléné Ire, 300; — Séléné II, 306; — Théa, 297, 439, 440; — Tryphæna, 298; — sœur d'Alexandre le Grand, 151, 284.
Clergé, 347-348, 360-362, 397.
Cléros, Clérouchies, 136, 229, 230, 381, 390.
CLOCHÉ, 83, 145, 156, 162, 329.
CLODIUS, 301.
CNIDE, 181, 288.
COCALA, 61.
CŒLÉ-SYRIE, 188, 216, 221, 223, 250, 254, 283, 292 (voir *Syrie*).

CŒNOS, 13, 48, 141.
CŒRANOS, 98.
COLLART (P.), 244, 279, 317, 389.
COLLIGNON, 427, 448.
COLOÈ, 234.
Colonisation, 380..., 382..., 424..., 433.
COLOPHON, 183, 235, 255, 256, 408.
COMANA du Pont, 404; — de Cappadoce, 404, 421.
COMANOS, 297.
Comarques, 349, 357.
Comédie nouvelle, 148.
COMISÈNE, 120.
COMMAGÈNE, 413, 436, 439.
Commerce, 127, 317, 318, 320 (voir *Routes*).
Comogrammates, 279, 357.
CONON, 323.
CONTRAPOLLINOPOLIS, 322.
COPHEN, 30.
COPHEN (fl.) (Caboul), 45..., 51, 52, 94, 121, 125.
CORACÉSION, 287.
CORCYRE, 207.
CORINTHE, 143, 174, 178-180, 212, 220, 224, 228, 231, 239, 284.
Corinthe (Confédération de), 1, 40, 76, 81, 100, 132, 136, 240, 405.
CORNÉLIUS SPINTHER (L.), 302.
CORRHAGOS, stratège d'Antipater, 40; — stratège de l'Hellespont, 446.
CORVATTA (A.), 419.
COS, 222, 284, 288.
COSMAS INDICOPLEUSTÈS, 226.
Cosmètes, 374.
COSSÉENS, 66, 168.
Cour, 346, 418-419.
Couronne (procès), 134.
COUROUPÉDION, 147, 185, 195, 409.
COWLEY, 314.
CRANNON, 144.
CRASSUS (L.), 300, 304, 305, 451.
CRATEUAS, 164.
CRATÈRE, officier d'Alexandre, 13, 47, 53, 54, 56, 57, 60, 65, 140, 144, 154, 421; — frère d'Antigone Gonatas, 224.
CRATÉSICLEIA, 246.
CRATÉSIPOLIS, 172, 178.
CRATÈS de Mallos, 449.
Créophages, 323.
CRÉSUS, 85.
CRÈTE, 30, 305, 396.
CRITON, fils de Zotichos, 445.
Crocodiles, 279, 320.
CROCODILOPOLIS, 279, 309.
CRŒNERT, 225, 289.
CTÉSIAS, 50.
CTÉSIPHON, 134.
CTÉSIPHON (ville), 116, 246, 429.
Cuivre, 307, 449.
Culte royal, 332..., 416-418, 444-445.
CUMONT (F.), 274, 416, 435, 452.
CUNNINGHAM, 52, 121.
CYCLADES, 100, 172-173, 176, 216-217, 224, 283, 286, 287, 340.
CYMÉ, 255.
Cynamolges, 323.
CYNANÈ, 151-152.
CYNOSCÉPHALES, 265, 266, 268.
CYPRE, 174, 177, 180, 216, 282, 283, 292, 295, 298, 301, 305, 306, 316.
CYRENAIQUE, CYRÈNE, 35, 146, 159, 174, 178-179, 205, 216, 217, 218, 223, 224, 241, 283, 284, 287, 289, 292, 296, 306, 316, 317, 399-400.
CYROS (fl.), 128.
CYRRHOS, 428.
CYRRHESTIQUE, 428-429.
CYRUS, 63, 85, 272, 422.
CYTHÈRE, 241.
CYZIQUE, 214, 221, 249.

DACHT - I - LOUT, 57.
Dahes, 45, 251, 413.
DAMAS, 30, 289, 437.
DAMIS, 162.
DANAÉ, 261.
Dardanes, 205, 210.
Dariques, 88.
DARIUS Ier, 3, 50, 67, 133, 320; — II, 329; — III, 4, 25, 28-30, 32, 36, 41-43, 130.
DASCYLION, 21.
DAVID, 415.
DAVY (G.), 2.
Décadarque, 93.
Décastère, 93.
DEIDAMEIA, 182, 187.
DÉLOS, 134, 172-173, 227, 340 (voir *Cyclades*).
DELPHES, 209-210.
DÉMADE, 135, 137, 142, 156, 161.
DEMANGEL, 446.
DÉMÉTRIAS du G. Pagasétique, 191, 194, 207, 314; — Sicyone, 182, 340.
DÉMÉTRIOS, somatophylaque, 45; — explorateur, 323.
DÉMÉTRIUS Ier (roi de Syrie), 297, 436, 438; — II, 296-298, 438, 493, 440; — II (roi de Macédoine), 231-232; — le Beau, 223, 232; — roi de Bactriane, 414, — 436; — Poliorcète, 158-159, 174, 176, 179... 185-186..., 191, 286, 340, 405, 407; — de Phalè-

res, 163, 180, 314, 379; — de Pharos, 259.
Démocratie, 21, 101, 145, 160-162, 240, 258, 423.
DÉMOPHANE, 224.
DÉMOPHON, 70.
DÉMOSTHÈNE, 29, 70, 78, 82, 134-137, 142-145; — stratège, 13; — (Pseudo-), 76-77.
DENYS, 199.
DÉRADA, 323.
Deutéronome, 314.
DEXIPPOS, 139, 143.
DIALAS (fl.), 246.
DICÉARQUE, 263.
DIDYMA, 256.
Dieux, 34, 36, 65, 70, 84, 89, 221, 334-338, 416-417, 445.
DINARQUE, 156.
DINOCRATÈS, 376.
DIODORE, 1, 11, 19, 27, 29, 50, 53, 75, 93, 98, 102, 112, 139, 143, 157, 169, 171-173, 179, 208, 216, 221, 328, 363, 404...
DIODOTE, de Bactriane, 221, 232-234, 412, 451; — Tryphon, 438-439.
Diœcète, 347, 365.
DIOGÈNE le Babylonien, 430; — l'Épicurien, 430; — le tyran de Mitylène, 26.
DIOGNÉTÈS, 250.
DION l'académicien, 302; — Chrysostome, 325.
DION (ville), 191, 424, 437.
Dionysia, 418.
Dionysos, 8, 243, 344, 393, 399, 418, 445.
DIONYSIOS - PÉTOSÉRAPIS, 388-389.
DIOSCORIDE (Ile de), 321.
Dioscures-Cabires, 452.
DIRÉ (promontoire et ville), 322.
DJASK, 57.
DOCIMOS, 155.
Dodécaschène, 319, 349.
DORA, 250.
DOUNGI, 3.
DOURA, sur le Tigre, 247; — Europos, 274, 428.
DOXARÈS, 52.
DRAGASEIRA, 61.
DRANGIANE, 44, 56, 57, 94, 122, 141-142, 414, 440.
DRAPSAQUE, 46.
Dravidiens, 123.
DROYSEN (H.), 93, 171.
DUBOIS, 310.
DURRBACH, 178.
DUSSAUD, 154, 429.

Éa, 3, 70.
ÉACIDE, 163, 164, 172.
ECBATANE, 42, 47, 86, 91, 115, 117, 118-119, 120, 132, 413.
ECDÉLOS, 224.
ÉCHÉCHRATE, 252.
Économes, 350.
ÉDESSE, 429, 439.
EDFOU, 388.
EDGAR, 279, 366, 379.
ÉGÉES, 449.
ÉGINE, 143, 190, 448.
ÉGYPTE, 3, 29, 33..., 89, 97-98, 114, 140, 146, 148, 181, 184, 197, 216, 249, 254, 271-402, 455, 458-459.
ÉLÆA (lac), 323; — (ville), 233, 235, 448.
ELAM, 3.
ÉLATÉE, 183.
Éléphants, 162, 323.
Éléphantège, 323.
ÉLÉPHANTINE, 35-36, 101, 277-278, 309, 314, 330.
Éléphantophages, 323.
ÉLEUSIS, en Attique, 190, 193, 194; — d'Égypte, 389.
Élevage, 449.
ÉLIEN, 339.
ÉLIS, ÉLIDE, Éléens, 143, 212, 219.
ELYMIOTIDE, 73.
Émeraudes, 321-322.
Empire, 2, 9, 49, 50..., 67, 71, 105, 116, 134, 139, 158-159, 184-185, 199, 218, 236, 282, 290-292, 303, 455; — thébain, 318, 320.
ENGERS, 345, 348.
Encens, 322.
ENDÉRA, 323.
Enomoties, 13.
Entaphiastes, 124.
ÉOLIDE, 289, 449.
ÉORDÉE, 73.
Ephébie, Éphèbes, 373, 435.
Éphémérides royales, 68..., 90-91, 347.
ÉPHÈSE, 21, 100, 102, 179, 183, 186, 190, 214, 222, 227, 266, 268, 288, 289.
Épiclère, 230.
ÉPICURE, 190.
ÉPIDAMNE, 172, 258.
ÉPIDAURE, 228.
ÉPIGÈNÈS, 242..., 247.
Épigones, 93.
Épimélètes, 366.
ÉPIRE, 143, 163-164, 172-173, 182, 207..., 232.
Épiscopos, 97.
Epistate, 350, 361, 430.
Épistolographe, 91, 419.
ÉPITADEUS, 230.
ÉRATOSTHÈNE, 289, 318.
ÉRÉSOS, 101.
ERGAMÈNE, 319.
ÉRIGYIOS, 45.
ÉRYMANTHIOS (fl.), 122.
ÉRYTHRÉE (satrapie), 247.
ÉRYTHRÉES, 100, 102, 214, 215, 418, 423.
ÉSAIE, 314.

ESCHINE, 134.
ESCHYLE, 62.
ESHMOUNAZAR II (Philoclès), 216.
État, 2, 73, 456.
ÉTHIOPIE, Éthiopiens, 66, 216, 318.
ÉTOLIE, Étoliens, ligue étolienne, 136, 142..., 155-156, 172-173, 181, 191-192, 207, 228, 232, 237, 249, 258, 263, 265, 267, 271.
ÉTYMANDROS (fl.), 56.
Euakes, 92.
EUBÉE, 143, 144, 182, 212.
EUCRATIDAS, 451-452.
EUDAMOS, frère de Peithon, satrape de Parthie, 167; — satrape de l'Inde, 95, 169, 410.
EUESPÉRIDE, 147.
EUGNOSTOS, 98.
EUIA, 164.
EULÆOS (fl.), 64, 117, 297.
EUMÉDÈS, 323.
EUMÈNE de Cardia, 90, 141, 150-157, 165..., 408, 410, 421; — l'explorateur, 323.
EUMÈNE Ier (roi de Pergame), 221, 233, 264, 412, 442; — II, 435, 442, 443, 445.
EUPHRANOR le sceptique, 430.
EUPHRATE (fl.), 36-37, 62, 66, 67, 107, 113, 115, 219, 226, 289, 442.
EUROPOS de Parapotamie, 247; — Karkemish, 428; — Rhagæ, 431.
EURYDICE, femme de Philippe Arrhidée, 151-152, 163...; — fille d'Antipater, 150, 154, 193, 284; — fille de Lysimaque, 190-191.
EUSÈBE, 188, 191, 192.
EUTHYDÈME, 413, 451.
EUTHYDÉMEIA, 436.
EUTHYMÉDEIA, 452.
ÉVÉTION, 144.

Famille, 363, 394.
Fauniens, 436.
FAWAHIR, 322.
FAYOUM, 277-278, 308-309, 313, 367, 384, 399, 458.
Fer, 448.
Ferme, fermiers royaux, 350, 371.
FERRERO (G.), 303.
FERRI (S.), 399.
Finances, 366...
FLAMININUS, 266-267.
FLORUS, 209.
Flotte, 16, 25, 29, 31, 33, 36-37, 54, 58, 161, 166, 181, 190, 222, 259, 264, 281, 292.
FŒRSTER (R.), 425.
FOSSEY, 425.
FOUCHER (A.), 432.
FULVIE, 304.
FUSTEL DE COULANGES, 229.

GABINIUS, 302.
GADAMARGA, 168.
GADARA, 266, 424, 437.
GALATIE, Galates, 215, 233, 378, 412, 442, 443, 448, 453.
Galatika, 215.
GAMBREION, 449.
GANGE, 54.
GARGARA, 449.
GARIZIM (Mont), 113.
GAULOIS, 205..., 255, 411.
GAZA, 33, 98, 174, 250, 264-265, 410, 437.
GÉBELEIN, 279.
GÉDROSIE, 57..., 95, 97, 108, 109, 119, 123, 175, 213, 410, 436.
Gélones, 129.
GELZER (M.), 383.
Gérousia, 374, 399.
GERRHA, 247, 414.
Gètes, 191.
GHORAN, 278.
Glaucanices, 53.
GLAUCIAS, 172.
Glauses, 53.
GLOTZ, 224, 344, 355, 400.
GONGYLIOS, 447.
GORDION, 24, 33, 111.
GORGOS d'Iasos, 127.
GOUROB, 277-278.
GRANIQUE, 19, 110.
GRAZIOURA, 111.
GRENFELL, 277, 279.
Griffons, 128.
GRONINGEN (Van), 35, 98, 114.
GROUSSET (R.), 452.
GROOT (V.), 222.
GUTSCHMIDT, 70.
Gymnases, gymnasiarques, 373, 435.
Gymnètes, 323.

HAGNONIDÈS, 161-163
HALICARNASSE, 22, 29, 177, 266, 288.
HALYS (fl.), 111.
HAMAMATH (vallée), 322.
HAMMOURABI, 3, 175.
HANNIBAL, 268.
HARMACHIS, 388.
HARMOZIA, 61, 119.
HARPALE, 63, 91, 137, 142, 147.
HARPASOS (fl.), 234.
Harpocrate, 393.
Harsafi, 392.
Hasidin, 437.
Hathor, 392.
HATOSHEP, 334.
HAUSSOULLIER, 274, 420, 434, 452.
HAZARA, 52.
HEBERDEY, 407.
HÉCATÉE, 50.
HÉCATOMPYLES, 120.
HÉGÉLOCHOS 26, 36.

Hégémon, 78, 182.
HÉGÉSIANAX, 267.
HEIDÉRABAD, 56.
HÉLIODORE, 438.
Hellénisme, 71, 73, 77, 105, 107, 117, 130-131, 197, 268, 272... fin.
HELLÉNOMEMPHITES, 330.
HELLESPONT (satrapie), 446.
HÉMUS, 177, 206.
HENNE, 385.
HÉPHESTION, 52, 53-54, 56, 58, 64, 66, 68, 91, 126, 146, 151.
Heptastade, 35.
Héra, 391.
HÉRACLÉE, de Pont, 110, 183, 195, 210, 214, 448; — du Latmos, 289; — de Médie, 431.
HÉRACLÉOPOLIS, 280, 309, 392.
Héraclès, 18, 30, 32, 67, 88, 392.
HÉRACLÈS, fils de Barsine, 178.
HÉRACLIDE, explorateur, 66.
HÉRACLION, 177.
HÉRACON, 60.
HÉRAT, 44.
Hermès, 392.
HERMIAS, ministre d'Antiochus III, 235, 242-248, 431; — hipparque, 277, 366.
HERMONTHIS, 334.
HERMOUPOLIS, 316, 392; — du Delta, 309.
HÉRODE, 305.
HÉRODOTE, 38, 50, 82, 115-116, 123, 128, 229, 271, 308, 312, 329, 391.
HÉRONDAS, 331.
HÉROONPOLIS, 98, 321.
Héros, 338.
HERZOG, 210.
Hestia, 391.
Hétères, 13, 64, 73, 88, 91, 93, 339.
HIBEH, 278.
HIÉRAPOLIS, 449.
HIÉROCLÈS, 452.
HIÉRON de Soles, 66, 116; — de Priène, 407.
HIÉRONYMOS, 227, 299, 387, 407.
Hiong-Nou, 439.
HIPPALOS, 321.
HIPPITAS, 245.
Hippopotames, 320.
HIPPOS, 437.
HIRSCHFELD, 142, 432.
Hittites, 428.
HOGARTH, 307, 339.
HOLLEAUX, 222, 225, 241, 256-257, 259, 263-267, 289, 414, 432, 446.
HOMÈRE, 35, 415.
HOMO (L.), 197, 206, 269.
HORMUZ, 410.
HORUS, 309, 333, 391, 393.
Huile, 310, 368.
HUNT, 277, 279.
Hvareno, 339, 416.
HYDASPE (fl.), 52, 54.
HYDRACÈS, 61.
HYDRAOTE (fl.), 53..., 55.
HYKSOS, 272.
Hyparchies, hyparques, 39, 97, 420.
HYPARNA, 23.
Hypaspistes, 14, 140.
Hyperboréens, 129.
HYPÉRIDE, 142, 145.
HYPHASE (fl.), 53.
Hypodiœcète, 350.
Hypomnématographe, 91, 356, 419.
HYRCANIE, 41, 42..., 94, 97, 108, 119..., 128, 409, 413.

Iahvé, 253, 314, 399, 438.
IALOKA, 414.
IASOS, 173, 423.
IAXARTÈS (fl.), 45, 47, 57, 128.
Ichtyophages, 61, 123.
ICONION, 27.
IDA (Mont), 448-449.
Idioslogos, 347.
IDRIEUS, 22.
ILION, 18, 100, 102, 214, 235, 407, 418, 423, 433.
Illyriens, 81, 96, 173, 180, 205, 208, 241, 258-259.
IMBROS, 134, 172, 180, 193.
Impôts, 358-359, 367..., 369-371, 446.
INDE, 45, 50-56, 95, 97, 115, 123, 125-126, 141, 155, 175, 202, 251-252, 256, 273, 320-321, 409-410, 414, 430-431.
Indiens sans roi, 53.
INDUS, 53-54, 94, 108, 125, 169, 410, 431, 436, 439, 451.
Industrie, 313..., 316-318, 448-449.
Ioniens, 407.
IOTAPÉ, 305.
IPSUS, 183-184, 185-186, 189, 203, 213, 406.
IRAN, 177, 410, 431.
IRIS (fl.), 111.
ISAURA, 112.
ISAURIE, 146.
ISIS, 393.
ISOCRATE, 4, 25, 81, 126, 130.
Issédones, 129.
Isthme (Congrès de l'), 267.
ISSUS, 27...
ITALIE, 119, 129, 197-198, 206-207.
Ivoire, 320.

JACOBSTAHL, 445.
JARDÉ, 328.
JASON de Phères, 5.
JEAN HYRCAN, 440, 441.
JÉRUSALEM, 113, 114, 174, 253, 266, 314, 414, 437, 438, 440.

JONATHAN, 438.
JORS, 347.
JOSEPH, 314.
JOSÈPHE, 33, 114, 315, 426, 430.
JOUGUET, 244, 317, 319, 354, 386-389, 395.
JOURDAIN (fl.), 112.
JUDAS MACCHABÉE, 438.
JUDEICH, 12, 19.
JUIFS, 113..., 131, 253, 298, 305, 314-315, 379, 394, 399, 436..., 441.
JULLIAN (C.), 205.
Justice, 363...
JUSTIN, 11, 29, 50, 75, 143, 157, 195, 208, 211, 220, 299, 387, 413, 451.

KÆRST, 7, 32, 37, 91, 121, 123, 151, 188, 338, 417.
KAKERGÈTE, 295.
KARKÉMISH, 428.
KASHMIR, 52.
KATAKEKAUMÉNÈ, 444, 449.
KÉRAUNOS, 209.
KERKÉOSIRIS, 279, 351, 357.
Kévirs, 57, 109, 117.
KIESSLING, 120.
KILLOUTA (Ile), 56.
KING (L. W.), 38, 70.
KŒHLER (U.), 1, 7, 119, 139, 403-406.
KOLBE (W.), 178, 219.
KOPRATAS (fl.), 168.
KORNEMANN (E.), 67, 282, 291, 338, 417, 445.
KOSCHAKER, 347.
KOUGÉAS, 240.
KROMAYER, 241.
KYINDA, 154, 160, 188.

LACHARÈS, 189-190.
LADÉ, 264.
LAGARDE (R. de), 92.
LAGIDES, 127, 141, 149, 185, 216, 218, 225, 235, 265, 268, 299.
LAGOS, 283.
Laines, 311, 316.
Lamiaque (Guerre), 142...
LAMMENS, 429.
LAMPSAQUE, 19, 183, 235, 256, 266, 448-449.
LANASSA, 192.
Laocrites, 363.
LAODICE, femme d'Antiochus II, 225, 233, 234..., 432; — fille d'Antiochus II, femme de Mithridate de Pont, 233; — fille de Mithridate de Pont, femme d'Antiochus III, 246, 268.
LAODICÉE, du Lycos, 432, 449; — de l'Oronte, 247, 425, 427-428; — de Médie, 431.
Laoi, 359, 420, 434, 447, 459.
LAOMÉDON, 141, 159.
LARANDA, 27, 112, 146,
LARISSA, de Thessalie. 191; — d'Asie, 429.
LASSEN, 121.
LATHYRE (voir *Ptolémée*).
LATIUM, 198.
LAUMONIER, 446.
LÉBÉDOS, 289, 405, 408.
LEFEBVRE (G.), 330.
LEFUCHS (M.), 314.
LEGRAND (Ph. E.), 148, 215.
LEHMANN-HAUPT, 20, 70, 93, 111, 114, 219, 291, 410, 419.
LEMNOS, 134, 172, 180, 193, 407.
LENÆOS, 297.
LÉON, explorateur, 323.
LÉONIDAS, stratège de Ptolémée Ier, 177, 180; — père du roi Cléomène, 237.
LÉONNARIOS, 213...
LÉONNAT, 56, 59, 60, 61, 97, 141, 144, 150.
LÉONTOPOLIS, 315.
LÉOSTHÈNE, 142-144.
LESBOS, 25, 101, 289.
LESQUIER, 322, 383.
LEUCADE, 143, 172; — ville d'Asie, 429.
LEUCOS LIMÈN, 321-322.
LEUKÈ-KOMÈ, 320.
LÉVY (I.), 393.
LÉVI (S.), 51-52.
LEWALD (H.), 396.
LIBANIUS, 426.
LIBBA, 247.
Libyarque, 350.
LIBYE, Libyens, 66, 98, 216, 287.
LICHAS, 323.
LIMYRA, 266.
LISSOS, 258.
Loche, 13.
LOCRIDE, Locridiens, 240.
LOUTARIOS, 213...
LUCAIN, 312.
Lucaniens, 129.
LUCIEN, 215.
LUCULLUS, 441.
LYCAONIE, 111, 154, 249, 421, 443.
LYCÉE, 238.
LYCIDAS, 98.
LYCIE, Lyciens, 23, 25, 110, 111, 141, 154, 260, 282, 420.
LYCOPOLIS, du Delta, 388, 390.
LYCOS (fl.), 233.
LYCURGUE, Athénien, 134-135; — Spartiate, 239; — roi de Sparte, 258.
LYDIADE, 232, 238.
LYDIE, Lydiens, 85, 94, 97, 111, 141, 159, 251, 284, 443.
LYNCESTIDE, 73.
LYSANDRA, 190, 191, 195.

LYSANDRE, 4; — éphore vers 243, 231.
LYSIAS, fils de Philomélos, 235; — ambassadeur d'Antiochus III, 267; — ministre d'Antiochus V, 438.
LYSIMACHEIA, 176, 191, 210, 213, 263, 266-267, 290, 406, 443.
LYSIMAQUE, roi de Thrace, 141, 144, 166, 170, 174, 176, 181, 182..., 190-194, 340, 403, 406-409, 423; — fils d'Arsinoé II, 244, 288.

Mâ, 404, 412.
Macchabées, 253.
MACÉDOINE, Macédoniens, *passim*, 49, 63-65, 72, 78, 79, 80-82, 177, 195, 205, 208, 211, 228, 236, 258..., 347, 377, 396.
MACESTOS (fl.), 256.
MACÉTA (Cap), 62.
Machimos, 387, 390, 396.
MAGAS, fils de Bérénice Ire, 179, 216, 217, 223; — fils de Ptolémée III, 244, 289.
MAGDOLA, 278.
MAGNÉSIE du Sipyle, 195, 227, 268; — du Méandre, 235, 408, 431; région de Thessalie, 207.
MAHAFFY, 344.
Maison royale, 263.
MALALAS, 425, 427.
MALENA, 61.
Maliens, 210.
Malles, 55.
MALLOS, 25, 266.
Mammisi, 36, 334.
MANÉTHON, 393.
MANTINÉE, 182, 219, 224, 238, 241.
MANLIUS VULSO (L.), 442.
MARAKANDA, 46-47.
MARATHOS, 30, 250.
Mardes, 43, 48.
Mardouck, 3, 39, 70 (voir *Bel*).
MARÉOTIS (Lac), 35.
MARGIANE, 122, 128, 431.
Mariage (Contrats de), 278.
MARIAMNÉ, 30.
MARIETTE, 275.
Marmarides, 216-217.
MARONÉE, 290, 429.
MARQUARDT, 111.
MARSYAS (fl.), 247, 249, 287.
MASSAGÈTES, 47-48.
MASSON, 121.
MATIÈNE, 120.
MAURYAS, 409, 414.
MAUSOLE, 22.
MAZACÈS, 34.
MAZÆOS, 37, 38, 96.
MAZAROS, 97.
MÉAUTIS, 309, 316.
MÉDIE, Mèdes, 38, 94, 117, 118, 141, 227, 251, 413, 431, 436, 439 (voir *Atropatène*).
MÉDIOS, 68...
Mégabares, 318.
MÉGALOPOLIS, 40, 143, 162, 174, 212, 224, 228, 232.
MÉGARE, 178, 180, 228.
MÉGASTHÈNE, 50.
MELÉAGRE, fils de Néoptolème, hétère d'Alexandre, 140-141, 150; — frère de Ptolémée Kéraunos, 209; — de Gadara, 424.
MÉLINOS LIMN, 323.
MELITÈNE, 233.
Mélophores, 38.
MELQART, 30, 32.
MEMNON de Rhodes, 11, 19, 24-25, 82; — stratège d'Arachosie, 45; — stratège de Thrace; 40; — historien, 111, 139, 187, 195, 407-408, 412.
MEMPHIS, 33, 35, 36, 85, 98, 275, 309, 313, 316, 317, 330.
Mên Pharnacou, 404.
MÉNANDRE (Mélinda), roi dans l'Inde, 452.
MENANDROS, gouverneur de Lydie, 93, 141.
MENCHÈS, 279, 309..., 351.
MENDÈS, 309, 317, 343.
MÉNÉDÈME, 211.
MENÉLAS, 180.
MÉNÈS, 39, 96, 113.
MÉNIDAS, 70.
MÉNŒTIOS, 18.
MÉNON, 95, 123.
MÉNYLLOS, 156, 161.
Mercantilisme, 202.
Mère (Grande), 243.
Mer Morte, 112.
MÉROÉ, 216, 308, 319, 323.
Mer Rouge, 66, 318, 320, 375.
MÉSOPOTAMIE, 114..., 166-167, 226, 247, 409, 429, 440.
MESSÈNE, 183, 189, 198.
Mestasoutmis, 392.
Métalleutes, 127.
Métaux, 317.
MÉTHYMNE, 25, 36.
MEYER (E.), 229, 429.
MILAN-I-SIHOUN, 57.
MILET, 22, 26, 100, 173, 214, 222, 227, 264, 288, 289, 408, 423, 449.
MILÉTOPOLIS, 449.
MILYADE, 112, 443.
MIMAS (Promontoire), 100.
MINNS, 274, 452.
MIRINA, 235.
MISÈNE, 304.
Mithra, 416.
MITHRIDATE de Cios, 111, 405.
MITHRIDATE Ier de

Pont, 195, 213, 406; — II, 227, 233; — IV, Eupator, 300, 441.
MITHRIDATE Ier de Parthie, 431, 439; — II, 440, 441.
MITHRINÈS, 21, 119.
MITTEIS, 368, 374, 376.
MITYLÈNE, 25, 26, 36, 101.
MŒRAGÉNÈS, 261.
MŒRIS (SŒRIS), 56.
MŒRIS (Lac), 308, 317.
MOKRYNEIA, 142.
MOLON, 242..., 246, 247-248.
Molosses, 207.
Momies, 278.
MOMMSEN (Th.), 105, 303.
Monarchies, 185, 186, 353, 400-401 (voir *Royauté*).
MONGOLS, 129.
MONIMOS, 164.
Monnaie, 88, 273, 316, 324, 367.
Monopoles, 358, 367...
MONOUNIOS, 208.
MONTAIGNE, 271.
MONTESQUIEU, 71.
MONTET, 330.
MOPSUESTE, 432.
MORET (A.), 2, 307.
MOSARNA, 61.
MOUSICANOS, 55, 95.
Mout, 344.
Moutons, 311.
MUNYCHIE, 163, 180, 190.
MURRAY (G. W.), 321.
Musée, 295.
Muses (Colline des), 190.
MYCALES, 100.
MYGDONIE, 429.
MYNDOS, 266, 288.
MYONTE, 264, 288.
MYOS HORMOS, 313, 321-322.
MYRIANDOS, 27.
Myrrhe, 59.
MYSIE, Mysiens, 112, 255, 396, 443-444, 448.
MYSOS (fl.), 255.
Mysticisme, 8, 34, 88, 243.

NABARZANE, 44.
NABATÉENS, 174, 320.
NABIS, 267.
NABUCHODONOSOR, 314.
NACRASA, 235.
NANDA, 409.
NAPATA, 318-319.
NAPLES, 198.
NARAM-SIN, 3.
Nard indien, 59.
NAUCRATIS, 35, 98, 116, 309, 316, 329, 349, 353, 356, 374.
NAULOQUE, 102.
NAUPACTE, 143, 258.
NAUTACA, 46, 124.
Navigation, 320-321 (voir *Flotte*, *Routes*, *Néarque*, *Hippalos*).
NAVILLE (E.), 324.
NÉARQUE, 50, 54, 58..., 60..., 62, 66, 68, 95, 111, 116, 127, 201; — tyran d'Orchomène, 232.
NÉCHAO (et canal de), 67, 320, 321.
NÈCTANÈBO II, 329, 334.
Némésis, 100.
NÉOPTOLÈME, 153; — roi d'Epire, 183, 190.
Néoria, 135.
NEPOS (CORNÉLIUS), 139.
NEPPI MODONA, 314.
NICÆA, fille d'Antipater, 150, 155; — femme d'Alexandros, 228.
NICÆA (Beghram ou Caboul), 51, 52; — (Mong), 53-54.
NICAGORAS, 245.
NICANOR, frère de Cassandre, 163-164; — hétère d'Alexandre, 43; — autre hétère d'Alexandre, 95, 97, 104; — Nicanor de Stagire, 136, 161, 163, 164, 166; — hétère d'Alexandre et stratège d'Antigone, 409, 428-429; — meurtrier de Séleucus III, 235.
NICÉE, 408.
NICÉPHORION, 429.
NICIAS, 97.
NICOCLÈS, 177.
NICOCRÉON, 174, 177.
NICOLAOS, 250.
NICOMÈDE Ier, 210, 213, 412.
NICOPOLIS, 453.
NICOSTRATE, 261.
NICON, 263.
NIESE (B.), 339.
NIL, 67, 205, 272, 284, 307-309, 311-312, 318, 326-327, 375.
NINIVE, 37, 247, 415.
NIPPOUR, 3.
NISIBE, 37, 114, 429.
NISYROS, 288.
NITRIOTÈS, 308, 313.
Nobades, 318.
Nomarque, 98, 348, 375.
Nome, 348.
NORA, 155, 160.
NUBIE, Nubiens, 216, 286, 318, 320.
NUETZELL, 11, 122.

OASIS, 85.
Océan Indien, 318, 320.
Occident, 131, 197-200, 411, 438, 455.
OCHOS (voir *Artaxercès*).
OCTAVE, 303-304.
OCTAVIE, 304.
Odryses, 15.
ŒNANTHÉE, 261-263.
ŒNÉOS (Mont), 240.
ŒNIADES, 136, 143.
ŒNOPARAS (fl. et bataille), 298.
Œtéens, 143.

OLBIA, 128.
OLYMPIAS, 8, 36, 40, 65, 137, 151, 159, 163, 164.
OLYMPIODORE, 192.
ONÉSICRITE, 54.
ONIAS, Oniades, 315, 438.
OPHÉLAS, 147, 174, 178-179.
OPIS, 64..., 138, 175.
Or, 128, 322.
ORBÊLOS, 177.
ORCHOMÈNE, 219, 228, 232, 238.
ORDANÈS, 56.
Orichalque, 449.
ORIGON, 258.
Orient, 9, 63, 83, 131-132, 170, 185, 200, 242, 268, 305, 398, 411, 442, 455.
Orites, 58, 60-61, 123.
ORONTE, 112, 113, 247, 410.
ORONTÈS, 444.
OROPOS, 134, 145, 160.
Orphée, 8.
ORTHOSIA, 289.
ORXINÈS, 63.
Osiris, 275, 399.
Osor-Api, 275, 392.
OSRHOÉ, OSRHOÈNE, 114, 429.
Ostraca, 280.
OURANOPOLIS, 314.
OURMIEH (Lac d'), 117.
OUXIENS, 40, 96, 421.
OXATHRÈS, 183.
OXUS, 124, 128.
OXYARTÊS, 48, 64, 95, 97, 121, 140.
OXYCANOS, 55.
OXYDATÈS, 48.
Oxydraques, 55.
OXYRHYNCHOS, 309, 316, 392.

Pages royaux, 17, 49.
PAGOS (Mont), 100.
Paktyes, 123.
PALÆSCEPSIS, 449.
PALESTINE, 112, 216, 221, 250, 262, 283, 292.
PALIBOTHRA, 410.
PALLACOPAS, 67, 116.
PALLANTION, 238.
PALMYRE, 428.
PAMPHILIE, 23, 141, 154, 167, 287-288, 292, 421, 443.
PANAKTON, 182.
PANEION, 265, 268, 296.
PAPHLAGONIE, Paphlagoniens, 26, 110, 111.
Papyrologie, 271-280, 311.
PARÆTONION, 35, 217, 353.
PARAPONISADES, 45, 50, 51, 94, 108, 121, 175.
PARAPOTAMIE, 247, 428.
Paraschites, 276.
PARATÉCÈNE, 42, 94, 168.
PARAVÉE, 191, 207.
Parchemins, 274, 434.
Parfums, 317.
PARION, 183.
PARMÉNION, 11, 18, 44, 48, 60, 110.
Parnes, 413.
PARTHIE, Parthes, 48, 197, 119..., 128, 221, 232, 234, 242, 304-305, 409, 412, 413, 431, 439-440, 451-452.
PASARGADES, 38, 163.
PASITIGRE, 64.
PATARA, 266, 267.
PATAUCHOS, 191.
PATHYRIS, 279.
PATROCLÈS, 219.
PATTALA, 56, 58, 126.
PAUL - ÉMILE, 297.
Pauravas, 51.
PAUSANIAS, 97, 100, 191, 206, 208, 214, 299, 408.
PAYAS (fl.), 28.
PÉDASOS, 289.
PEDNÉLISSOS, 255.
PEITHON, hétère d'Alexandre, 47; — autre, 70; — satrape de l'Inde, 55, 95, 410; — satrape de Médie, 141, 142, 153, 167..., 171.
PELLA, en Macédoine, 176; — Apamée (Syrie), 104, 113, 424.
PELLÉNÉ, 231, 240.
PÉLUSE, 98, 153, 250, 260, 293, 309, 313.
PENDJAB, 50-53, 436.
Pentacosiarchie, 52.
PÉONIE, 177, 194, 208.
PERCOTÉ, 19, 449.
PERDICCAS, 13, 52, 140, 145..., 150..., 153, 288.
PERDRIZET, 154, 243, 253, 394, 425.
PERGAME, 195, 221, 234, 242, 255, 264, 293, 297, 426, 442, 449.
PERGÉ, 23.
PÉRICHARAXIS, 449.
PÉRINTHE, 4, 263.
PÉROUSE (Guerre de), 304.
PERRHÆBIE, 164.
PERSE, Perses, 4, 7, 21, 24..., 64, 85, 89, 97, 109, 117, 118, 168, 227, 347, 396, 439.
PERSÉE, 309.
PERSÉPOLIS, 40, 63, 64.
PERSICON, 177.
PÉTOSIRIS (Tombeau de), 330.
PÉTRA, 320.
PETRIE (Flinders), 277.
PEUCÉLA, PEUCÉLAOTIS, 52, 97.
PEUCESTAS, satrape de Perse, 64, 70, 118, 167, 169, 171; — stratège en Egypte, 98.
PEUTINGER, 431.
Pézétères, 14.
PHALACRO, 322.
Phalange, 12, 251.
Pharaon, 36, 85, 332...

PHARASMANE, 47, 127, 128.
PHARBÆTHOS, 309.
PHARNABAZE, 25, 29, 36, 444.
PHARSALE (Bataille de), 303.
PHASE (fl)., 128.
PHASÉLIS, 23, 177, 288.
PHÉGÉLAS (Bhagala), 53.
PHÉNÉOS, 240.
PHÉNICIE, 30, 98, 112..., 166, 204, 221, 250, 289.
Phénico-Égyptiens, 330.
PHÉNIX, 177.
PHIALÉE (Phigalie), 219.
PHILA, fille d'Antipater, 150, 155, 190, 192; — fille de Séleucus Ier, 210.
PHILADELPHIE (Syrie), 437; — (Fayoum), 278.
PHILÉTÈRE, 195, 214-215, 412, 442.
PHILÉTÉREIA, 233.
PHILIPPE II de Macédoine, 1, 4, 7, 11, 74, 78; — III (voir *Arrhidée*); — IV, 189; — V, 241, 253..., 263, 265, 292, 423, 442.
PHILIPPE, fils d'Amyntas, 13; — fils de Machatas, satrape de l'Indus, 53, 55, 60, 95, 97; — satrape de Parthie, 125, 167; — explorateur ptolémaïque, 323.
Philobasilistes, 344.
PHILOCLÈS, 177, 216, 286, 288.
PHILOMÉLOS, 235.
PHILON, 399.
PHILOS, 263.
PHILOTAS, fils de Parménion, 14, 44; — satrape de Cilicie, 141; — de Cos (poète), 285.
PHILOTÉRA, 321.
PHILOTÉRIA, 437.
PHILOTÉRIS, 319.
PHILOXÈNE, 98, 137, 155.
PHINTIAS, 198.
PHOCÉE, 255.
PHOCIDE, Phocidiens, 181-182, 185, 232, 240.
PHOCION, 142, 156, 161.
PHŒNICÉ, 259.
PHŒNIX, 176.
PHRAATE II, 440.
PHRADA - PROPHTASIA, 44, 122.
PHRASAORTÈS, 63.
PHRATAPHERNÈS, 48, 120.
PHRIAPITÈS, 413.
Phrourarques, 32.
PHRYGIE, Phrygiens, 93, 111, 141, 154, 412, 421, 443, 453; — d'Hellespont, 93, 111, 141, 159, 443 (voir *Hellespont*).
Phryniens, 436.
PHTIAS, 231.
Phylacites, 350.
PHYLÉ, 182.
Pierres précieuses, 137.
PIETSCHMANN, 35.
Pigeons, 311.
PINAROS (fl.), 26, 27, 28.
PINDARE, 34.
PIRÉE, 42, 134, 179, 193, 194, 220.
PISIDIE, Pisidiens, 23, 96, 111, 112, 249, 403, 421, 443.
PITANÉ, 235, 432.
PIXODAROS, 22.
Plantes aromatiques, 250.
Platane (Défilé du), 311.
PLATON, 79.
PLEISTARCHOS, 183, 187-188.
PLEURON, 142-143.
PLUTARQUE, 9, 11, 21, 50, 68, 71, 90, 93, 116, 122, 142-145, 157, 165, 179, 187 1, 229, 232, 237, 243, 246, 339, 355, 393, 407, 421, 451.
Pluton, 393.
Pnépheros, 392.
Poix, 448.
POLÉMÉE, 173, 176, 178.
Politeuma, 315, 385, 396, 399.
POLYARCHOS, 409.
POLYBE, 27, 119, 200, 216, 229, 241-243, 245, 253, 256-257, 263, 265, 313, 377, 387, 413, 429, 431, 445.
POLYEN, 152, 211, 217, 222, 226, 330, 408.
POLYPERCHON, 13, 156-164, 172, 178, 182...
POLYTIMETOS (fl.), 47, 124.
POLYXÉNOS, 39.
POMPÉE, 300, 302, 303, 441, 453.
PONT, 128, 213, 221, 234, 421, 443, 451.
PONT-EUXIN, 110, 145.
POPILIUS LÆNAS, 297.
PORPHYRION, 250.
PORPHYRITES (Monts), 332.
PORUS, 51, 54, 95, 125, 410.
Poseidon, 145.
POURA, 60.
Prasiens, 409.
PRÉPÉLAOS, 183.
PRIAPOS, 449.
PRIÈNE, 100, 102, 214, 227, 288, 340, 407, 423.
PRINGSCHEIM, 396.
Proscynèse, 85, 88.
Propriété, 433.
PROTT (Von), 344, 445.
Ptah, 34.
PTOLÉMAIS d'Égypte, 349, 353, 356, 375; — de Phénicie, 249, 437; — Therôn, 323.
PTOLÉMÉE Ier Sôter, 27, 29, 46, 140, 141

146, 150, 159, 161, 166, 170-174, 181, 188, 190, 194, 278, 282..., 286, 324, 337, 393, 409; — II, Philadelphe, 201, 208, 214, 216..., 225, 278, 284..., 319, 321, 329, 333, 337, 341-342, 343, 364, 371; — III, Evergète, 222-223, 225, 232, 239, 278, 288..., 321, 333, 343, 387; — IV, Philopator, 243..., 250-254, 256, 278, 334-335, 337, 343, 387-338, 399; — V, Epiphane, 254, 257..., 319, 335, 343, 388; — VI, Philométor, 280, 295..., 315, 319, 388...; — VII, Evergète II, 280, 294-298, 388-389, 395, 440; — X, Sôter II Lathyre, 298, 346, 441; — XI, Alexandre Ier, 298; — XII, Alexandre II, 299; — XIII, Aulète, 292, 299..., 344, 371; — XIV, 303...; — Ptolémée Philadelphe II, fils de Cléopâtre VI, 306.
PTOLÉMÉE KÉRAUNOS, 194, 207..., 284, 411.
PTOLÉMÉE d'Ephèse, 211, 222.
PTOLÉMÉE de Mégalopolis, 293.
PTOLÉMÉE, fils de Glaucias, 276, 291.
PTOLÉMÉE APION, 296.
PYDNA, 164, 297.
PYRAME (fl.), 110.
PYRRHUS, 182, 183, 188, 190-193, 194, 199, 207, 211-212, 292.
PYTHAGORAS, 225.
PYTHANGÉLOS, explorateur, 323.
PYTHOLAOS, 323.
QUETTA, 56, 122.
QUINTE - CURCE, 11, 27, 29, 49, 53, 94, 97-98, 113, 122, 128.

Râ, 337, 341, 343.
RADET (G.), 19, 25, 33-34, 100, 114, 256, 339, 407, 411, 415, 422, 449.
Ramessides, 203, 318.
RAPHIA, 251-255, 387.
RHAMBACIA, 58, 123.
RHAGÆ, 431.
RHAMNONTE, 190, 220.
REINACH (A. J.), 130, 211, 213-215, 221, 256, 443.
REINACH (S.), 210.
REINACH (Th.), 353, 374.
REITZENSTEIN, 139.
Religion, 34, 243, 338-345, 391, 445.
RENAN, 315, 398, 425, 438.
RHÉGIUM, 197.
RHODES, Rhodiens, 181, 221, 248, 249, 264-265, 340, 407.
RHŒTEION, 11.
RHOSSOS, 188.
RICCI (C.), 310.
RICCI (S. de), 271.
RINK (H.), 316.
Rizophages, 323.
ROME, 131-132, 198-199, 258, 265..., 292, 299, 303, 440, 459.
ROSETTE (Décret de), 280, 335-336, 344.
ROSTAGNI, 289.
ROSTOVTZEFF, 281, 283, 309, 318, 323, 368-370, 443, 448, 459.
ROUSSEL (P.), 362.
Routes commerciales, 109, 113, 121, 128, 201, 282, 290, 320, 322, 411, 488.
ROXANE, 48, 64, 121, 140, 159, 164, 170, 175, 178.
Royauté, 87, 211, 417 (voir *Monarchie*, *Culte royal*).
RUBENSOHN (O.), 330.
RUGE, 428, 431.
RUPPEL, 385.

SABICTAS, 94, 111.
SACASÈNE, 120.
SACASTÈNE, 440.
SACES, 47, 108, 439-440, 452.
SACHAU, 314.
Sacre, 334.
SAGALASSOS, 24.
SAIS, 309, 388.
SAITES, 319, 320, 375.
Sakkieh, 311.
SALAMINE, d'Attique, 182, 190, 193; — de Cypre, 31, 180, 190.
Salines, 313.
SAMARIE, de Palestine, 188; — du Fayoum, 315.
Samaritains, 113.
SAMBOS, 55.
SAMÈS, 439.
SAMOS, 134, 136, 145, 160, 266, 288, 289, 340, 408.
SAMOSATE, 439.
SAMOTHRACE, 100, 208, 340, 408.
SANNABALLAT, SANBALLAT, 113, 314.
SANCTIS (De), 143, 163.
SANDRACOTTOS, 126, 175, 213, 410, 414.
SANGADA, 61.
SANGALA, 53, 436, 452.
SANGARIOS (fl.), 24, 444.
SAPHO, 310.
SARAPANE (Passes de), 128.
Sarapis, 70, 275, 291, 393..., 399.
SARDES, 21, 97, 176, 183, 195, 215, 256, 412, 449.
SAROS (fl.), 110.

SATIBARZANE, 43, 44..., 94-95, 97, 122.
Satit, 391.
Satrape, Satrapies, 85, 93, 102, 107, 404, 419.
SATYROS, 321.
Sauromates, 128-129.
SAYCE, 314.
SCEPSIS, 340, 405, 408.
SCHEDE, 340.
SCHIKARPOUR, 56.
SCHNEBEL (M.), 309.
SCHNEIDER (O.), 445.
SCHŒNBAUER, 386.
SCHOW (N.), 275.
SCHUBART (W.), 280, 385.
SCHULTEN, 433.
SCHWAN, 55.
SCHWARTZ, 127, 362, 429.
SCOPAS, 259, 265-266.
Scordisques, 210.
SCYLAX de Caryanda, 50, 116.
SCYROS, 134, 193.
SCYTHES, 46-47, 96, 108, 128-129, 440.
Sebakh, 311.
SÉBENNYTOS, 309.
SEGRÉ (A.), 396.
Séleucides, 116, 118, 127, 149, 185, 216, 232, 234, 265, 293.
SÉLEUCIE ad Belum, 429 ; — du Calycadnos, 432 ; — de l'Erythrée, 429 ; — de l'Eulæos, 431 ; — de fer, 432 ; — Mopsueste, 432 ; — de Pamphylie, 432 ; — de l'Oronte, 226, 249, 250, 292, 427, 437 ; — du Tigre, 175, 247-248, 411, 429-431 ; — Zeugma, 246.
SÉLEUCUS Ier Nicator, 70, 140, 153, 154, 167..., 171, 174, 176, 179, 183, 185, 193, 195, 203, 403, 407, 409, 418, 423 ; — II Callinicos, 225, 227..., 232.., 412, 418 ; — III, Sôter, Kéraunos, 235 ; — IV, Philopator, 418, 435, 438.
SÉLEUCUS, fils d'Antiochus Ier, 221 ; — le poissard, 302 ; — l'astronome, 430.
Seleukeia, 418.
SELGÉ, 23, 255.
SÉLINONTE, 266.
SELLASIE, 241.
Sêma, 341.
SEMNEH, 318.
SEMPRONIUS TUDITANUS (C.), 265.
Sénat alexandrin, 399-400.
SÉNÈQUE, 71.
SENOUSRET, 320.
Sérapéum, 275.
Sères, 436.
SERVILIUS RULLUS (P.), 300-301.
SESTOS, 18, 263.
SETHE, 217, 388.
SÉTI, 203.
SHMASH-IRBA, 116.
Sibes, 54.
SIBURTIOS, 95, 97, 119, 123, 141, 155.
SICILE, 197...
SICYONE, 172, 174, 178, 179, 180, 212, 284, 314.
SIDON, 30, 216, 223, 250, 265-266, 286, 289.
SIGÉION, 29, 183.
SIGON, 30.
SIGOVÈSE, 206.
SIGYNNES, 206.
SIMMIAS, 325.
SIMON, 438.
SINAI, 282.
SINOPE, 43, 448.
SIOUAH, 34.
SISICOTTOS, 51.
SITALCÈS, 60.
SITTACÉ, SITTACÈNE, 429.
Slaves, 81.
SMERDIS, 115.
SMYRNE, 100, 214, 227, 235, 255, 418, 423.
SOCHÈS, 27.
SOCRATE, 78-79.
SOCRATÈS, 111.
Soknebtynis, 392.
Sogdes (Sodres), 55.
SOGDIANE, Sogdiens, 46..., 51, 57, 95, 123-124, 128.
SOKOLOFF, 241, 428.
SOLES, 25, 27, 226, 266 287.
SOLIN, 118.
Somatophylaques, 16, 61, 90, 418.
SOPHÈNE, 43, 435, 441.
Sophistes, 5, 89.
SOPHRON, 227.
SOPHYTÈS, 53.
SOSIBIOS, 244..., 249, 251, 254, 256, 257..., — le fils, 263-264.
SOSTHÈNE, 209, 210.
SOSTRATÈS de Cnide, 376.
SOTAS, 214.
SOTEIRAS LIMÊN, 323.
Soteria, 210.
SOTÉRIADÈS, 241.
Souchos, 344, 392.
SOUNION, 219 220.
SOUSIA, 44.
SPARTE, 39, 43 75; 82 143, 189, 190, 220, 222, 229, 237-241, 258, 267.
SPERCHIOS (fl.), 209.
Spermatophages, 323.
SPHÆROS, 237.
SPIEGELBERG (W.) 288.
SPITAMÈNE, 43, 45, 46-48.
STÆHLIN, 137, 182, 188, 409-410.
STASANOR, 95, 122, 141, 155.
Stahmos, 381.

STERN, 222.
Stéphanophories, 285, 340.
Stoïcisme, 211, 237, 285, 430.
STRABON, 58-59, 67, 100, 102, 111, 113, 115-116, 118, 120-121, 124-125, 127, 206, 222, 292, 310, 321, 356, 400, 404, 412, 421, 432, 448, 451.
Stratège, 96, 104, 348-349, 355, 356, 375, 404, 419-420, 446.
STRATON de Tyr, 30; — de Lampsaque, 285.
STRATONICE, fille du Poliorcète, 187, 418; — fille d'Antiochus II, 231, 412.
STRATONICÉE, 432.
STRECK, 175, 409-410, 429.
Strouthophages, 323.
STRYMON (fl.), 18.
SUIDAS, 178, 339.
SUEZ, 66, 320.
Sumérienne (Civilisation), 272.
SUSE, 41, 60, 64, 91, 132, 154, 167, 414, 431.
SUSIANE, 94, 96, 97, 117-118, 167, 227, 439.
SWOBODA, 240, 447.
SYÈNE, 309.
SYLLA, 299, 441.
SYNNADA, 183.
Syntaxis, 102.
SYRIE, 94, 107, 112..., 141, 148, 159, 174, 203, 218, 254-255, 266, 273, 282, 286, 296..., 300, 305, 379, 403, 411, 419.
SYRPHAX, 21.
Syrques, 129.

TANIS, 309, 317.
TAPOURIE, Tapouriens, 43, 48, 94, 409.
TARENTE, 198-199.
Taricheutes, 276.
TARN (W.), 451.
TARSE, 26, 304, 432.
TATTA, 56.
TAUBENSCHLAG, 365.
Taurisques, 206.
Taxes, 12.
TAXILE, 51, 52..., 54, 95, 125, 141, 155, 410.
TCHANG-KIAN, 439.
TEBTYNIS, 278-279.
Tectosages, 214.
TÉGÉE, 164, 219, 230, 238.
TÉGLAT - PHALAZAR Ier, 3.
TELESPHOROS, 173.
TELMISSOS, 23, 288.
TEMNOS, 235, 449.
TÉNARE, 30.
TÉNÉDOS, 29, 36, 100.
TENTYRIS, 309, 317, 392.
TÉOS, 183, 235, 255, 405.
TERMESSOS, 23.
Terres (Régime des), 351, 356-358, 368-369, 380, 420, 432-433.
TEUTAMOS, 160, 169.
Textile, 316..., 449.
THALHEIM, 134.
THAPSAQUE, 29, 37, 107.
THASOS, 100.
THÉBAIDE, 349.
Thébarque, 350.
THÉBÈ, 449.
THÈBES de Béotie, 77, 82, 134..., 165, 314; — d'Egypte, 276, 309, 317, 344, 351.
THÉMISONION, 214.
THÉOCRITE, 284, 285, 287, 360, 401.
THÉODOROS, ingénieur, 376.
THEODOTOS, gouverneur de Sardes, 195; — l'Etolien, 247, 249; — Hémiolios, 243, 246.
Théogamie, 36, 334.
THÉOPHRASTE, 131, 163.
THERMOPYLES, 180, 183, 209.
THÉOUPROSOPOS, 250.
Thesmophorion, 261.
Thesprotes, 207.
THESSALIE, 75, 194, 210, 240.
THESSALONICE, 165, 190.
THESSALONIQUE, 175, 314.
THIMBRON, 147-148.
THMOUIS, 309.
THOAS, 97, 267.
Thoéris, 392.
THOMASHECK, 52, 119, 121, 125, 431.
Thot, 309, 392.
THOUTMÈS, 203.
THRACE, Thraces, 81, 96, 141, 166, 176, 205, 208, 289, 378, 443.
THRASYMAQUE, 88.
THYATIRES, 233.
Thynes, 213.
TIGRANE, 300-301, 441.
TIGRE (fl.), 107, 116, 167, 175, 246, 411, 429.
TIMARCHOS, 222.
TIMOLÉON, 197-199.
TIMOTHÉE l'exégète, 393; — (Papyrus de), 330.
Timouques, 354.
TIRIDATE, 97, 232, 413.
TLÉPOLÈME, gouverneur de Carmanie, 95, 119; — l'*épiscopos*, 97; — d'Alexandrie, 260..., 264...
Tokares, 439, 452.
Tolistoages, 214, 233.
TOMÉROS (fl.), 61.
Toparque, 349.
TOUBIADES, 438.
Toum, 344.
TRALLES, 173.
Trapézites, 350.
TRAPÉZONTE, 448.
TRÉZÈNE, 228.

TRIACONTASCHÈNE, 319.
Triballes, 15, 208.
Tribunal mixte, 364.
Tribut, 102, 369, 446.
TRIPOLIS, 289.
TROADE, 449.
Trocmes, 214.
Troglodytes, 321.
TROGUE, 195, 227.
TROIE, 415.
TROJA, 313.
TYLIS, 211.
TYLOS (Ile), 66, 414.
TYMPHÉE, 191, 207.
TYR, 30, 98, 112, 173, 216, 249, 286, 330.
TYRIASPÈS, 53, 97, 121.

VALEK, 144.
VALÈRE - MAXIME, 226.
VALERIUS LEVINUS (M.), 259.
VENASA, 421.
VENTIDIUS (L.). 305.
Verrerie, 317.
VIERECK, 271, 277.
Vin, vigne, 310, 449.
VINDOUSARA, 414.
VOLLGRAFF, 340.
Volkes, 206.
VULIC, 1.

WESSELY, 315.
WIEGAND, 420, 423, 432, 445.
WILAMOWITZ, 159, 171, 186, 211, 330, 400.
WILCKEN (U.), 1, 91, 101, 135-136, 142, 187, 202, 222, 281, 290, 310, 313, 319, 330, 341, 348-349, 370, 331-335, 385.
WILHELM (A.), 76, 423.
WILSON, 121.
WŒSS (Von), 385, 396.

XANTHOS (fl.), 23; — ville, (177, 266).
XÉNŒTAS, 247.
XÉNON, 243, 246.
XÉNOPHON, 38, 111, 115, 448.
XERCÈS, 115, 130; — roi de Sophène, 413.
XOIS, 316.

YOUÉ-TCHI, 108, 439-440, 450.

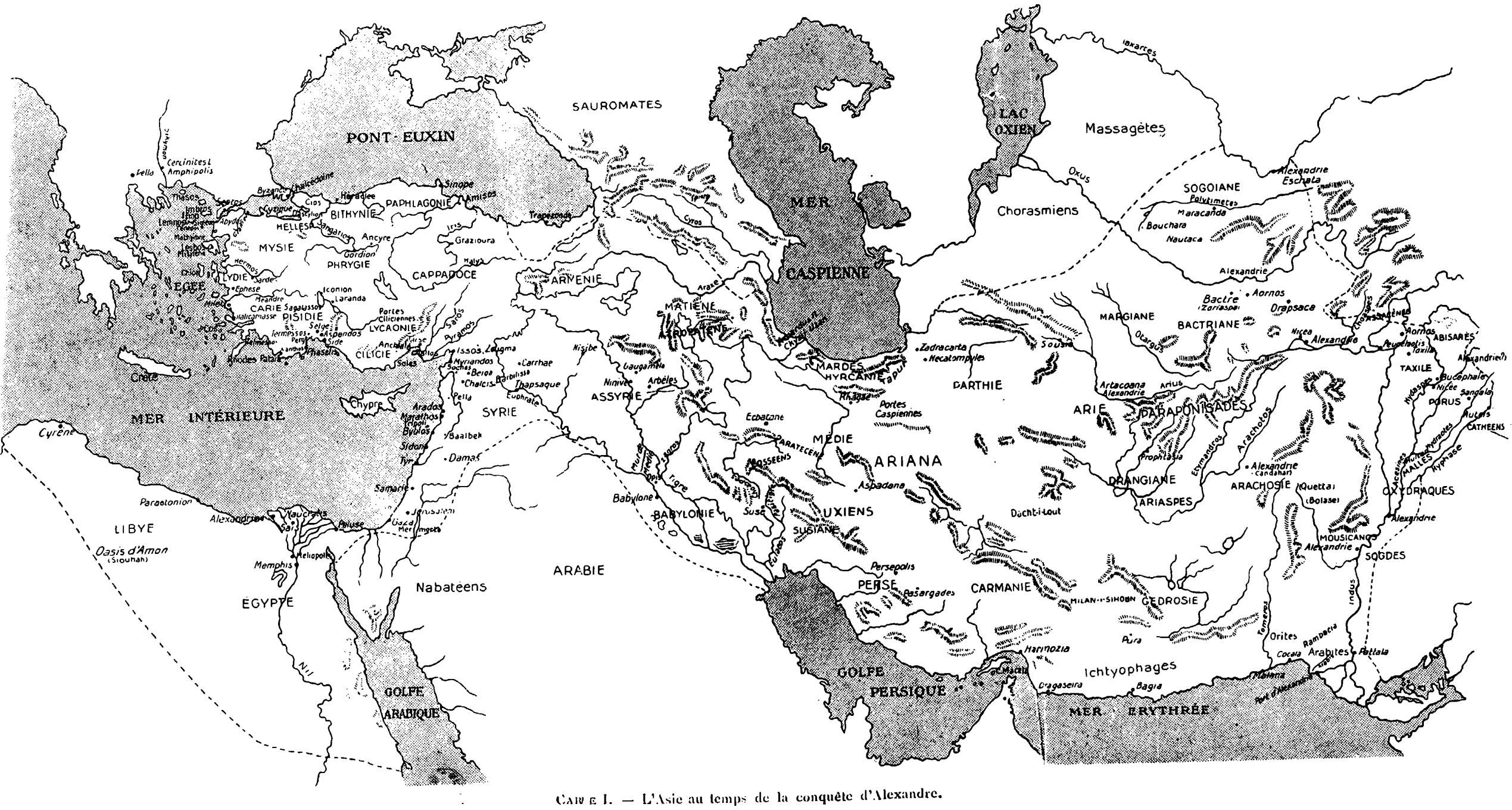
ZABDIBEL, 251.
ZADRACARTA, 43, 120, 413, 436.
ZAGROS (Mont), 66, 115, 410.
ZÉLA, 404.
ZENON, le stoïcien, 211; — l'agent du diœcète Apollonios, 219, 279, 288, 379.
ZÉPHYRION (promontoire), 160, 162; — ville de Cilicie, 266, 287.
ZEUGMA, 113, 428.
Zeus, 35, 67, 88, 113, 391, 393.
ZEUXIS, 246-247.
ZIÆLAS, 234, 412.
ZIPŒTÈS, 173, 213, 234, 403, 407, 412.
ZOLOTAS, 214.
ZOROASTRE, 124, 412, 415.
ZUECKER, 363.

TABLE DES CARTES

CARTE I. — L'Asie au temps de la conquête d'Alexandre.
II. — La mer Égée.
III. — La vallée du Nil et la mer Rouge.
Plan d'Alexandrie, d'après G. Botti.
IV. — L'Asie antérieure et la colonisation séleucide.

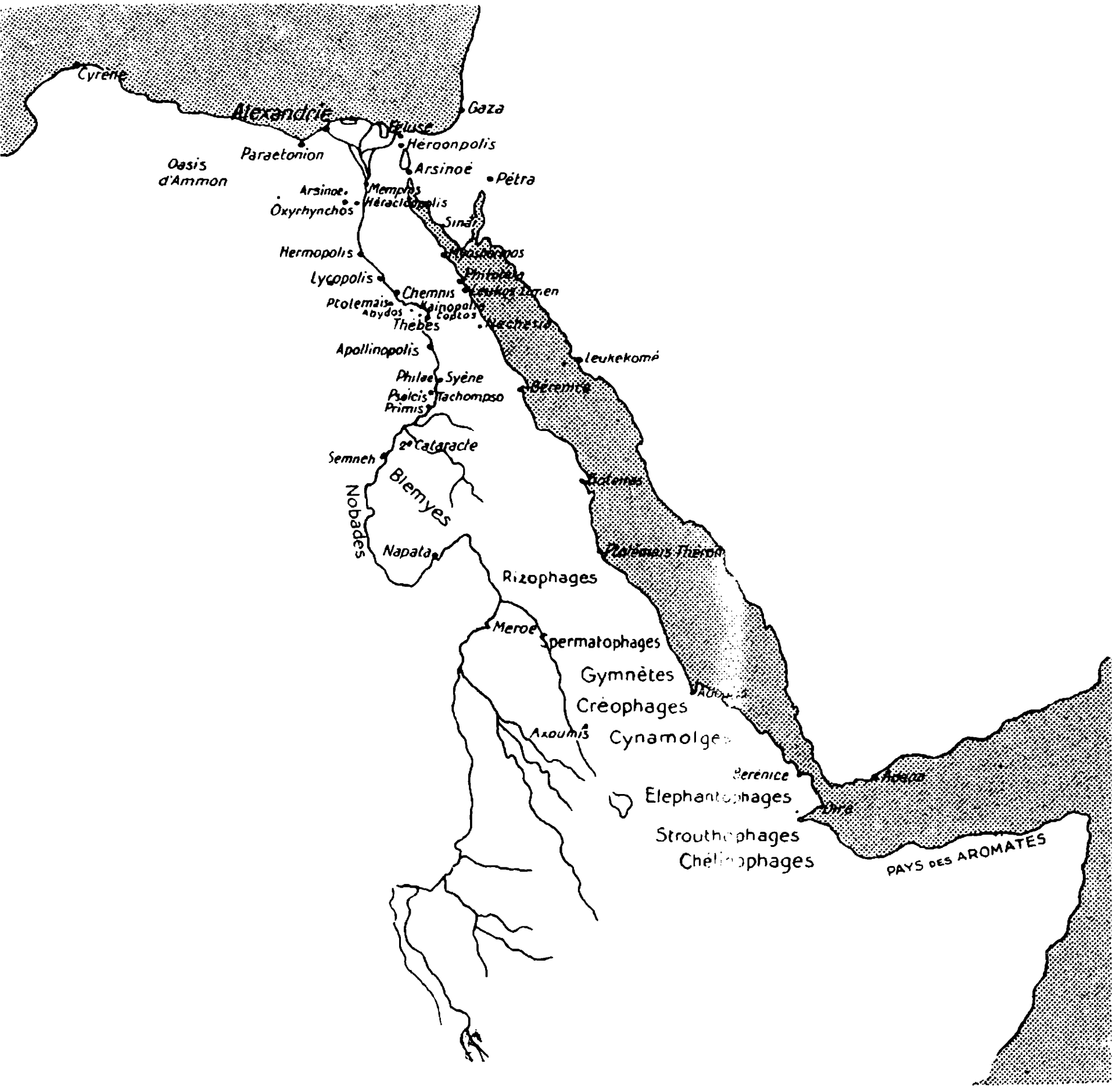
TABLE DES PLANCHES

PL. 1. — Alexandre combattant, d'après le sarcophage de Sidon.
2. — Alexandre le Grand. Buste Azara (Musée du Louvre). — Antiochus III le Grand (Musée du Louvre).
3. — Papyrus de la guerre syrienne. — Plans et devis de travaux pour le domaine d'Apollonios.
4. — L'acropole et l'agora de Pergame, d'après la restauration de Pontremoli.
5. — Ptolémée Evergète II et les deux Cléopâtres devant le dieu Haroéris (temple de Kôm-Ombo).
6. — Gaulois blessé (Musée du Capitole).
7. — La Fortune d'Antioche, d'après la statue d'Eutychidès (Musée du Vatican).

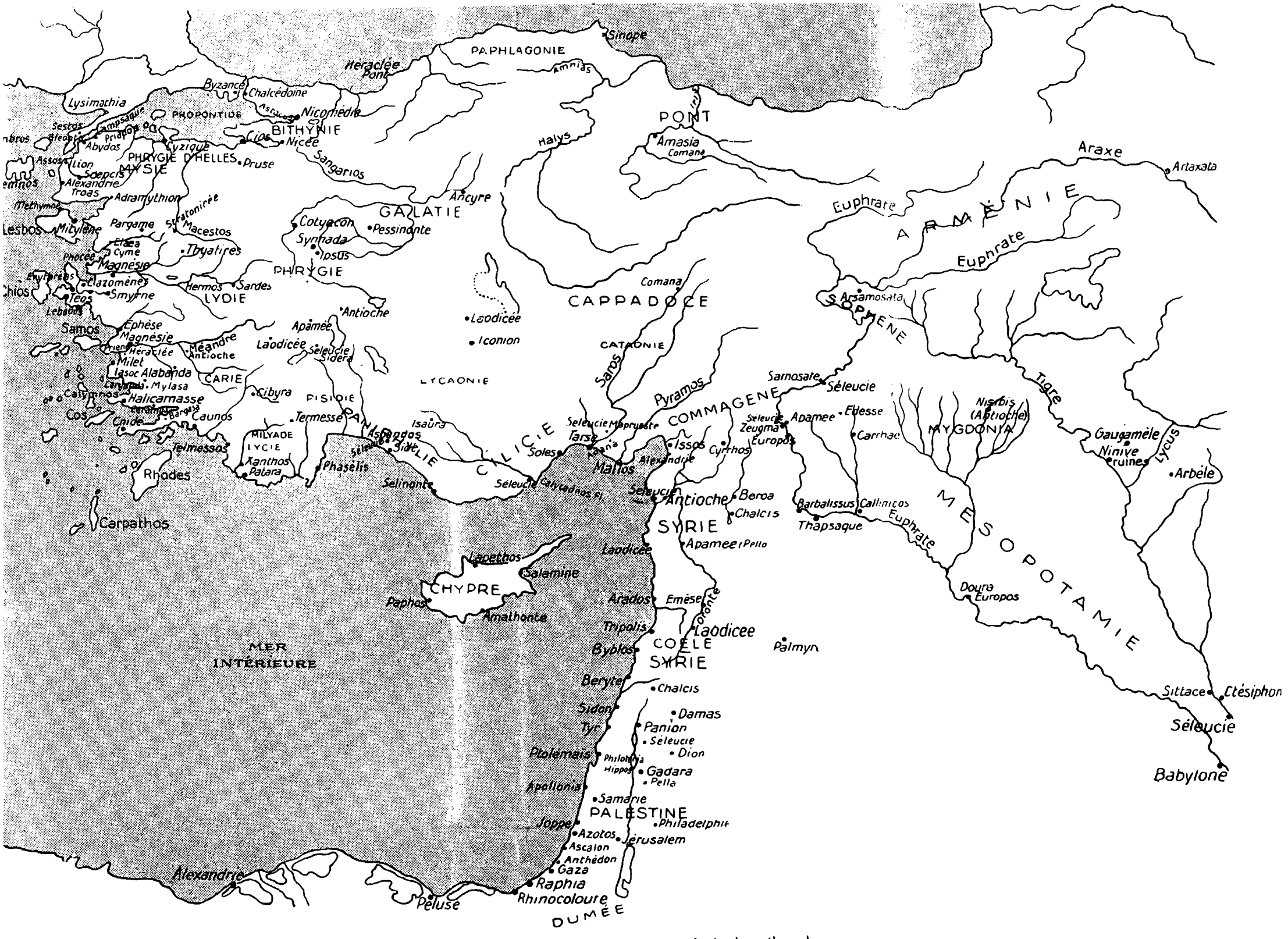


Carte I. — L'Asie au temps de la conquête d'Alexandre.

Carte II. — La mer Égée.



CARTE III. — La vallée du Nil et la mer Rouge.



CARTE IV. — L'Asie antérieure et la colonisation séleucide.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

La conquête d'Alexandre.

CHAPITRE PREMIER. — La guerre de représailles 11

I. L'armée d'Alexandre, 11. — II. Du Granique à Issus, 18.

CHAPITRE II. — L'empire de l'Asie 29

I. La Phénicie et l'Égypte, 29. — II. Arbèles et la conquête de l'Asie, 37. — III. Bessos et Spitamène, 43.

CHAPITRE III. — L'Inde et l'Empire universel 50

I. La conquête du Pendjab, 50. — II. La descente de l'Indus, 54. — III. Le retour, 57. — IV. Derniers actes et derniers projets, 63.

CHAPITRE IV. — L'organisation de l'Empire 71

I. La Macédoine et la Grèce, 72. — II. La Grèce. Caractères de l'hégémonie macédonienne, 75. — III. L'Orient, 83. — IV. Le pouvoir royal, 87. — V. L'armée, 92. — VI. L'administration. Les satrapies, 93. — VII. Les cités grecques, 98.

CHAPITRE V. — Les satrapies et les nouveaux domaines de l'hellénisme 107

I. Les grandes régions de l'Empire, 107. — II. Provinces méditerranéennes, 109. — III. Les provinces centrales, 114. — IV. L'Extrême-Orient, 121. — V. Le gouvernement d'Alexandre, 126. — VI. L'œuvre d'Alexandre, 129. — VII. Athènes et l'opposition, 134.

DEUXIÈME PARTIE
Le démembrement de l'Empire.

Pages

CHAPITRE PREMIER. — Le partage des satrapies. Perdiccas 139

I. Le partage de Babylone. Guerre en Bactriane et en Grèce. Conquêtes en Orient, 139. — II. Les causes du conflit, 147. — III. Perdiccas, 150. — IV. Antipater, 155.

CHAPITRE II. — Antigone..... 157

I. Coalition contre Polyperchon, 157. — II. Guerre en Grèce, 161. — III. Guerre en Asie mineure. Eumène, 165. — IV. Coalition et guerre contre Antigone, 170. — V. Ptolémée en Grèce, 175. — VI. La dernière coalition contre Antigone. Ipsus, 179.

CHAPITRE III. — La fin des diadoques 185

I. Démétrius, Séleucus et Ptolémée, 185. — II. Démétrius en Grèce et en Macédoine, 189. — III. La fin de Démétrius, 192. — IV. Grandeur et chute de Lysimaque. La fin des diadoques, 194.

TROISIÈME PARTIE
La rivalité des puissances.

CHAPITRE PREMIER. — La prépondérance de l'Égypte 197

I. Les destinées de l'Hellénisme occidental au IIIe siècle, 197. — II. Les royaumes gréco-orientaux. Causes et caractères de leurs conflits, 200. — III. L'invasion celtique en Grèce. Restauration de la royauté macédonienne, 205. — IV. Invasion celtique en Asie, 212. — V. Lagides et Séleucides. La prépondérance de l'Égypte, 216. — VI. Guerre en Grèce et en Syrie. Affaissement de l'Empire lagide, 218. — VII. Relèvement de l'Empire lagide, 225. — VIII. Recul de la Macédoine en Grèce, 228. — IX. Dislocation de l'Empire séleucide, 232.

CHAPITRE II. — Restauration et chute de la Macédoine et de l'Empire séleucide..... 237

I. Le relèvement de la puissance macédonienne, 237. — II. Les débuts d'Antiochus III, Raphia, 242. — III. Restauration et chute de l'Empire séleucide, 255.

QUATRIÈME PARTIE
L'hellénisation de l'Orient. Organisation de l'hellénisme dans les royaumes gréco-orientaux.

CHAPITRE PREMIER. — L'Égypte et l'Empire égyptien..... 271

La documentation papyrologique, 271. — II. L'Empire lagide

Pages.

(323-200), 281. — III. L'Égypte sans l'Empire, 292. — IV. L'indépendance de l'Égypte menacée (80-51), 299. — V. Antoine et les dernières tentatives d'un Empire égyptien (51-30), 302.

CHAPITRE II. — La vie du pays égyptien sous les Lagides 307

I. Le pays et ses ressources, 307. — II. Conditions du gouvernement, 327.

CHAPITRE III. — L'organisation du pouvoir dans l'Égypte lagide..... 332

I. L'organisation du pouvoir central, 332. — II. Organisation du pouvoir local, 348. — III. L'administration de l'Égypte ptolémaïque, 353.

CHAPITRE IV. — L'hellénisation de l'Égypte..... 373

I. Les Grecs en Égypte, 373. — II. La réaction indigène, 386. — — III. La fusion des races, 391. — IV. La civilisation alexandrine, 398.

CHAPITRE V. — L'hellénisation de l'Asie..... 402

I. Antigone et Lysimaque, 403. — II. L'Empire séleucide, 409. — III. L'hellénisation de l'Asie séleucide, 424. — IV. Décadence des Séleucides. Recul de l'hellénisme, 435. — V. Les Attalides et l'hellénisation de l'Asie mineure, 442. — VI. Pénétration de l'hellénisme en Asie, 450.

CONCLUSION..... 454

TABLEAU DES DYNASTIES..... 462

BIBLIOGRAPHIE 467

INDEX 477

TABLE DES CARTES 495

TABLE DES PLANCHES..... 495

P. 20 et 27. Sur les batailles du Granique et d'Issus, voir JOSEF KEIL, *Der Kampf um der Granikosübergang und das strategische Problem der Issosschlacht*, dans *Mitteilungen des Vereins klassischer Philologen in Wien*, I, 1924, n° 62.

P. 21, l. 28, *au lieu de :* fils d'Arrhibæos, *lire :* fils d'Antiochos.

P. 33 et suivantes, sur le séjour d'Alexandre en Égypte, voir VICTOR EHRENBERG, *Alexander und Ägypten*, dans *Beihefte zum alten Orient*, Heft 7. Leipzig, 1926.

P. 34, n. 2. Ajoutez RADET, **LXXXVIII**, 1925, p. 213-240.

P. 40, l. 5, *au lieu de :* la Pallènè, *lire :* Pellènè.

P. 56, l. 11, *au lieu de :* du Schikarpour, *lire :* de Schikarpour (ville à 18 kilomètres de la rive droite de l'Indus).

P. 67, l. 23, et p. 116, l. 14, *lire :* Pallacopas.

P. 71 et suivantes, je n'ai pu utiliser, mais je signale : HELMUT BERVE, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, Munich, 1925, 2 vol. in-8.

P. 75-76, sur les cités de Macédoine, **CLXIX**, p. 183 et suivantes.

P. 97, l. 2-3, *au lieu de :* Arimminaspes, *lire :* Amminaspès.

P. 122, l. 10, *au lieu de :* Quettan, *lire :* Quetta.

P. 130 et suivantes. Sur le procès d'Harpale, A. KŒRTE, **LVIII**, 27, 1924, p. 217-231.

P. 144, n. 2. Ajoutez : C'est probablement alors que se place la guerre mal connue de Lysimaque contre le roi thrace Seuthès. Avant 315, Lysimaque aurait soumis les villes grecques du littoral de la mer Noire, au sud du Danube. Cf. **CLXX**, p. 13, 18.

P. 145. La mort de Cléomène de Naucratis est sans doute postérieure à l'annexion de Cyrène. VAN GRONINGEN, **C**, 1925, p. 114.

P. 152, l. 29, 153, l. 23, *au lieu de :* Arrhibæos, *lire :* Arrhabæos.

P. 154, l. 1, sur Euia (DIOD., XIX, 11 : ἐν Εὐίοις) et sa situation, voir **CXXIII**, 1, p. 250, n. 6.

P. 164, l. 15, *au lieu de :* Perrhœbie, *lire :* Perrhæbie.

P. 155, l. 6. La date du mariage de Nicæa avec Lysimaque est mal connue, ainsi que le rôle de Lysimaque dans la guerre contre Perdiccas. **CLXX**, p. 18.

P. 173, n. 3. Ajoutez : premières tentatives de Cassandre pour la paix, en 313, après la campagne de Télesphoros. DIOD., XIX, 75, 6.

P. 174, n. 1. Ajoutez : Lysimaque eut aussi affaire aux villes grecques révol-

tées, soutenues par les stratèges d'Antigone. Après la paix de 311, Callatis tenait encore. DIOD., XIX, 73.

P. 182, l. 21. C'est à cette résurrection de la ligue de Corinthe que se rapportent peut-être les inscriptions citées p. 240, n. 1 (*Supplementum Epigraphicum*, I, p. 75). Voir A. WILHELM, *Anz. Akad. Wien*, nos XV-XVIII; U. WILCKEN, *Sitzungsb. d. bayer. Akad.*, 1917, 19, p 37 et suiv.; WW. TARN, **LXX**, 42; P. ROUSSEL, **LXXXIX**, 1923 1. p. 117-140.

P. 183, l. 6, *au lieu de :* Adrymettum, *lire :* Adramyttion.

P. 191, l. 18, *au lieu de :* (293), *lire :* (294); l. 24, sur le site de Démétrias, **CLXIX**, p. 38.

P. 205, l. 17, sur la Macédoine et les Barbares, **CLXIX**, p. 290 et suivantes.

P. 207, l. 24, *au lieu de :* de Magnésie, *lire :* de la Magnésie. Ajoutez en note : **CLXIX**, p. 110-133.

P. 208, n. 2. *Ajoutez :* **CLXIX**, p. 160 et suivantes.

P. 210, l. 3. Sur la date des *Soteria*, voir P. ROUSSEL, **LXXXVIII**, 1924, 97-111; l. 17, *au lieu de :* Nicodème, *lire :* Nicomède.

P. 219, n. 3. *Ajoutez :* **CLXIX**, p. 218 et suivantes, p. 275-310.

P. 222, l. 8. Certains historiens modernes, par exemple **CLXIX**, p. 319.

P. 223, n. 4. Ajoutez : certains mettent la mort de Magas en 259-258 (p. e. **CLXIX**, p. 449).

P, 224, l. 12, *au lieu de :* Arcélias, *lire :* Arcésilas.

P. 225, l. 5. D'après ERNST MEYER, **LXV**, 2e Beiheft, Philadelphe aurait abdiqué en 247 et serait mort en 245.

P. 227, n. 9. Pour la chronologie si discutée de la seconde et de la troisième guerre syrienne, et particulièrement pour les dates des batailles de Cos, Éphèse et Andros, on a suivi **IV**. Sur le texte de TROGUE, voir E. POZZI, *Memorie della Reale Accademia delle Scienze di Torino*, 63, 1913, p. 352-355.

P. 334, l. 10, *au lieu de :* amenaient, *lire :* amenait.

P. 254, l. 3. Cependant, la lecture Eléazar est douteuse et contestée.

P, 293, n. 1. Ajoutez polémique entre Valeck, **LXXXXVI**, 1925, p. 28-54; 118-142 et HOLLEAUX, *ibid.*, 1926, p. 46-66.

P. 403 et suivantes. A la bibliographie de ce chapitre, ajoutez : ED. MEYER, *Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien*, Berlin, 1925.

P. 407, l. 24. *Après :* A Ephèse, *ajoutez :* où il paraît avoir rétabli une constitution oligarchique (**CLXX**, p. 118-123).

P. 430, l. 23. On sait quelle fut l'influence de l'astronomie et de l'astrologie babyloniennes. Sous Antiochus IV, Babylone, elle-même, s'hellénise.

P. 431, l. 7. Il faut noter, cependant, qu'en Perse on trouve, dès le IIIe siècle, une dynastie nationale, aux environs de Persépolis. Elle reste attachée au zoroastrisme. Au milieu du IIe siècle, elle est vassale des Arsacides. ED. MEYER, *op. cit.*, p. 33-35.

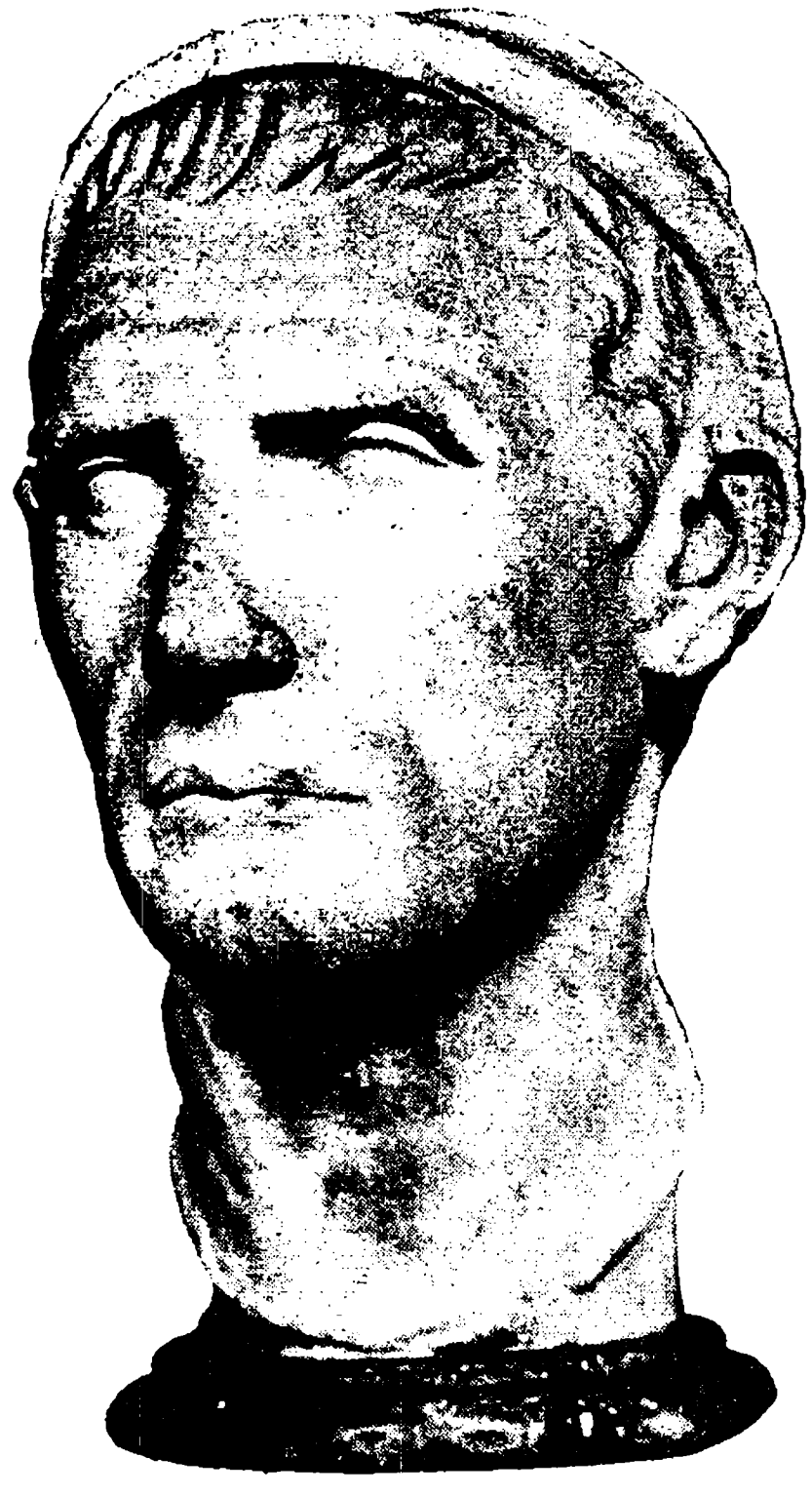
Post-scriptum. — Je ne pense pas avoir exagéré l'influence de l'Orient sur Alexandre; mais peut-être n'ai-je pas assez insisté (p. 88) sur les idées grecques qui pouvaient le préparer à adopter la religion royale et le programme d'une monarchie universelle. Sur ce dernier point, les pages VII-IX de l'Avant-Propos complètent et corrigent heureusement ce défaut de mon exposé. Mais je n'aurais pas dû omettre de signaler, au sujet du culte royal, la doctrine soutenue avec une force impressionnante par Ed. MEYER, **CXXXI**, p. 304 et suivantes. Il a montré que l'idée de la divinité des rois n'est pas étrangère à l'Hellénisme, et il

pense « qu'elle s'est développée sur le domaine des conceptions grecques, sans aucune influence étrangère » (p. 308). Il remarque que tous les rois orientaux ne sont pas dieux. Nous observerons, toutefois, qu'ils sont tous des rois de droit divin. Et, sans doute, si Alexandre n'avait pas voulu devenir un roi oriental, il n'aurait pas tenu si fort à être adoré. Il est bien vrai que les Grecs ont été plus choqués de « l'orientalisation que de la divinisation d'Alexandre », mais le culte royal est si manifestement plus adapté aux idées de l'Orient qu'aux idées grecques, qu'il n'a guère réussi qu'en Égypte et en Asie.

CORBEIL. 246-11-26. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.

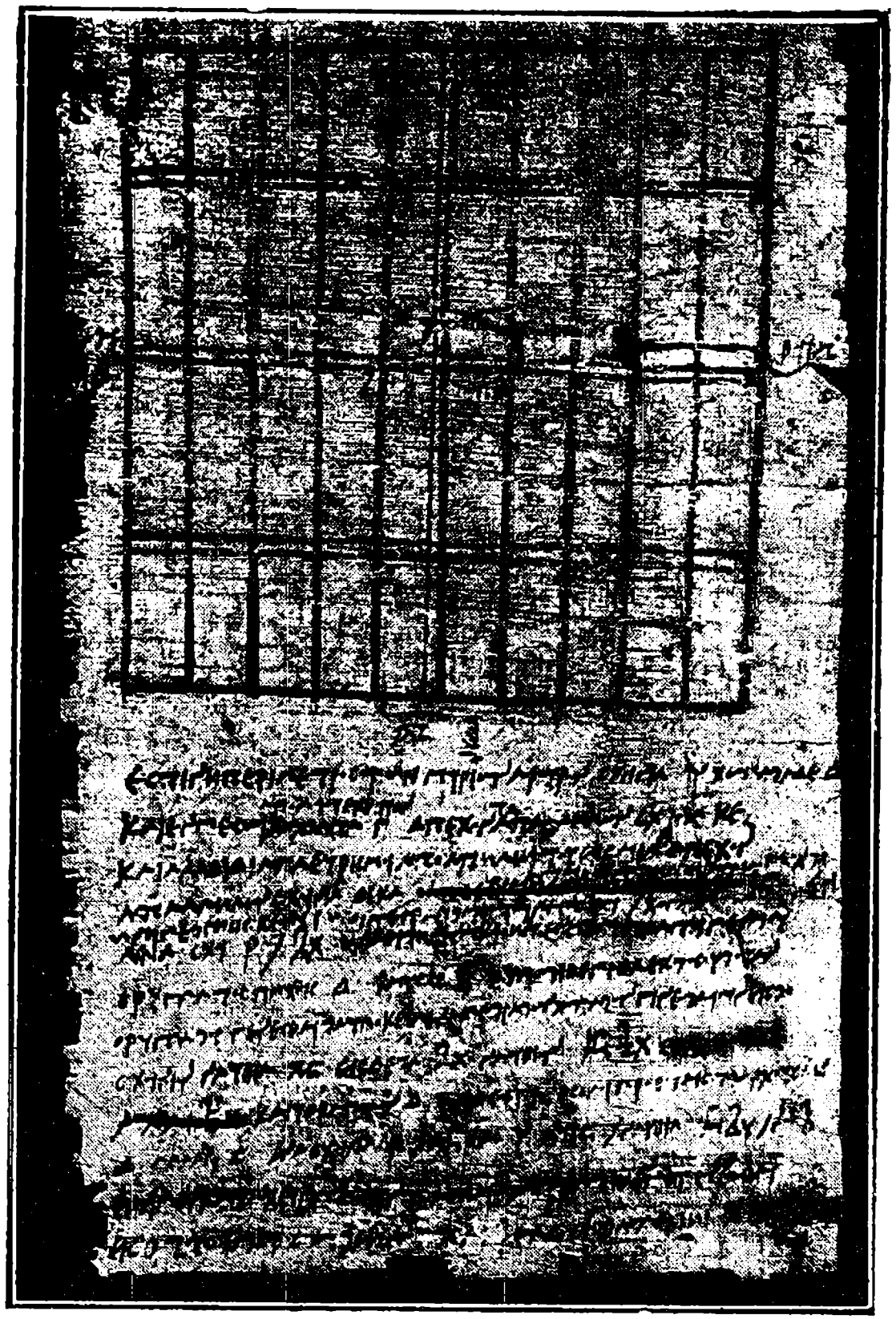
Alexandre combattant (d'après le sarcophage de Sidon).

Alexandre le Grand.
Buste Azara. *Musée du Louvre.*

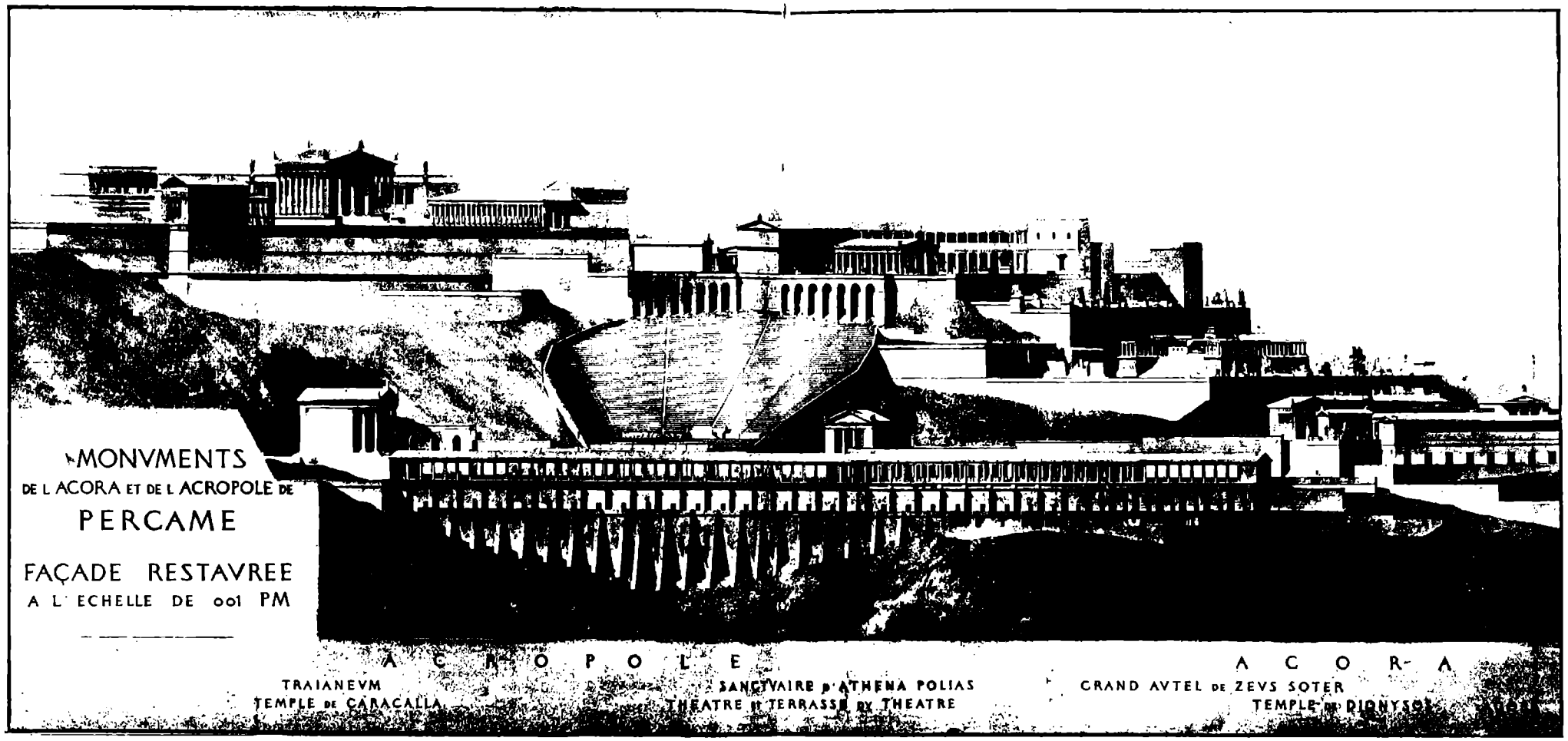


Antiochus III le Grand.
Musée du Louvre.

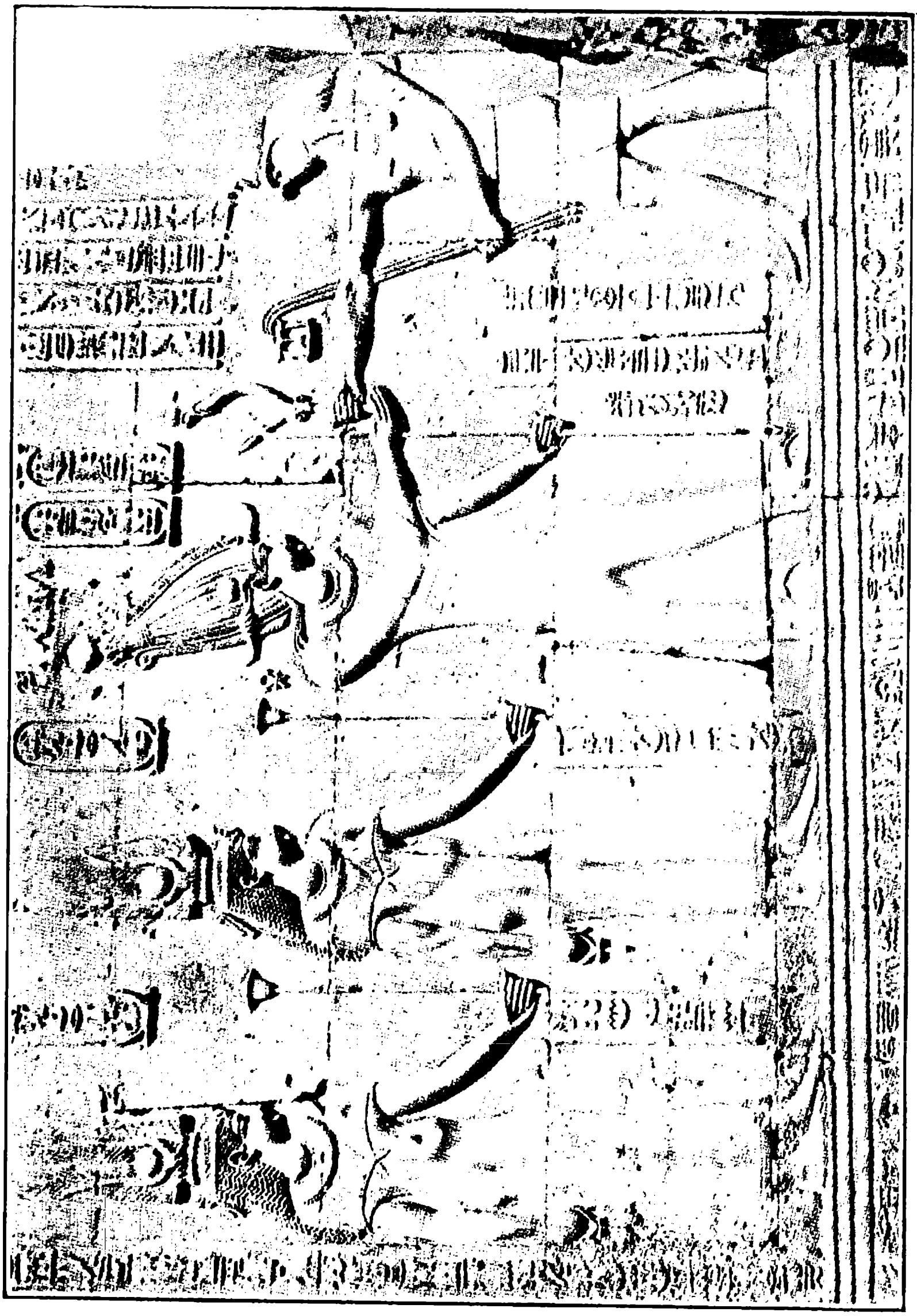
Papyrus de la guerre syrienne.



Plan et devis de travaux pour le domaine d'Apollonios.



L'acropole et l'agora de Pergame, d'après la restauration de Pontremoli.



Ptolémée Evergète II et les deux Cléopâtres devant le dieu Haroéris (temple de Kôm-Ombo).

Gaulois blessé. *Musée du Capitole.*

La Fortune d'Antioche, d'après la statue d'Eutychidas.
Musée du Vatican.